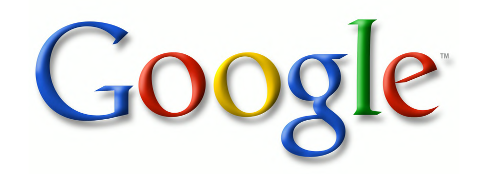


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

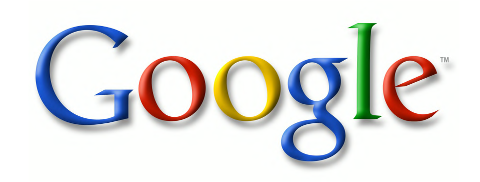
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

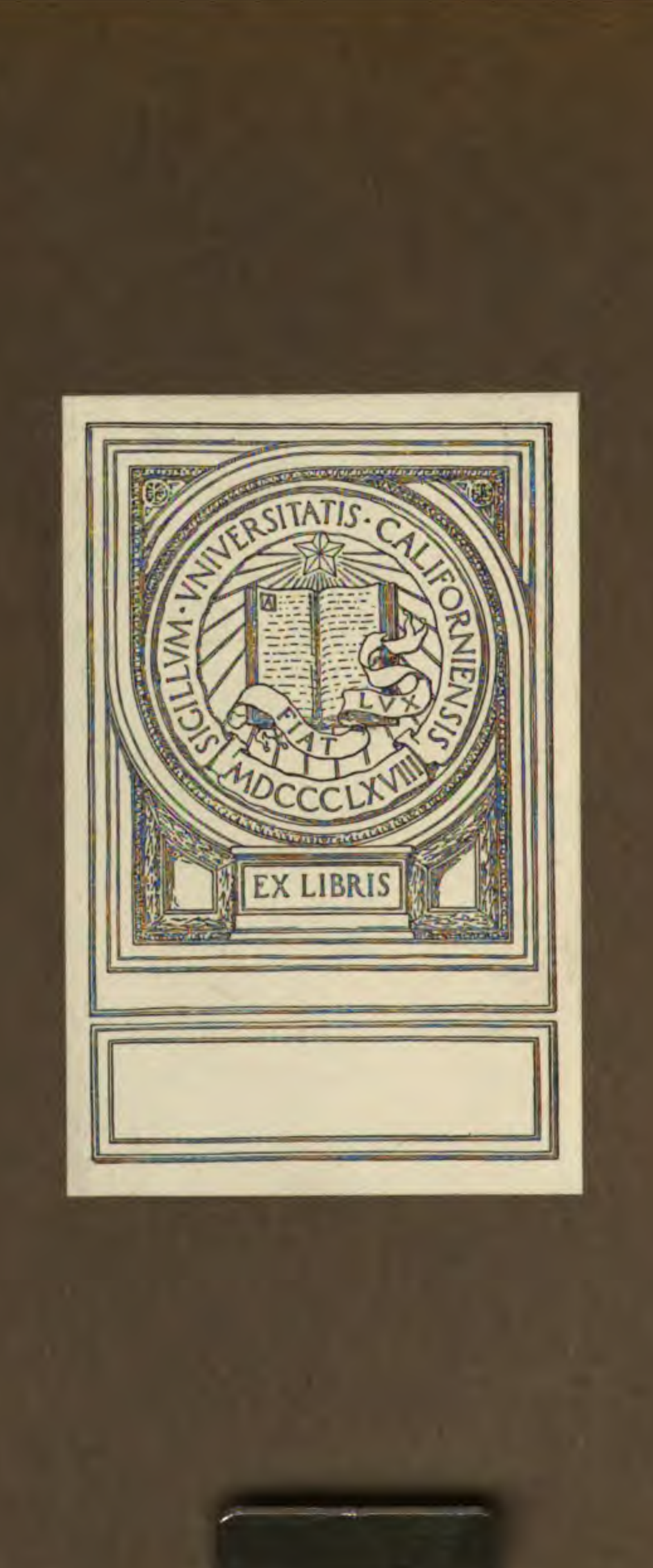
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

HISTOIRE

DE

L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE

MOYEN AGE ET RENAISSANCE

PAR

CASIMIR MORAWSKI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ

TRADUCTION

DE

P. RONGIER

LECTEUR EN LANGUE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ

VOL. II.

PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS

82, Rue Bonaparte 82.

CRACOVIE

G. GEBETHNER ET COMP.

23, Rynek główny 23.

1903.

HISTOIRE

DE

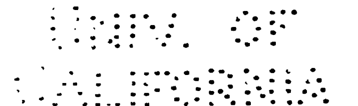
L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE.

Au commencement du quinzième siècle, un poëte d'origine polonaise, enthousiasmé par l'éveil et le progrès de la civilisation dans son pays, s'écriait:

Cracovia civitas!
Te civium unitas,
Te cleri pluralitas
Virorum maturitas,
Matronarum fecunditas,
Rerum ornat copia.

C'est la plume de Stanislas Ciołek qui a tracé ce panégyrique inspiré par le spectacle de grandeur et de félicité qui se déroulait alors dans tout le royaume, et par la reconnaissance pour Cracovie, brillant foyer d'où s'épandaient les lumières et les exemples. Depuis 1423, un homme domine la »cleri pluralitas« et la »virorum maturitas« célébrées par Ciołek. Cette puissante personnalité, l'une des plus éminentes de l'histoire de Pologne, par la supériorité de son intelligence, la vigueur de sa volonté, laissa son empreinte sur toutes les manifestations de l'esprit de son époque, et, pendant de longues années, dirigea l'essor de la pensée nationale. Si la »civium unitas« dont parle le poëte, régnait dans la société du moyen âge beaucoup plus que dans celle qui la remplaça, il n'en faut moins noter que des signes avant-coureurs des temps nouveaux s'y manifestaient déjà et que des idées hardies, des ferments de scission, des lueurs de renaissance venaient parfois en ébranler la paisible harmonie.

Si l'on a fréquemment dépeint Zbigniew Oleśnicki comme le représentant le plus prononcé, le plus caractéristique du moyen âge, l'incarnation du système de la suprématie de l'Eglise sur l'Etat, nous aurons à établir que cette conception n'est qu'à moitié exacte et diminue celui qui reste sans doute une haute personnification de son époque, mais qui fut aussi comme le sont tous les grands hommes un énergique semeur pour l'avenir. Le glaive d'une main pour attaquer ou se défendre, il jetait de l'autre les fondements des progrès futurs. Nous sortirions de notre sujet en racontant la vie de ce prélat. Nous n'en avons pas moins placé son nom en tête de ce livre, car, comme nous l'avons dit, c'est autour de lui et sous son influence que gravita le mouvement intellectuel de son temps. A ce titre il nous appartient et doit tenir une place considérable dans une histoire de l'université dont il fut le chancelier.



CHAPITRE I.

Nouveaux courants.

Oleśnicki. — Sa jeunesse. — Importance de sa cour épiscopale et de sa chancellerie. — Réveil des études historiques. — Le Cicéronianisme. — Entourage de l'évêque. — Jean Elgot et Długosz. — Penchants de ce dernier pour l'antiquité et l'humanisme. — Nicolas Lasocki, courtisan, diplomate et humaniste. — Guarino, son école et ses rapports avec Lasocki. — Un autre humaniste: Stanislas Ciołek. — Grégoire de Sanok, sa vie et la biographie de Callimaque. — François Philelphe à Cracovie. — Enéas Silvius Piccolomini. — Son influence sur la culture du Nord et de la Pologne, sa correspondance avec Oleśnicki. — L'oeuvre de Długosz, témoignage de la brillante activité de l'époque et des familiers d'Oleśnicki.

Zbigniew Oleśnicki fut élevé à Cracovie. Issu d'une famille modeste, il ne pouvait compter que sur ses efforts, son instruction, pour se mettre en vue, gagner les faveurs des grands de ce monde, s'ouvrir la route que lui traçaient ses nobles ambitions, et à laquelle sa naissance ne lui donnait pas accès [1]). Incrit à l'université en 1406, il ne tarda pas à être considéré comme le meilleur élève sorti de la jeune école. Długosz, dans la biographie de Zbigniew Oleśnicki [2]), est assez avare de détails sur les années sco-

[1]) Voir une lettre de Ciołek à Oleśnicki, dans le Cod. Vitoldi, p. 789: cum esses pauper et egenus (a rege) tot bona recepisti, etc.

[2]) Opera I, 553.

TO VIMU AMARGHLIAO

laires et sur la jeunesse de l'évêque. Il nous apprend cependant que le bouillant jeune homme ne dédaignait ni les femmes, ni le vin, et que son maître »in artibus liberalibus« était ce même Elie de Wawelnica qui fut chargé plus tard de l'éducation du prince de Brandebourg. Néanmoins, malgré les tentations et les séductions mondaines, Zbigniew ne se laissa jamais détourner d'un amour — qu'il garda du reste toute sa vie, — celui du travail, de l'étude. Długosz l'appelle »otiosorum maximus osor« l'implacable ennemi des oisifs, et c'est une particularité qu'il faut tout d'abord faire ressortir, c'est un trait saillant de l'évêque de Cracovie, rare exception à la mollesse, à l'indolence slave. Cette activité fiévreuse, cette mobilité d'aptitudes, embrassant tout, suffisant à tout, peut seule expliquer l'universalité, la variété des affaires où Oleśnicki exerça sans cesse sa merveilleuse énergie. Tout jeune, il passa quelque temps à l'étranger. Ce séjour à Breslau, ville que les sources médiévales [1]) nous peignent sous les plus flatteuses couleurs, ne contribua pas peu sans doute à élargir l'horizon de l'enfant. Non seulement il y apprit l'allemand, mais c'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer cette prédilection marquée que, pendant toute sa vie [2]), il eut pour les savants étrangers dont il se plut à s'entourer.

Il fut appelé à l'évêché de Cracovie en 1423. Ce fut le moment décisif de son existence. Une fois sur ce siège épiscopal, il ne voulut l'échanger contre aucun autre, et pendant 32 ans il fut le pasteur vigilant du diocèse qui lui avait été confié. Cracovie, capitale du royaume, était d'ailleurs un champ d'action fort vaste pour l'évêque de cette ville. Fort souvent il avait à y jouer un rôle politique, et fort souvent aussi un échec temporel avait contraint le titulaire de l'évêché de se démettre de son vivant même

---

[1]) Monum. Pol. VI, 240: florebat tum maxime omnibus humanis opibus Vratislaviensis civitas.

[2]) L. c. 253.

de fonctions auxquelles pour ainsi dire était attachée la charge de premier ministre. C'est ainsi que Pierre Wysz avait cédé la place à Albert Jaštrzembiec, et celui-ci à Oleśnicki [1]).

Aussitôt promu, Oleśnicki se mit à l'oeuvre et avec une dévorante énergie se mêla à la politique, administra l'église, s'occupa des belles-lettres. C'est surtout à ce dernier point de vue que nous allons considérer cette cour épiscopale où prirent naissance tant de courants qui rayonnèrent au loin.

Ce fut un asile où se concentrèrent toutes les nouveautés de la pensée humaine, où furent accueillies toutes les hardiesses écloses à l'Occident ou au Midi de l'Europe, où l'on suivit d'un oeil attentif le grand mouvement qui venait de commencer, où l'on fut surtout épris de la forme dans les discours et dans les écrits, du culte de la beauté dont les adeptes devenaient plus nombreux de jour en jour. Ce souci du style et de la composition, dans les actes des chancelleries, né à Prague et en Allemagne [2]), et, de là, passé ailleurs, date chez nous d'Oleśnicki et des écrivains qu'il eut sous ses ordres. Ce que l'évêque aime avant tout, c'est la clarté dans l'expression des idées, contrairement au goût du moyen âge pour les longues phrases, se perdant en mille détours subtils, et méprisant la route large et droite. Au lieu de ces obscurités perverses, Oleśnicki préconise la limpidité des arguments; il réprouve »l'ambiguïté funeste« — probrosa nodositas — si prisée jusqu'alors par la plupart des gens [3]).

Sous l'inspiration de Zbigniew et à son exemple se produisit l'éveil du sens historique assoupi pendant le moyen âge. Cette époque avait montré un dédain presque absolu pour le passé, et s'était intéressée surtout au présent,

---

[1]) Bobrzyński et Smolka. Vie de Jean Długosz.

[2]) Burdach, Vom Mittelalter zur Reformation. Halle 1893, p. 73.

[3]) Codex epistolaris (Szujski) I, 2, 316.

et le Nord, un semeur de la première heure. Sendziwoj Czechel lui écrivait en 1465: »Entre les maîtres (dictatores) de notre siècle vous occupez un des premiers rangs, vous qui au prix de tant d'efforts et de tant de sacrifices avez acquis en Italie, cette terre où jaillit la source de la science, tant d'ouvrages précieux et continuez encore à en recueillir« [1]). Długosz en effet mit à profit dans ce but ses grands voyages à Rome et à Jérusalem; chercheur habile, il ne négligea rien pour se procurer des manuscrits qui vinrent enrichir les collections de sa patrie, y faire fleurir le savoir. En 1449, il écrivait à Martin de Przemyśl à Bude pour le prier de demander à l'évêque, Jean de Waradin, de lui prêter un manuscrit de Tite-Live pour Zbigniew Oleśnicki [2]). Ces manuscrits étaient rares au point qu'un humaniste comme Enéas Sylvius n'avait pas de Tite-Live dans sa bibliothèque. Au retour de son pélerinage à Jérusalem, Długosz s'arrêta, vers 1450, à Venise, et, grâce à l'obligeance de Baldo Quirini, put y copier on ne sait quel »codex singularis«, qu'il joignit à sa moisson littéraire [3]). Son biographe anonyme dit à propos de cette chasse aux livres [4]): »Partout où il le pouvait, il achetait ou se procurait des manuscrits; il en rapporta un grand nombre d'Italie et notamment des auteurs que personne ne possédait en Pologne. C'est ainsi que nous sont parvenus Curtius, Justin, Salluste, tout ce qu'on a de Tite-Live (quidquid in usu est), plusieurs ouvrages de Cicéron et beaucoup d'autres dus à des écrivains anciens ou modernes, théologiens ou historiens«. — Dans ce grand mouvement vers l'antiquité et ses trésors, notre historiographe national tient donc une place marquante. Si la corruption contemporaine et les

---

[1]) Voir Długosz, Opera omnia. Vol. I, p. 174. L'expression de Czechel: ubi Latina est ipsius scientiae scaturigo, est empruntée à Enéas Sylvius.

[2]) Voir Cod. epist. (Szujski) I, 2, 87 et 92.

[3]) Codex epist. I, 2, 132.

[4]) Długosz, Opera I, XV.

penchants subversifs d'alors arrachaient parfois à son coeur le regret des siècles écoulés, il ne déserta pas toutefois les rangs des bons ouvriers préparant l'avenir. L'engouement pour la littérature classique et la liberté imaginaire des républiques de l'antiquité, l'identification de la vie publique en Pologne avec celle de la Rome païenne, imputables aux humanistes et si funestes plus tard à notre pays, se font déjà jour chez Długosz, lorsque, au sujet des tentatives d'opposition de Zbigniew au roi Casimir, il ajoute cette réflexion si souvent répétée au seizième siècle, au détriment de la Pologne: visusque sum mihi senatui prisco Romano interesse [1]).

Il n'est peut-être aucun de ses contemporains à qui Długosz prodigue des éloges aussi chaleureux qu'à Nicolas Lasocki, mort en 1450; personne, dans notre pays, dit-il, n'eut pu rivaliser avec lui en vertus et en talents. C'était en effet un homme singulièrement doué. Lié à l'entourage d'Oleśnicki, et par de nombreuses amitiés, et par la similitude des goûts et des tendances, il passa néanmoins une grande partie de sa vie à l'étranger, occupé à des ambassades ou à des missions; et le puissant évêque de Cracovie, s'adresse à lui, non comme à un subordonné, un serviteur, mais bien comme à un égal, un collaborateur de ses travaux. De bonne heure, Lasocki prit part aux affaires publiques; en 1422, il est mêlé à la querelle polono-teutonique. En 1426, le roi Jagellon dont il avait su attirer l'attention et qui lui témoignait une bienveillance particulière, charge ce »secrétaire favori« d'une mission à Rome [2]). Il se trouve encore dans cette ville en 1427, toujours en qualité de représentant du roi qui lui renouvelle sa confiance à cause de l'urbanité des manières et des talents qu'il a montrés [3]). C'est cette »morum pulchri-

---

[1]) Długosz, Hist. Vol. V, 139.
[2]) Codex Vitoldi, p. 742.
[3]) Codex Vitoldi, p. 763.

tudo« qui explique et justifie la fortune constante de Lasocki. Nous le rencontrerons encore en différentes circonstances, soit comme ambassadeur au concile ou dans des cours étrangères, soit comme homme d'Etat et même pendant un certain temps inspirateur de la politique polonaise, soit surtout et toujours comme courtisan accompli, particulièrement bien vu de Jagellon, du puissant voyévode de Hongrie, Jean Hunyade, enfin du pape Nicolas V. Ce dernier l'honorait d'une faveur exceptionnelle et désirait vivement le faire passer de son canonicat à une dignité supérieure. Mais il fut un courtisan dans le sens élevé du mot. Si par son intelligence et son jugement éclairé il sut plaire à Jagellon et à Hunyade, ce fut sans doute par son savoir étendu qui perçait dans l'élégance de ses discours et de ses entretiens qu'il sut gagner la sympathie du grand protecteur de l'humanisme assis sur le trône pontifical, et l'amitié des plus fameux humanistes de son temps. C'est ainsi qu'il entretint de longues et cordiales relations avec le célèbre Véronais Guarino qu'il avait probablement connu au cours d'un de ses nombreux voyages en Italie, ou de ses missions à Rome, en 1426 et 1427. Plus tard, nous voyons un écho certain de ces affectueux rapports dans les lettres que Lasocki adresse à Guarino, à Ferrare, où sur ses vieux jours, celui-ci s'était fixé, après une existence des plus agitées [1]), dans le dessein d'y mettre en oeuvre, à l'université ou dans sa propre école, les rares aptitudes pédagogiques qui lui avaient valu, à côté de Vittorino de Feltre, le plus éclatant renom parmi les maîtres de cette époque. Les écoliers du monde entier se pressaient à Ferrare, au pied de la chaire de Guarino, où dans l'établissement qu'il avait ouvert pour y étudier non seulement le latin, mais le grec qu'il avait appris autrefois à Constantinople, ainsi que les nouvelles

[1]) Voir Sabbadini, Vita di Guarino Veronese, Genova, 1891, p. 88 et suiv.

règles de rhétorique et de poésie, créées et professées par les humanistes. Des lointaines contrées septentrionales, de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Bohême, de la Pologne, les jeunes gens accouraient en foule à ces leçons [1]. C'est à Guarino que les Hongrois sont redevables de leur meilleur poète latin, Jean Pannonius. Lasocki poussa alors plusieurs jeunes Polonais à se rendre à Ferrare, et s'intéressa ensuite par correspondance à leur sort et à leurs progrès. Les élèves particuliers de Guarino formaient pour ainsi dire une famille dont il était le père, le tuteur; ils travaillaient sous la surveillance du maître qui leur prodiguait les conseils et les indications [2]. Guarino, dans ses lettres à Lasocki, parle de deux Jean, sans doute parents de ce dernier; il les appelle tantôt »filii nostri« tantôt »nepotes«. Il aurait fallu, dit-il, avant tout leur apprendre l'italien. Ils sont une fois nommés Jean et Zawisza [3]. Ce Zawisza écrivant à Lasocki et l'entretenant de sa situation se qualifie d'Oporowski [4]. Il est aussi fort souvent question d'argent dans cette correspondance; Guarino gémit sur sa misérable position et implore des secours du ton habituel aux méridionaux parlant à des Crésus du Nord. Il ressort évidemment de cet échange épistolaire que Lasocki s'était mis autrefois sur un pied assez familier avec l'illustre Italien.

Il ne parvint jamais à de grands emplois. Son attitude au concile de Bâle, où il se prononça pour la suprématie des conciles sur le Saint-Siège, lui aliéna Eugène IV; plus tard Casimir Jagellon s'opposa au désir de Nicolas V qui voulait élever son diplomate préféré à un évêché, et pensait même à le revêtir de la pourpre cardinalice. Malgré ses capacités, malgré le rôle prépondérant qu'il avait

---

[1]) Voigt: Wiederbelebung des Alterthums 1, 558. Voir Sabbadini, La scuola e gli studi di Guarino (Catania, 1896) p. 26.

[2]) Sabbadini, Vita etc. p. 139, 140.

[3]) Voir Ms. Jag. 173, p. 482—484 et Ms. Jag. 1956, 965.

[4]) L. c. 967

joué dans son pays, avant l'expédition de Warna, il ne fut pas promu à l'épiscopat. Il mourut en 1450, entouré de respect et d'estime. Elgot écrit au sujet de Lasocki en 1439: »Il avait une bienveillance innée de pensée et de sentiments à l'égard des gens de bien [1]«. Son autre ami, Długosz, dans une chaleureuse commémoration, l'appelle: »vir mirae industriae et ingenii sublimis et praeclari... doctrinae et prudentiae cultor praecipuus [2]«.

Fort différent de Lasocki et de tout autres inclinations fut Stanislas Ciołek. Il n'appartient pas au cercle d'Oleśnicki; Długosz lui dénie capacité et intelligence, ce dont il est coutumier à l'égard de ceux que lui ou son auguste protecteur n'aimaient pas. Si néanmoins nous lui consacrons ici quelques lignes c'est que, dans le mouvement des esprits de son temps, il est bien, et par son caractère, et par sa féconde activité, de la génération avancée, et qu'il mérite de figurer au nombre des apôtres du progrès. Ce qui frappe en lui de prime abord ce sont les défauts communs à toute cette classe de lettrés. Remarquable comme styliste, ce que Długosz lui-même ne peut s'empêcher de reconnaître, il se distingua de bonne heure par cette »dictandi peritia« dans la rédaction des documents officiels. Admis à la chancellerie royale, il contribua incontestablement à relever, à améliorer la manière d'y écrire les actes et attira bientôt sur lui l'attention de ses supérieurs. Il est plein d'ambition, d'ardeur à se faire un nom. Mais sa plume fut aussi intempérante qu'habile. Quand Jagellon convola en troisième noces avec Elisabeth Granowska, veuve et d'âge plus que mûr, le jeune secrétaire royal (1417 à 1420) se fit l'interprète du mécontentement public et donna libre cours à sa verve malicieuse

[1] Cod. epist. II, 401.
[2] Długosz, Hist. T. V, 79.

dans un pamphlet où, sous la fiction d'une fable mettant en scène des animaux, le roi et la reine étaient cruellement critiqués. Ciołek avait un certain talent poétique, des dispositions naturelles à la plaisanterie et à la satire; mais en cette circonstance il dépassa la mesure, et l'invective humaniste revet dans son libelle le caractêre d'une grossière trivialité. Il y décrit un conseil tenu par les bêtes, le lion étant devenu veuf, l'ambassade dépêchée à l'âne, enfin les fiançailles du lion avec... la truie. Dans ce monde d'animaux, il fait intervenir on ne sait pourquoi, Saint Paul et Saint Jean l'évangéliste. L'ensemble produit une pénible impression [1]). L'auteur reçut promptement le châtiment mérité de son impudence; il fut destitué de sa place à la chancellerie royale. Mais s'il avait la verve acerbe d'un humaniste et le talent de tourner les gens en ridicule, il avait aussi comme eux, l'art de se rendre indispensable, et de réoccuper le poste dont on l'avait chassé. Vice-chancelier en 1423, Ciołek va désormais marcher d'un pas ferme vers le but qu'il s'est assigné. En 1426, à la mort d'André Laskary, évêque de Posen, il projette d'en devenir le successeur. Il fait alors mouvoir tous les ressorts dans le pays, à Rome et contre Rome, qui soutenait un autre candidat et considérait Ciołek comme un homme compromis, entaché d'égoïsme et de simonie [2]). Toute une avalanche d'écrits sur cette affaire s'abattit sur le Saint-Siège. Jagellon, Sophie, sa quatrième femme, Witold essayent de circonvenir le pape, et c'est sans doute Ciołek qui tient la plume, car dans ces missives on sent la chaleur d'un plai-

[1]) Codex epist. I, 1, 47. Voir le portrait de Ciołek dans Długosz, Catalogue des évêques de Posen. Opera I, 510. Il vaudrait la peine de réunir ses oeuvres, de les étudier, de rechercher la paternité des vers contenus dans le manuscrit de Koenigsberg n. 1555 (Caro, Liber Cancellariae, I, 8), de vérifier jusqu'à quel point il est exact qu'il ait rédigé beaucoup d'inscriptions, de publier ses ouvrages inédits, comme le poëme sur Cracovie du man. de l'univ. de Prague N. VI, A. 7 (Prochaska, Codex Vitoldi p. 1057).

[2]) Theiner, Mon. Pol. II, 33. Codex Vitoldi 748, 768.

doyer personnel, et on y trouve parfois des comparaisons dignes d'un humaniste acerbe. La reine Sophie lui donna en ces circonstances le plus constant appui, et c'est sans doute grâce à elle que Jagellon voulut bien ne plus se souvenir des offenses anciennes et les pardonner. C'est encore la reine qui le fit nommer vice-chancelier. Aussi Ciołek lui consacra-t-il une pièce de vers où nous trouvons, à propos de l'âge de la princesse, cette belle image:

Ut ver tendens ad aestatem.

En 1427, malgré les menées d'une vive opposition, malgré Zbigniew Oleśnicki, il obtint le siège épiscopal de Posen. Nous ne nous attarderons pas au récit de sa carrière en cette ville. Notons seulement que ce remuant personnage qui rassembla une foule de documents historiques et de modèles d'actes de chancellerie, possédait une magnifique bibliothèque et qu'il »légua beaucoup d'ouvrages excellents à l'église de Posen« [1]).

Ciołek est une figure extrêmement curieuse, un type qui rappelle chez nous certains humanistes italiens, non sans analogie parfois avec les »Raubritter« du moyen âge en train de disparaître. Rempli de lui-même et de ses vues personnelles, il poursuit leur réalisation avec une impudence effrontée, et ne recule ni devant une calomnie,

---

[1]) Caro a publié un recueil de documents sous le titre de: Liber cancellariae St. Ciołek, composé expressément pour servir de modèle aux écrivains de chancellerie et en même temps dans un but historique. On y trouve deux compositions à demi-poétiques: les lettres de la rose et de mai, écrites dans un style excessivement fluide et imagé, fort maniérées, mais tout empreintes du sentiment de la nature (II, n. 76 et 77). Il est fort possible que l'épitre fleurie adressée en 1427 à Jagellon par la reine Sophie (Codex Vitoldi, p. 783), étrange spécimen de lettre d'amour, encombrée de figures et d'euphuïsme, soit due à Stanislas Ciołek. Ce serait l'une de ses compositions les mieux réussies. Elle est vraiment classique dans son excentricité et, dans ce genre, le XVIII-e siècle n'a rien imaginé de plus précieux.

ni devant une injure, lorsqu'on essaye de lui barrer le chemin [1]). Il est fort à l'aise sur le parquet glissant de la cour, et si le pied vient à lui manquer, il ne tarde pas à reconquérir la place perdue; ses chutes l'élèvent même. Sa jovialité lui assurait des bonnes grâces auxquelles venaient se joindre des honneurs dont il était moins digne. Nous aurons encore occasion d'en parler [2]).

Grégoire de Sanok fut un tout autre homme. Evêque, lui aussi, dans la seconde moitié de sa vie, il se tint éloigné de la politique, de ses froissements, de ses passions, et lui préféra les »mansuetiores Musae«. La biographie que nous en a laissé l'humaniste Callimaque lui tresse les plus pures et les plus belles couronnes: il est proposé en exemple comme l'idéal accompli de l'humaniste et la postérité a pris trop à la lettre cet éloge enthousiaste. Malgré que le portrait tracé par Callimaque soit visiblement flatté, nous n'en aurons pas moins recours à cet intéressant panégyrique, semé de traits individuels qui peignent sous les plus vives couleurs cet homme remarquable, à part dans son époque et dans son pays.

D'une valeur morale bien au dessus de celle de Ciołek, il se rapproche de Lasocki auquel l'avaient uni une affinité de moeurs et un commun séjour en Hongrie, où tous les deux passèrent quelques années. Dans sa jeunesse, il fut animé de cette ardeur qui distinguait alors les humanistes. »A douze ans il partit en voyage, au hasard de la fortune«, dit Callimaque. Après quelques études à Cracovie, il parcourut pendant cinq années l'Allemagne, »jusqu'au delà de l'Elbe«, s'assimilant »la langue étrangère «au point de la parler aussi bien que sa langue maternelle.

[1]) Voir sa lettre à Oleśnicki, en 1428. Codex Vitoldi, p. 788.

[2]) Caro dit sur compte, non sans quelque exagération, dans le Lib. cancell. II, 37: ... ist jeder Zoll an ihm ein Humanist. Der Geist des Klosters von San Spirito in Florenz und anderer witzelnder, disputirender, philosophirender, klatschender und reimender Conventikel in Italien, herrscht in diesem Manne gewaltig.

prélude et passage à cette vie future, seule digne objet des préoccupations humaines. La philosophie était le guide le plus sûr dans cette voie. Tout à coup, au commencement du XV-e siècle, chez nous, comme ailleurs du reste, on cesse de s'absorber dans cette contemplation et on songe à l'histoire. L'homme, lui-même et en dehors de toute considération du salut de son âme, devient un sujet d'examen et de recherches. Długosz dit, dans la vie de Zbigniew: »Raro aliis studiis quam historiarum.... utebatur«; il affirme donc qu'Oleśnicki attachait à l'histoire une importance capitale. Nous savons d'un autre côté que, dans son jeune âge, il rédigea des impressions et des aperçus historiques[1]). Plus tard il se complut toujours à cette science, et c'est bien à lui que la Pologne est redevable du grand chroniqueur Długosz et de son magnifique ouvrage. Dans l'introduction de ses annales, Długosz s'élève contre toutes les opinions consacrées, en prétendant que l'histoire instruit l'homme bien mieux que la philosophie, en parlant de la douceur qu'on trouve à vivre avec les ancêtres (dulce est inter maiorum versari commercia), proclamant, sous l'inspiration d'Oleśnicki, qu'une forme soignée est indispensable à l'histoire. Il recherche le suffrage de »ces esprits délicats de notre temps qui n'approuvent que les écrits d'une grâce cicéronienne« (delicata nostrae aetatis ingenia, quae nihil probant, nisi quod Tullianam repraesentet venustatem). Il arbore donc l'étendard de ce cicéronianisme qui depuis Pétrarque avait été le mot d'ordre de tous les novateurs. Dans cette âme de Długosz qui, à tant d'autres égards, appartient au moyen âge, s'est glissé ce rayon de la nouvelle aurore. Dans son livre, il note expressément, à l'année 1322, la mort de Dante, »excellent et illustre poète italien« qui a écrit curieusement (curiosissime) sur le ciel, le purgatoire et l'enfer et dépeint dans son poëme les

---

[1]) Au sujet de cet essor des études historiques voir Zeissberg, Die poln. Geschichtsschreibung des Mittelalters, p. 177 et suiv.

hommes vertueux et les méchants. En même temps les manuscrits des oeuvres de Pétrarque et de Boccace se répandaient en Pologne, et mieux encore que ces livres, le Midi nous envoyait de vaillants pionniers pour préparer les voies à suivre.

C'est auprès de l'évêque de Cracovie que s'assemblaient tous ces esprits tourmentés du même zèle, nourrissant les mêmes espérances, partageant les mêmes goûts. Membres du chapitre ou de l'université, ils trouvaient en Oleśnicki un guide qui savait les intéresser à un but, et diriger leurs efforts communs. Nous avons déjà parlé de Jean Elgot. Il fut pendant longtemps, de 1433 à 1452, le bras droit de l'évêque, son official, son vicaire »in spiritualibus«, et l'étroite amitié qui les unissait ne fut rompue que par la mort, en 1452. Elgot rendait compte à son protecteur de tous les événements de quelque importance, en de fréquentes lettres d'une bonne latinité où il touche aux sujets les plus variés. Il y aborde toutes les questions avec ce talent dont parle Długosz à son sujet[1]; Elgot — latiali eloquentia redolens — dans cet art épistolaire créé par les humanistes et cultivé par eux de préférence, n'avait à redouter la comparaison avec personne, pas même avec les meilleurs modèles — in componendis ornatissimis et disertissimis litteris pro illa aetate nulli secundus.

La plus vive affection que fortifiait la communauté des armoiries, l'attachait à Długosz. Celui-ci, sans avoir le talent épistolaire de son ami intime, se mit, comme lui, et de tout son coeur, au service d'Oleśnicki. Administrateur habile des domaines et des intérêts pécuniers de son seigneur, il n'apporta pas moins de zèle à le seconder dans ses travaux intellectuels ou moraux. Son intérêt personnel allait ici de pair avec les intérêts de l'évêque, car Długosz fut, dans l'oeuvre de l'adoption et de la propagation des auteurs classiques, un véritable intermédiaire entre le Midi

---

[1]) Długosz, Hist. V, 117.

livre précieux, comme cette magnifique généalogie des dieux de Boccace, une merveille dont s'enorgueillit la Bibliothèque jagellonienne[1]); c'est là qu'il contracta pour l'antiquité, pour les écrivains dédaignés ou peu connus, cette sympathie si ingénieuse et si constante. Son biographe raconte que parmi les ouvrages qu'on lui transmettait de tous côtés se trouvèrent »certaines comédies de Plaute« et que Grégoire en fut si ravi qu'il en fit sa lecture favorite et »se mit même à composer une comédie originale d'après cet ancien modèle«. Malgré que dans la biographie ce détail soit placé avant le récit du voyage en Italie, nous osons avancer qu'il y a ici une erreur chronologique[2]).

L'imitation des comédies anciennes fut fort en honneur chez les humanistes. Le premier essai de ce genre, la »Philologia« de Pétrarque n'est pas parvenu jusqu'à nous; mais nous avons une foule de productions analogues, telles que le »Paulus« du fameux Vergerio, la Poliscène de Leonardo Bruni, enfin la célèbre »Chrisis« d'Enéas Piccolomini. Cet engouement pour les comédies de Plaute atteint à son apogée dans la première moitié du XV-me siècle, alors que Nicolas Cusanus apporte d'Allemagne à Rome le manuscrit de douze pièces inconnues du maître romain (1427). Cette grande découverte mit la comédie antique au premier plan des préoccupations des savants[3]). Grégoire de Sanok suivit donc le mouvement de son siècle, et ce simple trait atteste l'activité de son esprit auquel ne furent étrangères aucune des aspirations de sa génération.

En 1440 il fut arraché à ses calmes occupations, à sa tranquille retraite de Wieliczka. Ladislas, élu roi de Hongrie, l'emmena dans son nouveau royaume, à titre de cha-

[1]) Ms. Jag. n. 413. Voir Zeissberg. Poln. Geschichtsschreibung 345.

[2]) La chronologie de cette biographie est très vague et très arbitraire. Chose caractéristique; il n'y a aucun manuscrit de Plaute à la bibliothèque jagellonienne.

[3]) Creizenach, Geschichte des neueren Dramas I, 572.

pelain. L'ami, le frère d'esprit et de goût de Grégoire, Nicolas Lasocki, occupait aussi auprès de ce prince d'importantes fonctions. Cependant nous retrouvons Grégoire en Pologne en 1444; de retour en Hongrie, encore avant la journée de Warna, où devait se décider le sort de son souverain, il s'y établit alors pour quelque temps. Lasocki l'imita. Peut-être celui-ci ne voulut-il plus affronter les reproches et la colère de ses compatriotes, tandis que des attaches intellectuelles retenaient Grégoire.

Lasocki et Grégoire furent particulièrement bien accueillis de Jean Hunyade qui, après Warna, devint le premier personnage de son pays, dont il ne tarda pas à être élu gouverneur (1446). Cet homme aussi éminent dans la paix que dans la guerre, sut par des moyens différents retenir auprès de lui les deux transfuges polonais: il chargea Lasocki d'une mission à Rome, en 1448 [1]), et confia à Grégoire l'éducation de ses deux fils, Ladislas et Matthias. Dans la magnifique résidence d'Hunyadvar que restauraient alors des architectes et des peintres italiens, Grégoire jeta les premières semences du savoir et de la civilisation dans l'âme du jeune homme qui devait plus tard, sous le nom de Matthias Corvin, être un modèle de toutes les vertus royales. Les rapports de Grégoire avec le chancelier de Hunyade, Jean Vitéz de Zredna, imitateur des anciens et vaillant pionnier de la renaissance [2]), agirent sans doute fortement sur le précepteur des enfants royaux. Cette influence dut grandir encore lorsque Jean Vitéz, nommé évêque de Gross-Waradyn, appela auprès de lui Grégoire, à titre de chanoine de son chapitre. Cette cour épiscopale devint un foyer de lumière, un asile de l'étude. Le fameux Paul Vergerio y passa ses derniers jours, et les »jeux oratoires«, où les humanistes faisaient assaut d'esprit et d'érudition étaient les passetemps habituels de

---

[1]) Szujski. Codex epist. I, 2, 51 et 314.
[2]) Fraknoi. Matthias Corvinus (1891), p. 291.

cette réunion d'élite. Zbigniew Oleśnicki lui-même fit de pressantes instances pour obtenir communication des trésors renfermés dans la bibliothèque du grand prélat, et dans le spectacle de cette ruche savante d'où s'épandaient les lumières puisa des encouragements et des exemples [1]).

En 1450, Grégoire revient en Pologne, où il semble enfin aborder au port, après une existence des plus agitées. Il est promu archevêque de Léopol en 1451, malgré l'opposition de Zbigniew Oleśnicki qui trouvait Grégoire trop imprégné de moeurs étrangères, (»veluti iam in externos mores degenerasset«). Etait-ce du séjour en Hongrie, ou de la culture humaniste que Zbigniew voulait parler? Probablement et de l'une et de l'autre.

S'il faut en croire Callimaque, les craintes de Zbigniew n'étaient pas sans fondement. Les opinions peu orthodoxes de Grégoire sur le divorce, les fêtes religieuses, étaient assez déplacées chez le pasteur d'un grand diocèse; d'un autre côté les conceptions progressistes de l'humaniste secouant le joug d'Aristote, sans parler de l'antipathie que Grégoire témoigne ouvertement aux Franciscains-observants, réformateurs zélés des règles monacales, protégés chaleureusement par Zbigniew, durent alarmer ce dernier.

Grégoire compensa ces défauts par de sérieuses qualités. Il introduisit l'ordre et la discipline dans son diocèse dévasté par de fréquentes incursions de Tartares, et fut un administrateur de premier ordre; il bâtit à Dunajow, petite ville où il se plaisait à résider, une forteresse militaire qui devint aussi une forteresse de l'esprit [2]).

Les dernières années de sa vie s'écoulèrent au milieu des occupations que lui imposait la direction de son diocèse, et des travaux intellectuels auxquels il ne cessa de s'adonner. Hospitalier pour les étrangers, il sut attirer Philippe Buonaccorsi qui, plus tard, devait jouer un si

[1]) Codex epist. I, 2, 87, 92.

[2]) Voir à ce sujet Finkel. Vita Gregorii... auctore Callimacho. Léopol, 1891, p. 10 et suiv.

grand rôle dans la vie intellectuelle de la Pologne. A la cour de l'archevêque s'épanouirent les traditions de Gross-Waradyn. Aux facéties pour lesquelles, comme tous les humanistes, il n'avait que trop de penchant, se mêlaient des discussions et des entretiens plus graves. Et c'est ainsi que se forma un asile des belles-lettres aux confins mêmes de cet Orient, qui émergeait à peine des flots de la barbarie. Nous comprenons l'irritation du prélat contre les ivrognes qui troublaient son repos et sa quiétude, blessaient son urbanité; nous comprenons aussi son impatience contre les prêtres qui accentuaient le latin, au mépris de toute règle, et offensaient ainsi sa délicatesse d'humaniste [1]).

Długosz, relatant la mort de Grégoire, en 1477, relève avec une insistance particulière les »studia humanitatis« de l'archevêque et l'appelle »amant des Muses«. Il fut en effet un des meilleurs poètes latins de sa génération en Pologne, un digne émule et successeur des Swinka et des Ciołek; et on ne saurait ne point regretter qu'il nous soit si peu parvenu de ses épigrammes, de ses épitaphes et de ses vers satiriques. Il nous apparaît isolé comme une belle plante exotique, au milieu d'une société incapable encore de l'apprécier et de l'imiter. C'est à son biographe qu'était réservé la gloire de populariser cette remarquable figure. Callimaque sans doute s'attacha à peindre son héros, mais il se peignit aussi lui-même et tout en embouchant la trompette à la gloire de son Mécène, il célèbre la sienne propre, et sonne un éclatant réveil à ses contemporains.

Avec Grégoire de Sanok nous sommes sorti un instant de notre sujet, c'est-à-dire de l'époque de Zbigniew Oleśnicki, pour empiéter sur celle qui la suivit. Cependant, comme nous l'avons vu, ces deux hommes ne furent pas étrangers l'un à l'autre; il est même probable que c'est

---

[1]) Vita Gregorii, ed. Finkel, p. 38. Voir maintenant la charmante édition de M. Miodoński. Cracovie 1900.

à la recommandation de Zbigniew que le roi Ladislas entraîna Grégoire en Hongrie. Plus tard, Zbigniew demandant à l'évêque Vitéz un exemplaire de Tite-Live, ajoute que Grégoire pourra porter de Hongrie en Pologne le manuscrit désiré. En dépit de certaines hardiesses de Grégoire, ces deux hommes furent liés par la communauté d'ardeur pour les nouveaux courants, pour la poétique, la rhétorique, qui prenaient alors une attitude aggressive envers la dialectique, cette dominatrice toute-puissante au moyen âge.

C'est par différentes voies que pénétrèrent au loin dans le Nord tous ces germes d'avenir. Les voyages hors du pays et la venue d'étrangers en Pologne jetèrent sans aucun doute plus d'une semence fertile qui peu à peu devait porter ses fruits. Citons le nom, illustre entre tous, d'un homme qui ne fit que passer en Pologne, et qui comptait parmi les plus brillants humanistes de l'époque. Lorsque Jagellon, en 1424, se maria pour la quatrième fois et épousa la princesse ruthène Sophie, on vit, sur la grande place de Cracovie, un jeune homme dont la gloire devait éclipser un jour celle de la plupart des princes et des magnats au milieu desquels il se trouvait dans le cortège royal. François Philelphe revenait précisément de Constantinople où il avait rempli une mission politique que lui avait confiée la république de Venise. De Bude, où il avait séjourné auprès du roi Sigismond, il était arrivé à Cracovie, sur l'invitation de Jagellon, et il releva l'éclat des solennités nuptiales en y prononçant un discours. Un abîme séparait sans aucun doute l'âme de l'orateur de celle à moitié barbare du royal époux, à peine échappé aux ténèbres de l'ignorance. Mais le semeur de paroles coudoya ici l'homme d'action qui allait introduire des milliers d'êtres dans la grande famille européenne. L'avenir allait effacer de plus en plus la distance qui s'étendait alors entre ces deux hommes. Malheureusement Philelphe n'a fait que men-

tionner ce séjour, sans nous faire part des impressions qui durent agiter son âme [1]).

Vingt ans après, un compatriote de Philelphe, non moins fameux que lui, s'exprimait avec dédain et mépris sur les Polonais et leur culture intellectuelle. Il est vrai que des passions politiques inspiraient ce dédain, démenti plus tard par l'auteur lui-même de cet injuste et malicieux pamphlet. Nous voulons parler d'Enéas Sylvius Piccolomini. En 1445, lorsque les relations se tendirent entre la cour de Vienne et la Pologne, à cause des compétitions pour la couronne de Hongrie, et qu'en Pologne on répandait à dessein la nouvelle que Ladislas avait échappé au désastre de Warna, Enéas Sylvius adressa au chancelier (qu'il ne nomme pas) de la reine Sophie, mère du héros de Warna, une lettre mordante, où il reproche au dit chancelier l'écrit adressé aux Hongrois et en persifle la latinité. Le grand humaniste tourne en ridicule les grades académiques de son correspondant (qui licenciatus es Cracoviae), se moque de son mauvais style et, en même temps, de la misère et de la pauvreté de la Pologne: »Car qu'avez-vous en Pologne, sauf des forêts et des racines; la bière est votre boisson, le boeuf votre nourriture«. Cet aliment grossier indignait le goût raffiné de l'Italien. Du reste toute cette épître est remplie d'ironie et de sarcasme [2]).

Enéas Sylvius (ou Silvius) qui, plus tard, fut le pape

---

[1]) Voir Pii Secundi Commentarii. Francofurti 1614. On y a ajouté les lettres de Jacobus cardinalis Papiensis. Voir p. 469, la lettre de Philelphe à ce Jacques Piccolomini (1464): Is Vladislaus rex admodum senex me oratorem imperatorium per nuntium invitat ad nuptias. Quare profectus Cracoviam non modo eis interfui nuptiis, sed orationem et huiusmodi (sic! sans doute: etiam habui) nuptialem in maxima regum principumque et variarum gentium multitudine. Voir encore Rosmini, Vita di Fr. Filelfo. Milano 1808. T. I, p. 13.

[2]) Elle a été reproduite par Voigt dans «Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen». T. 16, p. 374 et suiv. L'écrit du chancelier de la reine Sophie est publié dans le Cod. Epist. édition Szujski, I, 2, 4.

Pie II, n'aimait pas les Polonais. Dans les conflits de la Pologne avec l'Empire et l'Ordre teutonique il prit presque toujours parti pour les Allemands, sans ménager à la Pologne les plus sévères critiques, affirmant par exemple que le peuple polonais est menteur »Polonorum genus mendax est« [1]). Ce furent sans doute les faux bruits répandus sur Ladislas Warnenczyk qui lui inspirèrent ce cruel jugement [2]). Nous devons cependant reconnaître qu'il a exercé à beaucoup d'égards une vive influence sur la renaissance en Pologne. Si l'on a pu à juste titre affirmer qu'il fut un des premiers et meilleurs ouvriers de la civilisation de l'Allemagne, l'intermédiaire le plus actif entre le Midi et le Nord, on ne saurait contester non plus qu'il n'ait par ses écrits, ses conseils, ses ordres, poussé la Pologne dans la voie du progrès. Dans le Nord on le considérait comme le plus illustre des représentants des doctrines nouvelles, comme le légitime héritier de l'éloquence latine, et, vers 1450, on le considérait avec un étonnement presque égal à celui qu'excita parmi les hommes du commencement du XVI-e siècle, le grand Erasme de Rotterdam.

Enéas Sylvius passa de Bâle en Allemagne en 1442, et fut admis à la chancellerie de Frédéric III, sous le chancelier Gaspar Schlick. Cet acte eut des conséquences incalculables pour l'histoire intellectuelle des peuples du Nord. Souvent, il est vrai, le secrétaire italien murmurait contre son entourage, se trouvait à l'étroit, étouffait au milieu de ses collaborateurs; mais malgré ce mécontentement, ses écrits, ses mémoires, ses entretiens, si brillants de forme, si graves ou même si lestes de fond, semblaient à ces enfants des brumes septentrionales le chant d'une sirène, enivrant et séducteur. Cet apôtre de l'humanisme, à Vienne, en pleine scolastique, soutenait hardi-

---

[1]) Voigt, l. c. 368.

[2]) Il avait déjà dénigré précédemment Warnenczyk, s'efforçant de rabaisser les mérites des victoires de ce dernier sur les Turcs. Voir Długosz. Hist. IV. 691.

ment l'importance et les droits de la poésie et affirmait que la lecture des poètes était bien plus fructueuse que celle de tous les traités scolastiques. Ces audacieuses théories eurent peu d'écho à Vienne et en Autriche. Enéas se plaint des stériles spéculations des savants, de leur routine invétérée, des penchants grossiers des princes allemands qui mettent les chevaux et les chiens bien au-dessus des poètes, de l'ivrognerie et de l'ignorance des masses [1]).

N'ayant recueilli que l'indifférence ou le mauvais vouloir de ce côté, Enéas s'adressa alors à un Polonais qui bientôt conçut pour lui une admiration sans bornes. Et voilà qu'Enéas si hostile à la politique polonaise, si opposé aux visées de Zbigniew Oleśnicki et des Jagellons sur la Hongrie, trouve dans la sphère abstraite des choses de l'esprit de chaleureux accents pour rendre pleine justice à ses amis de Pologne, compare leur ton poli avec la rusticité des Allemands sourds à sa voix, avares des applaudissements qu'il recherche, obstinés à lui refuser la renommée qu'il convoite.

C'est de Francfort, qu'Enéas Sylvius écrivit pour la première fois à Zbigniew Oleśnicki en 1442. Il se présenta lui-même à l'évêque dans une de ces épîtres où les humanistes se complaisaient à leur propre éloge et forçaient ainsi souvent les portes de riches protecteurs. La lettre était alors un puissant instrument de rapports suivis entre les contemporains, un pas vers l'immortalité: elle courait le monde, le plus souvent dans des vues toutes matérielles, mais aussi avec le noble espoir, qu'elle ne resterait pas à jamais enfermée dans le cabinet de son destinataire, qu'elle survivrait, et à l'écrivain et à celui à qui il l'avait adressée. Enéas était passé maître dans cet art épistolaire, qui remporta à cette époque de si éclatants succès. De ce commerce lointain, et sans aucun autre rapprochement avec Oleśnicki, naquirent de durables relations.

[1]) Voigt: Die Wiederbelebung des klass. Alterthums (2) II, p. 281 et suiv. Le même: Enea Silvio T. I, 281 et suiv.

»Litterarum causa inter nos benevolentia nata est« écrivait encore en 1453 le célèbre Italien à Zbigniew. Celui-ci, flatté d'avoir un si brillant correspondant, éprouvait une joie toute particulière à recevoir ces lettres, qui lui apportaient des nouvelles et, avec le parfum d'une haute civilisation, des modèles de pure latinité. Pour un humaniste rien n'était plus à envier que cet échange d'écrits avec un grand dignitaire, qui pouvait au besoin joindre à ses louanges des témoignages de satisfaction beaucoup plus positifs. Enéas, lorsqu'il recevait une missive de l'évêque de Cracovie, en corrigeait les aspérités et souvent tirait vanité devant ses familiers de ses rapports avec le prélat.

Les premières lettres sont assez insignifiantes; mais à mesure que la confiance mutuelle grandit, Enéas, de jour en jour plus célèbre et plus connu, ouvre son âme à son illustre ami et lui montre ses ambitions humanistes. La plus ancienne lettre qui nous soit parvenue est courte et datée de 1443 [1]). Elle avait été précédée de cette de Francfort (1442) que nous ne possédons pas. Enéas y donne quelques informations politiques que lui avait demandées Zbigniew. La lettre de 1445 est toute politique [2]). La lutte des Jagellons avec la maison d'Autriche pour la couronne de Hongrie en est le sujet. La position d'Enéas est en ce moment des plus délicates; encore sans titre imposant, il veut faire la leçon à Zbigniew et le retenir, lui qui précisément poussait de toutes ses forces les Jagellons à occuper le trône de Hongrie et était l'initiateur de la politique expansive de la Pologne. Enéas qui naguère accablait de ses railleries le chancelier de la reine Sophie, parle, il est vrai, d'un tout autre ton à Zbigniew. Il fait valoir que le chancelier Gaspar Schlick ne marchande ni l'admiration

---

[1]) Aeneae Sylvii epistolae, ed. Norimb. 1486. Nr. 31. Voir Voigt, Archiv ... etc. p. 370.

[2]) Cod. epist. (Szujski) 1, 2, 6.

ni les éloges à l'évêque de Cracovie, auquel incomberait le devoir d'accommoder, de conjurer les différends qui se sont élevés entre les deux états, au sujet du mariage d'Hedvige, de l'appui prêté aux Hussites par la Pologne, enfin de la question hongroise. Et la politique d'extension de Zbigniew est frappée par le blâme: »Dum alienum regnum quaerunt, suum negligunt ac gentibus ac pecunia exhauriunt«. La critique était juste, beaucoup plus juste et plus profonde qu'il ne semblait alors. Elle n'en était pas moins blessante en ce moment, venant surtout d'un milieu si hostile à la Pologne.

Długosz considère toujours Enéas comme un ennemi »In Polonos parum propitius«, écrit-il encore, lorsque celui-ci ceint la tiare pontificale [1]. Et cependant il avait connu le célèbre humaniste, et s'était laissé séduire aux charmes de ses discours, à l'éclat de sa renommée. Il ne le vit sans doute pas en 1448, au moment où allant à Rome, il s'arrêta à Neustadt, près de Vienne, pour remettre au chancelier Gaspar Schlick un mémoire de Zbigniew [2]. Piccolomini qui en 1447 avait obtenu le siège épiscopal de Trieste, était sans doute alors en mission politique. Mais en 1450, lorsque Długosz au cours de son voyage en Italie et à Jérusalem, s'arrêta à Wiener Neustadt, il y trouva Enéas [3]. Długosz en cette circonstance harangua l'empereur Frédéric III, en polonais et en latin. A l'audience était présent »l'évêque de Trieste, Enéas, homme de grand talent et de ferme jugement que l'on doit compter parmi les premiers écrivains de notre siècle; il est par

---

[1] Hist. V, 278.

[2] Cod. epist. (Szujski) I, 2, 55.

[3] Voigt. Enea Silvio II, p. 17 et suiv. affirme qu'Enéas passa cette année-là en Italie. Il avoue cependant que l'on n'a que des renseignements peu précis sur cette même année de l'existence d'Enéas. Il est parfaitement admissible qu'Enéas ait interrompu sa mission diplomatique, pour retourner en Autriche. Voir Bobrzyński et Smolka: Jean Długosz, p. 60.

son éloquence la gloire de la cour impériale, et sa voix est souvent décisive dans les affaires les plus importantes«.

C'est donc à lui que Długosz et ses compagnons de route s'adressèrent et remirent l'écrit de Zbigniew. Enéas en fut ravi et commença à reprocher aux Allemands de la chancellerie de n'être pas capables d'écrire en si bon style, comparant les esprits »tarda et neglecta« des Allemands avec l'élégance des Polonais [1]). Ce que Długosz raconte au sujet des impressions d'Enéas trouva un écho dans la lettre que celui-ci envoya à Zbigniew [2]). Dans cette lettre il exprime son admiration pour le bon goût des Polonais (Polonorum munditiae), qui, puisant aux belles sources italiennes les pures formes du latin, devancent en ce point et les Allemands et les Hongrois; en même temps, il annonce qu'il va envoyer en Pologne un recueil de ses propres lettres. Le ton de cette épître est très élevé; l'écrivain avait d'ailleurs grandi en dignité et Zbigniew était déjà revêtu de la pourpre cardinalice.

On en vint à de plus longues confidences où les deux prélats échangèrent des vues plus profondes, en hommes enrolés sous le même drapeau, tendant au même but, celui de l'humanisme. Deux grandes lettres d'Enéas et de Zbigniew (1453) [3]) prennent les proportions de véritables traités, ont tous les caractères des épîtres humanistes. Ce n'était pas seulement pour sa dignité de cardinal que Zbigniew semblait alors à Enéas digne d'une longue dissertation.

La lettre de Zbigniew débute par les compliments, les réminiscences, les formules en honneur parmi les humanistes. Enéas y est appelé »nouveau Cicéron«. Il parle ensuite des »poètes«, de leur mission, de leur importance. Zbigniew répète ici l'opinion humaniste qui plaçait la

---

[1]) Codex epistol. I, 2, 107.

[2]) Ibid. p. 335.

[3]) Codex epist. I, 2, 315 et 320.

poétique et les poètes au-dessus de tout[1]). Puis il développe une apologie de la politique polonaise en Hongrie. Enéas s'étant montré l'adversaire de cette politique[2]), Zbigniew en discute longuement. Elle est la sauvegarde de l'Europe contre les Turcs; et en cette année de la prise de Constantinople les paroles et les arguments de l'évêque de Cracovie ont une portée considérable.

Enéas lui répondit par un copieux mémoire, à la fin duquel, persistant dans ses idées, il répète que Ladislas n'aurait pas dû convoiter le royaume de Hongrie. L'épître elle-même n'est qu'un long panégyrique des poètes que le monde embourbé dans les vieilles routines ne sait pas apprécier à leur juste valeur. C'est une véritable profession de foi humaniste, où il retrace le rôle glorieux des poètes dans le passé, et où il combat les préventions des contemporains.

Il y a des traces de cette correspondance jusqu'en 1454[3]). Un an après Zbigniew mourait, et Enéas Sylvius, sous le nom de Pie II, montait sur le trône pontifical en 1458.

Cet échange d'idées entre Enéas et Zbigniew, eut-il des résultats pour la Pologne; un écho de ces paroles tombées de si haut résonna-t-il au loin dans la société? Ces questions s'imposent en présence de toutes ces personnalités, de toutes ces manifestations de progrès, de toutes ces lueurs d'aurore qui signalent cette époque à notre attention. Il était trop tôt pour que la victoire de l'humanisme fût complète en Pologne; les états voisins du Nord n'étaient-ils pas encore à peine agités des premiers frissons du réveil des esprits? La vie intellectuelle en Pologne hasardait alors ses premiers pas; elle venait depuis peu d'être dotée d'un foyer et d'un asile,

---

[1]) Voigt, Enea Silvio, I, 220.
[2]) Voir à ce sujet Voigt, l. c. II, p. 12 et suiv.
[3]) Codex epist. I, 2, 153.

et la nouvelle université toute pénétrée des traditions du moyen âge, reposait sur des fondements du moyen âge. Plus d'une des nouvelles aspirations put sans doute y agiter les âmes plus hardies et plus vives, et, comme nous le verrons, elles les y agitèrent en effet; mais il eût été impossible de songer au règne des directions nouvelles, là où celles qui avaient été en faveur jusqu'alors ne faisaient que de prendre corps et de recevoir leur confirmation, leur organisation. Si Długosz, dans les premières pages de son histoire, parle des »delicata nostrae aetatis hominum ingenia«, des intelligences policées de son temps, avides des beautés cicéroniennes, il faut rapporter ces louanges à une époque ultérieure. Długosz lui-même confesse qu'il n'a pu atteindre à tant de grâce et en accuse son inaptitude et son manque de savoir.

Or Długosz est précisément le plus bel épanouissement de ces courants exceptionnels qui, dès la première moitié du XV-e siècle, commencèrent à se faire jour en Pologne. Il se met à écrire son grand ouvrage historique en 1455, l'année même de la mort d'Oleśnicki; il paraît alors comme le glaneur chargé de recueillir les épis tombés de la main du grand semeur qui vient de s'éteindre. L'histoire de Długosz est le fruit magnifique des aspirations morales que provoqua et concentra autour de lui l'évêque de Cracovie. C'est le souffle de Zbigniew qui l'anime: elle est tout imprégnée des passions qui régnaient à la cour épiscopale.

On sait de quelle popularité parmi les auteurs de l'antiquité Tite-Live jouissait dans les cercles humanistes. A partir de Pétrarque, on tente cent fois de retrouver les livres perdus de son oeuvre; à chaque instant de prétendues découvertes viennent émouvoir les savants. Au commencement du XV-e siècle, ce culte pour Tite-Live était dans toute sa ferveur. En 1413, l'exhumation du tombeau présumé de l'historien remplit Padoue de joie. On entoure ces reliques d'une pieuse vénération, à tel point qu'en

1451 on envoie au roi Alphonse d'Aragon les restes d'un bras du grand écrivain romain. Sous le pontificat du pape Martin V, on fouille les bibliothèques à la recherche des livres manquants. Sous Nicolas V, en 1450, l'humaniste Enoche da Ascoli secoue la poussière des collections renfermées dans les couvents du Nord, espérant y recouvrer ces trésors égarés. Mais dans le Nord on était sous ce rapport moins bien partagé qu'en Italie. On n'y songeait pas en effet à retrouver les livres qui faisaient défaut, ayant assez de difficultés à se procurer ceux qui étaient connus. Un fameux humaniste comme Enéas Sylvius Piccolomini n'avait pas de Tite-Live et devait se contenter, comme beaucoup d'autres, des extraits copiés sur un manuscrit qui lui avait été prêté autrefois [1]). On comprend donc les instances pressantes de Zbigniew Oleśnicki, afin d'obtenir de Hongrie par l'entremise de Dlugosz, un exemplaire de Tite-Live (1449). Le succès de ces démarches devait se faire profondément sentir dans notre historiographie. Tite-Live introduisit Długosz dans le sanctuaire de l'histoire. On ne saurait, quant à la forme, comparer Dlugosz à son modèle latin: il a des inégalités, des aspérités qu'il est d'ailleurs le premier à reconnaître. Il ne brille pas, comme l'annaliste romain, par les splendeurs d'une savante rhétorique, quoique lui-même ne dédaignât pas l'art de bien dire et que, en qualité de précepteur des enfants royaux, il s'attachât à leur apprendre les règles de l'éloquence. Dans son histoire les discours tiennent moins de place que chez Tite-Live. Mais il doit à ce maître l'amour de la clarté et la limpidité du style. De plus il se rapproche encore de son modèle par sa grande honnêteté personnelle, sa grande honnêteté historique [2]). On trouve, il est vrai, des inexactitudes dans l'exposé des faits: elles vien-

---

[1]) Voigt. Enea Silvio, II. 256.

[2]) En ce qui concerne les imitations de Tite-Live, voir Semkowicz: Examen critique de l'histoire de Dlugosz. Cracovie 1887. p. 20 et suiv.

nent en grande partie de sa vive affection pour Oleśnicki, de son ardent et quelquefois aveugle amour de la patrie. »Quod si cetera displicebunt, dit Długosz, affectio certe mea et pietas in patriam non poterit culpari« (Praef. p. IX). Dlugosz, élève de l'académie de Cracovie en 1428, confiait à ses anciens maîtres le soin de revoir et de corriger son oeuvre. C'était trop d'humilité. Par son livre il devançait de beaucoup les docteurs et l'esprit de l'université où régnait cette inféodation à la scolastique, exclusive de tout sentiment et de toute compréhension de l'histoire.

CHAPITRE II.

Le concile de Bâle.

Convocation du concile. — Scission avec le pape Eugène IV. — En présence des manoeuvres des deux partis, la Pologne hésite à prendre part au concile. — Le gouvernement incline du côté de Rome.— Une entente intervient entre le concile et le pape, (1433—1434). — Envoi officiel d'une députation polonaise au concile (1434). — Les universités au concile. — Les professeurs de l'université au concile dès 1433. — Ils sont envoyés des évêques, ou viennent de leur propre initiative. — Leur présence en 1433, suscite un conflit entre l'université et le concile.

Députation officielle polonaise: Stanislas Ciołek, Lutek de Brzezie Nicolas Lasocki. — Service pour le repos de l'âme de Jagellon. — Nicolas Kozłowski prononce l'oraison funèbre.

L'humanisme au concile. — Personnalité de Lasocki. — Son action. — Thomas Strzempiński.

Rupture entre le pape et le concile qui, en 1438, suspend Eugène IV, le dépose en 1439 et élit l'antipape Félix V. Divisions et partis dans la chrétienté. — Attitude de l'université de Cracovie, de Zbigniew Oleśnicki, du roi, du gouvernement. — Ambassadeurs du concile en Pologne: Marc Bonfili, Derslaw de Borzynow, Stanislas de Sobniów. — Leur réception à l'université. — Mémoires des professeurs de Cracovie en faveur du concile. — Le synode de Leczyca en 1441 penche pour le concile en faveur duquel se déclare surtout Zbigniew Oleśnicki. — Bonfili revient en 1441 de Bâle en Pologne. — Zbigniew Oleśnicki et l'archevêque de Gniezno reçoivent la pourpre des mains de Félix V. — Elgot se rend à Bâle pour remercier, au nom de Zbigniew, Félix V, et lui prêter le serment d'obédience. — Appréciation de cette démarche. — Lutte des deux partis et tergiversation de la Pologne. — Le roi Ladislas refrène l'ardeur des partisans du

3*

concile et réprimande l'université. — L'union de Florence et l'accueil qu'on lui fait en Pologne. — Désastre de Warna. — Interrègne. — Nicolas V succède à Eugène IV. — Casimir Jagellon reconnaît formellement le nouveau pape. — Zbigniew Oleśnicki rompt avec le passé et se range du côté de Nicolas V. — L'affaire du cardinalat d'Oleśnicki. — Pourparlers afin de lui obtenir la pourpre romaine, engagés par Lasocki, menés à bonne fin par Dlugosz. — L'université persiste à soutenir le concile.— Conflit avec le gouvernement en 1448. Elle sollicite l'avis des autres universités. — Correspondance à ce sujet. — L'université de Cracovie se soumet enfin au nouveau pape (1449). — Examen de la conduite de l'université pendant le concile. — De la part d'influence du concile de Bâle sur le développement de la civilisation.

L'année même de la mort de Jagellon, la Pologne allait de nouveau paraître sur une vaste scène, entrer en contact avec les hommes qui dirigeaient alors les intelligences et la politique, et, en prenant part à un congrès européen, prouver qu'elle appartenait bien à la famille européenne. Nous avons déjà parlé du conciliarisme et de l'importance des conciles au XV. siècle. Celui de Bâle est à bien des égards semblable aux précédents. En dehors de sa haute signification dans l'histoire de l'Eglise, cette assemblée tient une large place dans les annales de la civilisation. Ce fut une réunion de savants du monde chrétien où, toute question de dogme et de politique mise à part, les esprits en quête de nouveautés se groupèrent un instant en un même foyer, et gagnèrent à cette vie commune prolongée l'assurance et la vigueur indispensables au développement futur de leur idéal. Nous venons de voir jusqu'à quel point la Pologne était préparée à collaborer à une telle oeuvre; beaucoup de personnages qui ont défilé devant nos yeux figureront à Bâle comme représentants de la Pologne ou de ses dignitaires. Nombre d'impressions ressenties au concile devaient agir plus tard sur la pensée et la science polonaises.

Le concile de Bâle fut une conséquence des conci-

les antérieurs. En 1424, au concile de Sienne, on avait décidé que la nouvelle grande assemblée religieuse aurait lieu dans sept ans; aussi Eugène IV, intronisé en 1431, consentit-il immédiatement à la convocation du concile à Bâle et en nomma président Julien Cesarini. Ce concile avait surtout trois questions à résoudre: achever la réforme de l'Eglise à peine ébauchée à Constance; guérir la plaie du Hussitisme, encore saignante dans toute l'Europe centrale; réconcilier enfin les princes et les peuples en désaccord. Une théorie troublante préoccupait aussi tout le monde: celle de la supériorité du concile sur le pape, théorie proclamée au concile de Constance et qui depuis n'avait cessé d'exciter les controverses, sans avoir été pleinement acceptée. Au concile de Bâle où se trouvaient fort peu de cardinaux, quelques évêques, mais un grand nombre de membres inférieurs du clergé, des maîtres et docteurs des universités, elle rencontra de fermes adeptes qui résolûment tentèrent de la faire prévaloir et amenèrent un schisme plus redoutable peut-être que celui dont l'ébranlement durait encore. Notre tâche se bornera, tout en ne perdant pas de vue l'enchaînement des évènements qui se déroulèrent alors en Europe, à déterminer la part que la Pologne et l'université de Cracovie eurent dans ces luttes et ces violences.

Le concile, ouvert en 1431, procéda à ses travaux préliminaires, ne comptant d'abord qu'un fort petit nombre de membres. La première séance solennelle ne fut tenue que le 31 décembre de cette même année. Quelques jours après, une bulle de pape venait dissoudre l'assemblée. Cette bulle avait sans doute été inspirée par les pourparlers engagés pour arriver à une union avec l'Eglise grecque, (Bâle n'était réellement pas l'endroit à choisir pour de semblables négociations), par le peu de participants au concile, encore par beaucoup d'autres raisons [1]), telles que

[1]) Voir là-dessus Haller, Concilium Basileense. Bâle 1896, t. I, 118.

les appréhensions de Rome en présence des dispositions trop révolutionnaires de ce lointain congrès. A Bâle, on ne tint nullement compte de l'injonction pontificale; en sorte que tout aussitôt la scission éclata entre le concile et le pape: elle devait durer jusqu'à l'entente apparente et éphémère de 1434. Ainsi le monde chrétien retombait dans la discorde et l'incertitude. On commença à faire des concessions, tantôt à l'un, tantôt à l'autre parti, à chercher des moyens de conciliation. Le roi Sigismond appuyait le concile, parce qu'il espérait que l'intervention de cette assemblée aurait d'heureuses conséquences sur la tourmente hussite. Quelques autres princes envoyèrent aussi à Bâle des paroles d'encouragement; les universités, guidées par celle de Paris, presque unaniment approuvèrent le concile qui se mit alors à dépêcher des ambassades de tous côtés pour sommer les souverains et les dignitaires de l'Eglise de le reconnaître, de lui prêter main forte, de venir participer à ses travaux. Au milieu du désarroi général, on allait presque en arriver à demander au suffrage universel si l'organisation de l'Eglise, jusque-là monarchique, ne devait pas se transformer en démocratique, si la levée de boucliers de l'assemblée de Bâle était la légitime expression du droit et de la vérité.

Quelle était alors la situation de la Pologne? Le pays traversait une crise dangereuse, la maladie d'enfance, pourrait-on dire, de l'union de la Pologne avec la Lithuanie. A l'est, les Lithuaniens et les Ruthènes s'étaient révoltés contre la Pologne, sous la conduite de Swidrygiello, le plus jeune frère de Jagellon. Tandis que l'armée polonaise s'avançait contre les rebelles, les Teutoniques, rompant la paix de Melno, envahissaient inopinément la Pologne et ravageaient la Kujavie et le territoire de Dobrzyń (1431). C'est ainsi que des peuples récemment conquis à la foi et un Ordre fondé jadis pour la défendre conjuraient ensemble la perte du Royaume. En ces conjonctures, une alliance secrète fut conclue avec les Hussi-

tes (1432) qui fournirent à la Pologne des renforts pour châtier ses ennemis.

Sur ces entrefaites parvinrent au pays les appels de Bâle. Le 28 octobre 1431, Julien Cesarini adresse aux évêques polonais une pressante sollicitation de se rendre au concile [1]. Nous possédons la déclaration que fit parvenir Oleśnicki à Cesarini, en réponse à cette communication. Le 3 janvier 1432, l'évêque de Cracovie convoque une assemblée des prélats, du clergé séculier et régulier de son diocèse et, en même temps, des membres de l'université, à l'effet de prendre une décision. On y choisit trois abbés, trois maîtres en théologie et deux docteurs en droit canon qui, le cas échéant, devraient partir pour Bâle. Zbigniew Oleśnicki s'excuse lui-même, alléguant dans sa missive l'état politique de la Pologne, état qu'il expose en détail: il parle de la rébellion de Swidrygiello, des machinations de l'Ordre teutonique, du péril hussite: c'est au concile à lui indiquer ce qu'en ces circonstances il lui sied de faire; les délégués désignés ne se rendront pas à Bâle avant qu'il n'ait la réponse du concile. Il est vraisemblable que cette lettre fut écrite vers la fin de janvier 1432 [2]. En février 1432, le chapitre de Posen choisit ses procureurs au concile, mais le manque d'argent empêcha ce projet de représentation d'aboutir [3].

Il y eut donc, comme nous le voyons, du côté de la Pologne certaines hésitations à assister au concile. Elles s'expliquent par des causes de différente nature. En 1432 éclata la rupture entre Bâle et le pape. Les membres du concile de Bâle jouissaient de la faveur du roi Sigismond qui, hostile aux Polonais, soutenait Swidrygiello et l'Ordre teutonique. Il ne restait à la Pologne qu'à se rapprocher

---

[1] Ulanowski. Acta judicii ecclesiastici, p. 490. L'éditeur a gracieusement mis à notre disposition les bonnes feuilles imprimées jusqu'à ce jour.

[2] Codex epist. II. 287.

[3] Acta capituli dans les Monum. medii aevi XIII. p. 14.

du pape Eugène qui fut fort aise de s'attacher un pareil allié, de le détourner de participer à un concile dissous par lui [1]).

Les ambassades que le concile envoya en Pologne se proposaient de briser cette résistance, de dissiper ces préventions. C'est sans doute dans ce but que Gilles, évêque »Rosnensis«(?), séjourna en 1432 en Pologne. Ces tentatives se renouvelèrent l'année suivante. En janvier, le concile résolut de déléguer en Pologne Delfin, évêque de Parme, Jérôme, provincial des Carmes et Antoine de Besuntiis, docteur des décrets. Au mois d'avril de la même année, il envoie Jérôme de Prague qui connaissait le pays et avait été confesseur du roi Jagellon [2]). On multiplia donc les démarches pour entraîner la Pologne au concile; grandes furent les difficultés à surmonter pour réaliser ce dessein, car le pape apportait tous ses efforts à dissuader la Pologne d'aller au concile et ne lui ménageait ni les promesses, ni les concessions. Cependant le concile parvint enfin à obtenir une »adhésion« c'est-à-dire la reconnaissance de sa légitimité et l'engagement de dépêcher des représentants à Bâle [3]). Zbigniew Oleśnicki invita, en juin 1433, le clergé du diocèse de Cracovie à contribuer aux frais de la mission qui allait partir pour la Suisse. Dans son mandement, il parle des désordres et des irrégularités qui affligent l'Eglise et exalte le »consilium generale« comme l'unique tribunal compétent pour extirper le mal et remédier aux fautes commises [4]). Aussi, tandis que jusqu'alors il n'y avait presque pas eu de Polonais à Bâle [5]), voyons-nous incorporer à l'assemblée, le 17 octobre 1433,

---

[1]) Grossé: La Pologne et le concile de Bâle (1885) p. 27.

[2]) Haller, Concilium Basileense II, 302 et 389.

[3]) Voir là-dessus Jean de Ségovie, Historia synodi Basileensis. Vol. I. (Vienne) p. 414.

[4]) Voir Codex epist. (Lewicki) II. 318.

[5]) En 1432, le custode de Płock y prend plusieurs fois la parole, en qualité de procureur du chapitre de Płock et des ducs de Mazovie. Voir. Haller, Conc. Bas. II. 88, 90. 111.

Thomas de Strzempin, docteur des décrets et chanoine de Gniezno, comme représentant de l'archevêque de cette ville, Nicolas, sans doute Nicolas Lasocki, délégué de Zbigniew Oleśnicki, enfin Jean, abbé de Miechów [1]).

Néanmoins le gouvernement polonais se montrait beaucoup plus correct, beaucoup plus circonspect, beaucoup moins empressé à se prononcer. Depuis 1433 ne régnait-il pas en effet entre le pape et le concile un désaccord qui ne devait commencer à se dissiper que vers la fin de la même année? Aussi dans les documents officiels s'exprime-t-on avec plus de ménagement que ne l'avait fait Oleśnicki. Si l'évêque de Cracovie donne le titre de concile oecuménique à l'assemblée de Bâle, la chancellerie royale l'appelle »congrégation«, c'est-à-dire emploie la dénomination adoptée à Rome pour désigner ce congrès [2]). On décide en conseil royal de répondre aux propositions venues de Bâle par l'envoi d'ambassadeurs extraordinaires: maître Derslaw de Borzynow et Pierre de Chełm. Le roi toutefois, avant toute démarche définitive, voulut amener le pape à se réconcilier avec l'assemblée de Bâle. Il se proposait de lui députer une mission à cet effet, tandis qu'il chargeait les délégués à Bâle de recommander aux membres du concile la déférence à l'égard du souverain pontife »qui caput est ecclesiae« [3]). Nous ignorons si ces ambassades projetées aboutirent; il est permis pourtant d'en douter. En tous cas nous voyons que l' »adhésion« royale ne fut que conditionnelle et que le gouvernement se garda bien de s'avancer comme le firent certains évêques polonais en 1433.

D'ailleurs la conduite ultérieure du roi fut facilitée par ce qui se passait à Bâle. Après une année d'essais infructueux pour ramener la concorde, les représentations

[1]) Voir Haller l. c. II. 505.

[2]) Voir Cod. epist. (Lewicki) II, 315: congregationem, quam ipsi nuntii (Basileenses) sacrosanctum concilium appellant.

[3]) L. c. p. 315.

des princes et les embarras politiques dans lesquels se débattait la papauté inclinèrent Eugène IV à reconnaître enfin, dans les derniers mois de 1433, l'assemblèe de Bâle comme concile. Cette entente apparente et débile eut pourtant un résultat important: en avril 1434, on »incorpora« au concile les légats et les présidents désignés par le pape[1]).

La Pologne n'hésita plus alors: le roi se décida à se faire représenter officiellement au concile. C'était d'autant plus urgent que les mandataires des Teutoniques avaient déjà plusieurs fois saisi l'assemblée de leurs contestations avec la Pologne et réclamé l'intervention, la médiation du concile. Dans leur demande les Chevaliers présentaient Jagellon comme un soutien de l'hérésie hussite. La mort du roi mit obstacle à l'exécution de tous les projets, en cela du moins que le chef de la députation, Oleśnicki, dut rester à Cracovie. En revanche, on dépêcha à Rome, selon Dlugosz, comme »ambasiatores« du roi et du royaume, Stanislas Ciołek, évêque de Posen, le chanoine de Gniezno, Lutek de Brzezie, et Nicolas Lasocki[2]). La députation officielle polonaise ne partit pas ensemble. Lasocki, d'après toutes les probabilités, se trouvait à Bâle dès 1433, tandis que Stanislas Ciołek ne quitta Posen que le 28 avril 1434[3]), pour arriver au concile à la fin de juillet, et Lutek de Brzezie ne vint à Bâle que vers la fin d'octobre, porteur d'une lettre de créance du nouveau roi[4]). Le 5 novembre la députation polonaise fut incorporée solennellement.

[1]) Hefele. Conciliengeschichte 7, 560 et suiv.

[2]) Voir Długosz. Hist. IV 551 et Cod. dipl. univ. Crac. II, 50.

[3]) Les acta judicii eccl. Poznan. (ed. Ulanowski) p. 500, sont péremptoires à cet égard.

[4]) Grossé, l. c. p. 41.

Nous nous en occuperons plus tard. Maintenant il faut examiner si l'université de Cracovie n'eut pas au concile son représentant particulier, si elle ne participa pas officiellement à cette assemblée; d'autant plus que les conciles furent à cette époque dominés et conduits par les maîtres des universités qui s'y pressaient comme en des champs clos où ils se livraient à leurs passes d'armes oratoires et où ils s'efforçaient de faire triompher leurs opinions. En outre, le concile de Bâle n'avait-il pas tout spécialement et par une adresse toute particulière, datée du 1 avril 1432, invité l'université à l'aider dans ses travaux [1]), et la reine des universités, celle de Paris, n'avait-elle pas dirigé par ses délégués les premières séances de l'assemblée? Il est certain que ces institutions scientifiques auraient volontiers député à Bâle leurs représentants: depuis 1431, ne s'étaient-elles pas, presque sans exception, prononcées en faveur du concile, ne l'avaient-elles pas soutenu, et par des écrits et par des actes? Mais l'envoi de délégués se heurtait à d'insurmontables obstacles, dont le principal était la pénurie d'argent. C'est pour cela que les universités mirent beaucoup de lenteur à envoyer à Bâle leurs mandataires; Heidelberg en envoya trois, en 1433 seulement, et encore ces professeurs reçurent-ils du prince (kurfürst) une partie de leur entretien [2]); Leipzig n'eut qu'un délégué commun avec l'évêché [3]); certaines universités, comme Rostock, ne furent pas représentées au concile, et d'autres n'y maintinrent leurs docteurs que fort peu de temps [4]). L'université de Cracovie, en cette occasion, n'agit pas autrement que les universités allemandes. Si Długosz [5]) parle en l'année 1434 de maître Nicolas

---

[1]) Hergenröther, Handbuch der Kirchengeschichte II, 705.

[2]) Thorbecke, Gechichte der Univ. Heidelberg, p. 33.

[3]) Kaufmann: Geschichte der deutschen Universitäten II, 450.

[4]) Ibid. p. 463; et surtout Bressler: Die Stellung der deutschen Universitäten zum Baseler Konzil, Leipzig 1885 p. 15 et 16.

[5]) Hist. IV, 551.

Kozłowski, comme »représentant de Zbigniew Oleśnicki au concile de Bâle«, nous ne croyons pas nous écarter de la vérité en affirmant que Nicolas représentait l'évêque, le chancelier de l'université et l'université de Cracovie elle-même. C'était d'ailleurs un usage général: les universités confièrent à leurs maîtres renommés qui se rendaient au concile au nom de quelque haut dignitaire, la mission de parler aussi au nom de l'institution à laquelle ils appartenaient [1]). C'est ainsi qu'au concile de Constance l'université de Cracovie n'eut pas ses délégués particuliers: Paul Vladamiri et les autres n'étaient en effet que des envoyés du roi, de l'Etat ou des évêques. Ce n'est qu'au concile de Pise, en 1409, que l'université eut sa députation propre [2]). Néanmoins, comme nous l'avons dit, cette abstention apparente ne faisait qu'éviter des frais à l'université, sans la priver d'avoir part aux délibérations: les maîtres représentaient le roi ou les évêques, il est vrai, mais aussi l'université.

Dès 1433, les évêques polonais avaient d'habiles délégués à Bâle; Thomas Strzempiński pouvait aussi passer pour un digne représentant de l'université. Ainsi s'expliquent les termes qu'un prédicateur employait dans l'oraison funèbre de Jean de Saccis, prononcée en 1433 ou au commencement de 1434, et dans laquelle il recommande aux prières de l'université toute »la congrégation« de Bâle et en particulier les maîtres et docteurs de notre royaume qui y travaillent pour le bien de tous« [3]). On pourrait, il est vrai, appliquer ces paroles à d'autres maîtres. N'y avait-il pas alors à Bâle nombre de membres de l'université qui y étaient venus soutenir, soit leurs propres intérêts, soit ceux de leurs protecteurs? Une assemblée qui excitait tant d'ambitions et d'espérances pouvait sans

---

[1]) Bressler, l. c. 19.

[2]) L'abbé Fiałek, Jacques de Paradis, I, 187.

[3]) Ms. Vratisl. (Univ.) I. Q. 381 f. I, 184.

doute attirer par elle-même des membres de l'université avides d'y produire leur savoir ou leur savoir-faire. Le concile de Bâle accueillait à bras ouverts tous les nouveaux venus, surtout s'ils sortaient d'un corps universitaire: ils faisaient nombre et ajoutaient à la splendeur de l'assemblée. Il ne faut pas non plus s'étonner que les universités aient souvent désavoué ces ambassadeurs improvisés qui, sans autorisation, sans mission définie, s'étaient rendus à Bâle où ils s'occupaient tout simplement de leurs affaires personnelles. Du vivant même de Jagellon, c'est-à-dire avant le mois de mai 1434, l'université en vint aux prises avec le concile à ce sujet. Il y avait à Bâle, en 1433, trois maîtres cracoviens qui, déclare le mémoire de l'université, n'y sont point venus pour le bien de la chose publique, mais dans un autre but (pro fovendis alienis litibus). Il s'agissait de Jean Puszka de Cracovie, Nicolas Morsztyn Spicymirz et Stanislas Sobniowski. Jean Puszka, maître en 1424, doyen des artistes pendant l'été de 1433 devint recteur en 1434—1435. C'est probablement vers la fin de 1433 qu'il était accouru à Bâle. Nicolas Spicymirz, pendant longtemps collecteur du denier de Saint-Pierre en Pologne, se fit remarquer plus tard comme décrétiste. Stanislas Sobniowski enfin, doyen des artistes en 1419/20, s'attacha de bonne heure à son mécène, Alexandre, duc de Mazovie, et c'est sans doute par délégation de ce dernier qu'il alla à Bâle [1]). L'université leur manda donc d'avoir à retourner en Pologne, leur reprochant de s'en être éloignés sans autorisation, et leur rappelant qu'ils appartiennent à l'université où ils touchent un traitement et où ils ont de pressants devoirs à remplir (ad certos actus dietim explendos obligari). L'université souffre de cette indiscipline, ou plutôt »Ladislas, notre bien aimé souverain,

---

[1]) Radyminski Ms. Jag. 226, p. 70 écrit en 1433: mittit rex Stanislaum de Sobnow cum altero professore Basileam. Cela manque de précision.

fondateur de l'université«. Il est probable, ajoute la lettre de rappel, »que si le roi ou sa baronie étaient informés de cette négligence dans nos travaux«. l'université s'attirerait de sévères réprimandes [1]). C'était, comme on le voit, un blâme catégorique. Mais le concile prit la défense de ses membres et demanda à l'université de révoquer l'ordre donné. Les maîtres cracoviens adressèrent alors à Zbigniew Oleśnicki un long mémoire où ils exposaient les raisons auxquelles ils avaient obéi en rappelant leurs collègues du concile pour lequel du reste ils protestaient de leur plus vive sympathie [2]). Nous ne savons au juste comment prit fin cet incident. Puszka ne dut pas tarder à rentrer à Cracovie, puisqu'il fut élu recteur pour l'hiver de 1434—35; Spicymirz l'avait aussi suivi probablement. Quant à Sobniowski, pour qui d'ailleurs l'université voulut se montrer indulgente, par ménagement pour son auguste protecteur, il resta à Bâle où nous le retrouverons bientôt.

Nous avons déjà rapporté les noms des membres de la députation officielle polonaise au concile. Nous connaissons aussi Stanislas Ciołek. Les penchants humanistes de ce prélat, son amour des belles-lettres, son expérience dans les choses de chancellerie et d'administration l'avaient préparé à ces nouvelles fonctions diplomatiques. Il paraît que, comme autrefois Tromba, il déploya à Bâle le plus grand luxe, afin d'y représenter ainsi dignement son souverain: les cotisations du clergé de Posen alimentaient ces splendeurs. Il écrivait en 1438 au roi Ladislas: »Votre Majesté sait combien j'ai travaillé à Bâle et quelles énormes dé-

---

[1]) Si huiuscemodi neglectus laborum coram rege et baronia sua exponeretur aut in ipsorum veniret nocionem, non dubitamus hoc ipsis admodum posse displicere et contra universitatem iusto indignationis nubilo celsitudinem regiam commoveri.

[2]) Nous connaissons toute cette querelle, d'après le mémoire même de l'université. Ms. Vratisl. (univ.) II. F. 23. p. 121.

penses j'ai dû m'y imposer« [1]). Parmi les familiers de Ciołek se trouvait peut-être le canoniste Nicolas de Błonie, ancien professeur de l'université: du moins il avait été choisi comme procureur du chapitre de Posen au concile de Bâle [2]). En tous cas, Stanislas Ciołek ne séjourna pas longtemps à Bâle, car en 1435 il est de retour à Posen où il ne devait plus vivre que quelques années. Son action au concile se borna à des somptuosités pour lesquelles il eut plus d'habileté que de ressources. Lutek de Brzezie, avant de partir pour la grande assemblée ecclésiastique, s'était distingué dans les chancelleries, d'abord auprès du grand-duc Witold, puis de Jagellon. Très versé dans les questions orientales, il était en mission en Lithuanie, lors de la rébellion de Swidrygiello; ses aptitudes diplomatiques le recommandaient à la confiance de ses supérieurs qui le chargèrent de leurs intérêts à l'étranger. Ce n'est qu'assez tard qu'il acquit ses grades universitaires. Il est vrai que le chapitre de Posen lui permet en 1435 »in aliquo studio generali standi« [3]). Toutefois, il n'obtient le titre de docteur utriusque juris que bien plus tard, à Rome, où il passe dans l'étude du droit les années 1450 et 1451 [4]). »La noblesse de sa naissance, non moins que celle de sa vie et de ses manières« le rapprochèrent alors du pape Nicolas V qui le créa auditeur »sacri palatii« [5]). A la diète de Ratisbonne (1454), il s'éleva avec vigueur contre les Turcs; d'ailleurs tous ceux qui avaient un nom à cette époque se croyaient obligés de prononcer leur harangue anti-ottomane. Vice-chancelier en 1455, il devient évêque de Kujavie en 1463, évêque de Cracovie en 1464. Il mourut dans cette dernière ville. Sa participation au con-

---

[1]) Codex epist. (Szujski) I. 2. 346.
[2]) Monumenta medii aevi XIII, 27.
[3]) Monumenta medii aevi XIII, 36.
[4]) Voir Ibid. 79. Korytkowski, Prélats et chanoines I, 95.
[5]) Theiner. Monumenta Pol. II, 84—85.

cile de Bâle, modeste et effacée, fut donc un des premiers pas de la carrière de ce parfait courtisan.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de Nicolas Lasocki, l'humaniste consommé, et de Nicolas Kozłowski, professeur de théologie à l'université de Cracovie. Lasocki joua un rôle prépondérant dans la première députation polonaise: Lutek de Brzezie et Kozlowski n'en firent partie que passagèrement.

Lorsque ces envoyés, à l'exception de Lutek, arrivèrent à Bâle, au courant de l'été de 1434, ils apportèrent au concile la nouvelle officielle de la mort du roi, et dans les premiers jours de juillet, firent célébrer un imposant service funèbre pour le repos de l'âme du monarque défunt. On couvrit les murs de la cathédrale de magnifiques tentures aux armes du roi, le cardinal Branda Castiglione [1]), célébra la messe et Nicolas Kozlowski prononça un panégyrique de Jagellon, qui nous est parvenu [2]). Dans ce discours de forme remarquable, Kozlowski, à grand renfort de citations de Sénèque et des écrivains chrétiens, célèbre les vertus du roi, fait un tableau de sa vie si remplie, relève les mérites peu communs qu'il s'est acquis par son zèle à répandre les lumières et, à ce propos, rappelle tous ses bienfaits à l'égard de l'université. L'orateur s'adressant à un auditoire d'élite avait soigné sa composition; l'effet dut en être immense, puisque l'historien du concile,

[1]) Jean de Ségovie, Historia Synodi Basileensis Vol. I. 716. Le cardinal Branda avait été légat en Pologne, à deux reprises différentes: en 1411, puis en 1423–24. Ce fait explique sa présence au service funèbre. Les envoyés polonais connurent peut-être Cesarini qui avait séjourné dans le Nord en 1431, ils purent aussi rencontrer à Bâle l'aventurier Gilbert de Lannoy, véritable chevalier errant qui avait parcouru la Pologne en 1414 et en 1421. Voir Lelewel: Gilbert de L. Posen 1844. Cet infatigable voyageur vint à Bâle en 1433, en qualité d'ambassadeur du duc de Bourgogne. Voir Haller. Conc. Bas. II, 370; Dlugosz Hist. IV. 274 nous montre ce personnage touché de de la réception que lui fit Jagellon; usque im diem mortis suae gratiarum actiones in Vladislaum regem celebrabat.

[2]) Codex epist. T. II. 323. Ibid. 332.

Jean de Ségovie, en donne un résumé assez étendu et que, plus tard en 1435, Kozlowski fut chargé de prêcher devant les membres du concile de Bâle [1]).

Le concile de Bâle était en pleine activité et comptait déjà beaucoup de membres lorsqu'y parut la délégation polonaise. En avril 1434, après la réconcilation avec le pape, de 7 à 11 cardinaux, 90 à 100 évêques et abbés, un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques, représentants des princes ou de la science prenaient part aux délibérations de l'assemblée [2]). L'ardeur la plus vive animait tous les esprits; on discutait avec passion toutes les questions politico-religieuses, on sortait même souvent de ces larges limites pour s'intéresser à d'autres sujets. L'humanisme lui aussi préoccupait tous ces hommes de talent réunis en un congrès universel [3]). On parlait des découvertes récentes, on échangeait des vues, on se communiquait les manuscrits précieux qui, de là devaient se répandre ensuite sur toute la terre. En outre, et comme on l'a fait remarquer justement, là prit naissance en même temps la rhétorique, cette science du bien dire, conquête toute nouvelle de la civilisation. Cet art cultivé avec passion en Italie depuis le commencement du siècle faisait alors invasion sur une scène internationale, y recueillait des adeptes qui allaient le transplanter dans leur patrie [4]). L'excellente latinité qui retentissait dans l'enceinte de l'assemblée devait trouver un écho jusque dans les lointains parages du Nord.

Nicolas Lasocki, homme d'un caractère élevé et d'une valeur peu commune, dut briller au premier rang parmi

---

[1]) Voir le ms. de la bibl. Jag. n. 1614. Dans ces discours on lit un passage fort caractéristique sur l'éloquence de la chaire en général. Les citations des Péres et de l'Ecriture sainte s'y mêlent à celles de Pétrarque.

[2]) Voigt, Eneas Silvio 1. 67.

[3]) Sur la vie des humanistes à Bâle voir Voigt l. c. I. 143.

[4]) Voigt l. c. I. 212.

les membres du concile. Les grands problèmes qui occupaient alors le monde chrétien intéressaient sans doute au plus haut point ce profond penseur. Il prit résolument parti pour les Basiléens dans la question du conciliarisme, de la supériorité du concile sur le pape [1]). Aussi lorsqu'en 1438, après la mort de Stanislas Ciolek, le roi Ladislas Warneńczyk proposa Lasocki pour l'évêché de Posen, le pape Eugène IV écarta la candidature de ce maître, »quod partes concilii Basiliensis enixius promovisset«. Malgré la désignation du chapitre et les chaleureuses recommandations du roi louant la »legalitas morum« et l'expérience politique de Lasocki, André Bniński lui fut préféré. En vain Lasocki en appela de cette nomination au concile de Bâle; son rival fut maintenu [2]). L'amitié qui unissait Lasocki à Etienne de Caccia de Novare, avocat du concile et l'un des plus entêtés partisans du conciliarisme, témoigne surabondamment du penchant du maître polonais pour cette doctrine [3]). Etienne employait encore en 1442 les termes les plus affectueux en s'adressant à Lasocki (Nicolae mi suavissime) et lui rappelait leurs longs entretiens à Bâle [4]). Nous verrons que malgré ces liens, au moment critique de la rupture définitive entre le pape et le concile, Lasocki ne prit point part aux délibérations, peut-être parce que l'attitude radicale de l'assemblée blessait ses sentiments élevés.

En dehors de ces débats sur des questions de principe, Lasocki suivant les traces de ses compatriotes qui à Constance, avaient si vaillamment combattu pour la patrie, apporta tous ses efforts à défendre une cause chère à la

---

[1]) Lasocki semble avoir passé quelque temps à Rome en 1434, à titre d'ambassadeur du roi. Voir Dlugosz Opera I, 588.

[2]) Voir là-dessus Dlugosz Hist. IV, 603. La lettre du roi se trouve dans le Cod. epist. I, 1, 115. Au sujet de l'appel, voir Dlugosz Opera I, 511.

[3]) Voigt, Enea Silvio I, 239.

[4]) Codex epist. (Szujski) 1, 1. 130.

Pologne. Presque dès le début du concile, l'Ordre teutonique avait porté à Bâle ses doléances et s'était fait le détracteur de la Pologne et de ses souverains, essayant de faire suspecter la bonne foi de Jagellon, accusant la politique polonaise d'être de connivence avec le Hussitisme. C'était renouveler les attaques tant de fois répétées à Constance. Le concile passa à l'ordre du jour sur ces plaintes, se réservant d'y répondre à l'arrivée des Polonais. Cesarini lui-même et quelques autres membres durent plusieurs fois protester contre la violence de ces dénonciations. Mais en 1435, l'Ordre ayant tenté un nouvel assaut contre l'ennemi héréditaire, Lasocki défendit énergiquement la mémoire du feu roi et se fit fort de démontrer que »non seulement l'Ordre est inutile, mais qu'il est encore un scandale pour l'Eglise« [1]) et que par conséquent on devrait l'abolir. Ces paroles étaient un écho de celles que Paul Vladimiri, l'infatigable avocat de la Pologne, avait fait entendre à l'assemblée de Constance. Un autre fait atteste encore la considération dont jouissait Lasocki au concile: au mois de mai 1435, on le désigna pour faire partie d'une députation envoyée à Arras dans le but de mettre fin à la guerre sanglante qui depuis si longtemps désolait la France et l'Angleterre [2]).

A cette même époque, il y avait encore à Bâle un chaud partisan polonais du conciliarisme, Thomas de Strzempin, professeur de l'université de Cracovie. On sait qu'il parvint plus tard aux plus hautes dignités: plus heureux que Lasocki, il monta sur le siège épiscopal de Cracovie, où il succéda à Zbigniew Oleśnicki. Il avait fait ses études à l'université de Cracovie; maître en 1421 [3]), il devint

[1]) Jean de Ségovie. Vol. I. 782. Voir Ms. Vratisl. (univ.) II. F. 23 p. 157—158.

[2]) Jean de Ségovie, I, 796.

[3]) Muczkowski, lib. prom. 14.

docteur des décrets en 1431 [1]), et l'année suivante recteur de l'université jagellonienne. Il se rendit à Bâle en 1433, en qualité de représentant de l'archevêque de Gniezno [2]), il fut incorporé en 1435 [3]). Au concile, il remplit les fonctions d' »auditor causarum« en 1435 [4]), et fut rapporteur dans la question de la réforme du calendrier et dans quelques autres encore [5]). Thomas Strzempiński qui, plus tard, fut un des maîtres les plus éminents de l'université, se laissa gagner à Bâle à la cause du conciliarisme et ces idées se reflétèrent par la suite dans ses écrits et dans sa conduite. En 1436, le chapitre de Gniezno le délégua vers la curie romaine; il dut certainement prendre la parole le 9 janvier 1437, à Bologne, devant le pape Eugène IV, pour faire valoir le choix de Vincent Kot au siège épiscopal de Gniezno et en arracher la sanction au souverain pontife [6]). Il passa les années suivantes dans les études théologiques; en sorte qu'on peut le considérer comme le type du savant de cette époque, qui, après avoir parcouru les différents domaines de la science, s'arrête et se plonge dans la théologie, suprême couronnement des connaissances humaines.

A mesure que le concile se prolongeait, il devenait de plus en plus violent. Les membres du bas clergé avec lesquels s'étaient alliés les maîtres des universités formaient une majorité qui imprima aux délibérations un

---

[1]) Cod. Jag. N. 1210. Dans les Monum. Un. Prag. II, 430 on lit au bas de l'acte condamnant les livres de Wiclef, acte promulgüé par une commision papale siégeant à Bologne, en 1410, la signature suivante: Thomas Jasconis de Sczrenpina presbyter Poznaniensis dioecesis. Si le futur évêque, Thomas Strzempiński, naquit en 1398, il n'est pas admissible qu'il figure sur ce document.

[2]) Haller Concil. Basil. II. 55.

[3]) Jean de Ségovie I, 829.

[4]) Haller. 1. 90.

[5]) Cod. jag. 4164.

[6]) Cod. epist. II. 353.

caractère démocratique toujours plus marqué et proposa des mesures toujours plus extrêmes. L'entente avec le pape ne fut qu'éphémère. En 1435, le conflit devint aigu à propos de la désignation de la ville où siégerait le concile pour l'union avec l'Eglise grecque. En 1437, les éléments révolutionnaires triomphaient si ouvertement, que l'honnête Cesarini quitta Bâle. Le pape convoqua, en 1438, un concile à Ferrare. Cette assemblée qui se transporta bientôt à Florence devait infirmer les résolutions de celle de Bâle; mais les conciliaristes tinrent ferme et restèrent dans cette dernière ville. Le 4 janvier 1438, on y prononça la suspension d'Eugène IV et, le 25 juin de la même année, fut proclamé un décret aux termes duquel le pape était déposé.

L'Eglise allait donc être encore déchirée par les divisions que le concile de Constance venait à peine de faire cesser. L'humanité se trouvait de nouveau ballotée entre deux puissances qui prétendaient avoir également droit à la direction de la nef de S. Pierre et qui réclamaient également la soumission et l'adhésion. L'élection d'Amédée de Savoie qui, le 5 novembre 1439, fut exalté pape, ou plutôt antipape, et prit le nom de Félix V, ne fit que rendre la situation plus périlleuse et plus tendue encore. Trois voies s'ouvraient devant les peuples qui s'y engagèrent. Une fraction peu nombreuse, mais très ardente, suivit l'antipape; elle comprenait la Suisse, l'Ordre teutonique, quelques universités comme Cologne, Paris, Erfurt, Vienne et enfin Cracovie. La plupart des princes et des Etats persistèrent dans l'obédience d'Eugène IV. Restait la troisième voie, celle de l'intervention conciliatrice entre le pape et le concile. Les deux plus grandes puissances de l'Occident, la France et l'Allemagne l'adoptèrent. Tout en reconnaissant toujours Eugène IV comme le chef de l'Eglise, ces deux pays se montrèrent pleins de déférence envers le concile, car pour les plans de réforme qu'ils projetaient, celui-ci leur semblait plus favorable que celui-

là. Et l'on vit alors se multiplier les interventions de la France et de l'Allemagne, interventions qui s'espacèrent en des dizaines d'années et prolongèrent simplement le schisme [1]. Les princes allemands proclamèrent, le 17 mars 1438, la neutralité, autrement dit »suspensio animorum«, par laquelle ils se déclaraient en dehors des deux partis belligérants. C'était un moyen commode d'éluder les difficultés; mais cette »suspensio« devait à la longue conduire à l'anarchie et, qui pis est, à l'anarchie approuvée. Enéas Sylvius déclara que cette »neutralitas« serait plus justement appelée »dualitas«. On n'admettait plus aucune ingérence, ni du pape, ni du concile, dans l'administration de l'Eglise. Toutefois lorsqu'il s'agissait d'une dispense, d'un bénéfice, d'une grâce, on s'adressait tantôt au pape, tantôt au concile, selon que le succès semblait plus assuré à Rome ou à Bâle [2].

Quelle fut l'attitude de la Pologne dans cette crise de 1439? Beaucoup d'écrivains, entre autres Dlugosz, affirment que, comme en Allemagne, on s'en tint à la neutralité [3]. Cependant notre historien avoue qu'en ce qui concernait les bénéfices on sollicitait les décrets de Bâle. Il est donc permis d'affirmer qu'en Pologne, de même qu'en Allemagne, régna l'anarchie mitigée par une forte inclination pour le concile et ses doctrines. C'est alors que l'université de Cracovie et son illustre chancelier, Zbigniew Oleśnicki, prirent un rang marquant dans le mouvement conciliariste.

Faisons d'abord ressortir un fait des plus caractéristiques: en mai 1439, c'est-à-dire après la suspension d'Eugène IV et fort peu de temps avant sa détronisation, fut incorporé au concile de Bâle Derslaw de Borzynów

---

[1]) Hefele. Conciliengeschichte VII. 762.

[2]) Voir au sujet de cette neutralité Voigt Enea Silvio I, 165—256—308. Hefele l. c. 777.

[3]) Dlugosz. Hist. IV. 677. Il parle en ce passage du gouvernement et des évêques.

archidiacre de Cracovie, par conséquent membre du chapitre, et, à la fois, maître renommé de l'université de Cracovie, dont il avait été deux fois recteur, en 1431 et en 1438 [1]). Ce Derslaw ne tarda pas à être un personnage en vue au concile. En 1439, il est envoyé, avec quelques autres, aux états-géneraux tenus en France pour la conclusion de la paix entre ce royaume et l'Angleterre [2]). Il fut aussi un des trente-deux électeurs dont se composait le conclave choisi par le concile pour élire un pape. Il fait ensuite partie de la députation du concile envoyée vers le nouveau pontife [3]).

Derslaw de Borzynów passait dans son pays pour une autorité en droit canon et en théologie. Il sut en outre s'attirer les coeurs des étrangers, non moins que de ses compatriotes, par sa politesse et son esprit. »Conversatione suavis«, dit de lui Eneas Sylvius [4]). Cet enjouement ne l'abandonna pas même au sein du conclave. D'après les règlements de ce conclave, les électeurs ne devaient faire que de très frugals repas: une seule viande leur était per mise et l'on tenait la main à ce que cette prescription fut strictement observée. Le famulus de Derslaw lui apporte un jour un plat de volaille et de mouton, en recommandant que ce mets fut remis à qui de droit: il espérait qu'il lui en reviendrait au moins un bon morceau de mouton. Mais voilà que les gardes impitoyables confisquent un des deux aliments; notre Derslaw se lamente et déclare que depuis qu'il est prêtre il n'a jamais passé plus mauvaise journée. On lui fait remarquer qu'un cardinal français a subi le même sort que lui. Et Derslaw de riposter: »Eh quoi! vous osez me comparer à un car-

---

[1]) Avec lui se trouvait aussi à Bâle un autre décrétiste cracovien, Michel de Szydlow. Voir Fialek, Jacques de Paradis I, 184.

[2]) Jean de Ségovie. Vol. II, 269 et 270.

[3]) Jean de Ségovie II, 424 et 449.

[4]) Eneas Sylvio Commentarii de concilio Basileensi. Helmstadt 1700, p. 94.

dinal français, un avare qui n'a pas d'estomac et qui, pour ainsi dire, n'est presque pas un homme. Que lui importe sa nourriture? Tandis que moi, je n'ai rien de commun avec lui. Je suis Polonais, il est Français; mon estomac crie famine, le sien sommeille; pour lui rien n'est plus sain que le jeûne; pour moi c'est mortel... Que les Français pratiquent l'abstinence, mais que les Polonais mangent à leur appétit!« Cette saillie de Derslaw excita une grande hilarité parmi les pères du concile, nous rapporte Eneas Sylvius [1]).

Les intérêts du concile allaient bientôt l'appeler en Pologne. Le zèle de l'université pour ce concile n'avait pas besoin d'être réchauffé et ranimé; car, tout d'abord la grande école avait penché pour Bâle, et arboré ouvertement l'étendard du concile. Le document que l'université rédigea le 7 décembre 1439, porte cette formule caractéristique: »Sacro Concilio Basileensi praesidente« [2]). Donc pour elle, la déposition d'Eugène IV était un fait accompli et reconnu.

Diverses causes dictèrent aux universités cette manière d'agir. C'était d'elles qu'étaient parties les demandes de la réforme de l'église, réforme que seul, disaient-elles, le concile pouvait opérer. De plus, les conciles de Constance et de Bâle étaient en majeure partie composés de maîtres des universités ou d'ecclésiastiques possédant des grades universitaires. Cette masse tout entière était animée des mêmes idées. Elle se proposait d'améliorer l'état de l'Eglise, mais elle ne négligeait pas non plus ses propres intérêts matériels. Un décret du concile de Bâle (24 janvier 1438) [3]) décide que le tiers des fonctions dans les églises cathédrales et collégiales seront réservées aux prêtres ayant

---

[1]) Ibid. p. 103.
[2]) Codex univ. Crac. I. 193.
[3]) Hefele 7. 662.

des grades universitaires. et que dans la distribution des cures ces mêmes grades auront la préférence. En France, conformément aux doctrines du concile de Bâle, fut promulguée, en 1438, une pragmatique assurant à l'université de Paris la haute main sur l'administration de l'Eglise, lui permettant d'appuyer partout ses élèves, ses membres actuels ou passés [1]). Les universités poussaient à la décentralisation au détriment du pape et à leur profit. Il est nécessaire de tenir compte de cette particularité toute temporelle, quand on étudie le rôle conciliariste des grandes écoles de cette période historique.

Il faut aussi en tenir compte en Pologne. L'université de Cracovie accompagna toujours de ses voeux et de son aide ceux qu'elle avait élevés. Nous n'en donnerons pour preuve que la requête adressée par les maîtres cracoviens à Eugène IV, en 1437. Ils citaient parmi les titres de Vincent Kot à l'archevêché de Gniezno, sa qualité d'ancien élève de l'université »in gremio universitatis nostrae fotus« [2]). Cet exemple est éloquent, et l'université de Cracovie tint d'autant plus le parti du concile de Bâle, que celui-ci sut être l'interprète des intentions et des espérances de cette institution et de toutes les institutions du même genre.

La situation de l'évêque de Cracovie, Zbigniew Oleśnicki, était beaucoup plus délicate. Il n'eut eu simplement qu'à rester dans l'obédience d'Eugène IV, légitime chef de l'Eglise. C'est d'ailleurs ce que fit le clergé français, malgré ses convictions conciliaristes et gallicanes. Le sage et noble cardinal Cesarini, lors de la crise de 1437, n'hésita pas non plus à suivre son pontife. Les évêques polonais n'imitèrent pas cette ferme conduite. Ils usèrent de réticences, d'atermoiements, comme en Allemagne, et le plus éminent peut-être des membres de l'épiscopat, An-

---

[1]) Voigt. Enea Silvio, III, 182—183.

[2]) Codex epist. I. 1, 80.

dré Bninski, évêque de Posen, qui s'acquit plus tard le renom de défenseur du pape, s'abrita parfois sous le manteau commode de la neutralité [1]). Pour Oleśnicki les circonstances étaient plus difficiles peut-être que pour tout autre. Ses propres convictions, la pression de son entourage, la raison d'Etat, la politique, tout cela agitait son âme. Il désirait ardemment la réforme de l'Eglise [2]) et croyait trouver dans le concile l'instrument nécessaire pour la réaliser; aussi applaudit-il à plus d'une mesure de l'assemblée de Bâle. Du reste, tous ses amis, tous ceux qui l'approchaient étaient plus ou moins fervents conciliaristes; l'université tout entière le poussait vers ces doctrines, tandis que, d'un autre côté, des considérations politiques et religieuses le retenaient sur cette pente et l'empêchaient de se prononcer catégoriquement. Il luttait avec lui même; on luttait pour le décider. En décembre 1439, le pape Eugène IV le créa cardinal de l'Eglise romaine. C'était un grand mais périlleux honneur: il se crut tenu de le refuser, obéissant, dit-il plus tard, à la volonté royale. Mais n'écouta-t-il pas plutôt ses inclinations conciliaristes? A cette date de 1440, en effet, le gouvernement polonais était favorable à Eugène IV. C'était alors que commençait cette grande campagne hongroise, concertée surtout par Zbigniew Oleśnicki, qui se proposait de placer la dynastie des Jagellons sur le trône de Hongrie. L'empereur Albrecht venait de mourir en 1439, laissant sa femme enceinte: bientôt elle mit au monde un prince connu sous le nom de Ladislas le Posthume. La division éclate en Hongrie; on s'y prépare aux combats. Le parti des Jagellons est sans contredit le plus fort; mais Elisabeth veut aussi faire valoir ses droits et ceux de son fils. Les discordes religieuses viennent alors se confondre avec les discordes civiles. Tandis que le roi

---

1) Monum. medii aevii XIII, 52 (année 1442).

2) D'après Jean de Ségovie, il écrivait en 1440 à Derslaw de Borzynow (II. 470): nihil ita carum, ita decorum, quam ut reformatio in ecclesia dei habere posset executionem.

Ladislas est appuyé par le pape Eugène IV qui considère ce prince comme le chef tout désigné d'une croisade contre les Turcs, la reine Elisabeth demande appui au concile et reconnaît Félix V. L'affaire de Hongrie compliquait singulièrement les dissensions religieuses [1]. Forcée de négocier avec le pape et avec le concile, la Pologne devait nécessairement pencher pour celui qui reconnaîtrait Jagellon comme roi de Hongrie: aussi cette situation amena-t-elle la neutralité, la »suspensio animorum« du gouvernement qui, il est vrai, ne ménagea pas à Eugène IV les témoignages de soumission, et soutint en somme les revendications du pontife romain. Oleśnicki resta quelque temps indécis entre les deux adversaires; mais enfin rompant avec son souverain, il épousa franchement la querelle du concile. Cette opposition à la politique que Ladislas Warneńczyk suivit jusqu'à sa mort semble, de la part d'Oleśnicki, une concession à l'opinion publique, à la majorité du clergé, aux intimes de la cour épiscopale.

Le concile ne négligeait rien pour gagner la Pologne, d'autant plus qu'il s'était convaincu du peu d'empressement que les nations de l'occident de l'Europe, malgré leurs sympathies affichées pour les principes préconisés à Bâle, avait mis à se séparer d'Eugène IV et à se soumettre à l'antipape [2]. Il s'agissait d'amener la Pologne à une adhésion absolue au concile et à son élu. Derslaw de Borzynów, qui était en correspondance avec Zbigniew et avec Lasocki, fomentait ces espérances en entretenant l'assemblée des sentiments bienveillants de la Pologne, en faisant ressortir ce refus de la pourpre offerte par Eugène IV à Oleśnicki [3].

Dans les premiers mois de 1440, Guillaume de Balma, légat de Félix V, arriva en Pologne pour notifier l'élec-

---

[1] Voir là-dessus Grossé: La Pologne et le concile de Bâle, p. 65 et suiv.

[2] Grossé. p. 74.

[3] Jean de Ségovie, II, 470.

tion de ce pontife; il rejoignit le roi en Hongrie, mais ne put en obtenir aucune réponse satisfaisante[1]. En revanche l'archevêque Kot et l'université de Cracovie se rangèrent immédiatement sous la houlette du pasteur choisi à Bâle.

La Pologne semblait donc un terrain tout particulièrement favorable aux doctrines du concile. Il fallait seulement déployer encore de l'énergie et agir promptement, pour triompher des dernières hésitations commandées par l'intérêt politique: on décida donc qu'une délégation se rendrait dans le Nord, pendant l'été de 1440.

Cette mission fut confiée à trois diplomates: l'un, Espagnol, d'une habileté éprouvée, les deux autres, Polonais. Ils s'appelaient Marco Bonfili, Derslaw de Borzynów et Stanislas de Sobniów. Ils n'arrivèrent pas ensemble en Pologne. Derslaw se trouve déjà le 3 juin 1440, à Cracovie, à la séance du chapitre[2]. Les lettres de créance des trois envoyés sont délivrées à Bâle, le 17 septembre de la même année[3]; le 22 octobre, Bonfili et Stanislas de Sobniów sont à Posen[4], le 12 novembre, à Gniezno[5]. Ils y distribuent des indulgences, y accordent des concessions, mettent tout en oeuvre pour gagner les coeurs.

Marco Bonfili, maître en théologie, s'était distingué au concile de Bâle par sa brillante élocution et par ses aptitudes diplomatiques. En une des circonstances les plus graves du concile, à la veille de l'élection de Felix V, c'est lui qui avait été chargé de réchauffer le zèle des

---

[1]) Dlugosz. Hist. IV, 630. Jean de Ségovie II, 497.

[2]) Collectanea ex archivo Coll. hist. VI, 3.

[3]) Monum. med. aevi XIII. p. 371.

[4]) Acta judicii (ecclesiae posn.) ed. Ulanowski p. 519.

[5]) Monum. med. aevi XIII, 371. Ces dates avaient été jusqu'ici faussement indiquées.

électeurs [1]). On eut souvent recours à ses talents de négociateur et il fut envoyé plusieurs fois en Pologne où il sut s'acquérir de solides amitiés, tout en s'initiant parfaitement aux affaires de ce pays. Nous le retrouvons plus tard à Rome représentant, pour ainsi dire, de l'évêque de Cracovie. C'est par son entremise qu' Oleśnicki communique avec le Saint-Siège, traite toutes ses affaires [2]). Dans la période qui comprend les années 1440 à 1449, Bonfili est mêlé à toutes les questions concernant la Pologne portées devant le concile de Bâle, et sa science, sa parole facilitent les négociations engagées entre ce pays et la grande assemblée.

Derslaw de Borzynów nous est déjà connu. Le troisième délegué, Stanislas de Sobniów, est un personnage de moindre envergure. Aprés avoir obtenu la maîtrise des arts à l'université de Cracovie, en 1411, il exerça, en 1419, les fonctions de doyen à la même faculté [3]). S'il ne fut recteur qu'en 1446, c'est probablement parce qu'il fit de longues absences à l'étranger et que, d'un autre côté, il ne conquit pas de grade plus élevé que celui de maître des arts. Chanoine de S. Florian en 1427, [4]) par la suite il porte constamment le titre de curé de Trente. C'est sans doute à Alexandre de Mazovie qu'il était redevable de cette dignité. Ce prince, neveu de Ladislas Jagellon, fut comme nous l'avons vu, recteur de l'université en 1422. S'étant ensuite rendu en Allemagne, il devint, en 1424, évêque de Trente. Comme tel, il fit partie du concile de Bâle dont il fut un des plus chauds partisans. De plus, son illustre origine lui attira les bonnes grâces de Felix V qui, en 1440, le créa cardinal. Ce prélat, d'intelligence médiocre, dut son élévation bien plus à sa naissance qu'à

---

[1]) Jean de Ségovie II, 417.
[2]) Voir Cod. epist. I, 2 101 et 122.
[3]) Muczkowski. Lib. Promot. 7 et 13.
[4]) Cod. univ. Crac. I, 157.

ses mérites. Eloigné de son pays, il s'efforça sans doute d'attirer auprès de lui des Polonais, et c'est ainsi que maître Stanislas de Sobniów obtint la cure de Trente. C'est probablement en qualité de représentant de l'évêque de Trente que Stanislas de Sobniów vint à Bâle en 1433 [1]).

Bonfili et Stanislas se trouvaient donc à Posen et à Gniezno, dans l'autoume de 1440. L'évêque de Posen, André Bninski, promit évasivement de soutenir le concile, autant que le lui permettrait sa propre »honestas«. On fut plus encourageant à Gniezno, mais on posa aussi des conditions à l'obédience du diocèse: le roi Ladislas serait reconnu souverain de la Hongrie, et les sommes recueillies pour le concile resteraient en Pologne [2]). Satisfaits de ce résultat, les délégués partirent pour Cracovie. Derslaw leur avait déjà préparé le terrain dans cette ville où d'ailleurs l'université s'était depuis longtemps prononcée pour le concile.

La réception fut enthousiaste et solennelle. Les maîtres de l'université répandirent à profusion des fleurs de rhétorique, ne ménagèrent ni les éloges ni les approbations [3]). Un des orateurs, vraisemblablement Jacques de Paradis, chargé de souhaiter la bienvenue aux envoyés du concile en termes pathétiques, implora la réforme de l' Eglise, et, entrainé sans doute par sa passion pour la restauration des bonnes moeurs parmi le clergé, proposa

---

[1]) On s'attendait à recevoir ces envoyés épiscopaux, dès 1432. Voir Haller, Concilium Basil. II, 151—152.

[2]) Jean de Ségovie II, 956.

[3]) Au sujet des actes de cette délégation à Cracovie, nous nous en tenons absolument au consciencieux et excellent travail de M. l'abbé Fialek: Jacques de Paradis, Cracovie 1890. I, p. 196 et suivantes.

l'abrogation du célibat ecclésiastique. Tout enflammé par son zèle à épurer le monde, il se répand en menaces et en sombres prophéties; il fait appel à la colère de Dieu et aux châtiments célestes; nouvel Isaïe, il tonne contre la corruption avec une violence qui rappelle les prophètes d'Israël et, parfois, le poëme de Dante. Le discours se termine par un éclatant hommage au concile et à son élu, Félix V.

Après ces sybilliques imprécations, les muses gracieuses de la renaissance, à peine acclimatées dans le Nord, entonnèrent leur chant mélodieux. Le concile, l'antipape, leurs envoyés furent couverts de fleurs. On répandit devant eux des flots de réminiscences classiques; l'orateur qui succéda à Jacques de Paradis arbora l'étendard de l'humanitas, de la nouvelle esthétique désormais adoptée à Cracovie. Sa harangue respire l'influence italienne; selon toute probabilité elle fut prononcée par Jean de Ludzisko [1]), qui avait fait ses études à Padoue.

Mais ce n'était là que le prélude à l'action. Dans cette lutte des âmes et des esprits en faveur du pape ou du concile, il s'agissait avant tout de gagner des partisans puissants et les universités étaient l'objet des plus vives sollicitations, des circonventions les plus pressantes. C'étaient des institutions influentes, presque religieuses, et leur opinion avait un très grand poids dans les contestations qui déchiraient alors la chrétienté. A elles s'adressaient les princes, les hauts dignitaires de l'Eglise, pour en obtenir des conseils, des règles de conduite, des décisions au sujet des dissentiments qui bouleversaient l'humanité. En 1440, notamment, on se tourna de différents cotés vers les universités, leur demandant d'indiquer la bonne voie, de servir de guides aux nations. En Allemagne, trois universités répondirent à cet appel: Erfurt d'abord, puis Cologne, en octobre 1440, enfin Vienne. Elles publièrent de longs mé-

[1]) Voir Fialek l. c. 231.

moires consultatifs sur les questions du jour et leur solution, à l'instigation de leurs métropolitains, les évêques de Mayence, de Cologne et de Salzbourg[1]). Qui invita alors l'université de Cracovie à une semblable manifestation? On a fait observer avec raison que l'évêque de Cracovie ne souffla mot lors du premier séjour de la délégation en Pologne. Loin d'imposer ses vues à l'école dont il était le chancelier, le gardien vigilant, Oleśnicki attend d'elle un jugement, un plan à adopter. C'était la plus haute instance scientifique; à elle de prononcer en dernier ressort[2]). Sans doute Zbigniew suivait d'un oeil attentif et bienveillant les évènements qui se déroulaient sous l'impulsion de l'université; mais l'initiative vint des envoyés seuls. Ceux-ci s'adressèrent à l'université pour en obtenir une déclaration catégorique, un témoignage en faveur du droit et de la vérité. Ils prévoyaient bien quelle serait la sentence de la grande école et l'attendaient avec confiance.

La relation que Bonfili, de retour à Bâle, soumit à l'assemblée nous apprend ce qui se passa alors à l'université. Il rapporte que l'université se réunit d'abord tout entière, afin de préparer une déclaration formelle de tout le corps enseignant. On désigna ensuite une commission de vingt membres, composée de dix théologiens, huit décrétistes et deux médecins, chargée de rédiger des projets »préparatoires«; puis on créa une sous-commission de six théologiens et décrétistes; enfin le rapport définitif fut confié à Jacques de Paradis et à Thomas Strzempiński[3]).

Le chroniqueur du concile n'en dit pas plus long. Joignons quelques éclaircissement à cette sèche relation. Nous possédons sur la matière cinq copieux mémoires dus à des maîtres de l'université jagellonienne: ceux de Be-

---

[1]) Bressler: die Stellung der deutschen Universitäten zum Basler Koncil. p. 45.

[2]) Fialek l. c. 226.

[3]) Jean de Ségovie. II, 956.

noit Hesse, Laurent de Ratibor et Jacques de Paradis théologiens, des décrétistes Jean Elgot et Thomas Strzempiński. Comparons ces divers écrits et faisons en ressortir les traits principaux [1]).

Le mémoire de Benoît Hesse précéda sans doute ceux de ses collègues. Il fut transmis au concile de Bâle ainsi que le mémoire de l'université. Le chroniqueur du concile en cite en effet les principaux points et l'appelle »secundus tractatus et brevior... universitatis Cracoviensis« [2]). Cette distinction serait étrange s'il avait paru en même temps et s'il avait eu la même importance que les autres mémoires. Il est donc vraisemblable qu'il fut écrit plus tôt, dès le printemps même de 1440, peut-être pendant la première mission de Guillaume de Balma, alors que les autres universités firent parvenir au concile des déclarations analogues. Ce n'était cependant pas le mémoire de l'école elle même, car il n'avait reçu ni la sanction de l'université, ni celle du chancelier en ce moment absent du pays. Pour le concile ce n'en était pas moins un document précieux, car il avait été sans nul doute approuvé par les autorités universitaires, quoiqu'il n'eût aucunement la valeur d'une pièce officielle. Ce factum de Hesse est une lourde dissertation scolastique: il est tout imprégné de conciliarisme et s'égare parfois jusqu'aux hardiesses préconisées par l'université d'Erfurt. L'auteur y soutient la légitimité de l'élection de Félix V, la suprématie du concile sur le pape. En cas de conflit, c'est au concile qu'il faut obéir, car le pape n'est pas infaillible. Il justifie la déposition d'Eugène IV par des précédents historiques: autrefois des conciles et des princes mêmes ont plus d'une fois détronisé des souverains pontifes. Il blâme enfin l'abstention des princes, leur négligence à assister aux saints conciles, et les

---

[1]) J'emprunte mon résumé à l'analyse fort consciencieuse de l'abbé Fialek.

[2]) Monum. Concil. gener. III, 2. 535.

menace de toutes les foudres du ciel pour leur tiédeur à s'intéresser au bien de l'Eglise.

Ce mémoire de Hesse fut donc une sorte d'avant-propos de celui des maîtres cracoviens, dont il révélait d'ailleurs les tendances. Ceux d'Elgot et de Laurent de Ratibor furent peut-être le fruit des délibérations de cette commission de six membres, dont nous avons parlé. On pourrait supposer que puisqu'on publia deux mémoires, il y eut deux partis et deux opinions différentes dans cette commission; mais ce ne serait-là qu'une pure hypothèse. Ces deux mémoires, l'un du théologien Laurent de Ratibor, l'autre du canoniste Jean Elgot, parurent donc en même temps, expression, tous deux, non des opinions particulières de leurs auteurs, mais de celles de l'université, tous deux écrits à la demande de l'université et ambitionnant, chacun, l'honneur être envoyé au concile de Bâle par le chancelier de l'université, évêque de Cracovie, Zbigniew Oleśnicki [1]. Le mémoire de Laurent de Ratibor est encore à la manière scolastique; il se perd dans les détails sans donner un aperçu général de la question: il n'a en vue que le concile de Bâle et se borne à vouloir prouver que l'Eglise et le concile sont au-dessus du pape. Le mémoire d'Elgot au contraire »avant de parler de l'obédience de l'université sollicitée pour Félix V, définit magnifiquement le rôle de l'Eglise, son essence, ses qualités, son pouvoir. Toute la seconde partie du mémoire, en six articles, n'est qu'une conclusion tirée de l'exposé doctrinaire qui la précède. Elle a surtout en vue de réfuter des arguments juridiques, puisés dans le droit canon, contre la légitimité fondamentale du conciliarisme, de la supériorité du concile sur le pape. Cette dissertation purement canonique met tout à fait à part le mémoire d'Elgot« [2].

---

[1]) Fialek l. c. 294.
[2]) Fialek l. c. 295.

En définitive l'université ne voulut reconnaître en aucun de ces deux traités l'expression de son opinion. Nous ignorons le motif de cette improbation. Peut-être les conciliaristes décidés se trouvèrent-ils blessés de ce que Ratibor, et bien plus encore Elgot, soutenaient que la Curie romaine était l'équivalent du concile oecuménique, en d'autres termes que le Sacré Collège et le pape, en l'absence du concile, représentent l'Eglise catholique et la gouvernent [1]). C'était se ranger à l'opinion modérée que le pouvoir de Pierre, tout aussi bien que celui de l'Eglise, venait directement de Jésus-Christ. Tandis que les théologiens radicaux, comme Benoît Hesse, prétendaient que le Christ avait donné plein pouvoir à Pierre, in persona ecclesiae, c'est-à-dire non à la personne de Pierre, mais à l'Eglise entière, dont Pierre était le réprésentant, lorsque le Sauveur lui adressa ces paroles: »Tibi dabo claves etc.« [2]).

D'ailleurs Ratibor et Elgot avaient formellement reconnu que, malgré la provenance divine de ces deux pouvoirs, celui du concile et de l'Eglise primait celui du pape.

Les maîtres cracoviens appuyaient leurs conclusions sur l'autorité des conciliaristes comme Pierre d'Ailly, Zabarella, Etienne Palecz, Maurice Rvacka, Escobar, et leurs déductions, à la manière d'Aristote, s'émaillaient de citations de l'Ecriture et des Pères. Depuis le concile de Constance, le décret »Frequens« rendu par cette assemblée était devenu le code des conciliaristes, la charte au nom de laquelle ils revendiquaient la suprématie du concile sur le pape, proclamaient l'infaillibilité de l'assemblée oecuménique.

Les mémoires d'Elgot et de Laurent de Ratibor ne furent donc pas envoyés à Bâle [3]). On y fit parvenir un

[1]) Fialek l. c. 296. Ibid. 305.

[2]) l. c. 327.

[3]) Il dut y avoir des compétitions entre les facultés et entre les professeurs. Nous n'avons aucun renseignement précis là-dessus. M. Fialek suppose que le mémoire de Benoît Hesse est l'écho des opinions des théologiens et des artistes du Collegium maius l. c. 310). Voir ibid. p. 294. 295.

autre mémoire moins individuel et, par conséquent, répondant mieux aux désirs de la corporation. Bonfili, esquissant brièvement devant le concile les incidents de toute cette affaire à l'université de Cracovie, termine ainsi sa relation: »enfin on délégua Jacques de Paradis et Thomas de Strzempin«.

Ce fut donc eux qu'on chargea de rédiger le document définitif, puisqu'on n'avait pas été satisfait des mémoires proposés. Jacques de Paradis, professeur de théologie et le maître le plus versé dans les Livres Saints à l'université de Cracovie, prit la plume à son tour. »Il a plu à l'université, écrit-il au début de son travail, de me demander à moi aussi de démontrer une vérité claire comme le jour et qu'ont déjà fait ressortir chez nous des théologiens, des canonistes, hommes illustres par leur rang, leur savoir et leur expérience; il ne devrait plus subsister aucun doute après que ces maîtres éminents ont parlé; mais il a plu, dis-je, à l'université que moi, frère Jacques, professeur de théologie à l'université de Cracovie, je prisse la défense des principes de notre foi et du concile de Bâle, représentant de l'autorité de l'Eglise catholique«.

Le mémoire de Jacques de Paradis est avant tout théologique: il est basé sur la Bible, l'exégèse des deux Testaments et les Pères de l'Eglise. Comme son collègue, le théologien Hesse, Jacques pousse ses conclusions conciliaristes beaucoup plus loin qu'Elgot; il refuse au pape le pouvoir absolu, il ne l'appelle ni »caput ecelesiae«, ni »vicarius Christi«; il le considère seulement comme le chef administratif de la chrétienté (instrumentale, ministeriale), l'intermédiaire entre les membres de l'Eglise et Jésus-Christ. D'après lui, le pape est à la tête de tous les membres de la cité chrétienne, à la tête de toutes les églises particulières, mais non le chef de l'Eglise catholique. Il ne lui a pas été délégué la pleine puissance du Christ sur l'Eglise, parce que s'il en était ainsi, il devrait avoir et la sainteté et l'infaillibilité du Christ, et l'on sait que

plusieurs papes furent abandonnés de l'Esprit-Saint. L'Eglise, au contraire, est infaillible dans tous les articles de foi, tandis que le pape est peccabilis, fallibilis, obliquabilis. C'est ainsi que Paradis expose sa doctrine, la suprême expression du conciliarisme, l'affirmation du pouvoir du concile sur l'Eglise [1]). Ce théologien qui naguère avait proposé l'abolition du célibat ecclésiastique, allait maintenant jusqu'aux dernières limites de ses théories et en tirait les conséquences les plus extrêmes. Pour lui, le pouvoir n'appartient qu'à l'Eglise universelle, et le pape n'est qu'un médiateur entre le Christ et son Eglise.

Il n'est pas étonnant que ces assertions aient fait reculer la généralité des maîtres de Cracovie. Elgot, conciliariste décidé pourtant, n'avait-il pas avancé que le Christ avait transmis son pouvoir à Pierre et à ses successeurs aussi bien qu'à l' Eglise? Elgot et Laurent de Ratibor n'avaient-ils pas reconnu que l'autorité de Pierre, non moins que celle de l'Eglise, venait directement de Jesus-Christ, avec cette restriction ultérieure toutefois, que leur pouvoir n'est pas égal, parce que l'Eglise est éternelle, tandis que le pape n'est qu'un souverain temporaire et peut par conséquent errer (temporaliter et deviabiliter)? Le mémoire de Jacques refusant au pape le titre de vicaire de Jesus-Christ, allait évidemment trop loin. Pour calmer l'agitation qu'il avait soulevée, on chargea Thomas Strzempiński, docteur des décrets et bachelier en théologie, de formuler la doctrine de l'université. Il lui fut prescrit d'éviter toute violence ostentatoire, d'adoucir le ton de cet écrit, d'échapper à Charybde sans tomber en Scylla. C'était faire un choix heureux, non à cause

[1]) D'après M. Fialek, Jacques de Paradis puisa son argumentation dans l'instruction que les envoyés de Bâle, avant de se mettre en route, avaient, selon toute probabilité, reçue du théologien parisien Denis Sabrenays (l. c. 331. 332); il connaissait d'ailleurs toute la littérature conciliariste; les sermons et les écrits de Mathieu de Cracovie, de Gerson, de Palecz, n'avaient pas peu contribué à déterminer ses opinions (l. c. 342—343).

de la science étendue de Strzempiński, mais parce qu'il était souple, connaissait bien des pays et bien des gens, enfin avait siégé au concile. »Non sunt enim patres Cracoviensis universitatis parvuli fluctuantes, qui circumferuntur omni vento doctrinae«, écrivait plus tard le concile, rendant hommage à la fermeté des opinions de l'université. Le mémoire de Strzempiński, mémoire officiel de l'université, est aussi expressément conciliariste; mais s'il affirme la primauté du concile sur le pape, il est mesuré dans ses conclusions, bien éloigné de la véhémence habituelle à la plupart des combattants de cette époque. C'est une compilation des traités qui avaient été composés précédemment, c'est-à-dire de ceux d'Elgot et de Jacques de Paradis; Benoît Hesse et Laurent de Ratibor lui avaient aussi fourni des arguments. Il était avant tout fort difficile de concilier »les principes conciliaristes avec le pouvoir absolu de la papauté, pouvoir reconnu par les sources juridiques, par les Saints de l'Eglise«. Malgré leurs efforts, les conciliaristes ne parvinrent pas à infirmer ces autorités. Strzempinski confesse, conformément à la tradition des Pères, que Jésus-Christ délégua son pouvoir à Pierre et à ses successeurs; mais il ajoute, au nom des conciliaristes, que l'Eglise, et non le pape, détient ce pouvoir »principaliter«. Il répète cet argument: Jésus-Christ donna les clefs à Pierre, en tant que représentant de l'Eglise, par conséquent, comme il le dit, »figurative sed non proprie«. Toutefois, il s'écarte en ce point de l'intransigeance de Jacques de Paradis et accorde formellement au pape le titre de »vicarius Christi«. Dans ce mémoire s'enchevêtrent des preuves théologiques, historiques et philosophiques. Mais, comme il invoque contre la suprématie papale des décisions votées à Constance ou à Bâle même, on trouve ici une certaine »petitio principii«, coutumière d'ailleurs aux conciliaristes, et affaiblissant la portée de leur thèse. Strzempiński ne dit rien de très original, car il ne fait que suivre une ligne tracée d'avance. Au surplus, toute

la littérature conciliariste qui s'épanouit à Cracovie ne présente non plus rien de bien particulier. Cependant ce mémoire a le grand mérite d'être clair, bien composé, bien écrit. Aussi l'a-t-on nommé, non sans raison, le manuel de la doctrine du conciliarisme au XVe siècle [1]).

C'està ses rares qualités qu'il dut l'approbation du concile et son immense popularité dans le monde savant et universitaire.

Il avait néanmoins tous les caractères d'une déclaration officielle. C'était le manifeste, non seulement »du recteur, des docteurs et des maîtres de l'université«, mais encore de l'évêque de Cracovie, chancelier de cette université. Ecrit à l'instigation des envoyés du concile, il se proposait de venir en aide à la cause que le concile avait embrassée. Dans tous les manuscrits que nous en possédons, c'est à Zbigniew Oleśnicki qu'il est dédié [2]); sans aucun doute il y en eut d'autres copies avec dédicace au roi Ladislas [3]). Il prétendait en effet exercer une action politique locale, entraîner le gouvernement polonais dans le camp de Bâle en le faisant sortir de la neutralité. Nous y lisons: »Non est ergo neutralizandum in hac re cum sit res fidei, hoc est enim claudicare in utramque partem« [4]). Sans examiner si l'ardeur conciliariste de l'université était plausible ou non, il faut avouer que cette comparaison de la neutralité à une claudication ne manquait, ni de justesse, ni de bon sens.

Elgot, Ratibor et Paradis écrivirent leurs mémoires pendant l'hiver de 1440—1441; Strzempiński composa le sien dans les premiers mois de 1441 [5]). Il nous reste à considérer les résulats de cette démonstration bruyante et remarquée de l'université de Cracovie.

---

[1]) Fialek l. c. 384.

[2]) Par exemple dans le Ms. Vratisl. (univ.) I. Q 90, et dans beaucoup d'autres manuscrits.

[3]) Il porte cette dédidace dans Bulaeus, Hist. univ. Paris V. 479.

[4]) Bulaeus l. c. 517.

[5]) Fialek, l. c. 344.

Le clergé devait se prononcer catégoriquement au synode de Lenczyca, en 1441. Le chapitre de Cracovie se déclara ouvertement, le 30 avril 1441, pour le conciliarisme, c'est-à-dire qu'on y désigna des délégués au synode de Lenczyca, avec mission d'y affirmer cette doctrine, de se ranger sous l'obédience du saint concile de Bâle [1]). On ne pouvait s'attendre à une décision contraire d'une assemblée où siégeaient Derslaw de Borzynów, Stanislas de Sobniow et Elgot. Cependant la résolution votée par le chapitre ne faisait aucune mention de Félix V: le point le plus délicat de la situation était ainsi passé sous silence. Bien plus, le chapitre enjoignait à ses délégués à Lenczyca de consentir à tous les moyens dilatoires que le synode trouverait bon de mettre en oeuvre avant de signer l'acte d'obédience. Les choses prirent une tournure pleinement conforme à ces prévisions. Zbigniew Oleśnicki se déclara »pro voto nostro«, en faveur du concile, »pro ecclesia universali«, mais, en égard à l'intérêt de la république, l'adresse d'obédience fut ajournée; en sorte qu'on restait de fait dans la neutralité [2]).

Bonfili rapportait donc à Bâle l'assurance de la plus nette sympathie, des meilleures intentions, le souvenir de la chaleureuse réception qui lui avait été faite et le mémoire de l'université. L'éloquent et délié Espagnol comparaissant devant le concile, y peignit ce triomphe sous les plus riantes couleurs: son rapport occupa trois longues séances [3]); il y fait l'éloge de la grandeur d'âme, de l'affabilité de la reine; il rappelle les réunions auxquelles il a assisté, réunions que »sapientes convivium nominarunt«, les repas qu'on lui a souvent donnés, somptueux, incomparables. La lecture du mémoire cracovien prit quatre journées: il recueillit le suffrage de tous les pères du concile.

---

[1]) Collectanea ex archivo Coll. hist. VI, 3.
[2]) Cod. epist. 1, 2, 352.
[3]) Jean de Ségovie II, 956, Cod. epist 1, 1, 124.

L'envoyé du roi d'Aragon, dans une lettre à l'université de Paris, en loue la profondeur et la composition. Etienne de Caccia s'empresse d'écrire à Lasocki: »toutes les universités allemandes et beaucoup d'autres encore se sont prononcées pour le saint concile oecuménique de Bâle et son élu, mais aucune n'a confirmé son adhésion par des arguments aussi clairs, aussi irréfutables que ceux du mémoire de votre illustre école de Cracovie« [1]).

Tout cela pourtant n'était que de vaines phrases. Seul, l'archevêque de Léopol fit acte solennel d'obédience. En somme Bonfili n'apporta au concile que des promesses, ne lui notifia que les conditions auxquelles on consentait à signer l'obédience, entre autres la reconnaissance de Ladislas comme roi de Hongrie. Le zèle de l'université ne compensait nullement ces hésitations; vers le milieu de 1441, arriva à Bâle et s'incorpora au concile Jacques de Szadek, jeune maître à l'université jagellonienne [2]). Etait-ce pour y remplacer Derslaw de Borzynów et Stanislas de Sobniow restés au pays?

A la fin de l'année 1441, le concile envoie derechef Bonfili en Pologne. Par une lettre du 8 novembre 1441 Félix V recommande cet envoyé à l'université, de laquelle il loue la fidélité témoignée, et par des écrits et par des actes. l'empressement qui ne cache pas la lumière sous le boisseau [3]). Aussi cette mission de Bonfili eut-elle des résultats considérables. Lors du premier séjour de ce personnage en Pologne, Félix V avait fait offrir la dignité de cardinal à Vincent Kot, archevêque de Gniezno, et à Zbigniew Oleśnicki. Les deux prélats avaient évasiment répondu à ces avances captieuses [4]).

---

[1]) Cod. epist. 1. 1. 123 et 130.

[2]) Jean de Ségovie, II, 952.

[3]) Cod. univ. Crac. II. 8.

[4]) Voir là-dessus Grossé: La Pologne et le concile de Bâle, p. 79 et 171.

Néanmoins on continua de négocier à ce sujet, tandis que les évêques continuèrent à user de réponses dilatoires. La balance pencha enfin du côté du concile. Il est évident que lorsque le concile, le 1 novembre 1441, confirmait Zbigniew dans toutes ses dignités ecclésiastiques et y ajoutait le cardinalat, celui-ci avait formellement accepté la pourpre. En tout cas, d'après Jean de Ségovie, la lettre de créance remise à Elgot, envoyé à Bâle par Oleśnicki, porte la date du 4 octobre [1]); en sorte que Bonfili, venant en Pologne pour y régler nombre de questions et celle des cardinaux en premier lieu, n'eut plus à s'occuper de cette dernière.

Wincent Kot et Zbigniew Oleśnicki recevant la pourpre des mains de Félix V, c'était là un évènement gros de conséquences. Par ce fait, la neutralité où s'était jusqu'alors abritée la Pologne, la neutralité affirmée en tant de circonstances, cessait d'exister, et on s'engageait dans une voie opposée à celle qu'on avait suivie, à celle où se tenait la politique royale, favorable à Eugène IV. Zbigniew Oleśnicki, qui sans doute entraîna l'archevêque, ne s'était décidé à cette démarche révolutionnaire probablement qu'après de longues tergiversations. Il avait cédé à la poussée de son entourage ouvertement conciliariste. Peut-être obéit-il aussi à des considérations politiques; peut-être à des motifs secrets, à des susceptibilités froissées, à des désirs personnels, à des mécomptes qu'il est malaisé de discerner. Quoi qu'il en soit, cette adhésion du plus puissant des évêques polonais à l'antipape, cet abandon du pape romain furent, tout à la fois, une témérité et un faux pas. Ils suscitèrent dans la suite les plus cruels embarras à Oleśnicki; cependant leur effet fut surtout funeste à l'Eglise de Pologne touchant à la fin d'une lutte religieuse dans laquelle, pour revendiquer ses droits, elle avait besoin d'être appuyée sur de solides assises, et où

[1]) Jean de Ségovie II. 970

enfin la main du monarque s'entremit pour réparer le mal causé par les princes de l'Eglise, mais pour peser aussi désormais sur cette Eglise et sur ses dignitaires.

Les conciliaristes en Pologne et à Bâle exultèrent. Oleśnicki dépêcha vers cette dernière ville Elgot, maître à l'université et écolâtre du chapitre de Cracovie. Auteur d'un des mémoires conciliaristes de l'université, ce théologien s'était tout particulièrement signalé dans la campagne en faveur des doctrines préconisées à Bâle. D'origine silésienne, il s'était cru appelé à s'occuper de l'Eglise de Silésie. Conrad, évêque de Breslau, s'étant prononcé pour Eugène IV, Elgot, au commencement de 1441, écrivit au prince d'Oleśnica, frère du prélat, une lettre où il défendait la cause du concile [1]. Elgot arriva à Bâle vers la fin de 1441, et, en janvier 1442, transmit au pape Félix V et au concile l'hommage d'Oleśnicki. Les discours qu'il adressa à Félix V en cette circonstance, pleins d'assurance, abondent en pompeuses tirades. Il jure obédience au pape de Bâle »ut vero et unico summo pontifici«. Il appelle Eugène IV, Gabriel, sobriquet que les membres du concile avaient donné au pape bafoué. Il remercie spécialement les cardinaux pour la pourpre accordée à Oleśnicki qui, après bien des débats, s'est enfin décidé à l'accepter, non sans appréhension (tremebundus tandem consensit [2]). Quand on lit ces déclarations catégoriques, véhémentes même, on est porté à se demander qui était la main, qui était l'instrument dans toute cette affaire. Zbigniew avait-il créé l'atmosphère qui l'entourait, ou s'était-il laissé diriger par ses familiers? Nous pensons que cette seconde hypothèse est plus fondée que la première. L'université en effet avait adopté les théories des autres institutions du même genre, des universités allemandes et de celle de Paris. Elle entraîna Zbigniew à sa suite et le poussa à

---

[1] Cod. epist. II, (Lewicki), XLII et p. 422.
[2] Voir ces discours l. c. p. 428—432.

cette radicale démarche de 1441, dont auraient dû le détourner, et la volonté royale, et la saine compréhension des choses. L'université de Cracovie resta encore pendant longtemps la forteresse du conciliarisme; en 1442, elle en est félicitée par l'université de Paris [1]), et le concile ne lui ménage ni les éloges, ni les encouragements à persister dans la fidélité à ces doctrines.

Cette fidélité devenait de jour en jour plus précieuse: malgré d'éphémères triomphes, Félix V voyait des partisans se détacher de lui pour se tourner vers le pape légitime. A partir de 1442, le probe et intelligent Cesarini [2]) vint combattre dans le Nord l'influence du concile de Bâle, et le cardinal de Félix V, Alexandre, prince de Mazovie, que le concile avait délégué auprès de Frédéric III et du roi Ladislas, n'était pas de taille à lutter contre un tel adversaire et à le vaincre. Peu de temps après son arrivée à Vienne, en mai 1443, Alexandre s'adresse à l'université de Cracovie, fait l'éloge de la conduite qu'elle a tenue jusqu'à ce jour, annonce qu'il va bientôt se mesurer avec Cesarini, ce Julien l'Apostat, dit-il, transfuge du saint concile; il excite l'université à agir sur Ladislas qu'il appelle roi de Pologne et de Hongrie, pour que ce prince se range sous l'obédience de Bâle [3]). Le pape Eugène IV venait précisement, le 20 février de la même année, d'enjoindre aux amis du concile en Pologne d'avoir à rompre avec Bâle et les menaçait des peines les plus terribles, en cas de désobéissance. Simultanément, Cesarini envoyait à Zbigniew et à l'université de Cracovie divers mémoires en faveur d'Eugène et de la papauté, entre autres une dissertation de Jean Palomar

---

[1]) Cod. univ. Crac. II, 21.
[2]) Voigt. Enea Silvio I, 323.
[3]) Ms. des archives de l'univ. de Crac. fasc. 491. n. 16187.

et une autre qu'il avait composée lui-même, afin de les opposer aux écrits prodigués par Bâle à la Pologne [1]). En réponse à ces tentatives, Marc Bonfili, encore une fois délégué en Pologne en 1444, y répandit quantité de factums conciliaristes réfutant avec violence les arguments de Cesarini et de Palomar [2]).

Mais le Hussitisme fut l'épouvantail efficace qu'on agita devant l'université de Cracovie. Dès 1431, le concile de Bâle avait négocié avec les Tchèques; après bien des discussions on en était venu, en 1433, au compromis de Prague, et en 1436—37, à celui d'Iglau qui, entre autres concessions, permettait à la Bohème la communion sous les deux espèces. Les maîtres cracoviens s'indignèrent alors de cette faiblesse. Et voilà qu'en 1444, on écrit de Bâle à l'université que Jules Cesarini et Palomar avaient été les principaux instigateurs de ces transactions, que Cesarini avait proclamé la même liberté pour les Polonais. On s'imagine la sainte colère des champions cracoviens de l'Eglise [3]). Au cours de ces luttes de plume, le roi Ladislas envoya de Hongrie en Pologne de vives réprimandes et même des ordres mettant un frein à l'ardeur des conciliaristes. Sous l'inspiration de Cesarini, il adressait à l'université de sévères admonitions, et il est même probable qu'il défendit à Zbigniew et à Vincent Kot de faire usage

---

[1]) Voir là-dessus Grossé l. c. pag. 117 et suiv. Les Mss. où ces mémoires ont été conservés y sont énumérés.

[2]) Ibid. p. 120—121.

[3]) Adresse du concile de Bâle dans le Cod. jag. 418 f. 72—97. Nous ne savons pas si Cesarini voulut étendre cette autorisation à la Pologne. Le fait est qu'Oleśnicki, dans une lettre au concile, sans date, (Cod. Univ. Vratisl. II, F. 13 f. 119) mais écrite vraisemblablement vers 1434 (l'auteur ignore où se tiendra le concile pro reductione Graecorum), dit en parlant des Hussites: Emergentibus nonnullis in regno hoc et dioecesi mea, qui quantum possent, vellent istorum hereticorum et praesertim in ritu communionis sub utraque specie fieri imitatores, asserentes id ipsum non minus ipsis, quam bohemis licere debere.

des insignes cardinalices. Nous savons en effet qu'en 1444 l'université traversa une crise pénible, qu'elle se justifia auprès du roi des décisions qu'elle avait prises, qu'elle supplia ce monarque de ne pas s'écarter »de la voie où marchent les savants experts en droit divin«, de daigner, avant de prendre des résolutions définitives, attendre ce que décideront les autres princes catholiques [1]). Il est donc évident que les soutiens enthousiastes du concile avaient été vertement blâmés par le roi, sans qu'il soit toutefois possible de préciser le genre et la portée de ce blâme. Mais bientôt après, en mars 1444, par l'entremise de Jean d'Inowroclaw, »scriptor« de la sacrée pénitencerie du concile et curé de Krobia, le concile envoya à l'université un écrit où les maîtres de Cracovie, »ces vaillants athlètes et défenseurs du christianisme« que venait »d'attaquer avec tant de fureur l'ennemi du genre humain«, étaient comblés de louanges et de bénédictions [2]).

Le roi se contenta-t-il de vouloir maintenir l'université dans cette neutralité adoptée au synode de Lenczyca; exigea-t-il qu'elle reconnût le pape auquel, lui, était soumis? Il serait difficile de se prononcer là-dessus. Au milieu de l'indécision qui régnait à ce moment en Pologne, il est probable que Ladislas ne demanda que la neutralité. Il avait alors les yeux tournés vers l'Orient où il allait bientôt trouver une mort prématurée.

Les Turcs étaient devenus de plus en plus menaçants pour l'Europe. Devant l'imminence du péril, la chrétienté songea à grouper ses forces; les papes reprirent l'ancien projet de réunir l'Eglise d'Orient à celle d'Occident, et Eugène IV opéra à Florence (1439) cette fusion qui mettait l'Europe religieuse sous l'autorité du souverain

---

[1]) Cod. un. Crac. II, 32.

[2]) Cet écrit se trouve dans le Cod. Univ. Crac. II. 31. Nous y lisons: Non nescii sumus, quanta adversum vos procuraverit superioribus diebus hostis humani generis.

pontife romain. Cette union fut tout de suite un levain de discorde entre le concile et le pape. Le concile en effet avait voulu en faire son oeuvre, tandis que le pape prétendait se la réserver. On discuta longtemps sur le mode de convocation et sur le choix de la ville où se tiendrait l'assemblée des représentants des deux confessions. Les deux partis envoyèrent des ambassades en Orient et reçurent des délégués grecs [1]). Les opinions étaient très partagées au concile à ce sujet (1437). La majorité désirait voir conclure cette union à Bâle. Une minorité s'était prononcée pour Florence, Udine, ou toute autre ville agréée par le pape et les Grecs. Les esprits s'échauffèrent à tel point que les partisans de Bâle prirent une série de décisions qui aboutirent à la détronisation d'Eugène IV.

Le pape néanmoins courait au but qu'il s'était assigné, et le concile tenu sous sa direction, d'abord à Ferrare, puis à Florence (1438—1439), établissait l'union avec les Grecs. Les Basiléens ne se firent point faute de dénigrer l'alliance conclue, et leurs fidèles en Pologne répétèrent leurs appréciations malveillantes. L'oeuvre de la papauté fut aussi attaquée pour d'autres motifs. »Zbigniew Ole-

---

[1]) Isidore, abbé de S. Demètre, plus tard métropolite de Kiew se rendant à Bâle pour la première fois, s'arrêta à Cracovie. Nous ne saurions citer la date précise de ce séjour. Nous savons toutefois qu'Isidore arriva à Bâle au milieu de l'été de 1434 (Hefele Conciliengeschichte VII, 586/7). Zbigniew Oleśnicki (Cod. univ. Vratisl. II. F. 23. f. 119) écrit qu'il n'a pas pu apprendre où se tiendrait le concile pro reductione Graecorum, d'Isidore abbas s. Demetrii, qui pro tempore patriarchae et imperatoris Constantinopolitani ambasiator huc... circa festa natalis domini in Cracoviam cum notabili comitiva advenerat. Il ajoute plus bas, au sujet d'Isidore: Puto, notiora habebit cum etiam ad sacrum concilium dicitur venisse ibique moram fecisse in facto reductionis praedictae. Cela ne saurait se rapporter à l'ambassade de 1434, si nous considérons comme exactes la date du départ de Constantinople (vers le 1 janvier) et celles que donne Hefele, 7. 586, d'après lesquelles la mission, qui se trouvait vers la Pentecôte en Hongrie, arriva à Bâle fin juillet ou commencement août.

śnicki et l'université de Cracovie trouvaient le pacte de Florence maladroit, car les concessions trop larges qu'on y faisait aux Grecs devaient nécessairement entraver l'essor du catholicisme romain en Lithuanie et en Russie« [1]. Cette union avec les Grecs fut, comme on le voit, assez mal accueillie en Pologne; on en mettait en doute le succès; on en redoutait même les conséquences. Elle ne fut point admise en Lithuanie, et les événements vinrent bientôt justifier en grande partie les craintes et l'opposition qu'elle avait suscitées.

L'union devait être suivie d'une croisade contre les Turcs. Rome avait choisi Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, pour diriger cette campagne. Le désastre de Warna (novembre 1444) mit à néant tous ces projets, amena la chute de Ladislas et du cardinal Jules Cesarini, l'infatigable adversaire des Ottomans. Ce fut une défaite pour le christianisme et pour la Pologne; une défaite pour la politique du pape Eugène et, en même temps, pour le conciliariste Zbigniew Oleśnicki qui avait poussé le roi en Hongrie et l'avait en quelque sorte engagé dans ces lointaines et trop vastes entreprises.

L'absence du roi qui, depuis 1440, ne résidait plus en Pologne, n'avait pas peu contribué à accroître le désordre de l'Eglise et du pays: sa mort ne fit que rendre encore l'avenir plus incertain. Il semblait que les conciliaristes dont le souverain défunt avait réprimé les tendances, allaient maintenant jeter la Pologne dans le parti du concile. Il n'en fut pourtant pas ainsi: la neutralité survécut à Ladislas Warneńczyk; les synodes la proclamèrent, en firent une question de principe pour l'Eglise de Pologne. Cependant, en Allemagne, le roi Frédéric III se rapprochait d'Eugène IV (1446); des négociations étaient entamées qui devaient en définitive faire sortir

[1] Fialek l. c. 443.

ce pays de la neutralité. Le 7 février 1447, Enéas Sylvius lut au pape Eugène IV expirant la déclaration d'obédience de Fréderic III et des princes allemands. Le 6 mars 1447, le conclave donna comme successeur à Eugène, sur le Siège apostolique, Thomas Parentucelli qui prit le nom de Nicolas V. Cette même année, après un long interrègne, Casimir Jagellon monta sur le trône de Pologne. La situation était complètement changée. Eugène IV avait emporté dans sa tombe une grande partie de l'animosité des conciliaristes, hostiles surtout à sa personne et prêts à s'entendre avec le nouveau pontife. Celui-ci, plein de vivacité et d'humeur accueillante, ami de l'humanisme et de la science, formait un heureux contraste avec son prédécesseur sombre et grave. Une réaction s'annonçait; le retour vers Rome, fin de tous les troubles de conscience, devenait possible et aisé. De même, avec le souverain, l'homme énergique et ferme qui était appelé à présider aux destinées de la Pologne, un souffle régénérateur et calmant allait vivifier le pays, balloté jusque-là dans les intrigues et l'incertitude du lendemain. C'étaient avant tout les affaires religieuses qui exigeaient une prompte solution.

Le prince héritier Casimir, n'étant encore que grand duc de Lithuanie, tenait pour le concile: il lui avait même juré obédience en 1441, par son envoyé, le franciscain Nicolas; l'évêque de Wilna, Matthias, s'était aussi ouvertement prononcé pour Bâle. Le concile était donc en droit de s'attendre à la coopération du roi. Aussi, vers la fin d'avril 1447, envoya-t-il au nouvel élu une adresse demandant l'appui et le secours du monarque et des fils fidèles à une commune mère. Il réclamait en même temps d'Oleśnicki protection et bienveillance. Dans les deux écrits qu'on fit tenir au roi et à l'évêque, on remarque le ton larmoyant d'une cause compromise. On choisit trois délégués pour porter à Casimir les voeux et les prières du concile. Ce furent encore Marc Bonfili, Stanislas de Sobniow, alors protonotaire apostolique, et Derslaw de

Borzynow [1]). Il est probable que ces trois personnages se trouvaient déjà en Pologne, et qu'on ne fit que leur transmettre de nouveaux pleins-pouvoirs. Nous savons en effet que le premier y était en 1446; quant à Stanislas de Sobniow, il avait rempli les fonctions de recteur de l'université pendant l'été de 1446, tandis qu'en cette même année Derslaw de Borzynów avait pris part aux séances du chapitre de Cracovie [2]).

Cette démarche du concile n'en eut pas moins aucun succès. Le couronnement du nouveau roi eut lieu le 25 juin; peu de temps après, ce prince fit un pas décisif. Dans le conseil royal s'élevaient des voix en faveur de la temporisation, c'est-à-dire de la neutralité. Dlugosz nous apprend que cette opinion était soutenue par quelques prélats et barons »les mieux intentionnés pour le bien de la République« [3]). C'était vouloir prolonger pendant le nouveau règne une situation fausse, périlleuse, indigne d'un grand pays et d'un grand souverain. Lorsque Ladislas Warnenczyk était en Hongrie, on avait remis la décision à prendre à son retour et, ce monarque étant mort, à l'élection de son successeur. Il venait d'être élu, ce successeur, et l'on proposait toujours de prolonger la »suspensio animorum«, l'expectative pernicieuse. Le roi Casimir n'écouta pas ces conseils et se mit délibérément à l'oeuvre. Le 6 juillet 1447, il reconnaissait Nicolas V comme l'unique héritier de S. Pierre.

Il fallait maintenant régler les rapports de l'Eglise de Pologne avec le Saint-Siège; le moment était venu pour les évêques de rendre compte de leurs actes, de reconnaître leurs fautes et d'en implorer le pardon. Les prélats s'acquittèrent de ce pénible devoir de plusieurs manières. Zbigniew Oleśnicki fut le premier à faire amende honorable. Il s'était sans doute aperçu que le conciliarisme

[1]) Cod. epist. I, 2, 17 et III, 8.
[2]) Voir Collectanea ex archivo Coll. histor. VI. 5.
[3]) Dlugosz, Hist. V, 34.

qu'il avait embrassé n'était qu'une source de troubles pour le pays et les consciences, et le nouveau pape était pour lui la colonne lumineuse qui allait lui servir de guide. A ces impulsions secrètes qui avaient agité son âme se joignaient encore de sérieuses considérations ecclésiastico-politiques. Pendant l'interrègne, en présence des hésitations de Casimir à accepter la couronne, Zbigniew, pendant quelque temps, avait mis en avant Frédéric, margrave de Brandebourg, ce Frédéric élevé en Pologne et que Jagellon sans postérité avait songé à adopter. L'évêque croyait que les princes allemands relèveraient la Pologne, comme ils avaient, estimait-il, relevé (nobilitare) la Bohème. Ses convictions anti-hussites lui dictaient sans doute cette opinion optimiste. Cependant cette candidature n'était guère soutenable; et Zbigniew qui avait certaines préventions contre Casimir, qui craignait la fermeté de ce prince, ne put cependant en empêcher l'élection. Il dut donc en prendre son parti et se faire au nouvel état de choses. Si le roi s'immisçait dans les questions ecclésiastiques et, sous le prétexte d'y ramener l'ordre, en prétendait prendre la direction, l'indépendance de l'Eglise, cette indépendance dont Oleśnicki s'était toujours montré si jaloux, se trouverait désormais atteinte, et, dans les négociations à intervenir, le pouvoir et les droits de l'évêque céderaient à ceux du roi. Cette perspective effrayait Zbigniew. Aussi pour s'assurer la prépondérance dans les discussions qui nécessairement allaient naître, l'évêque s'empressa-t-il de faire sa soumission à Nicolas V, rompant ainsi avec le passé, pour sauvegarder l'avenir. Peut-être eût-il préféré en toute sincérité le maintien de la neutralité; mais le roi ayant abandonné cette politique, l'intelligence si ouverte d'Oleśnicki vit tout d'un coup le péril que l'obstination opiniâtre eût fait courir aux personnalités indécises, écartées des délibérations, et à la question, objet des débats.

Ces mobiles et d'autres encore déterminèrent Ole-

śnicki à rendre hommage à Nicolas V, et à rentrer sous l'obédience de ce pontife. L'intérêt de l'Eglise, la confiance en le nouveau pasteur pour lequel Zbigniew professait le plus grand respect se joignirent ici pour peser sur son esprit. Il n'est pas non plus téméraire d'admettre que l'exemple donné par Enéas Sylvius acheva de dissiper les derniers scrupules de Zbigniew. Dès 1446 en effet, Enéas s'était rallié à Rome et, en 1447, il commença à publier ses »Rétractations«. L'évêque de Cracovie écrivit et envoya la sienne le 6 juillet 1447, c'est-à-dire le jour même où le conseil royal votait l'obédience [1]). Oleśnicki visiblement se hâtait de prendre date.

Il avait sans doute en vue de prévenir les conventions qu'on pourrait faire avec le roi et de s'entendre préalablement avec le Saint-Siège, non moins que d'obtenir la pourpre que lui avaient offerte, et Eugène IV, et l'antipape Félix V. Il entra immédiatement en pourparlers; mais les choses traînèrent en longueur, car Zbigniew avait à se reprocher bien des offenses envers la papauté, et les nombreux ennemis du prélat ne manquèrent pas de faire valoir contre lui, à Rome, ce passé frondeur. La Grande Pologne se montrait très opposée à l'élévation de Zbigniew au cardinalat. Cette distinction eût rabaissé le primat de Pologne devant l'évêque de Cracovie, et Vincent Kot, surtout André Bninski, évêque de Posen, que Zbigniew regardait comme son mortel ennemi [2]), firent jouer tous les ressorts pour porter obstacle à Oleśnicki. Le roi lui-même enfin ne vit pas d'un bon oeil toute cette affaire qui pouvait susciter dans le pays des mécontentements et des désordres.

Oleśnicki mit de grandes espérances en l'entremise de Nicolas Lasocki qui partit pour Rome en 1448, en qualité d'envoyé de Jean Hunyade. L'appui de cet habile

---

[1]) Cod. Epist. I, 2. 21.
[2]) Voir Cod. epistol. I. 2, 32.

diplomate, d'un caractère si élevé et si noble, qui avait su gagner tous les coeurs, aussi bien en Hongrie qu'en Pologne, et qui ne tarda pas, malgré son passé conciliariste, à conquérir la faveur de Nicolas V, praecipuum locum amoris, comme s'exprime Oleśnicki [1]), cet appui, disons-nous, pouvait aplanir bien des difficultés. Le Souverain Pontife appréciait tout particulièrement cet homme si exceptionnellement doué sous tous les rapports et voulait l'éléver au siège de primat de Pologne, ou tout au moins à un évêché; il s'apprêtait même, dit-on, d'accord avec le Sacré-Collège, à lui offrir le cardinalat [2]). La mort frappa Lasocki avant qu'il eût obtenu ces distinctions: il s'éteignit en 1450, alors qu'il venait de quitter Rome pour prendre possession de l'évêché de Włoclavek qui lui avait été concédé par le pape. Il mourut simple doyen de Cracovie, et Dlugosz célébrant sa mémoire ajoute: »Il s'écoulera beau temps avant que la Pologne enfante encore un tel doyen«.

C'est donc à Lasocki qu'Oleśnicki confia sa cause à Rome, en 1448. A la fin de la même année, il envoya à Rome un émissaire qui parvint à mener à bonne fin cette affaire du Chapeau. Elgot avait du être écarté, à cause de son voyage à Bâle en 1442, et ce fut Dlugosz dont le passé était sans tâche qu'on chargea de cette délicate mission. Le pape Nicolas V se laissa enfin fléchir et, le premier août 1449, remit à Dlugosz la promotion de Zbigniew au cardinalat. Le premier octobre suivant, dans la cathédrale du Wawel, Długosz apporta solennellement à Oleśnicki les insignes cardinalices, et en présence d'une foule de peuple, de dignitaires, »de docteurs, de magistrats, d'écoliers de l'université de Cracovie«, prononça un discours approprié à la circonstance. A la fin de la grand'messe

---

[1]) Cod. epistol. I, 2, 57.
[2]) Dlugosz. Opera I. 539—40.

l'université, par la bouche de son recteur, Matthias de Labiszyn, exprima ses voeux au nouveau cardinal[1]).

Oleśnicki avait donc fait volte face de bonne heure et s'était, non seulement réconcilié avec le pape, mais avait vu couronner ses ambitions. Tandis que le chancelier agissait ainsi, comment se comportaient ses doctes ouailles, les maîtres de l'université de Cracovie?

On peut affirmer qu'à partir de 1442 le renom et l'éclat du concile de Bâle commencèrent à pâlir. Vers la fin de cette année, l'antipape Félix V, voyant les pays et les princes se détacher de lui chaque jour, quitta Bâle pour se transporter à Lausanne. L'année suivante, Eugène IV, après une longue persécution, passait de Florence à Rome. Dès lors toute action sembla cesser à Bâle[2]); les questions d'attributions de bénéfices reléguèrent au second plan les grandes questions générales, et les appels réitérés à la fidélité et à la persévérance ne firent qu'accuser l'impuissance grandissante de l'assemblée. L'accession de Frédéric, roi d'Allemagne, à l'obédience d'Eugène IV, en 1446, les concordats conclus entre l'Allemagne et Rome, en 1447, enfin la soumission de la Pologne à Nicolas V, précipitèrent la chute du conciliarisme.

En 1444, comme nous l'avons rapporté, le concile avait adressé ses félicitations et ses louanges à l'université de Cracovie. C'était récompenser le passé, engager l'avenir. La théorie du conciliarisme professée par l'université, proclamée dans les mémoires de 1440/41, avait si bien pénétré les esprits, si étroitement uni l'université au concile, que rien n'était parvenu à rompre ce lien. Cet esprit était soigneusement entretenu dans les murs de l'école par les maîtres qui la dirigeaient. Encore en 1447, ils dressaient tous leurs documents sous les auspices du

---

[1]) Dlugosz. Hist. V. 63. Toute cette affaire du cardinalat est exposée longuement dans Grossé, p. 134 et suiv.

[2]) Hefele. Concilengeschichte. VII. 809.

concile[1]). En 1446, Derslaw de Borzynów, en qualité de commissaire délégué du concile, juge à Cracovie le procès du curé de S. Nicolas[2]). Toujours en 1446, lors du rectorat de Stanislas de Sobniow, maître Marc Bonfili, le plénipotentiaire favori du concile, s'inscrit dans le registre matricule des écoliers cracoviens; Jean d'Inowroclaw, curé de Krobia, »scriptor« de la pénitencerie du concile et de Félix V, ce même Jean qui, en 1444, avait porté à l'université le message des Basiléens, s'inscrit aussi à côté de Bonfili. Cette admission à l'inscription était une marque de déférence de la part de l'université. On l'accordait à des personnes qui n'étaient ni professeurs ni élèves de l'université, quand on voulait les honorer tout particulièrement ou bien quand on en attendait des bienfaits[3]). En accueillant ces deux noms dans l'»Album studiosorum«, l'université prétendait donc rendre hommage au concile.

D'ailleurs des rapports incessants ne faisaient que resserrer ces noeuds si solides. De Bâle à Cracovie et de Cracovie à Bâle, les envoyés du concile et de l'université se succédaient sans interruption. Les maîtres cracoviens, Kozlowski, Derslaw de Borzynów, Sobniowski Jacques de Szadek viennent assister aux délibérations du concile; et l'assemblée peut à juste titre écrire à l'université en 1448: »Toujours jusqu'aujourd'hui le saint synode a compté l'un de vous parmi ses membres«[4]).

L'université tenta, en 1447, de retenir le nouveau roi Les maîtres de l'école de Jagellon prièrent le souverain d'observer encore pendant un an la neutralité (ut non praecipitaret in obedientiam, sed in suspenso maneret ad unum annum)[5]). Ils échouèrent.

---

[1]) Sacro concilio Basil. durante — par exemple, 19 août 1447. Cod. univ. Crac. II. 70.

[2]) Cod. univ. Crac. II. 58.

[3]) Toepke. Matrikel der Universität Heidelberg T. I. p. XLII.

[4]) Cod. dipl. univ. Crac. II. 82.

[5]) Cod. epistol. I. 2. 20.

C'est alors que l'ère des difficultés s'ouvrit pour l'université. Le roi Casimir ayant juré obédience à Nicolas V, le 6 juillet 1447, les conciliaristes et les »neutralistes« se hâtèrent de se disculper aux yeux de Rome, afin de conserver ce qu'ils avaient précédemment acquis, grâce à la confusion générale, et si possible, de retirer encore quelque profit de leur prompte adhésion. Le roi et les évêques envoyèrent dans ce but leurs représentants à Rome. Mais l'université, immuable dans ses doctrines, continua sa résistance au Saint-Siège. Un conflit était imminent. Il éclata en juin 1448, lors de l'arrivée à Cracovie du légat Jean Baptiste Enrici, évêque de Camerino, accompagné des délégués royaux, revenant de Rome en Pologne. La ville fit à l'envoyé du Souverain Pontife une réception magnifique: plus de mille citoyens à cheval allèrent au devant du nonce, tandis que le clergé tout entier, régulier, et séculier, l'attendait aux portes de la ville. Seuls, les maîtres de l'université s'abstinrent avec ostentation de prendre part à ces fêtes[1]). La population fut loin d'approuver cette réserve hostile des professeurs qui avouèrent plus tard avoir agi »magno cum scandalo populi, cum magna etiam infamia nominis nostri«[2]).

L'année précédente Vienne avait été le théâtre d'un pareil spectacle; mais tandis qu'à Vienne, l'opposition n'avait groupé qu'une fraction de mécontents, à Cracovie, ce fut la grande majorité de l'université qui protesta. A Vienne les facultés supérieures, dociles à la pression royale, s'étaient montrées prêtes à jurer obédience; seule la faculté des artistes, la plus nombreuse, il est vrai, composée des maîtres qui n'avaient presque rien à perdre, et, par conséquent, pouvaient tout oser, afficha la résistance. Le roi ayant ordonné à l'université de se rendre »processionaliter« au devant du légat, les artistes refusèrent d'abord

---

[1]) Dlugosz, Hist. V. 50.
[2]) Cod. univ. Crac. II, 75.

d'obéir; puis se rendirent à la cérémonie, mais »sine habitibus magistrorum« [1]. Frédéric, irrité de cette rébellion, menaça les dissidents de la suppression des bénéfices, des allocations, et d'autres peines sévères [2].

Les mêmes scènes allaient se renouveler à Cracovie. Le roi cita les professeurs devant lui et leur demanda pourquoi ils se séparaient ainsi ostensiblement de toute la nation. Vaines instances; les maîtres, entendus en présence du légat, persistèrent dans leur résolution. Le légat leur ayant déclaré que tous les souverains, toutes les universités, y compris celle de Paris, avaient fait leur soumission au pape, les maîtres prièrent que pour le moment on les laissât en repos, afin qu'ils pussent écrire à l'université de Paris et aux autres pour en obtenir des renseignements. Au cas où les réponses qui leur parviendraient confirmeraient l'obédience et contiendraient des arguments convaincants, ils suivraient l'exemple de leurs confrères. Il fut en outre décidé en conseil royal que le légat rendrait compte au pape de tout ce qui s'était passé, afin que le monarque se conformât à la sentence que rendrait le Souverain Pontife. Il paraît que le légat exigea que les mutins fussent emprisonnés et déchus de toutes leurs dignités ecclésiastiques et universitaires; le roi refusa de se porter à ces rigueurs, et le pape lui-même désavoua plus tard la sévérité de son représentant [3].

L'université adressa aussitôt des messages à Lausanne, à l'université de Paris et à quatre universités allemandes, celles de Vienne, de Leipzig, d'Erfurt et de Cologne. Ces écrits, identiques de pensée, furent confiés aux délé-

---

[1]) Kink, Geschichte der Universität Wien I, 2, 76—82.

[2]) Kaufmann, Geschichte der deutschen Universitäten II, 458.

[3]) Voir Cod. epistol. 1. 2. 20. Cod. univ. Crac. II, 75. D'après une lettre anonyme (Cod. epist. 1. 2. 313) il semblerait que les professeurs étaient alors prêts à signer l'acte d'obédience, mais qu'ils demandaient un délai pour atténuer la contradiction avec ce qu'ils avaient jusqu'à ce moment soutenu.

gués, Nicolas de Dzialoszyn et Jacques de Cracovie. Ces deux mandataires se rendirent d'abord à Lausanne; puis Jacques se dirigea seul vers Cologne, tandis que Nicolas gagnait Paris. Le concile transféré à Lausanne approuva la fermeté des professeurs cracoviens qui brillent »sicut luminaria in mundo«, et ne leur dit presque rien en des flots de paroles; toutefois il déclara qu'on était en négociations avec Rome [1]). Les réponses des universités allemandes, celle d'Erfurt exceptée, sont assez évasives: elles avouent l'obédience, en circonlocutions timides, exaltent la vaillance des »Machabées« de Cracovie, leur conseillant toutefois de rentrer sous la tente. Cologne insinue qu'il est impossible de nager contre le courant [2]). Leipzig conseille de suivre une route moins escarpée, plus sûre dans les situations douteuses, »humaniorem viam quae semper in dubiis eligenda est« [3]). Tous ces actes décèlent le manque de résolution et un certain embarras. Erfurt au contraire arbore encore hautement l'étendard du concile. Parmi toutes les réponses parvenues à Cracovie dans la seconde moitié de l'année 1448, on trouve encore deux lettres qui se distinguent par l'exposition claire et nette de l'opinion de leurs auteurs et des motifs qui la déterminent. L'une de ces lettres est écrite par Sébastien, appariteur de l'université de Cologne, à l'appariteur de Cracovie. Les appariteurs ou bedeaux de l'université tenaient alors un rang bien plus élevé que la domesticité universitaire de nos jours. Par leurs fonctions, ils se rapprochaient des secrétaires actuels, et le surnom de »Sapientia« qu'on leur donnait, à Prague et à Cracovie, par exemple, montre assez la considération qu'on leur témoignait. Cette situation de l'auteur explique le ton tranchant et familier de son épître. Ce Sébastien est fort irrité de la tournure que les choses ont prise à Cologne. Conciliariste convaincu,

[1]) Cod. univ. Crac. II. 83.
[2]) Ibid. p. 89.
[3]) Ibid. p. 95.

ennemi de toute neutralité, il veut rester tel jusqu'au bout. Il entremêle de citations de l'Ecriture ses critiques acerbes. Il se sent à l'aise avec les Cracoviens: ils ont même âme et mêmes idées que lui; mais il s'emporte contre les universités renégates dont les maîtres ne visent qu'au cardinalat ou aux évêchés, (magistri quorum studium est cardinalari, episcopari) contre les moines professeurs qui »mendicantes vellent manducantes fieri«. Le tout est sur ce ton fougueux. L'université de Cologne rédigea ses explications souples et retorses le 17 septembre; le 19, monsieur Sébastien y ajoutait ce singulier commentaire [1]).

La réponse de l'université de Paris ne fut transmise que le 3 octobre. C'était celle qu'on attendait, qu'on désirait, à laquelle on attachait le plus d'importance. L'université de Cracovie en effet s'était adressée aux autres grandes écoles, comme à des soeurs; mais à celle de Paris, comme à une mère, une maîtresse vénérée, dépositaire du vrai savoir. L'écrit de Paris est simple et catégorique. Il y est dit que l'université avait reconnu Eugène IV et a juré obédience à Nicolas V, avec d'autant plus d'empressement que cet éminent professeur de théologie, ce savant occupe fort dignement la chaire de Saint Pierre. Au surplus, les maîtres parisiens assurent qu'ils ne manqueront pas d'intercéder auprès du roi de Pologne en faveur de leurs confrères de Cracovie.

Oleśnicki resta presque neutre dans toute cette querelle; il sembla même compatir aux épreuves de l'université. On se serait sans doute attendu à ce qu'après avoir signé l'obédience, lui qui savait être si autoritaire, exigerait que les maîtres de la grande école le suivissent dans sa rétractation. Il n'en fut pas ainsi, et Zbigniew, après s'être d'abord appliqué à calmer le courroux du légat [2]),

---

[1]) Voir cette lettre dans le Cod. univ. Crac. II. 144, où se trouvent d'ailleurs toutes les pièces relatives à ce procès.

[2]) Dlugosz, Hist. V. 50.

suivit d'un oeil attentif et sympathique le débat qui se déroulait devant lui, se fit communiquer les réponses des universités étrangères et, en ayant pris connaissance, reconnut avec tristesse que ces institutions »sequuntur tractum fluminis« et n'apportent aux doctrinaires de Cracovie ni aide ni réconfort [1]). Le vieil homme subsistait toujours en lui; les vieilles opinions pour lesquelles il avait si longtemps combattu et ceux qui les défendaient encore attiraient toute sa sollicitude. Peut-être était-ce parce que sa nomination au cardinalat était encore en suspens et qu'en cette même année 1448 ses ennemis lui suscitaient mille entraves.

Lorsque Zbigniew témoignait ainsi sa bienveillance aux maîtres de Cracovie, la réponse de Paris n'était pas encore arrivée: elle dut faire sur lui une profonde impression. Les Cracoviens ne voulaient pas, disaient-ils, »imiter la vile multitude« [2]); mais voilà que la première université du monde, la source de sagesse, le foyer de théologie venait de se déclarer.

L'ardeur des maîtres de Cracovie en fut aussitôt modérée; et vers la fin de 1448, lorsque Oleśnicki délégua Dlugosz à Rome, il le chargea de rendre hommage au nouveau pape au nom de l'université [3]). Il est vrai que cette mission orale n'eut aucun caractère officiel. On hésitait toujours à brûler ce qu'on avait adoré.

Ce n'est qu'en 1449 que la situation s'éclaircit tout à fait. Le 7 avril, Félix V dépose la tiare, et, le 16 le concile rapporte toutes les censures édictées contre ses adversaires. Enfin, le 25 avril, le concile se sépare et, ce même jour, charge Nicolas de Dzialoszyn de remettre, en même temps que la collection de ses décrets, une dernière adresse à l'université de Cracovie [4]). L'acte suprême de

---

[1]) Cod. epist. I, 2, 47.
[2]) Cod. univ. Crac. II. 74.
[3]) Cod. univ. Crac. II, 119.
[4]) Ibid. p. 101—102.

soumission de l'université ne fut pourtant accompli que le 3 juillet: puisque l'accord régnait dans tout l'Occident, il n'y avait plus à tergiverser, et les maîtres envoyèrent à Dlugosz, alors à Rome, le serment d'obédience à Nicolas V[1].

Ainsi prit fin cet épisode mouvementé de l'histoire de l'université. Pendant le concile de Bâle, la Pologne s'était signalée par son radicalisme: une fois engagée dans la voie des réformes, elle était allée beaucoup plus loin que les peuples voisins, avec cette intempérance propre aux sociétés adolescentes. Elle ne se crut pas tenue à ce respect que la France, malgré tout, avait conservé pour Rome, et cette neutralité dont elle se targuait, cette neutralité empruntée à l'Allemagne, elle la rompit mainte fois. Il serait aisé de déterminer la genèse de cette crise, à partir du »traité des Annates« de Paul Vladimiri, jusqu'au mémoire universitaire de 1441, d'André de Goslawice à Constance, jusqu'à Oleśnicki, en 1441 et 1442. On lutta pour la décentralisation, l'autonomie de l'Eglise, et si l'on eût réussi, on en serait arrivé à la séparation d'avec le Saint-Siège, à la création d'une Eglise polonaise nationale. Les évènements qui se déroulaient alors en Europe firent échouer ces visées; les pensées se détournèrent de ces projets, et, même sous le pontificat de Nicolas V, les théories conciliaristes furent abandonnées.

Si l'université persista si longtemps à tenir pour le concile, c'est que les doctrines de Bâle avaient eu surtout pour marraines les universités et que les louanges décernées aux maîtres cracoviens les avaient enivrés; en outre, on se montra plus tenace que partout ailleurs, parce qu'on avait cette opiniâtreté des éléments jeunes qui ne sacrifient pas volontiers leurs principes aux exigences de la politique et de la vie. Et puis, les ébranlements intérieurs, promptement calmés dans l'Occident, se prolongèrent

[1]) Ibid. p. 118.

en Pologne; à l'étranger on s'aperçut vite qu'on faisait fausse route, et du reste l'autorité des princes eût bientôt étouffé les discordes et dissipé les illusions; tandis qu'en Pologne, il fallut attendre pour cela l'avènement de Casimir Jagellon.

Mais en dehors de tous ces motifs, la soif ardente de réforme, de suppression des abus, de régénération de l'Eglise, poussait l'université au conciliarisme. Quelques-uns des maîtres de Cracovie, entre autres Jacques de Paradis, avaient fait de ces réformes l'idée conductrice de leur existence, et ils croyaient que les conciles uniquement étaient aptes à les imposer.

Pour la seconde fois l'université de Cracovie venait de paraître devant l'Europe et de faire entendre sa voix. D'un autre côté, sous l'influence des relations qui se nouèrent alors, le trésor scientifique de Cracovie se trouva considérablement accru. Une foule d'ouvrages enrichirent les collections nationales. Dlugosz, d'après son biographe anonyme, transporta à Cracovie une quantité d'ouvrages classiques et théologiques. Ce même biographe nous apprend que Dlugosz passa quelque temps au concile de Bâle [1]. Stanislas Ciolek fonda la bibliothèque de Posen. La bibliothèque Jagellonienne reçut à mainte reprise des livres de Bâle, des manuscrits qui en sont encore aujourd'hui l'ornement. Stanislas de Sobniow se montra tout particulièrement généreux; c'est lui qui fit don à la bibliothèque de divers »Commentaires d'Aristote« et de quelques ouvrages de philosophie, vraisemblablement acquis à Bâle [2]) C'est encore à Bâle que Thomas Strzempiński acheta nombre de manuscrits, et parmi eux le fameux commentaire de l'Ecriture Sainte par Valafrid Strabon, auteur

---

[1]) Voir Opera I, XI.
[2]) Catalogue des ms. Jag. n. 625, 650, 762, 2660.

du IXe siècle. Tous ces livres précieux devaient être légués à la bibliothèque [1]). A cette époque le concile était la grande préoccupation de tous les esprits. Certains manuscrits des bibliothèques cracoviennes sont couverts de notes sur Bâle, d'extraits de mémoires, de discours sur les questions en litige, prononcés au concile [2]). S. Jean Kanty fut un des plus zélés à recueillir tout ce qui concernait le concile, à transcrire de sa propre main et en détail toutes les informations qu'il pouvait se procurer sur les délibérations de la grande assemblée [3]). Ces échanges d'idées et de livres, ces communications sans doute apportaient souvent des ferments de polémique; mais elles laissaient aussi dans les esprits des empreintes fécondes.

Il nous reste à parler d'un fait qui, sans avoir eu des conséquences immédiates, n'en est pas moins remarquable. Depuis le commencement du XV-e siècle, les humanistes italiens s'étaient fort intéressés à la langue grecque. Il n'était pas de vrai savant, sans la connaissance plus ou moins étendue de cette langue. Les fameux humanistes italiens de cette période, Philelphe, Guarino, Bruni lisaient et comprenaient les auteurs grecs. Le séjour en Italie, vers la fin du XIV-e siècle, du savant grec Chrysoloras qui résida successivement à Florence, à Venise, à Pavie, à Rome, avait donné naissance à ce philhellénisme. Ce Manuel Chrysoloras fut aussi appelé au concile de Constance; mais, déjà fort âgé, il y mourut en 1415. L'amour du grec s'accentua encore par suite du concile convoqué à Ferrare en 1438, et transféré à Florence en 1439, pour conclure l'union avec l'Eglise grecque. A cette assemblée vinrent de Byzance l'empereur lui-même, avec une suite de Grecs, parmi lesquels on voyait le fameux admirateur de

[1]) Ibid. n. 316, 1454, 1371. Voir l'introduction de Wislocki p. IX.

[2]) Manusc. du chapitre de Crac. N. 102 (Propriété de Paul de Zator).

[3]) Voir entre autres le ms. n. 414, contenant une énorme série d'actes, de mémoires, de sermons conciliaires.

Platon, Gemistos Pléthon, et le futur cardinal Bessarion, de Rome une foule d'humanistes attirés par la présence de la cour pontificale; ils devaient aussi servir d'interprètes. On grécisa avec passion alors; et bientôt après, Nicolas V ayant favorisé de sa haute protection cet engouement hellénique, les esprits s'éprirent de ces études [1]).

Dans le Nord, il ne pouvait être question d'imiter en cela l'Italie. D'ailleurs, si quelqu'un eût voulu apprendre le grec, il n'aurait pu y parvenir, faute de livres. D'un autre côté, il eût été prématuré d'introduire la culture grecque dans un domaine où venaient à peine de pénétrer quelques rayons de la vieille civilisation romaine.

Le concile pour l'union grecque passa à peu près inaperçu en Pologne, et n'éveilla presque aucun écho, ni dans l'Eglise. ni dans le pays. Les actes et documents du temps en font à peine mention. Il nous est permis de supposer que Nicolas Lasocki séjourna alors quelque temps à Ferrare, auprès de son ami Guarino, et que Grégoire de Sanok, à la recherche d'Eugène IV, vint aussi de Bologne à Ferrare; mais ce ne sont là que de simples hypothèses. Nous ne connaissons avec certitude qu'un Polonais qui ait pris part à l'assemblée de Ferrare: c'est Sendziwoj de Czechel, personnalité fort intéressante à tous égards.

Comme nous le retrouverons plus tard, nous ne lui consacrerons ici que quelques lignes. Sendziwoj Czechel, reçu maître à l'université de Cracovie en 1428 y professe aussitôt après à la faculté des artistes. En 1430, son cours roule sur la »Perspectiva Communis«; ces leçons manuscrites sont conservées à la bibliothèque Jagellonienne [2]). Cet esprit délié et avide de savoir ne se contenta pas des connaissances qu'il avait acquises dans son pays; nous verrons qu'il fréquenta par la suite les écoles

---

[1]) Voir Voigt. Wiederbelebung d. class. Alterthums, II, 117 et Enea Silvio, II, 254.

[2]) Cod. bibl. Jag. n. 1929.

étrangères. Mais auparavant, et tout jeune encore, il quitte la Pologne et vient assister au célèbre concile de Ferrare (1438). C'est le seul Polonais dont la présence à ce concile soit incontestablement constatée. Dans une lettre postérieure, Sendziwoj rappelle son séjour à Ferrare, rapporte des entretiens qu'il y eut avec un certain Kosmas »inter graecos nominatissimus doctor« [1]). Ces entretiens roulaient sur les divergences qui séparaient l'Eglise d'Orient de celle d'Occident, sur les amendements à apporter aux moeurs ecclésiastiques, constant objet des préoccupations de Sendziwoj qui, conciliariste convaincu, combattit toute sa vie pour les réformes qu'il souhaitait.

L'union conclue à Ferrare et à Florence demeura sans effets appréciables. La mission en Pologne, en Lithuanie et en Ruthénie d'Isidore, métropolite de Kiew, qu'Eugène IV avait créé cardinal, fut presque complètement infructueuse. Ce Grec [2]), passa par Cracovie en 1440 et fut hospitalièrement accueilli par Oleśnicki. Il est aussi probable que l'université reçut l'ambassade grecque dans ses murs; Jean Elgot la harangua au nom des maîtres cracoviens, et par des arguments philosophico-scolastiques démontra la nécessité de l'unité, vers laquelle tout tend dans la nature. Ce discours assez vide, prononcé par un conciliariste, qui lui-même combattait l'unité avec le Saint-Siège, ne pouvait guère toucher l'auditoire grec [3]).

Vers la même époque, arriva en Pologne un autre

---

[1]) Cod. epist. I, 2. 264.

[2]) Ce Grec aussi sans doute joua un rôle dans la renaissance des études grecques en Italie. Il possédait en effet des manuscrits précieux, entre autres un Strabon. Voir Sabbadini. La scuola . . . di Guarino (1896) p. 127. Le successeur de Nicolas V, Callixte III, lui fit don, plus tard, de quantité de manuscrits grecs. Voigt, die Wiederbelebung . . . II, 209.

[3]) Ce discours se trouve dans le Cod. Jagel. n. 2232, 94—97. L'Eglise a pour chef »Christum dominum«; le pape n'y est même pas mentionné.

Grec dont la présence eût eu de tout autres résultats, si l'on avait su la mettre à profit. On sait que le concile de Bâle avait mis l'union avec l'Eglise grecque au nombre des questions, qu'il se proposait de résoudre, et s'en était occupé dès ses premières séances. Sur ce point aussi il y eut des froissements avec le pape, car celui-ci prétendait avoir la haute main sur ces négociations. On vit en 1434 une ambasade de l'empereur grec paraître à Bâle. Les pourparlers s'engagèrent, le conflit avec le pape affaiblit auprès de l'ambassade l'autorité du concile. Les Basiléens cependant ne perdaient pas de vue cette affaire et ils publièrent en 1436 une bulle aux termes de laquelle indulgence plénière était accordée à quiconque contribuerait par un don à la réunion d'un concile chargé d'amener l'union, au nom du concile de Bâle. Vains efforts: le pape Eugène IV triompha du concile dans cette question grecque. Les sommes recueillies à la suite de la bulle, furent ultérieurement l'objet de contestations entre les pays donateurs et le concile, qui respectivement s'en attribuaient la propriété [1]). A la dix-neuvième séance du concile de l'année 1434, pendant qu'on discutait la question grecque, on rendit un décret contre les Juifs que le concile projetait de convertir. Pour atteindre ce but, on décida de créer dans chaque université des chaires de langue hébraïque, arabe, grecque et chaldéenne [2]). Tout cela resta sur le papier, mais n'en eut pas moins pour conséquence indirecte l'envoi en Pologne (1439) du Grec Démétrius de Constantinople, chargé d'une lettre

[1]) Dans un écrit de la même époque (Cod. Vrat. II. F. 23, f. 119) nous lisons au sujet des malentendus entre les maîtres cracoviens: dissensio inter doctores in facto indulgentiarum Sacri Concilii. Nous n'avons pu découvrir les causes de cette «dissensio» qui dut être vive, s'il faut en juger par ce qui suit: Si saltem modo scolastico libris et scripturis decertarent, tolerabile foret . . Nunc autem indecens et statui doctorali adversum armis et pugnis velle defendere opiniones.

[2]) Hefele Conciliengeschichte VII, 589.

de créance du concile, où ce personnage assistait peut-être depuis 1434, et où il avait donné mainte preuve de son dévouement à l'Eglise catholique. D'après la lettre du concile, Démétrius possédait à fond le latin et le grec »et il pourrait parfaitement enseigner cette dernière langue, si on lui confiait une chaire dans une université. Il nous a semblé, écrivent les pères du concile, qu'il ne saurait être mieux placé qu'en Pologne, pays voisin des contrées grecques, notamment à l'université de Cracovie«. Conjointement, le concile sollicitait l'intervention du roi Ladislas pour faire obtenir des émoluments pour ce maître [1]).

Ce fait si caractéristique marquerait une date importante dans l'histoire de la restauration des études grecques, si cette mission avait été suivie d'effet. Malheureusement ce ne fut qu'un pas prématuré, et la connaissance du grec ne commença à se répandre dans le Nord que de très longues années plus tard. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce Démétrius vint en Pologne, mais nous ignorons quelles y furent ses fonctions, et même s'il y donna un enseignement quelconque.

Après le concile de Florence, la Pologne exigea des Basiléens que l'argent des indulgences amassé jadis, pour établir l'union fût restitué au pays et aux princes [2]). Zbigniew désigna alors sur ces fonds une somme pour l'entretien de Démétrius, ainsi qu'il ressort clairement de la déclaration que ce prélat fit au synode de Lenczyca [3]).

Nous ne savons point ce que devint ce Grec. Néanmoins dans l'histoire des influences que les conciles du XV siècle eurent sur la civilisation du monde, ce détail mérite d'être conservé. Comme beaucoup d'autres semences trop hatives, celle-là aussi périt étouffée dans le terrain mal préparé du Nord.

[1]) Le message à l'université se trouve aux arch. un. f. 491, n. 16782. Voir Wiszniewski, Histoire de la littérature polonaise III, IV.

[2]) Voir Jean de Ségovie II, 957.

[3]) Cod. epist. 1. 2. 352.

CHAPITRE III.

Le développement de l'organisation de l'université, depuis la mort de Jagellon jusqu'à celle d'Oleśnicki.

Le roi Ladislas Warneńczyk et sa mère Sophie. — Les facultés. — La faculté de medecine. — Médecins contemporains; Martin Król de Zorawica. — Sa vie; ses connaissances en astronomie et en mathématiques.

La faculté des décrets. — Sa mission; ses travaux. — Jean Elgot, Strzempiński et quelques autres canonistes. — Jacques, fils de Parkosz. — Défectuosités de cette faculté.

La faculté de théologie. — Sa dotation. — Les théologiens du temps, en majeure partie conciliaristes. — Benoît Hesse. — Jacques de Paradis et sa brillante activité. — Saint Jean Kanty. — Autres maîtres de cette faculté. — Jean Dombrowka, factotum de la faculté.

La faculté des artistes. — Les auteurs étudiés au moyen âge. — Premières lueurs d'humanisme. — Grégoire de Sanok, Jean de Ludzisko, André Grzymala.

Nouvelles chaires et fondations. — Création du Collegium minus. — Sa destination; son importance.

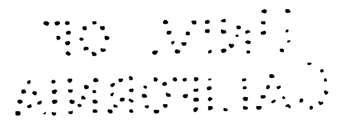
A la mort de Ladislas Jagellon, son fondateur, l'université prit le deuil (1434). Les maîtres, tout aussi bien à Bâle qu'à Cracovie, célébrèrent à l'envi les vertus du défunt, rappelèrent les bienfaits prodigués par sa main généreuse à la jeune institution. Nous avons suivi l'université sur la vaste scène du concile; nous l'avons vue tenir un rang en Europe. Il nous reste à pénétrer chez elle, à

étudier ses travaux, son développement intérieur jusqu'en 1455, date de la mort du grand chancelier de l'université, Zbigniew Oleśnicki, évêque de Cracovie.

Le successeur de Jagellon, Ladislas Warnenczyk, ne se signala dans l'histoire de l'université par aucun acte marquant. Le règne si court de ce jeune prince aux vues larges et aux visées les plus étendues, au »vastus animus« comme le qualifia Enéas Sylvius, s'écoula loin de la Pologne, et fut tranché par la catastrophe de Warna. Nous avons vu, lors du concile de Bâle, s'envenimer le conflit entre le souverain et l'université; nous avons entendu les admonitions, les blâmes pleuvoir sur les maîtres, et trouver un écho à Bâle même, où ces fermes confesseurs du conciliarisme semblaient parés de l'auréole du martyre. L'université prêta le secours de ses prières au vaillant souverain armé contre le Croissant, et le 8 janvier 1444, célébra en l'église de Notre-Dame de Cracovie, un service d'actions de grâces pour les victoires remportées sur les infidèles. Le recteur Strzempiński officia. On était alors rempli d'espérances sur l'issue de la campagne; on croyait à la défaite du sultan [1]). En somme le roi ne tient que fort peu de place dans la vie de l'université.

Il n'en fut pas de même de sa mère Sophie, cousine de Witold, que Jagellon déjà âgé avait épousée en 1422, et que l'université entoura de la plus pieuse reconnaissance. Cette princesse ruthène, dans tout le cours de sa longue existence — elle ne mourut qu'en 1461 — se signala par une libéralité infatigable. Elle prodigua ses largesses aux églises, aux institutions religieuses, aux pauvres: son zèle de néophite, passée de l'Eglise grecque au catholicisme romain, se manifestait surtout par le culte des reliques: souvent elle en fit apporter de Rome. Reine mère, sous Ladislas Warnenczyk, reine douairière, sous Casimir Jagellon, elle prend

[1]) Acta Officialia Crac. VI, 8 janv. 1444.



une part active à la politique, s'occupe de la Hongrie, échange une fréquente correspondance avec les papes Martin V, Nicolas V, Callixte III, Pie II, se dévoue entièrement à ceux qu'elle aime. Dans le registre matricule de l'université [1]), il est rapporté tout au commencement que, sous le rectorat d'André de Buk, c'est-à-dire en 1430, ou plus vraisemblablement en 1435, la reine Sophie s'incrivit dans ce registre »pro participatione orationum et aliorum bonorum quae fiunt in universitate«. Aussi l'université recommanda-t-elle cette »benefactrix singularissima» aux prières de ses membres. Dans les discours où é aient glorifiés les bienfaiteurs de l'université, elle avait une place à part, comme »singularis promotor« de l'école cracovienne [2]). Il est donc certain que cette princesse à laquelle Dlugosz prête un caractère irritable et versatile, mais aussi un »cor altum et magnificum« [3]), dut combler l'université et ses maîtres de faveurs toutes particulières. Nous aurons par la suite à nous occuper de son second fils, Casimir Jagellon. Entrons maintenant à l'université et retraçons son histoire à cette époque.

Deux traits saillants caractérisent toute cette période. Si jusqu'en 1434, les fondations au profit de l'université se multiplient sans cesse, se renouvellent chaque année presque, à partir de cette date elles deviennent plus rares et l'institution doit compter sur les ressources dont elle dispose. Elles sont d'ailleurs suffisantes pour assurer son libre fonctionnement. Au temps de Jagellon, la majorité des professeurs portaient des noms allemands. Les fils de la bourgeoisie cracovienne, les Stadtschreiber, les Wigand, les Isner, après avoir conquis leurs grades universitaires à Prague, revenaient enseigner dans leur ville natale. Sous les successeurs de Jagellon ces noms allemands

---

[1]) Album studiosorum (Crac. 1883) p. 9.
[2]) Codex epist. I. 2, 337.
[3]) Hist. V, 328.

font place à des noms polonais; à côté de la bourgeoisie, la noblesse fournit son contingent de professeurs. Ce simple fait montre que les nationaux, élèves de l'école, y sont devenus maîtres à leur tour.

Commençons par la faculté de médecine. Cette faculté, fort peu active sous Jagellon, ne le fut guère davantage, pendant les vingt années suivantes. Nous avons déjà rapporté, qu'en 1441 l'université décida de ménager au »collegium medicum«, une vaste salle (stuba maior) pour les cours de médecine, et, au rez-de-chaussée du même bâtiment, des logements pour les professeurs. La femme du médecin universitaire devait aussi habiter dans cette maison [1]). Néanmoins ce projet ne fut pas mis à exécution, car en 1450, l'université décrète encore une fois qu'on réparera le »collegium medicum« et que provisoirement le professeur de médecine fera ses cours au collège des artistes: ce professeur avait refusé d'habiter le collegium medicum, sans doute fort incommode et peu approprié à sa destination [2]). Ce collège fut la proie d'un incendie en 1455. Nous ne connaissons que quelques professeurs de médecine de ce temps. Polonais d'origine, ils avaient tous acquis leur doctorat à l'étranger, car la première promotion en médecine à Cracovie, n'eut lieu qu'au XVI-e siècle. D'ailleurs ces médecins ne jouèrent jamais un rôle marquant à l'université. Parmi eux, seul Jean de Dobra fut élu recteur en 1440. Ce Jean »lector ordinarius in medicinis« mourut en 1447 et légua sa bibliothèque à l'université [3]). Les »conclusiones« de l'université citent encore, en 1441, Jean de Ludzisko, docteur en médecine. Cet homme, jeune encore, était né en Kujawie, près d'Inowroclaw; après avoir terminé ses études de philosophie

[1]) Conclus. univ. (1441).

[2]) Ibid. (1450).

[3]) Voir Cod. bib. jag. n. 602: 1447 obiit Joh. de Dobra, dr medicinae, lector ordinarius in medicinis, qui multorum librorum copia glorificavit librariam in Collegio.

à Cracovie, il obtint la maîtrise en 1422; plus tard, s'étant rendu en Italie il fut promu docteur, à Padoue en 1433, précisément à l'époque où, sous l'inspiration de Jean de Saccis, l'université de Cracovie introduisait des réformes dans sa faculté de médecine. Jean de Ludzisko était en outre assez versé en astronomie [1]; de plus il s'était imbu en Italie des idées de la renaissance et il se mit aussitôt à les répandre en Pologne.

A la date de 1449, les conclusions mentionnent encore Jean Świetlik, médecin de l'université; c'est du reste l'unique renseignement que nous possédions sur le compte de ce maître. Le docteur Bernard Hesse occupe la chaire de médecine à partir de 1450. En 1458, il figure à titre d'altariste de l'autel de S. Barthélémy au chateau dans un procès qui lui fut intenté afin de le dépouiller de ce bénéfice. C'était, comme on l'a vu, une fondation des Szafraniec, et l'altariste était tenu d'enseigner la théologie ou la philosophie. Si l'on accorda ce bénéfice à un médecin, ce fut par suite de l'étroite communauté, qui attachait la faculté des arts à celle de la médecine, communauté que nous avons déjà constatée. Bernard Hesse mourut vers 1465 [2].

Tous les médecins dont nous venons de parler n'étaient que de minces personnages [3]; mais le docteur Martin de Zorawica, près de Przemyśl, homme d'une instruction fort étendue et très variée, mérite de retenir notre attention. C'est de lui que date le renom de l'université en astro-

[1]) Tabulae Johannis de Lineriis scriptae per mag. Joh. de Ludzisko a. 1424, se trouvent d'après M. Karliński, à la bibliothèque de l'observatoire de Pulkawa. (cf. Karl. Les instituts universitaires de Cracovie (1864) p. 71.

[2]) Voir Conclus. univ. (1465).

[3]) Dans un sermon prononcé vers 1460, il est encore parlé de Nicolas d'Ostrow et d'Herman de Przeworsk, docteurs in medicinis de l'univ. de Cracovie (Cod. Epist. I, 2. 338). Les livres de médecine d'Herman de Przeworsk se trouvent au département des manuscrits de la bibliothèque Jagellonienne, n. 800 et 813.

nomie et en mathématiques. Nous avons déjà dit qu'une des plus anciennes fondations de l'université, favorisait spécialement ce genre d'études. Si dans les universités du moyen âge le défaut le plus apparent, le plus nuisible aux progrès du savoir était le manque de chaires stables destinées à un seul objet et de maîtres spécialistes, ne passant pas indifféremment de tel enseignement à tel autre, la fondation de Jean Stobner à l'université de Cracovie tranchait heureusement sur ces funestes pratiques, en créant, au commencement du XV-e siècle, une chaire d'astronomie et de mathématiques. Cette disposition exceptionnelle était d'un bon augure pour le développement de ces sciences en Pologne.

Néanmoins nous ne trouverions que fort peu de noms de mathématiciens et d'astronomes de valeur à citer dans la première moitié du siècle, si ce n'est peut-être Pierre de Swanow ou Zwanow, bachelier en 1431, et maître à la faculté des arts à Cracovie, en 1434. Dès 1433, il avait fait un cours sur les »Theorica Planetarum«, et les propositions d'Euclide [1]; il explique les tables du roi Alphonse, en 1440 [2]. Il professe encore en 1441, en qualité de magister artium [3]. Dans sa bibliothèque il possédait beaucoup d'ouvrages astronomiques et plusieurs manuscrits d'auteurs classiques. Il fut élu doyen de la faculté des arts en 1443; mais il ne tarda pas à se tourner vers la Théologie, et à enrichir sa bibliothèque de traités religieux qu'il légua à sa mort à la faculté de Théologie. Il avait obtenu le grade de bachelier à cette faculté [4].

Martin de Zorawica se présente à nous avec un talent et des services beaucoup plus méritoires [5]. Nous al-

[1] Liber Promot. CXLIV.
[2] Cod. bibl. Jag. n. 550.
[3] Jean de Ségovie, Historia Synodi Basil. II, 957.
[4] Voir Cod. bibl. Jag. n. 1544 et 1709.
[5] Grâce à la monographie de Birkenmajer: Martin Bylica d'Olkus. Cracovie, 1892. Voir du même l'édition de la »Géométrie de

lons pénétrer avec lui dans le domaine des sciences mathématiques et astronomiques; remarquons à ce propos que, chez nous, tous les progrès accomplis en astronomie à cette époque sont dus à des médecins [1].

Une partie de la vie de ce savant laborieux se passa dans des voyages à la conquête du savoir qu'il devait ensuite dispenser à ses élèves de Cracovie. L'humanisme ne fut pas étranger à ces pérégrinations. Martin commença ses études à Cracovie en 1438; bachelier en 1444, il devient maître l'année suivante. Il se met immédiatement à l'oeuvre et, en 1445, commente un de ses ouvrages, nouvelle »compilation«, sous le titre d'Algorismus Minutiarum, c'est-à-dire Arithmétique des nombres fractionnaires. Ce cours eut un grand succès; nous n'en donnerons pour preuve que le fait suivant: en 1447. Adalbert d'Opatowiec prit pour thème de ses leçons le traîté de Martin de Zorawica, et l'université de Cracovie, si conservatrice pourtant, ne s'opposa pas à cette innovation par laquelle était mis de côté l'Algorismus de Jean de Sacro Busto, seul en usage au moyen âge [2]).

Martin de Zorawica était alors absent de Cracovie. Il était parti en 1445 pour l'étranger d'où il rapporta dans sa patrie toute une série de titres académiques. Dans le manuscrit n 587 de la bibliothèque de Cracovie se trouve l'éloquente mention suivante: liber Martini de Premislia, Poloni, magistri universitatum Cracoviensis, Lipsiensis, Pragensis, Padovensis, Bononiensis ac doctoris medicinae. Cela signifie que le titre de maître à Cracovie lui fut confirmé, nostrifié, comme nous disons aujourd'hui, dans ces universités étrangères, c'est à dire qu'il fut incorporé au nombre des magistri de ces écoles, d'après l'expres-

---

Martin de Przemyśl«. Varsovie 1895. Nous sommes en outre redevables à l'obligeance de l'auteur, de fort précieuses indications.

[1]) Birkenmajer, Martin de Bylica, p. 19.

[2]) Cet Adalbert d'Opatowiec, docteur en médecine, sollicite en 1465, les bénéfices vacants après la mort de Bernard Hesse (Conclus. univ.).

sion du moyen âge. Martin quitta donc le pays en 1445, et visita successivement Prague, Leipzig, Padoue et Bologne. Mais le séjour en Italie où il s'initia aux nouvelles méthodes astronomiques et mathématiques et où il fut fait docteur en médecine lui fut sans aucun doute le plus fructueux. A Padoue, il rencontra probablement Georges Peuerbach qui professa l'astronomie dans cette ville de 1446 à 1448[1]). Peuerbach étendit les connaissances géométriques de Martin et inspira peut-être au savant polonais le désir de réformer la science astronomique croulante, surannée, dépourvue de méthode et ne répondant pas à la réalité des choses. De ces relations hypothétiques, mais probables, entre le maître allemand et Martin naquit par la suite une émulation de travaux identiques, avec les mêmes procédés et vers le même but. Martin de Zorawica professa l'astronomie à l'université de Bologne en 1448[2]) et fut reçu docteur en médecine à cette même université en 1449.

Le pays était impatient de voir revenir ce maître remarquable. Il était attendu par l'université qui lui réservait la charge vacante »ordinarium locum« en médecine et, pour ce motif, s'abstenait d'y nommer un autre candidat; il était attendu par Zbigniew Oleśnicki dont il avait été autrefois le médecin particulier, et qui, en proie aux infirmités de l'âge, réclamait les soins de Martin, de jour en jour plus nécessaires. Dlugosz qui se rendit en mission à Rome en 1449, devait à son retour ramener en Pologne Martin qui venait d'obtenir le grade docteur à Bologne[3]). Tous ces espoirs furent déçus. Quand Dlugosz arriva à Bologne, Martin avait quitté cette ville et

---

[1]) Voir Birkenmajer, Géométrie de Martin, de Przemysl p. 81. Nous ne faisons ici que suivre en tout ce guide compétent. Voir Favaro, Gli matematichi dello studio di Padova, p. 31—32.

[2]) Birkenmajer. Martin Bylica p. 114, d'après Dallari. I Rotuli dello studio Bolognese 1888, p. 26.

[3]) Cod. epist. I, 2, 92.

se trouvait alors en Hongrie. L'envoyé de l'évêque de Cracovie court à Bude [1]); il n'y trouve plus celui qu'il cherchait, mais il y apprend que, malgré ses promesses, celui-ci s'était engagé pour un an, chez le gouverneur de la Hongrie, Jean Hunyade. A ce sujet, Dlugosz dit amèrement que Martin de Przemyśl avait préféré un palais en Hongrie, à une chaumière en Pologne. C'est pendant ce séjour à la cour de Hunyade que Martin de Zorawica contracta amitié avec Jean Vitez, évêque de Waradyn depuis 1447, et hôte assidu de cette cour, foyer de lumières où des savants comme Paul Vergerius, le Grec Podachaterus et notre Grégoire de Sanok avaient trouvé un opulent asile. Dans ce cercle savant, Martin puisa des inspirations pour l'avenir et sut répondre aux questions de son bienfaiteur, l'éminent évêque, qui s'intéressait beaucoup à l'astronomie et correspondait avec Georges Peuerbach: celui-ci, sur la demande de Vitez, avait dressé les fameuses »Tabulae Varadienses«, pour le calcul des éclipses du soleil et de la lune [2]).

Il n'était pas aisé d'arracher le maître polonais à un milieu si attachant et si agréable. Cependant cédant aux instances réitérées d'Oleśnicki, il finit par se rendre à Cracovie, vers 1450. Le mit-on immédiatement en possession de la chaire qu'on lui avait assignée, lui en donna-t-on une autre? Nous l'ignorons. Nous n'avons aussi que des renseignements fort sobres sur ses travaux médicaux, et nous ne savons pas si, en dehors de ses fonctions auprès d'Oleśnicki, il fit des cours de médecine à l'université [3]).

---

[1]) Martin, parait-il, s'était engagé à revenir au pays, ainsi qu'il ressort de ce passage de Dlugosz. Cod. epist. I, 2, 86: ut darem veritatem conclusioni in balneis philippensibus mutuo firmatae.

[2]) Voir Fraknoi, Mathias Corvinus, p. 292. Ces »Tabulae« sont conservées à la bibliothèque de la Hofburg à Vienne (Cod. lat n. 5291); le ms. bibl. Jag. n. 606 contient sans doute les mêmes calculs.

[3]) Il était médecin de l'évêché. Voir Birkenmajer, Géométrie de Martin Król p. III.

En revanche, il se signale par des ouvrages remarquables en astronomie et en mathématiques. A peine arrivé à Cracovie, il publie un traité »véritable attentat contre une des autorités sacrées du moyen âge: les théoriques et les tables d'Alphonse, qui, depuis deux cents ans, passaient pour le dernier mot de la science astronomique«. Ces tables avaient été composées à Tolède en 1251, par une quinzaine d'astronomes arabes et juifs, à l'instigation d'Alphonse X, roi de Castille. »Les canons et les tables établies sur cette base, tendent à faire concorder toute l'astronomie antique avec les observations et les découvertes opérées pendant la période arabe«. On ne tarda pas cependant à s'apercevoir que ces tables étaient en désaccord avec le ciel, qu'elles contenaient des erreurs; mais ce ne fut qu'au XV-e siècle qu'on se décida à des travaux »quo possent salvari apparentia astrorum«[1]). Le traité de Martin de Zorawica, portant probablement le titre de »Correctiones tabularum Alphonsi«, était un essai devançant, paraît-il, le fameux ouvrage de Georges Peuerbach, qui eut tant de retentissement dans la seconde moitié du XV-e siècle[2]). Le livre de Martin diffère assez de celui du savant viennois; nous ne prétendons cependant pas nier que la fréquentation de ce dernier à Padoue n'ait eu beaucoup d'influence sur le plan et les idées scientifiques de l'écrivain polonais. Martin de Zorawica sentait parfaitement l'insuffisance de la science astronomique de son temps. Il se mit donc résolument à la rectification des erreurs et créa une théorie en vertu de la quelle le calcul des phénomènes astronomiques devait exactement correspondre au cours des planètes, de la lune,

[1]) Voir là-dessus Birkenmajer. Martin Bylica, p. 25, 115.

[2]) Voir Aschbach, Geschiehte der Wiener Universität (1865) p. 488. Peuerbach écrivit aussi des »Tabulae eclipsium »(ibid. 489). Martin de Zorawica composa de même un traité« de eclipsibus«. Voir Birkenmajer, Martin Bylica p. 24. Les rapports entre ces deux savants ne sont pas encore suffisamment éclaircis.

à l'apparition des éclipses, des solstices et des équinoxes. C'était redresser les procédés défectueux jusqu'alors en usage, relever une science en péril, et l'année 1543 devait enfin mettre le sceau à tous ces vains efforts libérateurs.

Martin composa pour 1451 et 1452, peut-être même pour les années suivantes, des almanachs, appelés judicia où étaient consignés les pronostics des phénomènes célestes, calculés astronomiquement une année à l'avance [1]). Son ouvrage sur la géométrie, ou plutôt sur l'arpentage, quoique moins original au point de vue mathématique et inspiré par Georges Peuerbach, présentait une valeur beaucoup plus considérable [2]). Le dernier enfin »des écrits aujourd'hui connus de Martin de Zorawica porte le titre de »Canones super Calendarium«. Il fut composé en 1456, visiblement dans le but d'établir les principes d'un calendrier perpétuel. L'auteur avait sans doute été poussé à ce travail par le mémoire du concile de Bâle sur le projet de réforme du calendrier Julien, proposé par le cardinal Nicolas de Cuse, mémoire que Strzempinski avait communiqué à l'université de Cracovie«. Martin mourut vers 1460, après une existence des plus remplies. En dehors des ouvrages dont nous venons de parler, il a encore laissé des commentaires sur le »Quadripartitum« de Ptolémée; il étudia aussi l'»Almagest« l'unique canon scientifique que nous ait légué l'antiquité en astronomie.

Son érudit biographe le considère comme une personnalité d'un mérite bien supérieur à celui de beaucoup

---

[1]) Voir Birkenmajer. Martin Bylica, p. 24 et 116. L'obligation de composer le calendrier annuel incombait à la chaire Stobner: Almanach quoque singulis annis universitati praesentabit, lisons-nous à la date de 1476 dans le Cod. dipl. univ. Crac. III, 47. Nous ne saurions pourtant en inférer que Martin de Zorawica, détenait cette chaire en 1450–52.

[2]) Voir Birkenmajer au sujet des rapports entre ce traité et les ouvrages du mathématicien padouan Beldomandi, ainsi que les théories de Peuerbach. Géométrie de Martin Król p. 79, 80.

de savants universellement célèbres. C'est sans doute à lui que l'académie cracovienne fut redevable d'être considérée à partir de cette époque, comme un brillant foyer des études mathématiques. Dans son »Historia Bohemica«, écrite vers 1458, Eneas Sylvius parle de Cracovie en ces termes: »Cracovia in qua artium liberalium schola floret, arte mathematica celebris«. La gloire de l'astronome viennois, Georges Peuerbach, relégua dans l'ombre les mérites de Martin de Zorawica. Tous les deux moururent fort jeunes, à peu près vers la même époque: Peuerbach en effet expira en 1461; mais il laissait un éleve, le fameux Regiomontanus, qui avec une piété filiale honora la mémoire de son maitre et s'attacha à en accroître le renom.

Le nom de Martin de Zorawica franchit certainement les frontières de la Pologne. Au commencement de son ouvrage sur les tables d'Alphonse, il exprimait le désir »ut almae universitati Cracoviensi honor augeatur diutine«: ce voeu fut exaucé. Le souvenir de ses travaux resta vivant à Cracovie, non seulement pendant tout le XV-e, mais encore au XVI-e siècle: le célèbre Brudzewski le citait dans ses leçons mathématiques [1]). Il perpétua d'ailleurs son nom à l'université par la fondation d'une chaire d'»astrologie«, c'est à-dire d'astronomie [2]). En un mot, il fut le vrai créateur de cette étude dans notre pays, et l'avenir devait récompenser ses efforts. La chaire de Martin Krol — c'est sous ce nom qu'il est désigné par la postérité [3]) — exista dès lors à l'université, et chaque titulaire fut tenu d'expliquer les ouvrages de Ptolomée et des

[1]) Birkenmajer, Martin Bylica, p. 113.

[2]) Liber Prom. p. 35. Voir Cod. epist. I, 2, 338: qui in hac universitate suis laboribus mathematicam et astronomiam notabiliter ampliavit et collegiaturam pro astronomia et astrologia suis sumptibus erexit.

[3]) Au Lib. Prom. p. 35. année 1444, on fait suivre son nom de ces mots: iste fuit doctor Rex in medicinis. Il sortait sans doute d'une famille de Przemyśl appelée Król (soit Rex, en latin).

autres astronomes; il devait en outre, à l'exemple du fondateur, composer annuellement un »judicium« autrement dit des pronostics dont il ferait offrande à l'université [1]).

Cette personnalité annonce les nouvelles méthodes, les nouveaux essors: »Martin est tout moderne par son esprit critique et investigateur; il semble pressentir la révolution qui va s'accomplir dans les études, prévoir l'idéal qu'on poursuivra dans les arts et dans les sciences en général, dans les sciences exactes en particulier«. Nous le quittons sur ce jugement de son très compétent historien [2]).

A la suite de Martin de Zorawica, nous nous sommes écartés de la médecine pour l'astronomie. Ce maître fut cependant mis au nombre des médecins par les générations qui vinrent après lui [3]): ses fonctions à l'université autorisaient d'ailleurs cette appellation. Malgré les brillantes leçons de Martin, la faculté de médecine à cette époque ne déploya aucune activité extraordinaire: elle était en progrès pourtant, puisqu'en 1441, elle comptait deux maîtres: Jean de Dobra et Jean de Ludzisko [4]).

Passons à la faculté des décrets. Nous avons déjà précédemment fait ressortir son importance ainsi que l'oeuvre scientifique et politique de ses maîtres, pendant les années qui suivirent la fondation de l'université. Après la mort de Jagellon, elle ne se maintint pas à la même hauteur, sans toutefois qu'elle manquât de talents remarquables. Nous retrouverons, en parlant de la théologie quelques décrétistes connus: on sait que la plupart des

[1]) Voir Cod. univ. Crac. III, p. 47. an. 1476.
[2]) Birkenmajer. La géométrie de Martin Król. p. IV.
[3]) Oraisons funèbres dans le Cod. epist. I. 2, 337.
[4]) Jean de Ségovie cite aussi deux médecins à cette époque. Hist. syn. Basil II. 956.

maîtres de la faculté dont nous nous occupons, tâchaient de passer à celle de théologie.

En parlant des mémoires de l'université, Jean de Ségovie nomme huit décrétistes. Il serait difficile aujourd'hui de savoir combien parmi eux étaient chargés de cours, et comment ils s'étaient partagé les matières a enseigner. En effet Jacques Zaborowski, constituant une fondation en 1441, décide qu'après sa mort le droit de disposer de cette fondation reviendra aux »doctores juris canonici actu legentes«, et dénomme comme tels »ordinarius cum aliis tribus« [1]).

Il serait ici question du professeur »institutionum juris canonici«, de celui qui était pourvu du bénéfice de Sainte-Madeleine, et pour cela appelé »Magdalenisticus«, d'un troisième dit »de Luborzyca«, et enfin du maître titulaire d'un canonicat au château. Ce dernier n'était pas surchargé de besogne: en considération de son âge, ordinairement fort avancé, de ses devoirs à la cathédrale ou de ses services passés, il était totalement dispensé de l'enseignement, ou avait au plus une heure de cours par semaine; encore lui était-il loisible de se faire remplacer. Quelques-uns des huit décrétistes cités par Bonfili ne professaient plus ou étaient entrés à la faculté de théologie.

Nous avons déjà fait connaître les dotations des décrétistes. En 1451, Jean Elgot lègue à l'université sa maison sise rue Grodzka, entre le »collegium juridicum« et l'église de S. Marie-Madeleine, pour y loger le premier professeur des décrets. Les décrétistes d'ailleurs habitaient, les uns, en qualité de chanoines de S. Florian, au collège du roi Ladislas, les autres, à leur propre collège, rue Grodzka, où résidaient aussi, à coté des »juris canonici lectores«, d'autres professeurs et même des personnes n'appartenant pas à l'université, et ce, moyennant rétribution (cameralia) [2]).

[1]) Codex univers. Crac. II. 4.

[2]) Voir là-dessus Conclusiones universitatis, aux années 1449, 1451, 1454. Nous lisons à la première de ces dates: Quod doctores

Pendant le concile de Bâle où, sans compter les questions théologiques, on discuta tant de points juridico-ecclésiastiques, la faculté des décrets dut assumer l'étude de ces problèmes de droit et dicter les décisions sur l'attitude à prendre par l'université dans toutes ces luttes, dans tous ces débats. Les canonistes de cette époque élevaient aussi la voix en ce qui touchait à l'économie politique, sévères gardiens des vieilles conceptions canoniques, et adversaires des nouvelles formules, des nouveaux courants commerciaux, des chercheurs de sources inconnues de richesses, de spéculations non tentées jusqu'à ce jour.

Les canonistes considéraient comme un devoir de défendre la moralité contre l'égoïsme du capitalisme romain, et l'opposaient, cette moralité, aux tendances intéressées de la société [1]. C'était combattre pour une noble cause, mais une cause perdue d'avance en présence d l'évolution économique et des besoins du temps. On vit alors paraître cette multitude de traités qui encombrent les manuscrits du moyen âge, sur les contrats, les ventes et achats, l'usure. Henri de Langenstein, Henri de Oyta, secondés par Mathieu de Cracovie [2]) et, plus tard, par le théologien décrétiste Benoit Hesse [3]), rivalisèrent d'ardeur à fulminer contre ces pratiques avides. Jean Gerson, à son tour, vint se joindre à eux, et, vers le milieu du siècle, l'infatigable Jean Capistran déclara une guerre acharnée aux pratiques commerciales en faveur [4]).

---

juris canonici lectores ordinarii per se habitantes in Collegio a solutione censuum sint absoluti, alii vero dres et cuiuscumque status sint inhabitantes censum solvere tenebuntur.

[1]) Voir Stintzing: Geschichte der populären Litteratur des röm. Kanon. Rechtes (1867) p. 490—491. Burdach. Vom Mittelalter zur Reformation p. 40, appelle cela ironiquement: Beichtstuhljurisprudenz, die das Grenzgebiet zwischen Recht und Moral casuistisch nach der Methode des canonischen Rechts behandelt.

[2]) Cod. Jag. 1309.

[3]) Cod. Jag. 2392; de usuris, emptionibus, etc.

[4]) Stinzing. l. c. p. 544.

Nous avons déjà présenté à nos lecteurs trois décrétistes fameux, mis en lumière au moment du concile de Bâle, par leur talent et leur doctrine conciliariste: Elgot, Derslaw de Borzynow, Thomas Strzempiński. La haute situation ecclésiastique qu'occupait Elgot lui assurait d'ailleurs un rôle prépondérant. Il fut pendant de longues années le bras droit d'Oleśnicki, et ses opinions lui valurent de l'antipape Amédée le titre d'auditeur papal [1]. Il mourut en 1452. Derslaw finit aussi ses jours cette même année, après avoir passé les derniers mois de sa vie dans la retraite, au couvent des chanoines réguliers auxquels il légua d'opulentes dotations.

Au retour du concile, Strzempiński, après avoir franchi les facultés inférieures se consacra à la théologie et, en 1443, y devint maître. Ce personnage, à la plume facile et à la vaste érudition, »silentium amans«, rapporte un contemporain [2], sut attirer sur lui l'attention et prit une place en vue, d'abord dans l'université, puis, comme évêque de Cracovie, dans le clergé de Pologne. A côté de ces décrétistes nous devons encore citer, sans nous arrêter aux noms insignifiants, Nicolas Spiczmer ou Spiczymir, chantre du chapitre de Cracovie, doyen de Posen, et, pendant de longues années, collecteur du denier de Saint-Pierre en Pologne [3]; Jacques Zaborowski, cinq fois recteur de l'université, entre 1420 et 1447, signataire d'une protestation des professeurs contre le couronnement projeté de Witold [4], décédé en 1449, après avoir créé une fondation en faveur de la bourse des canonistes et de la nouvelle collégiature de la faculté des artistes; Nicolas de Kalisz, professeur de droit canon à la cathédrale de Gnie-

---

1) Cod. epist. saec XV, III, 73.
2) Mon. Pol. III, 376.
3) Voir Cod. un. Crac. II, 143 et le Catalogue des ms. Jag. n. 2415.
4) Codex epist. II, 252.

zno[1]) et à l'université de Cracovie où, lector ordinarius, il est élu recteur en 1453; plus tard, pendant l'épiscopat de Thomas Strzempinski et de Lutek de Bzezie, il jouit au chapitre d'une très grande considération.

Jacques, fils de Parkosz, au blason Godziemba, né à Zorawice, près de Sandomir, fut aussi l'un des membres remarquables de la faculté des décrets. Elevé à Cracovie, il devint maître à l'université, en même temps que curé de Saint-Stanislas, à la Skalka[2]). Lié avec Oleśnicki, Jacques dédia à ce prélat un traité théologique de Mathieu de Cracovie, auquel il avait composé une préface[3]). Il fut recteur en 1439, 40 et 41. Au cours de ce troisième rectorat, il accomplit plusieurs réformes au sein de l'école cracovienne. Ce n'est pourtant pas à ses qualités administratives qu'il dut son renom, mais à un petit ouvrage qui se répandit bien au delà de la sphère à laquelle il était destiné. Dans un précédent chapitre nous avons déjà montré combien l'université s'était attachée à propager à côté de la langue scientifique, le latin, la langue polonaise. L'obstacle le plus nuisible à l'extension de cette dernière, était l'incertitude, la variabilité de l'orthographe. En Bohème, l'homme qui s'était mis à la tête du mouvement national, n'avait pas dédaigné de s'intéresser à ce détail, condition indispensable d'ailleurs du développement de la littérature et même, jusqu'à un certain point, de la formation des idées. Jean Huss écrivit, en 1411, une »Orthographe bohème«, à l'usage des écoliers et, par là, rendit un service signalé à la langue tchèque. Afin de simplifier l'écriture des mots, au lieu d'assembler et de combiner quelques lettres latines pour figurer des sons tchèques, il fit usage de signes diacritiques, et à l'aide de divers accents placés sur les lettres latines, leur fit exprimer les

[1]) Acta iudicii eccles. gnesn. (Ulanowski) p. 181, année 1452.
[2]) Cod. univ. Crac. II. 11.
[3]) Catal. des ms. Jag. n. 2140. Au sujet de ces relations, voir Cod. epist. I. 2, 43.

sons de sa langue natale. L'ingénieuse audace de Huss ne trouva d'écho en Pologne que vers 1440. A cette date l'»Orthographe« de Huss tomba entre les mains de Parkosz, et celui-ci résolut aussitôt de suivre l'exemple du réformateur et d'imaginer aussi un »obecado« pour les Polonais [1]). Il est à regretter qu'il n'ait pas complètement adopté le procédé de son prédécesseur, car, tandis que Huss avait surtout voulu simplifier l'écriture, Parkosz, plus timide, conserva en beaucoup de cas les anciennes combinaisons, en y adjoignant des signes empruntés à la musique et devant reproduire les diverses consonnances polonaises. Ce système hybride et compliqué ne pouvait être généralement admis et ne remplissait point les conditions qui l'eussent rendu durable. Il n'en est pas moins vrai que Jacques a mérité la reconnaissance de la postérité pour avoir, le premier, montré le mal à réparer, et ouvert la route à de plus heureuses innovations.

Il est probable que Jacques Parkosz ne se fit guère remarquer comme décrétiste, car on n'a de lui aucun mémoire, pendant la féconde époque du concile de Bâle.

Cette faculté des décrets, peut-être en raison de ce que ses membres étaient détournés de leurs devoirs pédagogiques par la politique et les affaires, à plusieurs reprises menaça ruine. Elle traversa sans doute une de ces crises vers 1451, puisque cette année-là, l'université prit à l'égard des décrétistes des mesures rigoureuses [2]). Le professeur négligent, après trois avertissements, serait privé du »salarium« qu'il touchait, soit en espèces, soit en dîmes, et même destitué. »En outre, ajoutait le décret, puisque le »lector ordinarius« est le maître principal de la faculté, c'est à lui de veiller à la ponctualité de ses collègues et

[1]) Voir Wislocki. L'enseignement du polonais dans les écoles. Léopol 1868, p. 8.

[2]) Conclus. univ. année 1451, et archives de l'un. Jag. fasc. 487, n. 14362.

de les inciter au travail. D'après les statuts, il doit lire une heure et demie, organiser des répétitions et des exercices pratiques pour les écoliers; les jours de cours (dies legibiles), il doit s'acquitter consciencieusement de sa tâche, ne pas s'accorder de congé sous les plus futiles prétextes, et ne pas profiter de la première occasion venue pour se dispenser de ses leçons«. Cet acte accuse des errements fâcheux à cette faculté; il prouve que vers le milieu du siècle l'étude des décrets ne se maintint pas à la hauteur où nous l'avons vue aussitôt après la fondation de l'université.

La théologie, au contraire, était toujours cultivée avec ardeur. André de Kokorzyn, maximus artista, comme l'appela plus tard Galka, mourut vers 1434 [1]). Nicolas Kozlowski, vieilli, quitta ce monde en 1443. Mais ces deux maîtres eurent des contemporains et des successeurs, comme eux actifs et éclairés.

Quant à la dotation de cette faculté, nous avons dit qu'elle était principalement tirée des bénéfices de S. Florian. L'université choisissait, parmi les chanoines, des professeurs qu'elle chargeait de la »lectura ordinaria« de théologie, poste regardé comme supérieur; de là, le théologien passait au chapitre du château [2]). Les places et les charges à la collégiale s'étaient multipliées avec le temps. Jagellon avait attribué à l'université le décanat, la chantrerie, quatre canonicats et les revenus de trois chancelleries. Nous avons noté que la custodie passa en 1427

[1]) Il est encore vivant en 1432, et vient une dernière fois au «Collegium», ce que constatent les conclusiones domus maioris.

[2]) Voir Conclus. domus majoris, à la date de 1497. En 1491, le doyen du chapitre de S. Florian est appelé à la »lectura ordinaria«, à cause de son grand âge et pour lui assurer plus de repos (Conclus. un. 1491). Le »lector ordinarius« recevait, paraît-il, une rétrbiution de 40 florins. (Conclus. univ. 1493).

sous le patronat de l'université et que, cette même année, Zbigniew Oleśnicki érigea un nouveau canonicat sur les revenus de cette custodie. Dlugosz, qui écrivit son „Liber Beneficiorum“ en 1470, compte encore les canonicats formés des chancelleries de Sieradz, Lenczyca et Posen. Il y aurait donc eu, avec le décanat, la custodie et la chantrerie, huit prébendes, soit, en tout, onze bénéfices réservés aux professeurs de l'université. Les documents du temps dénombrent, en 1439, huit professeurs chanoines; neuf, à un autre moment[1]), dix, en 1447[2]). Comme on le voit, le chiffre varie: certaines collégiatures n'étaient pas fixes, en sorte que, plus tard, on ne cite généralement que huit chanoines maîtres[3]). La cure de S. Florian fut, dès l'origine, en dehors du chapitre. Dans celui-ci, le décanat était la prélature la plus élevée; venaient ensuite la custodie et la chantrerie. Cette dernière était assez mal dotée; il semble même qu'elle était inférieure sous ce rapport aux autres canonicats, puisque les »collegiati« royaux admis au chapitre de S. Florian, occupaient en premier lieu la chantrerie[4]). Aussi ne trouvait-on pas facilement de titulaire pour ce bénéfice qui était »cum egressu« et nécessitait des séjours temporaires à Olkusz; Venaient ensuite les autres canonicats. Les professeurs étaient exemptés de la »cura animarum«, dévolue à sept vicaires; cependant les prébendiers devaient prendre part aux offices religieux, pour lesquels d'ailleurs il leur était alloué des fonds. Aussi les professeurs ne se faisaient-ils pas faute de se plaindre de ces obligations qui les contraignaient à quitter si souvent le »collegium«. Chaque bénéfice avait ses re-

[1]) Cod. univ. Crac. I, 191, 193.

[2]) Ibid. II, 41—42.

[3]) Nous lisons dans les Conclusiones maioris domus, à la date de 1453: Cancellaria posnaniensis fuit olim collegiatura, ce qui signifie que ce bénéfice avait cessé d'être attaché aux fonctions de professeur à l'université. Nous verrons plus tard qu'il n'avait pas absolument cessé d'exister.

[4]) Conclus. domus mai. 1440.

venus particuliers, provenant en majeure partie des dîmes; en outre, les prélats et chanoines possédaient en commun des propriétés comme la terre de Czaple et quelques maisons à Kleparz [1]). Primitivement, le doyen devait avoir la gérence de tous les biens des professeurs chanoines. Mais cet usage tomba promptement en désuétude: au cours même du XV-e siècle, l'administrateur ou proviseur est élu par le chapitre.

A côté de cette dotation principale, les théologiens avaient encore d'autres revenus et bénéfices. Il ne leur était pas nécessaire d'être docteurs pour être pourvus de ces prébendes. Ce titre, le plus élevé de la hiérarchie universitaire, était fort difficile et fort coûteux à obtenir. Aussi voyons-nous parmi les prébendiers de S. Florian beaucoup de bacheliers, de licenciés en théologie, professeurs extraordinaires, comme nous dirions aujourd'hui.

Parmi les théologiens fameux de cette époque citons: Jean de Radochonce, un des plus anciens membres de l'université où il fut recteur une première fois en 1424, puis en 1431. La bibliothèque possède un grand nombre de manuscrits philosophiques et théologiques, dons de ce maître [2]); Laurent de Ratibor, recteur en 1428, quoique simple bachelier en théologie. Plus remuant que le précédent, il écrivit un des mémoires conciliaristes cracoviens; Barthélémy de Radom, recteur en 1444 et 1445, un des anciens aussi de la faculté. Il mourut, de même que Jean de Radochonce, vers 1450. Jean Elgot, annonçant leur décès à Dlugosz, s'exprime en termes élogieux au sujet de Barthélémy de Radom: »valens et supra alios erat in facultate theologiae« [3]).

Benoît Hesse, de Cracovie, frère de Bernard qui pendant la même période se distinguait à la faculté de mé-

[1]) Dlugosz. Liber Benef. I. 497.

[2]) Voir N. N. 442, 736, 1408, 1449, 1721, 1938, 2041, 2148, 2185, 2223, 2341.

[3]) Cod. epist. I. 2. 100.

decine, était bien supérieur à ceux que nous avons dénommés plus haut. Après avoir terminé ses études à Cracovie, Benoît, maître en 1415, fut doyen des artistes en 1421, et recteur de l'université en 1427. Sa carrière se prolongea jusqu'en 1455, où nous le retrouvons encore enseignant, en qualité de théologien et de décrétiste. Il y a de lui, à la bibliothèque Jagellonienne, des ouvrages sur Aristote, l'Ecriture Sainte et la théologie. Il était aussi versé en droit canon, comme d'ailleurs la plupart des théologiens de ce temps [1]). Conciliariste passionné, il composa, en 1440, un mémoire en faveur de la suprématie du concile. Il fut, après François de Brzeg et l'éminent Jacques de Paradis, le théologien cracovien le plus écouté de son époque [2]). C'est grâce à cette popularité, non moins qu'à ses aptitudes administratives, qu'il fut élu six fois recteur, la dernière fois en 1455. Il mourut peu de temps après.

Sorti de la même école, élève, comme Hesse, de François de Brzeg, de Stanislas de Skalmierz et de Paul Wladimiri, Jacques de Paradis fut sans contredit un des meilleurs maîtres de l'université de Cracovie au XV-e siècle. Après Mathieu de Cracovie, il tient la première place parmi les théologiens. Tout enflammé de zèle réformiste, il contribua puissamment à pousser l'académie dans le parti conciliariste, et soutint en Pologne le concile sur lequel il comptait pour la réalisation de ses vues. Sa renommée ne resta pas confinée à son pays: elle se répandit dans toute l'Europe où sa parole éloquente trouva mille échos. De basse extraction, probablement d'origine allemande, il naquit cependant en Pologne et en-

---

[1]) Cod. Jag. 2392: De usuris, emptionibus, etc. Leçons sur Aristote, cod. 1367 et 1901, commentaires de l'Ecriture-Sainte, cod. 1366 (achevé en 1448) et cod. 1368. Le Cod. 1369 renferme divers traités ayant rapport au concile de Bâle, par Hesse et d'autres auteurs.

[2]) L'abbé Fijalek: Etudes sur l'hist. de l'univ. p. 148, où se trouvent beaucoup de détails sur Hesse.

tra d'abord au monastère des cisterciens de Paradis, puis à celui de Mogila. Lorsque le concile de Constance precrivit aux cisterciens de l'Orient de fréquenter l'université de Cracovie, Jacques était certainement chez ces religieux. En 1420, quelques-uns de ces moines s'inscrivent à l'université, et parmi eux, »Jacobus frater de Paradiso«. A partir de ce moment, et pendant vingt ans, sa vie se partage entre Mogila et l'université. Bachelier en 1421, il devient maître ès arts en 1423. Quelques années après, il s'adonne à la théologie et devient maître à cette faculté en 1432. Comment remplit-il ses fonctions, comment put-il concilier ses devoirs à Mogila avec ceux de professeur? Il serait difficile de s'en rendre compte. Toujours est-il qu'il commença de fort bonne heure à réfléchir et à écrire sur la réorganisation de la vie monastique, l'amélioration des esprits et des moeurs. C'est en Pologne que parurent ses premiers ouvrages sur ce sujet: De temptacione et consolacione religiosorum, De tribus substancialibus, c'est-à-dire, Des voeux monastiques, tractatus super esum carnium. En 1431, on le trouve au nombre des maîtres qui disputent avec les Hussites. Pendant le concile de Bâle, il est un des plus vaillants partisans de l'assemblée, un des plus hardis promoteurs de la réforme de l'Eglise, à tel point que ses discours virulents blessaient parfois ceux-là mêmes qui étaient de son opinion. Mais sa sincérité n'était pas douteuse; c'est du fond de son coeur ardent, hautement épris du bien, qu'il parlait, tandis que sa vie exemplaire donnait de la force à ses discours et les inspirait. Jacques de Paradis fut donc un des champions les plus convaincus du conciliarisme, parce qu'il croyait les conciles capables de conduire l'Eglise vers l'idéal qu'il rêvait. Il quitta plus tard l'ordre de Citeaux et Cracovie pour devenir chartreux à Erfurt. Ayant échoué dans ses tentatives d'amendement de l'Eglise et des ordres religieux, il voulut se réformer lui-même et s'imposa la règle austère de S. Bruno. Mais de nombreux écrits avaient

rendu fameux le nom de l'humble cénobite. La plupart de ces ouvrages traitaient des problèmes de morale, tendaient à l'épuration des moeurs ecclésiastiques et conventuelles. Cette préoccupation absorba toute sa vie. Il est probable qu'il adressa au concile de Bâle un mémoire où il exposait ses vastes idées régénératrices. Après la dissolution de cette assemblée, il écrivit sur le même sujet au pape Nicolas V. »Frère Jacques avait un esprit pénétrant et élevé; il connaissait tous les vices de son époque et ne désirait rien tant que d'y porter remède, de les déraciner«. Sa parole hardie fouaillait sans pitié les travers et les bassesses. En conciliariste irréductible, il anathématisait »ceux qui non seulement s'efforcent d'étouffer la fille sainte du concile, la réforme, mais ont encore tué la mère, c'est-à-dire le pouvoir et l'apostolat des conciles eux-mêmes«[1]). Dans son écrit »De negligentia praelatorum«, il s'élève avec colère contre les richesses des couvents, richesses contraires aux règles; il traite de voleurs, de brigands, les moines qui se sont laissés séduire par l'appât de l'opulence; il invite les princes à châtier cette corruption par la confiscation des revenus. Dans sa lettre à Nicolas V, intitulée »Avisamentum ad papam pro reformatione ecclesiae«, il attaque les collations romaines, les provisions qui empiétaient sur la liberté électorale des chapitres. Nicolas V, loin de s'offenser de ces intempérances de langage, fut toujours plein d'estime pour leur auteur et même alla jusqu'à faire l'éloge de plusieurs boutades de l'écrivain. Jacques de Paradis cependant n'avait pas hésité à écrire que le pape est la norme de l'Eglise, mais que sa norme, à lui, c'est la volonté de Dieu et.... les décisions des conciles oecuméniques. L'ancien basiléen osait jusqu'au bout affirmer ses convictions.

Dans la littérature réformiste du XV-e siècle, Jacques de Paradis occupe un rang supérieur, et par le nombre et

---

[1]) Kampschulte, die Universität Erfurt. Trèves 1858, I. p. 15.

par la valeur de ses écrits. Beaucoup d'entre eux furent popularisés plus tard par l'impression et pendant longtemps ils ne perdirent rien de la faveur qui les avait accueillis. Les théologiens de Cracovie, subjugués par l'audace et la chaleur de la parole de Jacques, le prirent pour guide, et c'est bien à l'assurance impétueuse des théories conciliaristes de ce maître que l'université dut de s'engager si avant dans le parti du concile, d'y persévérer même alors que tout le monde l'avait abandonné.

Jacques de Paradis ne paraît plus en Pologne après 1441. Il quitta Cracovie pour se retirer, comme nous l'avons dit, chez les chartreux où l'attirait sa soif d'austérité et de mortification. Au surplus, son rôle lui paraissait peut-être fini en Pologne; et qui sait si la violence de ses opinions ne lui avait pas fermé les portes de Mogila et ne l'avait pas chassé du pays? En tout cas son esprit y demeura; les flammes qu'il avait allumées à Cracovie ne s'éteignirent point, et bien des âmes vinrent se réchauffer à ce feu sacré [1]).

Près de ces maîtres fameux, de ces bruyants lutteurs théologiques, vivait alors à Cracovie, dans l'ombre solitaire de sa cellule, un studieux personnage qui s'était proposé d'édifier son prochain par des exemples et des préceptes, et qui, loin du monde, écoutait le bruit du siècle et observait le mouvement des esprits et des âmes autour de lui. Ce n'était pas un savant; il ne parvint pas à la gloire scientifique, il n'en apporta point à l'université; mais il fit mieux: il la décora de l'auréole de ses vertus et de sa sainteté. Le plus humble, le plus simple des hommes, il se tient à l'écart de toutes les manifestations publiques de l'université. Enfermé dans sa retraite, il prie sans doute pendant que les autres s'agitent, ou bien avec son zèle

---

[1]) Les sources ont été citées par Kessel dans: Wetzer und Weltes Kirchenlexikon, et surtout par M. l'abbé Fijalek dans sa belle monographie de Jacques de Paradis (1900).

accoutumé, il transcrit les ouvrages et les pensées d'autrui sur ces énormes in folio qui font notre étonnement et témoignent de l'infatigable labeur de sa plume. Et tandis que ses collègues sont ensevelis dans l'oubli, l'Eglise célèbre ce modeste serviteur de l'université et de Dieu, et chante en l'honneur de Jean Kanty:

Gentis Polonae gloria
Clerique splendor nobilis
Decus Lycei et patriae
Pater, Joannes, inclyte.

Il s'inscrivit à l'université de Cracovie en 1413. En 1415 il était bachelier et, en 1418, maître ès arts. Il se rendit bientôt après à Miechów, envoyé par l'université pour y diriger l'école du monastère du S. Sépulcre. De retour à Cracovie, en 1429, il commença à professer à la faculté des artistes, dont il fut doyen en 1432, 1437 et 1438. Il faisait alors des leçons sur Aristote et se préparait à subir ses examens de théologie. En 1439, il devient bachelier; en 1443, maître en théologie et lector ordinarius. A partir de ce moment, il est attaché à l'université pendant une longue suite d'années, jusqu'à sa mort, survenue en 1473 [1]); et, particularité caractéristique, malgré ces longs services, il ne fut point appelé à la tête de l'école à laquelle il consacrait sa vie.

Cette vie ne fut qu'un continuel travail. Il écrit sans cesse, aussi bien dans sa petite chambre de Miechów (in stubella scholae Mechoviensis) que dans sa cellule du collège du roi Ladislas; il écrit pour lui-même, pour les autres, pour s'occuper, pour chasser l'ennui (pro taedii et otii évitatione [2]), pour la gloire de Dieu. A la fin de ses manuscrits nous voyons la formule ordinaire d'actions de

---

[1]) M. Wislocki a établi la chronologie de S. Jean Kanty. Voir Comptes rendus de l'académie des sciences de Cracovie en 1890. Classe d'histoire, p. 17, Cracovie, 1891.

[2]) Ms. bibl. Jag. 2603.

grâces à Dieu pour l'ouvrage mené à bon terme, et quelquefois un mot sur sa personne qu'il dévoile timidement par les expressions (per Joannem quendam)[1], sur son mauvais style dont, il faut l'avouer, il n'avait guère lieu d'être fier[2]. C'est ainsi qu'il transcrivit tout ou partie des oeuvres de S. Augustin, de S. Thomas, les commentaires d'Holkot sur les Livres Saints, et plusieurs traités de théologie; souvent, pour plus de sûreté, il compare deux exemplaires d'un même ouvrage[3]; le concile de Bâle et la lutte de l'Eglise avec le hussitisme l'intéressent au plus haut point. Le manuscrit n. 414 de la bibliothèque jagellonienne contient quantité de notes sur toutes les questions dont eurent à s'occuper les conciles du XV-e siècle. C'est un volumineux recueil auquel Jean Kanty adjoignit plusieurs discours prononcés à Bâle. Le codex n. 1690 a trait à la polémique avec les Hussites. Il existe encore aujourd'hui à la bibliothèque quinze gros manuscrits de la main de ce laborieux copiste[4]; et ce n'est pas là tout; beaucoup d'autres codex ont été perdus ou ont été envoyés à Rome. En présence de cet écrasant labeur, de cette obscure besogne de manoeuvre, si impersonnelle et si remplie d'abnégation, les paroles du Christ à ses disciples viennent à la pensée: »Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum coelorum«.

Et malgré cette indigence d'esprit, on est frappé d'autre part d'une certaine largeur de vues, fruit de la bonté, de l'indulgence de son coeur. Si Jean Kanty transcrivit des traités mettant le concile au dessus du pape, il le fit parce qu'à Cracovie tout le monde était conciliariste, que tout ce qu'il y avait alors d'honnête et d'élevé dans le pays et à l'université réclamait à grands cris des ré-

---

[1]) Ms. bibl. Jag. 2375.
[2]) Cod. n. 1691: Heu male finivi, quia non bene scribere scivi.
[3]) Cod. Jag. n. 1216.
[4]) Wislocki. Catalogue des mscr. de la bibl. Jag. p. II.

formes, et croyait que le concile était l'instrument providentiel qui les exécuterait. D'autres traits nous frappent davantage. Dans un manuscrit du moyen âge, on trouve la solution de certains cas de conscience d'après les maîtres de l'université de Cracovie. Ce livre, curieux surtout pour les canonistes, n'est cependant pas dépourvu d'intérêt au point de vue de la civilisation en général[1]. Une question étant posée, les théologiens cracoviens, et entre autres Jean Kanty, y font des réponses. On demande un jour, par exemple, à maître Jean son avis sur le cas suivant: la femme d'un gentilhomme a fait voeu d'aller avec sa fille en pélerinage au sanctuaire de Saint Léonard, et cela en marchant sur les genoux et tenant une palme en main, sur une distance d'un mille et demi (environ deux lieues et demie de France). Notre saint réprouve cette atroce manière de se traîner sur les genoux. Autre question: peut-on faire usage à l'église d'un manteau pris comme butin de guerre sur le cadavre d'un païen? Michel Kozlowski répond négativement, parce que, dit-il, les païens étant anathèmes, les objets leur appartenant le sont aussi. Moins intransigeant, Jean Kanty en appelle à l'opinion des juristes, et croit que la chose est admissible, car les temples païens eux-mêmes ont été transformés en églises, à preuve l'église de Rome, Sancta Maria Rotunda.

Nous avons cité ces deux sentences de Jean Kanty pour montrer que l'excellent homme qui, à l'université, luttait avec les aspérités de la langue, dans la vie, s'attachait aussi à tout adoucir, à calmer tout, à repandre autour de lui la sérénité, la charité de son âme. A côté de Jacques de Paradis, c'est un second type

[1]) Manuscrit de la collect Ossoliński n. 3297. Ce codex fut signalé et décrit par Brückner dans les Comptes-rendus des séances de l'Acad. de Cracovie, classe de philologie. 25, 277. C'est quelque chose d'analogue aux Casus pulchri de Gniezno. J'emprunte les détails ci-dessus à M. Brückner. Tout cela a été publié dernièrement par M. Fijalek, dans les Etudes sur l'histoire de l'université. 151.

d'ascète, d'une vie de renoncememt et d'édification, et la parole de Jacques, qui fut probablement le maître de théologie de Jean, jeta sans doute dans l'âme de ce dernier les germes des sentiments qui s'épanouirent en cette fleur: la sainteté.

C'étaient donc les théories conciliaristes qui régnaient alors parmi les théologiens de Cracovie. Elles pénétrèrent même dans l'oratoire de Jean Kanty. Elles dominèrent toutes les pensées, dirigèrent tous les actes, tous les travaux scientifiques. Les âmes enflammées d'espérances, avides de redresser les abus qui affligeaient l'Eglise et souillaient le clergé, s'élevèrent parfois alors jusqu'aux plus sublimes spéculations du mysticisme, car le mysticisme répondait aux entrainements des coeurs, aux désirs enthousiastes du bien et de la perfection.

Il faut encore nommer les théologiens Paul de Pyczkowice et Mathias de Labiszyn. Le premier fut reçu bachelier à Cracovie, en 1417, et maître ès arts, en 1422. La faculté des artistes le choisit pour doyen, en 1430. Les débats du concile de Bâle eurent aussi un écho dans ses écrits. On sait que le concile ne se proposa pas seulement la réforme de l'Eglise, mais voulut encore introduire certaines innovations dans la dogmatique, qu'il recommanda entre autres l'immaculée conception comme doctrina... consona cultui...... fidei...... rationi et sacrae scripturae, et en fit un article de foi pour les fidèles. Plus tard cependant cette décision ne fut pas considérée comme ayant été approuvée par une assemblée oecuménique et l'affaire resta en suspens [1]). Mais le concile déploya une grande activité à propager ses conclusions, et Marc Bonfili les soutint énergiquement en Pologne. Paul de Pyczkowice fut, semble-t-il, très dévot à la Vierge Marie; il écrivit un mémoire sur l'immaculée conception et une hymne à la louange de la Mère de Dieu. Nous

[1]) Hergenröther. Handbuch der allgem. Kirchengeschichte II, 725, et Hefele Conciliengeschichte 7, 781.

possédons encore ces compositions, écho fort rare des débats qui s'engagèrent alors entre les théologiens[1].

Les travaux littéraires de Mathieu de Labiszyn sont moins notoires. Par contre, sa biographie est connue dans tous ses détails. Nous pouvons suivre ce maître à partir de ses débuts à la faculté des artistes jusqu'aux derniers échelons de la hiérarchie académique. Il entre à l'université en 1419, devient bachelier en 1421, est reçu membre du collège (collegiatus) en 1427. En 1429, il publie les statuts de ce collège, en y ajoutant quelques nouvelles prescriptions[2]; il parvient enfin au décanat en 1432. En commençant ses études de théologie, en 1431, il embrassa l'état écclésiastique; il fut reçu bachelier en théologie, en 1434; comme tel, il fait des cours sur l'Ecriture Sainte, de 1436 à 1439, c'est-à-dire qu'il est bachelier »cursor«; en 1439 il obtient la custodie de S. Florian; gravissant encore un degré, il devient bachelier »sententiarius« et explique les sentences de Lombard, de 1445 à 1445. Cette même année, il est proclamé licencié, et en 1446, maître en théologie. En 1449, il administre l'université en qualité de recteur. Il couronne enfin sa carrière par la plus haute prélature de S. Florian, le décanat, en 1451 et 1452[3].

Un autre professseur, contemporain de S. Jean Kanty, éveille plus d'intérêt que le précédent. Nous voulons parler de Jean Dombrowka. Ce maître travailla à l'université pendant de longues années, et y fut appelé aux fonctions les plus variées; il fit partout preuve d'un réel talent et d'une activité plus grande encore. Au cours de ses études à l'université de Cracovie, il fut reçu bachelier en 1421 et maître, en 1427. Il obtint vers la même époque l'altarie de S. Alexis, fondation de Nowko, à l'église ca-

[1]) Voir Cod. universit. Pestinae (Pest) n. 64: Quaestio de conceptione b. Mariae et l'hymne.

[2]) Archives pour l'Hist. de la Lit. (1878) Tom. I. p. 3.

[3]) Ces dates sont tirées des ms. Jag. n. 1390 et 1456.

thédrale de Cracovie; en 1433 il abandonne ce bénéfice [1]): à cette date, il est doyen des artistes. Il professe à cette faculté comme „collega regalis«: néanmoins il se démet de cette collégiature royale en 1440, pour occuper l'altarie de Tous-les-Saints, fondation de Niemierza de Krzelow, à la cathédrale de Cracovie [2]). Dombrowka devait être alors docteur ès décrets, car il avait fait toutes ses études de droit, de 1430 à 1440. Il se met ensuite à apprendre la théologie. En 1446, il est recteur pour la première fois, et le registre matricule fait suivre son nom des titres suivants: docteur du décret, licencié en théologie, chanoine de S. Florian. Plus tard, il est qualifié de docteur ou professeur de théologie. En 1449 [3]) un inconnu écrit à Zbigniew Oleśnicki au sujet de cette admission de Jean Dombrowka à la faculté de théologie. L'écrivain lui avait offert sa place de »lecturae ordinariae« chez les décrétistes; mais Jean avait refusé. Il venait en effet de passer à la faculté de théologie, »de telle sorte qu'il accepta un des canonicats réservés aux théologiens à S. Florian, en échange du bénéfice qu'il avait eu jusqu'alors« [4]). En outre il obtint le décanat à la collégiale de Soncz, nouvellement fondée par Zbigniew Oleśnicki, et la custodie de la collégiale de Notre-Dame, à Kielce. En 1451, lorsqu'il fut élu recteur pour la seconde fois, il porte tous les titres et dignités ci-dessus. Ces rectorats se renouvelaient assez souvent. Jean Dombrowka jouissait évidemment de la confiance de ses collègues, confiance justifiée par de remarquables talents administratifs. Il est encore recteur en 1453, puis en 1458, 1467 et 1471, de sorte qu'il fut élevé six fois à cette charge suprême. Il la remplissait encore lorsque la mort vint, en 1472, enlever à l'u-

---

[1]) Cod. univ. Crac. I. 174.

[2]) Conclusiones domus maioris.

[3]) Jacques Zaborowski mourut en 1449.

[4]) Cod. epist. III. 24.

niversité ce chef expérimenté et habile. Il fut enseveli à la cathédrale de Cracovie [1]).

Dlugosz l'appelle »vir in sacris litteris et humanis optime eruditus«, et en un autre endroit, »célèbre et éminent professeur de théologie et docteur des canons« [2]); on lui donnait — particularité significative — le titre d'»utriusque facultatis professor« [3]); ceci se rapportait-il à ses grades universitaires, ou à ses fonctions étendues aux deux facultés de droit et de théologie? Il serait difficile de le déterminer. A l'université on eut souvent recours à ses lumières juridiques et à son adresse à concilier les différends. Le roi Casimir ne se fit pas faute de le consulter au sujet des affaires publiques, et notamment plusieurs fois à propos du conflit avec l'Ordre teutonique.

Jean Dombrowka était en outre tout empli de zèle pour la science. Il rassembla une belle collection de manuscrits dont il fit don par legs à la bibliothèque de l'université. Ces ouvrages pour la plupart se rapportent au droit romain [4]), ou canon; cependant on y compte aussi bon nombre de livres philosophiques ou théologiques. Ce fut un des grands bienfaiteurs de la bibliothèque, et son testament, écrit après 1440, alors qu'il n'était encore que bachelier en théologie, contient une liste fort longue des ouvrages qu'il possédait, généreux et magnifique présent qu'il faisait à ses collègues et à l'académie [5]). C'est à lui que la bibliothèque de Cracovie est redevable d'un de ses plus précieux et plus anciens manuscrits, un fragment de la Pharsale de Lucain, témoignage de l'amour des lettres du donateur qui étendait aussi aux classiques de l'antiquité ses recherches et ses études [6]).

[1]) Cod. bibliot. Jag. n. 2212.

[2]) Liber benef. I, 452 et 546.

[3]) Cod. univ. Crac. II, 195 (année 1459) et 266 (année 1469).

[4]) Catalogue des ms. Jag. n. 334, 335—340, 375. Il donna un grand nombre de livres de droit à l'université en 1462.

[5]) Catalogue des ms. n. 670.

[6]) Catal. n. 2685.

Nous avons de lui les leçons qu'il fit sur les sentences de Lombard [1]), quelques sermons [2]) et des notes »adscriptiones« sur les livres qu'il lisait. Les leçons n'offrent rien de saillant: Dombrowka explique le texte des auteurs, à grand renfort de distinctions et de déductions, à la manière du moyen âge, et souvent obscurcit, noie sous les subtilités la pensée des écrivains qu'il interprète. C'est ainsi qu'il commente le traité de Jean de Salisbury, Polycraticus [3]), celui de Paul Vergerius, »de ingenuis moribus et liberalibus studiis« [4]), le recueil d'exemples et anecdotes de Valère Maxime [5]). Toutes ces annotations et d'autres encore, furent plus tard mises au service du public.

Sa bibliothèque lui permit de composer un commentaire sur la chronique de maître Vincent. Callimaque, dans la vie de Grégoire de Sanok, parlant des rapports de son héros avec Jean Dombrowka, raconte que celui-ci écrivait alors »in Polonorum historias commentaria« [6]). Effectivement, Dombrowka. en 1434, était occupé à mettre des additions et éclaircissements à la chronique de maître Vincent; ce travail nous a été conservé en entier [7]). Il est loin d'être fort instructif. Le commentaire se perd dans les labyrinthes des arguties médiévales et donne lieu à des considérations philosophiques, éthiques, rhétoriques qui, le plus souvent, n'ont aucun lien avec le sujet. Nous voyons défiler sous nos yeux des citations tirées de tous les ouvrages qui composaient la bibliothèque de Dombrowka, dont nous avons le catalogue [8]). Ce qui manque, ce n'est

---

[1]) N. 2204.

[2]) N. 2242, 2361, 2366.

[3]) N. 479.

[4]) N. 693.

[5]) N. 540.

[6]) Vita Gregorii Sanocei cap. V.

[7]) Réimprimé dans Joh. Dlugossii Hist. Tome II, Leipzig 1712, p. 595 et suiv.

[8]) Ceci suffit à prouver que ces annotations sont bien l'oeuvre de Dombrowka. Le catalogue de sa collection de livres (ms. Jag. 670)

pas l'érudition; elle s'y étale au contraire avec complaisance, avec ses minuties et ses détours. La chronique de Vincent prêtait d'ailleurs beaucoup à ce genre de remarques touffues; c'était un champ merveilleux sur lequel elles pouvaient s'épanouir à l'aise. Si on l'a surnommée »le grenier du savoir du moyen âge«, et si Vincent fut appelé »le modèle du sage scolastique« [1]), il n'est pas étonnant que le maître cracovien, plongé dans les choses de cette époque et en ayant fait son étude favorite, ait pris un véritable plaisir à lire et à glosser le vieux chroniqueur. Cependant grandissait alors et se formait un autre homme qui devait élever l'historiographie polonaise à une hauteur où on n'était point parvenu jusque là, lui montrer la voie à suivre, la tirer des puérilités de maître Vincent, lui donner la vérité et la clarté pour guides.

Jean Dombrowka qui ne ferme pourtant pas entièrement les yeux aux nouvelles productions de l'esprit humain, qui lit et explique le fameux ouvrage de Pétrarque: »De remediis utriusque fortunae« [2]), et considère néanmoins Vincent comme le dernier mot de l'histoire, est une preuve éclatante de la lenteur avec laquelle l'âme humaine s'arracha à ses antiques conceptions pour suivre les inspirations nouvelles, de l'opiniâtreté conservatrice qu'elle apporta au culte de son vieil idéal, de ses vieilles affections. Nous avons vu percer une lueur d'humanisme et de renaissance en Pologne, dans la première moitié du XV-e siècle; elle se manifesta principalement aux sommets

se reflète dans ce travail. Il cite souvent Polycraticus, le Breviloquium de virtutibus antiquorum de Jean de Galles, franciscain anglais du XIII-e siècle (voir ms. n. 693), le Speculum regiminis de Philippe de Bergame, (voir ms.Jag. 670) enfin, parmi les modernes, Pétrarque (voir ms. 670).

[1]) Laguna dans l'Ateneum de 1878. T. II, p. 26 (Deux élections).

[2]) Cod. bibliot. Jag. 725.

de la société, en dehors de l'université où ces tendances rénovatrices ne trouvèrent que peu d'écho. Les universités en effet furent généralement des forteresses du moyen âge, forteresses qui résistèrent acharnément et ne rendirent que contraintes les armes aux novateurs. Aristote y régnait, y était presque l'objet d'un culte, et il ne se laissa pas aisément détrôner par les nouveaux dieux, les nouveaux maîtres. Les universités, c'étaient les anciennes méthodes, les anciennes voies de la pensée humaine, et les humanistes regardaient avec mépris et dédain ces maîtres lourds et indigestes. Eneas Silvius n'avait presque pas de rapports avec les professeurs de Vienne [1]). Il perdent tout leur temps, disait-il, à des subtilités philosophiques. Pour eux, l'étude de la logique ne porte pas de fruits, c'est-à-dire n'a pas de terme pratique, n'en a pas d'autre que leur mort. Les prétendus professeurs des arts libéraux se complaisent à mille détours dialectiques, étudient des commentaires sur Aristote dont ils n'ont pas lu les écrits, ignorent l'éloquence et la poésie.

Ce que l'humaniste italien disait de Vienne, eut sans aucun doute pu s'appliquer aussi à Cracovie. A la faculté des arts de Cracovie, Aristote était aussi le maître vénéré, indiscuté. Nous possédons les fragments de quelques listes des cours suivis, que les candidats au baccalauréat étaient tenus de remettre à leur examinateurs, en témoignage de l'application qu'ils avaient déployée. Ces listes sont de 1443, 1444 et 1455 [2]). Elles respirent le moyen âge le plus pur; on n'y voit que leçons sur Aristote; c'est d'après Donat, Alexandre de Villa Dei, la poetria nova de l'Anglais Ganifredus, qu'on apprend la langue latine.

Les manuscrits collectifs du temps nous tracent les limites dans lesquelles se renfermait alors la connaissance des auteurs classiques. Ovide était fort en

---

[1]) Voigt, Enea Silvio II, 345.

[2]) Ms. de la bibl. Jag. n. 1432 et 1411.

honneur et le fut d'ailleurs pendant tout le moyen âge; on lisait surtout ses lettres »ex Ponto«, ses lettres d'amour, ses Remedia amoris et une foule d'autres compositions, souvent teintées de christianisme, que le moyen âge lui attribuait; Virgile, Lucain avaient aussi leurs fidèles; Horace était beaucoup moins estimé. Perse au contraire plaisait par sa morale profonde et sa manière philosophique[1]; Juvénal par sa véhémence et sa farouche intégrité, séduisait aussi quelques lecteurs. Parfois un maître du moyen âge s'intéressait à l'Andria de Térence; on aimait les romans mythologiques de Claudien, un des derniers représentants de la poésie classique. Néanmoins, dans les recueils des poésies les plus goûtées à cette époque, les auteurs qui tiennent la première place[2]) ne sont pas les anciens, mais bien ceux du X-e au XIV-e siècle, surtout leurs morceaux didactiques[3]). C'est ainsi que nous rencontrons fort souvent les fables d'Avianus, d'Esope, c'est-à-dire les fables de Phèdre ou plutôt de Romulus, mises en distiques latins par un anonyme du XII-e siècle, le Cato novus, le livre préféré du moyen âge, dont la première rédaction remonte au IV-e siècle et qui contient toute une série de brèves sentences morales. Les fables de Guidrinus, Italien, suppose-t-on, du XIV-e siècle, ouvrage où la sagesse scolastique se manifeste avec toutes ses finesses embrouillées, avait aussi bon nombre de lecteurs et d'admirateurs. Alain de Lille, poète du XII-e siècle, est de même très en faveur pour son poëme Planctus naturae, ou dame nature expose ses opinions philosophiques sur sa propre essence et sur

---

[1]) Ses satires sont transcrites dans le ms. Ossol. 601 (entre 1440 et 1450).

[2]) Par exemple les ms. Jag. 2115, 2233, 2251, 2458. Le ms. de Pétersbourg, lat. XVII, Q. 18. Voir sur ces manuscrits le remarquable travail de Brückner: La poésie latine au moyen âge, dans les comptes rendus de l'académie des Sciences, tt. 16, 22, 23.

[3]) Brückner l. c. 23, 293.

l'homme, pleure sur les crimes de l'humanité et en annonce le châtiment[1]); de même la célèbre églogue de Theodulos, provenant peut-être du X-e siècle, composition où des bergers et des bergères font assaut d'esprit en comparant les récits mythologiques avec ceux de lA'ncien Testament. Un poème du XIII-e, le Palponista d'un chanoine allemand de Münster, nous expose les qualités, les défauts et les avantages de la vie de cour, en même temps qu'un tableau des résultats et des victoires de la flatterie. Les poèmes didactiques de Galfrid ou Ganifredus de Vinesauf, grammairien anglais du XIII-e siècle, surtout sa poetria nova, cours systématique de rhétorique en vers, jouissaient d'une grande popularité; Jean de Garlande, Anglais du XIII-e siècle, professeur à Paris, écrivit aussi quelques manuels versifiées, dans le but de faciliter aux jeunes gens l'étude de la grammaire, de la rhétorique et de la poétique, manuels fort en usage dans les écoles[2]).

Ajoutons à tous ces ouvrages — et nous en passons encore plusieurs sous silence — les poèmes religieux, paraphrases de l'Evangile et des apocryphes, très répandus et très lus, et enfin ce qu'on appelait les comédies élégiaques, comme le Geta de Vitalis qui probablement vécut au XII-e siècle et Pamphilus, vraisemblablement écrit à la même époque, et qui devint bientôt l'oeuvre idéale de ce genre poétique bâtard: la comédie destinée à la lecture et à la déclamation. A une certaine période du moyen âge, ces comédies tinrent lieu de drame; en outre Geta et Pamphilus furent introduits dans les écoles[3]), et c'est là la raison pour laquelle on les trouve si souvent dans les manuscrits des maîtres et des élèves de l'université. A Cracovie, maîtres et disciples, comme, par exemple, Stanislas de Sza-

---

[1]) Groeber, Grundriss der roman. Philologie II, 385.
[2]) Groeber, l. c. p. 390.
[3]) Creizenach, Geschichte des neueren Dramas I, 45.

dek, Martin et Jean de Slupca[1]), Martin de Lenczyca, Nicolas de Lublin, se livraient avec empressement à la transcription de ces morceaux. Cette littérature était évidemment fort admirée; elle enseignait, elle édifiait, et rien encore n'avait flétri le charme qu'elle exerçait sur les gens du moyen âge. Elle fit même naître des imitateurs dans le pays. Un certain Marc d'Opatowiec composa un traité en vers sur la poétique ou métrique, dans lequel il plagie assez souvent le fameux Doctrinale d'Alexandre de Villa Dei[2]).

Il est pourtant incontestable que çà et là des rayons de renouveau perçèrent ces ténèbres et ces broussailles. Mais ce ne furent que d'éphémères efforts isolés, incapables de renverser un système enraciné profondément et tout puissant dans l'université. Nous avons raconté que les leçons de Grégoire de Sanok furent un évènement à l'université en 1433. Si elles eurent un succès si retentissant, ce ne fut pas tant à cause du choix de l'auteur à expliquer, auteur estimé au moyen âge, que de la manière toute nouvelle de donner ces explications, d'y mettre ces idées qui, d'après l'expression de Callimaque, illuminaient les cerveaux.

Au moment où Grégoire bouleversait ainsi la routine cracovienne, un ancien élève de notre école, Jean de Ludzisko, était promu docteur en médecine, à Padoue, le 9 mars 1433. De retour en Pologne, il prêta le concours de son éloquence à plusieurs solennités universitaires, de 1440 à 1447. C'est lui qui souhaita la bienvenue aux envoyés du concile de Bâle, en 1440; c'est lui qui harangua, en 1447, le roi Casimir Jagellon, au nom de l'université. Il avait conscience d'être un porteur de flambeau et il célèbre Cracovie, pour son humanitas et eloquentia, pour sa civilisation athénienne qui la distingue et l'élève au-dessus des autres villes, pour ses philosophes

---

[1]) Voir des détails précis sur eux, dans Brückner, l. c. notamment sur les Slupca, T. 16, 312 et suiv.

[2]) Brückner. Comptes rendus de l'Académie. T. 16, 314 et suiv.

»totam Germaniam omnimodis scientiis irrigantes«. Ce Jean Ludzisko fut un des premiers à prononcer à Cracovie un discours bien fait, à y introduire ce culte de la forme si chère aux humanistes. Avec Grégoire de Sanok, il fut un de ces cursores ou praecursores qui allèrent prendre en Italie la nouvelle »vitai lampada« pour la transporter dans le Nord [1]).

C'est par des voies diverses que l'influence de l'Italie fit pénétrer à Cracovie des germes de rénovation. Les manuscrits italiens jetèrent des appels que le moyen âge n'avaient jamais entendus. Pétrarque était assez connu. Nicolas Kozlowski possédait les lettres de cet écrivain [2]); il connaissait et en avait lu les oeuvres, ses traités sur la destinée de l'homme, tout empreints de cette mélancolie moderne, ignorée du moyen âge; le De remediis utriusque fortunae et la Vita Solitaria étaient, dans la première moitié du XV-e siècle, entre les mains de beaucoup de savants [3]). Les lettres de Poggio et ses autres ouvrages étaient parvenus en Pologne [4]); de même ceux de Guarino, d'Eneas Silvius de Pierre Vergerius enfin. Il arriva même parfois que des livres médiocres, peu répandus dans leur pays et totalement ignorés dans le Nord, vinrent de bonne heure s'égarer à Cracovie. Dans le manuscrit cracovien de Jean de Slupca, nous voyons parmi plusieurs ouvrages du moyen âge, une traduction de la Batrachomyomachie d'Homère, due à Carlo Marsuppini d'Arezzo, mort en 1453; on y trouve encore un morceau de François de Fiana, humaniste peu connu du commencement du XV-e siècle [5]).

---

[1]) Voir à son sujet l'abbé Fialek: Jacques de Paradis I. p. 229 et suiv.

[2]) Cod. Jag. n. n. 444.

[3]) Cod. Jag. n. 721, 722, 724, 725 (avec les annotations de Dombrowka), 723, 1207.

[4]) Cod. Jag. 515, 2038. 2499.

[5]) Voir Brückner. Comptes rendus de l'Académie de Cracovie XVI. p. 333, 354, 370.

L'Orient devança souvent par ces curiosités l'Allemagne encore toute médiévale. Les jeunes maîtres de l'université qui, surtout à la faculté des artistes, avaient un champ fort proprice à exercer leur verve et leur initiative, brandissaient de nouvelles bannières, et peu à peu préparaient le chemin où les futures générations allaient les suivre.

Un de ces jeunes mérite que nous lui consacrions quelques lignes. André Grzymala de Posen, bachelier des artistes, en 1443, maître, en 1445, commence aussitôt à enseigner. En 1454, il est praepositus au collège du roi Ladislas, puis, doyen des artistes, en 1458. En même temps, il se préparait à ses examens de droit et devenait licentié ès décrets; il se consacra enfin à la médecine et acquit à l'étranger le grade de docteur. La seconde moicié de cette carrière si courte et si remplie nous occupera ultérieurement.

Ce dut être un esprit très vif et très éveillé. Sa bibliothèque était fort riche: les ouvrages théologiques, astronomiques, médicaux s'y mêlaient aux auteurs anciens et et aux fleurs de l'humanisme italien. Il en fit don, de son vivant même [1]; après sa mort, quelques manuscrits passèrent à la bibliothèque Jagellonienne. Dans un de ces codex se trouve, en même temps que le De casibus virorum illustrium de Boccace, Florus, des extraits de Tite-Live et un sommaire de Valère Maxime [2]; un autre est le plus ancien manuscrit de la collection cracovienne; il date peut-être du IX-e siècle; c'est un commentaire de Chalcidius sur le Timée de Platon [3]; un troisième est un énorme recueil de pièces classiques, médiévales et humanistes [4]; parmi ces dernières se trouve la Poliscène de

---

[1] Il donna par exemple des «Concordances» (cod. Jag. n. 2312) aux Bernardins de Cracovie, tempore fratris Jo. Capistrani.

[2] N. 416.

[3] N. 529.

[4] N. 1954.

Léonard Bruni Aretino (1369—1444), comédie si populaire alors en Allemagne et en Pologne, que du haut de leurs chaires les maîtres l'interprétaient à leurs élèves[1]).

André Grzymala fut sans aucun doute un des pionniers les plus ardents du progrès, un des intermédiaires les plus actifs entre le Midi et le Nord. Dans un ancien manuscrit de la bibliothèque des princes Czartoryski, à Cracovie, un élève anonyme de Grzymala transcrivit un commentaire sur Poliscène, en 1451, »post actum Schirakowski« [2]). Ces derniers mots indiquent que cet élève exécuta son travail à l'université, peut-être même d'après les notes prises au cours de Grzymala. Dans l'avant-propos, il loue l'université d'être si active [3]), il loue ses professeurs d'avoir appelé parmi eux André Grzymala dont il admire la science et le talent oratoire, à qui il se soumet en disciple respectueux; il invite même ses camarades (sodales urbanissimi) de profiter comme lui des lumières de ce maître et de sa riche bibliothèque [4]). Dans cette introduction se trouve une citation du Timée de Platon, livre que Grzymala fit peut-être venir à Cracovie; il est en outre très vraisemblable que Grzymala se soit procuré d'autres ouvrages de Leonardo Bruni, l'éminent traducteur des Grecs, de Xénophon, de Démosthène, de Plu-

---

[1]) Voir là dessus Voigt die Wiederbelebung des class. Alterthums 2, 412 et Creizenach, Geschichte des neueren Dramas I, p. 546 et 571.

[2]) Dans le ms. Czartoryski n. 1315, ayant autrefois appartenu au monastère Calvi montis.

[3]) p. 661. maximam animi laudem modernis temporibus consecuta est universitas nostra, quae vim (?) elegantissimorum studiorum, quam disertissimi auctores posteritati fabricarunt, legere, ruminare atque docere oportune praevidit (?).

[4]) Sed quod magis ac magis laudibus meis si quâe sunt digni pendo, quod viri huius gymnasii divina ac humana scientia praestantissimi modestissimum virum mgr. Andream Grzemala nobis pro lectore, informatore et praeceptore tradiderunt, in quo neque summa eloquentia neque studium defuit.... Cuius me deditissimum subiugo discipulum (?), polliceor, offero atque trado.

tarque, de Basilios: les manuscrits du XV-e siècle qui sont conservés à la bibliothèque de Cracovie contiennent ces traductions [1]).

Le collège du roi Ladislas, rue Sainte-Anne, où habitaient en partie et enseignaient les théologiens et les artistes, était le principal édifice de l'université, et, jusqu'à une certaine mesure, la citadelle d'où partaient les mots d'ordre, où se concentraient les ressorts moteurs de toute l'organisation. Nous avons encore les statuts de cette maison, rédigés alors que maître Mathieu de Labiszyn en était le supérieur, en 1429 [2]). Ils nous permettent de pénétrer dans ce temple du travail qui ressemblait en plusieurs points à un monastère.

Ce collège, et par le nombre de ses membres, et par ses privilèges, ses dotations, sa hiérarchie et parce qu'il abritait deux facultés, avait une situation tout-à-fait prépondérante. Le collège médical pouvait à peine prétendre à la dénomination de collège, puisque la plupart du temps la faculté ne comprenait qu'un seul professeur; le collège des juristes n'égalait celui des artistes, ni par le chiffre de ses membres, ni par l'étendue de ses prérogatives. Ce dernier cependant n'avait qu'un groupe limité d'habitants (determinatum numerum magistrorum in se retinens) [3]), c'est-à-dire qu'il était réservé aux chanoines de S. Florian et aux maîtres royaux. Toutefois nous avons vu que depuis la création de l'université, les fondations s'étaient multipliées et qu'on avait institué plusieurs chaires de second ordre. Nous en avons déjà nommé une quantité; en dehors des six maîtres royaux, il y avait à la faculté des artistes le professeur dit de »Trontnowice« de la fondation des Sza-

---

[1]) A savoir les N-os 518, 519 et 3245. Ce dernier est le type du manuscrit humaniste: il contient, à côté de classiques, des oeuvres de Guarino, de Vergerius et de Leonardo Bruni.

[2]) Statuta antiqua collegii majoris ed. Szujski dans les Archives pour l'histoire de la lit. I, (1878) p. 3—20.

[3]) Archives d' hist. de la lit. I. 4.

franiec, le prébendier de S. Adalbert, les collégiaux de Stobner, de Nowko, de la Dame Menzyk, l'altariste de Tous-les-Saints, créé en 1433, enfin le senior de la bourse des pauvres. D'autres fondations vinrent grossir ces rangs. En 1443, Jacques de Piotrków, chanoine de Plock, frère du maître cracovien Paul, bienfaiteur de la bibliothèque jagellonienne, fonda une nouvelle collégiature, avec 18 marcs de revenu; le nouveau professeur était tenu, les jours de cours, à un acte sur la philosophie morale ou naturelle ou bien sur la théologie, au cas où cela paraîtrait aux maîtres plus utile [1]). Nous n'avons que des renseignements fort vagues sur le sort ultérieur de cette collégiature. Elle était attachée à une altarie, car en 1445, le bachelier en théologie, Pierre de Swanow ou Zwanow, sollicitait cette altarie et demandait une provision aux membres du collège du roi Ladislas [2]).

En 1444, les exécuteurs testamentaires de Nicolas de Brzeźnica, curé de Strozyska, achètent, des fonds laissés par le défunt, une allocation annuelle de quatorze marcs sur un terrain sis à Lobzow [3]). Ce contrat amène la fondation de la collégiature de Nicolas de Brzeźnica, dont le titulaire enseignait la grammaire et recevait dix marcs fournis par la propriété de Lobzow [4]).

En 1448, Jacques Zaborowski, docteur des décrets, crée, sur les produits de la terre de Szydzina qu'il venait d'acheter en partie, une chaire à laquelle est jointe l'altarie de S. Jacques, à la cathédrale de Cracovie [5]). Les membres du collège des artistes avaient le patronat sur cette prébende dont le bénéficiaire, comme le précédent, devait faire des cours de grammaire [6]).

---

[1]) Cod. univ. Crac. II, 22.

[2]) Conclusiones domus maioris.

[3]) Cod. univ. Crac. II. 47.

[4]) Cod. univ. III, 47.

[5]) Cod. univ. II. 98.

[6]) Ibid. III, 47.

A la même époque, Martin de Zorawica, célèbre astronome, fonde une collégiature »in astrologia« [1]). C'était la seconde chaire pour la même science, puisqu'il existait déjà celle de Stobner: aussi verrons-nous fleurir cet enseignement à Cracovie, dans la seconde moitié du siècle.

Les largesses continuèrent donc d'affluer à l'université: à partir de ce moment, les chaires de Zaborowski, de Nicolas de Brzeznica, de Martin Król, subsistent parmi les collégiatures secondaires de la grande école. De cette manière, le personnel de la faculté des artistes se vit considérablement accru; dans cette faculté préparatoire où l'on enseignait toutes les sciences des antiques trivium et quadrivium, où les élèves étaient fort nombreux, rien, n'était plus désirable que cette division du travail. Et sans compter toutes ces collégiatures, anciennes ou récentes importantes ou moindres, cette faculté employait quantité de maîtres, sans émoluments fixes, qui par leur seule industrie, s'efforçaient de percer, de gagner leur vie, jusqu'à ce que le sort favorable les eût installés à un bénéfice vacant. Le maître qui, à Cracovie, obtenait ce grade, était tenu d'enseigner pendant un certain temps: deux ans habituellement; en outre, après l'accomplissement de certaines formalités [2]), les maîtres étrangers pouvaient aussi être incorporés à l'université. Dans les facultés supérieures, ces professeurs sans honoraires déterminés étaient beaucoup plus rares. Le chiffre des élèves y était trop restreint pour que ces professeurs eussent pu se procurer les ressources indispensables à leur existence et avoir des occupations rémunératrices; en général, dans ces facultés, le nombre des maîtres n'excédait pas celui des bénéfices et des postes payés [3]). Il n'en était pas ainsi à la faculté des arti-

---

[1]) Liber Prom. 35.

[2]) Publice semel omnibus magistris respondeant, Muczkowski Liber prom. XX.

[3]) Paulsen. Hist. Zeitschrift T. 45, 394.

stes. Elle était encombrée de jeunes gradés qui se destinaient à l'enseignement, et y attendaient des circonstances propices: ils pourvoyaient à leur entretien, soit à l'aide des »pastus« qui leur étaient versés par les élèves, soit par des leçons particulières. Cette faculté avait donc un personnel très variable, soumis à des fluctuations causées par l'accession ou le départ de ces jeunes débutants[1]). Un maître novellus ou extraneus, après deux ans de fonctions (biennium complere), était admis à la faculté; après deux autres années de travail, il était apte à être élu à la plus haute dignité de la faculté, le décanat[2]). Mais les anciens professeurs témoignaient en général de l'hostilité à ces nouveaux venus, se barricadaient dans leurs situations conquises, contre l'importune invasion de ces ambitieux.

Des différences se creusèrent donc entre les divers maîtres de la faculté des artistes: il y avait les professeur collegiati majores pourvus des chaires plus richement dotées ou royales; il y en avait d'autres (collegiati minores) pourvus de bénéfices moins opulents; venaient enfin les irréguliers sans bénéfices, les extranei, appartenant à la faculté ou se trouvant »extra facultatem«. L'abondance et l'influence de ces extranei à la faculté était à redouter; on ne fit rien pourtant pour faire cesser cet état de choses alarmant, pour leur donner une organisation quelconque. Mais on améliora le sort des petites collégiatures et on prit une mesure qui devait alléger le fardeau pesant sur le collège du roi Ladislas, venir en même temps en aide à ces jeunes confrères et leur assurer une existence moins précaire et moins pénible.

En 1449, Jean Dombrowka était supérieur de la maison des artistes. Sous son inspiration, ou tout au moins avec son concours, on décide cette année-là la création d'un »collegium minus«, succursale du collegium royal. Dans d'autres univer-

---

[1]) Paulsen l. c. 395. Kaufmann, Geschichte der deutschen Univ. II, 192.

[2]) Muczkowski: Liber prom. XXXIII—IV.

sités les artistes assez souvent eurent deux collèges, dès la fondation même de l'institution: à Leipzig, le plus grand de ces collèges fut destiné à 12 maîtres, rétribués 30 florins, le petit, à 8 professeurs touchant, chacun, 12 florins. A Rostock, l'université, établie en 1419, eut aussi son grand et son petit collège; de même à Greitswald, où le »Studium generale« fut inauguré en 1456. Cracovie se proposait donc d'imiter ces écoles et de combler la lacune de son organisation. La multiplication des collégiatures et sans doute aussi le souci toujours croissant de l'éducation humaniste de la jeunesse, de l'étude du latin et des classiques romains, rendaient d'ailleurs cet agrandissement indispensable. Jean Dombrowka dont nous avons constaté l'énergie et l'esprit d'initiative fut donc l'instrument, conscient ou inconscient, de cette heureuse entreprise.

Le 18 octobre 1449 l'érection du nouveau collège est décrétée [1]), c'est-à-dire qu'on choisit une maison »pro minoribus collegiatis« [2]). Jusqu'alors ils avaient du euxmêmes chercher une demeure; ils habitaient dans des logements loués, dits hospices. Quelques-uns seulement étaient domiciliés au collège royal: on y admettait, non de droit, mais par faveur, les professeurs des fondations Nowko, Stobner et Menzyk. C'était une habitude que ne justifiait aucune disposition légale et qui, par conséquent devait être redressée. Aussi asssigna-t-on à ces maîtres inférieurs une maison de bois située à proximité du vieux collège [3]). On y installa dès lors les maîtres suivants: 1°, 2°, 3°, ceux de Nowko, de Stobner et de Menzyk, 4° le prébendier de S. Adalbert, 5° le maître de la fondation Nicolas de Brze-

---

[1]) Conclusiones domus maioris 1449.

[2]) Ils portaient précédemment ce nom quoiqu'ils n'eussent pas de foyer commun. On appelait même leur corps, »Collegium minus« ainsi que nous le voyons dans l'acte de fondation de Zaborowsk, (1448). Cod. un. II, 98.

[3]) Cod. univ. Crac. III, 46.

źnica, 6° celui de Jacques de Zaborów, 7° l'altariste ed Tous-les-Saints, 8° le senior de la bourse des pauvres [1]).

Ce collegium minus offrit donc un refuge à huit professeurs. Il était entièrement sous la dépendance du collegium majus qui en choisissait les membres. »Maiores sunt patroni et moderatores minoris collegii«, comme s'expriment les statuts postérieurs. C'étaient aussi les maîtres du grand collège qui appelaient à eux un professeur du petit, et pour cela ils n'étaient nullement obligés d'avoir égard à l'ancienneté: ils ne tenaient compte que des talents ou du zèle de ces jeunes collègues.

Ces collégiatures secondaires avaient, comme nous l'avons dit, un programme d'enseignement en général strictement déterminé. Le maître de Nowko devait donner des leçons de rhétorique et de poétique, expliquer, comme le répète une ordonnance de 1449, la poétique de Ganifred, le »Labyrinthus« d'Evrard de Bethune, la rhétorique de Tullius; celui de Stobner faisait des cours de mathématiques, d'astronomie, de musique et, chaque année, présentait un almanach à l'université; celui de la dame Menzyk se consacrait à la littérature latine. Le programme de ce dernier était assez vaste: il était tenu de lire et interpréter le De consolatione de Boëce, le De planctu naturae d'Alanus, Valère Maxime, les poésies d'Ovide,

[1]) On ne voit point ici le chaire de Martin Król. Evidemment cette fondation fut créée après 1449. En 1452 (resp. 1447). Catherine de Michalow, veuve du castellan de Cracovie, achète une contribution de 12 marcs sur la terre de Boturzyn, à l'effet d'ériger une nouvelle collegiature au collegium minus. Ce maître était astreint à un »acte in artibus« et à la direction de la bourse des pauvres; ce qui signifie que cette nouvelle collégiature, se joignait au seniorat de la bourse qui devenait ainsi renté. Cod. un. Crac. II, 133. Cette Catherine se signala d'ailleurs par d'autres bienfaits, et la ville s'en montra reconnaissante lorsque cette généreuse femme prit l'habit monastique. En 1455 (Monum. medii aevi VII, 576) les consuls lui confient »conventum monacharum ordinis S. Dominici regendum«, en récompense de ce que »extitit fautrix amicabilis huius urbis«.

de Virgile, d'Horace, de Térence, de Stace, de Martial, de Tibulle et de Properce. Mais ce beau plan ne fut jamais exécuté: d'après la liste des cours de 1487 à 1563 [1]), nous pouvons constater que quelques-uns des auteurs ci-dessus énumérés furent complètement oubliés. Stace est cité trois fois seulement dans cette liste; Tibulle et Properce n'y figurent pas une seule fois. Les titulaires des chaires Zaborowski et Nicolas de Brzeżnica enseignaient la grammaire d'après Priscien, Donat, Alexandre de Villa Dei. Le senior de la bourse et les autres professeurs n'avaient aucune matière précise à étudier; d'après les besoins du moment, il choisissaient le sujet de leurs leçons: »disputare in quacumque facultate«, comme on disait alors.

Comme leurs collègues plus anciens, ceux-ci faisaient table commune, et lorsque sur les dépenses de leur nourriture ils parvenaient à réaliser quelques économies, ils se partageaient cette maigre épargne et se procuraient ainsi de la bière, du bois de chauffage, du luminaire. Mais pareil excédent était fort rare; le plus souvent au contraire les sommes nécessaires à l'entretien de cette table ne pouvaient être réunies, car la rentrée des allocations ne s'effectuait qu'après de vives contestations et entraînait des frais considérables [2]). Les malheureux maîtres se tiraient alors d'affaire comme ils le pouvaient. Pour ces motifs, le sort de ces collégiatures fut par la suite mainte fois menacé; souvent nous les voyons reduites à la misêre, faute de régularité dans les paiements de leurs revenus. Aussi par différentes combinaisons et transactions dut-on plus tard porter secours à ces fondations en détresse et les sauver de la ruine.

Le collegium maius en ouvrant ce nouvel asile à la science se donnait, pour ainsi dire, les coudées franches, se débarrassait des intrus qui parfois avaient troublé sa

[1]) Liber diligentiarum. Crac. 1886 (ed. Wislocki).

[2]) Muczkowski: Les habitations... des écoliers cracoviens p. 17.

vénérable marche routinière; mais il créait aussi un centre où viendraient aboutir et se fortifier tous les courants révolutionnaires. A côté de la citadelle d'Aristote s'élevait maintenant un collège où l'on enseignait précisément ces sciences auxquelles les novateurs allaient emprunter des armes pour la renverser. Les maîtres du collège majeur traitaient en général à la légère cette école préparatoire: pour la plupart ils ne comprirent pas qu'elle allait ouvrir de nouvelles voies à l'essor de l'humanité.

Ce collège qui formait une partie de la faculté de philosophie servait de transition entre les écoles paroissiales et l'université; il correspondait, en ce qui concernait les études philosophiques et autres, aux classes supérieures des gymnases d'aujourd'hui [1]). Un auteur du XVII-e siècle l'appelle: omnium facultatum seminarium fecundum et palaestra academici laboris [2]).

La fondation en fut très utile et contribua largement au progrès de l'université qui du reste traversait une période des plus prospères. Les élèves y affluaient de tous côtés, de tous les états, de toutes les classes de la société. Et le pays n'était pas seul à fournir ce contingent: la Hongrie envoyait de plus en plus ses jeunes gens à l'institution sur laquelle veillait le chancelier Oleśnicki. Le grand homme protégea de toutes ses forces le développement de l'école; aussi l'avons-nous vue vivre d'une vie puissante et pleine, riche en ressources et assez forte pour agrandir le domaine du savoir.

La génération conciliariste des professeurs cracoviens put avoir ses défauts et ses faiblesses; mais les problèmes qui la passionnèrent remuèrent le monde entier, et elle combattit pour ses croyances avec un courage, une virilité héroïque. Les plus nobles mobiles déterminèrent en définitive tous ses actes et elle prit pour guides les idées les plus élevées, les intentions les plus généreuses.

---

[1]) Muczkowski l. c. p. 12.

[2]) Cod. Jag. 59

CHAPITRE IV.

Zbigniew Oleśnicki et l'université.

Rôle du chancelier à l'université. — Rapports entre Oleśnicki et l'université. — Sollicitude du chancelier pour les progrès de l'école. — Conflits. — Oleśnicki protège ses candidats et les étrangers à l'université. — Collision entre Oleśnicki et l'université, en 1450. — Le hussitisme à l'université. — Mouvement hussite dans le second quart du XV-e siècle, surtout dans la Grande Pologne.

Maître André Gałka de Dobczyn. — Sa vie, son caractère. — Les doctrines de Wiclef. — Gałka les adopte. — Oleśnicki le combat. — Exposé de cette affaire. — Episode orageux sans conséquences graves.

Zbigniew Oleśnicki dans les dernières années de sa vie marque sa bienveillance à l'université par plusieurs dispositions tutélaires.

Lorsque Zbigniew Oleśnicki monta sur le siège épiscopal de Cracovie, en 1423, un autre membre de l'épiscopat polonais, André Laskary, évêque de Posen, en lui envoyant ses voeux et félicitations ajoute: »Et il a été donné à votre Grandeur, pour sa plus grande gloire et son plaisir, de posséder dans son diocèse un studium generale florissant dont les maîtres jetteront de la splendeur sur sa dignité. Aussi vous prierai-je de retenir auprès de vous, soutenir et récompenser ceux de ces maîtres qui se signaleront par leur savoir et l'éclat de leurs travaux« [1]. Ces paroles ne tombaient pas sur une terre ingrate. Zbigniew Oleśnicki, élevé à l'école cracovienne, dès son en-

[1] Cod. epist. I, 1, 58.

fance, passionné pour l'étude et très attaché à ceux qui y avaient dirigé ses efforts ou qui avaient été les compagnons de ses travaux, les amis de sa jeunesse, était sans aucun doute animé des meilleures intentions, à l'égard de l'université. Parvenu à l'évêché de Cracovie, il devenait en même temps chancelier de l'université, et pendant trente-deux ans, il fut en cette qualité intimement mêlé aux triomphes et aux disgrâces de l'institution. Presque toutes les universités avaient leur chancelier. Le pape, en accordant à une université naissante le droit d'enseigner, mettait en général sous le contrôle d'un prélat la collation des grades académiques, et ce prélat prenait le titre de chancelier. Ce grand dignitaire avait donc avant tout la mission de surveiller les examens et l'investiture de la licence ou droit de professer. Dans le Nord cette charge ne fut guère prise au sérieux; la plupart du temps le chancelier désignait un maître qui le remplaçait aux examens. Une puissante et énergique personnalité seule venait parfois donner du relief à ce rôle si effacé d'habitude.

Autour du berceau même de l'université de Cracovie des divergences éclatèrent, comme nous l'avons dit, entre les papes et les rois de Pologne au sujet du chancelier. Casimir et Ladislas Jagellon avaient spécifié dans les actes d'érection que leur chancelier royal présiderait à toute attribution de diplôme; les papes au contraire prétendirent que cette prérogative fût réservée à l'évêque de Cracovie. La volonté du Saint-Siège finit par l'emporter sous Jagellon, car les évêques furent chanceliers, dès la création de l'université, et Pierre Wysz, qui occupa le siège épiscopal de Cracovie jusqu'en 1412, porta le titre et exerça les fonctions de chancelier. L'exerça-t-il avec tous les droits qui, d'après la pensée papale, y étaient attachés? C'est douteux. Il est même probable que Zbigniew Oleśnicki, successeur de Jastrzembiec, fut le premier à qui ces droits furent pleinement reconnus; et c'est à partir de ce prélat que les évêques de Cracovie exercèrent toutes

les attributions de chancelier, donnant leur approbation aux examens et conférant la licence aux candidats. L'évêque déléguait le plus souvent son autorité au vice-chancelier, c'est-à-dire à un professeur choisi parmi les meilleurs théologiens. Ces vice-chanceliers existèrent sans doute toujours à l'université; mais ce ne fut que sous Oleśnicki qu'ils acquirent une haute situation et prirent part aux sessions d'examens se renouvelant tous les ans.

Avec tout cela l'autorité du chancelier était loin d'être considérable à l'université: elle ne le devint que par l'adjonction de cette dignité à l'évêché de Cracovie. Le tribunal épiscopal en effet avait à juger certaines fautes graves, causes de désordres à l'université, et, en outre, la protection de l'évêque était décisive dans la distribution des bénéfices ecclésiastiques. Ce n'était pas lui, il est vrai, qui appelait les membres de l'université aux canonicats académiques, aux cures, aux altaries: mais il leur donnait l'institution canonique et pouvait par conséquent s'interposer victorieusement en faveur de tel ou tel candidat. Aussi était-il tout à la fois craint et respecté à l'université, surtout lorsque cet évêque ne se contentait pas de s'intéresser chaleureusement à l'école, mais avait le souci aloux de sa dignité de chancelier, et bien plus encore de sa dignité propre.

Zbigniew Oleśnicki fut un de ces prélats d'élite, lui qu'Eneas Silvius, dans une lettre de 1453, appelait: »in Polonia post regem primum hominem« [1]. Son esprit puissant, sa volonté ferme laissèrent toujours une empreinte profonde dans les évènements auxquels il fut mêlé. Il avait trop de fierté personnelle, pour n'être pas fier des charges officielles qui lui étaient confiées et en relever l'importance. Et sans parler de cette ambition, de cette soif de domination, un amour sincère pour l'université le poussait à s'occuper d'elle. Lui qui comprenait si bien et

[1] Cod. epist. 1, 2, 321.

avec tant de largeur de vues la mission de la Pologne comme bouclier du christianisme, propagatrice du catholicisme et de la civilisation, dut suivre d'un coeur anxieux les progrès de la jeune institution, créée par Jagellon pour être à la fois l'institutrice et l'apôtre de l'Orient.

Oleśnicki considérait les maîtres de Cracovie comme ses collaborateurs les plus surs pour la défense et l'extention de la foi romaine. »Les docteurs de cette université, disait-il en 1427, déracinent et détruisent la ronce et l'ivraie, toutes les erreurs, toutes les hérésies« [1]. Dans les luttes avec les Husssites en effet, l'université marche de concert avec son chancelier: comme Zbigniew Oleśnicki, elle ne connaît ni concessions, ni compromis, n'hésite pas même à s'opposer à la volonté royale, à réprouver ce que le souverain avait approuvé. Le conciliarisme et les relations avec le concile de Bâle ne firent que resserrer les liens entre l'université et l'évêque; ces liens ne se détendirent jamais, même lorsque Zbigniew eut fait sa soumission à Rome et que l'université persista dans ses opinions. Ce fait montre d'un côté, que l'autorité du chancelier fut impuissante à imposer à l'université une ligne de conduite, de l'autre, qu'Oleśnicki, ancien conciliariste, même après sa rentrée au bercail de Nicolas V, ne voyait pas sans indulgence l'obstination des vieux maîtres. Il défendit sans aucun doute l'université contre les colères et les rigueurs du nonce Jean Baptiste; il porta aussi le plus vif intérêt à la correspondance que les Cracoviens échangèrent, en 1448, avec les étrangers qui »suivaient le courant« (tractum fluminis sequuntur) [2].

Cette constante vigilance, ce soin affectueux pour la prospérité de l'université se marqua de bien des ma-

[1]) Cod. univ. Crac. I. 159.

[2]) Cod. epist. 1. 2, 47. — L'université de Leipzig, dans les questions conciliaristes, se sépara aussi de son chancelier, l'évêque de Mersébourg. Voir Kaufmann. Geschichte der deutschen Univ. II, 134.

nières. En 1433, lorqu'on décida la réforme, ou plutôt l'organisation de la faculté de médecine, le chancelier lui-même provoqua la réunion des maîtres à qui Jean de Saccis soumit les nouveaux statuts de la faculté [1]). Peu de temps après, Zbigniew projette un remaniement de l'organisation de l'université, la suppression de certains abus, de certains obstacles qui sans cesse venaient troubler ou interrompre les études. Oleśnicki se propose tout d'abord de prendre en main le règlement de toutes ces difficultés; cependant, en présence de ses obligations multiples et croissantes (quia tanta ad cumulum pastoralis curae nostrae nobis dietim succrescunt negotia), il confia cette affaire à des maîtres de l'université. Il s'adressa donc dans ce but à Derslaw de Borzynow, Jean Elgot et Jacques de Zaborow, chanoines de Cracovie et docteurs des décrets, à Jacques de Paradis et Jean de Jastrambe, professeurs de théologie, à Michel de Szydlow, Stanislas d'Ujscie et Swientoslaw, docteurs des décrets, leur donnant plein pouvoir pour trancher les différends survenus entre les »supposita« de l'université, et, simultanément, leur prescrivit de s'efforcer de faire disparaître les »defectus« de toutes les facultés. Nous ne saurions préciser jusqu'où devait s'étendre l'action réparatrice de ce conseil, ni quelles en furent les suites. C'est problablement vers 1435 que Zbigniew tenta ainsi de ramener le bon ordre dans la grande école. Jean de Jastrambe mourut en effet avant 1439 [2]). C'est à cette même époque qu'on voulut aussi à Vienne introduire des modifications à l'université. Mais là, le mot d'ordre vint de Bâle. On décide en effet au concile de soumettre l'université de Vienne à une visite ou inspection qui, en définitive, montra que les méthodes d'enseignement laisssaient à désirer et de-

---

[1]) Annuaire de la faculté de médecine à l'univ. Jagel. T. I. (1838) p. 55.

[2]) Voir l'abbé Fijalek. Jacques de Paradis, 268 (note 3).

vaient être transformées, que dans les disputes des artistes les polémiques violentes et les louanges exagérées étaient à éviter. Il est aujourd'hui impossible de savoir jusqu'à quel point la pensée de Zbigniew fut en communion avec ces desseins et ces actes [1]).

Le chancelier de l'université se départait de ses attributions et cédait le pouvoir qui, d'après ses convictions, lui revenait légitimement, aux maîtres dont il appréciait la »legalitas« et le zèle. Il ne faudrait pourtant pas croire que Zbigniew fut toujours aussi conciliant et aussi facile. Dans les relations quotidiennes, à propos des affaires courantes, il arrivait parfois des contestations qui prenaient une forme aiguë, à cause des exigences du chancelier. En général les chanceliers ne pouvaient disposer des collégiatures vacantes [2]). La désignation des titulaires appartenait à la compétence et à l'autonomie de l'université, à Cracovie comme ailleurs. Mais si l'évêque de Mersébourg chancelier de Leipzig, s'interposait assez souvent pour faire nommer un protégé à une chaire, il n'est pas étonnant qu'Oleśnicki, si autoritaire et si supérieur, ait agi de même. Oui, il s'immisçait dans ces nominations, il donnait ses recommandations, exprimait ses désirs, et lorsque l'université allait à l'encontre de sa volonté, il s'emportait et menaçait avec cette véhémence particulière aux natures résolues qui pardonnent plutôt la violation d'un droit que l'inexécution d'un souhait. Les démêlés qui éclatèrent, en 1450 à l'université de Cracovie nous dévoilent les secrets et les tendances de l'âme indomptable et de l'inébranlable volonté du grand évêque. A ce moment vinrent à vaquer plusieurs chaires à la faculté des artistes. Comme de coûtume, les professeurs passèrent à l'ancienneté au

[1]) Sur les réformes de Vienne voir Aschbach, Geschichte der Wiener Universität, p. 269 et 347. Nous avons découvert la lettre de Zbigniew aux maîtres de Cracovie dans le Cod. Vratisl. II, F. 23 p. 118.

[2]) Kaufmann, Geschichte der d. Universitäten II, 133.

Collegium majus, et les nouveaux élus parmi les maîtres du collegium minus, occupèrent les postes les moins avantageux. Généralement ces promotions avaient lieu per »senium et ordinem« sans tenir compte ni des talents, ni des besoins réels de l'université, sans concours suscitant une noble émulation dont eût profité la science. Zbigniew Oleśnicki voulut abolir ces procédés vieillis et funestes. Il attaqua les »beati possidentes« de privilèges, ces maitres qui, comme par la force de gravité, à mesure qu'ils baissaient en savoir s'élevaient de plus en plus dans la hiérarchie universitaire, y accaparaient des prébendes de plus en plus grasses, ces docteurs dont parle l'Ecriture (S. Marc 12, 38) »qui... occupent les premières places au temple et dans les festins«. Le cri d'alarme jeté par l'évêque ne fut entendu que plus tard; après bien des luttes et bien des protestations, on commença à avoir égard au mérite pour les nominations de professeurs, à favoriser de jeunes, mais capables extranei, au détriment même d'anciens moins bien doués ou indignes. En cette cironstance Zbigniew écrivit »de penser aux étrangers et notamment aux Allemands pour les chaires vacantes, et d'en donner une à un Polonais, une autre à un Allemand; de cette façon l'université acquerra des hommes et des forces, s'enrichira dans ses membres« [1]. Cette fois il recommandait un Allemand et un Hongrois.

Cette protection accordée à des étrangers est, sous plusieurs rapports, caractéristique. Elle met en lumière l'internationalisme chrétien des universités du moyen âge, dépourvues de toute nuance accusée de nationalité, et accueillant volontiers des étrangers, maîtres ou élèves. A Paris, en 1306, on décida que sur six juristes, trois au moins seraient, étrangers »cum melius per forenses doctores quam per cives studium et lectura conservetur et continuetur« [2]. Cette mesure était dirigée contre le népo-

[1]) Codex epist. III. p. 42—44.

[2]) Kaufmann. Geschichte der d. Univers. I. 224.

tisme local; forenses signifiait des savants non Parisiens; à Cracovie, on pensait à des maîtres pris en dehors du pays. Ce détail est typique, pour Zbigniew, non moins que pour l'état des esprits d'alors. Malgré l'aversion pour l'Allemagne et les Allemands, malgré le profond antagonisme contre l'Ordre teutonique, ennemi acharné et toujours en éveil de la Pologne, la haine de race ne séparait pas complètement les peuples: on pouvait échanger le savoir et la civilisation. Cet échange était d'ailleurs continu et naturel à Cracovie, où une grande partie de la bourgeoisie était allemande. Savoir l'allemand était, pour un Polonais, la marque d'une éducation distinguée. Lorsque Jagellon se chargea d'élever les fils de son favori, le tchèque Jean Sokol, tué pendant la campagne de 1410, »eos, dit Dlugosz, IV, 93, in urbe Cracovia splendide educari et litteris Latinis atque Almannicis ceterisque artibus quibus ingenia politiora fiunt imbui disposuit«. Les amis de Grégoire de Sanok prétendaient qu'il parlait aussi bien l'allemand que le polonais [1]). Zbigniew Oleśnicki avait aussi appris l'allemand, dans sa jeunesse, à Breslau: en 1454, il donna la bénédiction nuptiale au roi Casimir Jagellon, et reçut les serments des deux époux à titre de »qui utramque linguam noverat« [2]). La terreur hussite entretenait en lui un penchant pour l'Occident et l'Allemagne. A l'université de Cracovie surtout où fréquentaient tant d'élèves allemands, où, pricipalement au temps de Jagellon, tant de professeurs étaient d'origine bourgeoise allemande, il ne pouvait être question d'exclusivisme national, d'élimination des éléments étrangers. Si la demande d'Olesnicki fut rejetée en 1450, c'est que d'autres motifs entrèrent en jeu: l'opposition aux extranei, la tradition qui faisait avancer ceux qui, comme membres du collège, appartenaient déjà au corps même des professeurs.

[1]) Biographie par Callimaque, p. 19 (Ed. Finkel).

[2]) Dlugosz, Opera I, 554 et V, 155.

Zbigniew Oleśnicki se sentit gravement offensé; il parla de manque d'égards et de mépris pour ses désirs. Il a agi par la prière »là où en qualité de chancelier et en vertu de ses pouvoirs il aurait pu imposer ses ordres et. pour réaliser ses intentions, appliquer l'article qui les eût contraints à l'obéissance«. Nous ne savons quel était cet »articulus coercitionis«. Mais dans son irritation, l'évêque ne se borna pas à ces reproches: il posa immédiatement la question de cabinet et menaça de se démettre de ses fonctions: »Nous n'avons pas le dessein, écrit-il, de discuter plus longtemps avec vous; mais nous ne voulons pas non plus être un chancelier de paille, sous la responsabilité duquel vous abriteriez tous vos actes. Aussi avons-nous prescrit à nos frères et serviteurs qui vont à Rome d'informer le pape de votre entêtement irréductible, et de le prier de nous décharger, nous et nos successeurs sur le siège épiscopal de Cracovie, du vain titre de chancelier de votre université, pour transmettre cette dignité, ou plutôt cette dénomination, à quelque autre personne, ou à ceux que nous désignerons à sa Sainteté, afin que, sous ce nouveau chef. vous puissiez ruer sans outrage pour ma personne, et selon la fantaisie que vous inspireront vos passions ou vos penchants personnels« [1]).

Voilà ce qui s'appelle parler clair et net. Le tempérament despotique d'Oleśnicki se révèle tout entier dans cette virulente exaspération, dans ce »Quos ego« fulminé, non contre les vents tumultueux, mais contre les tumultueux professeurs de Cracovie. Cette lettre tomba au milieu d'eux comme la foudre. Les maîtres effrayés, répondirent à leur père effrayant... metuenda Paternitas Vestra, par une requête débordant d'humilité et de soumission; ils le supplient de ne pas les abandonner, par ces temps d'épreuves, de leur conserver son ancienne bienveillance,

[1]) Cod. epist. III. 43.

et, comme le bon Samaritain, de panser et guérir leurs blessures [1]).

La »Paternitas metuenda« se prononça si péremptoirement, en 1450, parce qu'à mainte reprise il avait eu à souffrir des difficultés soulevées précédemment par de semblables conflits. En janvier 1448, Oleśnicki avait donné au recteur actuel de l'université, Jacques, curé de St. Hedvige, au Stradom, des pouvoirs exceptionnels lui permettant de juger même les délits graves, commis dans l'enceinte des supposita universitaires, et de les soustraire au tribunal épiscopal »occupé par d'autres affaires de l'Eglise et de l'Etat«. L'évêque déléguait ainsi une partie de son autorité au recteur pour réprimer »divers scandales, querelles, bagarres, disputes, excès, crimes et abus« dont on était venu se plaindre à lui [2]): c'était en quelque sorte lui accorder une dictature temporaire. Nous n'avons pas pu découvrir le motif de cette mesure extraordinaire, nécessitée sans doute par les rixes fréquentes, les offenses aux bonnes moeurs qui se renouvelaient à tout instant dans les universités de cette époque. Mais voici que des nuages s'amoncellent à l'horizon et que va éclater une tempête religieuse jetant la confusion et le trouble dans l'université de Cracovie.

Nous avons déjà parlé du hussitisme et de l'émoi qu'il fomenta en Pologne; nous avons à ce propos fait ressortir l'attitude franchement hostile d'Oleśnicki et de l'université contre cette hérésie. Mais, quoique depuis 1420 le clergé polonais condamnât à plusieurs reprises cette nouvelle doctrine, grâce à la tourmente politique et religieuse elle ne s'en insinua

---

[1]) Voir dans Szujski. Cod. epist. I, 2, 55 l'écrit que nous citons et qui est sans doute la réponse à la semonce d'Oleśnicki, comme l'a justement fait remarquer Lewicki, Cod. epist. III, 43.

[2]) Cod. epistol. I, 2, 34.

pas moins en Pologne. Tout favorisait l'ascendant que gagnait cette hérésie; et sans parler des relations étroites avec la Bohème, les volontaires qui, émigrés dans ce pays avec Korybut, y passèrent sous le drapeau hussite[1]), en revenant en Pologne y prêchèrent la révolte. C'est surtout en Grande Pologne que leur propagande fut effective. Aussi les évêques de cette contrée eurent-ils les plus grandes difficultés à étouffer le mal. André Laskary, évêque de Posen, avait déjà eu maille à partir avec ces nouveautés, et, en 1421, dans un sermon prononcé à Posen, il anathématisa solennellement le hussitisme et promit diverses indulgences de l'Eglise[2]) à ceux qui partiraient en guerre contre ces infidèles. Son successeur, Stanislas Ciolek, ne laissa pas d'avoir à souffrir de l'extension du hussitisme dans son diocèse[3]). André Bninski qui, après Ciolek, occupa de longues années le siège épiscopal de Posen, parvint enfin à extirper à peu près ce »virus Bohemicum«. Quelques petites villes de la Grande Pologne étaient devenues les foyers de cette contagion, entre autres Pakość et Zbonszyn[4]). Le juge de Posen, Abraham était à la tête du mouvement à Zbonszyn et, selon les expressions de Paprocki, »cachait dans sa maison des tchèques corrupteurs«. André Bninski somma les coupables de comparaître devant lui et leur fit toutes sortes de procès. Ce prélat, l'un des plus éminents de l'épiscopat polonais, fut l'adversaire le plus implacable et le plus énergique du hussitisme. On en vint à des désordres sérieux en 1439. Spytek de Melsztyn lève l'étendard de la révolte

[1]) Ulanowski. Acta iudicii eccles. Gnesn. 58. Alexius de Kalis jure en 1424: quod nunquam vult de cetero ad eos (Bohemos) equitare. Voir ibid. p. 199.

[2]) Acta iudiciorum eccles. p. p. 62 et 470.

[3]) Dlugosz. V. 609.

[4]) Acta iudicii eccles. Gnesn. p. 132, 199. Quant à Zbonszyn et à Abraham de Zbonszyn, voir ibid. 506, 517, 519, 522 et Paprocki Armorial (Tur) p. 473.

et attaque à main armée l'assemblée des états à Nowy Korczyn; cette même année, André Bninski met le siège devant Zbonszyn et force Abraham à lui livrer cinq des principaux apôtres du hussitisme, lesquels il fait brûler sur la place publique de Posen. Abraham de Zbonszyn, ne tarda pas à mourir; le hussitisme commença alors à péricliter dans cette petite ville où il avait été jusque là florissant. En 1442, les abjurations furent très nombreuses [1]: le calme sembla rétabli en Grande Pologne. Mais tout péril était encore loin d'être écarté dans la République.

Les enseignements hussites en effet, sans conquérir les masses, n'en avaient pas moins pénétré en Pologne par mille issues et y avait trouvé des adeptes parmi la noblesse, aigrie contre l'Eglise, à cause des impôts ecclésiastiques, dans les villes, et dans le bas clergé [2]. Aussi en 1448, commença-t-on à se plaindre de ce que le hussitisme relevât la tête. Dans un message au pape, écrit en septembre de la même année, Zbigniew Oleśnicki constate l'aggravation du fléau hussite (audio, renovari et reviviscere pestem hereticam Hussitarum); il raconte que dans le diocèse de Plock les biens de l'évêque ont été pillés et dévastés, parce que ce prélat avait refusé d'ordonner prêtres des clercs hérétiques, qu'on s'est livré à des voies de fait sur les ecclésiastiques restés fidèles [3]. Vers le même temps, Elgot dont les lettres à Oleśnicki étaient toujours remplies d'informations intéressantes, lui annonce qu'en Grande Pologne et spécialement dans le territoire de Dobrzyn, le hussitisme prend de fortes racines [4]. Il est incontestable que dans cet épisode religieux, mouvementé et subversif, les esprits furent grandement surexcités sous l'influence des dissensions hussites voisines.

[1] Ibid. p. 532—533.

[2] Voir remarques générales dans le Zbigniew Oleśnicki de Dzieduszycki I, 250.

[3] Cod. epist. I, 2, 44.

[4] Cod. epist. 1. 2, 347.

Comme André Bninski, Zbigniew Oleśnicki fit bravement face au danger, et l'université en cette circonstance lui prêta le concours le plus actif, comme nous l'avons déjà dit. Les évêques durent combattre les doctrines importées par les volontaires revenant de Bohème, proclamées par des prêtres qui s'étaient laissé entraîner dans l'hérésie, séduits surtout par la communion sous les deux espèces, marque primordiale de la nouvelle doctrine; car c'était bien une doctrine, un système de toutes pièces présenté par des savants avec force, et qu'il fallait réfuter avec des arguments non moins sérieux.

Le hussitisme fit sa première apparition dans le corps professoral de l'université en 1429. A ce moment, Henry, dit le Tchèque, fut cité devant le tribunal épiscopal et emprisonné sur l'ordre de Zbigniew. L'hérésie chez ce maître était compliquée de magie, de sorcellerie, de divination: c'était évidemment un apôtre compromettant pour le nouvel évangile [1]). Il ne fut aucunement défendu par l'université. Elle était alors plus anti-hussite que ja-

---

[1]) En 1432 parut en Pologne un personnage équivoque, joignant au savoir beaucoup de savoir-faire; il venait aussi de Bohème et portait le nom de Paul Krawar. Cet »artium magister Parisiensis et baccaulaurius in medicinis, vestrae serenitatis et regni vestri Poloniae medicus indignus», écrit de Thorn à Jagellon (Cod. epist. III, 513) pour lui réclamer la pension qui lui a été assignée par le roi, mais qu'il ne peut toucher à cause des intrigues des courtisans. Cependant il a depuis longtemps certains »secreta misteria divina« à révéler au roi, secrets qui convertiraient les égarés, rendraient la paix au monde et amèneraient la concorde entre la Pologne et l'Ordre teutonique. »Est enim quidam spiritus cor meum movens«. Mais tout cela est paralysé par la malice des gens qui l'empêchent de voir le roi. Ce Tchèque, comme nous le voyons, possède la panacée universelle, la recette du bonheur de l'humanité; il l'emporta avec lui au tombeau et nous priva ainsi de ce merveilleux spécifique; comme beaucoup d'invidus de son espèce, il promettait au monde le bonheur, pourvu que le monde le rendît heureux lui-même d'abord. L'agitation des esprits en Bohème produisit entre autres ce singulier personnage.

mais. Nous avons rapporté qu'en 1432 Zbigniew Oleśnicki, d'après les conseils et avec l'appui de l'université, s'opposa aux désirs du roi et de quelques évêques et ne permit pas de célébrer les offices pendant la présence des Tchèques à Cracovie. Deux altaristes de l'église St Marie-Madeleine à Posen, malgré la volonté de l'évêque Ciolek, refusèrent aussi tout service religieux. Mandés devant le prélat, ils affirmèrent que l'évêque était tombé en hérésie; Nicolas, l'un d'eux, déclara »que leur conduite leur était dictée par les maîtres cracoviens«[1]. La résistance de Cracovie exerça donc ses effets jusqu'à Posen. Le mot d'ordre lancé par l'université et son chancelier y fut adopté par quelques-uns. Par la suite, lorsque le concile de Bâle s'occupa de la question hussite et, afin d'apaiser la querelle, consentit à certains compromis, l'université de Cracovie et Zbigniew surtout en furent profondément blessés. Marc Bonfili, revenant de Pologne en 1441, dit devant le concile que »les Polonais souhaitent vivement que toute concession, en ce qui touche la communion sous les deux espèces, soit nettement refusée aux Tchèques[2]«.

Et voici que le mal si acharnément poursuivi, étouffé au dehors de l'université, se manifeste au dedans. Jagellon et Witold ne s'étaient-ils pas, en 1424, confédérés avec tous leurs barons contre la perversité hussite? N'avaient-ils pas juré de citer tout hérétique, tout suspect d'hérésie devant les tribunaux royaux et épiscopaux[3]? Chaque évêque eut alors à ses côtés un dominicain inquisiteur, chargé d'examiner toutes les affaires d'hérésie[4]. Plusieurs particularités de la tourmente hussite en Polo-

---

[1]) Ulanowski, Acta judic. eccles. p. 498: quidquid fecit, fecit ex informatione magistrorum Crac. quod non celebravit illo tempore Bohemis venientibus, contra voluntatem Dni episcopi.

[2]) Jean de Ségovie II, 957.

[3]) Prochaska, Codex Witoldi, p. 654.

[4]) Voir Ms. Czart. 18 p. 51.

gne nous sont déjà connues. L'épisode de 1449 eut d'autant plus de retentissement qu'il fut répercuté par les murs de l'école jagellonienne et que le héros en fut un des maîtres enseignant à l'université.

André Galka de Dobczyn avait terminé ses études à Cracovie, où il fut reçu bachelier en 1422, et maître ès arts en 1425. Il n'obtint aucun grade académique plus élevé. Il n'est cependant pas impossible qu'il ait séjourné quelque temps à Prague et y ait contracté les opinions qui pesèrent d'un si grand poids sur sa destinée. En 1429, il entre au collège du roi Ladislas. Il obtient un canonicat à S. Florian, en 1439 [1]). Il fut doyen des artistes en 1436 et en 1441.

Cet homme, d'un talent et d'un savoir médiocres, avait par contre un caractère brouillon et un penchant trop prononcé à la contradiction et aux disputes. Les actes de la »maison majeure« nous ont conservé le souvenir de ses attaques contre le pacifique S. Jean Kanty. En 1445, André de Dobczyn, on ne sait pour quelles raisons, suspecta la valeur des titres de Jean Kanty à la collégiature [2]). En 1447, il eut encore des contestations avec ses collègues. A ce moment il ne professait pas lui-même, mais s'était fait suppléer »per alium«. Il porta plainte, sans doute à Oleśnicki, au sujet de l'irrégularité apportée au payement de son traitement; une lettre anonyme adressée à l'évêque rapporte en effet que l'affaire a été étudiée et que les maîtres de Cracovie assurent n'avoir rien retranché du »salarium« dû à Galka, mais qu'il n'est pas impossible que des embarras surgissent plus tard; l'évêque d'ailleurs en jugera [3]).

Maître André de Dobczyn ne brillait donc pas par l'amour du devoir. En attendant il employait les loisirs que

---

[1]) Voir Cod. univ. Crac. II, 111. Il dit de lui-même, en 1449: »Ego vero XX annis in studio Cracov. in collegio cum magistris»; il signe (p. 112) canonicus eccl. St. Floriani X annos.

[2]) Conclusiones domus maioris.

[3]) Cod. epist. III, 24.

lui laissaient ses cours à lire et à transcrire les traités du fameux Wiclef, professeur d'Oxford, condamné par l'Eglise; peut-être même en répandait-il secrètement les théories.

Jean Wiclef, professeur à l'université d'Oxford, mit en avant, vers la fin du XIV-e siècle, plusieurs propositions contraires aux dogmes, aux droits et à l'enseignement de l'Eglise. Il niait la transsubstantiation, modifiait les règles de la messe, sapait les fondements de la propriété ecclésiastique et conseillait à l'Etat de s'en emparer; d'après lui, les supérieurs spirituels ou temporels perdent tout pouvoir, s'ils sont en état de péché mortel; la confession auriculaire est superflue. Le pape, cet Antéchrist, comme il l'appelle, et la hiérarchie religieuse sont l'objet de ses plus virulentes diatribes. Son idéal, c'est une réforme radicale de l'Eglise et du dogme. En philosophie, il est panthéiste et fataliste. Dans les débats entre réalistes et nominalistes, il tient pour les premiers. Mais il réprouve cependant certaines idées avancées de Scot; à ce moment-là précisément, sous l'impulsion d'Okkam, le nominalisme remportait certains triomphes. Aussi Wiclef adopte-t-il le réalisme modifié par Okkam, débarrassé de ses anciennes extravagances [1]).

En 1377, le pape prononça la condamnation des thèses de Wiclef, et en 1382, le concile provincial de Londres confirma la sentence pontificale. Ces erreurs néanmoins continuèrent encore à courir le monde et Jean Huss en fut tout pénétré: c'est en effet au docteur anglais que ce dernier emprunta les principaux articles de son credo [2]). Elles venaient enfin, ces idées de Wiclef, de parvenir tardivement en Pologne, sans doute transmises par la Bohème. André de Dobczyn épousa les vues sur les univer-

[1]) Voir là-dessus Rashdall: The Universities of Europe II, 2, 428 et 538. Sur les maximes de Wiclef voir Szwab, Joh. Gerson Würzbourg, 1858 p. 542/3.

[2]) Loserth: Hus und Wiclif, Prague 1884.

saux, ainsi que le réalisme modifié du maître d'Oxford. L'opuscule de Wiclef „De universatibus realibus« avait aussi été bien accueilli à Prague où la nation tchèque, par opposition aux nominalistes allemands, s'était enrôlée dans le camp réaliste: Zdzislaw de Zwiereticz écrivit même une apologie des principes de Wiclef [1]). André de Dobczyn fut un partisan convaincu de ce réalisme. Il disait que les maitres cracoviens ne connaissent pas du tout ce système de Wiclef, que par conséquent, parasites royaux, ils se perdent en misérables et vains efforts pour enseigner à autrui ce dont ils ne savent pas le premier mot. André de Kokorzyn lui-même, »qui passe pour un maximus artista, pour le meilleur théologien et philosophe de l'université de Cracovie«, ignore complètement Wiclef, ainsi qu'il appert de ses paroles et de ses écrits [2]). Avec ces doctrines, plusieurs autres propositions plus positives et plus pratiques du maître anglais séduisirent Galka. C'est de lui qu'il apprit à braver les évêques, à dédaigner le clergé, et le ton qu'il employait en s'adressant à Zbigniew Oleśnicki montre qu'il fut un disciple digne de son précepteur Il avait chez lui les traités de Wiclef bafouant le clergé, poussant l'Etat à s'emparer des biens écclésiastiques, réprouvant la confession auriculaire et contestant la validité des sacrements administrés par des prêtres en état de péché mortel. A côté de ces doctes ouvrages, il conservait aussi des chansons en l'honneur de Wiclef, et quelques-unes nous sont parvenues annotées de sa main [3]). Ces productions de la muse populaire se multiplièrent en Bohème, lors de la guerre hussite. Elles coururent les rues, jetant l'insulte aux ad-

---

[1]) Loserth, 285. Des pièces de vers où le hussitisme était présenté comme le triomphe des réalistes, circulèrent à Prague: Facta nunc adultera profert realistas, Chymeras et vetera monstra Wyclevistas. Voir Rashdall, ib. II, 1, 223.

[2]) Cod. univ. Crac. II, 111.

[3]) Cod. epist. 1, 2, 69.

versaires et exaltant la sainte cause. Il n'est pas d'outrages qu'elles ne prodigassent aux ennemis de Jean Huss; elles disaient de Zbinek, archevêque de Prague qui avait condamné au feu les livres de Wiclef:

Il a brulé les livres et ne sait pas
Ce qu'en eux il y a d'écrit[1]).

Ces couplets, traduits du tchèque, inondèrent la Pologne; témoin cette vulgaris cantilena que Galka envoya à ses amis, et dont il parle dans ses lettres[2]). »Wiclef dit la vérité«, annonçait-elle au monde, et aucun maître n'est plus grand que lui »jusqu'au jugement dernier«. C'étaient ensuite des invectives »contre les popes«, l'Eglise officielle, »les popes césariens«, le pape, suppôt de l'Antéchrist, qui tient sa puissance de Constantin, les erreurs prêchées par les prêtres dans les églises.

Les popes cachent la vérité:
Ils en ont peur
Et mentent au peuple.

Ces trésors ornaient la bibliothèque de Galka; ces pensées absorbaient son esprit. Mais il y a encore loin de là au crime, au scandale. Galka, dans ses conversations, fit-il sonner trop haut ses opinions révolutionnaires, dans ses leçons, s'abandonna-t-il à de facheux écarts? On ne le sait; toutefois ses agissements amenèrent un éclat. Les sources parlent du malum, facinus, scandalum qui tout à coup fut découvert. On dénonça à Oleśnicki les fausses doctrines professées clandestinement par Galka[3]). Ce dernier écrit lui-même que le délateur l'avait accusé »de lire et de copier les ouvrages de maître Jean Wiclef et d'animer les barons du royaume contre les prêtres«[4]). En raison d'une »instance« de l'université, Zbigniew réso-

---

[1]) Au sujet de cette littérature voir Geschichtsschreiber der Huss. Bewegung 1, 622. Loserth. l. c. 113, 270.

[2]) Cod. univ. II. 115 sqq.

[3]) Cod. univ. II. 106.

[4]) Ibid. 115.

lut de réprimer ces actes et, sans user de rigueurs, se contenta de reléguer Galka au couvent des Cisterciens de Mogila, pour y faire pénitence. En même temps, Jean Elgot, vicaire« in spiritualibus«, était chargé d'examiner les livres d'André et de faire des perquisitions dans la demeure occupée par celui-ci chez le conseiller municipal Thesnar. C'est alors qu'on découvrit les livres et les chansons que l'on sait. »Inhorrui admodum ad tam exsecrabiles et venenosos errores«, dit Elgot. Circonstance aggravante, sur un des traités il était écrit: pour remettre à André Tenczyński; sur un autre: pour Szafraniec, etc. L'agitation et la propagande étaient ainsi pleinement démontrées. Elgot en fut effrayé, d'autant plus que maître Benoît, peut-être Benoît Hesse, lui murmura à l'oreille, »qu'il y en a d'autres encore contaminés par le mal« [1]). Ne sachant à quel parti se résoudre, Elgot attendit la décision de Zbigniew, avant de prendre des mesures sévères. L'évêque donna l'ordre d'emprisonner Galka, mais trop tard: le pénitent de Mogila, endormant la surveillance de l'abbé et des moines, avait été autorisé à se rendre parfois à Cracovie. Profitant de cette licence, il s'enfuit un beau jour et peu de temps après il était en Silésie, à Glogau, dans les terres du duc Boleslas ou Bolek d'Opole, qui le couvrit de sa protection. On échangea une correspondance dans le but de faire retenir le fugitif dont on demandait l'extradition, tandis qu'André, mettant de côté toute feinte et levant hardiment le masque, publiait d'effrontés manifestes.

Zbigniew Oleśnicki s'adressa alors aux princes silésiens et à l'évêque de Breslau. L'université se joignit à ces démarches de son chancelier, en mai 1449. Elle avait expulsé Galka du collège et du corps enseignant (de collegio et coetu magistrorum collegii artistarum) aussitôt que lui étaient parvenues les révélations compromettant ce confrère. C'était pour elle une cruelle épreuve, car le mo-

---

[1]) Codex epist, I. 2, 68--70.

ment approchait où la grande école ne pourrait plus retarder son serment d'obédience au pape. Malgré ce désaccord avec l'Eglise officielle, les maîtres surent trouver de fermes accents pour censurer cette brebis galeuse et égarée; si, comme on le disait, d'autres professeurs étaient gagnés à l'hérésie, aucun d'eux n'osa élever la voix.

La réponse envoyée par Galka à l'évêque de Cracovie, le 23 juin 1449, affichait le plus impudent orgueil. Il proteste contre les châtiments qui lui ont été infligés et l'accusation d'hérésie; il n'a été ni jugé, ni condamné. S'il trouve accès auprès du roi, il saura faire ressortir l'iniquité de la conduite de l'évêque à son égard, et se justifier, »non par vos indulgences achetées à prix d'or à Rome... mais par la grâce de N. S. Jésus-Christ«. Il réclame ensuite contre la violation de son domicile, la confiscation de ses hardes et de ses livres; il trouvera bien de puissants protecteurs qui revendiqueront ce qui lui a été dérobé.

La lettre à l'université, comparée à la précédente si arrogante, est sérieuse, pleine d'onction et d'ironie [1]). Elle est adressée aux membres les plus en vue de l'école; la plupart nous sont déjà connus; les autres ne méritent guère qu'on s'y arrête. Elle débute par une pathétique invocation: »O Pierre de Liptow, Paul de Klobucko, Jean de Ludisko, Michel de Krosno, Adalbert de Lisiec, Jean de Lgota, Paul de Piskowice, Barthélémy de Radom, Jean de Kenty, Benoît de Cracovie, vous qui désirez avoir... les premiers sièges dans les temples et les premières places aux banquets« [2]). Suit une protestation contre la sentence des maîtres qui l'ont déclaré hérétique. Et, non sans malice, André de Dobczyn leur rapelle leur passé et quelques-uns de leurs péchés de jeunesse: »Personne n'est tenu d'ajouter foi à ce que vous avez

---

[1]) Voir ces deux documents dans le Cod. univ. Crac. II, 110 et 113.

[2]) S. Marc 12, 38.

écrit contre moi, pas plus que personne n'est obligé de croire à ce que vous avez écrit contre le pape« [1]). Il leur fait ensuite la leçon: il leur recommande de ne pas détruire les traités de Wiclef, »car en d'autres contrées de la Pologne il y a beaucoup d'ouvrages de ce maître; et alors même que vous parviendriez à les brûler tous, leur contenu restera dans les volumes de Thomas Valdensis«. Dans la lettre à Zbigniew, Galka parle aussi de ce même Thomas: Thomas Valdensis, écrit-il, dans lequel sont consignés les principes de Wiclef, restera au collège des artistes, car maître Kozlowski a rapporté ce livre de Bâle«. Il s'agit ici des oeuvres de Thomas de Walden, carme, auteur de beaucoup d'ouvrages théologiques et d'un mémoire dogmatique contre Wiclef (vers 1422) [2]). L'exemplaire mentionné par Galka se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Cracovie [3]).

Galka eut, dans ces persécutions, la satisfaction de partager le sort de son maître et héros Wiclef qui, en 1382, fut expulsé de sa chaire à l'université d'Oxford. On ne saurait pourtant faire usage d'une commune mesure pour ces deux hommes. Wiclef possédait une vaste instruction et ses leçons ne furent pas perdues: elles animèrent le mouvement des Lollards et la rébellion hussite. Les manifestations de Galka n'eurent au contraire aucun résultat important: elles se bornèrent, pourrait-on dire, à des couplets

---

[1]) En ces époques de troubles, des conflits de ce genre devaient être assez fréquents, malgré que la plupart des maitres tinssent pour le concile. En 1449, (Conclus. univ. Ms.) le bachelier des décrets Georgius de Michinicze s'insurgea contre l'université. On lui reprochait d'avoir été reçu bachelier fraudulenter, et on le bannit du collège des juristes et de l'université. Georges en appela »ad S. in Christo patrem et dominum nostrum Nicolaum V«. Il fut condamné pour cet appel, et un des maitres appela Nicolas V hérétique. C'est un écho des luttes et des orages qui, de temps à autre, venaient alors agiter l'université.

[2]) Hergenroether, Handbuch der Kirchengeschichte II, 792 et 872.

[3]) Ms. n. 1760. Doctrinale antiquitatum ecclesiae de sacramentis (de Bâle).

et finirent par des chansons, la »cantilena vulgaris«. Galka dut pourtant agir à Glogau et en Grande Pologne. En 1450, le tribunal archiépiscopal de Gniezno recherche si le religieux Martin de Srem, soupçonné d'hérésie, n'a pas eu de relations avec Galka, »an conversatus est magistro Galcze« [1]).

La paix fut enfin rétablie à l'université, dans la seconde moitié de 1449, la paix qu'avaient troublée les longues dissensions conciliaristes et ce court épisode hussite. Cette année mémorable par la création du petit collège fut comme nous le voyons, sous bien des rapports, le point de départ d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'école de Cracovie.

Les années de Zbigniew étaient déjà comptées. Sur le déclin de sa vie, ce grand et dévoué tuteur de l'université s'éloigna de plus en plus des affaires publiques: son étoile avait pali; d'autres astres s'étaient levés. C'est dans les amertumes de la lutte contre les novateurs que se consumèrent ses derniers jours: mais au milieu de ces chagrins, son amour pour l'université, amour de père et de guide, persista immuable, inébranlable. Une année avant de mourir, en 1454, il en donna de solides témoignages. Le 7 février il fonde le bénéfice stable de prêcheur à la cathédrale de Cracovie. Ce prêcheur devait être élu par l'évêque et le chapitre; mais nul ne serait promu à cette dignité, s'il n'était maître en théologie, docteur des décrets, ou tout au moins, maître ès arts. Paul de Zator, célèbre par son éloquence en polonais, fut le premier appelé à cette charge [2]). C'était un pas décisit vers le relèvement, le progrès de la langue maternelle; c'était essayer de lui attirer le respect qui lui était dû; c'était mettre à la por-

---

[1]) Ulanowski. Acta iud. eccles. p. 172/3.

[2]) Codex univ. Crac. II, 140.

tée des fidèles la parole de Dieu. Dlugosz fait ressortir le mérite de cette fondation, en nous traçant un tableau assez sombre de la situation intellectuelle du pays jusqu'alors: les Polonais mêlés aux affaires, ignorants, n'y sont que très rarement préparés; et les moines, les savants, »étrangers pour la plupart« [1]), n'emploient que le latin. Aussi Zbigniew Oleśnicki voulut-il tirer la langue polonaise de cet opprobre et créa, à la cathédrale même de Cracovie, une chaire où cette langue serait exclusivement en usage; et en stipulant que le prédicateur devrait posséder des titres académiques, il faisait participer l'école jagellonienne au développement de l'idiome national, l'intéressait, l'attachait pour ainsi dire au bénéfice qu'il instituait.

L'évêque ne s'en tint pas là: en mai il rédige son testament, longue suite de legs religieux ou humanitaires. Parmi ces dispositions, il en est une de la plus haute portée pour l'université: elle assurait en effet l'avenir d'une grande bourse des étudiants, asile tutélaire qui devait, à côté de ceux existant déjà, rendre d'immenses services. Avant 1454, Zbigniew avait acheté dans ce but la maison et l'enclos dit Jérusalem [2]), rue Jagellon et rue des Potiers (actuellement rue des Pigeons). Afin de l'approprier à sa destination, mille marcs y avaient été déjà dépensés. Zbigniew assigne encore mille marcs pour achever les restaurations commencées, fait don de toute son argenterie afin de pourvoir à l'entretien des étudiants, de toute sa riche collection de livres à la bibliothèque de la bourse [1]). Il joignait à ces magnifiques largesses un précieux souvenir. »Nous voulons, écrit-il dans son testament que la masse aux armes et aux insignes du pape, du roi

---

[1]) Dlugosz. Opera 7, 261.

[2]) De telles dénominations étaient fort usitées à une époque où les pélerinages en Terre Sainte étaient très fréquents. La maison que la reine Hedvige fonda à Prague, en 1397, pour les Lithuaniens, s'appelait aussi Jérusalem.

[3]) Cod. univ. Crac. II. 156.

et de nous-même, portée habituellement devant nous, soit remise à l'université pour y être conservée telle qu'elle est à tout jamais et portée, lorsqu'il le faudra, devant la personne du recteur et des maîtres de l'université«. Et depuis lors cette masse de Zbigniew Oleśnicki [1]), qui jadis précédait cet illustre prélat, comme un drapeau de progrès et de lumière a accompagné l'école à travers les temps. Elle a échappé au naufrage du XVIII-e siècle; elle a survécu à l'ensevelissement de la patrie et de l'Etat; elle brille encore devant les héritiers de ces ruines, fière image d'un passé qui unit les coeurs et donne aux pensées des ailes.

[1]) M. Karbowiak en a donné la description dans la Chronique de l'université Jagel. (1887) II, p. XVII.

LIVRE TROISIEME.

Luttes et transformations
sous
Casimir Jagellon et ses fils.

CHAPITRE I.

Après les conciles.

Fin du conciliarisme. — Accord avec Rome. — Situation en Pologne. — Casimir Jagellon et la promotion aux évêchés. — L'attitude du roi amène un conflit avec Rome, puis avec le parti de l'indépendance de l'Eglise.

Zbigniew Oleśnicki à la tête de l'opposition au roi. — Motifs et critique de cette opposition. — Collisions à propos du choix de quelques évêques. — Bellum spirituale.

Tendances antihiérarchiques dans l'entourage du roi. — Jean Ostrorog et son mémorial. — Les partisans d'Oleśnicki. — Jacques de Sienne. Jean Capistrano est appelé à Cracovie; résultats de cet acte. — Les observants et leur rôle dans la vie religieuse de cette époque. — L'accroissement des villes produit le relâchement des moeurs. — L'oeuvre de Capistrano et ses conséquences à Cracovie.

Les bernardins en Pologne. — Saints et bienheureux. — Sendziwoj Czechel, représentant des idées du temps. — Ses études; détails biographiques. — Il combat pour la liberté de l'Eglise. — Conflit avec le roi. — Sendziwoj chanoine régulier. — Il est fidèle jusqu'à la mort aux théories du concile. — Ses goûts littéraires. — Ses rapports avec l'humanisme. — Lettre à Lutek de Brzezie, évêque de Cracovie. — Dispute avec les dominicains à propos de la sculpture dans les églises. — Sendziwoj dans l'histoire de la civilisation.

En envoyant à Rome, en 1447, sa déclaration d'obédience, le souverain de la Pologne ne faisait pas seulement acte de conviction personnelle, mais il ouvrait une

ère nouvelle: le conciliarisme était mort. Félix V, le pape des Basiléens, fut d'ailleurs le dernier antipape de l'histoire de l'Eglise. Les peuples cessèrent d'envisager les conciles oecuméniques comme les remèdes infaillibles de tous les maux de l'Eglise et de l'humanité, comme l'unique tribunal capable de juger toutes les causes, tous les différends divisant, déchirant la société.

Ces opinions ne se manifestèrent plus qu'isolément et en de très rares circonstances; tantôt elles deviennent le programme de nobles âmes, éprises d'idéales perfections et n'imaginant que de chimériques moyens pour y atteindre, comme par exemple celle de Jacques de Paradis, l'obstiné partisan du concile, qui, seul contre tous, reste fidèle à son drapeau et le défend de toute son âme devant le pape Nicolas V [1]), tantôt elles sont épousées par des évêques séditieux, comme Diether, archevêque de Mayence, tantôt enfin elles sont évoquées comme un spectre menaçant par les ennemis du Saint-Siège. Mais en définitive l'assemblée oecuménique cesse d'être le but des aspirations du monde; et l'ancien conciliariste Eneas Sylvius marque nettement cette révolution des croyances, en disant que le pape et les cardinaux constituent le meilleur concile. Le pouvoir pontifical sortait régénéré et grandi de la crise. Après les rêves démocratiques, on revenait à l'absolutisme; après les essais de parlementarisme ecclésiastique, la centralisation de l'Eglise reprenait le dessus. La consécration solennelle de ce revirement trouva son expression dans le jubilé de 1450, où des foules de pélerins venus de toutes les parties du monde apportèrent leur hommage aux pieds de Nicolas V. Ce fut la fête du triomphe après les sombres épreuves du passé, l'aurore d'une prospérité renaissante. Le Nord eut aussi sa part dans ce tribut pieux qui resserra les liens avec Rome, naguère si distendus; parmi les Polonais nous ne citerons que Dlugosz et son compagnon

---

[1]) Pastor, Geschichte der Päpste I, 302. 304.

dans un pélerinage en Palestine, le fougueux conciliariste Jean Elgot.

Les bons rapports des États avec le Siège apostolique troublés par la fièvre conciliariste, se renouèrent rapidement. Les pourparlers engagés à ce propos aboutirent de diverses manières; selon le moment ou l'appui prêté par les différents pays, des avantages échurent tantôt à l'un tantôt à l'autre des contractants. Ce fut l'époque des concordats. La France, la première, recueillit les fruits de ses efforts et des travaux du concile. L'assemblée du clergé français, tenue à Bourges en 1438, vota une pragmatique sanction approuvant certains décrets du concile de Bâle. Cet acte devint la base du gallicanisme, c'est-à-dire du particularisme national, de l'autonomie de l'Eglise française. Le concordat de Vienne, en 1448, fut basé sur des concessions mutuelles; il demandait, il est vrai, la liberté des élections aux évêchés par les chapitres; mais la provision papale, sous certaines conditions, n'était pas exclue.

La Pologne n'obtint ni un concordat englobant toute la République, ni même d'avantages marqués. Diverses causes amenèrent ce résultat: les négociations furent commencées trop tard, le pays s'étant entêté dans son opposition ou neutralité; puis, les évêques ne s'entendirent pas pour une commune décision, pour une action commune; enfin le roi Casimir connaissant la prépondérance de l'Eglise en Pologne, n'eût en aucun cas secondé des démarches dans le but d'affermir ou d'augmenter ce pouvoir. Par la voix de ses ambassadeurs, Wyszota de Gorka et Pierre de Szamotuly, chargés de faire obédience en son nom à Rome, pendant l'été de 1447, le roi demanda au Saint-Siège le droit de collation de tous les bénéfices ecclésiastiques »iure ordinario semper salvo«, c'est-à-dire sans doute de lui assurer une ingérence et la présentation pour tous les bénéfices n'ayant pas de patron; il priait en outre de lui permettre de prélever le dixième des dîmes pen-

dant six ans et les collectes du denier de S. Pierre pendant quelques années. La réponse papale de 1448 fut loin d'être un acquiescement à tous ces désirs: la bulle pontificale accordait au roi le privilège de nommer une seule fois à 90 bénéfices; elle lui assignait en outre 10.000 ducats à verser par le clergé polonais, à titre de subside pour la guerre contre les Tatars [1]. Il y eut des conventions particulières avec les évêques polonais: le pape leur reconnaissait la prérogative de pourvoir aux bénéfices vacants pendant quelques mois de l'année, tandis qu'il se réservait ces nominations le reste du temps [2].

En général dans ces arrangements, la Pologne ne toucha point aux questions capitales, comme les annates, et n'obtint que des avantages insignifiants; néanmoins toutes les discordes qui avaient affligé l'humanité, toutes les contestations juridico-ecclésiastiques auraient sans doute cessé, s'il n'y eût pas eu à la tête de l'Etat un souverain jaloux de la liberté d'action dont l'Eglise avait joui jusqu'alors, et décidé à y porter atteinte. Il résolut d'abord de ne laisser monter sur les sièges épiscopaux que ses »personae gratae«, et d'imposer sa volonté aux élections des chapitres. D'après la théorie royale, c'était un usage séculaire, constamment pratiqué par tous les monarques, ses prédécesseurs, que les évêques choisis par le chapitre »ad instantiam et petitionem« des rois, fussent reconnus et confirmés par le Saint-Siège [3]. On n'allait pas tarder d'ailleurs a en venir aux prises. En 1449, Ladislas Oporowski ayant quitté le siège épiscopal de Kujawie pour l'archevêché de

---

[1]) Grossé. La Pologne et le concile de Bâle, 156. Voir Dlugosz V, 35 et 49.

[2]) Grossé. Ibid. p. 167.

[3]) Ce passage est emprunté à un discours de Strzempinski prononcé en 1450 (Cod. epist. III, 50): sic enim a vetustissimis temporibus regum praedecessorum suorum tentum et observatum dicitur, quod ad instantiam et petitionem eorum electi et postulati per capitula ecclesiarum consentientibus regibus ac etiam nominati per ipsos reges per sedem apostolicam ecclesiis praeficiebantur etc.

Gniezno, le pape Nicolas V donna la provision sur l'évêché devenu vacant à son favori, Nicolas Lasocki, alors à Rome. A cette nouvelle l'indignation du roi n'eut plus de bornes, car il avait convoité ce poste pour son secrétaire Jean Gruszczyński dont les talents mondains et diplomatiques avaient su gagner les bonnes grâces du prince. Le chapitre s'inclina devant la volonté souveraine et élut Jean à l'unanimité. L'affaire prit tout de suite les proportions d'un grave conflit, et elle aurait vraisemblablement amené les plus fâcheuses complications, si sur ces entrefaites, Lasocki n'avait succombé à la peste qui ravageait l'Italie (1450). Dans cette première escarmouche les camps ne s'étaient pas encore bien dessinés, et certains qui plus tard se prononcèrent ouvertement contre le roi, restaient encore neutres ou même tenaient pour lui. Zbigniew Oleśnicki fut fort modéré dans cette affaire; Dlugosz, son confident, alla même jusqu'à conseiller à Lasocki de renoncer à sa provision et à sa dignité[1]. Thomas Strzempiński enfin se rendit à Rome, en qualité de délégué du roi, et là, au mois d'avril 1450, prononça un discours tout émaillé de perles humanistes pour déterminer le pape à retirer la provision à une personnalité »quae non est grata regi et militiae regni[2]«.

L'attitude d'Oleśnicki et de ses familiers en ces conjonctures est fort compréhensible, car le choix du chapitre concordait ici avec celui du roi, et il s'agissait d'écarter la provision romaine, si odieuse aux anciens amis du concile de Bâle. Cependant entre Zbigniew et le monarque la rupture devenait imminente. Elle fut occasionnée par différents motifs, les uns de politique générale, d'autres de discipline ecclésiastique, le roi ayant voulu imposer ses candidats à des évêchés, malgré l'avis contraire des chapitres. Zbigniew Oleśnicki qui avait dirigé tous les actes de Jagellon vieilli et la jeune inexpérience

[1] Voir Cod. epistol. 1, 2, 97 et 108.
[2] Cod. epistol. III. 49.

de Warnenczyk, se trouvait tout-à-coup en face de Casimir Jagellon, prince rempli d'initiative, d'énergie et d'indépendance de caractère. Par droit de tradition et d'héritage l'évêque était le conseiller du roi; et si l'héritier du trône dédaigne souvent d'écouter la vieillesse et les leçons de l'expérience, d'ordinaire le conseiller n'est pas enclin à rompre avec ce passé. Zbigniew Oleśnicki montra à l'égard de Casimir Jagellon cette ombrageuse susceptibilité, ce dépit dont ne peuvent se défendre les gens estimés par les ancêtres, qui considèrent les jeunes princes comme des intrus, des usurpateurs et le manque de respect pour leur parole ou leur personne comme un crime contre le bien public. Il se répand en continuelles doléances sur cette mise de côté, sur les éléments jeunes du »privatum consilium« qui éloignent de la cour de Casimir ces serviteurs éprouvés, ces seigneurs de Petite-Pologne que Jagellon et Warnenczyk écoutaient avec complaisance. Il menace Casimir Jagellon de se démettre de ses fonctions, de se réfugier dans la retraite afin de n'avoir plus à supporter, lui, cardinal, des dénis de primauté dans les assemblées publiques; il adjure le roi de s'amender, et, à plusieurs reprises, invoque le souvenir de S. Stanislas et de son martyre. Mais Zbigniew souffrit un supplice non sanglant; des temps nouveaux avait lui, et il se consumait en de vains regrets; ce n'était pas le martyre qui l'attendait, mais les chagrins plus cuisants de chaque jour et l'amère douleur de se survivre. Sans doute ses plaintes furent trop souvent fondées, et lorsque dans l'entourage royal on poussait à des mesures extrêmes, à des attentats contre l'Eglise, l'évêque n'avait pas tort de s'en montrer outragé. Mais bien des fois aussi il ne comprit pas les aspirations et les tendances nouvelles. Grand Seigneur, il s'indigna de voir le roi appeler auprès de lui la petite noblesse, la consulter et la faire participer au gouvernement; il s'irrita de la sollicitude de Casimir pour la Lithuanie, des soins qu'il prenait à maintenir l'union personnelle, à gagner les Lithuaniens; Polonais,

tout imbu du sentiment de sa supériorité, il fermait les yeux à l'intérêt bien entendu du pays. Aussi la conduite de Zbigniew pendant le règne de Casimir Jagellon n'a-jouta-t-elle rien à ses mérites et sa gloire. Le méconte-ment passif et rancunier faussa ses critiques, le poussa à des manifestations qui rabaissaient la majesté royale. Le discours plein de fiel et de récriminations qu'il prononça au conseil royal, en 1452 à Cracovie [1]), ceux qu'il fit entendre aux diètes de Parczow et de Piotrków en 1453 [2]), furent peut-être des triomphes oratoires, mais en même temps de mauvaises et peu louables actions. Le bruit des applaudissements qui les accueillirent se mêle alors à celui de l'écroulement de la majesté souveraine; Dlugosz crut voir renaître en ces circonstances les beaux jours du sénat de Rome; cette grandeur sénatoriale s'élevait sur les débris du trône. Zbigniew Oleśnicki vécut dans cette hostilité au roi, lequel de son côté ne cessa jusqu'à la mort de l'évêque de le considérer comme son grand ennemi. Celui-ci en effet prodigua ses sarcasmes à tous les actes de son souverain, sans en excepter la réception faite en 1453 aux délégués venant apporter la soumission des Etats prussiens. Il se rencontra sur ce terrain avec le fidèle défenseur des Teutoniques, Enéas Sylvius qui, en 1453, tenta de dissiper les nuages amassés sur la Prusse, par une croisade contre les Turcs. Les deux amis, séparés autrefois par la campagne en Hongrie de Warnenczyk, étaient maintenant d'accord et avaient repris leur correspondance [3]). Le volumineux écrit de Zbigniew en 1454, dont une partie seulemement fut remise au roi [4]), énumère toute une suite de griefs et dévoile l'âme d'un homme vieillissant aux

---

[1]) Dlugosz V, 109.

[2]) Ibid. V, 138 et Caro Gesch. Polens IV, 447.

[3]) Voir Antoine Weiss: Aeneas Sylvius Piccolomini, Graz, 1897. Lettre d'Eneas du 16 décembre 1453, p. 229.

[4]) Cod. epist. 1, 2, 145.

mains défaillantes duquel le pouvoir a échappé mais qui retrouve encore des forces pour lancer de fulgurantes invectives, malgré qu'il se dise »fatigué et inutile«. Tout cet épilogue de la vie de Zbigniew est triste et peut être comparé au rôle de Zamoyski sous Sigismond III; les épigones égalent rarement en vaillance et en vertu leurs ancêtres, Oleśnicki fut son propre épigone.

Ces faiblesses eurent sans doute asssez souvent de nobles origines; nous ne saurions le nier. Mais l'histoire tout en tenant compte des secrets mobiles des hommes, doit surtout juger les actes de leur vie publique, ainsi que les conséquences de ces actes. Elle regarde de l'oeil impartial de la postérité ceux qu'aveuglèrent les passions de leur époque et qui ne purent prévoir les résultats funestes de paroles ou de démarches sincères, mais inconsidérées.

Le roi Casimir de son côté agit aussi avec trop de rudesse. Dans les élections d'évêques surtout, il se montra despotique: une fois son choix arrêté, il employait tous les moyens pour l'imposer, le faire sanctionner par les chapitres. Quelquefois la persona grata à la cour royale était loin d'avoir la valeur morale de son rival. En 1453, lorsque le chapitre de Gniezno procéda à l'élection de l'archevêque, les voix se partagèrent entre Jean de Sprowa, jeune encore et peu connu, et Thomas Strzempinski, savant éminent dont les services ne se comptaient plus. Le premier avait l'appui du roi qui déprécia le second par ces mots: »oculis ingratus nostris«. Eh bien, ce fut Sprowski qui l'emporta, grâce à la pression de Casimir, pression sans merci, s'il en faut croire les lettres écrites à Dlugosz par Sendziwoj Czechel, en 1472 [1]). Le roi, peu rancunier et prompt à se départir de ses préventions, en 1455 même se montra très favorable à la promotion de Strzem-

---

[1]) Cod. epist. 1, 2, 266.

piński au siège épiscopal de Cracovie. Mais à la mort de celui-ci, survenue cinq ans après (1460), des scènes violentes se produisirent et la lutte fut des plus passionnées. Le roi Casimir voulait faire obtenir l'évêché de Cracovie à son préféré Jean Gruszczyński. Ce n'était pas un aigle sans doute, mais courtisan d'une habileté consommée, il avait su gagner par ses belles manières et ses qualités mondaines la bienveillance du prince. Dlugosz lui reproche une vie déréglée et capricieuse, une conscience endormie que les remords n'éveillaient jamais[1]. Il est vrai que l'historien fut le constant adversaire de Gruszczynski et que, par conséquent, il ne mesure pas strictement ses paroles dans le nécrologe qu'il lui consacre. Le chapitre de Gniezno, à l'encontre des désirs du roi, choisit alors Jean de Brezie, docteur »utriusque juris«; mais celui-ci se désista de ses droits, sous le coup des menaces royales. En attendant, le pape Pie II donne provision sur l'évêché de Cracovie, à Jacques de Sienno, parent d'Olesnicki et pénétré des mêmes principes que l'illustre cardinal. La crise s'accentuait: on allait en venir aux violences. Ce »bellum spirituale« dura deux ans et demi; Jacques de Sienno y jette l'interdit sur ses diocésains rebelles, tandis que le roi Casimir poursuit avec la dernière rigueur les partisans de Jacques, Dlugosz, par exemple[2]. Les harangues que des envoyés du roi à Rome[3] prononcèrent en 1461 devant le pape étaient le fidèle écho de la théorie royale: »celui-là seul peut être évêque en Pologne qui est agréable au roi et à la patrie«; on y trouvait en outre des réminiscences de Strzempinski et elles brillaient par un docte étalage d'érudition, une abondance de citations d'Ovide et de Sénèque. Elles ne persuadèrent pas immédiatement

---

[1] Długosz V, 593.

[2] Dlugossii Opera I, 432—433.

[3] Cod. epist. III, 110 et 114. La première est de Jean Rytwianski, la seconde peut-être de Mathieu de Racionz, docteur des décrets.

le pape, car Jacques de Sienne ne renonça qu'en 1462 à sa provision sur l'évêché de Cracovie. En définitive le roi eut le dernier mot, et Jean Gruszczyński vint occuper le siège épiscopal de Cracovie, courte étape pour lui vers l'archevêché de Gniezno. L'affaire avait été chaude et le roi y montra la décision la plus inflexible, d'autant plus que les chanoines avaient refusé d'accepter l'élu du prince.

Ces heurts de la papauté avec les pouvoirs séculiers étaient alors à l'ordre du jour.

L'esprit d'opposition qui naguère s'était donné libre cours dans les conciles, trouvait maintenant un champ propice dans les conflits de ce genre. En France la papauté eut à combattre les décrets de la pragmatique sanction et le gallicanisme; en Allemagne des attaques contre Rome se produisirent, comme par exemple celles du bouillant Grégoire de Heimburg; il y eut aussi l'affaire de l'évêché de Brixen, auquel le cardinal Nicolas de Cusa reçut en 1450 la provision papale malgré que le chapitre eût élu Léonard Wismair. Ce différend troubla la paix pendant de longues années et ne fut pas sans analogie avec le »bellum spirituale« Cracovien[1]).

Dans l'entourage du roi de Pologne bien des fois au cours de la seconde moitié du XV siècle, se firent jour ces courants antihiérarchiques. Casimir ne craignit point de frapper d'impositions toujours croissantes les biens ecclésiastiques et alla même jusqu'à mettre en gage les vases sacrés des églises pour subvenir aux dépenses militaires, ce contre quoi d'ailleurs certains évêques formulèrent de vives protestations; de plus le roi ne consentait point à soumettre les causes locales aux tribunaux romains[2]).

[1]) Voigt, Enea Silvio III., 303 et suiv. 573.

[2]) Cod. epist. III., 585: quoniam nullo modo admittere volumus et tolerare, quod subditi regni nostri iure forensi et extraneo debeant conveniri, gravari et opprimi.

La véhémence de la campagne contre Rome prit même parfois des proportions révolutionnaires et inquiéta les esprits par ses menaces. Nous voulons parler ici du fameux »Monumentum... pro rei publicae ordinatione congestum« de Jean Ostrorog[1]). On n'est pas exactement renseigné sur la date de cet écrit; il est toutefois vraisemblable qu'il fut composé vers 1460, plutôt que dans la seconde moitié du règne de Casimir, vers 1477. Il n'est pas non plus aisé d'en déterminer l'origine. On a pensé que la „Reformatio Sigismundi imperatoris«, publiée en Allemagne en 1438, avait servi de modèle et d'inspiration à Ostrorog; d'autres ont cru y voir un manifeste hussite; d'autres enfin y ont trouvé des points de contact avec les mémoires politiques français du XIV-e siècle. Nous nous déclarons incompétents pour trancher la question: une seule chose d'ailleurs importe, c'est l'écrit lui-même et ses conséquences.

Il respire la jeunesse et l'intempérance de la jeunesse. L'auteur qui avait terminé ses études à l'université d'Erfurt, connue pour son attachement au conciliarisme, obtint probablement dans quelque université italienne le grade de docteur utriusque iuris. Le droit romain l'attire surtout: »il n'y a pas de meilleures lois que celles qu'ont promulguées les sénateurs et les Césars«, dit-il dans son mémorial. L'humanisme avait aussi en lui un fervent adepte. Il donna aux enfants de son second mariage, contracté à un âge déjà avancé, les noms d'Achille et de Polixène; comme on le voit, il resta toujours jeune.

Il se tient strictement sur le terrain national: il déblatère contre les sermons allemands débités en Pologne, contre l'invasion des monastères polonais par les Alle-

[1]) La littérature sur ce sujet est fort riche: Caro, Annales de l'Acad. des sciences, classe de philos. 1884, p. 37 Ibid. Bobrzynski, p. 73; Pawinski, Jean Ostrorog, Varsovie, 1884; Malecki. Revue historique trimestrielle, 1887, p. 386. Rembowski, Niwa, 1884.

mands; mais les rusés Italiens raflant l'argent de Pologne excitent surtout sa colère et ses sarcasmes. L'antagonisme à la fois national et antihiérarchique s'exprime ici par les mêmes invectives. Il s'élève contre l'obédience absolue au pape, car, répète-il avec insistance, le roi de Pologne n'a pas d'autre supérieur que Dieu même; il rompt des lances en faveur du choix des évêques par le roi, de la suppression des annates; il demande que les dons et impôts destinés à Rome soient retenus en Pologne. Toutes les doléances, toutes les récriminations du temps, tout ce qui agitait les esprits est recueilli par Ostrorog qui donne à ces questions des solutions radicales. Et dans ce dédale court comme un fil conducteur la légitime revendication du respect pour la personne et les ordres du souverain.

En bien des points Ostrorog semble tendre à la formation d'une Eglise nationale, d'une Eglise d'Etat. Le choix des évêques uniquement abandonné à la volonté royale, n'eût pas tardé en effet à faire de ces prélats des fonctionnaires du gouvernement. La répugnance non dissimulée d'Ostrorog pour le clergé qu'il eût vu avec joie dépouillé de tous ses bénéfices, lui suggère d'injustes et blessantes accusations; par haine pour les abus, il frappe en aveugle et irait même jusqu'à renverser le bon ordre rétabli. Il renvoie aux évêques le clergé privé de casuel. »Les évêques ont été institués et dotés par la République, dit-il, dans son chapitre XV., pour rémunérer les serviteurs de l'Eglise«.

C'étaient là des idées subversives, capables de saper les assises de la société contemporaine. Le roi Casimir n'alla jamais aussi loin dans ses exigences; mais son opiniâtreté à faire passer ses candidats dans les élections ecclésiastiques, la sévérité que des agents hostiles aux biens de l'Eglise apportèrent à la perception des impôts onéreux dont le clergé avait été chargé, enfin certaines paroles violentes, échappées dans le feu des discussions avec Rome, purent jeter l'alarme parmi les religieux et

les princes de l'Eglise. En 1478, le nonce du pape, Balthasar de Piscia, soutenant le roi de Hongrie, Matthias, s'oublia jusqu'à excommunier Casimir et son fils Ladislas, roi de Bohème. Le roi dépêcha alors en mission à Rome Jean Goslupski, chanoine de Posen, porteur de paroles comminatoires: le roi nommera désormais à tous les bénéfices, sans en excepter ceux qui jusque là avaient été réservés à la provision papale; tout appel à Rome sera interdit, et tous les Polonais actuellement auprès de la Curie seront rappelés[1]). Quoiqu'on n'en vînt pas à l'éxécution de ces menaces, le ton en est significatif et décèle l'état des esprits à la cour royale.

Le roi Casimir n'était pas d'un naturel emporté. D'une vie privée exemplaire, de moeurs irréprochables, il n'était pas non plus ennemi de l'Eglise. L'opposition de Zbigniew Olesnicki découlait en partie de causes politiques; aussi se vit-il soutenu par les seigneurs de la couronne, surtout ceux de la Petite-Pologne: cette personnalité autoritaire et puissante souffrait de se voir tenue à l'écart, et entraîna dans sa rancune tous ceux qui jusque là avaient subi son ascendant et qui le suivirent sans hésiter; de plus l'attitude du roi à l'égard de l'Eglise vint augmenter ses craintes et aviver son aversion. Le clergé redouta de voir l'Eglise devenir la vassale de la royauté, et ceux-là mêmes qui venaient de la défendre aux conciles contre la suprématie pontificale, ne pouvaient en effet regarder avec indifférence cette mainmise du pouvoir temporel sur le pouvoir spirituel, cette atteinte aux vieilles libertés ecclésiastiques. Beaucoup alors auraient volontiers préféré la provision papale à la désignation des évêques par le roi.

Tels étaient les éléments de l'opposition qui s'étaient groupés autour de Zbigniew, au commencement du règne de Casimir, et avaient pris pour chef l'évêque de Craco-

[1]) Cod. epist. I. 2, 281 et III, 291.

vie. On y voyait deux grands seigneurs: Jean de Tenczyn, palatin de Cracovie, et Jean d'Olesnica, palatin de Sandomir; mais à côté de ces magnats s'agitaient une foule de gens, enflammés de la même passion qu'Olesnicki et complètement dévoués à ce guide.

Nous les connaissons déjà pour la plupart. On comptait parmi eux beaucoup de professeurs de l'université, surtout des anciens. Leurs rangs s'éclaircirent pourtant vers 1450. La mort frappa Barthélémy de Radom, Jean de Radochonce; et Jean Elgot, le fidèle correspondant de l'évêque et de Dlugosz, déplore ces pertes: „C'est un signe de la colère de Dieu, écrit-il[1], que la disparition des meilleurs d'entre nous, de ceux qui par leur savoir et leur éloquence nous auraient consolés, soutenus et dirigés«. — Lui-même, faible de santé, songeait bien plus à son salut qu'aux luttes actives, et il se préparait à partir avec Dlugosz pour les Lieux Saints. Il n'avait d'ailleurs que peu de jours à vivre. En 1452, il rendit son âme à Dieu, après une vie tourmentée, mais bien remplie, pleuré par ses nombreux amis — communis omnium amicus — et par le cardinal lui-même[2]). Thomas Strzempinski, le conciliariste, était aussi partisan d'Olesnicki. »Vaillant athlète de la cause de l'Eglise«, l'appelle Dlugosz[3]). C'est pourquoi le roi Casimir fit si vigoureusement obstacle à la promotion de ce maître à l'archevêché de Gniezno, en 1453. Plus tard, la situation se modifia au point que Thomas devint vice-chancelier en 1455, et la mort de Zbigniew ayant rendu vacant l'évêché de Cracovie, le roi ne se montra pas contraire à l'exaltation de Strzempinski. Celui-ci néanmoins sur le siège episcopal resta fidèle à ses principes et à ceux de Zbigniew: comme Zbigniew il blâma la guerre de Prusse qu'il trouvait injuste et inutile; gardien vigilant des biens de l'Eglise il ne voulut

[1]) Cod. epist. 1, 2, 101. [2]) Cod. epist. 1, 2, 130.
[3]) Opera I, 430.

pas consentir à la mise en gage des joyaux et des ustensiles précieux de la cathédrale de Cracovie [1]). Jacques de Sienno, beaucoup plus jeune, survécut à ses aînés dans le parti. C'était un parent d'Olesnicki, et, sous beaucoup de rapports, l'héritier de sa position, de sa riche et vaste intelligence. Nous ne pensons pourtant pas mettre ces deux hommes sur le même rang; le grand cardinal surpassait évidemment son neveu, et par sa puissante organisation, et par sa large influence; mais Jacques de Sienno marcha brillamment sur les traces de son oncle. Il fut, comme lui, passionné pour tout ce que la civilisation du temps pouvait donner à l'homme et à l'humanité; comme lui, il voulut que dans tous les champs du domaine des sciences et des arts sa patrie cueillît des lauriers et s'auréolât de gloire; comme lui, il enrichit les bibliothèques polonaises et orna les sanctuaires de magnifiques monuments. Il eut aussi l'irascibilité de Zbigniew; »ad iram vehemens«, dit Dlugosz, et ce caractère emporté ne se révéla que trop au cours de »la guerre spirituelle« pour le siège épiscopal de Cracovie. Il avait sans doute fait ses études à l'étranger, à Rome peut-être, où des missions diplomatiques le ramenèrent ensuite à plusieurs reprises. En 1448, il était secrétaire royal et fort bien vu des princes [2]); il part pour Rome en 1449, en qualité de délégué de Zbigniew, et acquiert promptement la faveur de Nicolas V [3]). Aussi ne tarde-t-il pas à être nommé protonotaire apostolique et à obtenir des provisions de plus en plus fructueuses; le roi d'ailleurs ne cesse de l'honorer de sa confiance et de l'appuyer en toutes circonstances [4]). En 1459, déjà curé des chapitres de Gniezno et de Cracovie, il est envoyé au concile de Mantoue, convoqué par le pape Pie II,

[1]) Dlugosz V., 230 et 232. [2]) Cod. epist. III., 36.

[3]) Voir sa biographie dans Korytkowski: Les archevêques de Gniezno T. II., p. 392.

[4]) Voir Cod. epist. III., 589.

à l'effet de préparer une croisade contre les Ottomans. Jacques de Sienno y propose de transporter les Teutoniques à l'île de Ténédos et d'en faire ainsi une avant-garde contre les Turcs. Le pape Pie II toutefois n'approuva pas cette motion, et le procureur de l'ordre couvrit d'invectives le roi de Pologne[1]). L'envoyé polonais ne releva pas ces accusations; il garda un silence dont on lui sut fort mauvais gré; on lui reprocha même d'avoir fait passer au congrès ses propres intérêts avant ceux de l'Etat. De plus son ambition lui aliéna bien des gens[2]), et on le suspecta d'avoir voulu pousser Strzempinski malade, à se démettre en sa faveur de l'évêché de Cracovie. Bientôt après éclata ce »bellum spirituale«, où le roi combattit la provision de Jacques au siège épiscopal de Cracovie. Les discordes s'étant apaisées par la renonciation de Jacques de Sienno, en 1463, celui-ci se rendit dans le Midi. Il paraît que le pape Pie II reçut à bras ouverts l'ancien membre de l'assemblée de Mantoue et lui confia la garde de la ville et du palais de Tivoli, poste qui assurait à Jacques un asile dans l'aisance[3]). A Rome et à Tivoli, après avoir été balloté par la tempête des dernières années, il goûtait les douceurs de la retraite, lorsque le roi Casimir, noblement oublieux des injures, voulut, en 1463, le faire nommer à l'évêché de Płock. En 1464, le siège épiscopal de Kujavie lui est accordé. Il l'occupa huit ans, et obtint, en 1473, la première dignité de l'Eglise de Pologne, celle d'archevêque primat de Gniezno. Il mourut dans cette ville en 1480.

Ses fréquents voyages, ses séjours en Italie formèrent son goût et l'enthousiasmèrent pour le beau, l'intéressèrent à toutes les choses de l'esprit. Il transporta d'Italie

---

[1]) Dlugosz V, 299 et Voigt., Enea Silvio 3, 68.

[2]) D'après Dlugosz ses ennemis l'appellent »virum ambitionis notoriae«. V. 336.

[3]) Dlugosz. Opera I., 542.

en Pologne plusieurs manuscrits: il acheta par exemple à Bologne, en 1459, un magnifique Pline l'Ancien dont il fit don plus tard à l'université[1]; il se montra du reste fort généreux pour les autres bibliothèques de Cracovie, pour les églises où il fut chanoine et évêque: broderies, tapis, stalles splendidement sculptées, témoignent de ces largesses. »Sa place est des mieux marquées dans l'histoire de la civilisation de cette période«[2]. Plein de vie et d'ardeur, sans s'oublier lui-même, il ausculta avec la même vigilance tous les frémissements progressifs de son temps.

Nous nous sommes laissé entraîner un peu loin à sa suite; Oleśnicki domine la jeunesse et la première moitié de l'existence de Jacques de Sienno qui s'abandonna aux flots tumultueux où évoluait la barque de ce maître-pilote. Zbigniew avait en lui une confiance telle qu'il songea à en faire son successeur à l'évêché de Cracovie. Nous avons vu le grand cardinal sur son déclin, nous avons retracé son »secessus«, sa feinte retraite loin des affaires publiques, soi-disant à l'abri des orages qui bouleversaient son âme. Il mourut le premier avril 1455, à Sandomir, où il était allé passer le carême dans de pieux exercices spirituels. Tout jeune, il s'était distigué à l'écrasement des Teutoniques à Grunwald, et voilà que le cliquetis des armes retentissait encore autour de sa couche funèbre. Il ferma les yeux, dévoré d'inquiétude sur les destinées du pays et les actes futurs d'un roi dont il redoutait la hardiesse. Lorsque le Zbyszek, la cloche qu'il avait offerte à la cathédrale de Cracovie, sonna le glas sur les restes mortels du cardinal, il annonça à la ville et au monde la fin d'uu grand homme qui pendant longtemps avait été

---

[1]) Catalogues des ms. Jag. n. 531.

[2]) Voir là-dessus la belle dissertation de M. Sokolowski: A travers l'histoire de la civilisation et de l'art, Cracovie 1897, p. 9, 15 et suiv.

»le premier après le roi« et qui, lorsqu'il cessa de l'être, devint »le premier contre le roi«, d'un homme qui laissa une empreinte indélébile sur toutes les manifestations intellectuelles et politiques de la Pologne, d'un homme qui fit époque et ferma en partie l'ère de la suprématie de l'Eglise sur l'Etat. Ce fut, pour employer les expressions de Dlugosz, fidèle à ce chef vénéré, avant et après la mort, »un astre radieux qui déversa sa lumière sur le Royaume et sur l'Eglise de Cracovie«.

Avant de nous séparer définitivement de la glorieuse figure d'Oleśnicki, nous examinerons un des derniers actes de sa vie: l'appel de Jean Capistrano à Cracovie. On ne saurait comprendre l'arrivée de ce moine en Pologne, qu'en se rendant compte des tendances de l'humanité et des mouvements politiques à cette époque; ils en font ressortir toute l'importance.

Dans la première moitié du XV-e siècle on songea à opérer la régénération de l'Eglise et de la société par les conciles. Les universités surtout et la culture académique se mirent à cette oeuvre et demandèrent aux conciles de déraciner les abus qui pesaient sur l'humanité. Simultanément germèrent des idées de réforme des couvents et des ordres religieux; on projeta d'épurer les moeurs monastiques afin que les cloîtres devinssent des foyers d'où rayonneraient au dehors les vertus et les lumières. Les franciscains donnèrent les premiers l'exemple: ils revinrent à l'ancienne règle de leur ordre, reprirent les anciennes traditions d'austérité et commencèrent par se corriger eux-mêmes avant de vouloir corriger les autres. C'est ainsi que naquirent les observants, si répandus au XV-e siècle où ils jouèrent le rôle des Jésuites au XVI-e. La grande figure de Bernardin de Sienne brilla parmi eux; elle devint l'ornement, la gloire de l'ordre, lorsque Nicolas V, à l'occasion du jubilé de 1450, le plaça

sur les autels. Pendant le concile de Bâle, les observants restèrent toujours du parti papal; aussi Eugène IV. ne leur ménagea-t-il pas son appui et sa protection.

On ne saurait donc s'étonner qu'après l'extinction du conciliarisme la papauté ait considéré les franciscains comme l'instrument du relèvement des âmes, les seuls capables de mener à bonne fin les saines entreprises du concile. La seconde moitié du XV-e siècle se distingue par une grande exaltation religieuse, un magnifique élan des esprits; c'est alors que s'épanouit cette belle fleur de piété qui s'appelle l'Imitation de Jésus-Christ, livre incomparable dans son immortelle fraîcheur. Les observants, missionnaires par vocation et par devoir, furent la cheville ouvrière de ce mouvement.

Jean Capistrano marcha sur les traces de Bernardin de Sienne, le rénovateur, du catholicisme. Entré en religion en 1416, il commença à parcourir l'Italie, prêchant partout et surtout dans les villes universitaires, afin de conquérir la jeunesse studieuse, pépinière de soldats instruits pour l'avenir. Après 1450, le pape Nicolas V envoyant de tous côtés ses légats pour régler les difficultés pendantes[1]), désigna Capistrano pour le représenter dans le Nord, et cela à la demande de l'empereur Frédéric III, demande transmise à Rome par Enéas Sylvius. La tâche confiée à l'humble franciscain était des plus lourdes: il devait ramener les couvents à l'observance, gagner les esprits à l'empereur, terrasser le hussitisme, préparer une croisade contre les Turcs[2]). Capistrano, savant théologien qui avait écrit »contre les schismatiques de Bâle«, pouvait aussi rendre d'éminents services à la papauté en étouffant les dernières palpitations, les derniers cris du conciliarisme expirant.

Un seul homme, un simple moine allait donc se

[1]) Pastor, Geschichte der Päpste I, 344. — Voir aussi Voigt, Enea Silvio, III. 312.

[2]) Voigt. Joh. Capistrano. Histor. Zeitschrift X. p. 42.

mesurer avec la corruption du corps social, lutter avec des tendances largement répandues. C'était bien dans le style du siècle, surtout dans le style italien. Pendant tout le XV-e siècle les places publiques de la péninsule retentirent d'appels à la pénitence, au retour au bien, à la rupture avec le péché, avec les séductions du plaisir et de la débauche. L'éloquence de ces moines prêcheurs, l'éclat de leur voix portait l'effroi dans les foules, arrachait aux fidèles prosternés des soupirs de terreur, des actes de contrition et de ferme-propos; les villes entières se pressaient au pied de la chaire et, dans leur ferveur expiatoire, brûlaient ce qu'elles avaient adoré, ce qui les avait ravies, sur des bûchers (talamo) préparés dans ce but[1]. La longue suite de ces prédicateurs s'étend, à travers tout le siècle, de Bernardin de Sienne à Savonarole, condamné au feu à Florence en 1498.

Cette puissance de la voix et du talent allait maintenant s'exercer dans le Nord. Giovanni Capistrano, fils des Abruzzes, allait tenter d'émouvoir les coeurs, de toucher les consciences des Allemands et des Slaves. Il se dirigea d'abord vers l'Allemagne du sud et de l'est, sur les confins mêmes du pays hussite. Parti au printemps de 1451, il visita successivement Neustadt, Vienne, Ratisbone, Nuremberg, Leipzig, Magdebourg, Halle, Erfurt, Breslau; il fit un long séjour en Moravie. Les princes et les cités envoyaient des ambassadeurs au devant de lui[2], avides d'entendre cette voix tonnante qui chaque jour, quelques heures durant, clamait du latin devant des masses qui n'en comprenaient pas un mot. Mais la vue seule du sermonnaire enflammé suffisait: à grand renfort de gestes et de bonds, »more Italico« il ponctuait ses périodes[3] que traduisait d'ailleurs en langue vulgaire un autre prédica-

[1] Voir Burckhardt: Cultur der Renaissance II., 241.

[2] Voigt. Histor. Zeitschr. X. 44.

[3] More italico manibus et pedibus praedicata demonstravit. — Voigt., Enea II., 25.

teur. Il fulminait contre le jeu, le luxe des habits, les perruques, les longs cheveux des femmes, les cosmétiques, les souliers à la poulaine, l'usure, sangsue des pauvres. Il terminait en criant: Penitenza! Penitenza! Parfois aussi les juifs étaient fort malmenés dans ces sermons; à tel point qu'en plusieurs endroits il y eut des soulèvements contre la population israélite.

La nouvelle des succès remportés par le moine franciscain, des merveilles accomplies dans les consciences, des miracles multipliés sous ses pas, parvint en Pologne, et l'on se mit à implorer la venue de ce sauveur, de ce vainqueur du mal. Qui mieux que lui pourrait semer la parole vivifiante dans un pays qu'avait contaminé le hussitisme! Et peut-être voudrait-il étendre son apostolat en Orient, en Ruthénie. L'union de Florence n'avait guère porté de fruits; en Pologne on la traitait à la légère et on n'avait pas caché au pape le peu de confiance qu'elle inspirait[1]. Mais Capistrano accomplissait des prodiges: il parviendrait sans doute à amener la Ruthénie dans cette union décidée en vain par le concile de Florence. On espérait enfin que les leçons de l'orateur à la bouche d'or purifieraient les moeurs sur la corruption desquelles s'élevaient alors tant de plaintes épouvantées.

On entendait en effet de tous côtés déplorer la sauvagerie des habitudes, le relachement de la discipline sociale, les crimes s'affichant au grand jour avec la plus complète impunité. L'Allemagne gémissait de ces horreurs, et en Pologne, au commencement du règne de Casimir Jagellon, on avait bien des fois reproché au roi de rester indifférent en face de ces maux. Dlugosz en plusieurs passages de son ouvrage, constate avec tristesse cette barbarie grandissante, ces vols, ces meurtres de jour en jour plus fréquents[2]; Elgot, dans une lettre à Oleśnicki en 1448, décrit les excès qui ensanglantaient les rues de Cra-

[1]) Cod. epistol. I. 2, 122 et 125. [2]) Dlugosz. V, 40, 70, 87.

covie à cette époque [1]). Et toujours la même plainte: quelle main forte viendra mettre un terme à ces atrocités [2]). Mais ce n'était pas tout encore. A côté de ces violences, commençait à s'étendre la mollesse, la débauche, fruit du bien-être dans les villes et de la renaissance des lettres qui se présenta d'abord aux esprits superficiels sous ces dehors sensuels et corrompus. Les villes d'Allemagne prirent alors un développement inoui: les étrangers en admiraient le luxe, la splendeur qu'Eneas Sylvius célèbre en ces termes: »Nihil magnificentius, nihil ornatius tota Europa reperies«. Cracovie si rapproché de ces cités, et par ses habitants et par ses coûtumes, marchait aussi du même pas vers le progrès. A la fin du siècle, Schedel écrivait: »Tout ce que peut souhaiter la nature humaine se trouve ici«. Ajoutons que des bourgeoises de Cracovie furent alors recherchées en mariage par des princes silésiens [3]).

Le luxe dans les habillements, dans les repas, dans la vie privée alla de pair avec l'accroissement de l'aisance et l'extension du commerce. Les sermonnaires allemands du XV-e siècle, et particulièrement Geiler von Kaisersberg, le plus fameux de tous, sont inépuisables en tableaux saisissants de ces modes, sources de dépravation. »Es gon jetz, dit Geiler, Frauwen wie die Man, lassent das Har an den Rucken hangen und hont Baretlin... uff«. Sébastien Brant fustige les jeunes élégants: sie büffen das Haar mit Schwefel und Harz und steifen es in feste Formen etc.[4]). Il en était de même en Pologne; comme Geiler on y tonnait contre le libertinage, la vanité et l'im-

---

[1]) Cod. epist. 1, 2, 46.

[2]) Dlugosz V. 41: Nec inventus est aliquis ex omnibus regni Poloniae baronibus qui interponeret se ad submovendum tanta spolia et furta. Elgot l. c. non est qui... cohibere velit.

[3]) Dlugosz. V. 128.

[4]) Nous empruntons ces détails à Janssen: Geschichte des deutschen Volkes 1. 402 et suiv.

modestie dans les parures[1]; on stigmatise les Cracoviens »dont les femmes, orgueilleuses ne craignent pas dans leur folie d'ostentation de porter des coiffures appelées bérets d'une valeur de vingt, trente marcs et au-delà«. Dlugosz lui-même dit son mot dans cette affaire; il censure amèrement »ces insensés bouffis de vanité, ces prodigues, ces damoiseaux efféminés qui tressent leurs cheveux et rivalisent en raffinements, en coquetterie avec les femmes« [2]). Le sévère historien enregistre donc dans ses annales les mêmes phénomènes qui aiguisaient la verve acerbe des prédicateurs allemands, la même effervescence des sens, les mêmes recherches du goût, après la rudesse du moyen âge. Jean Elgot, en sa qualité de vicaire »in spiritualibus«, chercha à guérir le mal; à cet effet il coopéra avec Nicolas Tempelfeld de Brzeg, prédicateur à Notre-Dame de Cracovie pendant plusieurs années, »quatenus circa vitia populi civitatis Cracoviensis opportuno remedio succurreretur«. A Capistrano incombait maintenant la mission de réveiller les consciences.

Dès 1451, Oleśnicki avait écrit de nombreuses lettres à Capistrano, l'invitant à venir à Cracovie; le roi Casimir, lui aussi, avait adressé au moine de pressantes instances. Zbigniew voulait attirer le grand prédicateur, pour que cette voix puissante assurât au diocèse de Cracovie la supériorité sur tous les autres, supériorité dont se montra toujours fort soucieux l'évêque-cardinal; Oleśnicki pensait en outre que le moine saurait peser très favorablement sur la manière d'agir du roi Casimir. Capistrano se trouvant à Breslau en 1453, Dlugosz se rendit dans cette ville et parvint enfin à décider l'orateur célèbre à venir en Pologne. Le 28 août 1453, ils arrivèrent ensemble à Cracovie où ils firent une véritable entrée triomphale. Le peuple en foule se porta au devant de Capistrano jusqu'à Kleparz; le roi, la reine Sophie, le cardinal firent

---

[1]) Dlugosz IV, 601. [2]) Ibid. V. 471.

cortège au religieux si attendu et le conduisirent en procession dans la ville. Il ne voulut point demeurer chez les franciscains, comme il l'avait fait d'habitude ailleurs. Les franciscains de Cracovie étaient »conventuales«, c'est-à-dire avaient une règle plus relâchée; de plus ils avaient été de zélés partisans du concile de Bâle, et Zbigniew Oleśnicki avait dû de ce chef prendre leur défense devant le général des frères mineurs [1]). Capistrano descendit donc dans la maison du bourgeois Georges Sworcz, maison située sur la Grand' place [2]). Il se mit bientôt à l'oeuvre. Il n'est pas douteux qu'il vit d'abord le roi et s'entretint avec lui des questions qui irritaient le grand cardinal. Il n'approuva point les impôts dits »stationes« dont le roi avait obéré les biens des couvents [3]); il blâma les privilèges accordés aux Juifs par le souverain en 1447. Capistrano poursuivit partout les Juifs, leurs trafics expoliateurs, leurs gains usuraires. En Italie même il les avait combattus, et en Allemagne il flagella devant Frédéric III la rapacité juive et ses ravages [4]); à Breslau, lors du séjour de Capistrano, on chassa les Juifs de la ville [5]). Les Juifs étaient devenus une vraie puissance financière par le développement du commerce, aussi vit-on alors croître la haine et se multiplier les persécutions contre la race sémite. A partir de 1432, les expulsions d'usuriers juifs se renouvellent fréquemment dans les villes allemandes [6]). Mais si le poëte allemand Helbling s'écriait alors:

Der Juden ist gar zu viel
Hie in diesem Lande,

---

[1]) Cod. epist. III, 573. [2]) Dlugosz. Hist. V. 148.

[3]) Caro, Geschichte Polens. IV. 460.

[4]) Voigt, Hist. Zeitschr. 10, 42 et Enea Silvio II, 25.

[5]) Monum. Pol. hist. III, 785.

[6]) Janssen, Geschichte des d. Volkes I, 419 et suiv. -- Ibid. VIII, p. 24 et suiv.

quelle impression devait faire la multitude des Israélites en Pologne, ou d'après des sources plus récentes tous les Juifs bannis des royaumes et pays voisins venaient se réfugier [1]). Le roi ne suivit point pourtant les conseils de Capistrano et de Zbigniew et maintint les privilèges. Longtemps on laissa éclater des murmures d'indignation [2]) contre cette faiblesse, et l'on attribua les insuccès du roi au doigt de Dieu courroucé par ces ménagements et d'autres offenses.

Mais c'est à la foule surtout que s'adressa le zélé religieux. Il resta à Cracovie jusqu'au 14 mai 1454, sans cesse occupé à la prédication. L'été la chaire était dressée sur la place, devant l'église de S. Adalbert. Un peuple immense se pressait au pied de cette tribune et durant deux heures prêtait la plus religieuse attention à des sermons latins, que traduisait ensuite en polonais un prêtre de la localité, le plus souvent Stanislas de Kobylin, professeur à l'université [3]). En hiver ces conférences avaient lieu à Notre-Dame. On dit qu'il y eut beaucoup de miracles, de guérisons miraculeuses; sous le coup des anathèmes flétrissant le faste et les somptuosités perverses, on brûla sur le bûcher différents objets de luxe. Cracovie, ville universitaire, devait tout particulièrement inspirer le talent oratoire du grand prédicateur. Il dut sans doute rabaisser plus d'une fois l'arrogance de cette science académique qui naguère encore avait osé lever la tête contre le pape; il dut lui crier bien souvent les mots d'Hamlet: »entre au couvent«, car, d'après les documents contemporains, beaucoup de bacheliers cracoviens prirent alors l'habit monacal [4]).

---

[1]) Collect. ex arch. coll. iurid. I, 391—2 [Décisions du synode de Piotrkow, (1542)].

[2]) Voir les paroles d'Oleśnicki, Cod, epist. 1. 2. 146.

[3]) Monum. Pol. histor. III. 375.

[4]) Monum. Pol. III, 413: multi... baccalaurei intraverunt ad eum in religionem.

Mais en dehors de ces travaux ordinaires, se livra-t-on à un apostolat plus étendu; essaya-t-on de rapprocher les deux Eglises chrétiennes, de reprendre l'oeuvre à peine ébauchée par le concile de Florence? Nullement; rien de pareil ne fut tenté. En appelant Capistrano en Pologne on avait bien songé à une mission en Orient; mais le moine italien ne quitta pas Cracovie. Au surplus, la prise de Constantinople, douloureux désastre pour la chrétienté appela l'attention sur le péril turc grandissant et poussa Capistrano, comme beaucoup d'autres grands conducteurs des âmes au XV-e siècle, à prêcher la guerre sainte contre les Ottomans.

Il n'eut pas à s'occuper du hussitisme à Cracovie. Cette hérésie semblait éteinte depuis la chute de Galka. Dans la lettre d'invitation adressée à Capistrano en 1451, Oleśnicki parle de l'extraordinaire pureté de la foi dans le royaume de Pologne [1]).

---

[1]) Dlugosz Hist. V, 94. — Capistrano se rencontra à Cracovie avec un certain Paul de Prague qui, il est vrai, ne professait pas ouvertement le hussitisme, mais qui avait avec les Hussites des rapports suivis, dont la manière d'agir était en tout cas équivoque. Ce Paul de Prague, d'origine juive, avait fréquenté au cours de sa vie les universités de Prague, Vienne, Padoue, Bologne et Cracovie, étudiant les arts et la médecine. Vers 1443, il commença à enseigner à Prague, mais bientôt il en fut banni et relégué à Pilsen par les Calixtins. Il arrive en 1451 à Cracovie et s'inscrit au registre matricule de l'université en qualité de mag. Paulus de Praga, doctor artium et medicinae. En 1452, il fuit devant la peste et se réfugie à Breslau. Là il vit Jean Capistrano; mais ses relations avec les Hussites ayant été par hasard découvertes (il les invitait à venir à Breslau), il fut jeté en prison. Toutefois ayant fait amende honorable de ses fautes, et s'étant soumis à tout châtiment que prononcerait Capistrano, il recouvra la liberté. Il en profita immédiatement pour s'enfuir à Prague, malgré ses promesses; là il renoua avec les Hussites les liens qu'il avait été contraint de rompre. Mais n'ayant pas reçu le bon accueil auquel il s'attendait, il revint à Cracovie. Le sort le mit encore sur les pas de Capistrano. A l'instigation de ce dernier, Paul fut de nouveau emprisonné, en expiation

Mais le prédicateur franciscain remporta d'autres succès, fit la conquête de beaucoup d'âmes, à la gloire de Dieu et de son ordre. Zbigniew Oleśnicki fonda au Stradom un couvent d'observants de S. François, de bernardins, comme on les appelle; bientôt on vit s'élever des monastères du même ordre à Varsovie, Posen, Koscian, Wschowa et Kobylin [1]). Les bernardins devinrent rapidement très populaires en Pologne; car, tandis que les autres ordres étaient surtout composés d'étrangers, d'Italiens ou d'Allemands, la famille spirituelle de S. Capistrano n'accueille dés le début que des Polonais, prend un caractère tout-à-fait à part, et introduit même certains changements à la règle [2]). Ces bernardins devaient peu après rendre les plus grands services en Orient; en sorte que Capistrano fut indirectement un des agents actifs de l'union des Eglises.

---

de ses méfaits anciens et récents. Il semble qu'il ait critiqué les enseignements du moine et avancé quelques propositions hussites (Voir Dzieduszycki, Z. Oleśnicki II. 412). Le cardinal Zbigniew intercéda en faveur de Paul auprès du pape Nicolas V (1453), assurant que c'était un homme peu dangereux au fond et loin d'être un pécheur endurci. C'était surtout un original. Il est l'auteur d'un ouvrage qui, conservé à Cracovie, a longtemps passé pour le livre de magie de Twardowski (Pauli Paulirini olim Paulus de Praga vocitati viginti artium... liber. Cod. Jag. 257). En réalité c'est une encyclopédie des connaissances de l'époque. Voir Muczkowski, Pauli Paulirini viginti artium librum... descripsit M. Cracoviae, 1835. Paul écrivit à tous les princes, séculiers ou religieux, implorant des secours. Il trouva enfin un asile en 1466, auprès du roi de Bohème. Georges Podjebrad. Muczk. p. 15 et 59). Mais la fortune ne le traita point pour cela en enfant gâté: il obséda le roi de ses conseils, critiqua le gouvernement de son protecteur (p. 60) et fut en butte aux persécutions des Hussites. Il rappelle par bien des traits un autre tchèque, Paul Krawar qui, arrivé en suppliant chez Jagellon, importuna le roi de ses prétendues lumières, de ses mystérieux avis sauveurs. Cod. epist. III. 513.

[1]) Dlugosz. Hist. V. 217.

[2]) Voir l'article de l'abbé Chodynski »Les Bernardins en Pologne«, dans l'Encyclopédie ecclésiastique.

Le XV-e siècle fut, comme nous l'avons vu, affamé de réformes; mais on ne se borna à de vaines clameurs: on commença par se corriger soi-même, afin d'offrir à ceux qu'on voulait ramener dans le bon chemin l'exemple d'une vie pieuse et sainte. Nous avons déjà parlé d'André Laskary, évêque de Posen, un des plus ardents conciliaristes du commencement du siècle, promoteur de la réforme des couvents au concile de Constance et dans le pays: il entretint de constantes relations avec les bénédictins de Melk et songea à la fin de sa vie à quitter son siège épiscopal pour venir se refugier dans cette abbaye. Son meilleur ami, Paul Wladimiri passe ses derniers jours dans l'ordre des chanoines de Latran. Le basiléen Derslaw de Borzynow devint aussi chanoine régulier. Pendant tout le XV-e siècle, en commençant par Jagellon, on projette d'introduire en Pologne l'ordre austère des chartreux; l'historien Dlugosz avait surtout pris à coeur cette affaire, et il ne ménagea pas ses efforts pour la faire aboutir. Néanmoins toutes les démarches échouèrent.

La parole de Capistrano ne tomba pas donc pas sur une terre ingrate à Cracovie: elle y éleva les esprits, ranima la piété dans les âmes. De grands hommes illustrèrent à cette époque l'ordre des dominicains; les franciscains eurent en même temps de saints religieux, à la tête desquels brille Bernardin de Sienne [1]. La Pologne, elle aussi, fournit son ample contingent à ces bienheureux canonisés par l'Eglise. L'ordre restauré de S. François contribua beaucoup à cette floraison de sainteté. Dlugosz, à propos de l'établissement d'un couvent d'observants à Tarnów, parle de frère Jean de Melsztyn, fils de Spytek, qui, à la fleur de l'âge, renonçant aux pompes et aux séductions du monde, abandonne les habits de soie du grand seigneur, pour la bure monacale et devient un

[1] Pastor, Geschichte der Päpste 1. 32.

modèle de vertus pour tous ses frères en religion. La peste ravageant le pays, Jean soigne les malheureux malades avec un dévouement infatigable, jusqu'à ce qu'atteint à son tour par le fléau il rend sa belle âme à Dieu, en tenant dans ses bras l'image du Sauveur[1]). A Cracovie même, Simon de Lipnica, bachelier de l'université en 1457, édifie par sa piété ses confrères bernardins, et, après sa mort, est mis, en 1482, au rang des bienheureux. A Léopol, c'est Jean de Dukla, mort en 1484, après s'être rendu célèbre par des missions en Ruthénie; à Varsovie, c'est Ladislas de Gielniow[2]). Dans la même période, les autres couvents de Cracovie possédèrent aussi de saints religieux. Frère Isaïe, de l'ordre des augustins de l'église S. Catherine, élève à l'université en 1443, meurt en odeur de sainteté en 1471. Michel Gedrojc, issu d'une famille princière de Lithuanie, élève de l'université de Cracovie où il est reçu bachelier en 1465, passe sa vie au monastère de S. Marc à Cracovie; il est après sa mort, survenue en 1485, béatifié; en même temps, le bienheureux Stanislas Kaźmierczyk qui, en 1461, avait été promu bachelier à l'université de Cracovie, ornait de ses mérites le couvent des chanoines de Latran de l'église »Corpus Christi«; il y vécut jusqu'en 1489. Enfin pour compléter cette énumération, ajoutons maître Jean Kanty et le prince Casimir, fils du roi, qui meurt tout jeune à Grodno, en 1484, et jette sur la dynastie et sur le pays l'éclat de sa vie sans tache.

Toutes ces dates si rapprochées témoignent éloquemment de quelque pure semence qui germait dans les âmes;[3]) et la chaîne de toutes ces vertus court comme un magnifique fil d'or à travers les discordes et les tourmen-

---

[1]) Dlugosz, Liber benef. Opera IX 479.

[2]) Zeissberg. Die poln. Geschichtsschreibung, p. 196.

[3]) Voir les belles remarques de l'abbé Jean Kożmian dans son admirable article sur Casimir Jagellon. Oeuvres (Posen 1881), III, 128.

tes du siècle. L'amour de Jésus enflamma alors les âmes, leur inspira la soif du sacrifice, le mépris des grandeurs de la terre et des joies d'ici-bas. Dans beaucoup de couvents la règle fut rendue plus sévère, le régime devint plus dur. Le fameux professeur de l'université jagellonienne, Jacques de Paradis, n'ayant pas trouvé chez les Cisterciens de Mogila la discipline idéale qu'il cherchait, se rendit chez les austères chartreux en Allemagne. Les exemples sont innombrables de ce besoin de perfection, de cette émulation dans le renoncement et l'humilité.

Arrêtons-nous maintenant en la compagnie d'une des plus complètes personnalités du siècle, d'un homme dont la riche organisation résume en elle presque toutes les tendances, toutes les opinions de son temps. Il s'appelait Sendziwoj, de Czechel dans la Grande Pologne, ou plus exactement Sendziwoj Butconis de Czechel. Il est aussi désigné quelquefois par le diminutif latin de Sandko.

Ses études terminées à l'université de Cracovie, il entre à la faculté des artistes, à titre de professeur. Néanmoins, ayant été nommé chanoine de Gniezno, il se transporte dans cette ville où il s'établit et demeure à peu près constamment, de 1432 à 1441. Il quitta toutefois le pays vers 1438, pour se rendre au concile de Ferrare. Conciliariste irréductible, il venait à une assemblée convoquée par le pape. Fort jeune encore, il ne pouvait prétendre à aucun rôle marquant; mais il rechercha des gens et des entretiens qui pussent le confirmer dans ses préférences et dans ses convictions. C'est ainsi qu'il se lia avec le Grec Kosmas; et lui qui de l'Eglise grecque ne connaissait que ce qu'il en avait superficiellement appris chez les Ruthènes, voisins de la Pologne, recueillit de la bouche la plus compétente des renseignements fort précis et fort étendus. Les deux amis discutèrent souvent

ensemble sur les causes de la décadence de l'Eglise d'Orient, sur la simonie des prêtres, leur dépendance de l'Etat, les dangers menaçant le christianisme occidental; et Sendziwoj, sous l'impression de ces conversations, modifia singulièrement ses vues sur la mission des conciles. Peut-être parût-il alors à Bâle, mais ce fut en tous cas pour peu de temps. Il écrivait en effet plus tard qu'il avait été incorporé membre de ce concile. Mais là aussi il resta dans l'ombre; dans les actes de l'assemblée, il n'est même pas mentionné [1]).

A son retour de l'étranger, il résolut d'approfondir, de compléter ses études théologiques: Paris l'attirait, Paris source principale de cette science. Ce désir devait bientôt se réaliser. Le chapitre de Gniezno décide, le 23 octobre 1441, que, en considération des mérites du maître et chanoine Sandko, actuellement à Paris, où il veut obtenir le doctorat, un subside lui sera accordé »pro studio continuando« [2]). Les maîtres parisiens parlent de lui, en 1442, à leurs confrères de Cracovie, et ceux-ci le recommandent alors chaleureusement à ceux-là [3]). Sendziwoj séjourne à Tours et à Troyes; l'évêque de cette dernière ville, Jean Leguisé (1426—1450) se montre très bienveillant pour le chanoine polonais et lui rend plusieurs services. Sendziwoj l'appelle plus tard son bienfaiteur singularissimus [4]). Mais c'est à Paris qu'il résida le plus souvent en ces an-

---

[1]) Cod. epist. 1. 2, 265. — Nous n'avons pu découvrir s'il fut a Bâle en 1438, ou seulement après 1442. Wiszniewski (Hist. de la littér. V. 28) dit, après plusieurs autres, que Sendziwoj envoya de Bâle à Dlugosz, en 1434, un mémoire: de tuenda conciliorum auctoritate. Mais nous n'avons pas retrouvé cet écrit, et les sources attestent que Sendziwoj était à Gniezno en 1434. Il y a donc erreur de date, et le fait même est fort douteux.

[2]) Monumenta medii aevi hist. (Cracovie 1894) XIII, 376.

[3]) Cod. univ. Crac. II, 21.

[4]) Voir là-dessus une lettre de Sendziwoj, écrite avant 1458, dans le ms. Czart. à Cracovie n. 1310, p. 234.

nées, et les leçons qu'il y entendit lui laissèrent pour toute la vie une empreinte ineffaçable. L'Eglise de France avait adopté en 1438 la fameuse pragmatique sanction de Bourges. Cet acte qui admettait plusieurs décrets du concile de Bâle, arrachait en quelque sorte le clergé français à la direction absolue du Saint-Siège et posait les bases du gallicanisme. Il était surtout dirigé contre la simonie, contre certaines taxes payées à Rome; il respirait l'esprit conciliariste, revendiquait l'autonomie de l'Eglise nationale. Sur ces entrefaits, Sendziwoj arrive précisément à Paris où nombre de maîtres de l'université étaient tout acquis au nouvel état de choses. Dans un écrit postérieur, il parle »de cette tyrannie des annates et des lourds fardeaux« dont la France s'est heureusement délivrée; il ne ménage pas les éloges à la pragmatique sanction, ni les expressions de reconnaissance à ses maîtres parisiens. Il fit bientôt des progrès remarquables et fut reçu bachelier en théologie. A ce titre il commença à expliquer au fameux collège de Navarre les sentences de Lombard. A ce propos le roi Charles VII, donna à Sendziwoj une récompense de vingt couronnes d'or. Cette libéralité ne tomba pas sur un ingrat: toute sa vie Sendziwoj se tint pour l'obligé du souverain [1]).

Malgré ses succès et ses efforts, Sendziwoj de Czechel n'atteignit pas au but désiré; il ne devint pas docteur en théologie. »J'ai étudié et j'ai enseigné, racontait-il plus tard, les sentences à Paris dans les écoles de théologie, mais je n'y ai point obtenu de grade supérieur dans cette science« [2]). Il est, en effet, désigné dans un document de 1452 comme

---

[1]) Il dit dans cette lettre (ms. Czart. 1310. p. 234), qu'il priera pro dno Carolo Franciae rege, qui ex sua regali munificentia, dum in venerabili Collegio Navarrae primum in sententias legeram principium viginti coronas auri mihi... donari fecit.

[2]) Dlugosz Opera I, 175: nec ultra gradum aliquem in sacra pagina suscepi.

baccalarius formatus in theologia, titre que l'on donnait aux bacheliers après leur cours de sentences[1]. Mille obstacles s'opposèrent à ce qu'il parvînt à ce doctorat si convoité, et entre autres le manque d'argent. Il ne put couvrir les frais de ces promotions, qui, à sa stupéfaction, dépassaient soixante marcs. Ces dépenses énormes »ferment l'accès à ce grade pour les pauvres instruits et le donnent aux riches, moins instruits«. Rentré au pays, Sendziwoj se décida à demander sa promotion à l'université de Cracovie, »dans le sein de sa première mère«. Il offrit dans ce but quarante florins de Hongrie[2] aux maîtres, »patres concripti«, comme il les appelle avec ironie, et quarante autres florins pour être distribués aux pauvres. Mais les »patres concripti« refusèrent cette somme, trop mesquine, à leur avis. Ni Mathieu de Labiszyn, ni Barthélémy de Radom ne se laissèrent fléchir. Cela se passait sans doute en 1449[3]. Sendziwoj abandonna alors son projet; il vaudrait mieux, dit-il, donner cet argent aux malheureux que de le gaspiller de la sorte. Toute son acrimonie contre la cupidité du clergé se révèle déjà dans ses écrits de cette période. La vivacité de sa susceptibilité anime sa phrase, son style d'ordinaire médiocre et fort éloigné de la correction habituelle aux hommes qui avaient reçu comme lui une instruction étendue[4].

---

[1]) Monum medii aevi XIII, p. 402.

[2]) Le florin avait 30 gros, le marc, 48.

[3]) Voir la lettre à Dlugosz dans les Opera 1, 172 — elle est identique en partie à celle du ms. Czart., 1310, 607—608 — elle en diffère en quelques endroits. Cette lettre fut écrite par Sendziwoj après le séjour à Piotrków où le roi l'avait appelé en 1453 (Cod. epist. 1. 2, 266). Il y dit qu'il s'est adressé à l'université de Cracovie pour sa promotion: ante quattuor circiter annos.

[4]) Dlugosz V, 193, avec l'exagération coutumière à notre pays, l'appelle: theologiae doctor parisiensis. Dans le ms. Jag. 638, une main inconnue a écrit que ce livre a été donné per magrum Sant-

Mais si le séjour en France ne lui procura pas le grade qu'il ambitionnait, il n'en fut pas moins un moment décisif dans son existence. Paris désormais sera pour lui l'idéal foyer de toute sagesse; bien des années après, il fait des voeux pour que la civilisation de la noble nation française se répande sur toute la terre (a celeberrima natione vestra ultra alias ingenio praeclara in inferiores has diffundatur oras)[1]. Il avait été séduit à jamais.

La date de son départ de Paris et de son retour en Pologne ne peut être bien fixée; il est probable que cela eut lieu après 1445. En 1450, il est vicaire in spiritualibus de l'archevêque de Gniezno[2], et en qualité de prélat de la même ville, il va paraître sur une vaste scène. A la mort de Ladislas Oporowski (1453) le roi Casimir s'étant prononcé pour l'élection de Jean de Sprowa, Sendziwoj soutint au contraire Thomas Strzempiński. En conciliariste, persévérant il défendait la liberté des choix des chapitres, dictés par l'Esprit Saint, contre les choix dictés par le roi. Casimir le manda à Piotrków et eut avec lui un long entretien: avec la plus grande franchise Sendziwoj ouvrit son âme au souverain, et, sans se laisser intimider par les menaces, le supplia de ne pas porter aux sièges épiscopaux des jeunes gens sans expérience. Il se fit le défenseur des théories des conciles, des libertés de l'Eglise et en même temps l'interprète de tous les griefs du camp de Zbigniew: »Tu sais faire de longs sermons«, lui répliqua le roi qui, loin de prendre ombrage de l'audace de Sendziwoj, lui offrit l'évêché de Wilna. Sendziwoj s'excusa de ne pouvoir accepter cette offre: il ne connaît pas la langue lithuanienne, il est trop vieux et désire d'ailleurs rester à son poste modeste; un évêché ne le

---

konem, licentiatum in theologia in Parisiis studiis theologiae vacantem.

[1]) Ms. Czart. 1310, 234.

[2]) Monum. medii aevi XIII, 390.

tente pas [1]. L'éloquence hardie de Sendziwoj allait bientôt avoir encore une occasion de se déployer devant le roi.

La guerre avec la Prusse éclata en 1454. Tout le parti d'Olesnicki y était opposé, non moins qu'à la soumission de l'Ordre teutonique. Sendziwoj ne partageait pas cette opinion; il trouvait au contraire que l'accession à la Pologne des territoires appartenant aux Teutoniques était une nécessité, un immense avantage. Aussi, lorsque au début des hostilités, la campagne s'annonça comme compromise et que le désastre de Chojnice vint porter l'épouvante en Pologne, il se garda bien de prétendre que la défaite était le châtiment de l'illégitimité de cette guerre; il voulut n'y voir que la punition des fautes commises par la nation, surtout par le roi [2]. Ardemment épris de liberté, il ne pouvait pardonner au prince les empiètements sur les droits et les biens de l'Eglise, l'intrusion dans les affaires ecclésiastiques. Le monarque s'étant arrêté à Brzesc, après la bataille de Chojnice, Sendziwoj se disposa à l'y rejoindre. Mais avant de partir, revêtu d'un cilice, il passa des nuits entières en prière devant une image du Rédempteur, qu'il avait rapportée de Paris, implorant Dieu, dit Dlugosz, de lui révéler les motifs pour lesquels la Pologne avait été vaincue, malgré la justice de sa cause. Dieu lui fit connaître que la faute en était bien plus au roi qu'au pays; c'était la conduite de Casimir qui avait attiré cette catastrophe sur la patrie. Sendziwoj se mit alors en route pour Brzesc; à pied, un bâton à la main, revêtu du cilice, il alla, comme un pélerin, un envoyé de Dieu. A peine arrivé, il parle au peuple; il obtient ensuite une audience du roi. Parvenu en la présence du monarque, il lui transmet la révélation divine, lui dépeint la colère céleste et lui fait entrevoir de nouveaux malheurs s'il persiste dans le mal.

---

[1] Cod. epist. I, 2, 266.

[2] Dlugosz V, 193 et 230.

Il serait injuste et injurieux pour Sendziwoj de ne voir en lui que l'instrument du parti politique qui lui avait confié cette mission. Ce rôle jurerait avec la piété profonde, la sainteté d'une vie à bon droit renommée. Il fit ces démarches absolument convaincu que le roi, en intervenant dans les choses spirituelles, péchait contre l'Esprit-Saint; dans une exaltation presque mystique, il sentait en lui le souffle des prophètes d'Israël, et il se croyait appelé comme eux à redresser les torts des grands de la terre. Sans aucun doute il avait raison de vouloir préserver l'Eglise de la domination civile; mais il se laissa trop entraîner, aveugler par son zèle. Ce n'était pas le roi, mais la nation indisciplinée et négligente qui avait amené la déroute de Chojnice; c'est la voix de Skarga, non celle de Sendziwoj, qui alors eût dû se faire entendre. Sendziwoj fut beaucoup mieux inspiré à la diète de Piotrkow, en 1456, lorsqu'il excita le peuple à la pénitence et au combat, en citant Démosthène qui par l'évocation des souvenirs de Marathon, d'Artemisium, de Salamine, des héros tombés pour la patrie, faisait naître l'enthousiasme dans les coeurs des Athéniens.

Mais depuis longtemps Sendziwoj songeait à se retirer dans les murs d'un cloître, pour y chercher le repos et s'y livrer à la méditation. Il résolut de se taire admettre parmi les chanoines réguliers de S. Augustin, religieux qui s'adonnaient à l'étude et à l'instruction de la jeunesse; le statut de cet ordre permettait des relations avec le monde, et accordait une certaine liberté d'action. Ces chanoines avaient plusieurs monastères, entre autres celui de Klodawa, dans les environs de Lenczyca, maison fondée en 1429 par Jagellon, à l'instigation de Paul Wladimiri[1].

---

[1]) Voir Dlugosz IV, 567 et Malecki. Histoire et littérature (1896) p. 296.

C'est là que Sendziwoj se réfugia. Nous lisons dans les actes du chapitre de Gniezno, à la date de 1458, que magister Santko veut quitter Gniezno pour le couvent[1]; ce projet ne tarda pas à être mis à exécution. Il s'ensevelit donc dans une cellule de moine, comme tant d'ardentes personnalités de cette époque qui, affligées par le spectacle des iniquités des hommes, après avoir prêché la pénitence, se donnèrent elles-mêmes en exemple et se sacrifièrent à Dieu. Il entra au couvent, pour s'enfermer en lui-même, préparer pour le prochain le pain de vie, et, par le travail, la vertu, monter vers la perfection, édifier le pays.

Il sortit parfois de sa retraite pour faire entendre des exhortations ou donner des conseils. En 1463, il paraît à la diète de Brzesc, en qualité de praepositus des chanoines réguliers de Klodawa. Il y prend la défense des droits du roi contre les Teutoniques; il discute avec le légat du pape, Jérôme Lando, au sujet de l'excommunication lancée sur les habitants de Dantzig, Thorn et Elbing[2]. Les rapports avec le roi étant devenus plus tendus, à cause des élections épiscopales, le vieil avocat de l'indépendance de l'Eglise, »veteranus miles Christi«, comme s'exprime Dlugosz, protesta avec la même fermeté, la même vigueur. Il parla au cours du »bellum spirituale«, pendant le conflit à propos de l'évêché de Cracovie (1460—63), où le roi prétendait imposer au chapitre Jean Gruszczynski[3]. Enfin, chargé d'années, »dans ses derniers jours«, comme il l'écrit à Dlugosz, il expose longuement ses idées sur l'Eglise[4].

[1]) Monum. medii aevi XIII, 429: mgr. Santko intendens recedere de Gnezna in monasterium. Il rend les livres empruntés à la bibliothèque et fait don d'un calice doré à la cathédrale.

[2]) Dlugosz V, 370.

[3]) Voir Zeissberg. Poln. Geschichtsschreibung 227. Il y cite d'après le Cat. des ms. de la bib. Zaluski, 33 n. 88 un écrit de Czechel «qua dissidium inter Casimirum regem et praelatos atque canonicos de electionibus ad pontificatus canonice faciendis exortum copiose exposuit».

[4]) Codex epist. 1, 2, 266.

Son mémoire, daté de Klodawa, (1472) est pour ainsi dire le testament d'un homme pour lequel les décrets des conciles, surtout ceux du concile de Bâle, furent jusqu'à la mort l'unique règle de conduite, l'unique base des croyances. »Car ces décrets, moi, humble serviteur, incorporé sous serment à ce concile, je suis obligé de les observer toute ma vie«. Il dit que jusqu'à ce jour l'Eglise d'Occident est dévorée par la simonie, par ces contributions variées au Saint-Siège, contre lesquelles les conciles avaient protesté, et que ces funestes pratiques peuvent perdre l'Eglise.

Il blâme les princes qui distribuent les évêchés à leurs créatures; il s'élève contre la pluralitas beneficiorum, la réunion de plusieurs prébendes dans la même main. Tout ce document où brille la grandeur d'âme de Sendziwoj montre aussi l'inébranlable attachement aux principes une fois adoptés, qui caractérisa ce combattant de l'époque conciliariste. »Je souhaite, je demande, écrivait-il vers 1458 [1]), que la lumière des décrets du saint concile de Bâle éclaire l'Eglise universelle«.

Il désirait plus encore. Dans cet esprit si éminemment doué, à côté des aspirations du confesseur et de l'apôtre, régnaient des passions plus terrestres, des complaisances pour les belles-lettres, pour les progrès de la pensée. Il savait porter le cilice, et à l'imitation des prophètes d'Israël courber les foules et les potentats sous son éloquence vengeresse; mais il savait aussi, dans la solitude de sa cellule, se réjouir des conquêtes de son siècle, lire et relire ses auteurs favoris, parmi lesquels les anciens tenaient une place honorée. Dlugosz lui fait hommage de la vie de S. Stanislas, et dans sa longue dédicace, il appelle son grand ami »Pierii vir spiritus«, cultivant également les sciences sacrées et profanes. Il le prie en même temps de corriger les inélégances de ce livre, de lui prêter le

---

¹) Ms. Czart. 1310, 234: id.... desidero et illud suspiro, ut sacri Concilii Basiliensis decretorum lux in universali luceat ecclesia.

secours du savoir et du goût[1]). Dans sa réponse, écrite à Klodawa en 1466[2]), Sendziwoj se récuse; il repousse avec modestie les éloges de Dlugosz. Il paya plus tard sa dette de reconnaissance envers l'auteur en composant un résumé de cette biographie de Dlugosz, afin de la rendre plus accessible au clergé et de contribuer ainsi à répandre les ouvrages de son ami le plus cher. En général il écrivit beaucoup à Klodawa[3]). Ces produits de ses veilles ont été en majeure partie perdus; mais un monument de cette activité nous est parvenu: il suffit à prouver la diversité des occupations scientifiques du moine de Klodawa.

Nous avons déjà signalé l'éveil de l'histoire en Pologne, sous l'impulsion de l'époque et des inspirateurs des intelligences dans le pays. Nous avons vu naître ce mouvement autour de Zbigniew Olesnicki. Sendziwoj Czechel se laissa lui aussi entraîner par ce courant: il recueillit avec soin les récits de nos chroniqueurs anciens et modernes, et de ces compilations naquit un gros codex historique qu'il offrit ensuite à la confrérie de Klodawa[4]). Il contient Gallus et Jean de Czarnkow, ainsi que plusieurs notes de Sendziwoj lui-même; on y trouve aussi la relation de Paul de Venetiis (Marco Polo): »de conditionibus et consuetudinibus orientalium«. L'Orient était alors en vogue; les succès des Turcs, la chute de Constantinople avaient tourné les yeux effarés de l'Europe vers ces contrées. Enéas Sylvius déclare que Platon et Homère sont pour la seconde fois descendus au tombeau; il tremble pour l'avenir de la chrétienté et, en 1461, déjà pape, il publie son livre »Asia«, décrivant l'Asie mi-

---

[1]) Opera I, 2.

[2]) Ibid. 172.

[3]) Damalewicz, Series archiep. Gnesn. p. 252.

[4]) Ms. dit de Sendziwoj à la bibl. des princes Czart. 1310. Voir aussi Lelewel: La Pologne au moyen âge IV, 467. — Bielowski, Mon. Pol. I, 387 et II, 461.

neure et la Turquie. On retrouve toutes ces appréhensions, tous ces sentiments chez Sendziwoj. La lettre qu'il adressa en 1458 aux maîtres parisiens [1]), est encore toute frémissante de la terreur causée par la prise de Constantinople; et ces inquiétudes, ces alarmes ne le quittèrent plus jusqu'à la mort [2]). Il aurait donc dû donner toute son approbation aux desseins de Pie II et du congrès de Mantoue; mais chez le vieux conciliariste vivait sans doute la conviction qu'il n'y avait de salut pour l'Europe que dans la convocation d'une nouvelle assemblée oecuménique.

Sendziwoj en parlant des Turcs, tout comme Eneas, exprimait des craintes non seulement pour l'Eglise d'Occident, mais encore pour toute la civilisation occidentale. Le »Pierii vir spiritus« avait le culte de la beauté antique. A la diète de 1456 il avait invoqué Démosthènes; plus tard, les citations de Pline, de Cicéron, de Sénèque, de Démosthènes encore se pressèrent sous sa plume [3]). Dans son âme l'amour de la renaissance des lettres voisinait avec celui du christianisme. Même loin du monde, dans la paix solitaire de son couvent, il rendait hommage aux muses charmeresses; il écoutait leur voix, partagé, comme beaucoup de ses contemporains, entre l'ardente folie de la croix, et les enchantements des sirènes de l'antiquité. Lorsque Dlugosz le félicita de sa diction classique, de son penchant pour la poésie, »j'ai rougi, répondit-il, de vos compliments au sujet des »Camenae«, car je n'aurais pas dû

---

[1]) Cod. Czart. 1310, 234.

[2]) Voir Cod. ep. 1. 2, 266. Sur la sollicitude de Sendziwoj pour l'Orient. Korytkowski. Les prélats et chanoines de Gniezno I, 174.

[3]) Lettres de 1469. Ms. jag. 2367, 523. Ces citations de Démosthènes pourraient faire supposer que l'ami du Grec Kosmas connaissait la langue grecque. Rappelons toutefois qu'au commencement du siècle Leonardo Bruni avait traduit Démosthènes en latin, et que Nicolas V favorisait les traductions d'auteurs grecs. Voir Voigt, die Wiederbelebung des kl. Alterthums, II, 165 et 181.

me laisser séduire par leur chant, mais plutôt ne considérer que la croix du Sauveur Jésus« [1]).

Cependant les »Camenae« ressuscitées avaient pour lui un attrait invincible. Nulle part on n'en trouve un témoignage plus irrécusable que dans la lettre qu'il écrivit de Klodawa, en 1469, à Jean Lutek de Brzezie, évêque de Cracovie [2]). Le début de cet écrit est un véritable manifeste humaniste. On sait combien les humanistes attachaient d'importance à l'art épistolaire, combien ils s'efforcèrent de relever ces écrits, de leur donner l'ampleur d'un mémoire, et, d'un autre côté, de les émailler de tous ces légers ornements du style qui caractérisent les épîtres des anciens. Pétrarque fut le vrai rénovateur de ce genre au moyen âge. A l'imitation des Romains, il remplaça le »Vous« médiéval par le »Tu« antique [3]). Sendziwoj, lui aussi, s'adresse avec cette familiarité classique à l'évêque de Cracovie. Il adopte »l'usage de l'antiquité«, et parle à son correspondant au singulier, parce que c'est ainsi qu'Adam en usait avec Dieu, S. Paul dans ses épîtres, et tous les auteurs anciens. Sendziwoj s'écarte de la tradition du moyen âge »qui a prévalu chez les Allemands et chez nous, et qui est contraire à l'éloquence italienne ainsi qu'à la délicatesse des Français« [4]). Il se fait donc ici le champion de l'humanisme: il ne s'agit, il est vrai, que d'un détail, mais ce détail était le signe où se reconnaissaient les adeptes des nouvelles doctrines littéraires, et dans tous les grands mouvements de la pensée humaine, elles sont nécessaires, ces marques de ralliement, pour grouper les prosélites et en augmenter le nombre.

---

[1]) Dlugosz, Opera I, 174.

[2]) Ms. jag. 2367, 323 et suiv.

[3]) Burckhardt, Cultur der Renaissance I, 274. — Voir aussi Herrmann, Die Reception des Humanismus in Nürnberg (1898), p. 38—39.

[4]) Qui mos apud nos inolevit, Polonos et Almanos, Italorum eloquentiae et Gallorum facetiae contrarius.

La lettre de Sendziwoj à Lutek de Brzezie est encore fort intéressante à d'autres points de vue. Elle fut écrite à propos d'une sculpture exposée depuis deux cents ans à tous les yeux dans l'église des dominicains de Cracovie, et représentant la Vierge Marie, étendue sur un lit, après la naissance de Jésus-Christ. Cette image blessait Sendziwoj: à son avis, elle était contraire à l'enseignement des Pères et de l'Eglise; elle faisait de la Mère de Dieu l'égale des simples mortelles après l'enfantement. Il était donc entré en campagne, et depuis plusieurs années il réclamait avec force la suppression de cet ouvrage scandaleux; il multiplia les lettres et les discours, avec l'obstination qui lui était propre, contre cette composition indécente. Lors de la diète de Piotrków en 1468, il eut à ce sujet de vives altercations avec le provincial des dominicains. On allégua le temps qui avait déjà accoutumé tout le monde à cette image, et Sendziwoj répondit: »le Seigneur a dit: Ego sum veritas et vita, et non: Ego sum consuetudo«. Tout cet écrit de Sendziwoj est plein de feu et de verve, quoiqu'il se dise vieux, ridé et aux portes du tombeau; cette question lui tenait à coeur depuis bien des années, et il n'eût point de cesse qu'elle ne fût tranchée selon ses désirs. Il provoqua en discussion devant l'université de Cracovie le provincial des dominicains [1]). L'ancien maître de l'école jagellonienne voulait la prendre pour juge de cette joute oratoire avec son adversaire [2]).

Ce provincial était alors Jacques Godziemba de Bydgoszcz, qui fit contracter l'union de l'université avec les dominicains en 1450; il y occupa lui-même pendant

---

[1]) Respondebo tibi in Cracoviensi universitate de ipsa imagine.

[2]) Nous savons d'autre part; d'après le ms. de la bibl. jag. n. 1943, que Sendziwoj après son entrée au couvent de Klodawa, explique à l'université les règles de son ordre. Voir dans ce ms. p. 409: Incipit regula... Augustini,.. De clericorum canonicorum vita, et p. 416: Explicit regula..., per Vener. mag. Sandivogium studii Crac... feliciter est pronuntiata in univ. Crac. A. D. 1463.

un certain temps une chaire de théologie[1]). La contestation au sujet de la sculpture en question n'était qu'un prétexte sous lequel se cachaient de bien plus graves désaccords. Le concile de Bâle avait mis en honneur la dévotion à la Sainte-Vierge, en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception. Bonfili, l'envoyé du concile, avait jadis prêché cette doctrine à Cracovie, et plusieurs maîtres, Paul de Pyszkowice entre autres, l'avaient accueillie avec ferveur. On ne saurait donc s'étonner que le conciliariste convaincu Sendziwoj en fût aussi tout pénétré. Cependant les dominicains s'étaient montrés contraires à cette théorie, et dès le XIV-e siècle, avaient été mainte fois aux prises avec l'université de Paris qui tenait pour l'Immaculée Conception [2]). Le célèbre Gerson combattit alors les arguments des frères de S. Dominique. Dans la querelle cracovienne dont nous venons de parler, il y avait au fond le même antagonisme: elle n'était qu'un lointain écho des anciens dissentiments avivés par le concile de Bâle [3]).

Nous ignorons comment se termina l'affaire. La passe d'armes de Sendziwoj de Czechel en l'honneur de la Sainte-Vierge fut un des derniers actes de sa vie. Au déclin des jours, il s'enferma dans sa cellule de Klodawa, ne s'occupant plus que de l'amélioration de son ordre [4]). Il mourut en 1476, léguant une foule de travaux manuscrits à la bibliothèque de son couvent [5]).

Cette belle figure présente une double face: d'un côté il pleure sur le passé qui s'écroule; de l'autre il sourit

---

[1]) Voir sur ce personnage Zeissberg: Kleinere Geschichtsquellen 151: qui 27 annis rexit provinciam Poloniae.

[2]) Voir Schwab: Johannes Gerson, p. 91—95.

[3]) Jean de Komorow parle dans sa chronique (Monum. Pol. V, 208) des «impugnatores... immaculatae Virginis Mariae conceptioni insultantes, praecipue patres ordinis Praedicatorum».

[4]) Monum. Pol. V, 976.

[5]) Ibid. 977.

à l'aurore de l'avenir. Cet homme enthousiaste se jette avec passion dans la mêlée, et combat sans relâche pour ce qu'il aime, contre ce qu'il réprouve, ce qui lui semble condamnable; il admire le beau, il l'admire avec une tendresse convaincue, une vivacité constante. Du fond du cloître, il écoute avec sympathie monter la marée des temps nouveaux, il entend les pulsations de la vie publique, il salue l'ascension de l'humanité, comme s'il eût senti que »Et hic dii sunt«.



CHAPITRE II.

L'université dans la seconde moitié du siècle. Les trois facultés supérieures.

L'université et Casimir Jagellon. — L'esprit de conciliation de Casimir écarte les premiers conflits et l'université sert dès lors fidèlement le roi. — Jacques de Szadek.

Biens de l'université. — Nouvelles fondations. — La cure de S. Nicolas. — Nouvelles collégiatures: chaires de Jean Dombrowka, du Corpus Christi à Olkusz, du Corpus Christi à S. Florian, de S. Thomas, de S. Donat, de Rudowski.

Le collegium minus et son développement: 1464 et 1476.

La faculté de théologie. — La théologie à cette époque; quelques maîtres. — L'université et sa mission à l'égard de la Lithuanie et de la Ruthénie. — Le catholicisme et l'orthodoxie. — Politique de Casimir Jagellon. — Le prince Alexandre, grand-duc de Lithuanie. — Les franciscains, l'université et la »Réduction« des Ruthènes. — Deux camps. — Jean d'Oswiecim Sacranus représente dans cette affaire l'université et ses principes. — Sa vie; son activité publique et scientifique. — Il forme transition entre le moyen âge et la renaissance. Tendances de la scolastique du temps. — Le Scotisme dominant à Cracovie. — Nicolas de Bystrzykow. — Jean de Stobnica, son élève. Stagnation de la scolastique.

La faculté des décrets. — Nouvelles chaires. — La bourse des canonistes. — Quelques décrétistes de l'époque. — Le droit romain et son étude à Cracovie au XV-e et au commencement du XVI-e siècle. — Ostrorog. — Jean Ursinus. — Joannes Silvius. Ludovicus Aliphius. — Pierre Tomicki.

La faculté de médecine. — Bâtiments de cette faculté. — Pénurie de médecins. — Incorporation de docteurs gradés à l'étranger. — Dé-

fuctuosités de cette faculté. — Les barbiers et les charlatans pratiquent conjointement avec les docteurs. — Balinski. — L'humanisme favorise la médecine. — Maladies de l'époque. — Les principaux médecins en Pologne: Pierre Gaszowiec, Grzymala. — Jean Wels. — Jacques de Boxice, ami de Callimaque. — Jean de Regulis, un des meilleurs professeurs cracoviens de l'époque; sa longue carrière. — Jean Ursinus. — La faculté de médecine s'améliore au commencement du XVI-e siècle. — Seconde chaire de médecine à l'université. — Miechowita. — Adalbert de Szamotuly. — Adam de Bochyn. — La médecine et l'humanisme.

I.

Lorsque le nouveau monarque fit son entrée à Cracovie en 1447, le maître Jean de Ludzisko fut chargé de le saluer et d'être l'interprète des sentiments et des voeux de l'université [1]. Il est indifférent que ce discours ait été ou non prononcé devant le souverain; il n'en est pas moins l'expression des dispositions qui régnaient alors dans les murs de la première école du pays. Des éloges pompeux, des protestations de respect et de dévouement en constituent la trame. Mais dans cette phraséologie banale, s'est glissée une timide allusion à la liberté et aux droits du peuple, allusion dirigée surtout contre l'odieux fardeau des »stations«, objet des récriminations répétées des opposants, pendant une longue suite d'années, surtout sous le règne de Casimir Jagellon. Dès 1424, André Laskary, évêque de Posen, se plaint de ces stations; et depuis de tous côtés se multiplient constamment les doléances sur l'obligation de recevoir et d'héberger le roi, ainsi que sa suite, dans les terres épiscopales ou conventuelles [2]. Jean de

[1]) Cod. epist. III, 13.

[2]) Voir là-dessus Cod. epist. II, 174. — Jean de Ludzisko dit que les paysans gémissent sous le joug de l'oppression; que le nouvel oint du Seigneur est appelé à faire cesser «cette servitude des paysans, le plus grand des maux, la plus grande calamité pour des hommes libres, et à rendre la liberté aux populations chrétiennes du royaume». «Liquet enim, ajoute-t-il, quod omnes homines na-

Ludzisko toucha donc à une des cordes sensibles de l'opposition, à un des griefs que Zbigniew Olesnicki ne craignit pas d'exposer au roi, en mainte occasion [1]).

Ce passage de la harangue rectorale montre qu'alors il y avait aussi des mécontents à l'université. Des divergences plus sérieuses allaient bientôt éclater entre le jeune prince et les maîtres de l'école, au sujet de certaines questions ecclésiastiques. La scission s'accentua lorsque le roi se rangea sous l'obédience de Nicolas V, tandis que l'université persistait dans celle du concile. En 1448, le roi somma plusieurs fois en vain les maîtres de l'université de signer l'obédience. Malgré cette résistance, le roi, conciliant et bon, refusa de jeter en prison les récalcitrants, comme le lui conseillait le nonce du pape. En 1449 enfin, l'université vint à résipiscence et l'entente se fit sur les points en litige. Mais l'esprit d'opposition couva longtemps encore au Collegium, entretenu sans doute par le puissant chancelier, Zbigniew Oleśnicki. Le traité »Contra Cruciferos« de Zbigniew de Gora qui, en 1454, s'inscrivit à l'université et, l'année suivante, peut-être sous l'inspiration de ses maîtres, de Jean Dombrowka en particulier, poussa ce juvénile cri de guerre, est une manifestation non équivoque de cet esprit. Ce traité en effet est dirigé contre les »iuniores« qui remplaçaient dans les conseils du roi [2]) les bons serviteurs, les guides expérimentés et sages. L'auteur écrit »iustitiae zelo et amore patriae«; cependant cette iustitia n'est pas impartiale. Elle se voue à la défense de l'ascendant compromis du clergé dans les conseils du roi.

Mais les nuages se dissipèrent bientôt; les difficultés

---

tura genuit aequales». Les paroles dépassaient certainement les intentions.

[1]) Caro, Geschichte Polens, IV, 460.

[2]) Monum. Polon. IV. 143. Voir les remarques de Balzer p. 147 et 152.

s'aplanirent et la mort d'Oleśnicki mit fin à tous les malentendus.

Le roi Casimir Jagellon avait le don de gagner les coeurs et la rare sagesse d'oublier les injures et de pardonner à ses adversaires. Il donna pendant tout son règne de nombreux exemples de cette grandeur d'âme. Il n'en voulut pas à Jacques de Sienno de l'obstination que celui-ci apporta à faire valoir sa provision à l'évêché de Cracovie, et il ne mit aucun obstacle à la nomination de Jacques à un autre évêché. Dlugosz qui dans cette affaire s'était montré l'implacable ennemi de la volonté royale et s'était attiré de sévères punitions, fut ensuite chargé de l'éducation des enfants royaux. Casimir était au plus haut point jaloux de son autorité souveraine et n'admettait guère qu'on la contrecarrât; mais avec cette volonté despotique, il était d'une indulgence sans égale et d'une bienveillante simplicité. Dans son intérieur les orages étaient inconnus; il fut un fils, un époux, un père incomparable, et sa vie de famille, vraiment exemplaire, s'écoula dans l'accomplissement de tous les devoirs, sans tache, fermée aux désordres qu'engendrait trop souvent la corruption grandissante. Il portait dans ses relations avec les autres la sérénité dont il ne se départait jamais avec les siens. Le médecin humaniste Jean Ursinus, dans une lettre écrite après la mort de ce prince, atteste éloquemment toutes ces hautes qualités. »C'était le modèle de la chasteté, dit-il; jamais on ne vit monarque plus chrétien, plus humain, plus doux; le monde n'a pas encore connu de meilleur souverain«[1]).

Aussi les bons rapports de l'université avec le roi se rétablirent-ils promptement. Car, quoique Casimir fut »ungelart der Schrift«, pour employer les expressions de l'auteur de la chronique hanséatique, Bernt Stegmann, il fut en même temps »Klug und weise in der Vernunft« et ne négligea rien pour s'attacher les maîtres. Par acte

---

[1]) Caro, Geschichte Polens V, 1002.

spécial, promulgué en 1456, Casimir confirme tous les droits et privilèges accordés à l'université, en récompense du zèle qu'ont apporté les professeurs à le seconder, comme des »athletae fideles« [1]. Aussi lorsque à la mort de Strzempiński éclata le »spirituale bellum«, au sujet de la succession de ce prélat, l'université ne prit point le parti du parent d'Oleśnicki, Jacques de Sienno; elle adressa au contraire au pape une supplique où elle demandait l'acquiescement aux désirs du roi. Cette supplique, datée du 26 juin 1461 [2]) affirme au Saint-Père que le roi a été jusqu'alors »religionis christianae devotissimus cultor«, »totius cleri fautor singularis«, et l'implore de ne pas le pousser dans les bras des ennemis de l'Eglise. Cependant, Jacques de Sienno, se considérant comme l'évêque légitime, châtia avec rigueur la résistance de l'université et frappa d'interdit deux maîtres qui, paraît-il, étaient à la tête de l'opposition contre le protégé du pape: Nicolas de Lanka et Jean Dombrowka [3]. Le roi l'emporta enfin; avouons toutefois que le choix de Jacques de Sienno, comme chancelier de l'université et évêque de Cracovie, eût été à tous égards préférable à celui de Jean Gruszczyński, le candidat royal.

L'université se montra donc en ces conjonctures »fidelis athleta« du souverain. A partir de ce moment elle lui prêta le concours le plus constant, lui donna pendant tout son règne l'appui de son savoir et de ses conseils; les décrétistes surtout furent souvent envoyés en mission diplomatique, lorsque la défense du trône ou du pays était un jeu. Maître Mathias de Racionz [4] part pour Rome avec Jean de Rytwiany, en 1461, pour décider le pape à révoquer la provision de Jacques de Sienno [5].

---

[1] Cod. diplom. univ. Crac. II, 161.
[2] Cod. univers. Crac. II, 202.
[3] Cod. epist. III, 107.
[4] Dlugosz. Opera I, 432.
[5] M. Karbowiak a rassemblé quelques matériaux pour la bio-

En 1462, la maison régnante des Piast de Mazovie s'étant éteinte, Casimir voulut annexer à la couronne certains territoires, ceux de Rawa, Gostyn et Belz. A cet effet il convoqua un congrès à Lenczyca, où les docteurs ès décrets Jean Dombrowka, Nicolas de Kalisz et Jacques de Szadek démontrèrent les droits du roi à cet héritage et soutinrent la politique et les projets de leur mandant[1]. Le tribunal constitué à la diète de Piotrkow pour juger cette affaire, entendit aussi Nicolas de Kalisz ainsi que Jean Dombrowka et débouta de leurs prétentions Catherine de Mazovie, veuve du prince Michel, et Conrad, duc de Varsovie[2]. La partie adverse voulut en appeler à un arbitre, soumettre le litige à l'appréciation d'une université italienne, preuve péremptoire de la considération dont jouissaient encore alors ces institutions, asiles de la science du droit[3]. La guerre de Prusse et les négociations auxquelles elle donna lieu fournirent aux maîtres de Cracovie de nombreuses occasions de paraître dans l'arène publique. En 1463, Jean Dombrowka, Jacques de Szadek, Mathias de Racionz se rendirent à Brzesc de Kujawie pour défendre devant le nonce du pape, Jérôme, la cause du roi et de la Pologne[4]. En 1465, vinrent les pourparlers pour la paix, à Thorn. Jean Lindau, historien de la guerre de treize ans, rapporte que la délégation polonaise se composait de plusieurs grands dignitaires et »anderen Thumherrn und grossen Doctores und gelarten und weisen Mannen«. A la tête de ces derniers se trouvaient Jacques de Szadek, Jean Dombrowka et l'historien Dlugosz[5].

graphie de Mathias et les a publiés dans «L'école cathédrale de Kujawie». Revue trimest. hist, XII. 1898, p. 769.

[1]) Dlugosz. Hist. V, 358.

[2]) Cod. epist. III, 117.

[3]) Dlugosz. Hist. V, 381.

[4]) Ibid. V, 369.

[5]) Dlugosz. Hist. V, 390. Zeissberg, Polnische Geschichtsschreibung, 232.

Jacques de Szadek surtout parla au nom de la Pologne; il est possible que Dombrowka ait aussi pris la parole [1]).

Jacques de Szadek est un diplomate des plus actifs, possédant toute la confiance du roi Casimir Jagellon. Il avait été reçu maître en 1432, et il vint à Bâle en 1441; nous n'avons d'ailleurs que fort peu de détails sur cette première période de sa vie. Il dut de bonne heure se rapprocher de Casimir Jagellon, puisque celui-ci l'anoblit en 1455 et lui permit de prendre le blason Wieniawa, en récompense de ses services et de son savoir.[2]) A partir de 1457, au cours de la campagne de Prusse, son nom figure à toutes les pages du livre de Dlugosz. Il est continuellement à l'oeuvre en qualité de représentant du roi de Pologne.[3]) La paix de Thorn termina la guerre de Prusse; Jacques prit une large part à la conclusion de ce traité. Plus tard, de 1473 à 1475, pendant le conflit polono-hongrois il sert de médiateur entre son souverain et Mathias Corvin.[4]) Cette absorption par la politique l'empêcha d'acquérir à l'université la place et le renom qu'il méritait. Il ne devint recteur qu'à la fin de sa vie en 1475/6. Toutefois son administration fut signalée par une réforme importante dans l'histoire de la grande école. Nous nous en occuperons plus loin.

Elle était bien dans la pensée du fondateur, cette action politique des maîtres de l'université: aussi devint-elle traditionnelle. Les princes n'avaient-ils pas créé ces institutions en partie pour avoir sous la main une ruche d'hommes instruits et rompus aux choses du droit? Et Paul Wladimiri dans les premières années du XVe siècle n'avait-il donné le noble exemple du savoir dévoué à l'Eglise et à la patrie?

---

[1]) Monum. Poloniae IV, 194—5.
[2]) Cod. Epist. I. 2. 162.
[3]) Voir Dlugosz. V. 243, 370, 382, 390, 415, 451.
[4]) Dlugosz. V. 578, 632.

II.

A partir de ce moment le Studium prospère et se développe; sa fortune augmente et il voit croître le nombre de ses maîtres et de ses élèves, c'est-à-dire de ce qu'on désignait sous la dénomination de »supposita«. La maison des artistes surtout fut particulièrement favorisée et s'enrichit de nombreux dons et legs; aussi vit-on le roi et la ville faire à de fréquentes reprises, au cours du XV-e siècle, des emprunts à l'université. Elle effectuait ces prêts, et touchait des intérêts annuels; c'est-à-dire qu'elle acquérait ainsi un »census«, résiliable au remboursement de la somme avancée. L'argent était donc versé sous condition de »Wyderkaf« ou rachat, comme cela s'appelait à cette époque. La ville de Cracovie obtint de la sorte des secours considérables en 1445, 1451, 1455, 1456, 1462, 1502.[1]) Les fonds s'amassant à la caisse principale de l'université, au collegium, étaient de provenances diverses: les legs en constituaient une partie; les domaines, comme Boszczyn, y envoyaient leurs revenus; enfin certaines collégiatures, certains bénéfices étaient tenus à payer des contributions pour les besoins généraux de l'école. La générosité des donateurs, loin de se ralentir, se signalait à chaque instant par quelque nouvelle largesse en sa faveur ou en celle des professeurs. Le collège des artistes surtout voit ses chaires se multiplier dans la seconde moitié du siècle. Ces collégiatures furent incorporées au collegium minus et le collegium maius en obtint habituellement le patronat.

Parlons d'abord d'une grande fondation au profit de l'université tout entière.

Jusqu'à cette époque l'université avait eu le patronat sur une cure de Cracovie, celle de Ste Anne, accordé par le roi Jagellon en 1418. Le recteur, les maîtres

---

1) Monumenta medii aevi VII, p. 678, 679, 681, 685, 714.

et docteurs présentaient à ce bénéfice, conjointement avec l'abbé de Mogila; il arriva cependant que Jean Proger, présenté uniquement par ce dernier, obtint la cure et la conserva pendant de longues années au XV-e siècle. De là, s'élevèrent de perpétuelles contestations avec ce prélat; enfin Proger étant mort, l'université d'après les clauses de la fondation, présenta à la cure vacante Jean de Pyzdry, docteur ès décrets.[1])

Vers le milieu du siècle l'université fut dotée d'une autre fondation du même genre. L'abbé des bénédictins de Tyniec, Mathias Skawinka, lui donne en 1456 le patronat de la cure de S. Nicolas, »en considération de ce que les revenus et dons primitifs sont insuffisants« et en reconnaissance des nombreuses marques de bienveillance témoignées aux bénédictins fréquentant la grande école. L'université devait désormais attribuer ce bénéfice rapportant 130 marcs à un de ses maîtres, théologien, décrédiste ou »simplex artium magister«. André Grzymala, humaniste et médecin, magister artium et medicinae, en fut le premier titulaire (1462)[2]). A ce qu'il semble cependant, les théologiens par la suite se réservèrent de plus en plus cette cure; on pensa même en 1494 à y joindre l'ordinaria lectio theologiae. Ce projet toutefois ne fut pas mis à exécution, et dans les »conclusions« ultérieures, Saint Nicolas est noté comme accessible aux maîtres des trois facultés.[3])

Ces deux grosses cures appartinrent donc à l'université dès le XV-e siècle, en même temps que deux canonicats au château et les canonicats à S. Florian. Avec le temps vinrent s'ajouter à celles-ci des prébendes de moindre importance, comme par exemple l'altarie sous l'invocation de S. Jean Baptiste et de S. Jean Apôtre,

[1]) Voir Cod. univ. Crac. II, 16, 144. — III, 1. On y nommait à tour de rôle un théologien ou un décrétiste.

[2]) Voir là dessus Cod. univ. Crac. II, 172, 177, 211, 213.

[3]) Conclus. univ. années 1494, 1495, 1504.

érigée par le testament de Jean Proger en 1472. Le collège des artistes exerçait le patronat de cette altarie.[1]) Voici maintenant quelques collégiatures créées à la faculté des arts au XV-e siècle et qui depuis lors subsistèrent au collegium minus.

Au commencement de 1472 mourut Jean Dombrowka, ce théologien et décrétiste si remuant, dont nous avons parlé plusieurs fois. Il était alors recteur. En exécution de ses dernières volontés, on fit l'acquisition d'une rente de 27 marcs desquels 24 devaient rétribuer deux collégiatures au petit collège. Chacun des titulaires de ces chaires, touchant 12 marcs, était tenu de professer une matière »in artibus« et en outre de prendre part aux disputes ordinaires des maîtres.[2]) Cette fondation fut plus tard modifiée en ce sens que le »census« d'une des collégiatures de Dombrowka fut reporté en 1476 à l'ancienne collégiature Stobner, celle-ci ayant perdu sa dotation primitive, à cause de certains changements survenus dans l'organisation de l'université.[3])

C'est aussi vers la même époque que fut fondée la chaire de l'autel Corporis Christi, à l'église S. André d'Olkusz. C'est Stanislas de Kobylin, docteur ès décrets,[4]) qui créa et dota cette altarie, en 1474; en 1487, les héritiers de Nicolas Wolny, bourgeois de Cracovie, dotèrent de 16 marcs un second altariste au même autel.[5]) Le patronat d'une de ces altaries passa dans la suite à l'université et elle fut attachée à une collégiature inférieure. Une ordonnance de Jean Konarski, évêque de Cracovie (1506), cite la collégiature du Corporis Christi d'Olkusz, dont les

---

[1]) Voir Cod. univ. Crac. III, 12 — et III, 118 (renovatio fundationis de 1485).

[2]) Cod. univ. Crac. III, 20.

[3]) Cod. univ. III, 47.

[4]) Ibid. III, 39.

[5]) Ibid. III, 132.

émoluments sont garantis sur les mines de sel de Bochnia.[1])

En 1490, les chanoines de S. Florian fondèrent en leur église un autel Corporis Christi, avec une dotation de dix marcs. L'altariste, membre du collegium minus, devait faire des cours à la faculté des arts. Cette fondation n'entra pas immédiatement en vigueur: l'ordonnance précitée de l'évêque de Cracovie n'en fait aucune mention: plus tard cependant cette altarie figure dans la liste des collégiatures inférieures.[2])

Nicolas de Staw, professeur de théologie, décédé en 1490, stipule dans son testament l'érection d'un autel en la chapelle de S. Thomas, à la cathédrale de Cracovie. Il en désigne même le premier altariste; toutefois les maîtres du collegium maius devaient par la suite disposer de cette altarie en faveur d'un professeur en exercice à l'université.[3]) Cette petite collégiature de S. Thomas ne tarda pas être instituée et elle existait déjà dans les premières années du XVI-e siècle.[4])

Puis fut érigée, en 1492, la collégiature et altarie de S. Donat, à l'église Ste Anne de Cracovie, en exécution des dispositions testamentaires de maître Mathias de Kobylin, recteur en 1491, pour la neuvième et dernière fois. Le titulaire devait toucher 14 marcs[5]). Enfin, en 1502, les exécuteurs des dernières volontés d'André Rudowski, bourgeois cracovien, érigèrent l'autel de la Passion de Notre-Seigneur, à l'église de Notre-Dame, auquel fut jointe une collégiature de la faculté des artistes[6]), avec un revenu annuel de 14 marcs.

---

[1]) Cod. univ. Crac. III, 239.

[2]) Voir Cod. univ. Crac. III, 155. — III, 238. — Muczkowski, Liber Promot. CXLVI (liste de 1603).

[3]) Cod univ. Crac. III, 162.

[4]) Cod. univ. Crac. (1506) III, 239; cujus census sunt in zuppis Vieliciensibus.

[5]) Cod. univ. III, 188 et 190.

[6]) Cod. univ. III, 204.

Telles furent les fondations de cette période. Si nous y ajoutons le senior de la bourse de Jérusalem, dont nous parlerons plus tard, nous aurons l'ensemble des chaires qui pendant fort longtemps furent les seules rétribuées au collège des artistes. Dans la liste de 1603, il n'y en a point de nouvelles; le XVI-e siècle ne fut donc pas fertile en libéralités et vécut de celles par lesquelles le XV-e avait posé les bases et assuré le développement ultérieur de l'école.

Nous avons énuméré en premier lieu ces fondations pour les artistes, d'abord parce qu'elles furent les plus nombreuses, et puis parce qu'en fournissant des ressources à cette faculté, point de départ de toute carrière académique, elles intéressaient l'université entière. D'ailleurs les bénéfices pour les autres facultés furent assez rares. Nous en parlerons en temps et lieu. Elles furent rares en raison du très petit nombre de maîtres nouveaux qui passaient dans les facultés supérieures, tandis qu'aux arts il y avait affluence de professeurs, souvent dépourvus de tout moyen d'existence, de tout moyen de parvenir aux grades ou aux postes ambitionnés. Les subventions aux artistes étaient en outre plus aisées, parce qu'un jeune magister ès arts se contentait d'un modique traitement qu'un professeur plus âgé eût sans doute trouvé insuffisant. C'est donc à ces premiers degrés de l'échelle universitaire que se firent surtout sentir les bienfaits des donateurs qui tendaient ainsi la main aux débutants dans la carrière de l'enseignement. Enfin le souffle puissant de l'humanisme qui, au déclin de cette époque, vivifia, comme nous le verrons, l'université, contribua aussi pour une large part à la multiplication des chaires de cette faculté.

Nous avons déjà dit que vers le milieu du siècle, avec l'accroissement du nombre des chaires s'était fait sentir

le besoin de nouvelles constructions pour les cours des artistes et qu'en conséquence on avait ouvert, en 1449, le Collegium minus où devaient loger et donner des lecons les jeunes maîtres de cette faculté. Ce bâtiment en bois, situé derrière le collège du roi Ladislas, devint peu après la proie des flammes (post breve tempus igne penitus fuit consumpta et incinerata [1]). Puisque ce novum collegium est encore mentionné dans les »conclusiones« de l'année 1454, il est probable que cet accident eut lieu plus tard. Les chroniques parlent d'un grand incendie à Cracovie en 1455. Il éclata dans le voisinage de l'église de Tous-les-Saints ou des dominicains et dévora tout un quartier dans la direction du château, quartier où se trouvaient des maisons de chanoines et le collège des juristes et médecins [2]. La ville eut à subir un désastre plus grand encore en 1462. Le feu se déclara au couvent des dominicains par l'imprudence de quelques moines s'occupant d'alchimie; de là il gagna le couvent des franciscains, le palais épiscopal, les rues Grodzka, Bracka, Golembia, Piekarska, Zydowska (du Château, des Frères, des Pigeons, des Boulangers, des Juifs). Dlugosz raconte que la moitié de la ville à peu près fut réduite en cendres [3]; il est donc permis de supposer que le novum collegium minus fut aussi détruit par le fléau. Un document universitaire nous apprend qu'en raison de la disparition de ce collège »les maîtres inferieurs, au grand détriment de l'université et des travaux scolaires, furent obligés de chercher un refuge çà et là dans la ville, en conséquence de quoi ils se trouvèrent exposés à divers scandales: des désordres et des querelles resultèrent de cet état de choses« [4]. D'abord on ne porta remède au mal qu'à moitié. Peu de temps avant 1464, l'université acheta à Spytek et Jean de Mel-

[1] Cod. univ. Crac. III, 46.
[2] Monum. Pol. II, 927.
[3] Dlugosz Hist. V, 342.
[4] Cod. univ. Crac. III, 46.

sztyn, une maison de pierre, sise rue des Franciscains (aujourd'hui rue Bracka). Cette maison fut occupée plus tard par la bourse des Hongrois[1]). Dans les conclusions universitaires de 1464, cette acquisition est appelée: Collegium novum in platea S. Francisci, et il est en même temps spécifié quels maîtres y devront faire leurs cours. C'est là qu'auront lieu les leçons sur le quatrième ou même sur n'importe quel livre des décrétales, autant toutefois que cela ne portera pas préjudice aux autres cours de la faculté canonique; c'est encore là que se donneront les cours principaux de médecine (ordinaria medicinae) et ceux du bachelier de la même faculté; enfin les maîtres in artibus auxquels il ne resterait ni place, ni heures libres au collége général, enseigneront aussi dans ce collège qui en outre serviva aux disputes et aux diverses solennités académiques.

C'est ainsi que fut créé ce nouveau collège, destiné à combler les lacunes existantes et à abriter des canonistes, des médecins, surtout des artistes. On lui conserva pendant quelque temps cette affectation; plus tard il fut transformé en bourse. Cependant toutes les difficultés n'étaient pas écartées. La maison de la rue Bracka suffisait pour les leçons, mais les maîtres des collégiatures inférieures des artistes ne purent y habiter. C'est sans doute en raison de cette défectuosité que les conclusions de 1470 permettent aux collégiaux inférieurs de demeurer dans les bâtiments universitaires, notamment au collège des canonistes ou à la bourse dite »Divitum«. En 1468 on procéda à l'agrandissement du collège du roi Ladislas. On décide en juillet, rapportent les conclusions, qu'on y établira trois étages: l'un pour les leçons, les deux

[1]) Voir sur cette vente le Cod. univ. Crac. II, 234. Dans les Conclus. de 1464, cette maison est appelée Bursa Hungarorum; mais cette dénomination est postérieure, elle a été ajoutée par le copiste qui transcrivit les anciennes conclusions en 1505. Voir Muczkowski, Habitations des étudiants cracoviens (1842) p. 25.

autres pour des logements[1]). Cette restauration terminée on songea aux confrères débutants, et pour parer au plus pressé, on leur assigna la bourse Divitum. Ceci se passa sous le rectorat de Jacques de Szadek, au commencement de l'année 1476.

Le conseil universitaire décida alors de donner des demeures aux professeurs inférieurs, à l'exception du senior de la bourse des pauvres, dans le batiment en pierre de la bourse Divitum, située derrière le grand collège. Le décret énumère dix de ces collégiatures: celles de Nowko, Stobner, Martin Krol, Catherine Menzyk, Nicolas de Brzesnica, Zaborowski, l'altariste de Tous-les-Saints, enfin les deux chaires nouvellement créées (1473) de Jean Dombrowka[2]). Les maîtres inférieurs après tant de vicissitudes avaient enfin un asile, derrière la bibliothèque actuelle, non loin de la bourse de Jérusalem, c'est-à-dire du Collegium novum de nos jours.

Ces deux établissements furent dès lors tenus de pourvoir à toutes les obligations de la faculté des artistes. Dans le grand, régnait en maître absolu Aristote; là on initiait la jeunesse aux doctrines de ce philosophe, doctrines plus ou moins comprises, plus ou moins compréhensibles, à cause des incorrections du texte en usage, et des scolies si compliquées de ses commentateurs du moyen âge; par contre, dans le petit collège, les leçons portaient sur des choses moins ardues et beaucoup plus pratiques. On y enseignait les mathématiques et l'astronomie; nous verrons bientôt les immenses progrès de ces deux sciences, à la fin du XV-e siècle. On y apprenait aussi le latin, d'après Priscien et les manuels du moyen âge; on y devait aussi prendre connaissance des auteurs de l'antiquité. Nous avons les programmes de ces »lec-

---

[1]) Conclusiones univ. (1468); placuit universitati, quod in muris quos noviter aedificat, tria interstitia fierent, scilicet tres ordines, unus lectoriorum, secundus et tertius camerarum.

[2]) Cod. univ. Crac. III, 46/7.

tures“ pour l'année 1449 [1]), et pour 1476. D'après celui de 1449, le lecteur de Nowko, chargé d'un cours de rhétorique, doit exercer ses élèves sur la Nova Poetria Ganifredi, le Labyrinthe et les rhétoriques de Tullius. Dans celui de 1476, le Labyrinthe est omis; le »De oratoria institutione« de Quintilien le remplace. En 1449, le lecteur de Menzyk devait lire »in poesi« les écrivains anciens suivants: Boëce, Alanus, Valère Maxime, des livres de Virgile, d'Ovide, Horace, Térence, Stace, Martial, Tibulle et Properce. En 1476 il n'est plus question expressément de Boëce, Alanus, Valère, Martial, Tibulle et Properce; en revanche on a ajouté les comédies de Plaute. D'ailleurs cette ordonnance de 1476 ne témoigne d'aucun progrès, d'aucune animation plus grande dans ce domaine. On en restait aux vieilles dispositions, et même on était loin d'exécuter tout ce qu'elles prescrivaient en fait d'auteurs classiques. On continuait à suivre les sentiers frayés; la lutte de l'esprit nouveau contre le moyen âge, qui éclata à la fin du XV-e siècle, n'amena pas encore, comme nous le verrons, de rupture définitive avec l'époque précédente, ni la métamorphose de l'organisation établie.

III.

Dans le grand collège, à côté des artistes habitaient aussi, comme autrefois, les théologiens. Nous allons commencer par cette haute faculté la revue des travaux et de la vie de l'université. Le nombre des théologiens est resté le même pendant cette période; en 1477 on compte huit chanoines de S. Florian; ils sont toujours huit en 1517 [2]). Ce n'est que plus tard que les statuts [3]) portent qu'il y aura à l'avenir dix maîtres théologiens, à savoir:

---

[1]) Conclus. domus maioris.
[2]) Cod. univ. Crac. III, 57 et IV, 57.
[3]) Archives d'hist. litt. II, 396.

le chanoine de la cathédrale, les huit chanoines de S. Florian et l'Ordinarius.

L'enseignement de la théologie tournait dans le cercle depuis longtemps tracé. Elle eut une période de fermentation pendant les conciles, alors que se débataient ces questions pratiques pour lesquelles les esprits se passionnèrent. Nous avons vu que dans l'époque suivante une sorte de lassitude, d'épuisement, de soif de repos, de méditation solitaire, s'était emparée des âmes qui cherchèrent la vérité et la gloire éternelle, non par la science mais par les moeurs, par la vie effacée et recueillie. La voix de Capistrano eut ici beaucoup plus d'écho que les arguments des maîtres académiques qui, à l'antique et d'après d'antiques commentaires, expliquaient l'Ecriture Sainte et les sentences de Lombard. Souvent aussi on eut à se plaindre de l'ignorance du clergé. Grégoire de Sanok se montra souvent irrité de ce que les prêtres ne savait pas le latin. Jean Ostrorog ne tarissait pas en amères plaisanteries sur le manque d'instruction des gens d'Eglise de son temps. »Il a lu Alexandre de Gaule, peut-être même seulement Donatus, et encore superficiellement, puis, ayant rêvêtu la soutane et s'étant tonsuré, le voilà prêtre et convaincù qu'il va séduire le monde par ses somnolences«[1]. Nous ne jugerons pas de l'état réel des connaissances du clergé d'après Ostrorog, critique partial, qui ne voit chez les prêtres qu'un penchant à la paresse, »res dulcis et amoena quies«. Mais il est certain qu'après 1450, il y eut stagnation dans les travaux théologiques des maîtres cracoviens et que, dans les années suivantes, il n'y eut à l'université aucun savant remarquable, aucun remueur d'idées. De l'ancienne génération, restaient encore et restèrent assez longtemps Jean Kanty, Paul de Pyszkowice et Jean Dombrowka. Le premier mourut en 1475; le second disparaît après 1467; le troi-

---

[1]) Pawinski. La vie et les oeuvres d'Ostrorog (1884) p. 144.

sième quitte ce monde au cours de son rectorat, tout au commencement de 1472. Citons encore parmi les théologiens du temps[1]): Jean de Slupca. Reçu maître à Cracovie en 1433, doyen en 1439 et en 1450, il est recteur, en 1452 et en 1476, année mémorable dans les annales de l'université. Il succéda, en 1440, à S. Jean Kanty à la cantorie de S. Florian, et en 1466, il fut le second curé de S. Nicolas nommé par l'université; enfin il occupa le poste de prédicateur au château, laissé vacant par Paul de Zator[2]). C'est surtout à ce dernier titre qu'il eut de vrais mérites. Il possédait une assez belle bibliothèque de sermonnaires, qu'il légua à l'université; il laissa lui-même de nombreux sermons dans lesquels il prodigue les citations en vers et s'élève, avec l'exagération particulière à cette époque, contre l'ostentation et le luxe des habits[3]). Jean de Slupca mourut vers 1494, ou peu de temps après; à cette date de 1494 en effet, quantité de livres passèrent de ses mains aux collections jagelloniennes[4]).

Mathias de Kobylin fut une personnalité beaucoup plus marquante, sinon par son savoir, au moins par son rôle à l'université. Maître en 1449, il consacra sa vie à l'école jusqu'en 1492, y remplissant souvent des fonctions administratives; nous le voyons en effet plusieurs fois doyen, et recteur jusqu'à neuf reprises différentes, la première en 1477, la dernière en 1491/2, quelques mois avant sa mort, survenue en 1492. Il légua à

---

[1]) Il faut encore nommer Jacques de Lyssow qui fut, pour la première fois, doyen des artistes en 1447, et pour la dernière, en 1466, en qualité de dr. des décrets, licencié en théologie. En 1458 il était encore licencié ès décrets. Ses travaux de cette année se trouvent dans le ms. jag. 298. Il mourut en 1475. (Conclus. Univ.)

[2]) Voir Concl. dom. mai, dans le Cod. jag. 2230; Cod. univ. II, 248 et Dlugosz Liber Benef. I. 192.

[3]) Voir les ms. jag. n. 189, 1415. — Au sujet de ses sermons. voir Brückner dans la Biblioteka Warszawska (Bibliothèque de Varsovie 1891 (février) p. 254.

[4]) Voir ms. jag. 1405, 1416, 1503.

la bibliothèque une foule de codex philosophiques, juridiques et même médicaux; il en laissa aussi un grand nombre en viager à ses collègues[1]); il les avait achetés ou fait copier par son »notarius«[2]). Peu de temps avant de mourir, en 1491, il résigna ses fonctions de doyen de l'église de S. Florian, fonctions qu'il remplissait depuis de longues années. A ce moment venait précisément de décéder Stanislas de Zawada[3]), professeur de théologie, chargé de la »lectio ordinaria«. Mathias de Kobylin demanda alors qu'on lui confiât le poste devenu vacant, »parce que le grand âge et les infirmités ne lui permettent pas de se rendre à S. Florian . . . et de faire face aux besoins de l'église« [4]). Il fut fait droit à sa prière. Malgré le poids de la vieillesse et de la maladie, ce maître, nommé recteur, sut déployer une rare énergie contre les désordres »intolerabiles insolentiae« qui désolaient alors l'université. Puisque à de nouveaux maux de nouveaux remèdes sont nécessaires — quia novis morbis nova antidota sunt adhibenda — comme s'expriment les conclusions[5]), il fut défendu de porter des habits séculiers, des armes, de tenir des réunions nocturnes, et cela sous les peines les plus sévères. L'altarie de S. Donat, créée d'après les dernières volontés de Mathias de Kobylin, perpétua le souvenir de ce maître au Studium de Cracovie.

Plus jeune que Mathias, Bernard de Nissa, autrement dit Crotinphul, alias Mikisch de Nissa[6]), s'inscrivit à l'université en 1456; deux ans après il était bachelier, et

---

[1]) Voir cod. jag. 351, 372, 649, 784, 1511, 1904, 2261, 3248.

[2]) Cod. 1353. Moralia b. Gregorii . . . scribi demandata per suum notarium.

[3]) Il expliquait principalement l'Ancien Testament et notamment la Genèse, d'après Henri de Hassia, voir Cod. jag. 1358. Le Cod. 1429 montre l'intérêt qu'il portait à tout ce qui concernait la Genèse.

[4]) Conclus. univ. 1491.

[5]) Conclus. univ. 1492 (février).

[6]) Cod. jag. 2330.

maître en 1462[1]. D'origine silésienne, il obtint à ce titre un canonicat à Breslau; de plus, ses vertus et ses talents le firent remarquer de quelques grands personnages. Il ne parvint pas, il est vrai, à de grandes dignités à l'université; il n'y fut qu'un seule fois recteur, pendant le semestre d'hiver 1489/90, et mourut en remplissant ces fonctions, le 2 février 1490[2]. Mais il avait été précédemment l'objet d'une haute distinction. En 1488 s'était inscrit à l'université de Cracovie Janusius Alexandri ducis de Litwania, descendant de l'illustre maison des Gasztold qui avaient acquis une telle situation en Lithuanie que Jean Gasztold, palatin de Wilna, gouvernait presque le pays, sous le règne de Casimir Jagellon. Il fallait un tuteur éclairé à cet héritier d'un grand nom; le roi Casimir désigna Bernard de Nissa pour ces fonctions. Le maître cracovien prit le jeune Jean Gasztold[3] sous sa surveillance et le fit habiter avec lui au grand collège. La mort prématurée de Bernard vint rompre ces relations. Jean Glogowczyk succéda à Bernard dans ce poste.

A cet incident sont étroitement liés des évènements d'une grande portée, dans lesquels se dessina la figure d'un des meilleurs professeurs de Cracovie, le plus célèbre théologien de cette fin de siècle, Jean d'Oswiecim, surnommé Sacranus. A l'université de Cracovie incomba dès son origine le rôle d'éducatrice de l'Orient. Casimir-le-Grand, le premier fondateur de la grande école, songeait à créer en même temps des évêchés latins en Orient; Jagellon épousa ce dessein. Et l'universite devait être le

---

[1] Voir Cod. jag. 691. Il est senior bursae divitum en 1464. (Cod. jag. 482).

[2] Voir la note sur le ms. théol. légué par lui à la librairie, n. 1276. Un autre de ses ms. (n. 515) contient divers écrits de Cicéron et un traité de Poggio.

[3] Voir le ms. Liber perceptorum coll. maioris: 1489. Bernardus de Nissa . . . pro suo principe communitati reponit tres marcas; princeps in collegium receptus fuerat. Le maître payait donc: ratione sui habitantis.

foyer d'où rayonneraient la lumière et la chaleur sur ces terres vierges. Elle avait à remplir deux missions; l'une purement temporelle et civilisatrîce, l'autre civilisatrice aussi, mais surtout religieuse. Elle devait être l'apôtre de la foi chrétienne, comme l'avaient été jusque là les chevaliers, elle devait envoyer en Ruthénie et en Lithuanie des confesseurs et des missionnaires qui y combattraient non seulement le paganisme, mais encore l'Eglise grecque depuis longtemps établie dans ces nouvelles provinces de la Pologne et y faisant à Rome une guerre victorieuse. C'était là une lourde tâche à accomplir; aussi la jeune institution n'y put-elle suffire qu'en des limites assez restreintes, et l'historien est presque impuissant à constater les résulats de son action.

Dès les premières années un certain nombre de Lithuaniens et de Ruthènes vinrent comme élèves à l'université jagellonienne, mais ce nombre ne fut jamais très considérable au XV-e siècle. Les noms de quelques grandes familles orientales se répètent à chaque instant dans les registres de cette période: ces magnats puisaient à l'université la culture occidentale et devenaient ensuite dans leur pays de puissants admirateurs des Jagellons et de leur grande école. En 1442, s'inscrit Janus Hurko, dux Russiae; en 1447, le duc André Syetkonis (sic) de Russia; en 1454, Alexandre, fils d'Alexandre, duc de Russia; beaucoup plus tôt le duc lithuanien Herman Gedrojc avait conquis ses grades universitaires à Cracovie: bachelier en 1426, il était passé maître en 1433, et, depuis, cette famille avait envoyé plusieurs jeunes gens à l'université jagellonienne; nous y voyons successivement les bacheliers Adalbert Gedrojc, en 1464, Michel, mis plus tard au nombre des bienheureux, en 1465, Gabriel, en 1475, Georges, en 1477. En 1488, paraissent le duc André Swirski et Janus Gasztold; en 1490, encore un Gedrojc, Stanislas; en 1502, deux Sapicha; enfin en 1504, le jeune duc Paul Holszanski. Cette liste de noms, tirés des registres ma-

tricules et des livres de promotions de l'université, témoigne éloquemment, malgré sa sécheresse, de l'influence salutaire de l'université sur la Lithuanie et la Ruthénie.

Casimir apporta tous ses efforts à propager le catholicisme dans les contrées placées sous son sceptre, et à y greffer l'union avec l'Occident. Le concile de Florence avait tenté de réaliser l'unité, dans la première moitié du siècle, et lancé le mot d'ordre qu'adoptèrent les Jagellons. Il est vrai que les faits ne suivirent guère les intentions, car, malgré la proclamation de Florence, la plupart des habitants de la métropolie de Kiew, dans la seconde moitié du XV-e siècle, ne reconnaissaient aucunement cette union [1]. En 1458, le pape Pie II divisa, partagea la métropolie de Kiew et créa ainsi celle de Moscou et celle de Kiew, proprement dite. A la dernière appartenaient les diocèses de Polock, Brzesc, Smolensk, Luck, Wlodimir, Chelm, Przemysl, Halicz et Turow. Ces contrées sous la domination de la Pologne, détachées ainsi de l'alliance de la Moscovie, chaque jour plus redoutable, pouvaient maintenant se développer et former un champ fertile à l'idée d'union. Aussi à partir de cette époque les métropolites de Kiew, en opposition avec ceux de Moscou, conservèrent-ils longtemps les traditions unionistes et certaine communauté avec Rome; mais on n'agit pas avec ensemble et uniformité: de sorte que la Ruthénie resta en majeure partie orthodoxe et que les influences grecques, de jour en jour plus prépondérantes, y propagèrent l'éloignement de Rome [2].

Le roi Casimir Jagellon se trouva donc en face de difficultés presque insurmontables. Il songea à faire reprendre l'oeuvre avortée du concile par des missionnaires et des couvents. Aussi lorsqu'il invita Capistrano à venir en Pologne, avait-il surtout en vue la conversion de la

[1] L'union de Brzesc par Mgr. Likowski — Posen 1896, 24.

[2] Voir Pelesz, Geschichte der Union. Vienne 1878. p. 450, 471 et suiv.

Ruthénie à la foi romaine dont les frères du prédicateur, les bernardins, furent désormais les apôtres énergiques en Orient. En 1468, ces religieux s'établissent à Wilna, avec l'aide du roi Casimir qui ne cessa jamais de les protéger et de les défendre: defensor magnificus religionis nostrae pauperculae, dit l'historien, Jean de Komorow [1]. Bientôt d'autres monastères s'élèvent en Lithuanie, à Tykocin, à Polock. Martin Gasztold, palatin de Trock, leur prête son plus chaleureux appui vers 1480; Alexandrine, soeur de ce prince, est aussi leur persévérante bienfaitrice et entre dans le Tiers-Ordre [2]. D'après l'historien de la communauté, elle faisait alors ample moisson: il compte les conversions par milliers [3] et parle de plusieurs missionnaires, entre autres de frère Marian de Jeziorko, mort en 1491, qui »passait parmi les Lithuaniens et les Ruthènes pour un envoyé de Dieu« [4].

Beaucoup de ces moines sortaient de l'université de Cracovie, comme, par exemple, ce Marian qui, selon l'historien précité, étant bachelier, prit l'habit monastique; Jean Vitreatoris, ministre de la province de Pologne, avait été maître ès arts à l'école jagellonienne [5]. Ces frères se faisaient même entendre dans les chaires de l'université. L'un d'eux, Antoine de Radomsk inventa une méthode mnémotechnique, l'ars memorativa, à l'aide de laquelle il débita pendant longtemps ses sermons au peuple; il en enseignait les secrets au couvent devant une foule d'auditeurs, et l'université le pria, en 1476, de l'exposer au collége des juristes. D'après notre historien, il était magister artium de Paris [6]. Un autre bernardin

[1]) Monum. Pol. V, 200 — Voir aussi p. 262.
[2]) Ibid. p. 224.
[3]) Ibid p. 224, 282.
[4]) Ibid. p. 259.
[5]) Ibid. p. 263, il fut reçu maitre en 1475.
[6]) Voir Monum. Pol. V. 256 et opusculum de arte memorativa, Cracoviae 1504.

Stanislas Korzybski, fut reçu bachelier à Cracovie en 1459, et maître ès arts en 1468. A partir de ce moment il professe pendant longtemps à l'université; en 1470 il apprend à un jeune élève l'ars memorativa [1]); il est doyen en 1483. Jean de Komorow parlant de la mort de ce maître, en 1491, l'appelle „homo excellentis litteraturae« [2]). Mentionnons encore Jean de Stobnica, l'éminent scotiste de cette époque, lequel étant professeur de l'université se fit bernardin — ex professore monachus minorum — comme s'exprime une note du livre des promotions [3]).

L'idée inspiratrice des travaux des bernardins, cette sollicitude pour la Lithuanie et la Ruthénie avait, pour ainsi dire, été la raison d'être de l'université de Cracovie, aussi les maîtres secondèrent-ils de tout leur pouvoir les efforts des religieux. A la fin du siècle, la Lithuanie tient une place importante à l'école cracovienne. En 1488 et 1489 se trouve parmi les jeunes professeurs, en qualité d'extraneus non de facultate, André de Swir; il explique Aristote; à ses côtés, pendant le semestre d'hiver 1488/89, Adam de Wilna, commente Horace, à titre d'extraneus. Ils étaient devenus maîtres tous les deux en 1488, et ce n'est que passagèrement qu'ils faisaient des cours à l'université. Le premier en effet obtint un canonicat à Wilna; le second fut choisi comme »notarius« par le grand-duc Alexandre [4]), En 1490, quelques extranei sont encore Lithuaniens, Bernard et Jean de Wilna, entrés à l'université en 1485. passent maîtres en 1489. Bernard, plus tard chanoine à Wilna, fait l'année suivante des leçons sur Horace; Jean commente les Topiques d'Aristote. Les élèves lithuaniens ne manquaient pas sans doute d'accourir au pied de la chaire de leurs compatriotes. Le duc Janus Gasztold à partir de 1488, demeure pendant quelques années au collège et fort

---

[1]) Acta Rectoralia, 240.

[2]) Monum. Pol. V. 261.

[3]) Lib. Prom. 124.

[4]) Muczkowski, Liber Promot. 100.

souvent sert de témoin dans les affaires d'honneur[1]); pendant le semestre d'hiver 1490/91, sept élèves de Wilna s'inscrivent à l'université. Il est permis de supposer qu'une main souveraine dirigeait ce mouvement et que le roi qui alors s'intéressait vivement à l'Orient attira à Cracovie ces nombreux Lithuaniens dont il comptait faire des agents de sa mission civilisatrice et religieuse. Conformément à la pensée du monarque, mais non peut-être à son instigation, l'imprimerie Fiol, à Cracovie, publia en 1491, les premiers livres religieux et liturgiques en caractères cyrilliques, destinés aux églises ruthènes. Les volumes cyrilliques de Cettigne ne parurent que deux ans plus tard [2]). Nous n'entrerons pas dans la discussion des mobiles qui déterminèrent cette impression: les uns y voient un grand acte civilisateur; d'autres la rabaissent au niveau d'une simple spéculation commerciale. Quoi qu'il en soit, ce fait atteste l'actualité de la question orientale, et le zèle avec lequel on s'en occupait à Cracovie.

A la mort de Casimir Jagellon, en 1492, la Lithuanie se sépara de la Pologne et eut son grand-duc particulier, Alexandre. Cette époque ne fut pas heureuse pour ce pays; bien des problèmes étaient à résoudre, bien des discordes à éteindre, et le grand-duc, hésitant entre la politique unioniste et les sympathies pour l'Orient, tenté d'un côté par l'ambition d'être souverain indépendant de la Lithuanie et retenu, de l'autre, par les dangers menaçants que lui faisaient courir la Russie, n'avait ni assez d'énergie, ni assez de force pour se frayer un chemin hardi au milieu du désarroi universel. On résolut de se rapprocher par un mariage de la Russie qui empiétait

---

[1]) Acta Rect. 1252, 1254, 1258, 1260, 1261, 1286.

[2]) Voir là dessus Estreicher, Zeiner et Swientopelk Fiol, Varsovie 1867. p. 43—46, Golawatskij, Sweipolt Fiol. Vienne 1876 (Académie) p. 4. et suiv. Starowolski affirme dans la Hekatontas que Jean de Glogow traduisit le psautier et l'Ecriture Sainte en ruthène. Cette assertion n'est pas confirmée par les sources connues.

sans cesse sur les territoires lithuaniens et ne négligeait rien pour capter les villes et les campagnes. En 1493 se forma le projet d'unir Alexandre à la princesse Hélène, fille d'Ivan III, grand-duc de Russie. Les pourparlers durèrent toute l'année suivante. Cet extraordinaire mariage mixte occupa tous les esprits et fit du bruit jusqu'à Cracovie, jusqu'au sein de l'université. Jean de Komorow nous donne à ce sujet de fort curieux renseignements. Il écrit qu'à propos de cette affaire il y eut scission entre les prélats et les docteurs d'une part, et nos frères, de l'autre, au sujet du rebaptême des Grecs dont le rite est observé par les Ruthènes, et de l'admission de ces Grecs aux saints offices dans les églises latines; les prélats séculiers et les docteurs prétendaient que les Grecs acceptant notre rite devaient être à nouveau baptisés (rebaptisari), et qu'alors seulement ils pourraient approcher des sacrements dans nos églises; tandis que nos frères et surtout le ministre de la province, Jean (Vitreatoris) soutenaient au contraire qu'un second baptême est superflu, mais qu'il suffit de reconnaître l'autorité du chef de l'Eglise, c'est-à-dire du pape, et de lui jurer fidélité: celui qui a accompli cette prescription n'est nullement obligé à un second baptême, peut approcher des sacrements dans les églises latines, et doit être regardé comme un véritable catholique«[1]. On se trouvait donc en face d'opinions divergentes. L'Ordre qui avait évangélisé la Lithuanie était pour une solution pratique et modérée, pendant que les prélats et les docteurs, c'est-à-dire les théologiens de Cracovie s'armant de sévérité, refusaient toute concession, intransigeants comme naguère ils l'avaient été dans la »réduction« des hussites. Bientôt un représentant de cette faculté allait se trouver sur les lieux mêmes, à Wilna. Le célèbre astronome Adalbert Brudzewski était passé, vers 1492, de la faculté des arts

[1]) Monum. Pol. V. 263.

à celle de théologie. Au mois de février 1494, pendant le rectorat de Jean Sacranus, à la demande de son chancelier, le cardinal Frédéric, l'université autorisa ce Brudzewski à se rendre en Lithuanie, et à entrer au service du grand-duc Alexandre — ad serviendum Illustrissimo principi Magno Duci Lithuaniae [1]). Brudzewski rencontra sans doute à la cour grand-ducale, son ancien collègue, Adam de Wilna, secrétaire du prince Alexandre [2]). Il fut aussi bien accueilli probablement par un ancien élève et maître de l'école jagellonienne, Adalbert Tabor, évêque de Wilna, de 1490 à 1507. Ce prélat avait en effet été reçu bachelier à Cracovie, en 1469, et maître, conjointement avec Brudzewski, en 1474. Il porte plus tard les titres de curé de Grodno, puis de Trock. On le voit figurer dans les »Acta Rectoralia« jusqu'en 1476: il fut cité à plusieurs reprises et pour diverses affaires au tribunal rectoral [3]). Il est fort possible qu'Adam, ou l'évêque Adalbert aient attiré l'attention du grand-duc sur Brudzewski. Cependant si Tabor, partisan des rigueurs envers les Ruthènes [4]), voulut dans sa situation critique se faire un savant allié de Brudzewski, homme fort conciliant, il se trompa évidemment dans ses prévisions. Il n'est pas impossible qu'on l'eût envoyé en Lithuanie pour dissuader le grand-duc de contracter le mariage projeté.

Nous n'avons sur son séjour que des informations très succintes; nous savons seulement que Brudzewski écrivit alors un mémoire, probablement théologique, intitulé »Conciliator«. Nous ne saurions même préciser si dans son ouvrage il se maintint sur le terrain inflexible des maîtres de Cracovie, ou s'il y préconisa les ménagements recommandés par les franciscains, conformément à son propre caractère et au titre de l'opuscule. Cette

---

[1]) Conclus. univ. 1494.

[2]) Liber prons. 100.

[3]) Acta rectorialia 262, 386, 388 et passim. 552.

[4]) Monum. Pol. V. 264.

seconde hypothése nous paraît la plus admissible, étant donnés les sentiments humanistes de Brudzewski. Si la mission de ce maître avait en outre comme objectif secret la rupture de l'union grand-ducale, elle échoua complètement. De plus, l'université perdit Brudzewski à tout jamais; le duc Alexandre du reste ne le conserva pas longtemps auprès de lui, car le savant Cracovien attaché au secrétariat de Wilna mourut en avril 1495.

Entre temps eut lieu la noce du grand-duc avec la princesse Hélène (janvier 1495). Le péril que l'Orient faisait courir à la Lithuanie ne fut point écarté pour cela. Ce mariage au contraire servit de prétexte à des attaques de plus en plus fréquentes contre les territoires lithuaniens, Ivan III soupçonnant son gendre de vouloir convertir la princesse russe. Les rapports devinrent même si tendus qu'Alexandre se mit à songer à l'union de ses sujets avec Rome, afin d'augmenter leur résistance politique et religieuse aux entreprises du potentat oriental. En 1498, il nomma métropolite de Kiew Joseph Soltan qui, après une certaine indécision au début de son ministère, travailla résolûment pour la cause unioniste [1]. Du reste l'union avec le Saint-Siège était alors généralement désirée en Lithuanie [2]. Bientôt arrivèrent à Rome les envoyés d'Alexandre et du nouveau métropolite, Jean Sapieha, secrétaire ducal; avec eux se trouvait l'humaniste Erasme Ciolek. Il s'agissait de faire reconnaître Soltan par le pape et de fixer les conditions auxquelles la réduction à l'Eglise catholique pourrait être opérée. Alexandre VI voulut avant tout avoir des informations locales; il demanda donc, en avril 1501, à l'évêque Tabor et au grand-duc des renseignements sur la personne du métropolite, sur les cérémonies grecques et sur la possibilité de réunir les deux Eglises [3].

---

[1]) Pelesz, Geschichte der Union I, 479.

[2]) Caro, Geschichte Polens V, 788.

[3]) Lettres d'avril et mai 1501. Voir dans Pelesz p. 484 et 486.

Les avis furent différents; quelques-uns prônaient les ménagements, la douceur, les complaisances. Les bernardins surtout se faisaient remarquer par leur largeur d'idées, inspirés par les humanistes, comme Ciolek, et principalement par les Ruthénes vraiment désireux de se rattacher à Rome. La question du second baptême était capitale: le parti accommodant s'indignait de cette exigence; Sapieha tout particulièrement conseillait les concessions les plus étendues.

L'évêque de Wilna, Adalbert Tabor n'alla pas aussi loin. Jean d'Oswiecim, envoyé du roi, Jean Olbracht, à Wilna, avait précisément reçu l'hospitalité à l'évêché. Aussi Tabor, sollicité de préparer un mémoire sur les Ruthènes pour le pape, s'adressa-t-il, au printemps de 1501, à Sacranus, afin que celui-ci, suivant les écrits des canonistes et des théologiens, indiquât ce qu'on devait penser des abus du rite grec et des erreurs des Ruthènes. C'est alors que Sacranus composa l'Elucidarius errorum ritus Ruthenici [1],

Jean d'Oswiecim connaissait depuis longtemps l'évêque du Wilna; »il l'avait suivi des yeux dès la jeunesse« et en avait reçu des bienfaits. Aussi, pour témoigner sa reconnaissance, s'empressa-t-il de déferer aux désirs du prélat, malgré que se trouvant in externo solo (sans doute en Lithuanie) il n'eût pas sous la main les livres nécessaires pour bien traiter la question«. Ce mémoire comprend trois parties. Dans la première sont relevées toutes les erreurs de l'Eglise grecque; la seconde contient l'historique de la séparation des deux Eglises; la troisième explique la signification et l'essence des sacrements chez les Grecs. Tout l'ouvrage respire la méfiance à l'égard des Ruthènes et des intentions unionistes qu'ils

---

[1]) Cet ouvrage postérieur à 1500, est antérieur à la mort d'Olbracht (17 juin 1501), il fut donc écrit vraisemblablement en mai 1501 en réponse au message pontifical, adressé en avril à Adalbert Tabor.

affichent. L'auteur sans doute pense à la »Réduction«, puisque c'est dans ce but qu'il a pris la plume, mais il pose les plus dures conditions à l'admission de ces nouveaux convertis: »Il ne faut les accueillir qu'avec prudence«. Il démontre que l'Eglise grecque n'a pas de prêtres légitimes, que par conséquent les sacrements qu'ils administrent, sans en excepter le baptême, ne sont pas incontestablement valables. Un second baptême est donc nécessaire, puisque le premier peut être nul. Certains autres passages critiquent la politique du grand-duc Alexandre et ses sympathies ruthènes. Les princes qui dans leur royaume comblent d'honneurs les Ruthènes, s'attirent mille dangers, mille malheurs. D'après Sacranus, un catholique ne peut épouser une schismatique. Cette dernière protestation est nettement dirigée contre le mariage du grand-duc.

C'était discuter sur les principes opposés qui divisent encore aujourd'hui l'Eglise d'Orient de celle d'Occident. Dans ce débat, l'auteur reste inébranlable sur le terrain purement catholique. Mais il aborde en même temps d'autres questions dans lesquelles il eût dû montrer plus de souplesse et de condescendance, dans l'intérêt bien entendu de l'Eglise. Même pour des détails il est radical, inflexible, intraitable. Rappelons toutefois pour l'excuser qu'il écrivait sous l'impression de la propagande orthodoxe en Lithuanie, de la soumission de quelques princes lithuaniens et ruthènes à Ivan III, de la lutte avec ce grand-duc qui, en 1499, infligea une sanglante défaite aux armées lithuaniennes et qui convoitait certains territoires de la Lithuanie. Mais cette rigueur découlait aussi des doctrines trop exclusives des théologiens de Cracovie. Par sa bulle du mois d'août 1501, Alexandre VI écarta le rigorisme nuisible aux décisions du concile de Florence, se prononça contre le second baptême; c'était écouter la voix des partisans de l'aménité, comme les

bernardins, Jean Sapieha et l'humaniste Ciolek [1]. Celui-ci qui, depuis 1495, remplissait auprès du grand-duc les fonctions de secrétaire, obtint du pape diverses faveurs pour la Lithuanie; il put emporter à Wilna plusieurs reliques et entre autres les têtes des S. S. Côme et Damien [2]. Le Saint-Père permit à Sapieha de construire une église où le culte serait célébré suivant le rite grec, mais où pourraient aussi avoir lieu des offices latins [3]. Ciolek et Sapieha avaient donc pleinement réussi dans leur mission. Il était à prévoir qu'ils ne parviendraient pas à faire approuver à Rome le mariage du grand-duc; mais les résultats acquis n'en étaient pas moins considérables. Comme pour montrer et confirmer ces tendances occidentales, Jean Sapieha, »secrétaire royal et chancelier de la reine Hélène«, envoie, en 1502, ses deux fils, Pierre et Paul, à l'université de Cracovie.

Jean d'Oswiecim fut donc vaincu. Cependant ses craintes n'étaient pas chimériques et l'histoire lui a donné raison; mais, on ne saurait le nier, il fut dur et violent avec excès; rien ne pouvait être plus blessant que d'exiger un second baptême. Ce mémoire est néanmoins un document important dans les annales de nos luttes religieuses, quoique, ni pour la forme, ni pour le fond, il ne soit de haute valeur. Stanislas Orzechowski, écrivant en 1544 son Baptismus Ruthenorum, loue Jean d' Oswiecim, avec cette restriction toutefois; »il eut des torts: Silésien et étranger, il jugea trop sévèrement les Ruthènes«. Jean n'était ni Silésien, ni étranger; mais pour le reste nous nous associons pleinement à la sentence d'Orzechowski.

---

[1]) Szujski dans la Renaissance et la Réforme en Pologne, p. 51 et 137, suppose que l'idée de rallier les schismatiques au catholicisme fut surtout appuyée par les humanistes et mise en avant par Callimaque. Cette hypothèse n'est pas sans fondements.

[2]) Voir St. Lucas. Erasme Ciolek (1878) p. 18/19.

[3]) Monum. Pol. V. 265.

Nous nous sommes longuement arrêté à ces incidents parce qu'ils sont en connexion avec la pensée créatrice de l'université, avec la mission qui avait été assignée à cette école et qu'elle s'efforçait de remplir. Cependant ce n'est pas seulement en cette circonstance que Jean d'Oswiecim fit preuve de ses talents. Bien des fois à la fin de ce siècle, et pendant les premières années du suivant, le Studium jagellonien subit l'influence de cette personnalité vigoureuse.

Il était né à Oswiecim, petite ville, non loin des frontières de la Silésie, qui, au XV-e siècle, avait déjà donné deux maîtres à l'université, Jean, dit Beber, maître en 1449, et un autre Jean qui s'était inscrit à l'école en 1443. C'est le troisième Jean, surnommé Sacranus, qui devait illustrer son berceau. Entré à l'université en 1459, il fut reçu bachelier en 1465, et maître en 1469. Toutefois un de ses élèves, Stanislas de Lowicz, assure que Sacranus suivit, outre les leçons de ses maîtres cracoviens, celles d'éminents professeurs étrangers. Il lui décerne entre autres le titre de digne élève de François Philelphe [1]. Celui-ci, très âgé, après la mort de François Sforza, le dernier de ses puissants protecteurs (1466), tomba dans la misère, et n'ayant plus aucun appui, se mit à voyager, à mendier, comme il l'avait fait dans sa jeunesse. On le voit successivement essayer de se fixer à Rome, à Bologne, à Sienne, à Padoue, et venir enfin expirer à Florence, à l'âge de 83 ans (1481). C'est sur le tard qu'il connut Jean d'Oswiecim, sans qu'on sache toutefois rien de précis sur leur rencontre qui, vraisemblablement, eut lieu à Rome, où le jeune Polonais fut un des élèves de Philelphe, en 1474 ou 1475 [2]. C'est dans la fréquentation de ce grand savant et pendant son voyage en Italie que Jean d'Oswiecim s'éprit pour l'humanisme d'une ferveur qu'il ne

[1]) Sacranus, Modus Epistolandi (édit de 1520).
[2]) M. l'abbé Fijalek, Etudes sur l'hist. de l'univers. de Crac. 36.

devait jamais abandonner. Le nom de Sacranus qu'il adopta en est un témoignage caractéristique.

Vers 1475 sans doute, il retourna en Pologne et y commença à enseigner. En 1480, il est supérieur du collège des artistes [1]). Le liber diligentiarum de ces mêmes artistes mentionne les cours de ce maître; de 1487 à 1491 il commente Aristote, explique Cicéron et les Hymnes de Prudence probablement. Personne mieux que lui, affirment les élèves, ne fait comprendre et connaître Cicéron et les autres orateurs [2]). Il est pour la seconde fois doyen des artistes en 1491; à partir de cette époque, il passe à la théologie en qualité de bachelier formatus. Aussi le voit-on revêtu bientôt d'une insigne dignité: élu recteur pour l'hiver de 1493/94, il est réélu trois semestres consécutifs à ce poste qu'il occupa plus tard encore une année tout entière, en 1512/13.

C' était un administrateur remarquable. Lorsque pour la première fois il fut mis à la tête de l' école, les temps étaient troublés, les bâtiments venaient d'être la proie de l'incendie de 1492, et dans les esprits s'étaient aussi amassés des matériaux auxquels la moindre étincelle pouvait communiquer le feu. La lutte entre le moyen âge et l'humanisme agita toutes ces dernières années du XV-e siècle. Sacranus qui était revenu d'Italie, encore tout enivré du miel antique, était loin cependant de vouloir brusquer les évènements. Il tâcha au contraire de tenir le juste milieu entre les extrêmes passionnés de deux époques ennemies, et, sans rompre avec la tradition, d'accueillir ce que les nouvelles doctrines apportaient de juste et de beau. Par sa réserve progressiste il rappelle beau-

---

[1]) Conclus. univ. in praepositura Joannis de Oswięcim iunioris, pour le distinguer de Jean Beber, docteur ès décrets, maître plus âgé.

[2]) Voir Bruckner, Travaux philol. V. 38. C'est sans doute à lui que les collections Jagel, sont redevables du Codex 1949 (oeuvres de Cicéron) et du codex 1955 (poésies de Prudence).

coup de sages penseurs de cette période, entre autres l'Allemand Jean Wimpheling. Sacranus cultiva avec succès l'èloquence latine, et dans ses nombreux discours s'étalent souvent des périodes cicéroniennes, au service toutefois de la modération, dans le but de refréner l'ardeur destructive des humanistes; car, lorsque dans le discours qu'il adressa, en 1492, au roi Jean Olbrach, à peine monté sur le trône, il déplore »ces malheurs et ces désordres qui ont failli nous perdre«, lorsque dans son allocution au cardinal Frédéric, en 1493, il parle de »l'université si cruellement éprouvée,« et invite le cardinal à maintenir l'ordre théologique si compromis dans cette école (theologicalem et paene iam detrimentosum ordinem), n'avait-il pas en vue les bouleversements causés par les jeunes humanistes et ne les répudiait-il pas sans faiblesse[1])? L'orateur humaniste qui, comme le dit Stanislas de Łowicz, »favori des muses excellait dans les vers et dans la prose«, faisait usage des armes retrouvées par les novateurs pour combattre les excès de ces novateurs mêmes. Ses cours sur Cicéron lui valurent les applaudissements de ses auditeurs. Docile à l'esprit de son époque amoureuse de beau et pur langage, Sacranus, comme tant d'autres, écrivit un manuel de style »Modus epistolandi«, recueil de préceptes sur l'art d'écrire les lettres. Ce petit traité est tout élémentaire et ne contient que des règles fort simples. Quoique dans la pièce de vers qu'il y inséra, il prétende que le lecteur trouvera dans son livre un guide vers les »hauteurs de Marcus Cicéron«, il ne s'adressait en somme qu'aux »minus eruditi«, ainsi qu'il le déclare en tête de l'ouvrage, les seuls d'ailleurs qui y pussent trouver d'utiles leçons. Imprimé pour la première fois en 1507, cet opuscule fut réédité en 1520 par Stanislas de Łowicz, maître cracovien, qui y introduisit des exemples

---

[1]) Ces discours sont cités dans les «Etudes» de M. l'abbé Fijalek.

épistolaires de Sacranus lui-même, de ces épitres fictives composées d'après les règles de la rhétorique [1]). L'éditeur comble d'éloges Jean d'Oswiecim et fait observer que ce traité est une oeuvre de jeunesse du grand savant (primordia lususque juveniles). Sacranus en effet sacrifie ici aux nouvelles théories auxquelles il s'était attaché avec un juvénile enthousiasme. Toutefois son manuel est médiocre, si on le compare à plusieurs écrits analogues contemporains. C'est avec une timidité maladroite que Sacranus encensait les dieux nouveaux, timidité paralysant tout essor.

Il n'occupa qu'une place modeste dans la science de son temps; mais à l'université et dans son pays il fut un personnage. Le cardinal Frédéric Jagellon l'honorait tout particulièrement de sa confiance; Sacranus servit d'intermédiaire entre l'université et ce prince [2]), et ce dernier lui fit présent de plusieurs livres, soit de son vivant, soit par legs [3]). Nous avons vu quelle part active il prit, vers 1500, à tout ce qui touchait la Lithuanie: à cette date sa parole était rude et emportée, fort différente des habitudes mesurées des humanistes. Son rôle public ne se borna pas à ce début. Il reparaît en 1505 en Lithuanie, à titre de confesseur du roi Alexandre qu'il y accompagne. Ce prince, à l'instigation de Michel Glinski, ayant, au congrès de Brześć, temoigné sa colère à quelques seigneurs polonais et lithuaniens qu'il voulait perdre, ainsi qu'en courait le bruit, le grand chancelier de la couronne, Jean Laski, s'opposa à ces menées, et fut en ces circonstances énergiquement secondé par Jean d'Oswiecim [4]).

---

[1]) L'auteur a eu entre les mains deux éditions; l'une, sans date (Bibl. Jagel.) contenant seulement les préceptes: l'autre de 1529 (Bibl. de Dzików) où, à la suite des règles, on lit la lettre de Stanislas de Lowicz, et les modèles d'épîtres.

[2]) Conclus. univ. 1498.

[3]) Cod. bibl. Jagel. 1836.

[4]) Miechowita. Cron. Pol. (1521) CCCLXIV. Narbut. Histoire de la Lithuanie, 8,445.

Il est certain qu'il avait alors à la cour une haute situation; déjà sous Olbracht, il a le titre de »regiae Maiestatis Capellae magister«; c'est-à-dire qu'il est premier chapelain du monarque. Il conserve cette dignité sous Alexandre qui lui fait des présents de sel, de drap de Flandre[1]. Il avait obtenu la cure de S. Nicolas en 1495; il est en outre chanoine de Cracovie et de Wloclawek[2]. Certains historiens lui attribuent les fonctions de théologien royal d'Olbracht, d'Alexandre et de Sigismond[3], et Stanislas de Lowicz en parle avec la plus sincère admiration; il l'appelle »aigle de l'université, habile homme d'Etat, cher aux souverains polonais, auprès desquels il passa sa vie, soit à la cour, soit en campagne, et à qui il rendit d'immenses services«. Cette position politique ce rang social élevé ne contribuèrent pas peu à augmenter son renom, dû avant tout à sa longue carrière consacrée au bien du pays. Il mourut à Cracovie en 1527.

La plus grande autorité théologique, à la fin du XV-e siècle était donc Jean d' Oswiecim Sacranus. Il eut en effet sur ses collègues l'incontestable supériorité de penser et d'agir avec ses contemporains, de comprendre que le grand problème du moment était la réunion des deux églises chrétiennes. L'agitation de la première moitié du siècle qui avait entraîné les théologiens de Cracovie dans des conflits intéressant l'univers entier, à l'époque des grands conciles et des luttes avec la papauté, cette agitation s' était éteinte dans la seconde moitié où le calme du sommeil semblait bercer le monde. A l'Occident le conflit des anciennes doctrines des Thomistes et des Scotistes avec celles des Okkamistes

[1] Voir Pawinski. Liber Quitantiarum. 1897, p. 120, 148, 151.
[2] Voir Cod. univ. III, 202 et Conclus. univ. 1498.
[3] Wiszniewski. Hist. lit. V. 21.

divisait les théologiens et les facultés en deux camps. Cependant les points en litige entre les antiqui et les moderni ne gisaient plus exclusivement dans des théories contraires sur les universalia, mais bien plutôt dans la délimitation de l'enseignement. Les antiqui étaient ces scolastiques qui, et pour la forme et pour le fond, s'en tenaient à la littérature thomiste et scotiste; à la suite de leurs guides ils s'occupaient de disciplines réelles, de métaphysique, de physique, d'éthique, et prisaient avant tout ces parties de la logique qui servaient de base à la connaissance des substances essentielles. Les moderni au contraire s'attachaient aux questions théologiques touchant l'expression des concepts, et les propriétés de construction de la proposition. Faisant abstraction des choses, ils ne s'occupaient que des subtilités du raisonnement et du syllogisme, de telle sorte que leurs adversaires leur reprochaient d'être des sophistes ne considérant qu'un seul côté des questions et négligeant les disciplines réelles. Les premiers faisaient leur étude de la »philosophia realis«, essayant de sonder les mystères de la vie et du monde; les seconds se réfugiaient dans la spéculation pure, dans une gymnastique de l'esprit, un jeu de vocables, dans ce qu'on appelait la »philosophia sermocinalis«[1]). Au XV-e siècle, à Heidelberg, on enseignait la théologie, via antiqua ou moderna; les deux doctrines étaient simultanément professées, et les promotions avaient lieu d'après les cours suivis; à Bâle, on alla plus loin; il y eut deux facultés de théologie, et chacune eut son propre doyen. Toutes ces divisions étaient assez stériles; on s'épuisait à résoudre d'arides questions de logique ou de métaphysique qui n'avaient guère de rapport avec la religion et qui ne pouvaient être un solide aliment pour les intelligences. La scolastique se perdait,

---

[1]) Voir à ce sujet Prantl, Geschichte der Logik IV (1870) p. 148, 187, 188, 193.

routinière, en un vain cliquetis d'idées et de mots, étouffait la pensée sous des formules, incapable de se frayer des voies plus profondes, de s'élancer hardiment dans l'espace.

A Cracovie ces querelles théologiques n'eurent que peu d'écho. La via moderna, les Okkamistes n'y furent jamais en faveur. Nous avons dit précédemment que les manuscrits de Buridan, qui se trouvent à la bibliothèque jagellonienne, témoignent d'une certaine connaissance de l'Okkamisme. Néanmoins la métaphysique de cette théorie ne parvint pas à séduire de nombreux adeptes. On ne trouverait l'influence d'Okkam que dans la popularité dont jouissait la logique entre toutes les branches de la philosophie, et cela au détriment même de la théologie. Nous nous réservons de parler plus tard du grand mouvement qui, à la fin de ce siècle, en Pologne comme ailleurs, bouleversa la dialectique. Notons toutefois ici que Michel de Breslau, maître Cracovien de cette période, dans son Introductorium dialecticae (1504), s'appuie sur des moderni, des terministes; que maître Jean de Glogow, décédé en 1507, philosophe fort éclectique, commente Aristote d'après Albert-le-Grand et S. Thomas, empruntant en même temps les plus subtiles distinctions du fameux Okkamiste, Paul Nicolettus Venetus [1]. Chose singulière, un des Scotistes cracoviens les plus irréductibles. Jean de Stobnica, conseilla à maître Nicolas de Gielczew d'expliquer l'ouvrage sur les »passiones terminorum« de Marsilius de Inghen, Okkamiste décidé [2]. On voit que dans le domaine de la dialectique, cultivé avec ardeur par les philosophes et les théologiens polonais, les contraires ne s'excluaient point, et l'odium metaphysicum faisait place à un large éclectisme.

C'est cependant la via antiqua, le thomisme, et plus encore le scotisme, qui régnait à l'université. On com-

[1]) Voir Prantl, Geschichte der Logik IV, 264 et 291.

[2]) Expositio magistri Nicolai de Gyelczeph in passione terminorum Marsilii, Crac. 1507.

mentait Aristote à la lumière de ces deux doctrines, et l'on s'égarait dans les méditations les plus ardues de la pensée médiévale, de cette pensée visant à la décomposition de tout, à la décomposition d'elle-même.

Parmi les thomistes, Jacques de Gostynin mérite tout particulièrement d'être cité. Bachelier en 1473, il passa maître en 1477. On le voit figurer dans le Liber diligentiarum de la faculté des artistes de 1487 à 1498; il y enseigne Aristote et les théories d'Albert-le-Grand sur l'origine de l'âme. Il fait cependant quelques incursions parmi les auteurs profanes et les poètes; il prend sans doute pour guide dans ces tentatives le traité de Basile-le-Grand sur la lecture des poètes, traité dont il fit l'objet de son cours en 1488. Il parle à ses élèves d'Horace, de Virgile, de Stace en 1488—89, précisément au moment où l'humanisme s'introduisait avec force dans l'université du moyen âge. Enfin en 1507 parut un petit ouvrage sous le titre de: Theoremata seu propositiones auctoris causarum David Judaei cum adnotationibus. Ce rabin David avait composé un livre: De determinatione causarum primarum, d'après une lettre d'Aristote sur le commencement du monde, et ajouté à cette lettre beaucoup d'emprunts faits aux philosophes arabes [1]). Jacques de Gostynin, en 1491, expliqua cet ouvrage de David, à propos d'un cours de causis seu metaphysica speculativa. Ce cours fut l'occasion de l'opuscule posthume de 1507. Il contient des commentaires sur les conclusions de David »ad intentionem venerabilis domini Alberti«. Très familiarisé avec les écrivains de l'antiquité, Jacques de Gostynin parle un latin clair et correct; les commentaires décèlent un culte pour Albert-le-Grand et S. Thomas, »qui savait tout ce qu'un homme peut savoir«.

Néanmoins Scot était en plus grand honneur encore à l'école jagellonienne, vers la fin du XV-e siècle. Le sco

---

[1]) Wiszniewski. Hist. lit. III. 208.

tisme avait alors des partisans passionnés et remuants: Antonius Sirectus professe cette doctrine vers 1470; de 1480 à 1490, Petrus Tartaretus, le meilleur philosophe de l'époque, consacre tous ses efforts à faire triompher Scot. Mais c'est surtout Paris qui est la forteresse et le foyer de ce système; en 1473 on y impose à tous les maîtres l'obligation d'enseigner le réalisme et le scotisme, et cette disposition reste en vigueur jusqu'en 1481. Aussi est-ce de Paris que vint à Cracovie celui qui devait y faire fleurir cet enseignement.

Il se nommait Michel de Bystrzykow. Sans louer sa philosophie et son savoir, nous n'en devons pas moins constater que sa parole jeta de profondes et fortes racines à l'université, et que, grâce à lui, le scotisme y devait dominer pendant de longues années encore.

Michel de Bystrzykow avait fait ses études à l'université de Paris. Après y avoir conquis le grade de maître, il retourna au pays et, pour être admis au même titre à l'école cracovienne, il subit en 1485, un examen qui dura une journée et demie et au cours duquel trente maîtres disputèrent avec lui au sujet d'une question très compliquée de la philosophie de Scot. Les registres de l'université nous donnent l'énoncé de cette question [1]) et ajoutent que Michel de Bystrzykow revint plus tard à Paris pour y obtenir le doctorat en théologie. Ayant acquis ce doctorat il se présenta de nouveau devant les théologiens cracoviens pour être nostrifié. On ne sait au juste à quelle date il effectua ce second voyage à Paris. Ce dut être après 1504, car nous le voyons encore alors parmi les artistes dans le Liber Diligentiarum. Nous ne le retrouvons qu'en 1507 dans les Acta Rectoralia avec le titre de docteur en théologie.

Les grades parisiens étaient à cette époque en grande estime et considération. Le moindre grade acquis à Paris

---

[1]) Voir Wislocki. Liber Dilig. 355.

donnait accès aux bénéfices dans tous les pays, et celui qui possédait la maîtrise en théologie accordée par cette capitale de la science théologique, celui-là pouvait prétendre aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Aussi les étudiants étrangers se montraient-ils fiers de ces titres,[1]) et le surnom de Parisien donné à Michel efface presque celui de Bystrzykow, son lieu natal.

C'est en 1485 que Michel le Parisien vint apporter aux Sarmates les lumières nécessaires pour s'initier aux subtilités de Scot sur lesquelles à Paris fort souvent on s'évertuait en vain. A partir de ce moment jusqu'en 1504, il ne cesse d'enseigner à la faculté des artistes: il y explique toutes les parties de la philosophie d'Aristote, les traités de logique de Pierre d'Espagne; en 1492 et en 1502, c'est à Cicéron qu'il consacre ses leçons; en 1504 il traite des »formalitates ad mentem Scoti grammaticales«. D'ailleurs tous ces cours étaient »ad mentem Scoti«, du maître uniquement reconnu et vénéré à Paris [2]). Michel fut deux fois doyen des philosophes, en 1495 et en 1501. Malgré l'autorité dont il jouissait, de pénibles et bruyants orages traversèrent sa carrière: en 1500 il eut un grave conflit avec le recteur à qui il fut ensuite contraint de faire des excuses pour les paroles qu'il avait proférées »calore et passione ductus iracundiae [3])«. Nous aurons du reste l'occasion de nous convaincre que Michel de Bystrzyków n'était guère d'humeur accommodante. Dans les années qui suivirent 1500, il se prépara sans doute à l'examen supérieur de théologie, et se rendit à Paris après 1504. Il fut recteur en 1513 et 1514, pendant deux semestres; il mourut en 1520, laissant de fidèles partisans et d'enthousiastes disciples.

---

[1]) Denifle. Chartularium univ. Paris. Tom II. Sect. I. Introductio.

[2]) Dans le Cod. Jag. 2061 se trouve le tractatus in scripta philosophica Scoti. On lit à la fin: Telos 1490, exauditus sub mgr. Parusiense, estivali.

[3]) Acta Rectoralia n. 1876.

L'université n'a pas eu de scolastique plus actif: Michel fut sans contredit le plus éminent, le plus convaincu défenseur de cette philosophie. Son élève, Jean de Stobnica assure qu'il inaugura en Pologne et y établit l'enseignement du scotisme. »Je dois avouer, écrit-il [1]), que lorsque tu revins de Paris, en apportant non seulement un titre, mais un savoir étendu, tu fus le premier qui nous dévoilas la doctrine de Scot; et maintenant nous, tes élèves, nous en faisons l'objet de nos études et de nos travaux«. Michel le Parisien publia un volumineux commentaire sur Pierre d'Espagne, le maître de logique le plus écouté du moyen âge [2]). A ce propos, confirmant les principes réalistes, il s'attaqua aux nominalistes. Jean de Stobnica édita en outre des commentaires de son maître sur Aristote: Quaestiones veteris ac novae logicae ad intentionem dr. Scoti [3]). Il paraît que Michel de Bystrzykow, ne se bornant pas aux broussailles de la dialectique, s'essaya aussi dans l'exégèse biblique [4]).

Jean de Stobnica, son disciple, fut le héraut de sa renommée. Jean, reçu maître en 1498, appartient plutôt à l'âge suivant. Aux confins de deux époques, il écrivit une foule d'ouvrages inspirés de Scot et de Michel de Bystrzykow. Tous ses actes sont ad mentem Scoti. Il publia même le traité grammatical de ce maître, de modis significandi, tout en rendant justice aux humanistes qui acquièrent une grande facilité de langage par un commerce assidu avec les poètes, les orateurs et les historiens. Malgré les attaques des humanistes et sans doute aussi des tho-

---

[1]) De praedicationibus abstractorum.

[2]) Quaestiones in tractatus parvorum logicalium Petri Hispani, Crac. 1507.

[3]) Crac. Haller 1508. Michel de Bystrzykow s'occupa également de la logique d'Aristote dans l'opuscule: Quaestiones in libros analiticorum et elencorum Aristotelis... ad intentionem Scoti. Crac. 1504.

[4]) Wiszniewski. Hist. Lit. V, 19, dit, sans citer la source: Michel le Parisien écrivit un commentaire sur le livre de Ruth.

mistes il sut captiver ses élèves dont il loue le zèle et l'assiduité. Dans l'édition du livre scotiste Parvulus philosophiae (1507) il fait l'éloge du jeune prince Paul Holszański, appliqué à ces études »que les personnes d'illustre naissance trouvent dans nos temps indignes d'elles«. D'ailleurs le professeur type apparaît en lui à chaque instant: il ne cesse de se plaindre de ses adversaires; il n'a jamais de temps; il est accablé de besogne et n'a que de rares loisirs à consacrer aux lettres. Il abandonna sa chaire pour entrer chez les Minimes, ex professore monachus minorum, ainsi que s'exprime le Liber Promotionum (1498); il passa dans le cloître les dernières années de sa vie si remplie et mourut au cours de la première moitié du XVI-e siècle[1]. Il fut le dernier maître animé exclusivement de l'esprit du moyen âge; avec lui s'éteignirent les vieilles traditions, avec lui on ensevelit le drapeau d'une cause désormais vaincue.

L'enseignement de la théologie exigeait alors une salutaire réforme à Cracovie. A l'Occident on demanda souvent ce réconfort à l'étude de S. Thomas[2], tandis qu'en Pologne, c'est Scot et ses doctrines qui vers la fin du XV-e siècle eurent des apôtres et des défenseurs. Le progrès s'en trouva entravé; les manuels scotisants furent longtemps encore en usage et fermèrent la route à toute heureuse innovation, murèrent la science et la pensée. Le Parvulus philosophiae de Jean de Stobnica est pris comme sujet de cours en 1516 et en 1520; jusqu'en 1541, nous voyons à plusieurs reprises figurer dans la liste des ouvrages expliqués la grammatica speculativa de Scot, éditée par Jean de Stobnica, protestation contre la pression et les efforts des humanistes.

La faculté de théologie au déclin du moyen âge consumait donc ses forces à répéter des formules, à s'embour-

---

[1]) Wiszniewski. Hist. lit. 3, 201.

[2]) Janssen. Geschichte des deutschen Volkes (15 édit.), I, 109.

ber dans la routine, à commenter des commentaires avec une déplorable ténacité. Cependant des esprits sérieux, en présence de cette stagnation, demandait qu'on revînt à l'Ecriture sainte, qu'on vivifiât cet enseignement caduc par le retour aux sources mêmes de la révélation et de la religion. L'abbé Trithemius, né en 1462, recommande l'étude de la Bible comme un moyen de régénération. Beaucoup d'autres suivent cet exemple. L'évêque Tomicki qui monta sur le siège de Cracovie en 1524, poussa de toute son énergie à ce mouvement; il soutenait, dit son biographe Hosius, des professeurs d'hébreu, de grec, de latin; de ses propres deniers il payait »Léonard David, érudit en hébreu, converti depuis longtemps au catholicisme«; enfin il entretint Jean Campensis (van den Campen), professeur d'hébreu de Louvain qui, en 1534, fit un court séjour en Pologne. Dans le Liber diligentiarum nous trouvons pour la première fois, en 1536, l'annonce d'un cours de maître Valérien de Cracovie, d'après la grammaire hébraique de Campensis [1]). Ici comme en bien d'autres domaines, Tomicki éteignait les mourantes lueurs des siècles épuisés, pour répandre les clartés d'une brillante aurore.

IV.

Passons aux décrétistes. Nous avons déjà dit que pendant les années qui suivirent la mort de Jagellon, cette faculté ne se maintint pas à la hauteur où elle s'était d'abord élevée, que vers le milieu du siècle, on eut à se plaindre de la décadence, de l'abandon dans lesquels était tombée l'étude des canons. Un incendie se déclara, en 1455, au collegium des juristes de la rue Grodzka [2]). Les documents sont muets sur les suites de ce sinistre. Peut-

---

1) Voir Morawski. La Renaissance en Pologne (Przegląd Polski, 1884). Tirage à part, pag. 18.

2) Monum. Polon. II, 927.

être ne furent-elles pas considérables, et on les eut bientôt réparées. Dans les Conclusiones universitatis nous lisons, à la date de 1464, alors qu'on désigna la bourse de la rue Bracka comme siège de quelques cours, que dans ce bâtiment on expliquera le quatrième livre des décrétales, ou un autre livre à des jours déterminés. On considérait ce quatrième livre, contenant le droit matrimonial, comme moins important; le professeur des décrétales l'écartait ordinairement de ses cours. Ce n'est que dans la saison de l'année où l'on s'occupait de travaux secondaires qu'un simple bachelier en donnait le plus souvent l'explication [1]).

Nous nous sommes aussi occupé de la dotation de cette faculté. Quelques chaires viennent s'ajouter aux anciennes, pendant la seconde moitié du siècle. En 1465, l'évêque Lutek de Brzezie confirme l'érection d'un autel de S. Thomas au château et d'une collégiature novorum iurium, jointe à cette altarie. Cette fondation avait été faite en exécution du testament du fameux décrétiste Thomas de Strzempin, évêque de Cracovie, mort en 1460. Les deux altaristes de cet autel devaient recevoir 20 marcs, et chacun d'eux (quilibet eorum) était tenu de faire un cours in altero iurium, à certains jours, et notamment, la veille Sanctorum, le samedi, et les jours que l'université considère comme fériés [2]). Le droit nouveau, c'est-à-dire le Liber sextus et les Clémentines, avait été jusque là enseigné par le professeur qui détenait la cure de Luborzyca.

Les collégiatures canonistes firent encore une acquisition lors de la fondation de la bourse de Dlugosz, pour les canonistes, en 1480. Nous parlerons plus loin de cette bourse. Notons ici que le senior obtint bientôt une collégiature bien dotée. C'est le décrétiste Jacques de Szadek,

---

[1]) A Leipzig, par exemple, dans les règlements concernant le baccalauréat, il était stipulé que le candidat devait entre autres entendre: quartum decretalium semel integre ab aliquo baccalariorum iuris. Voir Stintzing. Ulrich Zasius. 333.

[2]) Codex univ. Crac. II, 241.

mort en 1487 qui fut le bienfaiteur de l'université en cette circonstance. En 1491, son exécuteur testamentaire, Nicolas de Koprzywnica, dota l'autel de S. Jean, ante portam Latinam à la cathédrale; l'altariste devait percevoir 16 marcs, être le senior de la bourse de Dlugosz et enseigner les canons. Le senior sera tenu d'organiser des disputes deux fois la semaine à la bourse; en outre, aux jours marqués par les statuts pour les objets de moindre importance, il expliquera au collegium le quatrième livre des décrétales[1]. C'étaient de nouvelles chaires instituées à cette faculté: comme autrefois on y enseignait le livre des décrets, les décrétales, nova jura; tandis que le quatrième livre était confié à un professeur spécial, les nova iura avaient plusieurs maîtres. Aux anciens professeurs, c'est-à-dire au chanoine du château, à l'Ordinarius, au Magdalenisticus, au Luborzycianus, s'adjoignirent ceux que les fondations de Thomas de Strzempin et de Jacques de Szadek venaient de créer.

Nous ne saurions toutefois indiquer le nombre exact des maîtres de cette faculté, car un incendie ayant détruit les archives des juristes, nous n'avons que des informations incomplètes à ce sujet. Les Conclusiones de 1499 énumèrent neuf maîtres en fonction à la faculté de droit. Les cours cependant n'avaient pas lieu régulièrement. Les décrétistes en effet, et nous l'avons déjà signalé, étaient les diplomates de l'époque; les affaires de l'Etat les détournaient sans cesse de leurs travaux pédagogiques. Comme Jagellon pendant les conciles, le roi Casimir Jagellon eut recours à leurs services; nous avons vu ces décrétistes en mission, et nous avons parlé du rôle éminent que joua Jacques de Szadek, le plus actif, le plus habile de ces négociateurs. Sans doute l'école eut fort à souffrir de ces absences: les cours étaient suspendus ou confiés à des

[1]) Cod. univ. Crac. III, 174. Voir Concl. univ. entre autres année 1499.

suppléants. Et il n'en était pas ainsi à Cracovie seulement: à Cologne, en 1495, tous les professeurs de la faculté de droit, à l'exception d'un seul, étaient remplacés dans leurs cours par des substituts [1]). Aussi essaya-t-on, à peu près en vain à Cracovie, d'arrêter la faculté canoniste sur cette pente périlleuse. En 1519, on est forcé de reconnaître que la faculté laisse beaucoup à désirer, que maîtres et élèves manquent de zèle... studium juris pontificii... in lectoribus et auditoribus collabi [2]).

Quelques décrétistes de cette période nous sont déjà connus; Nicolas de Kalisz fut, en 1463 et 1464, recteur pour la deuxième et troisième fois. Ce professeur à chaque instant abandonnait sa chaire pour d'autres travaux, pour des missions diplomatiques; chanoine de Cracovie, il devint, vers 1457, vicarius in spiritualibus de l'évêché [3]). Nicolas Spiczymir ou Spiczmer, disciple de Paul de Worczyn qui l'initia aux subtilités de la philosophie aristotélique et scolastique [4]), était encore vivant en 1468 [5]). Plus jeune que le précédent, Arnulf de Mirzyniec obtint le grade de bachelier en 1441, à Cracovie. Il est étudiant en droit canon en 1442, et enfin lector ordinarius en cette science, en 1458 [6]). Très considéré, il fut quatre fois recteur, la dernière en 1480. Il possédait en outre plusieurs dignités ecclésiastiques [7]); et le »currus« que lui attribuent les Acta Rectoralia, témoigne d'une certaine aisance [8]). Sa vie qui

---

1) Kauffmann, Geschichte der d. Universitäten, II, 210.

2) Cod. univ. Crac. IV, 345.

3) Cod. univ. II, 185.

4) Voir Cod. jag. n. 2073. Paul de Worczyn, en fonctions de 1420 à 1430 (Cod. univ. 1, 157) avait dans sa bibliothèque Buridan (Cod. jag. 659) et Marsilius (Cod. 711); il se complaisait donc à la lecture des Okkamistes.

5) Cod. univ. II, 259.

6) Lib. prom. 43 et Cod. jag. 345. De plus Mon. medii aevi VII, 581 (Crac. 1882).

7) Cod. jag. 1249.

8) Acta Rector. n. 1183.

fut longue, prit fin vraisemblablement en 1491. Citons enfin André Gora de Mikolajow qui, en 1474, devint maître ès arts à Cracovie et exerça peu après le rectorat à l'école de Notre-Dame où il habitait[1]. L'Anglais Leonard Coxus, dans son opuscule: »De laudibus academiae Cracoviensis«, le cite en premier lieu parmi les juristes; au cours de son rectorat en 1514—15 furent prises quelques mesures de grande portée. Parmi ses titres au souvenir de la postérité il faut encore noter qu'il fut le maître du célèbre archevêque de Gniezno, Jean Laski: ce prélat reconnaissant lui fit élever un monument à la cathédrale de Cracovie[2], et quelques rayons de la gloire du fameux auteur du statut Laski rejaillissent sur celui qui avait guidé les premiers pas du jurisconsulte dans la carrière du droit et de la politique. Szujski donne quelque part à André Góra le nom d'humaniste[3]; nous ne savons sur quels fondements le savant historien appuie son dire, mais il est certain qu'à l'époque où ce canoniste enseignait, la lutte était des plus ardentes entre le moyen âge expirant et la renaissance, et cela non seulement à la faculté des artistes, mais encore à celle du droit, où l'on respirait pourtant une atmosphère plus calme.

Nous avons déjà vu que le droit romain dans les universités du Nord au moyen âge fut dès l'origine retranché des cours habituels, ou qu'avec le temps, faute de maîtres compétents, il n'y tint qu'une place de plus en plus étroite. Les facultés de droit étaient en majeure partie canonistes; les légistes romains furent fort rares et sans éclat. Cette étude n'eût d'ailleurs répondu à aucun besoin, n'eût trouvé aucune application pratique; d'un autre côté la prépondérance de l'Eglise justifiait cette défaveur; elle

---

[1]) Ibid. 789 (a. 1479) et n. 3312.

[2]) Zeissberg. Joh. Laski und sein Testament (Wien 1874) 143; Korytkowski, Arcybiskupi gnieźnieńscy. (Les archevêques de Gniezno) II, 583.

[3]) Récits et dissertations (Oeuvres) t. IV, 51.

ne voyait pas d'un bon oeil la propagation du droit romain; elle la considérait même comme pernicieuse et la blamait ouvertement; car elle la jugeait nuisible au droit coûtumier. Néanmoins, malgré l'opposition de l'Eglise, les princes s'étaient faits les protecteurs du droit romain. Les potentats de ce monde croyaient trouver dans cette législation une sanction à leur pouvoir; de plus, les représentants des courants nouveaux, les fervents de l'antiquité, qui, à côté des belles-lettres, voulaient encore revenir aux moeurs et aux lois du monde latin, combattaient aussi en sa faveur. Pendant tout le moyen âge les souverains s'attachèrent à mettre cette étude en honneur; après les Hohenstaufen, Charles IV protège les romanistes; il fait venir un légiste de Bologne à Prague. Le droit romain en effet avait toujours été florissant en Italie; dans certaines universités, à Bologne par exemple, il était privilégié et constituait le point principal du programme des études. C'est dans ces grandes écoles que les Septentrionaux venaient l'apprendre, et des savants italiens allaient de là l'enseigner à l'étranger. Ce n'est que dans la seconde moitié du XV-e siècle que les universités du Nord commencèrent à s'y intéresser vivement. Princes et humanistes s'unissent pour faire triompher ce qui flattait les visées politiques des premiers, les sentiments et les instincts des seconds. Les universités d'Erfurt, de Rostock, de Greifswald, dès le milieu du siècle, font des pas décisifs dans cette voie; d'autres universités ne suivirent ce mouvement que vers la fin du siècle; alors le droit romain eut forcé les portes des grandes écoles. Entre 1490 et 1500, on crée à Vienne une chaire de cette science, à laquelle sont appelés des Italiens; l'université de Fribourg avait fait de même en 1490, et devait être suivie par Bâle, en 1494, par Heidelberg, en 1498 [1]).

---

[1]) Voir Stintzing. Ulrich Zasius 325 et suiv., Janssen, Geschichte des deutschen Volkes I (15 éd.) 501 (surtout 509).

Partout le droit romain apparaît, s'impose à la faculté où jusque là avaient presque exclusivement régné les décrétistes. Bien plus, les tribunaux admirent dans leur sein des juristes romains qui rendirent des sentences exécutoires; c'était préparer le terrain à la réception de la législation antique [1]).

En Pologne, Casimir-le-Grand avait fait une large place au droit romain dans l'université qu'il projetait; mais sans doute il s'en tint à l'intention, devançant en cela comme en beaucoup d'autres choses, son temps peu apte à comprendre ses vastes conceptions. Dans le document jagellonien d'érection, en 1400, on fait mention, il est vrai, des Leges en même temps que des Canones, mais on ne trouve pas trace de légistes dans les années suivantes. Encore une fois la pensée royale reste lettre morte; faute de docteurs des deux droits, de romanistes, elle ne fut pas exécutée, et ne pouvait pas l'être. Il n'y eut même aucune tentative dans ce but: toutefois, en dehors de l'université plus d'un homme d'Etat dut songer mainte fois à réaliser ce projet, à créer une pépinière de serviteurs instruits pour le gouvernement et le pouvoir. Ces préoccupations, ces rêves ont laissé leur empreinte dans un mémoire d'Ostrorog où il célèbre le droit romain, sa logique et sa force, tandis que d'autres savants contemporains faisaient l'apologie de cette »raison écrite, ratio scripta« des législateurs latins.

De longues années s'écoulèrent donc sans qu'aucune voix ne sortît des universités pour réclamer des réformes, déplorer l'état de choses actuel et en prêcher l'amendement. A peine à la fin du siècle se font jour de timides innovations qui dans le siècle suivant deviennent hardies et de plus en plus nombreuses. Une des premières manifestations de cet esprit frondeur et réformateur fut l'ouvrage

---

[1]) Janssen, l. c. 511.

»Modus epistolandi« du médecin Cracovien, Jean Ber, dit Ursinus, humaniste convaincu dont nous aurons à nous occuper plus tard. Parmi une foule d'épîtres et de discours, datés des vingt dernières années du XV-e siècle, nous trouvons à la fin du livre, un discours soi-disant prononcé à l'ouverture d'un cours d'Institutes de Justinien: Joh. Ursini medicinae doctoris ac legum licenciati oratio habita in principio institutionum Justiniani imperatoris. Il semblerait donc qu'Ursinus, outre la médecine avait étudié le droit et avait même acquis la licence dans quelque université italienne. L'orateur déclare qu'il serait honteux de cacher devant ses compatriotes »les études qu'il a faites dans les célèbres universités italiennes, aux prix de longs et coûteux voyages«. Aussi s'est-il remis »au droit impérial, négligé depuis douze ans« et a-t-il l'intention d'en faire un cours public. Ce discours n'est pas daté et se trouve dans un recueil de morceaux où la fiction condoie à chaque instant la réalité. Aussi n'est-il pas possible de déterminer l'époque et la valeur de cette introduction. Mais, alors même qu'elle serait une simple composition littéraire, elle n'en prouve pas moins que des idées nouvelles avaient germé et allaient bientôt tout envahir de leur irrésistible puissance, que des besoins nouveaux voulaient être satisfaits.

Au commencement du XVI-e siècle vint à Cracovie un Italien qui, de Padoue avait été appelé à Vienne en 1497, pour y enseigner le droit romain. C'était un Sicilien, Joannes Silvius qui, à partir de ce moment habita, suppose-t-on, Cracovie pendant de longues années. En tout cas, il est certain qu'il se trouvait en Pologne en 1506; il y professait alors les politiores literae, c'est-à-dire les auteurs anciens et la culture humaniste; il est probable qu'il y répandait simultanément la connaissance du droit romain; le panégyriste de l'université, l'Anglais Léonard Coxus s'exprime ainsi au sujet de Silvius, en 1518: »Inassueto disciplinarum abstrusiorum fomento suum identidem

animum pascebat«. Ces abstrusiores litterae signifient sans doute le droit romain [1]).

Au siècle suivant appartient l'histoire du développement de cette science. Remarquons que c'est à des gens du Midi qu'elle dut surtout ses rapides progrès. En 1510, s'incrivit dans le registre matricule de l'université Garcias, Espagnol, docteur utriusque iuris, professeur de droit à Bologne, mandé à Cracovie pour y enseigner le droit canon. Bientôt après on appelle un Italien à des fonctions analogues. En 1518, à la suite de la reine Bone Sforza, plusieurs méridionaux arrivent en Pologne, entre autres le chancelier Louis Masati de Aliphia. Il s'inscrit à l'université, tandis qu'en même temps le roi et la reine demandent que le Studium lui concède un logement au collegium des juristes. L'école y consent, à la condition qu'il expliquera aux élèves librum institutionum [2]). Aussi Léonard Coxe le loue-t-il dans son livre de s'appliquer chaque jour à résoudre les plus ardues questions de droit, »quoiqu'il fût attaché à la cour, en qualité de secrétaire de la reine«. Enfin le grand évêque de Cracovie, l'humaniste Pierre Tomicki résolut de rendre permanent ce qui jusque là n'avait été qu'accidentel. En 1533 il est à la recherche d'un Italien qui veuille occuper la chaire de droit romain [3]). Il songe à un certain Jérôme, peut-être à Balbi qui, en 1493, s'était fixé à Vienne, et depuis avait fait plusieurs séjours dans le Nord. En cette même année 1533, il érige à l'université une nouvelle collégiature pour les Institutes

---

[1]) Voir Leonardus Coxus. De laudibus celeberr. Academiae Cracov. 1518. — Morawski, La Renaissance en Pologne (Revue polonaise, 1884); le même auteur, Beiträge zur Geschichte des Humanismus in Polen, Wien 1889 (Sitzungsberichte, philos.-hist. Classe Bd. 98).

[2]) Conclus. univ. 1518. L'université fit cette concession avec difficulté et pour quatre mois seulement. En décembre de la même année, la cour cherche à obtenir la prolongation du permis d'habitation; l'université en porte alors le terme à la Pentecôte de 1519.

[3]) Acta Tomiciana 1533, lettre à Zebrzydowski. Ms.

de Justinien[1]). L'année suivante il écrit à Stanislas de Rzeczyca: »Nous avons fait venir de Padoue un docteur en droit« pour professer le droit romain à Cracovie; conjointement il sollicite un indult du Saint-Siège, autorisant les clercs à suivre ses leçons[2]). Plusieurs autres universités avaient obtenu de semblables indults, pendant le XV-e siècle[3]). En agissant ainsi Tomicki prenait en mains la direction du mouvement né pendant l'âge précédent, et qui allait promptement se précipiter sous sa vigoureuse impulsion.

Si la faculté de droit, strictement liée à la théologie au moyen âge, devait perdre par l'introduction de ces éléments son caractère purement ecclésiastique, cette transformation se manifesta encore par un autre évènement: en 1505, pour la première fois est admis à Cracovie un professeur de droit canonique marié. Il se nommait Nicolas de Koprzywnica[4]). Ayant contracté mariage il implora du Siège apostolique une dispense et un indult le sauvegardant de la perte de sa collégiature et de l'habitation y attachée. Le pape Jules II, par bref du 6 août 1506, eut égard aux services rendus par Nicolas à l'université, lui accorde un indult plénier, le décharge de toute

---

[1]) Cod. univ. Crac. IV, 117.

[2]) Ms. Czartoryski, 273, 443. Advocavimus ex gymnasio Patavino doctorem legum, quem in studio Crac. impensis nostris fovere et tenere volumus, ut Institutiones Justiniani primum, deinde leges profiteatur. Quia vero, ut scitis, pauci apud nos sunt scholares, qui non sint clerici et sacris initiati, rogamus vos impetretis Maj. R. et nostro domine indultum apostolicum per breve, ut omnibus etiam clericis et in sacris ordinibus constitutis instituta Justiniani et leges audire liceat. Conf. ibid. 460.

[3]) Stintzing, Zasius 86.

[4]) Nous connaissons deux professeurs de ce nom, l'oncle et le neveu: ce dernier est bachelier ès décrets en 1491 (Cod. univ. III, 181). Il est ici question du jeune qui devint maître en 1488. Il est ajouté à son nom dans le Lib. Prom. (100) decr. dr. et lector. ordinarius, uxorem duxit, demum canonicus Cracoviensis.

censure pouvant entraîner la résiliation du poste qu'il occupait, lui permet enfin de continuer ses leçons et de conserver sa demeure [1]).

V.

Les défectuosités que nous avons signalées à la faculté de médecine, surtout quant à son installation, ne furent point encore écartées pendant les années dont nous nous occupons. La maison rue Grodzka assignée aux médecins était tout à fait insuffisante. Lorsqu'on autorisa Bernard Hesse à enseigner à la faculté des artistes, en 1450, l'université s'engagea en outre à payer le loyer de l'habitation privée retenue pour ce maître. Nous avons raconté qu'un incendie qui éclata en 1455, détruisit une partie de la rue Grodzka et spécialement le collège des juristes, ainsi que celui des médecins. Il n'est guère aisé de savoir ce qu'il advint ensuite; sur l'emplacement de l'ancien collège des médecins on édifia une construction quelconque, et plus tard, en 1495 il est fait mention de la domus medicorum vicina Collegio domus canonistarum [2]). Il est probable que cette maison était loué à des personnes appartenant à l'université en même temps qu'à d'autres locataires [3]); sans doute aussi quelques étudiants y avaient asile. On songea, semble-t-il, à un local particulier pour l'école de médecine, en 1476, sous le rectorat de Jean de Slupca. C'est en effet à ce moment que le Collegium minus

[1]) Voir Cod. univ. III, 230. Il s'agit ici d'une maison »ab aliis habitationibus modicum separata». Comme lector ordinarius il habitait sans doute non loin du collège des juristes, dans la maison offerte par Elgot à l'université en 1451.

[2]) Conclus. univ. année 1495.

[3]) Ibid. 1492, il est prescrit au professeur de médecine, Jean de Regulis, de louer la maison à des locataires surs. Sans nul doute il est ici question de l'ancien collège de la rue Grodzka.

obtint un aménagement à part, dans l'ancienne bourse des riches; on voulut en même temps assigner la maison où se tint plus tard le Contubernium philosophorum à un separatum Collegium pro medicis. Mais le document qui nous fournit cette indication ajoute que les médecins refusèrent d'habiter le nouveau collegium et préférèrent demeurer en des logements particuliers [1]).

On en vint enfin à cela que les cours de médecine eurent lieu dans le grand collège, tandis que les lecteurs furent domiciliés dans des maisons universitaires ou autres. A partir de la fin du siècle ils habitèrent principalement rue Bracka, près de la bourse hongroise, dans une construction élevée sans doute par Georges de Drohobycz. Nous lisons en effet dans les Conclusiones que le médecin précité adressa, en 1488, une requête à l'université, à l'effet d'obtenir la cession du terrain non bâti, sis entre la bourse hongroise et la maison Clethnar; il se propose d'y édifier une demeure pour lui-même, laquelle après sa mort deviendra la propriété de l'université. Georges mourut avant 1494 [2]), et, dans les années suivantes, il est souvent fait mention dans les actes de l'université de la domuncula contiguë à la bourse hongroise, domuncula que l'université donne à loyer [3]). En 1511, le médecin Jean d'Ostrzeszow y succède au décrétiste Jean de Koscian [4]); en 1527 et 1529, elle est occupée par le médecin Nicolas Sokolnicki, [5]) aussitôt après sa promotion, la première qui eut lieu à Cracovie. Le médecin Jean de Regulis demeura cependant ailleurs; cet ordinarius medicinae, pendant sa longue

---

[1]) Nous empruntons ces détails à Radyminski, Cod. bibl. jag. 225 (note à une pièce de vers sur Jean de Slupca) et Cod. bibl. 226 (année 1476).

[2]) Acta Rect. n. 1653.

[3]) Voir notamment Concl. univ. 1535.

[4]) Concl, univ. (1511). Voir Acta Rect. 2281.

[5]) Act. Rect. 2915 et 2975.

carrière habita, rue Sainte-Anne, une maison où logeaient aussi des étudiants[1]).

Cette faculté manque donc de l'organisation caractéristique dans les universités du moyen âge; elle ne possède pas de vie collégiale; comment d'ailleurs, en présence d'un si petit nombre de maîtres, songer à grouper, à réunir le personnel de la faculté.

Il y avait fort peu de médecins en Europe au moyen âge, comme nous l'avons déjà remarqué. et la Pologne ne faisait pas exception. Le légat du pape, Jérôme de Crète, de passage dans le Nord, en 1463, y tomba malade et se disposa à se rendre à Cracovie, »car nulle part ailleurs dans tout le pays, il n'y a de médecin ni de remèdes« [2]). Cependant à Cracovie même les disciples d'Esculape étaient fort rares. La population s'adressait en général aux barbiers et aux rebouteurs; les gens riches, et dans des cas fort graves, avaient seuls recours aux médecins. Cet état de choses est confirmé par l'organisation des universités du moyen âge. A Heidelberg, comme nous l'avons dit, pendant cent ans après la fondation de l'université il n'y eut qu'une seule chaire rétribuée, affectée à la médecine. De même à Cracovie. Pendant tout le XV-e siècle, on n'y voit qu'une chaire dotée sur les dîmes d'une rémunération do 20 marcs; et ce n'est qu'en 1505 qu'on créa une seconde collégiature de médecine. Les universités essayèrent par divers moyens de parer à la pénurie de cette faculté. A Vienne, tout médecin nouveau promu s'engageait à enseigner un an à l'université. Il conservait même le droit de prendre part aux séances de la faculté, alors

[1]) Act. Rect. 1248 (année 1489), 1674 (1494): studens morans in domo de Regulis in platea s. Annae. On lit aussi dans les Acta Rect. des notes sur les étudiants domiciliés in domo medicorum (n. 1671, an 1494). Il s'agit ou du vieux collegium de la rue Grodzka, ou de la bourse medicorum dont il est parlé en 1494 (1724) et dont nous dirons quelques mots plus tard.

[2]) Caro, Geschichte Polens V, 198.

qu'il avait cessé d'y faire des cours. A Cologne, les statuts autorisaient le choix du doyen des médecins en dehors des professeurs, parmi les »non regentes«[1]. A Cracovie, on exigeait que les médecins gradés à l'étranger se soumissent à un examen »pro loco«, à la suite duquel leur titre était assimilé, nostrifié. En 1492, on prit une décision qui jette un jour tout particulier sur la situation en ce moment. A cette date nous lisons ce qui suit dans les Conclusiones: Les docteurs en médecine déjà plus nombreux et incorporés à l'université ont formulé à plusieurs reprises des réclamations au sujet du décanat de cette faculté, toujours détenu par le même, et n'étant pas soumis au mode adopté pour les autres facultés; il fut donc arrêté que dorénavant seraient appelés à tour de rôle au décanat les docteurs en médecine, dans leur ordre d'incorporation à l'université et selon l'usage observé aux facultés de droit et de théologie, sans considérer si ces professeurs sont actu legentes, ou non, afin qu'à l'avenir il y ait un contrôle plus exact sur les extranei passim in civitate practicantes. Comme on le voit, c'est quelque chose de semblable à ce qui se passait à Cologne, où on admettait à la faculté des praticiens non professeurs. A Cracovie, l'université exigeait que tous les médecins exerçant en ville fissent préalablement acte d'incorporation; en cas de refus elle ne leur permettait pas de pratiquer leur art. Cette condition posée par l'université fut même étendue à tout le pays; chaque médecin dut en Pologne obtenir la confirmation de l'université de Cracovie, pro loco respondere[2]. C'était une modification approchant de ce qui avait lieu à Bâle. Dans cette dernière localité la facultas medica était composée de tous les médecins de la ville. Pour y obtenir

[1] Kaufmann. Geschichte der deutschen Universitäten II, 902, 3.

[2] Acta Rect. 1610: iuxta privilegia Crac. acad. nemo debet exercere praxim medicam Cracoviae et per totam Poloniam nisi prius respondeat pro loco in academia Cracoviensi.

l'exercice de la médecine il fallait avoir, ou un grade, ou l'approbation de l'université locale. Plus tard, l'écrivain Starowolski parle de la faculté de médecine de Cracovie en termes qui autorisent à penser que tous les médecins de la ville y appartenaient[1]).

Sans doute les conseils, les élections s'en trouvaient facilités; mais comment étaient faits les cours? L'unique professeur salariatus parvenait-il à satisfaire à toutes les exigences de l'université, à tous les besoins des étudiants? Il est fort probable que non, car le lecteur ordinarius était souvent détourné de ses leçons par sa clientèle. Il devait donc avoir des suppléants. A Cologne fort souvent des bacheliers en médecine remplacèrent leurs maîtres; à Cracovie, en 1464, lors de l'organisation provisoire des cours dans le bâtiment qui devait être plus tard la bourse hongroise, on décida qu'on y enseignerait ordinaria medicinae et per baccalarium eiusdem facultatis; il y avait donc un bachelier en médecine chargé de cours[2]). Dans les actes de l'université quantité de noms de médecins passent sous nos yeux; les uns professaient sans salarium, car ils avaient par l'exercice de l'art des revenus importants; d'autres prenaient pour sujets de leurs leçons des matières qui leur facilitaient l'accès à des postes rétribués; d'autres enfin ne faisaient qu'assister aux séances de la faculté, sans être professeurs ordinaires.

Mais cette faculté végéta pendant le XV-e siècle. Elle eut continuellement à lutter avec la paucitas et defectus des maîtres, avec l'interruption des leçons amenée par le départ des professeurs, enfin avec le manque de ces professeurs qu'il fallait élever en Italie ou appeler de ce pays.

---

[1]) Starowolski, Laudatio academiae Crac.: Reliqui medic. doctores, qui publice nihil praelegunt et tamen loca inter professores promeruerunt... Nullo penitus ab universitate onere obstringuntur, nisi quod in candidatorum examine operam suam conferunt et publicis actibus intersunt (p. 12, 14).

[2]) Conclus. univ. 1464.

La Péninsule était alors le foyer de la science médicale, surtout dans les universités de Pavie, Padoue, Bologne et Sienne. Les premières promotions au doctorat en médecine à Cracovie n'eurent lieu qu'en 1527. Cependant, malgré l'abandon qui pesait sur cette faculté, il fallait la maintenir à tout prix pour la dignité même d'une science que des charlatans, des ignorants compromettaient, dépréciaient, déshonoraient.

C'est pour détruire ces abus qu'on exigea que tout médecin ayant terminé ses études à l'étranger fit preuve de ses connaissances devant l'université de Cracovie et légitimât ainsi les titres ailleurs acquis. Néanmoins de nombreuses plaintes s'élevèrent bientôt contre ces prétendus docteurs qui n'avaient fait que passer deux ou trois mois en Italie, au lieu des cinq années réglementaires d'études médicales, et qui lestés de ce bagage si promptement amassé revenaient en Pologne avec la prétention d'y faire valoir leurs talents[1]). En 1513, le bachelier Nicolas de Tuliszkow osa traiter le docteur Jean d'Ostrzeszow »de chien et d'effronté fripon, d'â..e revenu d'Italie« [2]). L'université édicta des peines contre ceux qui ne s'étaient pas fait reconnaître, et ces peines étaient plus sévères, si le délinquant était un juif, perfidus judaeus. Les juifs en effet, d'après les idées et les lois du moyen âge, ne pouvaient soigner des chrétiens. Dès 1271, on décréta à l'université de Paris »qu'aucun juif se gardât bien de faire acte de médecine ou de chirurgie sur n'importe quel chrétien« [3]). Nous retrouvons à Cracovie la même aversion, les mêmes prohibitions; mais il en allait autrement dans la pratique. Nous avons en effet en 1491, le docteur Jacob, juif, en 1494, un autre juif appelé doctor antiquus, en 1526, l'occuliste israëlite Elie [4]). De tout temps d'ailleurs les Juifs s'étaient

[1]) Conclus. univ. 1511.
[2]) Conclus. univ. 1513.
[3]) Denifle, Chartularium univ. Par. I, p. 488.
[4]) Acta rect. n. 1469, 1655, 2865.

adonnés à la médecine et s'y étaient distingués. Ils l'apprenaient dans leurs propres écoles, dans les universités et malgré l'horreur qu'ils inspiraient aux populations chrétiennes, ils jouissaient de la confiance des princes et même des papes: Jules II et III, Léon X, Clément VII, Paul III eurent des juifs comme médecins particuliers[1]).

En même temps on faisait la guerre aux imposteurs exploitant sans pitié la crédulité populaire, aux sorciers »empiricam medicinam exercentes«, comme s'exprime un édit contemporain. Par suite de la disette de vrais médecins, ces sauveurs sans mandat de l'humanité souffrante devaient pulluler à cette époque, et les foudres universitaires dirigées contre ces intrus, ne font que témoigner de l'impuissance à les réprimer.

Un des plus fameux charlatans de ce siècle fut Balinski, originaire de Balin, près d'Olkusz, qui par ses consultations et ses panacées tourmenta et tua une foule de gens, tout en réalisant lui-même une fortune assez ronde, tant qu'à la fin il attira sur lui l'attention des autorités. Il se faisait passer pour Grec et médecin, quoiqu'il ne fût ni l'un ni l'autre; il exerçait en Hongrie, plures occidens, comme s'exprime Miechowita; mais sa réputation ne tarda pas à se répandre en Pologne, et des multitudes accoururent chercher dans ses incantations, dans ses drogues, dans ses ordonnances, un soulagement à leurs maux. Il n'osa pas toutefois se montrer à Cracovie; néanmoins les Cracoviens surent le trouver et se rendirent souvent auprès de lui. On l'avait surnommé centenier, parce qu'il exigeait cent ducats des personnes riches. On le manda même au chevet du roi Alexandre malade dont il avança sans doute la mort par sa médication violente, ses bains et ses breuvages suspects. Tour à tour emprisonné en Lithuanie et à Cracovie, il parvint à se faire élargir et continua à exercer en secret ses pratiques. Il disparut enfin sans

---

[1]) Haeser, Lehrbuch der Geschichte der Medicin (1853) I, 362.

laisser de traces, mais emportant l'argent des naïfs [1]). Ce prophète comme on l'appelait, est le plus curieux personnage parmi ces guérisseurs merveilleux; au début du XVI-e siècle sa vogue fut à un moment immense, et avec une habileté sans égale il sut en tirer parti. Bien supérieur d'ailleurs à ses innombrables rivaux, il avait le don de séduire et de frapper les esprits [2]).

Vers la fin du XV-e siècle, alors que l'humanisme au berceau faisait naître parmi les hommes l'attachement à la terre et la crainte des maladies, un champ de plus en plus vaste s'ouvrit devant ces trompeurs et ces fripons de jour en jour plus nombreux. A une époque où tous les coeurs s'éprirent des vanités et des beautés de ce monde, s'éveilla l'amour ardent de la vie et le penchant vers toutes les choses, tous les gens qui promettaient de l'adoucir, cette vie, d'en bannir les douleurs et les infirmités. Cette vénération pour la médecine et les médecins éclate avec force chez Grégoire de Sanok, le premier humaniste polonais remarquable. Callimaque dit à son sujet (Vita, chap. 8): »il mettait la médecine au-dessus de toutes les sciences et l'aimait comme une seconde nature«; s'il n'avait pas été prêtre il s'y serait consacré exclusivement. Ce culte pour la médecine ne fit que s'accroître au cours du siècle, sous l'impression de la peste et des fléaux qui vinrent assez souvent ravager le monde. Les annales du XV-e siècle sont remplies d'indications sur des épidémies qui, à chaque instant sévissaient, détruisant la population de villes entières, et les registres des universités portent trop souvent que »propter pestem« on a dû suspendre les cours et que maîtres et élèves se sont enfuis de tous côtés. Dans la seconde moitié du XV-e et pendant le XVI-e siècle, ces

---

[1]) Mathieu de Miechów dans le 4-e livre de la Chronica Polonorum.

[2]) Czacki, dans «Les lois lithuaniennes» II, 40, assure que Balinski publia un livre De praestantia medicinae, et c'est là qu'il parle des femmes fécondes de soixante ans.

terribles calamités se succèdent à si peu d'intervalle que l'humanité tremblante sous les coups des désastres répétés, vit dans une continuelle terreur[1]. Les chroniqueurs consignent trop fréquemment ces cruelles épidémies; Cracovie fut tout particulièrement éprouvé par celles de 1482, 1496 et 1497[2]. On lit à la première de ces dates dans le Liber promotionum: pestis generalis magna Cracovie; des mentions semblables se rencontrent à chaque instant dans la liste des cours.

C'est vers la fin de cette période que parut et se répandit en Europe une maladie, vrai fléau de Dieu, terrible Mane Thecel Phares flamboyant au-dessus des festins de la renaissance, où l'on servait toutes les délices de l'antiquité, toutes les joies de la vie. Nous voulons parler de ce qu'on désigne sous le nom de morbus gallicus. Dans les trente dernières années du XV-e siècle, ce mal gangrena l'Europe avec une effrayante rapidité. Il paraît dans le Nord en 1495. S'il faut en croire Miechowita, c'est en 1493 que Cracovie en fut infesté par une femme venant d'Italie[3]. La contagion fit bientôt de nombreuses victimes, surtout parmi les courtisans et les débauchés[4]; comme un messager de mort, elle courut à travers toute la renaissance septentrionale, semant les ruines et la désolation.

Les médecins du temps ne manquaient donc pas de besogne. Nous ne saurions pourtant dire comment ils s'acquittèrent de leur lourde tâche. Au XV-e siècle, la médecine marchait encore péniblement dans l'ornière des traditions, n'osant pas essayer de sortir de la routine pour s'appliquer à l'observation sérieuse et à la connaissance

---

[1] Thorbecke. Geschichte der Univ. Heidelberg (note à la pag. 41). Toepke, Matrikel der Univ. Heidelberg I. XLI.

[2] Voir sur ces épidémies Wiszniewski. Hist. lit. IV, 186: Gonsiorowski. Recueil de documents pour l'histoire de la médecine I, 78.

[3] Voir Haeser, Lehrb. der Geschichte der Medicin (2-e éd.) II, 223, 225. Wiszniewski, Hist. lit. IV, 185. Scriptores rer. Pol. II, 18.

[4] Monum. Polon. V, 275.

du corps humain. Ce n'est que dans le siècle suivant qu'on entra résolûment dans cette voie. A ce moment l'anatomie était presque inconnue dans le nord de l'Europe; aussi la chirurgie y était-elle envisagée comme une chose secondaire, digne tout au plus des barbiers et des étuvistes. Les chirurgiens n'étaient guère plus considérés que ces artisans et on les rangeait dans la même catégorie[1]. Néanmoins on les consultait beaucoup, et quoique l'université persecutât officiellement les empiriques, elle ne s'en adressait pas moins à eux[2], imitée en cela par les particuliers.

Voyons maintenant quels furent les membres de l'université de Cracovie qui, pendant cette époque s'acquirent un nom en médecine. Nous avons parlé de Bernard Hesse qui vers le milieu du siècle était lecteur en médecine à l'université; il meurt en 1465, et Albert d'Opatow, doyen de la faculté de médecine en 1459, lui succède à l'altarie de S. Barthélémy au château. A côté de ce maître, nous voyons çà et là dans les actes universitaires de 1459 le médecin Pierre Buthko[3]. Evidemment la médecine tenait alors un rang marqué à l'université. En 1464, le médecin Pierre Gaszowiec de Locmierz est recteur pendant le semestre d'hiver; il l'est encore dans l'été de 1465; son successeur au rectorat, pendant une année entière, est encore un médecin, André Grzymala. Nous avons déjà rencontré ce maître, nous avons suivi ses premiers pas et vu sa brillante activité à l'université. Dans la suite il passa aux

---

[1]) Voir Haeser, Grundriss der Geschichte der Medicin (1884) p. 147. Fort curieux est le petit ouvrage du chevalier teutonique Henry de Pfolspeundt, qui prit part à la guerre de treize ans entre la Pologne et l'Ordre et écrivit en 1460, le traité Bündth-Ertzney, c'est-à-dire, de la guérison des blessures, composé d'après sa propre expérience. Haeser a publié à Berlin en 1868, ce manuel qui ne se distingue pas par les connaissances anatomiques de son auteur.

[2]) Sur les barbitonsores et leurs pratiques voir Acta Rect. index. de Wislocki p. 877 et 1046.

[3]) Voir Conclus. univ. années 1459, 1465.

facultés supérieures, obtint le doctorat canonique et le baccalauréat en théologie [1]. Lorsque l'université voulut lui accorder la cure de S. Nicolas en 1462, elle le recommanda au pape, pour son savoir, son caractère et ses services signalés. C'est grâce à lui que l'université entra en possession de cette cure [2]. Il mourut prématurément, peu après son rectorat, en 1466, valida pestilentia vigente [3].

Pierre Gaszowiec de Locmierz ou de Ludzimierz, près de Nowy Targ, ne fut pas moins que le précédent un des hommes marquants de l'université. Savant apprécié, il dut à sa provenance nobiliaire, un facile accès à la cour et vit aisément s'ouvrir devant lui l'arène publique [4]. Il s'occupa beaucoup d'astronomie et écrivit même un petit traité de cette science [5]; l'astrologie au moyen âge servait pour ainsi dire de transition entre la médecine et les mathématiques. C'est lui qui, le premier après Martin Król, se livra à des observations astronomiques à Cracovie [6]. Il est recteur pour la troisième fois en 1470; il était alors physicus regius et consul de la ville. En qualité de chef de l'université et d'édile de la cité il prit souvent la parole de 1470 à 1472, soit au nom de la grande école, soit à titre de membre de la municipalité; il salua à leur départ ou à leur arrivée des grands personnages, et nous possédons encore les monuments de son éloquence [7]. Lorsqu'en 1471, Ladislas, fils aîné de Casimir Jagellon, fut appelé au trône de Bohème, Pierre Gaszowiec fit partie de la suite nombreuse qui accompagna ce prince à Prague, en

[1]) Voir Cod. univ. II, 254.

[2]) Liber Promot. p. 50.

[3]) Cod. bibl. jag. 369.

[4]) Voir le Liber benef. de Dlugosz I, 266.

[5]) Ses codex d'astronomie figurent parmi les codex de la bibl. jag. sous les numéros 557, 808, 820 et 830; son traité porte le n. 2703.

[6]) Birkenmaier. Martin Bylica, p. 19.

[7]) Cod. bibl. jag. 126. Voir Caro, Geschichte Polens V, 322 et spécialement Zeissberg, Poln. Geschichtsschreibung, 238.

même temps que Dlugosz[1]). En 1474, il n'était déjà plus de ce monde[2]).

Dans les conclusions de l'université, nous trouvons à la date de 1472 une note curieuse concernant la médecine. Quoiqu'il n'y ait alors que peu de médecins à Cracovie, quoique pendant tout le XV-e siècle on n'y eût pas fait une seule promotion au doctorat, il n'en sortit pas moins de l'école une certaine quantité de bacheliers ou licenciés en médecine. Or, en 1472, trois licenciés en médecine adressèrent à l'université une requête afin que, »eu égard à leurs longues fonctions à l'université, et à leur grade de licencié«, l'école leur garantît le poste qu'ils occupaient, et n'accordât pas la préférence aux docteurs venus d'ailleurs et incorporés à Cracovie. Un rang élevé sur la liste des docteurs incorporés permettait en effet d'espérer l'obtention d'une place rémunérée. Ces licenciés étaient Stanislas de Pleszow, Jean Wels de Posen et Jacques de Boxice. Le premier, peu connu, fut doyen des artistes, en 1462 et 1468, à titre de licencié en médecine; il mourut vers 1473[3]). Les deux autres ont laissé un nom moins obscur.

Jean Wels était un de ces nombreux Posnaniens qui, à cette époque, contribuèrent au progrès de la civilisation et des études[4]). Bachelier in artibus, conjointement avec Jacques de Boxice en 1458, sous le décanat d'André Grzymala, il devint maître en 1462/3. Il est dès lors attaché à la faculté des arts, et nous le voyons licencié en médecine en 1472. Il ne quitta probablement jamais le pays et n'acquit pas le doctorat[5]). En 1488, il est exempté par

[1]) Dlugosz, Hist. V, 555.

[2]) Acta Rect. n. 333. Il avait quatre fils qui l'année de son rectorat (1470) sont inscrits en tête de la liste des élèves de l'université.

[3]) Acta Rect. n. 277 (an 1473).

[4]) Muczkowski. De Pauli Paulirini viginti artium libro (1835) p. 11.

[5]) Miechowita dans sa chronique (1498) parlant de la mort de

l'université des devoirs de sa collégiature royale. Par conséquent, il la détenait encore cette année-là, c'est-à-dire qu'il faisait partie de la faculté des artistes où il était astreint à des cours aristotéliques. Il dut alors se procurer un remplaçant, ponere magistrum pro ipso laborantem [1]). Depuis longtemps il s'était vu forcé de partager son temps entre ses travaux universitaires et de tout aussi honorables occupations. Son savoir et son caractère l'avaient en effet désigné au choix du roi, comme précepteur des jeunes princes du sang. Nous ne savons s'il exerça cette charge en même temps que Dlugosz, ou seulement après la mort de ce dernier (1480) [2]). La bibliothèque jagellonienne lui doit quelques manuscrits médicaux et autres [3]). La ville de Cracovie lui est redevable d'un plus grand bienfait. Il était curé de S. Etienne. En qualité de médecin, il s'intéressait à la salubrité de la ville, et il acheta au Piasek un terrain pour y établir cimiterium extra urbem. Ce cimetière remplace désormais ceux qui entouraient les églises, au grand détriment de la santé publique [4]). Wels mourut en 1498. Dans son testament, écrit cette même année [5]), il demande au roi et aux princes Frédéric et Sigismond de vouloir veiller à l'exécution de ses dispositions. Il confie ce soin à ses élèves qui ne manqueront pas de s'en acquitter »pro suo vetusto et fideli servitio«.

Jacques, fils de Pierre de Boxice, s'inscrivit à l'uni-

Wels l'appelle licencié en médecine. Le texte des Acta Rect. n. 1113 (1487) dr. med. Joh. de Posnania se rapporte sans doute à un autre personnage.

[1]) Conclus. univ. année 1488.

[2]) Miechowita l'appelle: praeceptor et informator filiorum regis Casimiri.

[3]) Antidotaria, n. 777, 799. Le cod. 827 est semblable. La bibl. hérita de lui le livre fameux de Paul de Prague (cod. 257), les lettres de Cassiodore (n. 666).

[4]) Voir Miechowita l. c. Oettinger, Résumé de l'histoire de l'ancienne faculté de médecine, 95, Annales cracoviennes (1898) p. 15.

[5]) Archives de l'un. n. 11686.

versité de Cracovie en 1456. Nous avons parlé de ses études. Comme le précédent il se distingua plus au dehors qu'au dedans de l'école. Maître à la faculté des artistes, il en fut le doyen en 1469 et en 1473. Il étudiait en même temps la médecine; le discours que prononça Jean Gaszowiec, à l'occasion du baccalauréat en médecine de Pierre, nous est parvenu [1]). Il fut licencié en 1472. Mais il avait le dessein de s'élever encore dans la hiérarchie. En 1474, bachelier en théologie et chanoine de S. Florian, il obtient un congé pour effectuer un voyage à Rome et à Jérusalem, à la condition que »in reventu suo Italiae recipiet insignia doctoralia in medicinis« [2]). Il se met en route en 1475. Il reparaît à l'université en 1477, avec le titre de docteur en médecine; cependant en 1479, il sollicite un nouveau et plus long congé [3]). Vraisemblablement de graves devoirs l'obligeaient à quitter Cracovie; nous le retrouvons en effet en 1480 official et vicaire in spiritualibus de l'archevêque de Gniezno. A cette date il prie l'université de lui accorder in titulum et professionem la chancellerie de Posen et les revenus qui en découlaient [4]). A partir de ce moment, il reste à Gniezno où il occupe des fonctions élevées et ne revient plus à Cracovie [5]). Ce devait être un homme d'une instruction étendue, très accessible sans doute aux souffles de la renaissance. Nous n'en donnerons comme preuve que l'amitié que le liait à Callimaque. Celui-ci raconte que, dans le jardin de Jean Mirika à Cracovie, il lisait en compagnie de Jacques de Boxicze et de Nicolas Mergus de Nissa, »hommes érudits et éloquents«, l'histoire de Venise de Sabellicus, et rapporte la conversation qui

---

[1]) Codex jag. 126.

[2]) Conclus. univ. 1474.

[3]) Voir Conclus. domus maioris (1477), Concl. univ. (1479).

[4]) Tout cela est puisé dans les Conclus. univ. Voir aussi Ulanowski, Act. iud. eccles. p. 276, 278, 304. A la page 278 (avril 1480), il est désigné, comme theologiae professor, decretorum doctor.

[5]) Voir Korytkowski. Les archevêques de Gniezno II, 473, 478.

à ce propos s'engage entre eux au sujet des nations occidentales [1]. Dans ses poésies Callimaque célèbre Jacques, et les repas que donnait ce dernier, simples, il est vrai, mais assaisonnés d'esprit et d'agréables propos.

Me tua delectent parce ientacula sumpta,
In quibus est puris gratia mixta iocis.

Le séjour en Italie et les connaissances qu'il y acquit le recommandèrent sans doute à Callimaque; d'ailleurs il ne fut pas le seul médecin qui alors soit entré dans le parti de l'action et en soit devenu un coryphée.

Un autre médecin, Jean de Régulis, joua un rôle considérable à l'université même. C'était un gentilhomme mazovien des environs de Varsovie, appelé aussi haeres de Komorniki. Après avoir subi ses examens de maîtrise à Cracovie en 1468, il se rendit en Italie pour y continuer ses études. Il est déjà médecin en titre en 1475, et l'université lui mande de revenir dans le pays, comme elle l'avait fait autrefois pour Martin Krol. Dans l'assemblée universitaire tenue le 7 janvier 1475, Jean de Regulis est désigné pour le poste de lecteur ordinarius in medicinis, en conséquence de quoi il est confié au recteur la mission d'envoyer à l'élu, à Bologne, une lettre le rappelant à Cracovie, pour y occuper sa place et sa maison; en même temps Jacques de Boxicze, se rendant dans le Midi, est chargé de lui transmettre de vive voix les décisions du conseil [2]. Nous ne savons si Jean de Regulis obéit immédiatement à ces instances. Toutefois il est à Cracovie, doyen de la faculté de médecine, en 1478 [3]. Cependant les sujets de plaintes et de soucis n'avaient pas disparu. En 1480, l'université délibère de defectu lectoris medicinae, déplore

[1]) Callimaque: De his quae a Venetis tentata sunt, Persis ac Tartaris contra Turcos movendis. — Cette conversation eut lieu sans doute vers 1487. Voir Zeissberg, Poln. Geschichtsschreibung, 389.

[2]) Conclus. univ. 1475.

[3]) Acta rect. n. 654.

la longue absence, diutina absentia de Jean de Regulis et demande son retour; on s'adresse même dans ce but au roi Casimir en le priant de prendre en mains cette affaire. Jean de Regulis, il est vrai, n'avait pas quitté le pays; mais sa clientèle médicale l'arrachait continuellement à sa chaire. Les mêmes doléances se renouvellent quelques années après: en 1498 l'université dans une séance de son conseil, s'occupe de la rétribution de ce professeur, en souffrance depuis trois trimestres, exprime le regret de le voir si longtemps absent (dudum absens), et décide que le traitement sera payé au lecteur »qui enseigne en sa place«; en outre il sera adressé une requête au roi et au cardinal Frédéric, les priant de hâter la rentrée à l'université de ce professeur [1]). Jean de Regulis, consul de Cracovie, échevin, puis bourgmestre de la ville, se voyait sans aucun doute entraîné à ces négligences par ses lourdes fonctions civiques. Mais le mal venait surtout de ce qu'on prétendait suffire à toutes les nécessités de l'enseignement médical avec un seul maître. Ce maître à chaque instant était forcé de quitter l'université et d'abandonner son cours; comme il était aussi doyen de la faculté, l'administration de cette faculté avait de plus à souffrir de ces interruptions réitérées. Aussi les médecins incorporés à l'université se plaignirent-ils en 1492 de ce que le décanat était toujours exercé par le même et n'était pas donné à tour de rôle (qui ab uno continue administratur et non per vices distribuitur). On rendit alors le décanat accessible à tous les incorporati, même ne faisant pas de cours (non obstante quod iidem doctores actu legentes non essent) [2]).

---

[1]) Tout cela d'après les Concl. un. de 1480, 1498. Jean de Regulis jouissait de toute la confiance des grands seigneurs polonais, Jean Sapieha, palatin de Podlachie, lui fit présent d'un jardin près la porte S. Nicolas, «dono et gratuito ex mera sua liberalitate». Voir Majer: Renseignements sur la vie des professeurs de la faculté de médecine de l'université jagellonienne (1862) p. 19.

[2]) Concl. univ. 1492.

Dans cette réclamation il était parlé des médecins déjà nombreux à Cracovie. Effectivement nous trouvons alors une longue liste d'adeptes de l'art médical, liés à l'université plus ou moins étroitement, simples incorporati, ou donnant temporairement quelques leçons. Parmi eux il y avait beaucoup d'étrangers. Blaise de Wittenberg, par exemple, arrive à Cracovie en 1487, avec le titre de docteur en médecine [1]), mais ne remplit la formalité d'incorporation qu'en 1498; il donna à cette occasion un somptueux festin (collationem notabilem disposuit). Nous ignorons si après s'être inscrit parmi les docteurs reconnus par l'université (locum in ordine recepit) [2]), il eut quelque occupation à l'école. En 1476, à Gniezno, nous rencontrons Jean fils de Jérôme de Bâle, faisant un singulier contrat au sujet de la cécité de noble dame Anne Modliszewska. Si la malade recouvrait la vue, il recevrait douze florins; en cas d'insuccès il devrait restituer les sommes qu'il avait touchées [3]). Plus tard, en 1488, il s'incorpore à l'université de Cracovie où nous le retrouvons comme témoin devant le tribunal rectoral en 1494 [4]). L'année même où s'incorporait Jean de Bâle, un autre médecin, originaire de Cracovie, Jean Ursinus, faisait un discours à l'université pro loco inter doctores adipiscendo. Nous connaissons ce nom que nous rencontrerons encore. Le discours en question, prononcé le 15 décembre 1488, est un curieux manifeste du progrès, un moment de l'humanisme en médecine [5]). Ce jeune Esculape, élevé à Padoue, dans sa harangue rompt des lances en l'honneur de la science médicale. Il parle des débuts de cette science, de son utilité, et s'adressant enfin aux auditeurs — et c'était l'élite de Cracovie —

---

[1]) Acta Rect. 1105. C'est peut-être le même qui, en 1471, devint bachelier et, en 1480, maître ès arts à Cracovie.

[2]) Conclus. univ. 1498.

[3]) Acta iudicii eccles. (Ulanowski) p. 276.

[4]) Acta rect. 1644.

[5]) Jo. Ursini, Modus epistolandi, Crac. 1522.

il les engage à étudier avec ardeur, à s'intéresser à la médecine.

Il classe les medici en rationales et empirici. Les premiers tendent à découvrir les causes des maladies, ils considèrent l'autopsie comme nécessaire; les autres se bornent à des observations expérimentales, pratiques, mais sans base scientifique. Il s'étonne de ce qu'un homme qui n'a jamais fait de dissection, qui, d'un autre côté, ignore complètement la philosophie ancienne et la littérature latine, ose s'adonner au noble art médical. Il fait ensuite l'éloge des maîtres de cette science, à partir de Galien jusqu'aux temps modernes, et, à ce propos, célèbre ses professeurs Pierre Rocobonella et François Bencio, fils d'Hugo, autrefois fameux à Padoue. Enfin il se plaint de la parcimonie de la cité et des particuliers à l'égard de la médecine. C'est à cette cause qu'il faut attribuer »le manque de maîtres éminents à la faculté de notre temps«. Il en est tout différemment à Venise »civitas locupletissima, nobilissima, optima« où la médecine est honorée et cultivée. Naguère l'orateur était à Venise, et le souvenir de ce séjour se traduit en un chaleureux hommage à la reine de l'Adriatique. Ce discours est très caractéristique pour l'époque où il fut prononcé. Il met en relief les deux motifs pour lesquels la médecine devint florissante à la fin du XV-e siècle et au commencement du XVI-e, c'est-à-dire l'amour des classiques et l'éducation de l'oeil, de l'intelligence par d'incessantes observations personnelles [1]). Jean Ursinus qui appartenait à la bourgeoisie allemande de Cracovie, fut donc un des pionniers les plus hardis de la première heure de la renaissance.

C'est un médecin qui est recteur la première année du XVI-e siècle. Depuis le rectorat de Pierre Gaszowiec, en 1470, ces hautes fonctions n'avaient pas été remplies par un membre de la faculté de médecine. Jean de Re-

---

[1]) Haeser, Geschichte der Medicin I, 378.

gulis y est porté en 1500, et, à partir de cette époque, les médecins se succèdent à brefs intervalles à la tête de l'université, en 1501, 1502, 1505, 1507, 1508, 1510, 1511, 1512. Il n'en faut pas plus pour témoigner de l'importance croissante que la médecine avait prise au studium; cette faculté si négligée s'animait enfin et s'affirmait. Remarquons que, encore dans les dix dernières années du XV-e siècle, trois doyens seulement, à l'exclusion de celui de la médecine, siégeaient au conseil et au tribunal universitaires [1]). Pour modifier cette situation, pour relever cette faculté dédaignée du peu de considération où elle était tenue, il avait fallu des hommes de valeur et d'énergiques efforts. D'ailleurs le temps était venu où la médecine allait partout faire d'immenses progrès, et en Pologne, il se rencontra un homme, actif, instruit, plein d'ardeur et habile à la communiquer, cette ardeur, à son entourage, à infuser la force aux organismes qui en avaient besoin. Mathias de Miechów (Miechowita) fut une des personnalités les plus marquantes de cette époque; c'était un des savants les plus incontestés de notre pays, et de plus, une des plus nobles intelligences qui aient travaillé au développement de l'université, à la grandeur de la patrie. Médecin de profession, il cultivait aussi une autre muse, celle qui doit être la maîtresse et le guide de la vie, l'histoire: successeur de Dlugosz descendu dans la tombe en 1480, il fut digne de son illustre devancier. Bien plus, il sut joindre des actes élevés à ses paroles de flamme.

Fils de parents pauvres, il naquit en 1457 et s'inscrivit à l'université de Cracovie en 1473, y fut reçu bachelier en 1476, et maître ès arts en 1479. Peu après, il part pour aller étudier la médecine à l'étranger. Il passa suc-

---

[1]) Ceci se passa, d'après les Acta rect. le 11 août 1490, le 18 février 1492, le 19 février 1495. Nous lisons à cette dernière date: convocatis decanis trium facultatum, theologiae, canonicae et artisticae, ad quos finaliter pertinet omnes differentias.... determinare. (Wislocki, n. 1752).

cessivement à Prague, à Padoue, à Florence; il est à Mirandole en 1485. Nous ignorons où il acquit ses grades doctoraux; il est toutefois probable que c'est à Padoue que lui fut conféré le titre de docteur[1]). De retour à Cracovie en 1485, il s'y établit définitivement, et ne le quitte qu'une seule fois pour un court voyage à Rome, à l'occasion du jubilé de 1499.

Son nom figure pour la première fois au Liber diligentiarum à la date de 1500; il fait des cours de médecine jusqu'en 1505. Nous n'avons pu découvrir s'il enseigna jamais à la faculté des artistes, ni s'il continua ses cours de médecine après 1505. Très compétent administrateur, il fut appelé au rectorat en 1501, 1505, 1507, 1511 1512 et trois semestres de suite en 1518—19. L'ordre et le mouvement signalent ces années; les actes, parfaitement tenus, contiennent plusieurs dispositions réformatrices de grande portée. Miechowita n'épargnait point sa peine et trouvait temps pour tout. Aucun détail ne lui paraissait négligeable, et c'est ainsi qu'il introduisit partout la plus parfaite régularité. En 1507—8, il fait adopter un édit contre les fréquentes assistances des professeurs aux enterrements, aux cérémonies religieuses; en 1512, il supprime les festins qu'on avait l'habitude de donner lors des promotions et en fait assigner les frais au profit d'oeuvres utiles à l'université. Enfin il crée, en 1505, une nouvelle chaire de médecine. Cette collégiature projetée en 1497 et pour laquelle Miechowita fit les premières démarches en 1503, ne fut définitivement constituée que deux ans après[2]). Et la ville et la grande école en devaient tirer des avantages. La ville emprunta alors à Miechowita une somme de 600 florins et s'engagea à payer annuellement 20 marcs au nouveau chargé de cours qui secon-

---

[1]) Voir sur ces voyages Bostel, La prohibition de Miechowita (1884), p. 6.

[2]) Monum. med. aevi T. VII. (Cod. civ. Crac.) p. 716, 719, 760. Cod. univ. Crac. III, p. 231.

derait et au besoin remplacerait l'unique lecteur remunéré jusque là à l'université. Les conseillers municipaux choisiront et institueront ce collégial qui sera tenu de remplir consciencieusement ses devoirs et de prêter le secours de ses conseils à tous qui s'adresseront à lui. En cas d'incapacité, il peut être destitué. L'âme charitable du fondateur se révèle dans ce dernier détail: le médecin en question devra soigner gratuitement un malade pauvre par semaine.

Cette acquisition était fort importante pour l'université; à partir de 1503, la liste des cours porte presque régulièrement deux leçons de médecin, ce qui par le passé n'avait eu lieu que rarement et tout à fait par exception. Des décrets ultérieurs décidèrent qu'un des deux médecins s'occuperait de la théorie, tandis que l'autre en démontrerait l'application.

Miechowita ne s'en tint pas à ces améliorations: il construisit et restaura des écoles publiques à Cracovie, celles de S. Anne, de S. Etienne, de S. Florian, de Tous-les-Saints; il fit édifier un hôpital à Miechów, sa ville natale[1]). La fortune que son travail lui avait acquise fit face à toutes ces dépenses; il etait le père des indigents et des orphelins. Sa clientèle augmentait aussi chaque jour; en 1515, il est cité dans les conclusiones comme médecin en chef de la cité. Dans ses dernières années, il s'occupa de la construction d'une »librairie« et d'une horloge pour le collegium majus, prodiguant les largesses pour assurer le succès de cette entreprise; en outre, en 1522, il enrichit la dotation attribuée à la chaire astrologique de Martin Król; nous reviendrons sur ce dernier bienfait.

Aussi l'année suivante sa mort fut-elle pleurée par tout le pays; ce fut un deuil universel; les pauvres per-

---

[1]) Voir Lib. prom 79 et 85. Concl. univ. 1543: propriis impensis eandem scholam (st. Annae) erexit. Voir en outre Arch. de l'univ. n. 9150 et 12, 278.

daient leur père, la ville un médecin zélé et expérimenté, l'université un bienfaiteur — universitatis Cracoviensis columna — tous enfin un homme éminent. Il fut inhumé au château, dans la chapelle des Szafraniec, en présence des quatre évêques Konarski, Tomicki, Krzycki et Jean Amicinus, ce dernier évêque de Laodicée, avec un grand concours de dignitaires. Nicolas de Wieliczka, docteur en médecine, élevé à Bologne aux frais de Miechowita, composa en son honneur une épitaphe qui ne nous est point parvenue [1]). Avec lui descendit au tombeau un maître incomparable, le dernier grand savant de l'université dans la période de fondation. Son testament que nous possédons encore [2]), est un modèle de ce bon ordre qu'il introduisit partout, que partout il fit fleurir. Chacune des dernières volontés du testateur y est spécifiée clairement, et nous y voyons un catalogue bien dressée de sa riche bibliothèque, comprenant des ouvrages de toutes sortes. Dans tous ces documents, on reconnaît la main vigilante et ferme qui sut agir avec tant de sagesse et d'énergie.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ses nombreux écrits. Il publia touchant la médecine quelques petits ouvrages et nommément »Contra saevam pestem regimen (Crac. Haller 1508) et De sanguinis missione (1508). Son travail le plus considérable porte le titre de: Conservatio sanitatis; il vit le jour en 1512; nous y trouvons de fort curieuses prescriptions hygiéniques sur les habitations et l'alimentation [3]). Mais ses oeuvres historiques ont une plus grande valeur. La Descriptio Sarmatiarum (1521) est un vaste tableau géographique et ethnographique embrassant tous les territoires entre la Vistule et la mer Caspienne [4]). Cependant son meilleur titre de gloire est sa Chronique écrite pour »élever l'esprit des jeunes gens« et présentant

[1]) Voir Lib. prom. 80.
[2]) Archives de l'univ. 12, 612.
[3]) Voir Gonsiorowski, Recueil de renseignements etc. I, 179.
[4]) Voir Wiszniewski, Hist. lit. VII, 527.

l'histoire de Pologne, des origines à 1506. C'est la première histoire polonaise vulgarisée par l'imprimerie (1519 et 1521) et malgré les erreurs et les conjectures hasardées qu'elle renferme, elle n'en est pas moins le fruit d'un labeur attentif et sérieux [1]).

Citons encore quelques médecins parmi ceux qui au commencement du XVI-e siècle furent en fonctions à l'université et y secondèrent les tentatives réformatrices de Miechowita. Albert de Szamotuły, surnommé Krypa, fut bachelier en 1485, et maître, en 1488; Stanislas Biel de Nowemiasto, son élève, en parle avec une vive reconnaissance. Albert fut pendant longtemps professeur à la faculté de philosophie où il s'occupa principalement d'Aristote; il devint médecin vers la fin du siècle. Le Liber promotionum le cite comme médecin de la reine de Pologne, Elisabeth, décédée en 1505; dans les actes universitaires de cette même année il porte le titre de docteur. Il mourut prématurément en 1507 [2]). Par son testament il fit des dons nombreux à ses amis et à la grande école. Les concitoyens l'honorèrent de leurs regrets et semèrent sur sa tombe toute une couronne de poétiques louanges [3]).

Adam de Bochyn (sans doute Bochen) près de Lowicz, appelé aussi Adam de Lowicz laissa à l'université de Cracovie une trace plus profonde. En 1510, 1511, au moment où la médecine se relève et prospère, il est recteur pendant toute une année et signale son administration par de sages réformes. Il s'était inscrit à l'université en 1486, avait été promu bachelier en 1488 et maître ès arts en 1492. Il donna alors quelques leçons, puis bientôt

---

[1]) Michowita a encore laissé des suppléments aux biographies des évêques de Cracovie de Dlugosz. Wiszniewski. Hist. lit. VIII. 160.

[2]) Voir Cod. univ. IV, 9. Oettinger, Résumé de l'histoire de l'ancienne faculté de médecine, p. 78.

[3]) Pièce de vers de Paul de Krosno (Jezienicki, Archives littéraires IX, 279); une autre pièce anonyme dans le recueil des poésies de Krzycki (ed. Morawski p. 186).

alla étudier la médecine à l'étranger. Revenu en Pologne, il se soumet à l'examen de confirmation de l'université, reçoit le doctorat et cet évènement est le prétexte d'une pompeuse et mémorable solennité, à laquelle le roi Jean Albrecht et son frère Alexandre sont présents, voulant honorer ainsi le médecin particulier de la cour[1]). Sous Alexandre, Adam de Lowicz conserve ce titre; en reconnaissance de ses services, ce souverain lui donne en 1504 une maison rue S. Anne[2]). Le roi Sigismond plus tard lui continue sa confiance et son affection: il le reçoit à sa table, s'entretient volontiers avec lui, ainsi qu'Adam le rapporte avec une éloquente gratitude[3]).

Il était fort lié avec Jean de Stobnica qui lui dédia, en reconnaissance de ses bienfaits, l'ouvrage: Leonis Aretini in moralem disciplinam introductio (1511). Adam répondit à ces louanges par des plaisanteries; aime-moi sans mesure, mais loue-moi avec mesure; il dédia lui-même à Jean un judicium de scientiis[4]) (1515) qui malheureusement ne nous est pas parvenu. Nous disons »malheureusement«, car un autre ouvrage d'Adam éveille toute notre curiosité à son sujet, il prouve avec éclat que ce médecin était un écrivain fort original, tout inspiré par les généreuses idées qui passionnaient les esprits aux confins de ces deux siècles. En 1507 il publia un opuscule où un homme marié, un célibataire, un prêtre et un moine se

---

[1]) Wislocki, Liber dilig. p. 357.

[2]) Mon. medii aevi T. VII, p. 642. Voir dans Pawinski, Liber Quitantiarum Alex. regis (1897) p. 136 et 149, d'autres présents faits à Adam par Alexandre.

[3]) Dans le livre Dialogus de quattuor statuum... contentione. Czacki a écrit sur un exemplaire (Ossolinski) de cet ouvrage qu'Adam fut le médecin de la reine Hélène qui le destitua pour le remplacer par des praticiens ruthènes. De hoc Adamo — ajoute Czacki — pater Helenae conquestus est in epistola ad Sigismundum Primum.

[4]) Majer. Détails sur la vie des professeurs de la faculté de médecine p. 5.

disputent la primauté [1]). L'auteur soumet son travail à la critique littéraire de Mathias Drzewicki, évêque de Przemysl, par une lettre datée de Troki (1507); il l'avait dédié au roi de Pologne Sigismond. Il dit dans cette lettre que dans les loisirs que lui laissent ses occupations médicales, il s'essaya à sacrifier à »des Muses légères«. Cet entretien est tout inspiré de Platon; on y sent aussi passer le souffle de la renaissance, ne serait-ce que dans cette affirmation: »maintenant des arts nouveaux sont nés qui rendent les esprits plus policés et plus éloquents«. Dans la discussion qu'ont entre eux le prêtre et l'homme marié, on est frappé du ton hardi avec lequel ce dernier dévoile les fautes du clergé et lui fait même le reproche de phariséisme. Les dieux de l'Olympe assistent à ces débats, enfin Mercure prononce la sentence reconnaissant à l'état de mariage la supériorité sur les autres.

Le mouvement de progrès se dessinait à peine à la fin du XV-e siècle; il s'accusa au contraire avec force sous le règne de Sigismond-le-Vieux. La cour du roi est encombrée de médecins polonais et étrangers. Citons Albert de Posen, André de Valentiis de Modène, le célèbre anatomiste juif Amatus, originaire du Portugal, enfin Jean Benedicti Solpha de Lusace. Ce dernier se fit un nom connu, par ses nombreux ouvrages sur le morbus gallicus et le sudor anglicus [2]). L'université prenait simultanément, en 1525 et 1526, quelques décisions touchant la réforme de la faculté de médecine; en 1527 eut lieu la première promotion solennelle de trois docteurs à Cracovie; enfin neuf ans après parut tout un recueil de lois et ré-

---

[1]) Adami Poloni Dyalogus de quattuor statuum ob assequendam immortalitatem contentione.

[2]) Voir au sujet de ces médecins Gonsiorowski, Recueil de renseignements sur l'hist. de l'art médical en Pologne 1, 188; Majer, l. c.; sur Jean Benedicti Haeser, Lehrbuch der Gesch. der Medicin (2) II, 215.

glements pour la faculté de médecine[1]). C'était le couronnement de toutes les améliorations et créations effectuées à la faculté restaurée.

Nous ne nous étendrons pas sur ces règlements; nous avons seulement voulu mettre en lumière les hommes qui, par leurs incessants travaux, les avaient préparés, rendus possibles. Tous nos lecteurs ont sans doute été frappés de voir combien les médecins de Cracovie étaient de fervents disciples de la renaissance dont les idées les animaient et les poussaient à l'action. Ce même phénomène a été constaté à peu près partout. Les médecins en général faisaient leurs études en Italie et en rapportaient des semences de progrès; de plus, beaucoup d'étrangers exerçaient cet art à Cracovie. Nous en avons mentionné plusieurs; ajoutons encore ici l'Italien Constanzo Claretti de Cancellieri, né à Pistoie, docteur à Bologne en 1505, »litteris et graecis et latinis eruditissimus«. Il ne tarda pas à s'établir à Cracovie, à s'y inscrire au registre matricule de l'université et à y faire une vive propagande en faveur de la renaissance.

C'est ainsi que de tous côtés coulaient vers le Nord des torrents de lumière qui devaient submerger sous leurs ondes ces forteresses médiévales qu'étaient les universités et entre autres l'université de Cracovie.

---

[1]) Voir Majer, Quelques détails sur la vie des professeurs de la faculté de médecine de l'université de Cracovie (Cracovie 1839)

HISTOIRE

DE

L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE

MOYEN AGE ET RENAISSANCE

PAR

CASIMIR MORAWSKI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ

TRADUCTION

DE

P. RONGIER

LECTEUR EN LANGUE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ.

VOL. III.

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS
82. Rue Bonaparte 82.

CRACOVIE
G. GEBETHNER ET COMP.
23, Rynek główny 23.

1905.

HISTOIRE

DE

L'UNIVERSITE DE CRACOVIE.

HISTOIRE

DE

L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE

MOYEN AGE ET RENAISSANCE

PAR

CASIMIR MORAWSKI

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ

TRADUCTION

DE

P. RONGIER

LECTEUR EN LANGUE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ.

VOL. III.

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS
82, Rue Bonaparte 82.

CRACOVIE
G. GEBETHNER ET COMP.
23, Rynek główny 23.

1905.

IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE III.

Aux confins de deux siècles. L'humanisme et l'université.

I.

La Pologne sous Casimir Jagellon. — Politique à l'égard de la Hongrie et de la Bohème. — La Pologne est le premier Etat de l'Orient. — La cour. — Dlugosz et l'éducation des princes du sang. — Callimaque, leur second précepteur. — Fruit de cette collaboration.

Dans la seconde moitié du XV-e siècle la Pologne conquiert le premier rang parmi les nations orientales. Ce fut une époque de vastes et glorieux desseins, où conjointement avec la grandeur politique, s'accrut la grandeur scientifique et civilisatrice de la nation. Cracovie est devenu un brillant foyer intellectuel, un large asile de la pensée, rayonnant sur l'Orient et l'Occident; il a repris à Prague le sceptre que l'antique cité et sa vieille université portaient à la fin du siècle précédent. Comme Prague l'avait fait alors, il attire des savants du Midi et de l'Occident, qui transportent dans ses murs les agitations, les espérances et les angoisses des esprits. Dans les rues de la ville on entend toutes les langues; l'Italien raffiné, fleur de la civilisation du temps, s'y coudoie avec l'enfant des brumes septentrionales à qui viennent de se

réveler les brillantes lueurs du soleil, après une aurore pleine de promesses; l'Allemand rivalise avec le Polonais dans cette course vers les clartés nouvelles, vers les conquêtes du savoir.

Le long règne de Casimir Jagellon fit de la Pologne une des grandes puissances de l'Europe. Le souverain se trouve mêlé de près ou de loin à toutes les questions, à tous les conflits de la politique contemporaine; rois, empereur, pape, cherchent à gagner l'amitié ou la bienveillance du potentat oriental. Casimir Jagellon, il est vrai, est infatigable à conserver, à accroître cette puissance; il veut assurer à ses nombreux enfants un magnifique avenir, dont la splendeur rejaillirait sur la Pologne et la famille des Jagellons. »Evehendis ad regna filiis studiosissimus« dit à son sujet l'historien Wapowski [1]). Il est secondé dans sa tâche ambitieuse par sa femme, Elisabeth d'Autriche, »fille et mère de rois«; enfin il est stimulé dans ces visées grandioses par le célèbre humaniste Callimaque que la destinée avait forcé d'abandonner l'Italie pour émigrer dans le Nord.

De même que la première moitié du règne de Casimir Jagellon avait été absorbée par l'abaissement de l'Ordre teutonique et la conquête de la Prusse, la seconde se passa dans les luttes pour le trône des pays voisins, la Hongrie et la Bohème. A la mort de Ladislas-le-Posthume, souverain de ces Etats, Casimir, époux d'Elisabeth, soeur de ce prince, fit valoir les vieux droits des Jagellons sur ces royaumes, en faveur de Ladislas, son fils aîné. Cependant ces droits ne furent pas immédiatement reconnus. Les deux peuples sans monarque placent à leur tête, la Hongrie, Mathias Corvin Hunyady, la Bohème, Georges de Podiebrad. Alors commence une campagne diplomatique remplie de surprises: la Pologne, l'Empereur, le Souverain-Pontife s'immiscent dans les affaires bohèmes et

---

[1]) Scriptores rer. Pol. II, 13.

hongroises; à chaque instant surgissent de nouvelles coalitions et les grands intérêts européens se heurtent à des ambitions personnelles, et, le plus souvent leur cèdent le pas. Les papes songent sans cesse à une croisade générale contre les Turcs; dans ce but, ils envoient des nonces en Orient afin d'incliner, tantôt Mathias Corvin, tantôt le roi de Pologne, à se mettre à la tête de cette grande expédition si désirée; d'un autre côté le hussitisme de Podiebrad lui aliène la cour de Rome. Les Habsbourgs et les Jagellons convoitent l'héritage de ces souverains élus. Mathias Corvin domine de son génie et de ses triomphes toutes ces compétitions, et, la République lui semblant la plus menaçante, il se fait l'implacable adversaire de la politique jagellonienne, contracte alliance avec tous les ennemis de la Pologne, pour combattre les projets de cette dernière, pour lui susciter les plus périlleux embarras. Nous ne décrirons pas toutes les alternatives de ces longs conflits. En définitive, la sagesse patiente de Casimir Jagellon l'emporta: il parvint au but qu'il s'était assigné. A la mort de Podiebrad (1471), Ladislas, fils aîné du roi de Pologne, monte sur le trône de Bohème; en revanche, la même année le jeune Casimir échoue complètement dans la campagne entreprise pour conquérir la couronne de Hongrie. Mathias Corvin ne meurt qu'en 1490. Jean Olbracht revendique sa succession; son frère, Ladislas de Bohème y prétend aussi et remporte la victoire. Dès ce moment lui appartiennent les sceptres des deux royaumes, pour lesquels le centre de l'Europe avait été ensanglanté pendant si longtemps.

Les Jagellons sont alors au faîte de la puissance et la Pologne étend au loin, bien au delà de ses frontières, une influence incontestée. Les vastes desseins d'Oleśnicki qu'Enéas Silvius trouvait présomptueux, irréalisables, et dont il blâmait l'orgueilleuse audace s'étaient réalisés à la fin du siècle. Ces succès de la politique des Jagellons et de la Pologne, expliquent le prestige de ce pays. C'était

la plus grande monarchie orientale; elle était même sur le point de se mettre à la tête de toute la Slavie, d'y exercer l'hégémonie la plus décisive. »Gemeinschaft des Gezunges«, la parenté des langues avait été alléguée avec force pour appuyer les revendications des Jagellons à la couronne de Bohème.

C'est à la cour de Casimir Jagellon que naquirent, c'est de là que se répandirent les idées les plus fécondes pour la politique de l'Orient. Sur le trône siégait un prince portant la triple couronne de la grandeur, de la majesté et de la bonté; à ses côtés rayonnait Elisabeth d'Autriche, dont Enéas Silvius avait surveillé l'éducation, femme réunissant en une seule personne, comme s'exprimaient les humanistes, l'origine royale, la situation royale, et des ambitions royales pour ses fils, nombreuse lignée disciplinée et formée par la sollicitude la plus assidue de ses illustres parents. Ils avaient en effet été mis entre les mains de maîtres qui, soit par la noblesse du caractère, soit par l'intelligence, étaient tout à fait supérieurs. C'était d'abord Długosz qui dès 1467 avait été nommé directeur des études et précepteur des enfants royaux. C'est lui qui fit pénétrer dans leurs âmes un ardent amour pour la patrie, pour son passé qu'il connaissait si bien et dans lequel il puisait pour eux des leçons et des exemples; c'est lui qui leur inspira l'attachement à la vertu, leur inculqua les principes de droiture et d'équité qui régnèrent désormais dans ces jeunes coeurs. Jusqu'à son dernier souffle, en 1480 Długosz se consacra à cette grande tâche, ne l'interrompant que par des travaux littéraires ou des missions diplomatiques. La sérénité d'âme, la profonde honnêteté de l'historien se retrouvent surtout dans le second des fils du roi, Casimir, qui, en 1484, échangea sa couronne terrestre pour l'auréole immortelle des bienheureux.

Son frère cadet, le cardinal Frédéric, disait souvent que les princes bons sont plus rares que les princes instruits. Cette instruction d'après les nouvelles doctrines,

mettant les poètes au premier plan, fut donnée à ces jeunes gens par Philippe Callimaque Buonaccorsi qui arriva en 1471 à la cour de Pologne. Il y apportait, outre sa grande culture intellectuelle, l'expérience de la politique acquise en Italie et se proposait d'initier les fils du roi de Pologne à cet art si subtil et si difficile. Długosz fut donc en rapports suivis avec ce représentant de la sagesse étrangère, laquelle avait jusque là peu entamé le Nord de l'Europe. Deux mondes, deux civilisations se trouvèrent ainsi en présence: l'une indigène, écoutant la voix des siècles écoulés, l'autre au contraire enthousiaste des découvertes contemporaines, les regards fixés sur le présent ou tournés vers l'avenir. La foi si vive de Długosz allait se heurter à un homme que la colère du pape venait de chasser de Rome, pour lequel il n'existait en politique aucune autorité, aucune chose sacrée et qui avec un sceptique sourire disséquait tout sous le scalpel de la froide raison et de la réflexion. Des hauteurs du passé celui-là s'adressait à ses élèves, tandis que celui-ci leur parlait au nom du progrès et de l'Italie qui avait précédé la Pologne avec tant d'éclat dans la voie où cette dernière hasardait timidement ses premiers pas.

L'entente dut sans doute être souvent troublée entre eux. Certainement Długosz se demanda bien des fois avec crainte si son collaborateur nourrissait ses disciples de fruits bien mûrs et si l'esprit des enfants était, lui aussi, assez mûr pour digérer ces aliments exotiques. Dans son histoire il ne parle de Callimaque qu'une seule fois, et encore n'est-ce qu'incidemment [1]; toutefois il est probable que les conflits ne dégénérèrent pas en opposition ouverte et que l'aménité bien connue de Długosz éloigna tout grave désaccord. Callimaque est prodigue de louanges à l'égard de son collègue; dans ses vers, il le compare à un Orphée qui n'émeut pas des rocs, mais des

[1]) Hist. V, 654.

hommes. Le vieil historien polonais en revanche demandait à l'humaniste italien une épitaphe pour le jeune Jean Długosz, et tous les deux rivalisaient d'ardeur à transformer la politique polonaise et à former au bien leurs élèves. On cite encore, comme troisième maître des princes, le médecin Jean Wels; mais le rôle de ce savant fut sans doute bien effacé, en comparaison de celui que jouèrent les deux célèbres personnages à qui on l'avait adjoint.

Les princes »bons«, lettrés, instruits allaient maintenant quitter l'école [1]). Ladislas, le premier, appelé sur une arène aux horizons étendus, échappa à la tutelle de ses maîtres. Il y porta cette bonté jagellonienne qui ne savait point refuser et qui le fit surnommer par son peuple »kral dobre« le bon roi. Nous avons déjà parlé du second, Casimir. Le troisième, Jean Olbracht avait fait naître les plus grandes espérances chez ses maîtres, en particulier chez les humanistes. Rien pour lui n'était ardu à apprendre, et son insatiable curiosité embrassait tout, comprenait tout. Quand il monta sur le trône, les représentants des nouveautés saluèrent en lui le souverain selon leur pensée. Malheureusement la fermeté du caractère et de la volonté n'égalèrent pas chez ce prince la vivacité de l'intelligence. Son frère, plus jeune, Alexandre était loin d'être si richement doué et, entraîné par ses penchants ruthènes, il se détourna plus tard du mouvement des esprits à l'Occident. Les deux derniers frères enfin, Sigismond et Frédéric, l'un né en 1467, l'autre en 1468, ne furent que fort peu de temps sous la direction de Długosz. Les humanistes parlent de Frédéric avec une admiration exagérée. Dans cette nature passionnée, sans frein, l'éducation nouvelle jeta des ferments que ne suffirent à étouffer ni la volonté, ni la haute situation ecclésiastique qu'il occupa. Il mourut,

---

[1]) On leur enseigna la rhétorique, ainsi qu'en témoignent les discours prononcés par les princes en diverses solennités. Cod. epist. I, 2, 338.

épuisé, en 1503, jeune encore, de même que ses frères Casimir, Olbracht et Alexandre. Et celui dont les commencements furent les plus pénibles, celui sur lequel on comptait le moins, Sigismond devint le plus brillant prince de la famille, gouverna le pays pendant une longue suite d'années, avec mesure et sagesse, avec une forte santé de corps et d'esprit. Olbracht, Alexandre et Frédéric au contraire, moins vigoureux, moins pondérés, n'eurent point cet heureux équilibre de forces physiques et morales; ces plantes frêles avaient germé sur un sol mal préparé, avaient hâtivement poussé sous un trop intense soleil. C'est ainsi que souvent la Renaissance, par ses violentes poussées de sève, brisa les êtres trop débiles pour en vivre.

II.

Philippe Buonaccorsi Callimaque. — Ses voyages dans le Nord et son arrivée en Pologne. — Florentins à Cracovie, les Thedaldi. — Débuts du séjour de Callimaque en Pologne, protection de Grégoire de Sanok. — Après la mort de Paul II, Callimaque rentre en grâce; il reste à Cracovie. — Il devient précepteur des princes. — Politique antiottomane de Callimaque et de la Pologne à cette époque. — Jean Olbracht, élève favori de Callimaque. — Adversaires de Callimaque. — Il se fait le défenseur des juifs. — Son rôle social. — Amitiés et relations. — Pierre de Bnin, son caractère et son esprit. — Mathias Drzewicki, le plus fidèle élève de Callimaque. — Rapports de société dans ce cercle. — Mirica, Jacques de Boxice. — Importance civilisatrice de Callimaque.

Le venue de Callimaque en Pologne fut un évènement considérable pour ce pays, et gros de conséquences pour la cour. Philippe Buonaccorsi, né à S. Gimignano en 1438 [1]), s'enrola de bonne heure dans le groupe des humanistes romains qui gravitait sous le pontificat de Paul II autour de Pomponio Leto, à l'académie dont les membres portaient tous des noms grecs ou latins et rêvaient de ressusciter le monde payen et les moeurs républicaines. Le christianisme était, sinon dédaigné, du moins pris fort à la légère parmi ces lettrés. En revanche, la philosophie de Platon y trouvait de fanatiques adeptes.

---

[1]) M. le comte Sierakowski a eu la bonté de copier pour nous à la Biblioteca Communale de S. Gimignano (Lettere C) la note suivante: D. Calimacus pierj de Bonacursis naque 11 di Maggio 1438.

C'est de ce milieu que la destinée arracha Callimaque en 1468 pour le transporter en Pologne. Nous n'entrerons pas ici dans tous les détails de cette existence orageuse [1]. Il s'enfuit devant le courroux de Paul II, gagna d'abord l'Orient, toucha à Chios, à Chypre, et parvint à Constantinople. Il fut donc à même d'étudier de près le monstre qui terrorisait tout l'Occident chrétien et qu'il passa presque le restant de sa vie à combattre. Il dirigea ensuite ses pas errants vers la Pologne où il arriva vraisemblablement en 1469. On ignore à quelle impulsion il obéissait en se dirigeant de ce côté. Il n'est pourtant pas téméraire de croire qu'attiré par la renommée subitement accrue de ce jeune royaume, il vint chercher un sûr asile contre le ressentiment du Saint-Siège, auprès du puissant monarque polonais. Il est fort probable que des raisons toutes privées pesèrent aussi sur ses résolutions.

Florence entretenait depuis longtemps des rapports commerciaux avec la Pologne; dès la fin du XIV-e siècle, elle importait dans ce pays des draps qui pouvaient aller de pair avec les célèbres étoffes flamandes. Des marchands florentins ouvrirent à Cracovie des boutiques et des comptoirs, attirés par l'espoir d'y faire rapidement fortune, chose aisée en Pologne — Polonia aurifodina advenarum. Parmi ces immigrants se trouvaient, vers la fin du XV-e siècle, quelques membres de famille Thedaldi, proches parents de Callimaque. L'un de ces Thedaldi, Jean, dirigeait en 1488 les salines de Wieliczka; un autre, Ainolfo, exerça longtemps le négoce en Pologne, y fut aussi directeur royal des salines, et mourut même dans sa patrie d'adoption [2]. Callimaque est fort étroitement lié avec cet Ainolfo,

[1]) Voir là-dessus Zeissberg. Poln. Geschichtsschreibung 349; le même, Kleinere Geschichtsquellen Polens, Vienne 1877.

[2]) Voir Fournier, Les Florentins en Pologne (1894), p. 217, Voir au sujet d'Ainolfo, Pawiński, Liber Quitantiarum regis Casimiri, (1897) où figurent des payements réitérés assignés sur la cassette royale à Ainolfo.

et c'est sans doute celui-ci qui le décide à venir en Pologne, lui promettant des richesses et une existence facile. Car il est certain que Callimaque s'aventura d'abord sur les flots du commerce en Pologne — fluctus negotiationis; — mais il y échoua complètement et, plus tard, il regrettait de s'être laissé entraîner à des opérations auxquelles il ne comprenait rien et d'avoir compromis par là, non seulement son avoir, mais celui d'autrui[1]).

Par contre, il se sentait une forte vocation pour de plus nobles et plus grandes entreprises. Cependant les premières années de son séjour en Pologne furent abreuvées d'amertume. En 1470, le légat de Paul II exige le bannissement de l'exilé romain, et la diète de Pologne fait droit à cette demande. Heureusement pour Callimaque, un puissant protecteur l'avait pris sous aile et lui avait procuré un inviolable asile, tout particulièrement accueillant pour un humaniste: c'était Grégoire de Sanok, archevêque de Léopol. Auprès de ce prélat Callimaque laissa gronder la foudre et attendit en sûreté la fin de la tempête. Aussi l'appelle-t-il dans ses poésies »pater omnium leporum«; aussi écrivit-il une enthousiaste biographie de Grégoire. Celui-ci poussa si loin sa bienveillance à l'égard de l'humaniste persécuté qu'il favorisa les amours de Callimaque avec Świentochna, muse inspiratrice de tant de morceaux du poète.

Lorsque Paul II eût fermé les yeux, en 1471, des temps meilleurs s'ouvrirent pour Callimaque. Francesco della Rovere, qui prit la tiare sous le nom de Sixte IV, renouvela les brillantes traditions de Nicolas V et fraya la voie à Jules II et à Léon X. La renaissance des lettres et des arts était son idéal, et il sema l'or à profusion pour faire de Rome la métropole littéraire et artistique du monde. Si à Rome même les humanistes furent en faveur, si les gens qui avaient encouru les rigueurs du pontife

[1]) Zeissberg, Kleinere Geschichtsquellen Polens 67/68.

décédé revinrent dans la capitale, si l'académie persécutée par Paul II refleurit, cette »incredibilis quaedam libertas«, devant laquelle s'extasie Philelphe[1], s'étendit au Tuscoscythe, comme s'appellait Callimaque, au fuoruscito du Nord, et lui rendit les coudées franches.

Il put donc quitter bientôt sa retraite. En 1472, il paraît à Cracovie, et s'y inscrit à l'université. Pourquoi? Peut-être espérait-il en acquérant ainsi le droit de cité universitaire s'élever à une chaire; peut-être cherchait-il seulement dans cette naturalisation un appui, un refuge où il serait à l'abri des haines et des dangers. Au moyen-âge, il fallait de toute nécessité appartenir à une corporation, à un groupe, pour se garantir une existence normale.

Si Callimaque avait songé à une carrière pédagogique, son rêve se trouva bientôt réalisé: il lui échut la tâche honorable d'enseigner aux fils du roi les belles-lettres latines. Il devint l'aide et le compagnon de Długosz, vers 1472. Dès lors, sa situation, jusque là précaire, devient ferme et ne fait que grandir et s'étendre. On ne tarda pas à la cour à reconnaître les talents diplomatiques de cet étranger. Les affaires d'Orient tenaient le premier rang parmi les préoccupations de l'époque. Callimaque qui avait traversé la Turquie et, par conséquent, la connaissait, devenait un conseiller précieux et écouté; d'un autre côté, sa nationalité et sa résidence actuelle tracèrent la voie à ses projets politiques: il résolut de former une coalition polono-vénitienne contre les Turcs. Pour lui comme pour les papes, les Sarrazins constituaient un danger permanent. Mais tandis que le Siège Apostolique incitait sans cesse la Pologne à la guerre sainte, Callimaque la détournait de se jeter seule dans cette entreprise; contrairement aux visées papales, il soutenait que ce n'était pas à la Pologne de défendre la chrétienté, mais à la chrétienté de sauvegarder la Pologne; et une entente de toutes les puissances

[1]) Pastor, Geschichte der Päpste, II (1889) p. 573.

chrétiennes pouvait seule faire tête à l'ennemi commun. Sans doute les papes désiraient aussi cette entente, mais ils la voulaient au prix de l'abandon de tous les intérêts propres à chacun de ces Etats, par le sacrifice de toutes les prétentions personnelles ou dynastiques, au nom de ce but élevé. En attendant l'antagonisme des Jagellons avec Mathias Corvin faisait obstacle à cette union, et Callimaque, attentif et passionné à soutenir les ambitieuses menées de son protecteur et de ses élèves, était loin de chercher à aplanir les difficultés, à supprimer les causes de discorde. La conquête de la Valachie séduisait tout particulièrement ces croisés selon le coeur de Callimaque; elle eût été en effet un poste avancé contre les Turcs, en même temps qu'un secours contre Corvin. Enfin la Valachie eût constitué un magnifique apanage pour un des nombreux enfants du roi. Ces motifs plus ou moins avérés, plus ou moins décisifs, paralysèrent les tentatives de croisade polonaise contre la Turquie. Depuis la prise de Constantinople, le thème favori sur lequel les humanistes brodaient leurs plus pompeuses harangues était la guerre contre les Ottomans; tous, Poggio, Philelphe et surtout Enéas Sylvius. avaient rivalisé d'éloquence à ce sujet. Il en était tout autrement de Callimaque; celui-ci en effet cherchait avant tout à triompher des Turcs, sans les attaquer, à pousser contre eux les Perses ou les Tatars, au lieu de se hasarder dans une croisade ruineuse. C'était de la prudente diplomatie au lieu des chevaleresques folies de l'héroïsme [1].

Callimaque célébra sa patrie d'adoption comme le vrai rempart de la chrétienté; mais s'il s'efforça de présenter le roi de Pologne comme instrument de la lutte contre les infidèles, ce fut par des considérations tout à fait éloignées de ce

[1] L'appel à la croisade à Cracovie à cette époque se terminait habituellement par des attaques contre les juifs, tout aussi bien en 1464 (Długosz, Hist. V, 387) qu'en 1500 (Mon. Pol. V, 285).

but, et notamment, pour que le Saint-Siège n'appuyât point Mathias Corvin, l'implacable adversaire de la Pologne, pour délier les mains à cette dernière en Orient, où les intérêts de la Croix l'occupaient moins que ceux de son souverain pour lequel il convoitait la Moldavie. Il agissait selon la pensée du roi Casimir qui, en 1489, écrivait sans ambages en réponse à un pressant appel à la croisade d'Innocent VIII: occupons-nous de nos propres affaires, avant de nous mêler de celles des autres [1]).

La politique antiottomane de la Pologne ne fut donc pas franchement décidée; mais en revanche la politique des Jagellons tendit résolument à élargir en Orient sa sphère d'action. Callimaque éveillait et excitait ces ambitieuses visées dans le coeur d'un de ses élèves qu'il jugeait le plus apte à accomplir ses desseins, en qui il voyait l'idéal du »principe« humaniste. Jean Olbracht était le disciple favori de Callimaque dont les leçons pénétraient aisément dans cette vive intelligence à la compréhension rapide. C'était un jeune homme »litteraturae non vulgaris«, aimant la lecture, surtout celle des ouvrages historiques, et se plaisant aux controverses des savants. Il parlait latin comme un rhéteur; il n'était pas moins exercé en allemand, et se portait avec impétuosité vers tout ce qui pouvait enrichir ses connaissances [2]). Il avait hérité du »vastus animus« de son oncle le Warnenczyk, esprit promptement séduit par les grandioses aventures et tourmenté de plus du rêve humaniste d'une immortelle gloire [3]). Tout cela était en partie l'oeuvre du lettré italien qui avait trouvé en Olbracht un champ favorable à l'éclosion de ses pensées générales et de ses idées particulières. En 1490, Corvin étant mort, Callimaque détermina son royal pupille

---

[1]) Cod. epist. I, 2, 294.

[2]) Voir Wapowski et Miechowita dans les Script. rer. pol. II, 44 et 267.

[3]) Wapowski, l. c. 19.

à revendiquer le trône de Hongrie, puis à faire l'expédition de Moldavie; ces deux tentatives échouèrent, et la seconde même aboutit à un désastre, après la mort de Callimaque.

Ces conseils, d'autres encore qu'on lui attribuait et qui tendaient à fortifier l'autorité royale en Pologne, suscitèrent à l'Italien des haines nombreuses. Les Teutoniques l'abhorraient car il projetait de les transporter en Orient; l'historien de l'Ordre l'appelle »traître satanique«. On l'avait aussi en aversion en Hongrie. Tubero le soufflette de l'épithète de »homo flagitiosus« [1]. En Pologne il avait des opposants; on murmurait contre sa trop prépondérante ingérence, contre ses menées en faveur de la tyrannie royale, et, à la mort de Casimir, le mécontentement éclata avec tant de force que Callimaque quitta la Pologne. Il y revint, il est vrai, finir ses jours auprès du jeune roi Olbracht dont il était aimé et auprès duquel officiellement il remplissait les fonctions de magister epistolarum, et, sans titre officiel, celles de conseiller et de directeur politique tout puissant.

Dans le discours fameux qu'il prononça à Rome, en 1490, en présence d'Innocent VIII, il s'étend avec complaisance sur la cour de Pologne et ne ménage pas les éloges au roi Casimir, à la reine Elisabeth, aux princes Olbracht et Frédéric. Plus tard ses rapports avec ce dernier se refroidirent. Tout à la fin du siècle éclata à Cracovie une agitation antijuive. Nous n'en connaissons par les péripéties; mais Miechowita nous raconte qu'un épouvantable incendie qui, en 1494, réduisit en cendre une grande partie de la ville, en fut le prétexte. On en accusa les juifs; et, en 1495, on leur intenta un procès à propos de nous ne savons quel crime. La bourgeoisie cracovienne indignée, se voyait refuser une audience par le roi, et les juifs se

---

[1]) Zeissberg, Poln. Geschichtsschreibung, 372 et Scrip. rer. pol. II, 316.

flattaient d'avoir un puissant patronus. Le cardinal Frédéric écrivit alors au roi et lui reprocha d'accorder plus de poids à »l'intercession d'un étranger en faveur des juifs«, qu'à la voix des habitants de Cracovie. C'est sans doute Callimaque [1]) qui était ce soutien d'Israël, et ce fait ajoute un trait fort curieux au caractère de l'humaniste italien, dégagé de tout préjugé de race et sachant s'élever au dessus des querelles locales. Ces troubles eurent pour résultat le transfert des juifs de l'ouest de la ville, où jusqu'alors ils avaient eu leur quartier, à Kazimierz.

Nous venons de suivre Callimaque à la cour, auprès des princes et dans les jeux de la politique. Il nous reste à examiner l'ascendant non moins considérable qu'il eut sur ses amis. Il vint à Cracovie, à la fin du XV-e siècle, une foule d'étrangers; mais aucun ne peut se comparer à Callimaque, aucun n'y arriva de si bonne heure, n'y séjourna si longtemps, n'y donna une telle impulsion à l'entourage qui l'avait accueilli. Et pour Callimaque la distance était rude à franchir entre lui et cet entourage auquel il était si supérieur de culture et d'éducation. Pour ce roi de l'esprit qui jusque là avait frayé avec toute l'aristocratie intellectuelle du siècle, il était plus, que pour tout autre, malaisé de découvrir des points de contact, de retrouver l'atmosphère indispensable à sa vie. N'avait-il pas pour correspondants Laurent de Médicis, le Magnifique, Marsilius Ficinus, le platonicien, qui appelait Callimaque son frère en Platon, le savant Pic de la Mirandole, le célèbre poète Angelo Poliziano, le peintre fameux Giovanni Bellini [2]). Et cet homme qui avait de si illustres amis, était condamné à passer ses jours parmi les Scythes, dans un milieu si différent de l'élégante académie romaine. Replet,

---

[1]) C'est une hypothèse fort plausible de Szujski. Voir »Réforme et Renaissance« (Oeuvres, série II, tom VIII, p. 121). Plus tard l'humaniste Reuchlin parle aussi en faveur des juifs.

[2]) Il dit de ce dernier (De his quae a Venetis tentata sunt): non tam pictor emendatissimus... quam peritus christianae philosophiae.

massif, enclin au sommeil, il s'attela ou fut attelé dans le Nord à la rude besogne de l'éducation des princes et des conseils politiques; aussi exprimait-il souvent des regrets — soit sincèrement, soit par décorum humaniste — des bonae artes et otium perdus; il soupirait après le paradis de l'Italie d'où on l'avait chassé sans doute, mais qu'il était pourtant libre de revoir. Lui qui aimait tant à discuter, mais à discuter »non theologice sed naturaliter«, comme il l'écrit à Ficinus [1]), il est dans un monde à peine échappé au moyen âge, parmi des savants tout imbus des antiques méthodes scolastiques, plongés dans les broussailles touffues de la routine. Parfois il considérait avec un sourire de supériorité la foi sincère des Polonais; le banni papal, encore plein de rancune contre Rome, raillait la soumission pieuse de ceux »qui envisageaient le pape comme un être sacré, au-dessus de toutes les majestés humaines«; lui qui avait vu la curie, savait parfaitement que le Souverain-Pontife est un être sujet à toutes les faiblesses des autres mortels. C'est le couplet que vont répéter et amplifier Grégoire de Heimbourg, puis Luther.

Néanmoins malgré toutes ces doléances, tous ces dédains, il reste en Pologne jusqu'à la mort. Il y est retenu par sa place honorable à la cour, le bien-être dont il jouit, l'abondance même qu'il a acquise, le luxe de sa demeure. Sur le sarcophage de l'église des Dominicains, il est représenté assis dans sa salle de travail, au milieu de livres et de meubles magnifiques, avec la mine réjouie d'un heureux de ce monde. Ce tableau nous rappelle Faust; sur des rayons s'alignent des flacons vers lesquels pourtant il ne tend point la main, car malgré les guirlandes humanistes qu'il tresse au pays natal, il n'a aucune aversion pour la vie et ses plaisirs. La Pologne lui avait donné Swientochna, sans compter les rivales de Swientochna, et, de plus, la fortune, quoique Callimaque assure qu'il avait

---

[1]) Zeissberg. Kleinere Geschichtsquellen, 59.

inscitia rei domesticae administrandae [1]). Ce n'est là qu'un aristocratique dédain d'humaniste qui aime les biens de ce monde mais qui pour l'honneur du drapeau, affecte de préférer les sapientum templa serena.

Enfin quelques personnes chez qui il retrouvait l'écho de ses goûts et de ses idées achevèrent de le réconcilicr avec Cracovie. Nous avons déjà parlé de l'amitié de Grégoire de Sanok qui fut si secourable à Callimaque arrivant dans le Nord. Grégoire mourut en 1477. Mais Callimaque avait déjà trouvé en Pologne deux autres protecteurs, le neveu du cardinal Zbigniew Oleśnicki, plus tard archevêque de Gniezno, et Jean Rytwianski, de l'illustre famille de ce nom. Toutefois c'est surtout avec Pierre Bniński que les relations furent cordiales; presque autant qu'avec Grégoire de Sanok. Pierre de Bnin, évêque de Przemyśl jusqu'en 1483, fut ensuite évêque de Kujawie, jusqu'à sa mort en 1493. Ce fut un homme »d'un grand savoir, d'une piété, d'une charité plus grande encore [2])«. Callimaque s'attacha à lui sincèrement; il appréciait le lucide bon sens du prélat, et c'est chez lui qu'il allait se reposer des fatigues de la vie publique. Dans une épître dédicatoire de ses poésies à Laurent de Médicis, Callimaque assure qu'il y a deux hommes que la fortune n'a pu corrompre: Laurent et Pierre de Bnin. Il ajoute que son affection pour ce dernier, a fixé son coeur dans le Nord. L'évêque d'ailleurs inspirait bien des travaux littéraires de l'humaniste. Dans l'avant-propos de l'histoire du roi Ladislas Warnenczyk, Callimaque s'adresse au roi Casimir en ces termes: »Le Seigneur a donné à ton royaume Pierre de Bnin, évêque de Włocławek, pour y être le modèle des vertus sacerdotales, et pour que dans les affaires civiles tu aies en lui un con-

---

[1]) Zeissberg, l. c. 67. Le roi ne lui ménageait pas l'argent. Dans le Liber Quitantiarum regis Casimiri nous trouvons p. 77 (1485) et 119 (1486) des assignations pour achat d'une pelisse à Callimaque.

[2]) Monum. Pol. IV, 29.

seiller doué de prudence, de fidélité, de fermeté et d'une autorité éprouvée«. Il rappelle ensuite que Pierre de Bnin s'entretenant un jour du désastre de Warna avec le prince Casimir, les deux interlocuteurs se tournèrent vers lui, Callimaque, et le prièrent d'écrire l'histoire du Warnenczyk. Callimaque n'oublia jamais son éminent ami. Dans la péroraison du discours qu'il prononça en 1490, devant le pape Innocent VIII, il propose expressément Pierre de Bnin pour la dignité de cardinal. Cependant Mathias Drzewicki nous rapporte sur cet évêque le trait le plus curieux, dans la préface qu'il mit au grand ouvrage de Callimaque: De his quae a Venetis tentata sunt... contra Turcos. En 1492, le roi Jean Olbracht avait envoyé Drzewicki demander l'avis de Pierre de Bnin, au sujet de la question ottomane. Le délégué cracovien trouva le prélat occupé à lire l'histoire de Vincent Kadlubek. Cette circonstance mit l'entretien sur l'histoire et à ce propos Pierre de Bnin porta sur l'oeuvre de Kadlubek un sévère mais juste jugement. Cet historien vénéré au moyen âge, qui pour la forme et pour le fond excitait l'admiration de Jean Dombrowka et de beaucoup d'autres jusqu'après le milieu du XV-e siècle, ne trouvait pas grâce auprès de l'érudit et délicat évêque. »Il ne captive pas l'attention, il n'élève pas la pensée du lecteur, il est anémié«, et cela vient de ce qu'il ne fut jamais mêlé à la vie publique et que par conséquent il en ignore tous les secrets et ne comprend ni les hommes ni les évènements. »Pour connaître et apprécier... les grandes affaires... il ne suffit pas de se frotter aux magistri et aux philosophes, mais il est nécessaire d'y avoir pris part«. En définitive il reconnaît que Callimaque seul a été à la hauteur d'une telle tâche, lui »qui est un écrivain de valeur, et un homme d'Etat expérimenté«.

Pierre de Bnin brûle donc ce qu'on adorait et sacrifie aux nouveaux dieux auxquels il prodigue l'encens et les louanges. On a fait remarquer qu'en cette conjoncture on

passait sous silence quelqu'un qui pourtant n'avait pas mérité cette injure, le grand historien de la Pologne médiévale, à peine descendu dans la tombe. Pierre de Bnin, ou n'avait pas lu l'oeuvre de Długosz, ou ne lui rendait pas justice: dans le cercle élégant des humanistes à la Callimaque, on ne se croyait pas tenu à donner des éloges à cet immense travail, où Callimaque lui-même se vit forcé de puiser tant de fois. Néanmoins la critique de Kadlubek par Pierre de Bnin ne manque pas de bonnes et solides raisons. Ce grand prélat mourut en 1493, et Callimaque, son amicus concordissimus lui fit élever à la cathédrale de Włocławek un monument où nous lisons une inscription composée par l'humaniste italien.

Mathias Drzewicki, le disciple préféré de Callimaque, fut le membre le plus jeune de ce cénacle. C'est une des figures les plus intéressantes de cette époque si féconde en hommes de talents, en individualités marquées. Nous n'avons sur ses études que des renseignements peu précis; il est cependant hors de doute qu'elles furent faites sous l'impulsion directe et décisive de Callimaque. C'est lui qui éleva, instruisit Drzewicki, et celui-ci le vénérait à l'égal de son père[1]); c'est aussi grâce à lui que Mathias fut admis à la cour de Casimir Jagellon. Le prince Olbracht témoignait à Drzewicki une faveur toute spéciale: il en fit son secrétaire particulier, et, devenu roi l'éleva, quelque temps avant de mourir, à la dignité de vice-chancelier. Ce furent les premiers pas de la brillante carrière que Drzewicki devait terminer sur le siège primatial de Gniezno. Les suffrages des humanistes, admirateurs de l'élève aimé du grand Callimaque, le suivirent et le poussèrent dans cette route des grandeurs. Les liens qui unissaient ces deux hommes ne firent que se resserrer, et Drzewicki porta toujours l'interêt le plus chaud aux

[1]) Voir l'épitre de Drzewicki à Antoine Maurocenus en tête de De his quae a Venetis...

ouvrages de son maître, au point qu'en 1490, il recueillit pieusement les compositions poétiques de Callimaque et les publia précédées d'une préface dédicatoire à Laurent le Magnifique. C'est un autre étranger, venu dans le Nord pour y étudier en humaniste choses et gens, qui décida Drzewicki à cette publication. Il s'appelait Bernardino Gallo (Jadrensis) et était originaire de la Dalmatie. Introduit à la cour de Frédéric Jagellon, il s'y trouva au milieu d'un actif mouvement intellectuel, auquel tout de suite il prit part avec ardeur. Son admiration pour Callimaque suivit ce dernier au delà du tombeau, et se donna cours en une épitaphe qui ne nous est point parvenue. Pendant l'épiscopat de Jean Konarski, Bernardino Gallo fut nommé au chapitre de Cracovie; il devient custode, puis, en 1513, official de l'évêché [1]). C'est donc à l'instigation de ce Dalmate et à la piété filiale de Drzewicki que nous sommes redevables du recueil des poésies de Callimaque, mine précieuse de traits caractéristiques sur le fameux humaniste.

Aux funérailles de Callimaque, Drzewicki suivit le cercueil à la tête des assistants, en qualité de fils intellectuel du défunt. Toute sa jeunesse s'écoula dans cette société humaniste; et quoique plus tard il parvînt à de hautes dignités, il considéra toujours comme un âge d'or le règne d'Olbracht, et la mort de ce prince, comme la fin d'un jour radieux.

Pierre de Bnin et Mathias Drzewicki étaient les dignes interlocuteurs pour Callimaque, et celui-ci prenait plaisir à échanger avec eux ses pensées et ses sentiments. Le célèbre italien qui avait jadis disputé à l'académie romaine, puis avec Grégoire de Sanok, exerçait et invitait ses amis »à ces jeux oratoires«, dont le propos de Pierre

[1]) Voir à son sujet le Cod. univ. Crac. III, 237; — IV, 7; Collectanea ex archivo Coll. hist. VI, 78/9. — Concl. univ., année 1513. — Dans le Liber prom, à la date de 1509 (p. 148) Bernardinus de Jadra est promu bachelier. Et on ajoute: Venetiis uxorem duxit. Il s'agit sans doute ici de quelque parent du chanoine de Cracovie.

de Bnin nous ont donné un éclatant exemple. Callimaque était l'âme de ces joutes disertes; il sut grouper et réunir autour de lui à Cracovie des hommes qui y formèrent un noyau d'élégance mondaine dans la plus haute acception de ce terme. On le voyait dans le jardin de Jean Mirica, en compagnie de Nicolas Mergus et de Jacques de Boxice, lisant l'histoire de Venise de Sabellicus[1]. Il nous présente quelques-uns des fidèles avec lesquels il se plaisait à frayer. Il dit de Nicolas Mergus et de Jacques de Boxice qu'il eût été difficile de décider lequel des deux l'emportait en savoir et en éloquence. C'est ce même Jacques, médecin et dignitaire ecclésiastique, que nous avons déjà mentionné. Jean Mirica, propriétaire du jardin, était sans doute un riche bourgeois de Cracovie, peut-être d'origine saxonne. Il se faisait une joie de recevoir et de traiter somptueusement des hôtes de choix auxquels il servait à profusion ses vieux vins de Hongrie; Celtes voulut chez lui s'initier aux moeurs sarmates

Sarmaticos... potando discere mores

mais ces copieuses libations troublèrent quelque peu ses esprits[2]. Dans une autre circonstance nous rencontrons Mirica avec Mathias Drzewicki qui aimait la société du savant Allemand, admirait son bon sens et ses bonnes manières, à la table de Pierre de Bnin, évêque de Włocławek. Callimaque, le dernier, vient grossir ce cercle d'amis qu'il trouve au milieu des livres, occupés à étudier le traité de la signification des songes de Léon Tuscus. Là-dessus

---

[1]) Commencement de: De his quae a Venetis tentata sunt...

[2]) Celtes, Odae I, 21. Ce nom de Mirica nous semble un surnom. Il est étrange cependant que Callimaque ait nommé Jacques Mirica son exécuteur testamentaire, car dans un document un surnom n'eût pas été de mise. Ce Jacques paraît avoir été notaire et chancelier des consuls de Cracovie. Nous ne connaissons, il est vrai, que de seconde main le testament en question; aussi supposons-nous que Jacques y est par erreur, au lieu de Jean.

s'engage une conversation animée, dans laquelle c'est Mirica surtout qui expose son opinion sur le sommeil et les rêves [1]).

Ces quelques indications nous donnent une idée de la part active qu'il prit au mouvement civilisateur, de l'influence que Callimaque exerça sur les concitoyens qu'il s'était choisis. Les générations suivantes ne furent pas ingrates; elles acclamèrent son nom comme un symbole de progrès, et jusqu'à la fin du XVI-e s. les humanistes de Cracovie le considérèrent comme un maître, lui rendirent hommage, s'inclinèrent devant sa majesté. Celtes lui consacre une de ses poésies, Jean Aesticampianus le cite maintes fois dans son modus epistolandi, avec respect et vénération, et c'est à son inspiration qu'on attribue le De institutione regii pueri. Ce traité que l'auteur fait dicter par la reine Elisabeth, est un hymne en l'honneur de Callimaque et d'Olbracht [2]). De même que Denis eut pour conseiller Platon »philosophorum numen venerabile« (p. 107), le roi de Pologne, Casimir, a obtenu du ciel le secours des lumières de Callimaque. Les éloges prodigués à Olbracht, qui surpasse tous les rois »humanitate«, induiraient à penser que cet ouvrage est de la plume de Mathias Drzewicki.

Le séjour de Callimaque en Pologne, pendant tout un quart de siècle (1470—1496) y laissa une empreinte indélébile. Aussi le poète contemporain, Cantalicius chante-t-il enthousiasmé:

Te duce... fit barbara terra latina [3]).

---

[1]) Voir Zeissberg. Kleinere Geschichtsquellen 82: Callimachi Praefatio in somniarium Leonis Tusci.

[2]) Voir Zeissberg. Kleinere Geschichtsquellen, 94. Morawski, Beiträge zur Geschichte des Humanismus in Polen (Vienne 1889) p. 3.

[3]) Zeissberg. Kleinere Geschichtsquellen 78.

III.

Cracovie, ses habitants, ses moeurs. — Voyages de quelques Polonais et Cracoviens. — Maître Michel de Wielun. — L'invention de l'imprimerie et les imprimeries de Cracovie.

C'est en majeure partie à Cracovie qu'habita et travailla Callimaque; cette ville au cours du XV-e siècle n'avait fait que prospérer, était devenue un centre du savoir et de la civilisation, et sa bourgeoisie opulente surpassait les autres classes en instruction et en courtoisie. Lors de la fondation de l'université, en 1400, cette grandeur de Cracovie n'était encore qu'en espérances. Cependant dès 1410, un texte authentique appelle Cracovie la première cité du pays: .... stat Cracow dy undir den stetin seynis reychis ist ersamlich an guttin worte, feyerlich am lobe und in czeytlichin guttirn obirtretinde [1]). Cette langue germanique montre qu'au XIV-e et au XV-e siècle la ville avait un caractère à demi allemand. Le haut patriciat et même les artisans étaient pour la plupart de provenance allemande, sortaient de familles immigrées surtout de Silésie, ou parfois de contrées plus lointaines, de Suisse, de Nuremberg, de Strasbourg, des bords du Rhin. Cracovie exerçait une véritable attraction; elle séduisait et retenait non seulement les autochthones mais encore les étrangers (cuius soli dulcedinem non solum patriae hujus

---

[1]) Consularia Crac. III, p. 379.

hommes, se detiam exteri aspirant)[1]. Et c'est tout un concert d'éloges, jusqu'à la fin du siècle, jusqu'à la description enthousiaste d'Hartmann Schedel, et les dithyrambes des humanistes. La bourgeoisie cracovienne acquiert de jour en jour plus de richesses et de pouvoir. Plus d'une fois, au XV-e siècle, des princes furent charmés par la beauté et la fortune de filles de citadins et les recherchèrent en mariage; une fille de Stawrot, de basse origine est épousée par Conrad-le-Roux, duc de Mazovie; Barbe Rockemberg devient princesse de Ratibor[2]). Les Wierzynk ou Wirsing sont puissants dès le XIV-e siècle, les Morsztyn s'élèvent au XV-e, comme les Boner d'Alsace; l'Alsace à cette époque fournit à Cracovie quantité d'émigrants[3]). La vielle ville devenait un foyer de civilisation pour tout l'Orient, à l'instar et dans les mêmes conditions que Nuremberg. »Il n'y avait peut-être pas de villes, à la la fin du XV-e et au commencement du XVI-e siècle qui se ressemblassent autant que Nuremberg et Cracovie. Là et ici florissaient les sciences humanistes, comme les mathématiques; en sorte que cette communauté de moeurs et de coûtumes attirait sous les murs de Wawel les gens avides de savoir, non moins que les Norymbergiens venant chercher fortune en Orient«[4]). A côté de ces maisons allemandes, les Turzo, d'origine hongroise, prennent aussi un rang élevé, au XV-e siècle. Jean Turzo de Lewocza dans le Spiz (Zips), ayant obtenu droit de cité en 1464, fonde à Cracovie un comptoir commercial et, plus tard, s'associe aux Fugger. Ce Jean, excellent financier, fut la souche d'une illustre famille; et un document du temps dit à son sujet: ditissimus homo fuit, in regno Poloniae et Ungariae potentissimus. Un de ses fils,

---

[1]) Ainsi s'exprime Długosz en 1447, Cod. epist. I, 2, 30.

[2]) Voir Długosz V, 128 et Annales crac. Rocznik kr. (Krzyżanowski, les Morsztyn) 1898, p. 338.

[3]) Voir Morawski. La Renaissance en Pologne (1884 p. 4).

[4]) Marian Sokołowski, Hans Sues von Kulmbach, Cracovie 1883, p. 61.

Jean, est évêque de Breslau, à la fin du siècle; un autre, Stanislas, évêque d'Olmutz; trois autres s'établissent en Hongrie, où ils possèdent des domaines de magnats [1]).

Ces détails font ressortir suffisamment la situation brillante des bourgeois cracoviens. Ajoutons à cette opulence la haute culture intellectuelle, et l'on comprendra pourquoi Callimaque et Celtes fréquentaient volontiers chez les commerçants où la bonne chère ne reléguait pas au second plan les entretiens littéraires et les préoccupations de l'esprit. Le luxe devient tel, qu'en 1495, on essaye de le refréner par un édit somptuaire [2]). Mais le fameux Codex Picturatus de Balthazar Behem et les oeuvres immortelles de Wit Stwosz resteront à jamais les plus éloquents témoignages de ce faste imposant. En 1477, les bourgeois de Cracovie prennent la résolution d'élever un autel à Notre-Dame, dans la grande église sur la place; on se met immédiatement à l'oeuvre, offrandes et dons affluent, et bientôt Cracovie possède une merveille de plus. En présence de tous ces faits, nous comprenons les paroles d'Hartmann Schedel qui, dans sa chronique du monde, écrit à la date de 1492: les citoyens de Cracovie se distinguent par la raison, les bonnes moeurs et la bienveillance pour les étrangers; dans cette ville on trouve tout ce que la nature humaine peut désirer.

Mais si Cracovie recevait beaucoup d'immigrants, nombre de Polonais et de Cracoviens quittaient leur pays pour parcourir le monde, et rapportaient de ces voyages des impressions et des idées nouvelles. Michel de Breslau, professeur à l'université jagellonienne, dans un calendrier qu'il composait chaque année, insérait des pronostics sur les destinées futures des habitants de Cracovie. Dans le

---

[1]) Voir Lepszy: Les Turzo en Pologne, Crac. 1890, et Wotke: Der Olmützer Bischof Stanislaus Turzo dans la Zeitschrift des Vereines für Geschichte Mährens, III. J. 4 Heft (1899) p. 338.

[2]) Bucher: Die alten Zunft- und Verkehrsordnungen der Stadt Krakau 1889, p. XXVI et 28.

judicium de 1494, il prédit que »ceux qui ont reçu de l'argent en dépôt, commettront des abus de confiance«, que »les juifs, au commencement de l'année, seront rusés et adroits«, ce que sans aucun doute ils furent l'année ronde, que »avec les chrétiens ils ne vivront pas en bons termes« [1]). Eh bien, ce pénétrant devin, sans doute éclairé par l'expérience, annonce aussi que: Peregrinabunt Poloni. Jamais prédiction ne fut mieux et si largement accomplie: dans la seconde moitié du XV-e siècle en effet, la passion des voyages entraîna une foule de gens. On partait faire du négoce en Allemagne; la piété ou le désir de s'instruire conduisaient plutôt en Orient ou en Italie. Chacun de ces pélerins retournait ensuite en Pologne, avec un fort bagage de connaissances [2]). Il est vrai qu'il y rapportait surtout autre chose; car malgré que la religion ou la science fussent les prétextes de ces campagnes, fort souvent »sub titulo religiosae peregrinationis«, on partait avec des projets très terrestres, pour des intérêts tout mondains. On se rendait à Rome, par exemple, pour y acquérir des grades académiques; les papes créaient des docteurs que les universités du Nord n'avaient ensuite aucun empressement à reconnaître. La lutte contre ces doctores bullati éclatait de temps à autre dans toutes les universités: à Cracovie, un écrit du cardinal Frédéric, adressé en 1498 à l'université blâme les voyages entrepris dans ce dessein, et s'élève contre cette coûtume qui peut être nuisible au studium generale, y fomenter des discordes, en rabaisser l'autorité [3]). D'autres venaient à Rome à la chasse aux bénéfices, c'étaient ceux qu'on dénommaient les »Courtisans«, les »Romipetae«, solliciteurs de provisions et de nominations, auprès du Saint-Siège. On redoutait par dessus tout

[1]) Judicium Cracoviense. Mag. Michaelis de Wratislavia congestum in praeclaro studio Crac. a. 1494.

[2]) Voir Georges Liebe: Die Wallfahrten des Mittelalters dans les Neue Jahrb. für das klass. Alterthum (1898) I/II. Bdes, II. Heft.

[3]) Conclus. univ. 1498.

ces »Courtisans«. Aussi lorsqu'on accordait des congés, avait-on soin de le faire avec cette restriction spéciale que si l'impétrant se rend à Rome, il n'y briguera aucune promotion et n'y tentera rien qui puisse porter préjudice à n'importe quel membre de l'université [1]). Ces congés ou licences se renouvellent avec une fréquence inouïe à l'université, dans les vingt dernières années du XV-e siècle et attestent la force du penchant »ad videndum partes exteras«, comme on s'exprimait alors. Quand on pense aux difficultés qu'avait à surmonter le voyageur du moyen âge, quand on réfléchit aux périls que lui faisaient courir les hommes et les éléments, on est forcé de considérer d'un autre oeil ces excursions lointaines qui, en tout cas, décèlent un audacieux esprit d'entreprise. Les écoliers de cette époque se rendant à des universités étrangères, tombaient souvent aux mains de brigands et étaient dépouillés de leur pécule et même de leurs livres [2]).

Suivons un de ces voyageurs. En 1484, Michel de Wielun obtient l'autorisation de partir pour la Terre Sainte. Ce jeune homme passait pour une des gloires de l'université, pour un flambeau de la science, et une mort prématurée devait, loin du ciel natal, faucher cette vie pleine de promesses. Passé maître à Cracovie en 1474, il fut doyen des artistes en 1481, en qualité de bachelier ès décrets. Nous n'entendons ensuite parler de lui qu'à propos du congé de 1484. Ce pélérinage ne devait être pour lui qu'une longue suite de déboires, terminés par la mort. En cette même année 1484, les Turcs s'emparèrent en Moldavie de deux forteresses qui commandaient le Danube et le Dniestr, Kilia et Bialogrod; dans cette dernière ville, ils firent prisonnier Michel de Wielun. Il fut racheté trois ou quatre fois [3]), mais à son retour au pays, il dut par

[1]) Conclus. univ. 1504.

[2]) Voir Charles H. Haskins. Life of medieval students dans The american hist. review, January 1898, p. 216.

[3]) Voir Liber Promotionum 75; Miechowita IV, 73.

suite du complet épuisement de ses forces s'arrêter à Rhodes, où il mourut. Ceci se passa sans doute en 1487 [1]. Le grand-maître des chevaliers de S. Jean à Rhodes s occupa lui-même de ses obsèques et fit rendre à ses restes les honneurs qui leur étaient dus. C'était une perte cruelle pour l'université, car, s'il faut en croire Jean Ursinus et Miechowita, Michel sortait tout à fait de l'ordinaire; Miechowita assure qu'il était également érudit dans toutes les sciences et, chose rare pour le temps, savait parfaitement l'hébreu; Ursinus célèbre sa haute intelligence et écrit à Sacranus: »vous avez perdu un homme qui n'a pas son pareil à votre université«; et il appelle Michel de Wielun philosophe excellent, incomparablement habile à sonder les mystères de la nature [2].

A Cracovie on fut donc possédé de la passion des voyages, passion caractéristique de la bouillante époque de la renaissance qui promena de ville en ville une foule d'apôtres des idoles du jour. Au début du XVI-e siècle, les absences des professeurs de Cracovie prirent une telle proportion que les études s'en trouvèrent compromises. Aussi des mandats royaux rappellent-ils à chaque instant les maîtres vagabonds, leur défendent-ils de se faire remplacer par des substituts [3]. Et les flots de cette marée parcourant l'Europe apportaient à Cracovie à chaque instant de nouveaux personnages.

Un autre facteur puissant commença alors à mobiliser plus rapidement encore la pensée humaine. Le verbe acquit des ailes par l'invention de l'imprimerie et put librement voler par le monde. Certains humanistes, fiers de leurs manuscrits enluminés, accueillirent avec dédain

---

[1]) Nous tirons cette date d'une lettre adressée à Sacranus dans le Modus epistolandi de Jean Ursinus. Le Liber prom. commet une erreur évidente en assignant à 1482 la date de la captivité de Michel de Wielun.

[2]) Wiszniewski. Hist. lit. III, 331, cite les Philippiques de Cicéron de la bibliothèque Załuski, copiées par Nicolas de Wielun en 1482.

[3]) Voir Cod. univ. IV, 326, 334, 342, 343.

et prévention cette démocratique découverte; d'autres. comme Celtes, la portèrent aux nues. Dès lors le mouvement des pensées se précipite; les vieux écrivains multipliés deviennent aisément accessibles au grand nombre et vont former le goût d'une multitude de lecteurs. Ce n'est pas ici le lieu de retracer l'histoire de l'imprimerie à Cracovie. Après les essais problématiques de Gunther Zainer, qui, dit-on, imprima à Cracovie en 1475, après les premières publications ruthènes de Sweybold Fioł, parues en 1491, arrive Jean Haller; ce fut le grand imprimeur et éditeur cracovien de la renaissance. A partir de 1500, une foule d'ouvrages sortent de son officine, et il garde le premier rang, jusque vers 1530, malgré la concurrence des Hochfeder, Ungler, Vietor. Il est l'imprimeur quasi officiel de l'université, et même jusqu'à un certain point le Mécène des savants. Jean de Glogow dans ses Posteriora analetica (1499) l'appelle virorum doctorum fautor excellentissimus, et affirme dans l'Introductorium ... in tractatum spherae (1506) qu'il donne cet ouvrage au public, à l'instigation de Haller »virorum doctorum et generaliter spiritualium personarum fautor excellentissimus«. Lorsqu'il s'agissait d'une entreprise de librairie, comme par exemple de faire venir à Cracovie des livres grecs, Haller était toujours prêt; il avait la plus haute idée de son métier et de sa mission [1]). A la même époque les imprimés qui, depuis 1460, avaient été édités en Allemagne et ailleurs, commencèrent à affluer à Cracovie et à propager mille nouveautés sur ce sol ensemencé par le moyen âge.

---

[1]) Voir Pierre de Nolhac: Les correspondants d'Alde Manuce. Rome 1888, n. 60.

IV.

Derniers éclairs de la science médiévale. — Floraison de la dialectique scolastique à Cracovie aux confins des deux siècles. — Jean de Głogow. — Sa vie et ses oeuvres. — Michel do Breslau. — Michel de Bystrzykow. — Appréciation de leurs travaux. — Succès de la mnémonique. — Les bernardins cracoviens. — Thomas Murner et son ars memorativa.

Nous nous occuperons bientôt des résultats de cette invasion des livres à l'université et nous verrons qu'il est absolument faux que ces forteresses du moyen âge, ainsi qu'on l'a souvent prétendu, aient opposé une résistance sans merci à l'esprit nouveau. Mais avant de raconter ces luttes, consacrons quelques lignes aux derniers triomphes de la scolastique qui à ce moment chante pour ainsi dire son chant du cygne. Comme si l'on eût pressenti que tout ce système allait disparaître, on s'évertue, à la fin du siècle à inventorier les connaissances, à écrire des manuels présentant le savoir sous une forme claire et accessible. Et les ouvrages plus ou moins volumineux pullulèrent; Aristote surtout domina ce mouvement et donna naissance à une foule de commentaires, de commentaires de ses commentateurs. Le servum pecus des écrivains sans originalité entra en ligne, et s'efforça avant tout à concilier les oppositions, à faire adopter l'éclectisme, marque certaine des époques improductives[1]).

---

[1]) Voir Prantl: Geschichte der Logik IV, 173: Neben den vereinzelten Regungen der Renaissance war das XV-e Jahrhundert

Le plus remarquable représentant de cette méthode fut Jean de Głogow, philosophe, astronome, grammairien, véritable encyclopédie vivante de la science du moyen âge. Maître en 1470, il est préfet du collegium minus en 1476 (Cod. jag. 3870) et doyen des artistes en 1478: il mourut en 1507 et ne cessa jusqu'à son dernier moment de déployer en diverses directions une activité extraordinaire. Sa célébrité franchit même les frontières, à preuve un acte hongrois où il est appelé »maximus sagax vir in omni scientia« [1]) et le »De laudibus academiae Cracoviensis« (1518) de l'anglais Léonard Coxe, où il est cité avec une considération toute particulière comme le premier des dialecticiens de Cracovie [2]). Il tint en effet une place marquante à l'université. Nous le voyons à chaque instant comparaître devant le tribunal rectoral, car, très obligeant, il faisait souvent des prêts, ou se portait garant d'autrui: il étend une sollicitude toute particulière sur les étudiants allemands et hongrois; ceux-là parce qu'il était d'origine allemande; ceux-ci, parce qu'il a d'étroites relations avec la bourse hongroise qui pendant longtemps fut le foyer de l'élément hongrois et germanique. Il avait pris à bail triennal en 1483 la maison des Melsztyn, siège de cette bourse; il renouvelle ce bail pour un an, en 1486 [3]), pour trois ans encore, en 1499 [4]). On nous parle en outre d'une »bursa noviter exstructa per mgr. Glogovitam« en 1488 [5]). Il s'agit ici d'une construction en bois destinée aux Allemands et

---

durchaus von einer Nachblüthe der Scholastik occupirt, welche ganz besonders gegen Ende desselben massenhaft auftrat und sodann noch in das erste Drittel des XVI-ten Jahrhunderts hinüber ein zähes Leben fortführte.

[1]) Scriptores rerum polon. II, 340.

[2]) Glogovianus ... brevitati facilitatem, facilitati sermonis latini castitatem, castitati sententiarum graciam et succum adiecit.

[3]) Conclus. univers.

[4]) Acta Rector. ed. Wisłocki n. 1855.

[5]) Acta Rector. n. 1187.

édifiée sur les derrières du Collegium maius[1]). On voit qu'il s'intéresse sans trêve à ses compatriotes, qu'il a pour eux les mains et le coeur ouverts.

Il expliquait dans ses cours principalement Aristote; cependant il s'occupait aussi de Donatus, de Gallus, en d'autres termes, il enseignait le latin; il lit à ses élèves les plus avancés les épîtres de François Niger. En 1506, il fait une série de leçons astronomiques sur la Sphère. Membre du grand collège dès 1484, il dirige un moment l'éducation de Jean Gasztold, après la mort de Bernard de Nissa; il est enfin chanoine de S. Florian en 1499.

Ses travaux littéraires et scientifiques furent fort nombreux et fort variés. Il s'attacha surtout à la dialectique. Dans une multitude d'opuscules, il commente Aristote, ou plutôt simplifie les commentaires de Jean Versor. Ce Jean Versor, philosophe scolastique, avait enseigné à Cologne dans la seconde moitié du XV-e siècle. Il écrivit de copieux commentaires sur Aristote, dans l'esprit de S. Thomas. Il expliquait en outre la logique de Pierre d'Espagne et la grammaire de Donatus. Jean de Głogow suit exactement le même programme. Il publie à Leipzig, en 1499, un Liber posteriorum analeticorum, c'est-à-dire un commentaire sur cette partie d'Aristote; la même année il met la dernière main à son Exercitium nove Logice, où il élucide les Analytica priora et les Sophistarum Elenchi, et cela d'après Versor. Jean s'efforce de porter la clarté dans ces matières »pro iuniorum exercitatione«. Il commente le texte aristotélique à l'aide d'Albert-le-Grand, de S. Thomas, d'Aegidius et, d'un autre côté, de Paul de Venise, et montrant par là que la querelle des Thomistes avec les Moderni lui est déjà indifférente, il nous donne un calme et rationnel commentaire de la logique[2]). Jean de Glogow

---

[1]) Muczkowski. Habitations... des étudiants crac. Cracovie, 1842, p. 39: domus lignea fundata per M. Joh. Glogoviensem pro Germanis dicta bursa nova.

[2]) Prantl, Geschichte der Logik (1870) IV, 291. Voir aussi p. 244.

ajouta plus tard (1500) à ces deux traités élémentaires un travail étendu et touffu: Exercitium super omnes tractatus parvorum logicalium Petri Hispani, glose volumineuse sur le fameux traité des syllogismes, si célèbre au moyen âge, et composé au XIII-e siècle par Pierre d'Espagne. En 1501, il donna encore, »à l'usage des commençants«, des explications sur les Quaestiones librorum de anima de Jean Versor [1]). Aristote est donc ici la base et l'axe de la dialectique: il est éclairci par les vieux commentateurs, puis par Versor, puis enfin par quelques »Moderni« aux subtiles déductions. Jean de Glogow puise partout, en vrai syncrétiste, empruntant son argumentation aux écoles les plus opposées [2]). Il glosa ainsi presque tout l'Organon d'Aristote, c'est-à-dire les oeuvres dialectiques traitant de la méthode, instrument, organe des recherches.

Au moyen âge, à la dialectique était toujours étroitement liée la grammaire qui avait alors des rapports avec la philosophie et qui abusait de la logique dans l'explication des lois du langage. Jean de Glogow fit paraître une syntaxe latine en 1500 [3]); elle comprend la Secunda Pars de ce qu'on appelait Alexandri doctrinale, traité

---

[1]) Voir sur cet ouvrage Wiszniewski, Hist. lit. III, p. 266 et suiv.

[2]) Jean de Glogow publia encore: Argumentum in librum Porphyrii ysacogicum in Kathegorias Aristotelis, aussi sous le titre de Exercitium veteris artis (1504). Porphyrios, néoplatonicien du III-e siècle, a laissé une interprétation d'Aristote. Jean voulut dans ce livre «in leviorem modum resolvere» les commentaires de Versor. A partir d'Albert-le-Grand, on joignait aux Catégories d'Aristote les «Sex principia» de Gilbert Porretanus dont Jean tient aussi compte. En 1502, il publie: «Aegidii Romani... in libros Aristotelis interpretatio». Aegidius Romanus, disciple de S. Thomas, dans la seconde moitié du XIII-e siècle, commenta Aristote, à l'exemple de son maître. Nous possédons enfin en manuscrit une glose sur la physique d'Aristote (1499/1500), (Cod. jag. 2089), une autre sur la métaphysique (1501), (Cod. jag. 2090 et 2453) dues aussi à Jean de Glogow.

[3]) Bauch dans les Silesiaca, Breslau, 1898, cite une édition de 1504 (p. 159). Wiszniewski, Hist. lit. III, 302 connaît une édition de 1500.

qui malgré les attaques et les critiques des humanistes resta longtemps encore en faveur. Dans son avant-propos, l'éditeur fait l'éloge d'Alexandre »pour lequel beaucoup de gens affichent un mépris injurieux«. Il annota en outre le »Donatus minor de octo partibus orationis«, ouvrage assez volumineux qui parut à Cracovie en 1503.

Comme on le voit, celui qu'un document appelle »sagax vir in omni scientia«, était en effet d'une instruction universelle et d'une assiduité au travail exemplaire. Et nous passons encore sous silence ses écrits mathématiques et astronomiques qui le placent à un bon rang parmi les maîtres de Cracovie. Il n'est donc pas étonnant que ses contemporains l'aient acclamé à l'envi, et que sa réputation ait attiré une foule d'élèves à l'université; les humanistes eux-mêmes, comme Laurentius Corvinus et quelques autres, s'inclinèrent avec respect devant ce vaste savoir et lui prodiguèrent leur encens poétique.

Comme Jean de Glogow, un autre Silésien, mathématicien et astronome, Michel de Breslau, se distingua par une science presque aussi étendue. Plus jeune que Jean, il obtient la maîtrise à Cracovie en 1488. Il entre ensuite aux artistes, où il fait des leçons sur Aristote, Albert-le-Grand, la grammaire de Gallus, la rhétorique de Cicéron, les lettres de François Niger; il annonce en outre des cours d'astronomie et de mathématiques. Il fut doyen des artistes en 1499 et en 1505; on ne le trouve plus à cette faculté à partir de 1512; il était passé à la théologie. Il mourut en 1534, laissant à la postérité un bel exemple de vertu et d'amour du travail, exemplar Christianae ac sacerdotalis vitae [1]).

Sans parler des services qu'il rendit à l'astronomie, nous envisagerons ici le théologien et le dialecticien. Son ouvrage théologique le plus important fut l'Epitoma conclusionum theologicalium pro introductione in quattuor libros

---

[1]) Voir Cod. arch. univ. Nro 69, p. 45.

sententiarum, commentaire de Lombard (1521)[1]. Il s'intéressait aussi à la musique et publia: Expositio hymnorum (1516), Prosarum elucidatio, dédié à Tomicki (1530, seconde édition)[2]. Il composa un manuel de logique, hérissé des subtilités des moderni ou terministes[3]. Dans son introductorium dialectice, quod congestum logicum appellatur (1504), nous voyons un tableau complet de cette épuisante et oiseuse gymnastique de la pensée, dans laquelle se complaisait la philosophie scolastique. Dans la préface de la seconde édition (1509), l'auteur s'adresse avec gratitude à Haller et nous apprend qu'il a terminé son livre l'année précédente, dans les loisirs de la retraite où il avait dû s'enfuir et se mettre à l'abri de la peste qui ravageait Cracovie. Michel de Breslau se distingue donc entre les dialecticiens cracoviens par son terminisme inspiré d'Okkam, tandis que Jean de Glogow s'appuie sur le thomiste Jean Versor[4]. La théorie des termini ou des expressions et de leurs acceptions était, pour Okkam et ses disciples, le noeud même de la logique; cette logique se développa encore sur la fin du XV-e siècle; mais elle s'égara aussi dans des arguties qui la firent accuser de sophisme.

Michel de Bystrzykow fut le troisième membre de ce triumvirat scolastique; nous avons déjà fait mention

---

[1] Voir Cod. jag. 3233, 3234, 3235, 3236. Ses quaestiones theologicae sont dans le Cod. jag. 2205; ses éclaircissements sur S. Thomas aux Cod. n. 2217, 2218, 2237.

[2] Son explanatio super psalmos, autographe terminé en 1512, dans le Cod. jag. 3201. Wiszniewski cite dans Hist. lit. VI, 423 le Commentarium in ecclesiae Romanae cantilenas.

[3] Prantl, Geschichte der Logik IV, 264.

[4] Michel de Breslau publia en outre: Epitoma figurarum in libros physicorum et de anima Aristotelis (1503 ou 1504, voir Wiszniewski, Hist. lit. III, 206). Bauch, dans les Silesiaca, p. 177, reporte ce livre à une date postérieure. Le cod. jag. 716 (autogr. terminé en 1495) contient son Explanatio super Aristotelis libros priorum. C'est un cours professé en 1494 (Voir Liber diligentiarum).

de ce scotiste fameux, ainsi que de son fidèle disciple. Jean de Stobnica enracina, au commencement du XVI-e siècle, les principes de la dialectique de Scot à Cracovie, et ne contribua pas peu à y faire de cette doctrine la base de l'enseignement universitaire, pour de longues années. Elle survécut même aux sarcasmes et aux efforts des humanistes qui tentaient de pousser la pensée humaine dans une autre voie.

Au XIII-e siècle, le fameux Espagnol Raymond Lulle avait essayé d'organiser une croisade philosophique et pacifique contre les infidèles. A l'aide de son Ars magna, il prétendait répandre la vérité et convertir à cette vérité par des formules en l'efficacité desquelles il avait une foi absolue, ceux que jusque là on avait combattus par le glaive. L'action des scolastiques cracoviens est analogue à cette croisade; eux aussi, bardés de formules subtiles, combattent sur les remparts de la forteresse qu'entoure l'ennemi, et ils aiguisent, ils affinent par tous les moyens leur arme spirituelle pour faire face aux assauts réitérés et de jour en jour plus audacieux de leurs adversaires. C'est la flèche du Parthe d'une époque disparaissante, la flèche avant de mourir, dont parle le poète grec

Καί τις ἀποθνήσκων ὕστατ' ἀκοντισάτω.

Cracovie fut alors célèbre à cause de cette opiniâtreté, et fut considérée comme un des foyers de la philosophie dialectique: l'université ressentit pendant longtemps encore les effets de ce mouvement. Dans les premières années du XVI-e siècle, spécialement entre 1510 et 1520 les cours de via Scoti se multiplient dans les pages du Liber diligentiarum; ils y paraissent même plus tard çà et là. C'était le dernier débordement impétueux des flots scolastiques. Les contemporains ne surent ni le reconnaître, ni le définir; ils appellent Jean de Glogow humaniste; Rodolphe Agricola, le jeune, et Valentin Eck ne voient en Michel de Breslau que leur maître et éducateur

principal[1]). Mais Conrad Celtes ne s'y trompa point; pour lui Jean de Glogow est un ennemi irréconciliable, et il n'est pas éloigné le temps où Glogow sera synonyme de routine et de barbarie. C'est ainsi que le traite Marycki dans son ouvrage sur les écoles (eicienda barbaries cum suis authoribus Scoto, Versore, Glogovita); Orzechowski n'est pas plus indulgent.

Raymond Lulle s'était autrefois évertué à découvrir un moyen de faire pénétrer et de fixer dans la mémoire ses formules salutaires mais compliquées. Voici qu'à Cracovie, simultanément à ce tardif essor de la scolastique, se mit à fleurir cet art fort cultivé au moyen âge: la mnémonique. En présence des infiniments petits de la dialectique, en présence de ses innombrables formules et préceptes, la mémoire humaine excédée avait un réel besoin qu'on vînt à son secours, d'autant plus que les imprimés encore rares et trop coûteux ne pouvaient suffirent à contenter toutes les avidités de savoir. Ce n'était pas un siècle livresque; aussi exigeait-on de la mémoire beaucoup plus d'efforts qu'aujourd'hui. La mnémonique se proposait donc de porter à cette faculté aide et soulagement. Aussi cet art fut-il partout en honneur; chez les bernardins de Cracovie, particulièrement, on s'ingéniait à trouver, à perfectionner des méthodes plus ou moins infaillibles. Nous avons déjà dit que dans ce monastère vivait Antoine Radomski que l'université décida à divulguer ses secrets. »Hic artem memorativam in universitate Cracoviensi multiplicavit«, dit l'historien de l'ordre, Jean de Komorow[2]). Le petit traité d'Antoine parut à Cracovie en 1504. Le professeur de l'université, plus tard bernardin, Stanislas Korzybski, marcha sur les traces de son confrère. Enfin, un étranger, également du tiers ordre de S. François, le sa-

[1]) Voir Gustave Bauch, Rudolphus Agricola junior, Breslau 1892, p. 7 et 11.

[2]) Mon. Pol. Hist V, 256.

tirique allemand, Thomas Murner de Strasbourg, se distingua par la plus industrieuse imagination dans ses procédés. Arrivé à Cracovie en 1499, il s'y inscrivit à l'université. Il avait déjà passé par les universités de Fribourg et de Paris; il était maître ès arts libéraux et écrivain assez connu. A Cracovie il fut promu bachelier en théologie. Après une absence consacrée à des voyages, à des leçons, à des études, il revint en Pologne vers 1506, et s'y voua à l'enseignement. Comme sujet de cours il prit le fameux manuel médiéval de Pierre d'Espagne, Parva logicalia. Murner fit ce choix malgré qu'il reprochât à cet ouvrage trois défauts: une langue barbare, un texte erroné, et le manque de ce pittoresque, de cette plasticité qui seule peut vivifier un traité didactique et en bannir l'ennui[1]). Aussi pensa-t-il de bonne heure à la mnémonique; il répétait volontiers qu'il faut instituer pour les jeunes gens des passe-temps agréables, pour que les études ne leur semblent point rebutantes. La jeunesse se passionnait pour les cartes, les échecs, les dés, et il n'était pas facile de déraciner »cette monstruosité«. Murner résolut de tourner ce mal à bien, de faire servir les cartes à l'instruction, à l'enseignement de la logique, de la prosodie, du droit. Sur chaque carte se trouvait une image, correspondant à celles dont Murner avait illustré chacun des chapitres de la logique de Pierre d'Espagne; les chiffres des cartes rappelaient en outre les paragraphes du manuel. L'élève prenant une carte en main, devait réciter le passage de la logique auquel elle se rattachait; de sorte que ce jeu devenait ainsi un instrument mnémonique agréable pour les étudiants, facilitait leur besogne ardue.

C'est là une des bizarreries de cette époque si féconde en bizarreries applaudies et appliquées couramment. Rabelais les tourna en dérision, lui dont le héros Gargantua, absorbant toute la science du moyen âge, apprend

---

[1]) Schmidt. Histoire littéraire de l'Alsace II, 222 et 267.

l'arithmétique en jouant aux cartes et aux dés, afin de se l'approprier sans fatigue. Ces artifices de Murner se heurtèrent pourtant à l'hostilité et à la suspicion des savants. Dès 1502, les maîtres strasbourgeois l'accusèrent de lèse majesté pour avoir fait servir les cartes à apprendre les constitutions sacrées de l'Empire; à Cracovie une méthode semblable appliquée à la logique, reine des sciences, sembla aussi une profanation. On fit même une enquête sur la question. Car lorsqu'on apprit que des gens de compréhension boîteuse, des ignorants, à l'aide des cartes étaient devenus très experts en logique dans l'espace d'un mois, »on se demanda si Murner au lieu des règles de la logique, n'enseignait pas celles de la magie; il aurait exigé, prétendait-on, de ses élêves le serment de ne dévoiler à personne au monde pendant deux ans ce moyen d'apprendre la logique«. Murner fut donc cité devant le tribunal universitaire; mais à peine eut-il soumis et expliqué sa méthode à l'aréopage que les juges, ravis d'admiration et d'étonnement en présence d'un génie divin, le reçurent solennellement à l'université et lui assignèrent un traitement de 24 florins de Hongrie. Ainsi s'exprime le grand dialecticien cracovien, Jean de Glogow, dans le certificat délivré à Murner, en témoignage de sa bonne foi. Aussi l'heureux inventeur se hâta-t-il de divulguer son système et publia au commencement de 1507 chez Haller son Cartiludium logicae seu logica poetica vel memorativa.

Murner propagea donc à Cracovie avec succès un art que ses frères en religion exerçaient depuis longtemps déjà, mais d'une autre manière. L'imprimerie, qui fut l'arme et l'outil de la Renaissance, relégua dans l'ombre la mnémonique médiévale et en remplit en partie les fonctions. Il est vrai qu'on n'exigeait plus autant de la mémoire; tandis que le moyen âge se préoccupait avant tout d'emmagasiner tous les matériaux transmis par le passé, sans s'inquiéter du progrès de la science, des esprits plus au-

dacieux faisaient maintenant des incursions dans des domaines oubliés ou inconnus, dont la clé n'était pas fournie par la mémoire, mais par d'autres facultés de l'homme. Ce n'était plus Mnémosyne, mais ses filles, les Muses, qui allaient guider les générations dans leur évolution nouvelle.

V.

Eveil de l'humanisme à l'université dans le dernier quart du siècle. — Force attractive de Cracovie dans cette période. — Nombre des élèves de l'université. — Étudiants remarquables: Laurentius Corvinus. — Arrivée de Conrad Celtes, avec lequel paraît l'humanisme errant et belliqueux. — Les représentants de ce mouvement, leurs principes, leurs desseins. — Celtes et ses partisans à Cracovie. — Ses adversaires. — Ses rapports avec l'université. — Son oeuvre en dehors de l'université. — La Sodalitas Vistulana et le groupe de ses affiliés. — Amusements de l'époque. — Intrigue amoureuse de Celtes à Cracovie. — Leçons à la bourse hongroise. -- Son départ et les motifs qui le firent quitter Cracovie.

Nous avons raconté comment ces Muses peu à peu, à différentes reprises, en divers endroits, avaient tenté de conquérir le Nord, de s'y faire des adeptes et des adorateurs. Mais pour que leur victoire fût décise, il fallait briser le principal obstacle, emporter la citadelle de l'esprit du moyen âge, c'est-à-dire l'université jagellonienne. Ces manifestations, ces frémissements de l'ère nouvelle, nous les avons aussi signalés; mais ils ne pénétrèrent pas à l'université, ou du moins n'y firent que de brèves et fugitives apparitions. Grégoire de Sanok, malgré ses leçons sur les Bucoliques, n'eut aucune influence durable; Zbigniew Oleśnicki, malgré ses lettres ciselées, malgré sa correspondance avec Enéas Silvius, respecta la vieille organisation de la plus grande école nationale. Des éruptions passagères ne purent guère modifier cet état de choses; elles s'élançaient

hors du cadre limitant les traditionnelles habitudes, mais ne le brisaient pas. Lors de la fondation du collegium minus en 1476, presque aucun souffle de nouveauté ne se fit sentir. En 1480, sous le rectorat de Jean d'Oświęcim (Beber), on délibéra à l'université sur les lacunes à combler à la faculté des artistes [1]. Une commission fut constituée, qui aurait à statuer »super reformatione defectuum in facultatate artium«; elle était composée du recteur, Jean Beber d'Oświęcim, de Stanislas de Brzesnica, Mathias de Kobylin, Bernard de Nissa et de quelques autres; Michel de Wielun, jeune savant sur lequel on fondait de si légitimes espérances et qui devait périr si misérablement, en faisait aussi partie. Cependant elle n'introduisit aucun changement notable: il était encore trop tôt. On se contenta de régler l'élection des doyens: aucune autre réforme importante n'y fut décidée.

Le viel organisme se maintenait donc à l'université, et il ne restait aux esprits plus hardis qu'à avoir recours aux menées révolutionnaires pour se frayer un chemin, préparer une évolution; ils devaient avancer malgre et contre l'institution. Les facultés supérieures leur étaient complètement fermées; la faculté des artistes en revanche, ce seuil de l'université que devaient franchir tous ceux qui étaient avides de parvenir, ce vestibule des hautessciences, où, à côté de gens pourvus de fonctions définies, s'agitaient les ambitieux n'ayant encore que l'espoir d'une chaire, et par leurs paroles ou leurs actions donnant de belles promesses d'avenir, cette faculté, disons-nous, arène ouverte à toutes les jeunes compétitions, à toutes les jeunes initiatives, était un terrain tout indiqué pour la lutte entre le passé et les temps futurs, terrain où l'humanisme allait éclore et déployer ses ailes pour un large essor.

D'après les conceptions admises, cette faculté préparatoire n'était que le parvis du temple du savoir; la dia-

---

[1] Conclus. univ. (1480).

lectique, les exercices sur Aristote y devaient armer la pensée pour de plus nobles travaux. On y enseignait aussi la grammaire et même parfois on y lisait quelques auteurs anciens. Il s'agissait d'infuser un esprit moderne dans ces études, d'ouvrir les yeux aux beautés de la langue et des chefs-d'oeuvre, et même, sans troubler l'ordre établi, d'y jeter de fécondes semences; les cours de Grégoire de Sanok sur les Bucoliques n'avaient-ils pas autrefois charmé leurs auditeurs?

D'autres champs d'action sollicitaient encore les hardiesses. Le jeune magister, en dehors de ses leçons à l'université où le choix des sujets et la manière de les traiter étaient soumis à des conditions fort restrictives, avait mille moyens d'agir sur l'esprit des élèves au milieu desquels il vivait, soit dans des habitations privées, soit à la bourse. Il devait les préparer aux examens, et, à cette occasion, il lui était loisible de sortir des limites étroites des programmes, de se détourner des ornières coutumières, pour s'élancer sur les routes conduisant au progrès. Heidelberg fut peut-être celle des universités qui la première donna le signal de l'émancipation: en 1456, Pierre Luder y rompt ouvertement avec les errements adoptés, et y prêche les mots d'ordre des temps nouveaux. La propagande de ce maître coïncide avec celle que le jeune Grzymala faisait, quoique avec moins d'audace. à Cracovie. Luder en effet proclamait hautement qu'il se proposait de restituer la beauté à la sauvage latinité en faveur, et que l'unique moyen d'atteindre ce but était de s'adonner à des studia politiora, c'est-à-dire à la lecture des poètes et des orateurs de l'antiquité[1]). Ce fut un cri prématuré, bientôt étouffé sous des clameurs triomphantes; et l'antique Anadyomène vaincue s'engloutit sous les flots de l'océan médiéval qui se refermèrent sur elle. A Vienne, d'analogues linéaments d'humanisme se produisent sous l'impulsion de quelques

---

[1]) Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts (2) 75.

mathématiciens et astronomes. Georges Peuerbach, en 1454 et 1460, y fait des cours sur l'Enéide de Virgile, en 1456, sur les satires de Juvénal, bientôt après, sur Horace. Son disciple, Jean Regiomontanus, explique les Bucoliques, en 1461 [1]).

Ce n'étaient là que des escarmouches d'avant-garde, des lueurs d'aurore qui, seulement à la fin du siècle, devaient amener le grand jour. Dans les vingt dernières années du XV-e siècle le mouvement humaniste prend de l'ampleur et alors, comme Vienne, Cracovie se distingue parmi les universités du Nord par une vie plus intense et plus inquiète de progrès.

A Cracovie, au collegium minus, le titulaire de la chaire Nowko enseignait la rhétorique d'après Cicéron et Quintilien; celui de la dame Menzyk expliquait les auteurs anciens; les maîtres des fondations Michel de Brzesnica et Zaborowski donnaient des leçons de grammaire. Ces attributions persistèrent pendant tout le XV-e siècle. A la fin de cette période la collégiature in poesi était occupée par Stanislas Biel de Nowemiasto, près de Przemyśl; en 1489, il la résigne en faveur de Jacques de Gostynin qui, à son tour, cède alors à Paul de Zakliczew sa chaire in oratoria [2]). A partir de 1487, année où commence le Liber diligentiarum, il n'est pas rare de voir des cours sur les auteurs classiques. Biel explique les Bucoliques en 1487, l'Enéide et les Métamorphoses, en 1488 et 1489; Jacques de Gostynin étudie Stace et les odes d'Horace en 1488, les Bucoliques, en 1489. Il est probable que ces auteurs furent expliqués sans interruption au XV-e siècle; mais ces leçons n'étaient pas obligatoires, et il appartenait au maître seul de faire ressortir la fraîcheur et la beauté des vieux écrivains, ou bien, selon la méthode surannée, d'y chercher des allégories, des arguments pour ses déductions scolastiques.

---

[1]) Aschbach, Geschichte der Wiener Universität, 353.

[2]) Acta Rect. n. 1381—2.

Dans ces années, on trouve çà et là dans la liste des cours quelques autres auteurs classiques: Stanislas Selig de Cracovie, médecin et astronome, sur lequel nous aurons occasion de revenir, s'occupe, de 1488 à 1492, de plusieurs auteurs anciens, quelques-uns même peu répandus, comme Juvénal, Lucain, Térence, et, de plus, d'Ovide, de Virgile, de Valère Maxime. Parfois parmi les noms de maîtres se glisse celui d'un personnage qui fit plus tard assez de bruit: Jean Turzo de Cracovie. En 1487, en qualité d'extraneus, il explique Ovide à la faculté des artistes. Ce futur recteur de l'université, en 1498, puis évêque de Breslau et grand Mécène de l'humanisme, au début de sa brillante carrière occupe une chaire du collegium, payant ainsi sa dette de reconnaissance envers la grande école où il avait été élevé.

Nous pourrons juger du niveau des études à l'université d'après les élèves qui en sortirent à ce moment, et d'après la force d'attraction qu'avait l'institution jagellonienne, non seulement en Pologne, mais à l'étranger. Cette force augmente dans une mesure extraordinaire vers la fin du siècle; on accourait à Cracovie, tantôt pour la dialectique, tantôt pour les studia politiora, tantôt, comme nous le verrons, pour l'astronomie. Le nombre des élèves s'accroît tout à coup en 1470, et se maintient avec quelques oscillations jusqu'en 1500; les années qui précèdent 1483 sont moins bonnes; mais l'affluence s'accuse à partir de cette date, pour se ralentir légèrement en 1494, et rebondir ensuite à un chiffre considérable, surtout en 1499 et 1500 [1]). Dans les dix dernières années du siècle, la moyenne des inscriptions annuelles dépasse 300. Ces étudiants étaient des Polonais, des Silésiens, des Hongrois; on y comptait même des Allemands de l'ouest et des Suisses. Plusieurs de ces alumni de l'université jouèrent, plus tard, loin de

[1]) En 1498, nous voyons 340 inscrits, 441 en 1499, et 506, en 1500.

la Pologne un rôle en relief dans la Renaissance. Arrêtons-nous un moment à l'immatriculation de 1484.

Pour le semestre d'été de cette année s'inscrit au registre des étudiants Laurentius Bartholomei de Novo foro, autrement dit Laurentius Rabe ou Corvinus de Neumarkt, près de Breslau; en même temps que celui-ci un autre Silésien, Sigismond de Breslau, surnommé Fusilius par les humanistes, entre aussi à l'université. Dès lors la vie de ces deux personnages allait se mêler pour de longues années. En 1486, Corvinus et son compagnon silésien deviennent bacheliers; en même temps qu'eux conquiert le premier grade des artistes Augustinus de Olomuncz, ami de Celtes, secrétaire de Ladislas II, roi de Bohème, futur propagateur de l'humanisme en Moravie [1]). Dans l'hiver de 1488/89 Fusilius et Corvinus parviennent à la maîtrise. Ce dernier, à titre d'extraneus, commence à enseigner et reste à Cracovie jusqu'en 1494 [2]). En dehors des Bucoliques qui font le sujet de son cours de 1490, il s'occupe de matières médiévales: la philosophie d'Aristote, la logique de Pierre d'Espagne, Boëce. »Sed aliud saepius exercitavit«, dit une note ajoutée à l'annonce de ses leçons De anima, en 1493. Il est donc établi que s'il obéit à la tradition et se conforma à son milieu scolastique, il sut en sortir en traitant des questions répondant mieux à des goûts que son oeuvre littéraire nous révèle d'ailleurs. Il écrivit à Cracovie même une Cosmographia, comprenant une géographie physico-mathématique et pratique, c'est-à-dire descriptive [3]). C'est encore à Cracovie qu'il composa la Carminum structura, manuel de prosodie où sont insérées quelques-unes de ses productions; ce livre, qui ne parut qu'en 1496, est dédié aux étudiants cracoviens, de même que l'Hortulus elegantiarum, publié en 1502. Par des exemples de bonne

---

[1]) Voir à son sujet Wotke: Aug. Olomucencis dans la Zeitschrift des Vereins für die Geschichte Mährens, 1898, I.

[2]) Act. Rect. 1665—1667.

[3]) Voir Bauch, Zeitschrift für die Geschichte Schlesiens 17, 237.

et de mauvaise latinité, l'auteur se propose d'inspirer aux jeunes gens l'admiration et l'étude du style cicéronien. Corvinus, il est vrai, avait quitté Cracovie en 1494, pour se rendre d'abord à Schweydnitz, puis à Breslau où, en qualité de professeur et de notaire de la ville, il fit fructifier l'humanisme. Mais sa pensée était toujours tournée vers l'école cracovienne:

Alma meum rude... pectus mater alebas,

vers Cracovie qu'il célèbre dans une ode saphique:

hic sibi pulchrum Jove nata sedem
Pallas elegit.

et plus loin:

Educat pulchras Venus hic puellas
In Jovis summi thalamos ituras
Poma quae solae teneant Atlantis
Aurea dignae.

Toujours il regretta d'avoir dû abandonner la vieille cité; toujours il se souvint de cette nourrice de son âme, malgré ses soucis, malgré qu'il eût embrassé la Réforme dont il fut un apôtre zélé à Breslau.

Mais Corvinus, homme paisible, n'était pas de taille à jeter le gant à la vieille routine, à porter le trouble et l'agitation dans les esprits des maîtres cracoviens. Cette mission échut à un autre homme qui la remplit énergiquement: l'humaniste allemand, Conrad Celtes. Il arriva à Cracovie, conduit, comme tant d'autres, par l'éclatante renommée de l'université. Il y était sans doute attiré par la personne de Callimaque qui faisait rayonner dans le Nord les lumières du Midi, poussé aussi par sa soif inextinguible de voyages, son désir de connaître l'étranger. Deux des plus grands humanistes de l'époque allaient se rencontrer sur le sol cracovien; l'un, Italien, à la science plus profonde, aux horizons plus larges, l'autre, Allemand, doué

au plus haut degré de l'esprit d'entreprise et de propagande. Si le premier dirigeait la politique, le second voulut régner sur les intelligences et créer à Cracovie un puissant foyer de la Renaissance, non moins que du germanisme.

Avec Celtes, l'humanisme belliqueux et errant faisait irruption à Cracovie.

Examinons d'abord ce que cet homme annonçait et apportait, ce qu'il allait exiger de la vieille université médiévale. Le jeune humaniste, dont l'âme était tout enflammée de la passion pour l'antiquité, pénétrait dans les murs de la grande école, brandissant un étendard sur lequel était inscrit un mot qu'on n'y avait jamais entendu: Beauté. Les gens du moyen âge s'intéressaient rarement à l'antiquité; et voilà que ce passé méconnu secouait la poussière où il était enseveli et que de nouveaux écrivains, à chaque instant découverts, venaient ajouter à son lustre et à sa magnificence. Dans l'université du moyen âge, le latin régnait seul et sans partage, mais un latin corrompu et barbare; maintenant on se propose d'ennoblir, de purifier cette langue. On va mettre de côté le traité d'Alexandre, les modi significandi de Scot, d'autres grammaires encore, pour les remplacer par des manuels qui chasseront les philosophiques procédés par lesquels on s'initiait péniblement à une façon monstrueuse de s'exprimer. Aristote sera détrôné de son omnipotente autorité; on délaissera les informes et misérables traductions dans lesquelles on lisait ses oeuvres. C'est Platon qui deviendra le nouveau dieu. La dialectique, cette arme exclusivement usitée jusque là, fastidieuse et stérile, s'égarant souvent dans le sophisme, allait être répudiée, honnie. Et ce n'est pas à une sèche gymnastique grammaticale qu'on bornerait l'étude du latin; ceci ne serait qu'un moyen pour atteindre le but, c'est-à-dire la connaissance des auteurs anciens. En face des vieux maîtres qu'on souffletait de l'épithète de sophistes, se dressaient de jeunes hommes qui se disaient poètes, parce qu'ils s'occupaient des poètes et des orateurs de l'antiquité

et projetaient de faire revivre ces grands modèles dans leurs discours. Contre les savants soumis à la tradition, asservis aux règles fixes et immuables, léguées par le passé, se levaient ces »poètes« arrogants et implacables, avides de bouleverser, de transformer l'organisation pétrifiée de l'université.

Souvent ce poète n'avait aucun grade universitaire; il en faisait fi d'ailleurs, convaincu de sa supériorité, persuadé qu'il valait mieux que dix sophistes caducs[1]); et dans ses leçons il fustigeait ces »viri obscuri«, qui s'étaient fait un fief bien renté de l'école médiévale. Quelquefois néanmoins, il daignait acquérir un titre académique; mais sans aucun respect pour l'ordre établi, il faisait ses cours dans les bourses ou les collèges, à des heures marquées pour des matières nécessaires aux examens; il remplissait d'ailleurs ses devoirs sans suite et sans scrupule, annonçant tel cours, en faisant tel autre, négligeant ses leçons, mettant partout le désordre, dans ce qu'il appelait les étouffantes entraves du passé. Sans aucun doute plus d'un vieux maître dut se demander souvent si ces apôtres des nouveautés n'étaient pas simplement ceux de la dissolution. Aussi les conflits et les heurts étaient-ils fréquents. Ces jeunes révolutionnaires avaient besoin de salles, pour s'y faire entendre. Cuspinianus, humaniste viennois, prie l'université, en 1494, »ut assignaretur sibi lectorium, quia vellet in poesi aliqua pulchra legere«[2]). Si on lui accordait cette salle, des contestations pouvaient encore s'élever, soit quant à l'heure des cours, soit quant au choix du sujet et à la manière de le traiter. Ces jeunes professeurs se tenaient en outre offensés de ce que leurs leçons n'étaient pas obligatoires, et que la lecture, la connaissance des auteurs anciens n'étaient

[1]) Unus poeta valet decem magistros, dit Aesticampianus à Leipzig, d'après les Epistolae obscur. virorum vol. I. Nr. 17. (Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 95).

[2]) Aschbach, Geschichte der Wiener Univ. II, 51.

pas exigées pour l'obtention des grades académiques. Sans cesse leurs revendications tendent à réformer cette routine, et avec le temps deviennent de plus en plus pressantes. Des échos assez nombreux de cette lutte entre les deux camps sont parvenus jusqu'à nous. En 1510, l'humaniste tchèque, Waclas Pisecky attaque avec violence les anciens de l'université de Prague, »parce qu'ils condamnent les poètes, leur préfèrent Alexandre Gallus«, ne veulent pas entendre parler de Virgile, ni d'Horace, accusent »les poètes d'enseigner la débauche, de nuire aux études«. Et Pisecky ajoute que, sans s'inquiéter des statuts universaires, »statutis interim vestris longum Vale dicens« [1]), il étudie les poètes avec ferveur. En 1525, l'université de Cologne se plaint à la municipalité des abus et des désordres causés par les humanistes. »Item ist auch mercklich zum Schaden und zu Verstörung dieser löflicher Universität gefallen, dat man in Schollen und anderen Platzen zogelassen hat Usswendige und auch Heimische ihre Lezzen (lectiones) zo thon ob die Uhren und Stunden, die den wahrhaftigen Meister und Ordinarien behören und denselbigen Ordinarien und Meistern ihre Lezzen behindern, ihre Discipulen abzuziehen, zo sich rufen ...«; elle accuse en outre ces jeunes maîtres de ne pas tenir compte des statuts, d'inspirer le mépris des promotions, en conséquence de quoi les revenus tirés de ces promotions, et les profits des repas doctoraux (Doktor-essen) sont annihilés [2]). Cette insubordination devait en effet irriter fort souvent les vieux pédagogues. Et c'était encore pis lorsque des dérèglements agitaient la vie privée de ces jeunes collègues, lorsque celui qui lisait sur »les Amours«, fabulae peccare docentes les démontrait par l'exemple et faisait scandale. Et cette circonstance en bien des cas ne contribua pas peu à détourner

---

[1]) Truchlař, Humanismus a humanisté v Čechach. Prague 1894, p. 140.

[2]) Bianco, Die alte Universität Köln, Anlagen p. 319.

de ces chercheurs de voies dévoyés, à leur refuser bon accueil. Parfois le différend se terminait par l'expulsion de l'humaniste étranger qui, paré de l'auréole du martyre, allait chercher ailleurs un débouché pour ses doctrines, une place pour lui-même.

A Cracovie arriva, comme nous l'avons dit, le plus fameux de ces humanistes, de ces »poètes« allemands vagabonds. Conrad Celtis, Pickel ou Celtes, né en 1459, passa toute sa jeunesse et même presque toute sa vie à courir le monde. En 1477 il commença ses études à l'université de Cologne qu'il quitta, après s'être abreuvé de scolastique, pour aller à Heidelberg goûter à l'humanisme (1484); il traversa Erfurt, Rostock, Leipzig, en 1485/6 et s'y efforça d'y gagner des auditeurs pour lui, des adeptes pour les orateurs et les poètes. Il parcourt l'Italie en 1486 et y entre en relations avec les plus brillants promoteurs de la Renaissance, Pomponius Laetus, à Rome, Marsilius Ficinus, à Florence; il visite Bologne, Ferrare, Venise. Lorsqu'il revint de ces pérégrinations à Nuremberg, sa renommée de poète et de platonicien l'y avait déjà précédé; son couronnement solennel par Frédéric III, consacre enfin sa gloire [1]). Il projette alors de se rendre en Orient. Il n'avait suivi aucun cours universitaire systématique; et sa connaissance du monde et de la nature n'étant que très superficielle, peut-être, ainsi que quelques-uns l'ont supposé, l'astronomie et les mathématiques l'amenèrent-elles à Cracovie. Il nous semble toutefois plus probable qu'il s'y dirigea guidé, non par des intérêts particuliers, mais par le grand renom de cette ville; et les relations de Nuremberg avec la métropole polonaise aiguisèrent encore sa curiosité. Nombre d'étudiants nurembergeois en effet se pressaient à Cracovie dans les dernières années du XV-e siècle [2]).

---

[1]) Voir Aschbach, Die früheren Wanderjahre des Conrad Celtes (Vienne, Sitzungsberichte der Akad. LX, p. 82—95).

[2]) Voir Zeissberg, Das älteste Matrikelbuch der Universität Krakau 74.

Dans l'été de 1489, Conradus Protacius Johannis de Herbipoli s'inscrivit donc, à son tour, à l'université jagellonienne.

Il rencontra à Cracovie Callimaque et put donner au grand humaniste italien des nouvelles de Pomponius Laetus, qu'il avait vu et entendu à Rome, de l'Académie platonicienne, maintenant bien vue du Souverain Pontife; il put lui parler de Ficinus, de l'historien Sabellicus qu'il avait connu à Venise. Ces souvenirs et ces impressions du Midi furent pour Celtes une haute recommandation auprès du puissant conseiller du roi. Leur amitié dut être réelle, puisque Celtes honora pieusement la mémoire de Callimaque. A l'université il fut surtout bien accueilli des jeunes gens qui venaient d'y acquérir une chaire. Laurent Corvinus s'attacha à ses pas, fasciné par ses paroles, conquis à jamais. Sigismond Gossinger, professeur à Cracovie en 1490, partit ensuite pour l'Italie où il se trouve en 1492. Par la suite, chanoine de Breslau, il fit de sa maison un asile des belles-lettres, un lieu de réunion où les savants coepulones et compransores discutaient les problèmes philosophiques et littéraires [1]). Un peu plus âgé, Stanislas Selig de Cracovie, maître royal en 1487, enseignait la philosophie d'Aristote, l'astronomie et, en même temps, étudiait la médecine dont il avait obtenu le baccalauréat en 1481. Devenu licencié en médecine en 1488, il ne porta plus désormais d'autre titre attaché à son nom. Humaniste convaincu, il parlait volontiers dans ses cours des écrivains de l'antiquité; en 1488, il explique les Géorgiques et Juvénal, en 1489 et 1490, les comédies de Térence, en 1490, Lucain, l'année suivante les Fastes d'Ovide, enfin les Bucoliques et Valère Maxime, en 1492. Peu de maîtres contemporains s'intéressèrent autant que lui à ces sujets. La communauté des goûts le rapprocha de Celtes et leurs relations durèrent longtemps encore après le départ du

[1]) Voir Bauch, Zeitschrift für die Gesehichte Schlesiens 17, 256.

grand humaniste de Cracovie [1]). Nous voyons en lui cette alliance de la médecine avec les artes politiores, dont un médecin cracovien, Jean Ursinus, ami, lui aussi, de Celtes, fut le type achevé. En 1486, Jean explique à l'université le Catilina de Salluste, et dans son discours d'ouverture de laudibus eloquentiae, il fait l'éloge des maîtres cracoviens qui permettent »aequo animo humanitatis studia legere«.

Très amical pour Celtes fut le vieux maître Albert Brudzewski, astronome fameux qui en 1487—1489 enseignait l'astronomie et l'arithmétique simultanément avec la philosophie d'Aristote; devenu bachelier en théologie en 1490, il se consacra dès lors presque complètement à la scolastique [2]). Brudzewski eut pour Celtes des attentions toutes particulières; dans ses lettres il l'appelait »son fils«, et le célèbre humaniste allemand lui en témoigna sa reconnaissance par des hommages exprimés dans de pompeux poèmes.

Cependant tous les anciens professeurs ne se montrèrent pas aussi bienveillants. Un d'eux, Jean d'Oswiecim Sacranus, propagateur d'un humanisme modéré à Cracovie, n'accorda qu'une confiance fort restreinte à ce nouvel apostolat: il n'en espérait guère de bons fruits. Le principal dialecticien de l'université, Jean de Glogow, ne manqua pas de protester contre ces théories avancées et rompit des lances en faveur de la grammaire d'Alexandre Gallus; quant aux poètes, il partageait sans doute l'opinion du sage Wimpheling [3]) et il reçut avec une certaine prévention le champion des nouvelles doctrines.

---

[1]) Voir le Codex des lettres à Celtes, bibl. impér. Vienne 3448, p. 4 et 86.

[2]) Nous lisons dans le Liber dilig. (hiem. 1490) ce passage douteux: Albertus de Brudzewo Titum Livium exercitavit; nous disons douteux, car Brudzewski n'expliqua pas les auteurs. Ceci serait-il dû à l'influence de Celtes?

[3]) Schmidt, Histoire littéraire de l'Alsace II, 216.

Celtes s'inscrivit à l'université au printemps de 1489; il était toutefois arrivé plutôt à Cracovie, peut-être même au commencement de 1488 [1]). Szujski a prétendu que l'humaniste allemand était venu à Cracovie en réformateur de l'académie, appelé par le roi et Callimaque [2]). Cela ne semble guère admissible. Un tel acte eut été fort prématuré dans le Nord; et quoique Callimaque en fut bien capable, Celtes, ne faisant pas partie de l'université, ne pouvait en être le réformateur compétent, et eût, en tout cas, rencontré dans son oeuvre de graves difficultés. Callimaque sans doute fut une des causes déterminantes de la venue de Celtes à Cracovie, en tant que celui-ci voulut présenter ses hommages au grand exilé italien. La même curiosité n'avait-elle pas poussé Marcus Rustinimicus? Ce personnage avait tant entendu parler de Callimaque qu'il voulut le voir et l'entendre [3]). Les louanges prodiguées par Celtes à Callimaque respirent, il est vrai, la plus vive admiration; mais on n'y trouve pas l'ombre d'allusion à l'intervention de Callimaque dans le voyage en Orient de l'humaniste allemand. Et Callimaque de son côté, conscient de sa grandeur, dut sans doute regarder de haut la muse de Celtes, à tel point qu'un grand admirateur de ce dernier, Jean de Sommerfeld, se vit forcé de prendre la défense de son poète de prédilection devant l'illustre Italien [4]).

Cependant dès que Celtes fut à Cracovie, il se proposa d'y entrer à l'université. Il n'avait pour cela qu'à se faire admettre parmi les jeunes maîtres qu'on appelait extranei. La faculté des artistes comptait beaucoup de ces

---

[1]) Aschbach, Die früheren Wanderjahre des Celtes, 99.

[2]) Récits et discussions T. IV, 24.

[3]) Voir le Cod. des lettres à Celtes, bibl. imp. Vienne 3448, p. 109 b.

[4]) Ibid. 86 a il écrit à Celtes: Carmen tuum vere latinae linguae et doctissimorum veterum redolet venam, quod ad summam quoque contentionem coram nostro Callimacho... defendere saepe etiam ad illius indignationem contendi.

surnuméraires, on craignit même en 1485 de voir leur nombre surpasser bientôt celui des membres du collegium minus[1]. Aussi, à plusieurs reprises, et notamment en 1480 et 1485, se hâta-t-on de bien déterminer les droits de ces extranei appartenant à la faculté, quant à l'élection du doyen, afin que d'aventure la »multitudo« ne l'emportât sur les anciens, afin d'assurer à ces anciens la »praeeminentia« et des privilèges plus étendus[2]. Ce règlement indique clairement qu'il y avait déjà alors désaccord entre les jeunes et les anciens de l'université.

Toutefois pour être reçu extraneus, il fallait avoir obtenu la maîtrise, ou tout au moins avoir fait nostrifier un grade étranger à Cracovie. Celtes, il est vrai, avait été couronné en 1487 par l'empereur, et il considérait ces lauriers comme l'équivalent d'un grade universitaire; il n'hésite même pas dans son testament à s'intituler artium et philosophiae doctor[3]. Mais tout cela n'existait que dans son orgueilleuse conviction, et ne répondait pas à la réalité. Il n'avait en somme aucun titre l'autorisant à pénétrer dans le »corpus doctum« de l'université, et pour s'y faire une place, il lui fallait briser la résistance et le pédantisme »des sophistes coalisés«. Pierre Luder, sans grade universitaire, n'avait-il pas naguère forcé les portes de l'école de Heidelberg? Des démarches pressantes, sans doute aussi de hautes protections permirent enfin à Celtes de franchir le seuil du collegium. Dans le Liber diligentiarum de la faculté des artistes, on voit, inscrit au semestre d'été de 1490, un cours de maître Conrad sur le Parvulus Philosophiae. Simultanément le licencié Selig annonce un cours sur Térence, Laurentius Corvinus, sur les Bucoliques, Sigismond Gossinger, sur les Géorgiques. Le Conrad en question est sans aucun doute notre Celtes[4]. Le

[1]) Muczkowski, Liber prom. XLI.
[2]) Ibid. XXXIII.
[3]) Aschbach, Die Wiener Universität II, 442.
[4]) Wislocki, Lib. dilig. 13.

choix du sujet, si scolastique, si médiéval, nous semble un peu étrange. Peut-être tout en faisant des concessions, les anciens de l'université lui imposèrent-ils ce thème; peut-être aussi Celtes voulut-il complaire aux vieux maîtres, tandis que ses jeunes amis affichaient leurs tendances et leurs goûts indépendants. Celtes sut encore se recommander d'une autre manière aux sévères gardiens de l'université. Les humanistes ambulants, convoitant une place, ou désireux de se faire entendre, n'ignoraient pas l'art de la réclame, mais ils avaient bien soin en même temps d'encenser les pouvoirs dont ils dépendaient. Le poète chantait l'université, ou dans sa leçon inauguratoire faisait l'éloge des célébrités locales [1]). Eh bien, parmi les oeuvres de Celtes nous voyons une apologie de ce genre, Ad gymnasium Cracoviense dum orare vellet, pièce remplie de modestie et d'humilité, débordante de louanges pour l'université cracovienne,

Cujus fama omni docta sub orbe volat,

où l'on cultive les ingenuae artes, où l'on sonde les mystères de la nature et des cieux, où règnent les moeurs les plus pures. Il implore donc l'indulgence pour son infériorité et sa hardiesse.

Il est cependant probable que Celtes n'eut qu'une leçon à l'université. Son protoplaste Pierre Luder avait du abandonner sa chaire sous la pression des professeurs titulaires et transporter ses cours chez les Augustins, informant ses auditeurs de cet exode par un avis fieleux [2]). Celtes ne renouvela pas sa tentative. Ne lui restait-il pas un vaste champ d'action en dehors de l'université, dans le monde, dans des conférences données en d'autres enceintes où il serait plus à son aise et mieux inspiré?

---

[1]) Voir dans Krause, Eobanus Hessus (1879) I, 56, des harangues complimenteuses de ce genre.

[2]) Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts (2) 1, 76.

S'il était venu à Cracovie, c'est qu'on lui avait vanté la civilisation des habitants, c'est que la bourgeoisie cracovienne en grande partie allemande se distinguait par la délicatesse de ses moeurs, par son activité et enfin par ses richesses que les missionnaires de l'humanisme, en quête perpétuelle de Mécènes, étaient loin de mépriser. Il s'agissait de faire contribuer tous ces éléments à un même but, de les animer d'une seule et même pensée. Celtes passa sa vie à constituer des sociétés, des groupes acquis à ses idées, c'est-à-dire à la culture nouvelle, et liés par une grande solidarité. Il crée partout des cercles, des sodalitates, par exemple la Vistulana à Cracovie, la hongroise à Buda, ensuite en 1491, la Rhénane, et, la même année, la Baltique, enfin il transporte à Vienne le siège de la sodalitas hongroise ou Danubienne. De cette manière allaient, sur les frontières du monde germanique, s'élever des citadelles de la civilisation allemande; car Celtes avait sans aucun doute des visées politiques et s'était fait l'apôtre du germanisme. La sodalitas cracovienne devait agir

Teutonicis qua modo meta plagis,

et cette mission à la fois offensive et défensive, est mainte fois affirmée par Celtes. C'est ce sentiment teutonique qui le décide à publier une édition de la Germanie de Tacite, et l'aversion pour tout ce qui n'est pas allemand perce à chaque instant dans ses écrits; il n'a que mépris et répulsion pour les barbares[1]). La sodalitas Vistulana visait donc à grouper les éléments germains de Cracovie; mais c'était cependant une compagnie ouverte aux nationaux; car l'exclusivisme ne faisait point partie des habitudes ni des conceptions de l'époque. Nous savons que Celtes avait à Cracovie beaucoup d'amis et »de bons com-

---

[1]) C'est avec raison que Klüpfel écrit dans »De vita et scriptis C. Celtis« (Fribourg 1827), II, 66: Erat Celtes bono Germaniae ac rei litterariae commodo inquietus homo.

pagnons« qui partageaient ses plaisirs et ses travaux, mais la coûtume de prendre des surnoms pseudoclassiques ou même classiques ne permet pas de s'orienter aisément et n'est pas d'un mince embarras pour qui se pique d'exactitude. Nous avons dejà cité quelques-uns de ces familiers, Callimaque, Albert Brudzewski (Brutus), Gossinger (Fusilius), Laurent Rabe (Corvinus); nous pensons en outre que Stanislas Selig se couvre sous le voile de Statilius Simonides, »médecin et philosophe«, que (Odes I, 23) Celtes fréquenta beaucoup à Cracovie, avec lequel il se rencontra souvent à de plantureux repas, et à qui il se lia par la parité des goûts »moribus lectus paribus«. Ce Stanislas était fils de Simon et, en 1465, s'était inscrit à l'université sous le nom de Stanislaus Simonis de Cracovia; bachelier en 1468, il ne devint maître qu'en 1475. Mais qui était André Pégase? Celtes nous apprend qu'il descendait de nobles aïeux et qu'il avait beaucoup voyagé dans le Midi et en Allemagne (Odes I, 5). Il semblerait qu'il n'était pas étranger aux affaires commerciales, puisqu'il se proposait de les étudier à Venise:

Cautus addiscens ibi mercis artes.

Dans un autre poëme, Celtes l'invite à entreprendre un voyage par mer en Orient (1, 18)[1]. Nous ignorons aussi le vrai nom de Salamius ou Salemnius Delius. Dans ses épigrammes Celtes l'appelle jeune homme cher entre tous (1, 4) et le pousse à la poésie; dans ses odes (1, 9) il le proclame son préféré parmi les autres Sodales sarmates,

Inter Sarmaticos dum iuvenes micas
Doctrina...

---

[1]) M. l'abbé Fijałek dans ses Etudes sur l'histoire de l'univ. de Cracovie (Crac. 1898) suppose (p. 28) qu'il est ici question d'André Swirski de genere ducum, maître cracovien enseignant à l'université en 1488 et 1489, ou bien encore d'André Rose Boryszewski, futur archevêque de Gniezno, écolier d'Italie et ami de Callimaque.

Par contre nous connaissons Jean Ursus (Ber) docteur et astronome (Odes 1, 8):

...doctorum specimen virorum.

Voici Mirica que nous avons rencontré en compagnie de Callimaque et chez lequel Celtes avait été fastueusement reçu (Odes 1, 21) et avait bu d'excellent vin de Hongrie. Georgius Morinus à qui Celtes dédie un chant louangeur (Odes 1, 20) est aussi une assez transparente appellation. Ce Georgius, nourricier des Muses, invitait fort souvent à des festins luxueux doctam turbam des savants. Celtes vante ses propos où les bons mots se mêlent aux souvenirs historiques; il célèbre aussi la sagesse avec laquelle ce magistrat remplit ses fonctions et apaise les discordes de la cité,

...sociale servans
Foedus in urbe,

son éloquence, habile à calmer les fureurs populaires. Il s'agit ici évidemment de Georges Morsztyn, chef des salines de Wieliczka, en 1464, consul de Cracovie, à partir de 1487 [1]), personnage extraordinairement remuant et actif, que nous voyons cité à chaque instant dans les actes consulaires de l'époque.

Ajoutons encore à ces familiers de Celtes l'imprimeur Sweibold Fiol qui, vers 1490, faisait à Cracovie des publications cyryliques. Même après son départ de Cracovie, Celtes resta en rapports avec ce personnage et lui demanda des envois de livres [2]). Nous parlerons plus tard de Rhagius Sommerfeld qui appartenait aussi à ce cercle.

---

[1]) Monum. medii aevii hist. VII, 602, 631. Il possédait une maison sur la grand'place (1621); d'après les Concl. universit. de 1498, il eut cette année un différend avec l'université.

[2]) Voir dans le Cod. des lettres à Celtes, Vienne 3448, la lettre à Sommerfeld p. 92, an. 1498: Sweypoldum tuo nomine bis adii, quae iussisti ab eo precario exegi. Nullum apud se rutenae litterae librum habere affirmat et scripsisse se tibi aiebat. Un moment il fut soup-

Examinons un peu le genre de vie qu'on menait dans ces milieux. En dehors des intérêts scientifiques on passait son temps à des plaisirs divers, à des repas recherchés, des symposes, pour employer l'expression humaniste. Jean Ursinus dans son »Modus epistolandi« nous a laissé le récit d'excursions à la campagne, récit charmant et coloré, semé de traits empruntés à la réalité [1]). On se réunissait en une nombreuse compagnie où l'on voyait Nicolaus Lippus, Petrus Barbo, amis de l'écrivain, avec leur femme, ainsi que beaucoup d'autres intimes, et tout ce monde, y compris Jean Ursinus et son épouse, se rendait à la propriété de Charamanus, non loin du monastère des Carmes, au bord d'un ruisseau qu'on ne nomme pas. L'endroit était délicieux, à souhait pour les ébats champêtres (rusticanae voluptates). On s'amuse d'abord à prendre des oiseaux, »éperviers, vautours et cailles«; puis on se promène sur les bords de la rivière qui »ombragée de saules, murmurait doucement dans son lit de cristal, entre ses rives verdoyantes«. On se dépouille de ses vêtements et de ses chaussures, on prend des filets et on se divertit de bon coeur. »Nous criions comme des gens ivres, et qui nous aurait entendus, nous eût pris pour des insensés«. La pêche est abondante. »Non loin de nous se tenaient nos femmes et quelques damoiselles parées d'or, de pierreries et de fleurs. Quoique la pudeur les empêchât de prendre part à nos jeux, elles nous regardaient et riaient de bon coeur de ce qu'elles voyaient. Damoiselle Constance, d'une éclatante beauté, voulut fustiger Georges Turro (probablement Turzo) avec des orties, mais elle tomba dans l eau jusqu'à la ceinture, ce qui fit naître une hilarité indescriptible«. Puis on se rend à un repas où l'on sert le produit de la pêche arrosé abondamment de vins de Crète

---

çonné d'hérésie, comme Ruthène; on lui fit même un procès à ce sujet. D'après les Acta episc. Crac. IV. f. 89, il abjura le 8 juin 1492.

[1]) Modus epistolandi, Crac 1522, Caput XXI.

et de Hongrie. Après ce dîner mangé de bon appétit »nous allâmes nous promener à travers les blés dorés, les bosquets ombreux, les vergers où les arbres pliaient sous le fardeau des fruits. Longtemps nous errâmes, les uns chantant, les autres jouant de la cithare, d'autres lutinant, embrassant les dames et damoiselles. De retour au ruisseau, nous nous assîmes sur le gazon où, pour nous raffraîchir, on nous apporta du lait frais. Puis nous regardâmes jusqu'au soir les danses des villageois qui, étourdis par les libations, se renversaient dans leurs gambades et se relevaient couverts de boue, présentant le spectacle le plus burlesque«.

C'est ainsi qu'on se récréait à Cracovie au moment où Celtes s'y trouvait, et certes, plus d'une fois, il dut animer son entourage de sa franche gaieté. Peut-être assista-t-il à cette promenade dont le récit a tous les traits d'un souvenir vécu. Ces réunions joyeuses avaient de plus l'attrait des amourettes et du fruit défendu. Comme Callimaque, Celtes trouva aussi à Cracovie une divinité, la belle Hasilina ou Hasa, qu'il chante sur tous les tons. Nous ne raconterons pas ici cette intrigue assez banale, comme toutes les intrigues littéraires et humanistes, fort plate du reste au point de vue sentimental; Celtes semait des fragments de son coeur partout où il passait: à Hasilina devaient succéder et Elsula et Ursule. Les relations avec dame Hasa, qui était mariée, furent un peu troublées par le mari et rendues difficiles parce que les amants ne pouvaient se comprendre. Celtes apprenait la langue de sa belle et en attendant lui communiquait sa flamme par un interprète, un certain Bernard Viliscus. Ce dernier, bourgeois aisé, poussa son zèle protecteur jusqu'à jouer ce rôle équivoque et peu honorable [1]). Nous ignorons jusqu'à quel point Celtes profita des leçons de son amie, s'il parvint à

Sarmaticae linguae barbara verba loqui,

---

[1]) Celtis Elegiae 1, 4. Dans ses «Etudes» M. l'abbé Fijalek essaye

s'il renouvela les prouesses d'Ovide qui, exilé à Tomis, se familiarisa avec la langue des Gètes à un tel degré qu'il écrivit un poème dans cet idiome. Mais nous savons que dame Hasilina qui »Germanam linguam sprevit«, ne dédaigna cependant pas le Don Juan germanique. Qui était cette femme? Nous avons une de ses lettres dans laquelle elle s'appelle ou est appelée Hasilina de Rzytonicz a Nakepsstaynie [1]). Ces noms fictifs ou exacts sont tchèques, et par la consonnance et par l'orthographe. Voici la teneur de cette lettre. Dix ans après le séjour de Celtes à Cracovie en 1500, elle lui écrit qu'à une soirée chez un bourgeois de Cracovie, on a lu des compositions de Celtes. Et il est appelé »weliky skladatel« (grand poète). A cette lecture elle est devenue »welmi truchlywa a smutna« (très triste et confondue), lorsqu'elle a entendu son nom à elle tant de fois répété dans ces vers. C'était pour elle une injure odieuse. Elle s'est donc décidée à rappeler à Celtes les lois de l'honneur et du respect et à lui dire que »les docteurs, les maîtres et uczytele (instituteurs)«, ont à observer dans la vie les mêmes devoirs que les simples mortels à qui ils font la leçon, et que l'épilogue de leurs amours devrait être le silence et non une pièce de vers [2]). Dame Hasilina, de noble extraction, s'était donc sentie gravement offensée, et avec raison, par la conduite de Celtes. »Przestań, przestań, doctorze toho« (cesse, cesse de faire cela, docteur); elle s'adresse à sa conscience, et lui, en attendant, continuait de composer des poèmes, où

---

de nous apprendre qui était ce Viliscus (p. 29). Peut-être est-ce le notarius du roi Casimir, notarius dont il est parlé dans le Liber Quitantiarum regis Casimiri (1897) p. 3, 11, 67.

[1]) Peut-être faut-il lire: Na Kepsstaynie (de Kepsstayn). Szujski dans ses Récits IV, 127, voit dans ce nom un pseudonyme obscène. La lettre lui semble un apocryphe facétieux. Quant au nom, d'accord; mais la lettre nous paraît authentique.

[2]) Voir cette lettre dans Aschbach, Die früheren Wanderjahre des Celtes, 144.

son immense vanité se complaisait et où sa »déesse« devait être immortalisée.

Nostris carminibus facta celebrior, dit-il à Hasilina, et il lui promet la gloire pour ce qu'elle considérait à juste titre comme une honte. L'imitation des poètes romains qui garantissaient à l'élue de leur coeur un nom impérissable et une »nobilis historia«, poussa Celtes à cette indiscrétion. Cette intrigue, conforme aux habituelles manières d'agir des humanistes, attacha quelque temps notre Allemand à Cracovie. Ce n'était en somme qu'un plagiat, mais qui pouvait devenir un modèle. Aussi la civilisation se manifestant sous de telles formes inquiétait-elle, non sans motif, plus d'un ami des anciens usages, des principes moins relachés.

C'est sur ce fond que se déroula la vie de Celtes à Cracovie; ce sont ces épisodes qui la remplirent, cette vie toute composée d'épisodes. Nous avons déjà parlé de ses occupations plus sérieuses, de son accession à une chaire de l'université. En dehors de la grande école, la Sodalitas Vistulana et ses assemblées lui fournissaient un vaste champ d'action. Les humanistes voyageurs usaient de mille façons pour s'aboucher avec les étudiants et leur parler. Ils organisaient des cours privés et y convoquaient les élèves, promettant de répéter avec eux les matières exigées pour les examens, se chargeant de ce qu'on appelait les resumptiones [1]); et ces exercices pratiqués dans les bourses pouvaient effectivement répondre à leur destination, mais voiler aussi une propagande humaniste. Une adroite réclame séduisait les esprits et captait les bonnes grâces des étudiants. Pierre Luder, le prototype de ces humanistes errants, fit afficher sur sa porte, à Leipzig, l'annonce de ses leçons sur Térence; il promet aux éco-

---

[1]) Voir Prowe, Nicol. Copernicus I, 153; Aschbach, Die früheren Wanderjahre des Celtes, 85; Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 97.

liers des profits abondants: ils se corrigeront de leur barbare manière de parler et apprendront un excellent latin; trois leçons seront données gratuitement à titre d'essai. Celtes savait aussi user de ces alléchants procédés. Nous possédons encore ses »intimata« ou proclamations, vérsifiées ou non.

Si quis rhetoricen Ciceronis utramque requiret
Qui Latiae linguae dicitur esse parens,
Si quis epistolium vult vera scribere et arte
Et memorativae qui petit artis opus,
Hic, cras octonam dum malleus insonat horam,
Conradi Celtis candida tecta petat.

C'est ainsi que Celtes invitait à ses cours [1]). Une intimatio ou intimatum [2]), de ce genre fut composée à Cracovie. Il y parle, à la manière humaniste, de l'art d'écrire des lettres et s'engage à révéler cet art dans la leçon qu'il fera le jeudi, 23 juillet, à 11 heures, »in aula Hungarorum«. Il assure d'avance que cette leçon sera admirable et attachante. Ce document date de 1489, année où Celtes s'inscrivit à l'université.

La bourse dite hongroise et destinée aux Hongrois. recevait cependant à cette époque des étudiants d'autres nationalités, et même en majeure partie des Allemands. En 1483, Jean de Glogow l'avait prise à bail »pro Almannis studentibus«. En 1486, le même maître renouvelle ce contrat du louage pour une année »pro dnis Ungaris aut quibusvis studentibus«. En 1488, Jean Sommerfeld assume la même charge pour trois ans [3]). Les maîtres susdits étaient des protecteurs déclarés des étudiants allemands à l'université de Cracovie, et la bourse hongroise servait alors de foyer à l'élément germanique. C'est pourquoi

[1]) Voir: Fünf Bücher Epigramme (Hartfelder) V, 18, 20, 21; Aschbach, Geschichte der Wiener Univ. II, 205.

[2]) Découvert en manuscrit à Pétersbourg par M. Fijalek. Voir Etudes p. 24.

[3]) Voir les Conclus. univ. de ces années.

Celtes en avait fait choix pour y professer. Il est aussi possible que cette bourse fût le siège de la Sodalitas Vistulana et que le cours de Celtes ait été une des manifestations de la vie éphémère de cette compagnie [1].

Comme on le voit, Celtes eut à Cracovie un séjour actif et bien rempli. Callimaque se tenait généralement dans les hautes sphères de la politique et du grand monde. L'humanisme italien, naturellement aristocratique, n'est pas enflammé de prosélytisme; l'humanisme allemand au contraire, tout démocratique, brûle de se propager, est animé de l'ardeur pédagogique. Malgré la brièveté de son séjour, il est certain que Celtes laissa à Cracovie une empreinte profonde sur son entourage.

En 1490, il quitta la capitale de la Pologne, après y avoir passé deux années, et se remit à courir le monde jusqu'en 1497, où il se fixa définitivement à Vienne. Il ne prit pas avec lui les livres qu'il avait acquis à Cracovie, et le voiturier qui, plus tard, devait porter ces trésors en Bavière, les perdit en route. Mais il emporta de cette ville ses sentiments pour Hasilina et le souvenir de leurs amours. Il conserva pourtant quelques relations avec les amis qu'il y laissait, entre autres avec Albert Brudzewski et les humanistes allemands. Toutefois, par la suite, il ne s'exprima jamais avec beaucoup d'égards sur Cracovie, sur l'orgueilleuse »Croca«, les »truces Sarmatae«, les froids rigoureux du Nord, enfin les boues cracoviennes,

Sordibus in tantis urbs Cracovina scatet.

Lui qui, dans sa passion germanique, ne sut jamais au juste jusqu'où s'étendaient les territoires teutons à l'Orient, couvrit de malédictions le tyran sarmate qui s'était emparé des domaines de l'Ordre teutonique.

Ces marques de rancune et ces fureurs haineuses

---

[1]) C'est aussi une hypothèse avancée par M. Fijalek dans une note fort curieuse de ses »Etudes pour l'hist. de l'université«, p. 29.

autorisent à penser que Cracovie ne fut tendre pour Celtes; s'il dut abandonner ses livres dans cette ville, c'est que sans doute il fut obligé de s'enfuir précipitamment. Nous serions donc ici en présence d'une sorte de martyr, d'exilé; et l'on sait d'ailleurs que la plupart des pérégrinations de ce genre d'humanistes avaient pour causes des expulsions qui les traquaient de ville en ville.

Dans les universités du moyen âge ces poètes, ces apôtres aventuriers ne pouvaient rencontrer ni sympathie ni bienveillance. Si on leur permettait de faire des cours, ils abusaient presque toujours de cette faveur pour tourner en dérision les vieux maîtres, ces sophistes hébétés et rétrogrades; souvent aussi, et ce fut le cas de Celtes, ils négligeaient leurs obligations, s'exemptaient de leurs leçons sous le plus futile prétexte [1]), et mettaient ainsi le désordre dans la marche régulière de l'institution. Lorsque par contre on fermait au »poète« les salles des écoles, il trouvait ailleurs un asile pour son enseignement, et n'étant plus retenu par le lieu, se répandait en grossières invectives et faisait perdre aux élèves le temps marqué pour des cours obligatoires. La guerre entre ces deux camps était donc inévitable et devait devenir acharnée. Des motifs plus graves encore contribuèrent à tendre les rapports: les humanistes étaient loin d'être très religieux. Celtes, par exemple, fut toujours considéré comme un mauvais chrétien: ses actes et pensées étaient d'un impie, et dans ses attaques contre le clergé il rivalise avec les plus osés des humanistes [2]), même avec les philosophes du XVIII-e

---

[1]) Celtes donne une maladie comme excuse de ces absences (Epigr. V, 20). Mais il manquait aussi ses leçons, lorsqu'un ami l'invitait aux vendanges, et les étudiants allemands se plaignent de ce qu'il parle nonchalamment, »la tête appuyée paresseusement sur la main«, balbutiant, comme contraint, des mots indistincts, et se permettant en outre d'appeler ses élèves imbéciles et barbares. Voir là-dessus Bezold, Konrad Celtes dans Hist. Zeitschrift 49 (1883) p. 9.

[2]) Bezold l. c. 211, 213 et suiv.

siècle. Sa vie privée non plus n'était pas fort exemplaire. Dans tous les siècles, sans en excepter le moyen âge, il y a eu des vices et des scandales; mais l'humanisme les introduisit dans la littérature, glorifia la débauche, exalta les faiblesses et la corruption. Les échos de l'antiquité se répercutèrent longuement dans les écrits et dans les moeurs; et cette ostentation du mal, ces intrigues dont on faisait parade devaient sans aucun doute inquiéter, indigner les défenseurs des vieilles coutumes, de la vieille et éternelle morale.

Précédemment on avait déjà fait entendre à Celtes de quitter Leipzig, peut-être même en avait-il été chassé [1]; mais l'expulsion de Sommerfeld de cette ville, en 1511, est particulièrement caractéristique. Depuis 1507 il y faisait des cours dans lesquels il injuriait les maîtres de l'université, ces êtres bouffis de vanité qui l'écartent, lui, poète, des festins et des conversations; si bien qu'enfin il fut banni pour dix ans. Il fit alors ses adieux à ses collègues par un discours rempli d'imprécations, où il supplie les puissances infernales de venger l'affront qui lui est infligé [2].

Celtes, paraît-il, eut un départ de Cracovie moins bruyant; il s'éloigna néanmoins l'âme ulcérée, pénétrée de cette haine farouche pour les Slaves, qui dès lors ne désarma jamais. Son dernier cri de protestation fut peut-être l'ode contre Crispus Glogomura, dans laquelle il flagelle un pédant de la vieille école, ennemi des poètes, et guide de cette »phalange stupide«, lequel clamant du haut de la chaire

dum celsa tumidus boas cathedra,

se prélasse dans sa sagesse imaginaire et abuse la con-

---

[1]) Aschbach, Die früheren Wanderjahre des Celtes, 88. Sommerfeld dit aux maîtres de Leipzig: Conradum Celtin paene hostiliter expulistis.

[2]) Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 98.

fiante jeunesse, comme un »prêtre sacré de Jupiter souterrain«[1].

Ainsi prirent fin les exploits de Celtes à l'université jagellonienne. Il s'en alla; mais les ferments qu'il avait jetés germèrent et amenèrent des troubles, des orages dans la grande école de Cracovie.

---

[1]) Odes I, 18: In Crispum Glogomuram. Nous sommes tenté de croire que cette pièce est dirigée contre Jean de Glogau.

VI.

Suites du séjour de Celtes à l'université. — Dispositions défensives contre les intrus et les nouveaux courants. — Relâchement de la discipline; désordres à l'université. — Mesures prises pour y mettre fin.

Ces ingérences subversives tendant à tout brouiller, à tout renverser, amenèrent les amis du passé et de la tradition à se coaliser pour se défendre contre les nouvelles idoles et leurs pontifes. D'ailleurs, sous le coup de la surexcitation des esprits, les excès et les vices s'étalèrent à tel point qu'une énergique répression devint nécessaire. En 1491, les gardiens de la morale et de l'ordre semblèrent tout à coup animés de résolution.

Le 7 mai, on décide que »les répétitions en commun ne pourront avoir lieu sous la direction de n'importe quel maître, pendant le temps des leçons, des exercices, des »actes« ordinaires«; bientôt après la même prohibition est renouvelée: quiconque instruira »in commune« un grand nombre d'élèves, pendant le temps des leçons et exercices, et ce, après l'avoir annoncé d'avance, sera puni d'une amende pécuniaire [1]). Et l'on ordonna d'afficher cet arrêté. Les répétitions, »resumptiones«, étaient des exercices sur

---

[1]) Voir Conclus. universitatis (7 mai 1491): quod resumptiones communes non fiant per quoscumque magistros sub lectionibus et exercitiis ac actibus ordinariis... On décida plus tard: quod resumentes in commune intimatione praemissa aut convocatione sub lectione et exercitiis puniantur... in uno fertone pro qualibet vice.

les matières expliquées aux cours, en vue de préparer aux examens. Les instructeurs, qui en avaient la direction, étaient rémunérés de ce fait comme pour des leçons particulières; aussi les jeunes maîtres s'en chargeaient-ils volontiers, y trouvant, non seulement un gagne-pain, mais encore un moyen d'introduire à l'université des fruits suspects ou défendus. Mais les anciens en retiraient aussi des avantages: c'est pourquoi ils s'opposaient de tout leur pouvoir à la monopolisation des resumptiones par les jeunes et ne voulaient souffrir que ces leçons détournassent les étudiants des cours ou exercices ordinaires et obligatoires [1]). Ces dispositions étaient dirigées tout simplement contre les humanistes. On prit en même temps des mesures restreignant la liberté des étudiants. Ce même jour (7 mai 1491) le conseil universitaire décide que les étudiants et bacheliers ayant des demeures privées, seront tenus d'habiter dans les bourses et maisons universitaires où ils pourront être surveillés [2]). Depuis longtemps déjà l'université avait voulu imposer cette obligation, mais jamais elle n'était parvenue à la faire observer entièrement; quoi qu'il en soit, l'ordonnance de 1491 était un pas décisif, effaçant la liberté de domicile, et supprimant ces »hospitia« qui depuis l'origine de l'université avaient été tolérés.

Des restrictions plus sévères encore allaient bientôt être édictées. Peu après le départ de Celtes, un vieillard, Mathias de Kobylin, fut élu au rectorat. Après être entré en fonctions, il s'adressa au chancelier de l'université, l'évêque Frédéric, le priant »d'élargir l'autorité du recteur«, de lui donner des pouvoirs extraordinaires. Pareille chose

---

[1]) Voir sur les resumptiones: Kaufmann, Gesch. der deutschen Univ. II, 365 et suiv. Sur les abus auxquels on s'y livrait: Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 97.

[2]) Conclus. univ.: Quod hospiciati studentes baccalarii cogantur ad intrandum, moracionem habendum in domibus universitatis vel scolis particularibus. Texte de cette ordonnance dans Muczkowski, Lib. Promot. XLII.

avait déjà eu lieu à l'époque de Zbigniew Oleśnicki, en 1448. Dans ces circonstances, les évêques de Cracovie se déchargeaient sur le chef de l'université de presque toute leur juridiction, afin que »celui-ci, revêtu de l'autorité et de la force épiscopale, put réprimer les écarts de la jeunesse et, par la menace des plus grands châtiments, de la prison, de l'excommunication, la retenir dans le respect des règlements universitaires« [1]. Par rescrit du 14 novembre 1491, le chancelier Frédéric acquiesce à la requête rectorale; en conséquence de quoi, le 6 février 1492, l'université vote des résolutions catégoriques, à l'effet de réprimer les désordres, de faire renaître le calme, de ramener l'ancienne régularité. A ce propos, on rappela les »intolerabiles insolentiae suppositorum universitatis«; l'on reconnut que »novis morbis nova antidota sunt adhibenda« et l'on défendit aux »supposita« universitaires de porter des armes ou des vêtements civils, ni le jour, ni la nuit, et de rôder dans la ville. Les délinquants seraient passibles de peines rigoureuses [2].

Ces maladies sévissaient un peu partout à cette époque. Le 25 mars 1491, le recteur de l'université de Heidelberg lance une ordonnance contre ces supposita qui, à l'instar »laicorum«, se traînent dans les cabarets, prennent part à des orgies et à des débauches [3]. Les vieilles citadelles de la science et des traditions étaient évidemment minées par le même mal; l'esprit du siècle leur était funeste.

Mais quels furent à Cracovie les motifs de ces répressions extraordinaires? L'histoire qui enregistre le plus souvent les événements et leurs conséquences, sans remonter aux causes, ne nous permet pas de sonder les coeurs, de pénétrer dans tous les détails de la lutte alors engagée. Mais les actes universitaires viennent justifier les

---

[1]) Fijałek, Etudes sur l'histoire de l'université de Cracovie, 7.

[2]) Conclus. univ.

[3]) Winkelmann, Urkundenbuch der Universität Heidelberg I (1886) n. 140.

résolutions des autorités, c'est-à-dire dévoilent les insubordinations, les tumultes, les dérèglements affligeant alors la grande école. Des troubles éclatèrent dès 1488; l'année suivante, à la bourse de Jérusalem, on se porte à des voies de fait sur la personne du senior, maître Michel de Bystrzykow [1]). Nous passerons sous silence les bagarres, les grossiers amusements, pain quotidien des étudiants du moyen âge. Continuellement on se plaint de ce que les écoliers portent des armes, des habits civils [2]). Il n'est pas douteux que la discorde qui séparait les maîtres, que ces insultes, ces outrages prodigués par les poètes aux sophistes, ces haines, ces clameurs, ces dénigrements, ne ruinassent l'autorité professorale et ne fussent des levains d'esclandre parmi les étudiants. Le 11 février 1491, maître Nicolas de Michalowice expliquant à ses auditeurs, dans le lectorium de Socrate, les élégies ex Ponto d'Ovide, le bachelier ès arts, Michel de Nowemiasto interrompit la leçon et traita le professeur d'animal, d'âne, d'ignorant, sans compter les autres vilenies qu'il proféra [3]). A chaque instant les salles universitaires étaient le théâtre de scènes de ce genre: au mois d'août 1491, le cours du bachelier Michel de Léopol est haché par les éclats de rire de l'assistance (Act. rect. n. 1457); vers le même moment, pendant la leçon de Jean de Kościan, bachelier in artibus, Mathias de Napachanie s'écrie à haute voix: »Iste cacalarius legere ignorat« (Act. rect. n. 1459). Ces exemples suffisent à expliquer la sévère intervention des conseils universitaires et la proclamation d'une sorte d'état de siège. Chose caractéristique, un des premiers frappés par le recteur Mathias de Kobylin, armé de foudres nouvelles (vigore auctoritatis ordinariae et cohercionis per Ill. principem... Fridericum...

---

[1]) Acta rectoralia n. 1223.

[2]) En 1494 (acta rect. n. 1732) on met en accusation un étudiant, quod collegium ad audiendum lectiones laicaliter intrabat in mitris prohibitis.

[3]) Acta rectoralia n. 1388.

nobis in supplementum iurium universitatis concessae) fut Stanislas Selig de Cracovie, l'humaniste que nous connaissons, à propos d'un différend pécuniaire avec maître Bernard de Biskupie [1]). A la même époque, l'évêque Frédéric ayant été informé des excessus et scandala, des querelles, des disputes injurieuses, qui avaient souillé le Collegium maius, cita devant le tribunal épiscopal les trois maîtres Stanislas Selig, Michel de Bystrzykow et André de Labiszyn; ils furent tous condamnés à une amende [2]). Humanistes et scotistes venaient s'asseoir sur le banc des accusés, et les peines dont on les frappait ne calmaient qu'en partie l'excessive irascibilité des adversaires qui à l'odium metaphysicum joignaient encore d'autres haines et n'employaient pas précisément des arguments métaphysiques en s'y abandonnant.

---

[1]) Acta rector. n. 1528, 29 mars 1492.
[2]) Acta episcop. Crac. (1491), IV, 81 et 93.

VII.

Après la bataille. — Jean Olbracht roi. — Incendie du collège des artistes; nouvelles constructions.—Le chancelier, cardinal Frédéric. — L'humanisme à Cracovie après la fuite de Celtes. — Mort de Callimaque en 1496. — Jean Sommerfeld l'aîné (décédé en 1501) et son oeuvre à Cracovie. -- Jean Rhagius Sommerfeld le Jeune, humaniste voyageur, après le départ de Celtes, reprend la mission et l'enseignement de ce maître. — Sa vie. — Henry Bebel à Cracovie. — Etudiants remarquables de cette période: Anselme Valerius et Jean Turmair.

Sur ces entrefaites le roi Casimir Jagellon mourut, le 7 juin 1492, après avoir occupé le trône pendant de longues années. L'interrègne fut troublé par les compétitions des fils du défunt. La reine Elisabeth soutenait Olbracht; Callimaque et toutes ses créatures, tous ses obligés se prononcèrent naturellement aussi pour ce prince. Néanmoins les avis furent si partagés qu'on en vint à des conflits aigus et que Callimaque trouva bon de se dérober en cet instant critique, et courut se réfugier à Vienne [1]). Son élève et protégé, l'élu de tous les humanistes, l'emporta enfin. Jean Olbracht fut proclamé roi de Pologne, cette même année 1492. Il lui incombait maintenant le devoir de justifier les espérances mises en lui, de réaliser les rêves attachés à sa personne. Hartmann Schedel se fit l'interprète de ces aspirations, de cette confiance sans bornes.

---

[1]) Zeissberg, Poln. Geschichtsschreibung, 371.

en écrivant dans sa Cronica mundi de 1493 qu'Olbracht »sera l'étonnement du monde: iam futurum toti orbi spectaculum; qu'il gouverne son royaume par les conseils de sa propre vertu et ceux des hommes les meilleurs et les plus éclairés«. Callimaque ne tarda pas à revenir à Cracovie où il occupa tout de suite une situation hors de pair.

Quel fut le rôle de l'université en ces conjonctures? Nous venons de raconter que pendant les derniers mois du règne de Casimir elle avait été agitée par les discordes intestines les plus graves, et qu'on y avait été contraint de prendre des mesures exceptionnelles contre les gens turbulents et les idées révolutionnaires. Sans doute, la grande école était en majeure partie favorable à Olbracht; l'instruction peu commune de ce prince lui gagnait les coeurs, et on le représentait comme le protecteur des savants. Aussi lorsque Olbracht fit son entrée solennelle dans sa capitale, au mois de décembre 1492, Jean Sacranus d'Oswiecim vint le saluer d'une pompeuse harangue au nom de l'université; il y célébra le nouveau monarque et parla »des malheurs de ces temps où nous avons été presque livrés en proie aux fureurs publiques«, — sub... procellosa calamitate temporum, quibus iam pene praedam in publicam expositi fueramus. Ce même Jean d'Oswiecim, recteur en 1493, à l'occasion de l'entrée du cardinal Frédéric, demanda à ce prélat de protéger l'université et de tourner des yeux favorables »vers l'organisation théologique déjà chancelante de cette institution«, — theologicalem et pene iam detrimentosum ordinem [1]). L'expression de ces craintes se rapportait sans doute à ces divisions orageuses dont nous venons de retracer quelques incidents. Jean d'Oswiecim, homme modéré, tremblait en face des violences radicales des humanistes, des perturbations qu'elles apportaient dans le theologicalis ordo. Mais ce n'étaient pas les seuls sujets d'alarmes, les seuls fléaux dont on

---

[1]) M. l'abbé Fijalek, Etudes, p. 43 et 47.

avait à souffrir. Au mois de juillet 1492, peu après la mort de Casimir Jagellon, un incendie avait éclaté dans le voisinage de l'université et réduit en cendre toutes les maisons entourant l'église S. Anne, y compris le collège des artistes [1]). C'était une catastrophe pour la grande école, catastrophe qu'on ne pouvait réparer qu'au prix de grands sacrifices et d'une énergique intervention. Le roi certainement ne ménagea pas ses secours, le roi »ad universitatem Cracoviensem singularem gerens affectum« [2]). La reine Elisabeth, en mémoire de son mari défunt, fit don de 300 florins pour la maison des artistes [3]).

On se mit donc bientôt à relever le bâtiment de ses décombres. L'ancien collegium avait été formé de plusieurs maisons achetées à diverses époques pour l'université; il devait par conséquent être assez disparate, et la dernière restauration, effectuee en 1468, n'en avait guère modifié l'aspect hétéroclite. Pour sa réédification on voulut concilier le beau à l'utile [4]). Un événement imprévu, survenu en 1494, vint encore simplifier cette tâche. Lors de la démolition des murs du lectorium de Socrate, on découvrit un trésor de 2508 ducats, de nombreuses pierres précieuses et des bijoux magnifiques. Des juifs avaient sans doute enfoui ces richesses à cet endroit, lorsqu'ils habitaient ce quartier de la ville. Le roi, en échange de ces monnaies, donna imédiatement de l'argent ayant cours, et le cardinal Frédéric prit les gemmes qu'il paya à leur juste valeur, d'après Wapowski, pour lesquelles il ne donna presque rien, assure Miechowita [5]). A partir de cette année, le jour

[1]) Miechowita (1492), IV, 73. Voir Monum. Polon. V, 908.

[2]) Miechowita IV, 78.

[3]) Concl. univ. (1506). Dans les Monum. Pol. V, 908, on nous parle de 400 florins de thesauro suae Maiestatis alloués à l'occasion d'un service funèbre.

[4]) Concl. univ. 1493: ut domus collegii maioris igni supervenienti consumpta et abolita in formam pulchram... reedificata construatur.

[5]) Sur ce trésor voir Miechowita IV, 77. Wapowski, dans les Script. r. pol. II, 29. Mon. Pol. V, 908.

de S. Ladislas où cette bienheureuse trouvaille avait été faite fut chômé à l'université.

Nous ne saurions avec exactitude décrire le monument qu'on construisit; mais il devait être imposant avec ses lectoria spacieux au rez-de-chaussée, sa grande salle pour les théologiens et ses logements pour les maîtres au premier étage. Wapowski surtout déborde d'admiration pour cette rénovation: les maîtres cracoviens, dit-il, disposant de fonds inattendus, surélevèrent les murs, et firent du Collegium un palais luxueux, bien plus beau que l'ancien [1]). Les travaux durèrent longtemps; il se prolongèrent même jusque vers 1518, simultanément avec ceux de la »librairie«, subventionnés par des largesses de Mathias de Miechow [2]).

Le roi Jean Olbracht, dans son amour tout particulier pour l'université, lui fit don en toute propriété, en 1496, »pour l'agrandissement du collegium maius«, d'une maison, sise en face de l'église S. Anne et appartenant depuis longtemps à cette église [3]). Il est fort vraisemblable que pendant les reconstructions de cette époque, cette maison fut rattachée au nouvel ensemble de bâtiments.

Multipliant ses bienfaits, le roi accorda en outre à l'université le patronat sur un canonicat de Przemysl qui jusqu'alors avait été de collation royale [4]). Dès lors, l'université désigna pour ce bénéfice un de ses membres, ordinairement un professeur de théologie.

Tandis qu'Olbracht occupait le trône de Pologne, son frère, Frédéric, était évêque de Cracovie et chancelier de l'université. Depuis 1488, il était monté sur le siège épiscopal de Cracovie qu'il échangea, en 1493, pour l'arche-

---

[1]) Wapowski dans les Scriptores rerum pol. II, 20.

[2]) Dans les conclus. de 1518 les professeurs décident: super continuatione aedificiorum coeptorum... Labor librariae debet continuari. Ibid. 1522. Mathias de Miechow donne des fonds pro libraria theologorum continuenda, et une somme spéciale pour l'horloge.

[3]) Cod. univ. Crac. III, 200.

[4]) Miechowita, IV, 78.

vêché de Gniezno avec la pourpre cardinalice. Des rayons de cette grandeur tombèrent aussi sans aucun doute sur l'institution. Les temps d'Olesnicki semblaient revenus et le pouvoir de chancelier paraissait revêtu d'un nouveau lustre. Après la mort du grand cardinal en 1455, aucun chancelier ne joua un rôle marquant; ni Thomas Strzempinski, au règne éphémère, ni le courtisan Gruszczynski, ni le trop épris de luxe Lutek de Brzezie, ni Jean Rzeszowski, l'ancien combattant de Warna. Et voici que le propre frère du roi, un membre du Sacré Collège, devient protecteur de l'école jagellonienne. Il remplit en effet cette mission avec sollicitude; ce ne fut pas en vain que Jean d'Oswiecim lui recommanda, en 1493, le Studium menacé; à chaque instant, à partir de cette date, l'intervention du chancelier est signalée dans les actes universitaires. Mais il était loin pourtant d'y exercer l'influence de Zbigniew. Le cardinal Frédéric était jeune, et jeune encore descendit dans la tombe; ce n'était pas un esprit supérieur, et ses excès abrégèrent sa vie. L'instruction brillante qu'il avait reçue dans sa jeunesse ne pénétra pas son âme et quoiq'il eût dans son intimité des gens de talent et de vertu, il vécut en partie et il mourut »spreta philosophorum doctrina«, comme s'exprime Miechowita.

Parmi ses familiers se trouvait, comme nous l'avons rapporté, Bernardino Gallo, l'ami de Callimaque; ce dernier, lui aussi, était fort bien vu du cardinal, malgré quelques dissentiments assez vifs, comme par exemple lors des troubles antijuifs de 1494. On voyait aussi à la cour de ce prince Jean Baruchowski, maître de l'université, en 1459, docteur du décret et recteur en 1485/6 et 1486/7. Il devient dans la suite archidiacre de Cracovie, et Ursinus l'appelle secrétaire du cardinal Frédéric. Enfin un des hommes les plus éminents de ce milieu fut Pierre Tomicki; après avoir terminé ses études juridiques en Italie [1]), il était

[1]) Korytkowski, Les archevêques de Gniezno, III, 518.

revenu à Cracovie en 1500, et y avait commencé sa belle carrière par le poste de chancelier de l'évêché.

Frédéric Jagellon était chancelier de l'université au moment du passage de Celtes à Cracovie; il l'était encore lorsque dans les murs de l'école éclatèrent les désordres, en partie suscités par cet humaniste, et qu'il fallut réprimer sans faiblesse pour faire rentrer l'institution dans sa marche régulière. Suivons maintenant les novateurs et leurs doctrines dans les péripéties qu'ils traversèrent.

Tout à la fin du siècle, l'humaniste Aesticampianus écrivait de Cracovie à Celtes: Notre école n'est plus aussi florissante que lorsque vous étiez ici [1]). Cette plainte semblerait indiquer que l'université était en décadence, ou que du moins l'humanisme, si turbulent naguère, s'y était notablement calmé. On peut en effet constater dans les dix années qui venaient de s'écouler un certain recul dans le développement de l'école. Les intitulati sont très nombreux de 1490 à 1494; en 1495 leur chiffre tombe à 191; en 1496, il n'y en a plus que 92; en 1497 on est légèrement en progrès, mais on ne compte encore que 117 inscrits. Les années suivantes sont bien meilleures: le nombre de 500 est dépassé en 1500. Les cours humanistes présentent aussi une évidente stagnation; le mouvement à peine commencé s'arrête. De 1494 à 1498, ce n'est que tout à fait exceptionnellement que nous lisons l'annonce d'un cours sur les écrivains antiques. Rappelons que ce marasme fut en grande partie causé par le départ d'Albert Brudzewski; en 1494, ce maître aimé de la jeunesse se rendit en Lithuanie d'où il ne devait plus revenir. L'école fut tout particulièrement atteinte par cette perte irréparable. Elle s'était donc apaisée la tempête qui avait éclaté après 1490. Cependant cette

[1]) Voir cette lettre (1499) dans Klüpfel: De vita Celtis I, 96.

accalmie ne pouvait être que temporaire: le feu couvait sous les cendres, latent, mais non étouffé, et n'attendait qu'un vent propice pour embraser encore les esprits, détruire un monument d'ailleurs lézardé de toute part.

En 1496 mourut l'homme qui dans la vie intellectuelle et politique de la Pologne du temps avait occupé la première place, Callimaque. Ses funérailles donnèrent lieu à une manifestation grandiose, hommage au défunt et en même temps au souverain qui l'avait comblé de ses faveurs et entouré de son affection. A la pompe funèbre participèrent, dit un témoin contemporain, tous les ordres monastiques, tout le clergé de Cracovie; on y comptait quatorze abbés mitrés. Mathias Drzewicki, confident et élève de Callimaque, suivait la bière en tête du cortège. Après lui venaient les docteurs de l'université; puis la foule — turba magna — des étudiants. Cette imposante assistance se dirigea vers l'église de la Sainte-Trinité, dernière demeure du fameux humaniste. Par testament, il faisait des legs au roi et au cardinal Frédéric auquel il laissait la sua carozza con quattro cavalli [1]; l'université n'était pas non plus oubliée dans ses libéralités. Il lui donnait une bassine d'argent avec aiguière pour l'usage domestique, et cent florins »pro aedificiis domus« [2]. Aussitôt les poètes humanistes, Polonais et étrangers, semèrent toutes les fleurs de leurs vers sur la tombe de celui qui, aux yeux de tous les lettrés du Nord, passait pour le maître planant au-dessus de la plèbe des savants, le dieu du nouvel évangile. Les humanistes cracoviens, si attristés déjà par le départ de Celtes, se sentaient maintenant orphelins et versaient d'abondantes larmes littéraires sur cette mort qui venait de les priver de leur chef. Arrêtons-nous un instant dans cette société désolée, et voyons quels en étaient

[1] Ciampi, Bibliografia critica, I, 31.

[2] Wiszniewski, Hist. lit. III, 453. Voir Arch. de l'univ. Cod. 69, p. 33.

les principaux membres. Ce sont eux qui, malgré les foudres de la réaction, malgré l'abolition des cours humanistes, devaient transmettre à l'avenir le dépôt sacré confié par les deux grands disparus.

Laurent Corvinus, quoique d'âge mûr, se déclara l'élève et le partisan de Celtes[1]). Il regrettait sans cesse le temps heureux passé au pied de la chaire de ce maître; il regrettait de n'avoir pas assez profité de ses doctes leçons. Laurent devait quitter Cracovie en 1494 pour se transporter en Silésie.

Il n'en fut pas de même d'un autre humaniste, disciple très actif, lui aussi, de Celtes, Jean Rhagius Sommerfeld, dit Aesticampianus, qui habita fort longtemps Cracovie. Il s'y mit très en vue; toutefois sa biographie est fort embrouillée, parce qu'il y avait alors dans la même ville un autre Jean Sommerfeld, plus âgé, dont les travaux furent peut-être moins importants, mais analogues à ceux du précédent; en sorte que l'on est assez embarrassé pour discerner ce qui appartient à l'un ou à l'autre de ces deux personnages. Les acta rectoralia et la liste des cours ne portent qu'un seul Jean Sommerfeld, le vieux. D'après le Liber diligentiarum, il professe dès 1487, à titre d'extraneus, et reste en fonctions jusqu'en 1501. C'était un de ces nombreux maîtres venus de l'occident, et alors fort nombreux à l'université jagellonienne. Il était originaire de Sommerfeld, en Lusace; de là l'épithète qu'il prit d'Aesticampianus, traduction latine du nom de cette localité[2]). En 1490, il devient collegiatus minor; en 1494, collegiatus major, et doyen des artistes dans l'hiver de 1494/5. Il enseigne Aristote, la dialectique, mais il fait aussi des incursions dans la rhétorique et la poétique nouvelles;

[1]) En 1501, il écrivit de Breslau à Celtes (Codex, Vienne 3448, p. 136): id temporis quo inter duros tecum vixi Sarmatas et in honestissimo alumnorum tuorum coetu.

[2]) Il explique ce surnom dans la Grammatica Petri Heliae (1499) p. LIIII.

il explique, en 1492, l'ouvrage De conficiendis epistolis d'Augustin Datus, élève de Philelphe; en outre, il s'occupe à plusieurs reprises (1493, 1499, 1501) du traité De modo epistolandi de François Niger, Vénitien de la fin du XV-e siècle. C'est-à-dire que les nouveautés avaient en lui un champion militant; et nous comprenons à présent pourquoi le poète Johannes Lupulus Bodmanensis, dans l'épitaphe de ce Jean Sommerfeld [1]), le loue d'avoir »dévoilé les mystères de la logique«, et en même temps d'avoir été la terreur des sophistes, autrement dit des dialecticiens à la manière du moyen âge,

Quemque sophistarum garrula turba times.

Les Acta rectoralia nous donnent des renseignements plus explicites. Dans ces actes figure un seul et unique Sommerfeld, exactement dans la même période de 1487 à 1501. Il s'intéresse beaucoup aux étudiants, spécialement aux Allemands auxquels il prête souvent de l'argent [2]); ce qui justifie amplement les éloges de l'Anglais Leonardus Coxus affirmant qu'Aesticampianus fut un protecteur et un éducateur de la jeunesse, presque sans second à l'université, »quantum vix alium eo tempore nostra mater habebat« [3]). En 1488, il est senior de la bursa Alemannorum [4]), récemment fondée; en 1492, il prend à ferme la bourse hongroise pour trois ans: cette bourse était alors, comme on le sait, le siège principal de l'élément allemand. Peu de temps après, il se tourna vers les études théologiques et devint bachelier en science sacrée. Ce fait témoigne de l'universalité de son savoir: aussi la postérité l'appela-t-elle indifféremment »prêtre des muses« et »traducteur de l'Ecriture Sainte«.

---

[1]) Dans le Modus Epistolandi de 1513.
[2]) Acta rect. nr. 1104, 1132, 1134, 1135, 1500, 1761.
[3]) Coxus, De laudibus Academiae Cracoviensis, 1518.
[4]) Acta rectoralia, n. 1192.

Ce Sommerfeld, après une existence bien remplie, mourut le 22 octobre 1501. En janvier de l'année suivante, ses exécuteurs testamentaires, Michel de Breslau et Jean, prêcheur allemand à l'église de Notre-Dame, recueillent sa succèssion [1]). La date de ce décès est une raison pérremptoire pour le distinguer d'un autre Jean Sommerfeld, maître de Hutten et humaniste convaincu qui ne quitta ce monde qu'en 1520 [2]).

Ce Jean Sommerfeld, le vieux, effroi des sophistes de Cracovie, se mêla aussi de littérature. En 1487, il fait des leçons sur Priscien; quelques années après il publie la Grammatica Petri Helie utilissima veri Prisciani imitatoris, avec un copieux commentaire à ce traité du savant parisien du XII-e siècle, fort en faveur au moyen âge. Jean Sommerfeld illustra les hexamètres du grammairien médiéval de notes abondantes dans lesquelles se révèle une vaste érudition et même la connaissance du grec [3]). Les exemples cités sont entremêlés d'indications sur les relations de l'auteur avec le cardinal Frédéric et Jean Baruchowski, archidiacre de ce dernier. Il célèbre fort chaleureusement le premier, en deux endroits (p. XLIX et LXXXIX), et il appelle le second son bienfaiteur [4]). Il dut donc être admis à la cour du cardinal et jouir des bonnes grâces de ce prélat.

· Mais son Modus Epistolandi, petit recueil de modèles de lettres plates et insignifiantes, eut pourtant un succès considérable, attesté par de nombreuses éditions. Une

---

[1]) Acta rectoralia 1898, 1899, 1903, 1911.

[2]) Bauch, le premier, les distingue dans le Archiv für Litteraturgeschichte XII, 322.

[3]) Bauch l. c. 323.

[4]) p. CIIII: ut ego Joh. Aesticampianus sum cliens, Dnus vero Joh. Baruchinus artium et sacrorum canonum doctor, archidiaconus Crac. nostri ill. cardinalis Frederici olim praeceptor, meus patronus est... Magister Baruchowski, aurait donc été, comme on le voit, précepteur du jeune Jagellon.

grande admiration pour Callimaque, sa philosophie et son éloquence, perce à chaque page de ce traité qui, du reste, n'est supérieur en rien aux autres manuels d'épistolographie, si répandus à cette époque [1]). Nous avons encore de Sommerfeld un commentaire aux discours de Libanius, rhéteur grec, traduits en latin par François Zambeccari. En tête se trouve une épitre dédicatoire à Mathias Drzewicki, vice-chancelier de la couronne, par Sommerfeld, artium liberalium magister et sacrarum litterarum baccalarius, maioris collegii studii Cracoviensis collegiatus. L'éditeur y exprime sa vive reconnaissance à l'égard du grand protecteur des humanistes [2]). Il n'est donc pas étonnant qu'un homme si dévoué à Drzewicki n'ait pas ménagé son encens à Callimaque.

Tout considéré, ce Jean Sommerfeld, le vieux, dont la longue action à Cracovie se porta dans tant de directions, ne fut qu'un modéré respectueux des traditions non moins qu'accessible aux nouveautés, un savant consciencieux qui chercha à faire une place aux idées progressives dans la vieille organisation universitaire. Il s'était sans doute laissé gagner aux idées réformatrices par Celtes; aussi sacrifiait-il volontiers aux Muses, ce qui le fait appeler par Coxus »Musarum et Apollinis sacerdos«; mais ce même Coxus

---

[1]) Il ressort d'une note ajoutée à l'édition de Vietor (1515) par Rodolphe Agricola, que cet ouvrage est bien dû à Sommerfeld, le vieux, mort en 1501. Dans cette note, le fameux humaniste parle du grand savoir de Sommerfeld et il dit que Michel de Breslau l'a introduit dans la bibliothèque d'Aesticampianus. Ceci est d'autant plus vraisemblable que, comme on le sait, Michel fut l'exécuteur testamentaire de Jean.

[2]) Cet avant-propos est daté de mars 1504. De là une confusion qu'on ne peut expliquer que par une faute d'impression, puisque le collégial cracovien mourut en 1501. Il est probable que Drzewicki devint vice-chancelier la dernière année du règne d'Olbracht (1501). (Korytkowski. Les archevêques de Gniezno, II, 749). Les titres de l'éditeur ne permettent pas de songer à un autre Sommerfeld. Hain, Repertorium 10069, connaît une édition sans date.

le nomme parmi les dialecticiens, représentants disciplinae moralis et metaphysicae [1]).

L'homonyme du précédent fut un tout autre homme, beaucoup plus remuant, plus passionné, plus célèbre. Après avoir passé quelque temps à Cracovie, il parcourut l'Allemagne, soulevant sous pas des discussions et des orages. C'est un des noms fameux de l'époque, nom souvent répété dans les batailles livrées par l'humanisme à ses débuts.

Jean Rak, ou Jean Rhagius Aesticampianus, naquit à Sommerfeld, en Lusace, en 1457, et sa vie tourmentée se prolongea fort avant dans le XVI-e siècle. C'est le type accompli et éclatant de l'humaniste missionnaire; il en a toutes les qualités, tous les défauts. Le futur maître de Hutten et de tant d'hommes éminents de cette époque vint, comme beaucoup d'autres, à Cracovie, en quête de savoir. Nous ne saurions préciser à quel moment il y arriva. Il s'y trouvait sans aucun doute conjointement avec Celtes, c'est-à-dire en 1490; il séjourna ensuite quelque temps en Pologne et entretint avec son cher maître une fort curieuse correspondance, dans laquelle il mande à Celtes une foule de détails sur la vié mondaine et intellectuelle à Cracovie [2]). Ces lettres constituent un document

---

[1]) Dans le codex de Celtes, Vienne n. 3448, nous lisons une lettre adressée au maître par Marcus Rustinimicus. Il y rapporte l'épitaphe versifiée en l'honueur de Callimaque, et dit de l'auteur: vir ornatissimus divinarum humanarumque rerum peritissimus, sapientissimus sacrarum litterarum interpres in illius memoriam conflavit, Johannes Esticampianus dictus, qui et tibi notissimus et amicus familiarissimus... Cela se rapporte certainement à Sommerfeld, le vieux, théologien cracovien. Il aurait donc été l'ami de Celtes, lui, l'auteur de l'épitaphe de Callimaque (attribuée aussi à Bernardino Gallo, Zeissberg, Die poln. Geschichtsschreibung, 379). Rhagius, dans le Cod. de Celtes, 105 a, cite cette épitaphe, mais ne s'en dit pas l'auteur. Et il n'est pas admissible que Rustimicus, qui était à Cracovie d'où il écrivit cette lettre en 1500, ait confondu les deux Sommerfeld, ainsi que le suppose Bauch, l. c. 327.

[2]) Ces lettres continuent après le séjour à Cracovie; ce Sommerfeld, s'étant rendu en Italie en 1499, écrit de Bologne en 1500,

du plus haut intérêt pour l'histoire de la civilisation de cette période. Sommerfeld, de même que Corvinus, prit place parmi le »honestissimus alumnorum coetus« l'auditoire de Celtes, dont parle celui-ci dans une de ses lettres; plus enthousiaste que son condisciple, Sommerfeld épuise les plus flatteuses hyperboles pour exprimer l'admiration qu'il ressent pour le savoir, l'éloquence, le charme de Celtes; il écrit très sérieusement à propos de la mission de ce dernier: numen coelitus demissum, quod ignorantiam propulsaret[1]). Il est probable que, n'ayant aucun grade, Sommerfeld n'occupa jamais à Cracovie aucun poste officiel parmi les »sophistes«. Nonobstant, il fut en rapports étroits avec l'université, puisqu'il y fréquenta, qu'il s'intéressa au développement de l'institution, »nostrum gymnasium«, dit-il. Vraisemblablement aussi il fit des cours à Cracovie, en dehors de l'université, soit dans les bourses, soit ailleurs. Erasme Beck, de Cracovie, fut son élève. Ce Beck est à Vienne en 1499; de 1500 à 1503, il enseigne à Cracovie, surtout les auteurs classiques, Cicéron, Virgile, Ovide et Sénèque. Mais, selon la coûtume humaniste, il ne péchait pas par trop de régularité dans ses cours. C'était cependant un homme d'un talent fort remarquable, s'il faut en croire Coxus qui dans son De laudibus Crac. acad. affirme que Beck joignait l'éloquence à la sagesse, égalant, là, Politien, ici, dépassant Ficinus.

Sommerfeld poursuivit de ses lettres ce disciple qui était venu à Vienne écouter les leçons de Celtes. Il faisait en même temps part à Celtes de ses impressions cracoviennes, et lui envoyait ses voeux affectueux et littéraires. En retour Celtes adresse à Cracovie des compositions qu'il charge Sommerfeld de distribuer parmi les jeunes gens et les savants. Celui-ci cherche évidemment à gagner

---

puis, de retour en Allemagne, d'Oppenheim, en 1502, avant de se fixer à Mayence.

[1]) Codex bibl. Caes. Viennensis 3448, p. 107 a.

l'estime du maître; il le prie de lui faire tenir des livres, Tacite, un Plaute correct; il se plaint de ne pas avoir Homère. Sommerfeld semble donc avoir voulu continuer à Cracovie ce dont Celtes avait jeté les fondements. Néanmoins, du fond de la Sarmatie, il gémit, il tend les bras vers le divin messager, envoyé du ciel pour confondre l'ignorance, et il lui écrit, en 1499 [1]): elle n'est plus florissante, notre école, comme lorsque vous étiez ici. Ces pleurs versés sur l'âge d'or évanoui, témoignent de la détresse où se trouvait l'humanisme à Cracovie dans les dix dernières années du XV-e siècle. Il paraît qu'à l'exemple de Celtes, Sommerfeld chassait les soucis par des amourettes: la dame de ses pensées était Hasa Stentzl Schwartzynne [2]) qu'il eut la douleur de voir mourir en 1497 [3]). Deux ans après, le jeune Sommerfeld fuyait Cracovie et courait vers l'Italie, berceau de la Renaissance. Il était accompagné dans ce voyage par Vincent Lang de Freystadt, en Silésie, Vincentius Longinus Eleutherius en humanisme, qui, en 1491, s'était sans doute inscrit à l'université de Cracovie, et avait été un des plus fervents amis de Celtes [4]). Sommerfeld quittait Cracovie, degoûté de vivre parmi les Sarmates, et désireux du reste de se livrer à cette fièvre d'action qui désormais l'embrasa jusqu'à sa mort. Il serait trop long d'accompagner partout cet infatigable aventurier; notons seulement qu'il commence en 1501 ses excursions en Allemagne; nous le retrouvons ensuite à Bâle; en 1507, il court de Francfort sur l'Oder à Leipzig, pour y rejoindre son élève Hutten [5]). Le séjour

---

[1]) Cod. Vienne 105 a.

[2]) Dans le Modus epistolandi d'Ursinus on lit une correspondance amoureuse échangée entre l'auteur et Blanca, virgo formosissima, »ex clarissima Nigrorum familia«.

[3]) Cod. Vienne 86 a, 92 b.

[4]) Voir Bauch dans Zeitschrift des Vereins für Gesch. Schlesiens Bd. 31 (1897), p. 123.

[5]) Son action est vivement mise en lumière par ses Epigram-

qu'il fit dans cette ville dut prendre fin en 1511, à cause d'une violente querelle avec »les sophistes« de l'université. Comme Celtes maudissant et abandonnant ces universités hostiles, il s'éloigna de Leipzig en fulminant contre ses persécuteurs une virulente diatribe[1]). Nous lisons aussi dans les Epistolae obscurorum virorum des attaques fielleuses contre ces mêmes adversaires, et il est fort possible qu'elles aient été rédigées par Sommerfeld lui-même[2]) Très souvent, en réponse à ses ennemis, il faisait sonner haut ses services: il faut en effet reconnaître qu'il fut un des pionniers les plus ardents de la propagation du classicisme antique; c'est lui qui, le premier, fit connaître Pline en Allemagne. Malgré ces mérites, les universités lui fermaient leurs portes, et Cologne, comme Leipzig, lui refusa une salle de cours. Enfin après bien des déboires et des épreuves, il trouva, en 1517, un port assuré à l'université de Wittemberg, où il passa ses derniers jours dans l'amitié de Mélanchthon et de Luther. Il y mourut en 1520[3]).

C'est donc à Cracovie que s'instruisit et fit ses premiers pas cet humaniste, l'un des plus militants, l'un des plus irréductibles. L'atmosphère de cette ville, en effet, dut être assez favorable aux personnalités de cette trempe, même après le départ de Celtes; et si les modérés, comme Jean d'Oswiecim Sacranus et Jean de Glogow, firent opposition aux menées radicales et bruyantes ce ne fut que pour préserver l'université, sans empêcher ces manifestations de

---

mata, publiés à Leipzig en 1507; nous avons eu en mains l'exemplaire de la bibl. univ. de Breslau.

[1]) Bauch, Archiv für Litteraturgeschichte 13, 1. Comparez Otto Clemen, Neue Jahrbücher für das klass. Alterthum II Jahrg., 3 u. 4 Bdes, 4 Heft, p. 236.

[2]) Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 95.

[3]) Son passage à Cracovie n'est pas suffisamment connu et vaudrait qu'on y consacràt une monographie particulière. Tout ce qu'on en sait permet de penser, ainsi que nous l'avons dit, qu'il n'y occupa aucune chaire, et que les indications des Actes universitaires ont trait à l'autre Sommerfeld, le vieux.

se produire ailleurs, d'y gagner des adhérents. Le vieil ordre de choses devait s'effacer devant les juvéniles audaces: les nouveautés avaient pour elles l'attrait de la fraîcheur et une vitalité triomphante à opposer à la caducité des méthodes révolues. De 1490 à 1500, les élèves étrangers affluent à Cracovie; il en vient de la Bavière, de la Souabe, de la Franconie surtout, de la Suisse même. Il y eut alors, comme nous l'avons dit, quelques années stériles compensées bientôt par des années fécondes. C'est à ce moment, en 1491, que s'inscrivit à l'université Nicolas Copernic. Nous en reparlerons. Consacrons en attendant quelques lignes à ces nouveaux venus à Cracovie pour y chercher ou y apporter la lumière. Aussitôt après le départ de Celtes, arriva en Pologne un jeune homme qui pouvait rivaliser en impétuosité avec Sommerfeld, le jeune, et qui prit place parmi les humanistes les plus décidés, les plus ardents. Le fameux Henry Bebel, futur professeur à l'université de Tubingen (à partir de 1497), parut à Cracovie en 1492, et s'y inscrivit sans doute dans le registre matricule universitaire en 1493 [1]). Il fut l'élève de Corvinus dont il adopta les idées sur la correction du latin, idées que plus tard il soutint avec un acharnement bien éloigné de la manière de son professeur. Cependant dès 1492, il étudie et il écrit; il date ses premiers essais poétiques du gymnase cracovien:

Sarmata me vidit prima lusisse camena.

Mais au climat de Cracovie il contracta la fièvre; au milieu de ses souffrances, il chante le rossignol, il se console avec Bacchus, »médecin des chagrins«, auquel sa jeune inspiration consacre une ode saphique. Dans des réunions de joyeux compères, étaient racontées de plaisantes anec-

---

[1]) Album studiosorum 1493: Henricus Ebelli de Tangiresmendesz, dioec. Halberstatensis. Quel est ce nom de localité, certainement estropié? Bursian dans Geschichte der class. Philologie 140, parle d'Henry Bebel.

dotes que Bebel recueillait et qui devaient prendre place dans ses facéties. C'est là qu'il entendit le dicton connu sur les ponts polonais: Pons Polonicus, monachus Bohemicus, Suevica monialis, miles Australis, Italorum devotio et Alemannorum ieiunia, haec omnia fabam valent. Ce proverbe, comme on le voit, a de vieux parchemins. Dans ces assemblées, on essayait de caractériser les nations; à propos de quoi, on riait de la superstition et du penchant au vol des Polonais. Toutefois, Bebel racontant plus tard ces souvenirs, ajoute, plein de reconnaissance pour Cracovie et la Pologne, qu'il ne voudrait pourtant pas être injuste pour ce peuple chrétien et probe (nolim tamen serio quidquam inhonestius de illa natione dicere, honesta sane et proba [1]).

Nous ne saurions préciser la durée de son séjour à Cracovie [2]); il est néanmoins probable qu'elle fut de deux ans. Par la suite Bebel se rendit célèbre en Allemagne où il contribua puissamment à restaurer et à répandre la connaissance de la langue et de la littérature latines [3]). C'est ainsi qu'à Cracovie s'exercèrent à leurs luttes futures les deux athlètes de l'humanisme, les plus vaillants peut-être de l'Allemagne, Bebel et Aesticampianus.

Presque en même temps que Bebel, dans l'été de 1493, se mit au nombre des écoliers cracoviens un jeune homme qui devait se faire un nom dans l'historiographie. Il est inscrit dans le registre sous la désignation de Valerius Vilhelmi de Rothwyla dioec. Const.; en 1495, il est promu bachelier [4]). Après avoir acquis une instruction soi-

---

[1]) Facetiarum libri (ed. 1544) et dans les Opuscula Bebeliana (1514).

[2]) Nous n'avons pu découvrir les documents sur lesquels s'appuie Wiszniewski, Hist. lit. III, 322, pour assurer qu'il se montra encore à Cracovie en 1495.

[3]) Voir Paulsen, Geschichte des gel. Unterrichts I, 138 et Reichling, Alexander de Villa Dei.

[4]) Muczkowski, Liber Promot. 120.

gnée, il devint un des meilleurs chroniqueurs de la Suisse. Anselme Valerius remplissait, en 1505, les fonctions de schulmeister; puis, vers 1520, celles de médecin municipal à Berne. Sa chronique de la ville de Berne, des origines de la cité à l'année 1526, frappe par la variété des aperçus et la largeur des horizons. L'auteur joua en outre un rôle marquant dans la réforme suisse.

Quelques années après vint à Cracovie un étudiant qui allait, lui aussi, se rendre fameux en Occident, comme historien. Nous lisons en effet dans la métrique universitaire, au semestre d'été 1501, l'inscription de Johannes Petri de Habensberg, c'est-à-dire Turmair ou Aventinus, surnommé l'Hérodote bavarois. Il avait précédemment étudié à Ingolstadt; puis, en 1497, à la suite de Celtes, s'était rendu à Vienne. La renommée de Cracovie pour les études mathématiques l'avait décidé à visiter la Pologne. Passionné pour la science, il fut un des chefs de la réforme. Ses tendances humanistes se manifestaient dans l'innocente manie d'affubler les modernes de noms latinisés [1]). A Cracovie, où il passa dix mois, il dut sans doute acquérir le germe de bien des idées qui plus tard allaient s'épanouir dans son oeuvre considérable.

Cracovie n'avait donc rien perdu de son attrait, après le départ de Celtes; l'humanisme, il est vrai, y avait vu pâlir son étoile; mais l'université gardait toujours sa répu-

---

[1]) Voir Turmair's Sämmtliche Werke (Munich) I (1881) p. IV et XLIII; au sujet de Cracovie p. 658. Aventinus, très épris aussi de musique, rencontra peut-être à Cracovie le musicien Henry Fink qui, en 1492, écrit de Vienne à Celtes (Cod. Vienne, 3448, p. 14), qu'il a quitté la Sarmatie. Il se trouva sans doute pour la première fois en Pologne conjointement avec Celtes. Coxus néanmoins dit de lui (De laudibus acad. Crac.) qu'il était maître de musique de la chapelle royale, sous Olbracht et Alexandre. Voir Reissmann, Ill. Geschichte der deutschen Musik (1880), p. 161. Il y a probablement erreur de date, et même de fait, dans ce passage des Vitae Germanorum auctore Melchiore Adamo Silesio Francof. 1615. Vol. I, p. 76: Aventinus... a. 1507 grammaticam graecam Cracoviae publice docuit.

tation méritée. Les luttes entre les dialecticiens et les poètes y amenaient de tous côtés élèves et savants qu'y retenaient aussi les études mathématiques si florissantes alors. L'école jagellonienne pouvait avec orgueil contempler son passé déjà centenaire, et sur le seuil du nouveau siècle, le concours des plus heureuses circonstances semblait lui promettre un essor toujours ascendant vers l'avenir.

VIII.

Débuts du XVI-e siècle. — Mort d'Olbracht, Alexandre roi. — Ses rapports avec l'université. — Projets de création d'une université à Breslau. — Règne de Sigismond-le-Vieux. — Transformation humaniste des universités au commencement du XVI-e siècle. — Lutte avec le Doctrinale d'Alexandre. — Elégance est le mot d'ordre des humanistes. — Amélioration des cours de grammaire à Cracovie. — Modi epistolandi cracoviens. — Bernard Feyge. — Jean Ursinus. — Jean Sommerfeld. — Jean d'Oswiecim. — Stanislas Biel. — Stanislas de Lowicz. — Luc de Nowemiasto. — Auctores et artes. — Les classiques à Cracovie. — On les étudie tous les jours davantage au commencement du XVI-e siècle.

En 1501, ferma les yeux Jean Olbracht, le roi bien aimé des humanistes, en lequel tout ce qui était impatient de progrès, tout ce qui s'élançait en avant avait placé ses plus grandes espérances. Le tombeau de ce monarque au château du Wawel est bien le monument qui convenait à cette personnalité échappant au moyen âge et présentant une foule de traits propres à l'esprit des temps nouveaux. Ce mausolée, l'un des plus magnifiques exemplaires en Pologne de l'art de la renaissance au berceau [1]), nous représente l'image du roi, conçue dans le style gothique et encadrée d'une niche renaissance. Quand on considère cette statue, les merveilles ultérieures de notre âge d'or se retracent à la pensée: ce cénotaphe appelle la chapelle de Sigismond, les strophes ailées de Kochanowski; il sem-

[1]) Edifié peu après 1501. Voir Kopera (Przegląd Polski. Revue Polonaise, Octobre 1895, p. 22).

ble qu'au seuil de l'arcade de cette sépulture, les Muses et les Grâces antiques, ces filles du Midi, se sont enfin acclimatées dans le Nord. Le court règne du successeur d'Olbracht, Alexandre, a laissé moins de traces dans l'histoire de notre civilisation. Ce prince, au cerveau plus étroit, eut toujours les regards tournés vers l'Orient. Malgré ses relations avec Brudzewski qui fut quelque temps son hôte, avec Sacranus, malgré son affection toute particulière pour Erasme Ciołek, il passa presque sans exercer aucune action sur le développement intellectuel du pays; car, comme le dit Wapowski, »dotibus ingenii non admodum praestabat« [1]). A l'exemple de ses prédecesseurs, il confirme par un acte particulier tous les privilèges de l'université [2]). Il rendit en outre à l'école un service plutôt négatif. De même que les Teutoniques au XIV-e siècle, peu après la fondation casimirienne, formèrent le dessein de fonder un studium à Chełmno, on résolut, en 1505, d'ouvrir une nouvelle école à Breslau. Cette université, établie dans la Silésie voisine, eût sans aucun doute privé Cracovie des nombreux étudiants que lui envoyait cette province, eût même affaibli jusqu'à une certaine mesure la force attractive que Cracovie avait pour l'Occident, et fait passer l'université jagellonienne au rang d'école locale, régionale, comme cela devait d'ailleurs arriver au cours du XVI-e siècle. Ce danger imminent fut cependant pour un moment écarté. Le roi Ladislas Jagellon de Hongrie avait déjà accordé un privilège d'érection [3]): l'évêque de Breslau devait être

---

[1]) Scriptores rerum pol. II, 70.

[2]) Archives de l'univ. n. 12522. Cet acte spécifie, entre autres, que l'université perçoit les péages (pontalia) à Przedborz et à Boszczyn. Le péage du pont de Przedborz sur la Pilica appartenait à la chancellerie de Lenczyca et avec ce bénéfice était passé à l'université. Voir Długosz, Lib. Benef. I, 509: In Przedbor... habuit et habet cancellaria Lanciciensis theloneum integrum... quod nunc percipiunt magistri beneficiati ecclesiae S. Floriani, in quo a quolibet curru... Voir aussi Wierzbowski, Matériaux pour l'hist. de la lit. pol. 1900, p. 12 et 13.

[3]) Réimprimé par Kaufmann dans Gesch. der d. Univ. II, 565.

chancelier, et Jean Turzo, ancien recteur de Cracovie, en 1498, vice-chancelier de la future institution. Néanmoins le projet contrecarré, dit-on, par les Polonais, n'aboutit pas. Le roi Alexandre en effet fit parvenir à Rome les opinions des maîtres cracoviens absolument opposées à la création d'une école rivale à Breslau, en conséquence de quoi le pape en suspendit l'érection... erectionem inhibuit, comme s'exprime Miechowita [1]).

Le long règne de Sigismond succéda à l'éphémère passage sur le trône d'Alexandre. Nous ne nous arrêterons pas à exposer en détail les événements qui remplirent cette période, ni même tous ceux qui ont trait aux rapports du souverain avec l'université. L'école jagellonienne traversa alors une crise intérieure, non tant au point de vue des programmes qui s'étaient déjà profondément modifiés, qu'à celui de l'importance de l'institution dans le monde. Cette importance sans contredit subit alors un amoindrissement dont nous allons essayer de montrer les causes.

Au commencement du XVI-e siècle, dans beaucoup d'universités du Nord se livra la dernière bataille entre le moyen âge et les temps modernes. Vienne précéda toutes les autres dans la voie révolutionnaire; en 1499, en effet, elle introduisit des réformes absolument humanistes à la faculté des arts. Les autres écoles ne s'engagèrent dans cette voie que plus tard, et la date de 1520 marque le moment décisif de cette évolution en Allemagne. Leipzig change son plan d'études en 1519, Wittenberg, en 1519/20, Rostock, en 1520, Greifswald, Heidelberg, en 1521.

Nous avons déjà examiné les principaux points en litige. C'était avant tout au latin médiéval et aux manuels à l'aide desquels il était enseigné qu'on avait déclaré la guerre. Les traductions d'Aristote généralement en usage étaient écrites en une langue monstrueuse, et cette même langue, souillée d'innombrables barbarismes, était aussi

---

[1]) IV, 85.

celle qui retentissait dans les salles de cours. On accusa tout d'abord de cette corruption les grammaires usitées jusqu'alors. Alexandre de Villa Dei avait régné sans contestation pendant tout le moyen âge; c'est dans son Doctrinale que les élèves puisaient les principes du latin. Le livre primitif était déjà fort défectueux; mais les additions dont on l'avait surchargé le rendaient encore plus impropre à l'enseignement. Les commentateurs d'Alexandre en effet avaient ajouté au premier texte versifié un énorme fatras de notes, obscurcies par toutes les subtilités de la philosophie scolastique. Elles provenaient en grande partie, ces annotations, des livres de modis significandi, où les auteurs du moyen âge consignaient leurs essais sur la philosophie du langage. Ces auteurs, appelés »Modistae«, et à leur tête l'ancêtre Scot, se partageaient avec Alexandre la domination sur les écoles du moyen âge dans l'enseignement du latin et cultivaient ce qu'on a appelé la »grammatica speculativa«. Voici que, vers le milieu du XV-e siècle, Laurentius Valla, avec ses »Elegantiae linguae latinae«, jette le gant à ces méthodes vénérées et appelle au secours du latin menacé tous les amis du trop oublié classicisme. Mais ce ne fut qu'à la fin du XV-e et au commencement du XVI-e siècle que les grammairiens italiens, Sulpicius Verulanus, Nicolaus Perotti, Antonius Mancinellus, Pilades de Brescia et quelques autres s'élevèrent avec énergie contre le fameux Doctrinale. On eût dit qu'ils s'étaient conjurés pour renverser la pernicieuse autorité d'Alexandre, pour détrôner ce »barbare« et l'exiler des écoles. En Allemagne, les »Modistae« furent d'abord vivement pris à partie par Alexandre Hegius, en 1486; puis, plus tard, Bebel dirigea la campagne contre Alexandre et recommanda d'adopter à la place de ce traité méprisable les livres des grammairiens italiens, ou bien les manuels d'Henrichmann et de Brassicanus, ses disciples[1]. Dans le feu

[1]) Voir Reichling: Das Doctrinale des Alexander (Berlin, 1893).

de la mêlée, le nom d'Alexandre devint la marque de l'ignorance, de la routine, de la grossièreté contre lesquelles toute arme, même la plus envenimée, était permise.

Et parce que les humanistes attachaient le plus haut prix à la beauté de la forme, ils multiplièrent les productions oratoires et poétiques, dans le but de retrouver la splendeur de la langue antique, de s'enivrer de son harmonie, et de faire partager à tous leur ivresse; aussi ne se contentèrent-ils pas de publier des grammaires; ils y joignirent des recueils de pièces d'éloquence, dignes d'être imitées. De là cette littérature prodigieusement riche, ces traités de grammaire, de rhétorique, de prosodie, d'épistolographie, auxquels les plus éminents parmi les humanistes ne dédaignèrent pas d'apporter leur contribution[1]). Elegantiae, avait intitulé son ouvrage Laurentius Valla; et les élégances furent dès lors le mot magique au nom duquel se livrèrent tous les combats. Les chrestomathies de discours réellement prononcés, ou composés arbitrairement, se mirent à pulluler; et en Pologne, Jean Sacranus se distingua tout particulièrement dans ce genre de pastiches. Puis ce fut une abondante éclosion de »Conversations latines«, comme le Latynum ydeoma de Laurent Corvinus, en 1503, et les fameux Colloques d'Erasme; le même Corvinus dédie, en 1496, aux écoliers cracoviens sa Carminum structura, manuel de versification. Rappelons enfin ces nombreux guides épistolaires, recueils de lettres pour toutes les circonstances de la vie.

La correspondance se prêtait d'ailleurs parfaitement à ces prouesses de style; et dès l'aurore de l'humanisme à Cracovie, avec Zbigniew Oleśnicki, on s'y appliqua avec une noble émulation. C'était pour les humanistes, sans cesse par monts et par vaux, sans cesse implorant des

surtout le chapitre: Der Kampf um das Doctrinale, p. LXXXIII et suiv. Voir aussi Bömer: Die latein. Schülergespräche der Humanisten. Berlin 1897, surtout p. 39.

[1]) Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, p. 59.

secours ou rédigeant des remerciements, un instrument à employer chaque jour. En outre les intérêts embrassaient des espaces de plus en plus grands, la lettre leur servait d'intermédiaire et supprimait les distances; elle transmettait les éloges et le blâme, l'apologie ou l'invective; elle jouait en un mot le rôle dont la presse la déposséda depuis. Les Modi epistolandi fournissaient à ces échanges des modèles tout prêts; aussi à partir de la fin du XV-e siècle les vit-on se multiplier sans merci, encombrer la production littéraire du temps.

Comment les courants nouveaux furent-ils accueillis, comment agirent-ils à Cracovie? Ici, comme à peu près partout au moyen âge, Alexandre de Villa Dei régnait souverainement; et à la fin du XV-e siècle, nous voyons deux et quelquefois trois cours qui lui sont consacrés dans un seul semestre; on le rencontre même dans la liste des leçons en 1533; nous ne citerons comme témoignage de la popularité dont jouissait ce livre que les éditions qu'on en imprima alors à Cracovie à l'usage des écoles; il y en eut une en 1500, une autre en 1504, une troisième en 1510, une dernière enfin en 1517[1]). Jean de Glogow enseignait la Secunda Pars, c'est-à-dire la syntaxe qui se maintint encore assez longtemps en faveur. Cependant, à côté de cette grammaire, surgissent çà et là dans les listes de cours des traités conçus sur un plan nouveau, et certainement déjà fort répandus en dehors de l'université. Mancinellus fait le sujet d'un cours à la grande école en 1511, Valla, en 1512 et 1513, Heinrichmann, en 1513, Pylades, en 1516; bientôt après Nicolas Perottus. Telles furent les étapes de la réaction contre le tout puissant Alexandre. De meilleure heure encore les maîtres cracoviens annoncent des leçons sur l'élégance, autrement dit sur les nouveaux manuels de l'art oratoire. Dès 1492, et pendant les années suivantes, nous voyons un cours sur le De confi-

---

[1]) Reichling l. c. XLVIII et LXVIII.

ciendis epistolis d'Augustin Datus, élève de Philelphe. En 1493, et à partir de 1498, pendant une longue suite de semestres, le De modo epistolandi de François Niger, composé à la fin même de ce siècle, est expliqué par les professeurs de l'école jagellonienne. Les lettres de François Philelphe ont le même honneur en 1501, 1502 et plus tard. Ces lettres eurent même alors plusieurs éditions à Cracovie où elles sont la lecture favorite des élèves. Maîtres et écoliers se préoccupaient donc à un haut degré des élégances nouvelles.

D'ailleurs à Cracovie même parurent à ce moment plusieurs guides épistolaires. Le premier fut sans doute celui de Bernard Feyge ou Caricinus (carica signifie figue sèche) de Breslau. En 1500, cet écrivain publie à Leipzig un recueil de lettres en tous genres, suppliques, remerciements, billets doux, etc., sous le titre de: Epistolae exemplares communiores magistri Bernardini Feyge alias Caricini de Wratislavia, in studio communi Cracoviensi scriptae, 1500. L'auteur avait fait ses études à Cracovie: il y obtint en 1499 la maîtrise, et à partir de cette année jusqu'en 1502, il y expliqua Boëce et les lettres de François Niger, en qualité d'extraneus. Les modèles composés par ce Caricinus sont excessivement intéressants. Malgré la fiction en effet, la vie réelle, quotidienne, se fait jour à chaque instant à travers la composition imaginative, en sorte que nous avons ici un curieux tableau des moeurs et des coûtumes du temps. Il y est parlé de la déroute en Bukowine, de la légation turque à Cracovie, sous Jean Olbracht; on y décrit la Silésie: Breslau et Jean Haunolt, bourgeois de cette ville, le même que Sommerfeld avait déjà célébré, y sont comblés de chaleureux éloges. Cracovie n'y est pas moins bien traité. L'auteur en vante les »puellae mira venustate«; il raconte des promenades à Mogiła — splendidissima Mogillae arva amoenissimo micantia coenobio — où l'on buvait du lait délicieux, où l'on s'aspergeait de ce même lait, où l'on se fustigeait avec des orties. Dans une

7*

autre lettre il fait des reproches à un étudiant de Cracovie, pilier de taverne, qui ne fréquente que rarement les leçons, et, bambalionum more, c'est-à-dire, en vrai débauché, passe son temps avec des filles, mettant en gage ses codex chez les Juifs. Sans doute ce sont des souvenirs personnels qui ont inspiré le récit de ces excursions à Mogiła, si frappant de verve et de vérité.

Fort semblable au précédent et présentant beaucoup de traits communs, un autre recueil de lettres fut aussi publié alors à Cracovie par Jean Ursinus (Ber), l'humaniste militant qui tint une place si considérable dans le mouvement des esprits et dans la vie sociale de l'époque. Pendant son séjour en Italie, il fut d'abord un des disciples de Pomponius Laetus; puis il continua ses études à Padoue. Plus tard, par une lettre de 1493, il offre à Callimaque et au cardinal Frédéric ce fruit de ses jeunes efforts... laborum primitias, où se révèlent les vastes connaissances et les nombreuses relations du savant, et où la vivacité de la pensée et du style enchante le lecteur. Parmi les publications analogues, le livre d'Ursinus tient certainement un rang fort élevé. Nous n'en dirons pas autant du Modus epistolandi de Sommerfeld dont la première édition est probablement de 1510 [1]). C'est une série de lettres, la plupart supposées, sans vie et sans réalité.

C'est aussi malheureusement la même critique que nous devons infliger à une troisième collection de lettres, due à Jean d'Oswiecim Sacranus, et imprimée, pour la première fois, sans doute vers 1506/7 [2]). Sacranus, élève de Philelphe, avait été pourtant à bonne école, et Stanislas de Łowicz dans une édition des lettres de Jean publiée en 1520, l'appelle Musarum dux, magister et antesignanus; néanmoins ces Muses de Sacranus sont ici affublées d'une défroque toute moyenageuse. Le moyen âge

[1]) Estreicher. La Bibliog. assigne à cette édition la date de 1510; nous ne connaissons que l'édition de 1513.

[2]) Estreicher dans sa Bibliographie adopte la date de 1507.

y transperce aussi dans les règles rédigées à la manière scolastique, et dans le style fort éloigné de la limpidité de celui de Cicéron. Toutefois le Modus epistolandi de Sacranus, encore du vivant de l'auteur, fut admis à l'université de Cracovie: Jean de Szamotuly l'explique en 1506; en 1520, Stanislas de Łowicz, disciple zélé et éditeur des ouvrages de Jean d'Oswiecim, en fait l'objet de son cours. Le même honneur allait être décerné aux lettres d'Ursinus. En 1522, Jean de Piotrkow, après des leçons toutes médiévales sur Aristote, passa aux épîtres d'Ursinus, certainement à la grande joie de ses élèves et à la sienne.

Si Sacranus, malgré ses penchants et ses fonctions théologiques, ne fut pas avare d'encens aux divinités du jour, un autre maître cracovien, Stanislas Biel de Nowemiasto, près de Przemyśl, sacrifia aussi aux mêmes autels. Un humaniste dont nous avons parlé, Stanislas de Łowicz se proposait plus tard comme idéal la »facundia« de Sacranus et l'élégance de Biel. Ce dernier maître, après avoir traversé les écoles de Cologne, Leipzig et Francfort, figure dans la liste des leçons des artistes de 1487 à 1509, sous le pseudonyme d'Albinus. Il avait obtenu la maîtrise en 1485. De 1487 à 1489, il explique les Bucoliques, l'Enéide, Ovide; plus tard il s'occupe principalement d'Aristote. En 1502, il obtient le doctorat en théologie. A partir de 1509 jusqu'en 1532, il est recteur à dix reprises différentes. Il ne cessa jamais de s'intéresser aux studia politiora, ainsi qu'en témoignent ses Exordia epistolarum de 1512/13 [1]). Après une fort longue carrière, il mourut en 1541 seulement, vénérable »Abraham universitatis« [2]).

Des maîtres jeunes et ardents suivirent ces anciens dans la route timidement ouverte. L'un des plus remarquables fut Stanislas de Łowicz, humaniste fort actif à l'uni-

---

[1]) Nous ne connaissons ce livre que par la mention qu'en fait la Bibliographie; il n'existe dans aucune des grandes bibliothèques publiques.

[2]) Voir Wisłocki, Incunabuła, p. 75.

versité, entre 1517 et 1540. En 1512, il publie les Epistolae familiares de Philelphe et dédie cette publication à Erasme Ciołek, Mécène de l'humanisme; en 1520, il donne au public le Modus de son maître aimé Sacranus; enfin, en 1521, il écrit lui-même un traité De arte componendi epistolas, avec une préface pleine de vivacité et d'intérêt, sur laquelle nous reviendrons. Il possédait le titre de docteur en médecine, mais jusqu'à sa mort, en 1540, il ne sortit pas du collegium minus. Luc de Nowemiasto, disciple et héritier des idées de Biel, paraît passagèrement à la faculté des artistes en 1521/22. Il publie en 1522 à Cracovie une Compendiosa in modum construendarum epistolarum manuductio, dans laquelle il célèbre son maître et compatriote, tout en se plaignant de la »langue gothique«, c'est-à-dire du latin incorrect employé par ses élèves. Un poète suisse, Faber y ajouta une pièce de vers à la gloire de Stanislas Biel qui, après avoir élargi ses connaissances en Italie et en Allemagne, les répand à présent en Pologne [1]).

Dans l'avant-propos de son vaste ouvrage, Długosz parle du goût délicat de ses contemporains à qui la grâce italienne seule peut complaire; il est cependant certain que ces fervents du nitor Italicus, n'étaient qu'en infime minorité au temps du grand historien. Au XV-e siècle en effet, Kadłubek ne passait-il pas encore pour un styliste consommé, digne d'être proposé en exemple pour l'étude du latin? On était loin maintenant de se contenter de si peu; avec le temps les exigences avaient grandi et les modi epistolandi réprouvaient les modi du moyen âge, les modi significandi, hérissés de subtilités ad mentem Scoti.

En définitive pourtant, si l'on se proposaient le retour à une exacte et pure latinité, on avait pour y par-

[1]) Ce Luc enseigna peu de temps à Cracovie. Dans le Lib. prom. p. 165, son nom est suivi de la note: uxorem duxit Sandomiriae, notarius Lublinensis.

venir un moyen beaucoup plus efficace: la lecture et l'étude directe des auteurs anciens, un peu trop mis de côté autrefois, et que l'imprimerie rendait alors accessibles à un large public. Sans doute la lutte contre Alexandre et sa grammaire était indispensable pour déblayer des ronces et des broussailles qui obstruaient l'entrée du Paradis perdu vers lequel tendaient tous les désirs, tous les rêves des humanistes. Cette apre besogne exécutée, il fallait maintenant pénétrer dans ce sanctuaire des sons et des couleurs et s'efforcer de s'en inspirer, de les imiter, de les reproduire dans des manuels. Les programmes universitaires jusque là en vigueur ne laissaient guère de place à une telle tentative. Aristote et les études scolastiques exigées pour les examens prenaient presque tout le temps des élèves. Les maîtres de l'enseignement supérieur ne s'occupaient du reste que de cela. Les collégiaux minores, chargés des leçons de grammaire et d'éloquence, pouvaient donc seuls de temps à autre les baser, ces leçons, sur les classiques; enfin les extranei, jeunes surnuméraires, pour ainsi dire, à l'université, avaient surtout le loisir de parler des auteurs anciens.

Ce furent aussi ces derniers qui, au nom des auctores, menèrent la campagne contre les artes du moyen âge. Au moment dont nous nous occupons, on était dans tout le feu de la lutte; mais dès le moyen âge, au temps de la prépondérance exclusive de la scolastique, s'étaient manifestés des signes avant-coureurs de ces combats. Sans remonter en effet jusqu'à Charlemagne, Jean Saresberiensis n'avait-il pas, au XII-e siècle, essayé de remettre en honneur les écrivains de l'antiquité; ne s'était-il pas élevé contre ceux qui préconisaient Aristote et méprisaient Cicéron? [1]) Jean Saresberiensis sortait de cette école de Chartres où professait Bernard Sylvestre, si épris de la

---

[1]) Voir là-dessus Norden, Die antike Kunstprosa (1898) T. II, 713 et suiv.

forme châtiée des classiques qu'il a pu passer à juste titre pour un précurseur du fameux Pétrarque. Plus tard, au XIII-e siècle, l'école d'Orléans avait aussi essayé de ressusciter la latinité classique, secouant le joug de Paris, forteresse de la scolastique. Mais ces efforts, ces rébellions locales n'avaient jamais pu déterminer un courant d'opinion, car les universités étaient l'expression même de la culture et de la pensée qu'elles avaient façonnées. Dans ces »studia« les auteurs de la vieille Rome n'occupèrent qu'une place insignifiante; habebantur infames, comme le déplore Saresberiensis; et ce n'est que fortuitement que de grands écrivains, comme Cicéron, avec ses ouvrages de rhétorique ou de philosophie, et Virgile étaient pris pour texte de spéculations scolastiques ou de grammaire spéculative.

L'humanisme allait bouleverser tout cela. Les classiques en masse, et non seulement pour le fond, mais aussi pour la beauté de leur forme, allaient envahir les citadelles scolaires dont ils avaient été bannis. Commencé en dehors des universités, ce mouvement voulait maintenant y faire irruption, y conquérir des chaires d'où l'on proclamerait hautement les doctrines nouvelles auxquelles les jeunes maîtres, souvent appelés poetae ou oratores, par leurs leçons de littérature ancienne se proposaient de frayer la voie. Parfois cependant un maître des facultés supérieures, captivé par les antiques Sirènes, annonçait un cours sur un ancien; parfois, comme nous le verrons, après s'être à la hâte débarrassé de l'obligatoire Aristote, il consacrait le temps qui lui restait à la lecture d'un classique ou d'un ouvrage tout imbu de l'esprit du jour.

A Cracovie, vers 1490, il ne manque pas de cours classiques. On y explique Cicéron, Virgile, Ovide, Stace, Horace, Lucain et même Juvénal. L'impulsion donnée se ralentit en 1494: la réaction qui suivit le départ de Celtes refroidit l'ardeur des novateurs. Mais à partir de 1501, le courant, un instant interrompu, se précipite de nouveau, et le Liber diligentiarum enregistre toujours de plus en

plus des leçons sur les auctores; Plaute y est inscrit pour la première fois en 1509; en 1522, un discours de Cicéron, presque uniquement étudié en vue de la beauté du style, la beauté, chose indifférente et complètement étrangère aux conceptions du moyen âge, où Cicéron orateur était à peu près ignoré [1]).

Les modernes aussi étaient présentés aux étudiants comme des modèles de pure et belle latinité. Les Lettres de François Philelphe ont en 1501 cet honneur, souvent réitéré depuis; en 1520, nous rencontrons pour la première fois le nom de Mantuanus Spagnoli, général des Camaldules de Mantoue (1448—1518) dont les compositions poétiques ne tardèrent pas à jouir d'une énorme popularité dans les universités. Le nombre des extranei s'accroît singulièrement dans cette période, ainsi qu'en fait foi le Liber diligentiarum de 1510 et 1512 [2]); et ces jeunes furent précisément les initiateurs de cette popularité.

Lorsque nous rencontrons dans la liste des cours un auteur moins connu, nous pouvons presque affirmer d'avance qu'il a été choisi par un extraneus. A partir de 1500 se multiplient les éditions cracoviennes des classiques, surtout de Cicéron. En 1507, Haller publie toute une suite d'ouvrages du célèbre orateur romain, efficaces auxiliaires de l'agitation soulevée pas les humanistes.

---

[1]) Voir Norden l. c. II, 707 et Zielinski: Cicero im Wandel der Jahrhunderte (1897) p. 20.

[2]) Edidit Wislocki, p. 93.

IX.

Les «Poètes» à Cracovie. — Paul de Krosno. — Jean de Wiślica. — Rodolphe Agricola junior et l'affluence des Suisses à Cracovie, de 1510 à 1520. — La maison et la famille Watt. — Activité d'Agricola. — Ses élèves. — Valentin Eck. — Johannes Hadus, type du missionnaire humaniste brouillon. — Second séjour d'Agricola à Cracovie. — Sa maison devient un centre intellectuel et mondain. — Les évêques, ses protecteurs. — L'Anglais Léonard Coxus et Erasmus Licorianus.

Au début du XVI-e siècle figurent de plus en plus fréquemment parmi les maîtres enseignants à l'université jagellonienne, des jeunes gens portant la désignation humaniste de »poètes«. Ce terme, dans l'acception de la Renaissance, désigne les amoureux du beau langage, de l'éloquence ancienne, autrement dit, les apôtres de l'humanisme.

Quelques-uns de ces »poètes« qui contribuèrent pour une grande part à répandre les litterae politiores en Pologne, méritent une brève appréciation. Nous placerons à leur tête le fameux écrivain latin, Paul de Krosno. Il arrive à Cracovie en 1500, muni du grade de bachelier obtenu à Greifswald; en 1506 il devient maître. De 1507 à 1516, il fait des leçons intermittentes à l'université jagellonienne [1]), d'abord en qualité d'extraneus, puis de Collegiatus minor:

---

[1]) Il allait souvent en Hongrie, sur l'invitation de Stanislas Turzo, évêque de Varadin. Il a en Hongrie capella sua où il se rend en 1514. Acta Rect. n. 2259.

il ne gravit aucun autre degré plus élevé de la hiérarchie. Il s'occupe surtout des poètes latins, Claudien, Lucain, Ovide, Perse et Virgile, et par des allocutions chaleureuses, en vers et en prose, adressées à la jeunesse, il s'efforce d'éveiller l'amour des classiques et de gagner des auditeurs [1]). En même temps, il publie ses poésies, à la gloire du roi Sigismond. Qu'on s'imagine l'impression que devait faire sur ses élèves ce vrai poète parlant des poètes. Au même moment, un autre poète latin, Jean de Wiślica, auteur de chants sur la guerre de Prusse, à plusieurs reprises, de 1510 à 1512, monta dans une des chaires de l'université.

Lorsque Paul de Krosno mourut, en 1517 [2]), les humanistes s'empressèrent de lui donner un successeur dans les fonctions qu'il avait si honorablement remplies. Un des meilleurs disciples du maître pouvait seul recueillir ce lourd héritage. Il échut à un homme jeune encore, mais plein de talent, et dont le renom était déjà considérable.

Rodolphe Agricola, le jeune, était un de ces nombreux Suisses que l'éclat de l'université cracovienne avait attirés en Pologne. Nous avons maintes fois constaté cette affluence des étrangers de l'Occident. Des extrêmes confins du monde germanique, de l'Alsace, de la Suisse, de la Bavière, ils accouraient à Cracovie. Nuremberg et Breslau étaient alors les étapes commerciales vers la Pologne; cette direction adoptée par les trafiquants, le fut aussi par d'autre gens, mais pour de plus nobles mobiles.

---

[1]) Il expliqua probablement aussi les tragédies de Sénèque (Carmina ed. Kruczkiewicz, p. XI et XII), Térence, Valère Maxime, Apulée, Cicéron, car un manuscrit de la bibl. de Breslau IV, F, 36, contient des introductions à ces leçons (Voir Jezienicki dans les Archives d'Hist. lit. IX, p. 277). Ces leçons avaient lieu en dehors de l'université, dans les bourses ou ailleurs.

[2]) La bibl. de Cracovie possède plusieurs ouvrages qui lui ont appartenu: Lucain, Perse, Plaute, Properce, Tite-Live, Stace. Voir Wisłocki, Incunabula, 272—3.

Quelques bourgeois, originaires de l'Alsace, avaient acquis une brillante situation à Cracovie: les Betman, les Szylling, les Decius de Wissembourg, enfin les Boner de Landau. L'historien Decius rapporte que, de 1440 à 1507, la seule ville de Wissembourg envoya jusqu'à dix-huit émigrés dans la capitale de la Pologne; les étudiants alsaciens n'étaient pas rares non plus[1]) Dans les vingt premières années du XVI-e siècle, ces éléments allemands jouissent d'une vraie considération et d'une prépondérance incontestée; ils comprennent surtout des Suisses. Il y avait alors à Cracovie la riche maison de commerce des Watt de Saint-Gall. Cette famille se distingua par son industrie et ses talents; un de ses membres, Joachim, surnommé Vadianus, fut professeur à l'université de Vienne (1502—1518) et s'y fit remarquer par son vaste savoir; il s'y acquit une solide réputation comme polyhistor, et joua un rôle en vue dans les luttes humanistes. A Cracovie, ses fréres, Hector entre autres, tout en faisant prospérer leur négoce, répandaient aussi la civilisation: les toiles de Saint-Gall étaient tout particulièrement recherchées. A Posen, Conrad Watt avait aussi embrassé la même profession. A la tête de la maison de Cracovie était placé Jacques Sutor, negotiationis mercatoriae Vadianorum praefectus[2]). Cette maison était un refuge, un foyer pour l'émigration suisse à Cracovie, et elle ne tarda pas à devenir, non seulement un grand entrepôt de marchandises, mais encore un intermédiaire de l'importation des idées en Orient.

Entre 1510 et 1520, l'affluence de ces étrangers à Cracovie peut être comparée à celle de 1490, 1491. Ce fut le dernier grand mouvement de ce genre, auquel prirent part surtout des Suisses. Le contingent le plus nombreux était fourni par les villes avoisinant le lac de Constance:

---

[1]) Morawski. Contributions à l'histoire de la Renaissance p. 4.

[2]) Die Vadianische Briefsammlung I, II, III, St.-Gallen, 1890—1897. Voir n. 151.

d'abord Constance, puis Schaffhausen, Winterthur et Lindau, Saint-Gall et Altstetten, Bodman, enfin Wasserburg. Sans aucun doute ce n'est pas sans motif que cette région nous envoyait ses fils: l'université glorieuse, non moins que les Watt, les attirait. En 1450, Michel Fogelwager, d'une famille de Saint-Gall, établie plus tard à Cracovie, s'inscrit au nombre des élèves de l'université jagellonienne. A partir de 1490, les Suisses arrivent en plus grand nombre; les années 1510, 1511, 1512, 1513 sont les plus remarquables sous ce rapport. Jean Haller, issu peut-être d'une famille suisse qui s'établit à Rottenburg, imprimait alors à Cracovie; »Master Bernharth (Jocklin) papyrmacher zcu dem Mugell bi Kracem«, originaire de Küssnacht[1]) fabriquait du papier à Mogiła.

Ce fut donc en 1510 que fut admis à l'université de Cracovie Rudolphus Johannis de Constancia, appelé Agricola iunior, venant de Wasserburg, ainsi qu'en témoigne l'inscription à la même école, en 1512, de son frère »Joannes Joannis de Vasserborg«. Il portait le même nom que son prédécesseur dans la carrière humaniste, le grand Rodolphe Agricola de Groningue; mais il n'avait avec celui-ci d'autre parenté que celle des goûts et des opinions. Moins connu que son célèbre homonyme, il rendit pourtant de grands services à la cause de l'humanisme en Orient. Avant de se fixer à Cracovie, il avait subi bien des influences, s'était abreuvé à bien des sources de savoir: à Leipzig d'abord, en 1507 et 1508; puis à Breslau, où il rencontra Laurent Corvinus. De là, il avait gagné Cracovie où il se proposait de s'instruire lui-même et en même temps d'instruire les autres. Il parle plus tard avec gratitude de ses maîtres Constantin Clariti et Jean Amatus, Sicilien; il fut aussi en bonnes relations avec le libraire cracovien Marcus (Scharffenberg) chez lequel il

[1]) Voir: Die Vadianische Briefsammlung II, nr. 220 (année 1520).

habite en 1511[1]), quoique, cette même année, il date ses lettres ex contubernio Germanorum[2]). Bientôt il s'attache étroitement à Paul de Krosno, au pied de la chaire duquel s'empressait alors une foule captivée par les belles leçons du maître sur les poètes latins. Aussi est-ce à ce dernier qu'il consacre, en 1511, sa première grande composition poétique, une élégie sur Saint Casimir. Cet ouvrage fut suivi de beaucoup d'autres, d'un genre plus pratique, didactique, tels que: éditions d'auteurs, manuels destinés à répandre l'humanisme. Quoique Agricola n'eût aucun poste officiel — le grade de bachelier, acquis en 1511, n'en ouvrait guère devant lui — nous le voyons alors enseigner à Cracovie[3]). C'est sans doute à la bourse allemande qu'il déployait son zèle. Bientôt il fut entouré de nombreux élèves, principalement des Suisses; parmi ses »alumni« de 1511, se trouve Sébastien Grubel de Saint-Gall, poète et plus tard prédicant à Berg[4]), Benoît Burgauer qui fut ensuite l'auxiliaire et le partisan de Joachim Vadianus dans l'oeuvre de la réformation à Saint-Gall[5]). En 1511, s'inscrit à l'université Valentin Eck de Lindau, dans la suite poète humaniste fameux; en 1512, Johannes de Bodma, sans doute Wölfflin; en 1514, Louis Öchslin de Schaffhausen. musicien de valeur. Ces deux derniers s'essayèrent aussi en poésie[6]). Cependant Agricola ne resta à Cracovie que jusqu'en 1514; entraîné par son humeur aventureuse il gagna alors la Hongrie d'où il vint se fixer à Vienne pour quelques années.

Il ne manqua pas de remplaçants à Cracovie. Le

---

[1]) Die Vad. Briefsammlung. Nachträge, 3.

[2]) Ibid. I, n. 10.

[3]) Bauch. Rud. Agricola iunior, Breslau, 1892, p. 9.

[4]) Vad. Briefsammlung, n. 11.

[5]) Ibid. n. 22.

[6]) Une pièce de vers de Joh. Lupulus Bodmanensis se trouve dans le Panegyricus in laudem Augustini Moravi de Eck; une pièce du second, dans l'Ars versificandi de Eck (1515).

meilleur de ses disciples était ce Valentin Eck de Lindau en Suisse, surnommé Lindanus ou Philyropolitanus[1]. La personne et problablement l'appel d'Agricola l'avaient amené à Cracovie; en 1513, il y obtint le grade de bachelier et, se contentant de ce titre académique, eut dès lors la prétention de communiquer à autrui ses opinions. Il demeura à Cracovie peut-être jusqu'en 1516; dans cet intervalle il écrivit des poésies laudatives, où il excellait, et seconda en outre de tout son pouvoir l'oeuvre de propagande d'Agricola; il continua même d'enseigner après le départ de son maître, et, comme lui, travailla au Contubernium Germanorum. C'est de cet asile qu'il dédie à son protecteur Décius, secrétaire royal, son ouvrage De arte versificandi, écrit pour que les élèves, obligés jusque là d'écrire les règles sous la dictée, eussent en ce livre un traité facilitant leurs études[2]. Ces élèves, admirateurs de leur maître, ajoutèrent à ce petit manuel des hommages et des couronnes poétiques, surtout un certain Balthasar Latistomus de Lublin et Georgius Logus de Swidnica, fameux poète humaniste qui vraisemblablement, au semestre d'été de 1514, s'inscrivit à l'université de Cracovie[3]. Peu de temps après, Eck se rendit en Hongrie auprès des Turzo, et dès lors partagea son temps et son activité entre ce pays et la Pologne[4].

Sur ces entrefaites arriva à Cracovie un homme qui fut une des individualités les plus tapageuses de cette époque et qui incarna dans toute son amplitude, avec toute son effronterie, toute son humeur batailleuse, le personnage assez répandu alors de l'humaniste errant. C'était Jean Hadus ou Hadelius, venant de l'Allemagne du Nord, du pays de Hadeln, entre l'embouchure de l'Elbe et celle du Weser. Après de multiples pérégrinations, il venait

[1]) Wiszniewski. Hist. lit. VI, 333.
[2]) De arte versificandi. Crac. Ungler. 1515.
[3]) Bauch, Georgius Logus. Breslau, 1896, p. 2.
[4]) Wiszniewski l. c. et Wisłocki, Liber dilig. Praefatio, p. X.

tenter la fortune en Pologne; il avait précédemment étudié à Leipzig, puis, en 1508, à Wittemberg; en 1513, il est à Francfort-sur-l'Oder, l'année suivante à Greifswald, en 1515, à Rostock. Dans ces deux dernières universités, Hadus s'était posé en »poète« universitaire, combattant sans relâche les adversaires de l'humanisme, et ne leur ménageant pas les plus véhémentes injures. Il ne fit néanmoins un séjour prolongé nulle part, et en quittant Greifswald il décocha quelques amers sarcasmes contre ses ennemis, sarcasmes qu'il renouvela à son départ de Rostock, contre Henry Cother. Des amours fort sensuelles l'avaient, il est vrai, attaché à une dame Sophie, peu sévère beauté de Rostock; cependant elles ne l'y retinrent pas [1]). En 1516, il traverse Francfort-sur-l'Oder pour atteindre Cracovie, où, en octobre, il s'inscrit dans le registre matricule de l'université jagellonienne.

Cet humaniste militant [2]) arrivait à Cracovie sous de facheux auspices: la peste qui l'avait contraint d'abandonner Francfort, régnait aussi dans la capitale de la Pologne. Il s'installa à la bourse hongroise [3]). Il se proposait d'étudier entre autres choses la médecine, et d'enseigner aussi

ut discamque artes ut doceamque bonas.

A la manière humaniste, par un poétique intimatum ad Cracovianum scholasticum, il invitait chez lui les jeunes gens. Il annonce une conférence sur l'Ibis d'Ovide; nous savons en outre qu'avant le 20 juillet 1517 il avait expliqué les Métamorphoses [4]). Mais ces leçons dans les bourses ne lui assuraient point l'existence. Il sollicita donc un praemium quelconque de l'université, et, dans ce but, adressa

---

[1]) Voir l'article de Bauch dans la Vierteljahrsschrift für Cultur und Litteratur der Renaissance de Geiger (1886) I, 206.

[2]) Nous connaissons sa conduite par le Jani Hadelii elegiarum liber I (Viennae 1518, exemplaire de la bibl. univ. de Breslau).

[3]) Bauch l. c. 221.

[4]) Acta rect. n. 2437.

une demande de secours au recteur en fonctions pendant le semestre d'hiver de 1516/17, Jean Przyjaciel (Amicinus), suffragant à l'évêché de Cracovie:

Fac mihi constituant pro magno parva labore..... Praemia;

il vint ensuite frapper à la porte de Dominique de Seczemin, docteur des canons et chanoine de Gniezno, se lamentant sur sa pauvreté qui ne lui permet même pas de s'adresser à un médecin pour le soulagement de ses souffrances. Néanmoins, la plupart du temps, ces démarches quémandeuses restaient vaines, tandis que les maladies continuaient à l'accabler. Jean Smigellius ou Smygiet lui vint pourtant en aide; aussi Hadus exprima-t-il pompeusement sa reconnaissance envers ce bienfaiteur, non moins qu'envers Jean Rosbach, docteur cracovien. Mais son disciple préféré, Frolicus Priscius, meurt prématurément, et il se plaint dans une pièce ad Viennensem scholasticum que

Cracoviae nec vivus eram nec mortuus...

L'ancien amant de dame Sophie de Rostock, soupirait après une divinité à adorer, et il était convaincu que ses malaises avaient pour origine la nimia continentia à laquelle il était réduit à Cracovie. Il projette donc de venir sous peu à Vienne se débarrasser de toutes ces indispositions. Comme presque tous les humanistes étrangers, à commencer par Callimaque, Hadus à Cracovie se disait exilé parmi les Scythes et rappelait la tragédie d'Ovide.

Nil mihi Crocca places.

Cracovie lui déplaît, parce que, ne sachant pas le polonais, il est forcé dans ses emplettes de payer, et pour la marchandise et pour son ignorance [1]). Il prend donc la fuite,

[1]) Ad Joh. Amicinum:

Quidquid emit, levius Sarmata semper emit,
Causa patet, vestram (nec mirum) nescio linguam.

Ce passage est fort significatif pour les moeurs commerciales du temps à Cracovie.

comme Celtes et beaucoup d'autres, en jetant pour adieu à la ville exécrée ce flot d'épithètes malsonnantes:

> Ergo invisa deis, sacris invisa poetis,
> Barbara, cana, rudis, dura, superba vale.

Et par contraste, il entrevoit des merveilles à Vienne:

> Illustrem, pulchram lepidamque videbo Viennam.

A Vienne, en effet, il réussit beaucoup mieux sous tous les rapports. Bien accueilli par les humanistes, il y est honoré d'une couronne poétique, en 1517. Et ces douceurs pourtant ne parviennent pas à le fixer: après 1518 nous le voyons en Italie où il donna les essais de sa lyre aux fameuses Coryciana, le premier almanach des Muses, publié à Rome.

Entretemps le bruit des succès viennois de Hadus s'était répandu à Cracovie. Les Cracoviens s'en montrèrent fort surpris et furent en même temps indignés des invectives proférées contre leur cité. En novembre 1518, Melchior Watt écrit à Joachim Vadianus que les Cracoviens ont publié quelque chose contre Hadelius [1]). Effectivement Gaspard Ursinus Velius avait fait paraître une »Urbis Cracoviae defensio«, où il célébrait la capitale, siège des rois, du trône et de l'esprit [2]). Il y reprochait aussi à Hadus d'avoir diffamé la ville qui avait eu pour lui une si franche hospitalité et il invite les Viennois à expulser au plus vite ce vagabond:

> Sedibus erronem pelle Vienna tuis.

Au moment où Hadus se rendait, s'enfuyait à Vienne, revenait à Cracovie un homme qui y avait déjà passé auparavant quelques années, dans le travail et l'étude, Rodolphe Agricola, résolu à renouveler dans le Nord ses

---

1) Vadian. Briefs. Nachträge III, n. 37.

2) Jointe à l'oratio de fel. electione Ferdinandi, Cracoviae 1531 (Exemplaire de la bibl. imp. Vienne).

tentatives d'autrefois. Nous ne pouvons comprendre à quel mobile il obéissait en quittant le paradis humaniste viennois pour s'égarer dans la Tomis septentrionale. Il est probable que des objurgations et des promesses de quelques protecteurs des lettres le déterminèrent à ce sacrifice. Ces promesses cependant ne se réalisèrent pas sur le champ et Agricola n'eut pas tout de suite la situation qu'on lui avait fait peut-être espérer. Il arriva à Cracovie vers la fin de 1517 et s'y établit dans le voisinage de la maison d'Hector de Watt[1]). Sans entrer dans le détail de ses faits et gestes pendant les années qui suivirent, les dernières de sa vie, nous en rapporterons cependant les événements les plus marquants. Sa demeure est ouverte, comme naguère, aux humanistes, surtout aux Suisses. Ils s'y pressent; ils y trouvent même des secours pécuniaires, souvent le vivre et le couvert. Agricola écrit à Vadianus[2]), le 25 août 1519, qu'il est recherché par les émigrés suisses. »Je voudrais, ajoute-t-il, pouvoir leur être à tous aussi utile que je le désire«. Il entretenait de ses deniers André Eck, frère de Valentin et élève de Vadianus[3]); il soutenait aussi Jean Zinck et Louis Öchslin. Avec ces disciples il fréquentait chez Sutor, et ses relations avec les Watt, les Boner, les Bethman, les Salomon, les Décius lui rendaient la vie fort agréable. Il a chanté les libéralités de Séverin Boner et de Jean Bethman; dix années durant il prit place sur le même banc à côté des Salomon et leur voua une amitié éternelle[4]). Dans cette colonie helvétique régnait la plus grande animation en 1519: le fameux humaniste suisse Joachim Vadianus, après avoir quitté Vienne, s'était arrêté à Cracovie avant de regagner sa patrie. On se réunissait en nombreuse compagnie; on allait visiter

---

[1]) Bauch, Rudolphus Agricola, 24.
[2]) Vad. Briefs., n. 165.
[3]) Ibid. Nachträge, 49.
[4]) Voir Passio dominica, Crac. 1520.

les salines de Wieliczka[1]). Toutes ces parties de plaisir étaient égayées par de la musique; Sébastien Steinhofer de Hall, élève fidèle d'Agricola et maître cracovien en 1520, charmait par sa voix mélodieuse les auditeurs qui l'entouraient dans la maison de Wietor[2]).

Cependant malgré la bienveillance des riches bourgeois, malgré l'amitié des secrétaires royaux, Decius et Dantiscus, malgré les bontés de l'éminent homme d'Etat Christophe Szydłowiecki, palatin de Cracovie[3]). Agricola, cette fois non plus, ne put parvenir à la position qu'il enviait et qui lui eût permis de déployer tout son zèle. L'année 1518 fut tout particulièrement brillante à Cracovie; à la pompe nuptiale du mariage du roi avec Bone Sforza fut convié tout un cortège de Muses; les humanistes rivalisèrent de verve et d'éclat dans leurs épithalames. Nous reparlerons de ces fêtes. Une foule d'Italiens étaient alors venus en Pologne et cet évènement eut pour conséquence la nomination d'Agricola aux fonctions d'instructeur des pages italiens de la reine, auxquels il dédia, en 1518, son édition de la Phisionomia de Jean de Glogow. Mais ce n'était pas ce qu'il avait rêvé, ce n'était pas la chaire universitaire tant convoitée.

Nous avons déjà rapporté que ses cours avaient eu lieu à la bourse allemande, lors de son premier séjour à Cracovie. Il n'avait pu obtenir accès à l'université, parce qu'il n'était que »poète«, et malgré les prétentions des humanistes, ce titre ne pouvait être l'équivalent de celui de maître. A son retour en Pologne, ses droits à pénétrer dans la grande école n'étaient pas devenus plus légitimes, et par conséquent il ne s'y trouva pas de place pour lui. Cependant quelques protecteurs illustres s'unirent pour écarter tous les obstacles et le faire ad-

---

[1]) Morawski. La Renaissance (1884), p. 6.
[2]) Vad. Briefs. n. 216.
[3]) Agricola lui dédia en 1519 son hymne de divo Stanislao.

mettre quand même à l'université. Ce furent les évêques de Pologne, hommes de coeur et de bon sens qui se firent les Mécènes de l'humanisme. Le 30 avril 1518, Agricola déclare pour la première fois qu'il compte sur un subside des évêques; bientôt, il se dit: episcoporum stipendiatus [1]). Ces prélats, animés des plus généreuses intentions, ne lui marchandèrent donc pas leur appui et lui procurèrent un lectorium au Collegium, avec rétribution convenable. Plus tard, au synode de Piotrkow en 1542, les évêques polonais s'engagèrent à verser une certaine somme, à l'effet d'accroître les revenus des lecteurs et de faire venir à Cracovie un légiste et deux professeurs »litterarum humanarum« [2]). En 1518, l'entente de quelque princes de l'Eglise amena un résultat analogue. Jean Lubrański, évêque de Posen, Mathias Drzewicki, évêque de Włocławek, Pierre Tomicki, évêque de Przemyśl et Jean Konarski, évêque de Cracovie, désireux de faire renaître la splendeur de la vieille école cracovienne, crurent que l'acquisition d'un maître de valeur, tel que Rodolphe Agricola, contribuerait à ce dessein. C'est ainsi qu'un simple »poète«, entra, ou plutôt fut imposé au Collegium, afin d'y enseigner bonas litteras. A partir de ce moment, il s'intitule »lector ordinarius Cracoviensis« [3]) et commence à faire ses cours: en 1518/1519, il explique les Fastes d'Ovide, les satires d'Horace l'année suivante. Le but poursuivi par lui-même et par tant d'humanistes était enfin atteint: l'université s'était ouverte devant le »poète«, ou plutôt devant les nouveautés. Cependant les mauvais côtés de la position ainsi conquise ne tardèrent pas à se révéler à Agricola. Les évêques en effet avaient beaucoup promis, mais tenaient peu: la rétribution était fort insuffisante. Dès le mois d'août 1519, Agricola écrit: episcopi mei magni sunt

---

[1]) Vad. Briefsammlung, n. 120 et n. 150.
[2]) Archives de la commission jur. T. I, p. 400.
[3]) Vad. Briefs. n. 142.

pollicitatores et plane frigescunt [1]). Désormais ces plaintes contre le manque de parole des prélats ne font que se renouveler sans cesse. Agricola souvent songe à abandonner son poste; mais tantôt Lubranski, tantôt Drzewicki, prennent envers lui de nouveaux et tout aussi illusoires engagements, qui le font revenir sur sa détermination. En décembre 1520, il se lamente sur ses peines et ses mécomptes: »Les Polonais sont prodigues en magnifiques assurances, mais ils me donnent à peine de quoi me vêtir« [2]). A ces embarras matériels vinrent s'ajouter d'autres sujets de mécontentement: le climat insalubre de Cracovie, contre lequel André Eck avait déjà murmuré, disant que dans cette ville »tous les éléments sont empoisonnés«, la pénurie d'élèves, par suite de la guerre et des maladies, enfin l'antipathie que les Cracoviens commençaient à afficher pour les étrangers, surtout pour les Allemands [3]). Il résolut de s'éloigner coûte que coûte; il voulait retourner en Suisse, gagner Leipzig ou Wittemberg. D'une santé chancelante, il était très souvent souffrant: d'où son humeur chagrine et soupçonneuse; aussi sur la fin de sa vie il s'emporte continuellement contre la Sarmatie et appelle les Polonais »omnium mortalium superbissimos inconstantissimosque« [4]). Il ne lui fut pourtant pas donné de réaliser son projet: la mort vint le frapper au mois de mars 1521. En annonçant ce décès à Vadianus, le musicien Sébastien Steinhofer, ami d'Agricola, parle avec pitié de l'affreuse misère dans laquelle celui-ci avait passé ses derniers jours. On voulut compenser l'indigence de cette vie par de pompeuses obsèques: le 5 mars il fut inhumé au couvent des Cordeliers, et l'université en corps, ainsi qu'un nombreux clergé accompagna sa dépouille terrestre [5]).

[1]) Vad. Briefs. n. 165. [2]) Ibid. n. 225.

[3]) Ibid. n. 165. (Eckius omnia Cracoviae esse elementa infecta dicere solet) 225, 216.

[4]) Ibid. n. 196.

[5]) Ibid. n. 248. L'année même de sa mort arrive à Cracovie

Ce ne fut pas un génie créateur, mais ce fut un bon ouvrier de l'humanisme en Pologne, qui lui est redevable d'une foule d'excellents ouvrages et de bonnes éditions; il était attaché à Cracovie par les mille liens de la jeunesse, de l'âge mûr, de la science, de la vie, et ce fut en vain que, sur le tard, il essaya de les rompre.

En même temps que lui et après lui professa à l'université un autre poète, venu de la lointaine Angleterre, Léonard Coxe [1]). Lorsqu'il arriva en Pologne, c'était déjà un homme fait et d'une certaine notoriété; à l'occasion de son inscription, il prononça le 6 décembre 1518, une longue harangue: De laudibus celeberrimae Cracov. academiae. Il est cependant douteux qu'il possédât les titres exigés pour être reçu parmi les maîtres ordinaires. Peut-être n'était-il que poète et ne vit-il les difficultés s'aplanir devant lui que grâce à la haute intervention de Decius et de quelques autres dignitaires qui firent pour lui ce que les évêques avaient fait pour Agricola. Il était originaire du Montmouthshire, dans le diocèse de Lincoln, et avait passé sa vie à courir le monde; en 1518 et 1519 il explique à Cracovie Tite-Live, Quintilien et les lettres de S. Jérôme; en 1525 et 1526, Cicéron, Virgile et Quintilien. Cette dernière année, il est impliqué dans un procès au tribunal rectoral. Le poète Erasme Licorianus [2]) accuse Léonard devant la juridiction académique d'avoir affiché sur les portes du collegium un libelle infamant et de l'avoir tourné en dérision, lui Erasme, dans ses leçons publiques. Léonard Coxus se

Philippe Gundel, de Passau, en Bavière, poète et professeur de poétique et d'éloquence à Vienne; après un court séjour il regagne Vienne en 1522.

[1]) Voir à son sujet Morawski. La Renaissance (1884) p. 7 et suiv.

[2]) Il est inscrit dans le registre matricule cracovien au semestre d'été 1525: Erasmus Johannis Oempedophillus Lycorianus dioc. Salisburgensis. poeta t. s. Il était originaire de Carinthie et vint à Cracovie de Francfort-sur-l'Oder. Conf. Bauch, Deutsche Scholaren in Krak. Breslau, 1901, p. 17.

retrancha en cette conjoncture derrière l'autorité de l'évêque de Przemyśl, Krzycki qui l'aurait incité à ces sarcasmes[1]). Cette affaire et les personnages qui y furent mêlés ne nous sont qu'imparfaitement connus. Néanmoins, si l'on se rappelle qu'au commencement de 1526, Jean Laski, neveu de l'archevêque de Gniezno, revint de l'Occident, emmenant avec lui le poète Anianus, et que bientôt après éclata une violente guerre de plume, entre Tomicki et ses partisans, d'un côté, de l'autre, la famille Laski, »envieuse de la considération dont jouissait Tomicki«[2]), il est vraisemblable que cet Erasmus Licorianus était un des hôtes des Laski en Pologne, et qu'il leur prêtait, tout comme Anianus, l'arme de ses épigrammes; tandis que Coxus, à l'instigation de Krzycki, neveu de Tomicki, lui rendait ses malices avec usure.

Après s'être produit à l'université, l'Anglais Coxus se métamorphose en »adolescentiae formator« et devient le mentor du jeune André Zebrzydowski; il passe l'année 1527 à Paris, en compagnie du futur évêque; il mourut, paraît-il, en Angleterre, en 1549. C'était un savant, interprétateur avisé de Cicéron et d'Horace, un des derniers missionnaires humanistes qui, en si grand nombre, se ruèrent sur le Collegium jagellonien, aux confins des deux siècles. Nous les avons tous suivis, à partir de Callimaque; nous avons noté leur apport à l'oeuvre de la civilisation nationale. La marée humaniste avait envahi la Pologne; mais on attendait toujours avec impatience le flot sauveur qui y jetterait, enfin délivrée, Aphrodite, l'antique Anadyomène, enchaînée si longtemps dans les abîmes par le moyen âge.

[1]) Acta rectoralia n. 2869.

[2]) Voir notre note aux Carmina Cricii, p. 156.

X.

Le grec. — On l'ignore au moyen âge. — Réveil de l'étude de cette langué en Italie, dans la seconde moitié du XV-e siècle. — Alde Manuce. — Ce mouvement se propage dans le Nord au commencement du XVI-e siècle. — Erfurt, Wittemberg et Leipzig. — Le grec à Cracovie. — Joannes Sylvius. — Contanzo Clariti. — Le grec, de Cracovie gagne le Nord. — Gaspard Ursinus Velius. — Wenzel de Hirschberg. — Georges de Lignitz Libanus. — Le grec pénètre à l'université en 1520. — L'hébreu. — Pierre Tomicki. — Etat de la connaissance de cette langue en Occident. — Johannes van den Campen. — Valérien Pernus.

Enfin dégagé des aspérités et du fatras qui le souillaient, le latin en était donc revenu aux modèles classiques. Dans les esprits plus éveillés, plus entreprenants devaient dès lors naître une soif qu'on ne pourrait éteindre qu'aux vraies sources, un désir de pénétrer jusqu'aux origines, à l'essence même de la pensée qui jusque là, sous les déguisements les plus bizarres, avait parcouru et nourri le monde. La langue et les écrivains grecs, à la faveur de cet essor, émergeaient chaque jour de plus en plus des ténèbres épaisses où ils avaient été ensevelis et les yeux éblouis des humanistes contemplaient avec une pieuse admiration ces pères du savoir, ces enfants de la beauté, ouvraient ces livres si longtemps oubliés, si longtemps méconnus.

Au moyen âge la connaissance du grec était tout à fait exceptionnelle. En 1360, Pétrarque énumère les Ita-

liens qui savent cette langue: il en compte trois ou quatre à Florence, un à Bologne, deux à Vérone, un à Solmona, un à Mantoue; il n'y en a point à Rome. Au cours du XV-e siècle, le grec fait de grands progrès: les conciles mettent l'Occident en rapport avec l'Orient; la chute de Constantinople tourne les yeux de la chrétienté vers le pays où venait de succomber le monde grec. Bientôt le pape Nicolas V favorise l'étude du grec de toute la force de sa haute autorité et de sa vaste intelligence [1]). Aussi l'Italie devint-elle le foyer de cette étude dans la seconde moitié du XV-e siècle; le Nord lui-même peu à peu commença à s'y adonner. Ce mouvement s'accentua surtout lorsque le fameux Alde Manuce commença à imprimer les premières éditions des grands écrivains de la Grèce.

L'imprimerie des Aldes brilla comme un phare intellectuel en Europe, et ce ne fut pas un des moindres services du fondateur de cette maison que d'avoir créé la typographie grecque. Un auteur contemporain l'appelle pompeusement: graecanicae antiquitatis restaurator; nous pourrons bientôt nous convaincre qu'à l'égard de la Pologne, son action fut aussi du plus grand poids. Le pape Léon X couronna l'oeuvre commencée et préparée par le XV-e siècle. Nous savons en effet qu'il appela à l'université de Rome rénovée le professeur de grec Basilios Chalcondylas, qu'il fonda l'Académie Médicis uniquement pour propager cette langue, qu'il mit enfin à profit dans ce dessein la science de Lascaris et de Marc Musuros. L'enthousiasme pour le grec grandit alors au point qu'on rêvait d'Athènes dans le Latium, de l'Ilyssos au bord du Tibre [2]). Et quoique l'impulsion donnée par le Saint-Siège dût bientôt se ralentir, pendant la crise terrible des discordes religieuses qui allaient ensanglanter l'Église, cet enthousiasme hellé-

[1]) Voigt. Wiederbelebung des Alterthums II, 102 et suiv.

[2]) Voir Gnoli, Rivista d'Italia (1898, 15 Agosto) surtout p. 633 et suiv.

nique, dernier rayon, dernière ivresse de la Renaissance, devait avoir de larges conséquences dans l'avenir.

Le grec ne pouvait aisément pénétrer dans le Nord. Si, pendant le XV-e siècle, quelqu'un y connut le grec, il avait importé ce savoir du Midi où les écoliers septentrionaux commençaient alors à affluer. Mais ce savant isolé n'avait aucune influence sur la culture générale, sur les idées régnantes. Les universités persistaient dans leurs errements; et l'on continua à ignorer le grec, malgré que, comme on l'a si justement fait remarquer, la pensée du moyen âge fût surtout alimentée par la pensée grecque. N'étaient-ce pas en effet les philosophes, les mathématiciens, les astronomes, les médecins grecs qu'on expliquait sans cesse dans les universités? On les présentait, il est vrai, dans des traductions latines, presque toujours défectueuses; aussi la pensée grecque ne pénétrait-elle que défigurée, amoindrie par ce travestissement, dans les esprits du moyen âge. Par cela même l'intérêt ne s'attachait point à la forme, et la beauté de la forme seule eût pu exciter les studieux à se servir du texte original grec [1]). Ce n'est que vers la fin du XV-e siècle qu'éclatèrent des plaintes sur les mauvaises traductions d'Aristote dont quelques livres, par suite de ces interprétations erronées, étaient à peu près incompréhensibles. Ces cris de révolte devaient nécessairement aboutir à une réforme.

Vers 1500 et immédiatement après cette date, les premières lueurs de progrès se manifestent en Allemagne; à partir de ce moment on trouve chaque jour en plus grand nombre des hommes linguarum periti dans les universités. A Erfurt, c'est Nicolas Marschalk qui préside à cette évolution; en 1501, paraît son livre de orthographia, grammaire élémentaire latino-grecque, le premier manuel de langue grecque, le premier livre de lecture en cette langue

[1]) Voir Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts I, 67 et 132.

qui ait été publié en Allemagne [1]). Mais ce n'était là qu'un premier pas, assez maladroit encore. Le grec est admis à Wittemberg, en 1503; à Leipzig, très probablement dès le début du siècle, il est enseigné par l'Italien Clariti. C'étaient les prémisses de l'expansion qu'il allait prendre plus tard, car ce ne fut que quinze ans après que le premier professeur en titre de grec paraît à Leipzig [2]). Ce ne fut aussi qu'en 1515 que des résultats sensibles de ces essais de la première heure se firent sentir: alors l'Anglais Richard Crocus et Pierre Mosellanus établissent définitivement cette langue à Leipzig, tandis qu'à Wittemberg, Mélanchton prend le titre de graecarum litterarum lector primus. Aussi peut-on affirmer à juste raison que lorsque, vers 1520, les universités allemandes modifièrent presque toutes leurs programmes, le grec y était déjà acclimaté et constituait une des matières essentielles de l'enseignement universitaire [3]).

Mais que se passait-il à ce moment en Pologne? Cracovie eut aussi au XV-e siècle ses éclaireurs de l'invasion grecque. Nous avons déjà parlé du Grec Demetrios qui y passa quelque temps pendant le concile de Bâle; nous avons aussi remarqué que la mission de ce personnage fut vaine et prématurée. Dans la suite du XV-e siècle, plus d'un écolier, de retour d'Italie, en importa une certaine connaissance de la langue grecque, dans son bagage scientifique. Mais pour que ces goûts individuels devinssent généraux il fallait, soit un enseignement excellent, soit une ardeur excessive, soit enfin l'influence d'une éclatante personnalité. Callimaque n'était point apte à jouer ce rôle, car le monde grec lui était sans doute assez inconnu:

---

[1]) Voir G. Bauch, Die Anfänge des Studiums der gr. Sprache in Norddeutschland, dans les Mittheil. der Gesellschaft für deutsche Erziehungsgeschichte VI, 1, 10.

[2]) Bauch l. c. 3, 16.

[3]) Horawitz nous donne certains renseignements là-dessus dans les Griechische Studien, Berlin 1884.

Conrad Celtes avait, il est vrai, goûté au grec à Heidelberg, sous la direction de Rodolphe Agricola; mais il ne s'en était pas pénétré assez profondément pour en devenir l'apôtre. Sans doute, il savait aussi le grec, ce Jean Ursinus qui avait passé par l'Italie et qui dans son Modus epistolandi décèle une connaissance assez sérieuse de l'antiquité grecque et latine. Le grec ne dut pas non plus être étranger à Sommerfeld le vieux, qui dans les notes de sa grammaire latine fait ressortir plusieurs analogies avec la langue grecque. Quant à Sommerfeld le jeune, Jean Rhagius qui, plus tard, fut un des fermes propagateurs de la nouvelle science en Allemagne, il l'avait certainement apprise à fond en Italie, où il arriva de Cracovie en 1499.

Cependant ce ne fut pas d'Allemagne mais bien du Midi que la lumière hellénique fut portée en Pologne. Après le flot considérable d'Occidentaux qui s'étendit chez nous dans la seconde moitié du XV-e siècle, un certain nombre d'Italiens, au commencement du XVI-e, y vinrent reprendre la tradition de leur illustre compatriote, continuer son oeuvre. En 1499, Sommerfeld le jeune par deux fois écrit, non sans inquiétude, à Celtes à Vienne qu'un Italien se propose, dit-on, de se rendre à Cracovie [1]. »Le maître Glogowita a répandu le bruit qu'un certain Siculus va nous arriver; ne savez-vous rien là-dessus?« Dans une seconde lettre il revient sur cette nouvelle: »On m'apprend qu'un Grec famélique ou un Sicilien (quidam Graeculus esuriens aut Siculus) se dirige vers notre ville. Il sera complètement déçu dans ses espérances, car notre gymnasium n'est plus aussi florissant que lorsque vous étiez ici«. Quel était ce Grec, ce Sicilien en route vers le Nord, sur qui Sommerfeld s'exprime avec aigreur? Sans aucun doute il s'agissait de Joannes Sylvius Siculus, legum doctor Patavinus, inscrit en 1497 à l'université de Vienne où il est appelé à la chaire de

[1] Codex de Vienne 3448, 101 a et 105 a.

droit romain[1]). Néanmoins nous ignorons ce qui pouvait ainsi l'attirer à Cracovie. Il est possible que Tomicki, à la recherche d'un juriste en Italie, ait cru l'avoir précisément découvert en ce maître viennois. Jean Sylvius quitta donc la capitale de l'Autriche, et cela avant l'année 1500. Peut-être se rendit-il immédiatement à Cracovie; en tout cas il s'y trouve en 1504. Nous ne retracerons pas ici sa carrière qui fut couronnée par les fonctions de précepteur de Sigismond Auguste[2]). Il savait conquérir les coeurs par sa science et son esprit, mais il scandalisait souvent par son caractère brouillon et ses moeurs dissolues. Les pages de l'histoire de l'université témoignent de son activité infatigable. En 1518, l'Anglais Coxus dans son panégyrique de la grande école donne une place d'honneur à Jean Sylvius »qui pendant de longues années y a enseigné les politiores litteras, et se faisait un jeu des études les plus abstruses (abstrusiorum)«. Sylvius initia-t-il ses élèves, ici comme à Vienne, aux complications du droit romain? L'absence de documents complets sur la faculté juridique ne nous permet pas de résoudre cette question. Quant aux politiores litterae, il ne les enseigna pas à l'université, car son nom ne se trouve nulle part dans la liste des cours des artistes; mais, comme nous le verrons, il dut déployer ailleurs une grande propagande humaniste. D'humeur agressive, il est cité en 1508 devant le tribunal rectoral sous l'accusation d'avoir calomnié l'université et ses membres; il fut défendu en cette occasion par le chancelier Jean Laski lui-même[3]). Mais ce furent d'autres procès avec un autre Italien, habitant alors Cracovie, qui, à partir de 1506, occupèrent surtout et à plusieurs reprises la juridiction académique. Les causes de ces chicanes ne nous sont

---

[1]) Aschbach, Geschichte der Wiener Univers. Bd. II, 57 et 104.

[2]) Voir Morawski, Beiträge zur Geschichte des Humanismus in Polen, Vienne, 1889.

[3]) Acta rect. 1508. Cette intervention de Laski est caractéristique. Aurait-il soutenu les humanistes italiens contre les Allemands?

point connues, mais elles étaient sans doute assez frivoles et toutes personnelles. L'adversaire contre lequel il plaida si souvent s'appelait Constanzo Claretti de' Cancellieri, et était né à Pistoie. Ce dernier avait probablement apporté de Bologne une connaissance plus approfondie du grec qu'il avait même professé publiquement dans cette ville [1]). Néanmoins il dut quitter son pays assez tôt, s'il est vrai qu'il ait paru à Leipzig en 1500, en qualité de maître de grec [2]). C'est donc de Leipzig que ce Claretti ou Clariti aurait gagné Cracovie.

A la fin de 1504, ces deux Italiens se trouvaient dans la capitale de la Pologne et y concouraient au même but: l'instauration du grec, et, chose à remarquer, étaient ouvertement protégés dans leurs efforts par Erasme Ciołek, évêque de Płock. Cet audacieux plébéien qui eut à lutter contre d'incessantes difficultés, à cause de sa naissance obscure, n'en fut pas moins un hardi défricheur du noble domaine de l'esprit. Le 16 décembre 1504, Jean Sylvius, surnommé Amatus, envoya de Cracovie à Venise [3]) une lettre qui est un des documents importants de l'histoire de notre civilisation. Il y informe le libraire Alde que Constance Clariti (appelé dans cette pièce Constantius noster) a demandé à l'évêque [4]) l'autorisation »d'expliquer

[1]) Luciani Philopseudes Bologna 1505. Voir Malagola, Antonio Urceo, detto Codro (1878), p. 102.

[2]) J. Cellarius dit dans sa brochure polémique: Nullus Lipsensis respondet nemini Wittembergensi (1519): non enim plerisque ignotum est, quendam Claricium Bononiensem plus ante viginti annos linguam graecam Lipsiae docuisse. — Les doutes émis par Bauch dans Die Anfänge des Studiums, etc. 3, 6, ne nous semblent pas justifiés.

[3]) Pierre de Nolhac. Les correspondants d'Alde Manuce (1888), n. 59.

[4]) D'après le texte, dans lequel vient d'être mentionné l'évêque de Płock, il ressort presque avec évidence que le Reverendissimus de Plock accorda l'autorisation en question. Mais en vertu de quel pouvoir, se demandera-t-on? L'évêque de Cracovie, en qualité de chan-

publiquement au gymnasium cracovien la grammaire de Constantin«. Il est ici question de la grammaire de Constantin Lascaris, le premier livre grec imprimé, paru à Milan en 1476, guide des humanistes dans le monde hellénique. Jean Sylvius compte absolument sur la réalisation de ses projets sur lesquels il fonde les plus vastes espérances. Il dit que la soif de cette nouvelle science est si grande que si l'on avait les livres nécessaires, on trouverait à l'université plus d'un millier, et dans le pays une quantité innombrable d'élèves. Mais il fallait acquérir ces livres, et ce n'était point chose aisée. Quelques années après, Mélanchton à Wittemberg se voyait obligé de faire prendre des copies de textes grecs pour ses leçons. Jean Sylvius implore donc d'Alde Manuce l'envoi d'imprimés grecs. »Aujourd'hui, écrit-il, nous avons demandé à nos disciples combien il leur fallait d'exemplaires; ils ont unanimement répondu qu'une centaine au moins leur était indispensable«. Comme on le voit, le zèle des auditeurs répondait à celui des maîtres. L'évêque de Płock promit des fonds pour couvrir ces achats de livres; mais Alde voulut plus tard avoir un dépositaire à Cracovie, par l'entremise duquel les commandes et l'argent seraient transmis à Venise. C'est Jean Haller qui se chargea de cette besogne [1]).

Après ces premières démarches, Constantius Clariti se rendit à Bologne, au commencement de 1505; il y conquiert le doctorat en médecine, le 25 février 1505, et le diplôme à lui délivré spécifie que le nouveau docteur »est très instruit en grec et en latin«. Au même moment l'évêque de Płock, Erasme Ciołek, se trouvait en mission à Rome; et il n'est pas téméraire d'affirmer que ces deux personnages, l'un le Mécène, l'autre le pionnier de l'humanisme, ou avaient fait route ensemble, ou s'étaient rencontrés en

celier de l'université pouvait donner cette licence. Quant à l'évêque de Płock, ses droits étaient fort douteux.

[1]) Nolhac l. c. n. 60 (année 1506).

Italie. Clariti pendant son séjour à Bologne suivait par la pensée son protecteur. En juillet 1505, il publie dans cette ville la traduction latine du dialogue de Lucien, Philopseudes, et il la dédie à Ciołek »unicum praesidium et decus nostrum«. L'auteur raconte qu'il a lu les oeuvres de l'excellent écrivain grec, en compagnie du Polonais Léonard et d'Angelus Cospius, à Bologne, et qu'il lui est alors venu l'idée d'en préparer une édition. Cet Angelus Cospi fut appelé à Vienne, au commencement du XVI-e siècle pour y animer l'étude du grec [1]). Quant au second lecteur, c'était — nous le supposons du moins — Léonard Pieczychowski, poète, médecin et astrologue qui se distingua ultérieurement à la cour de Sigismond-le-Vieux [2]). Un attachement commun pour Ciołek unissait ces trois compagnons.

Le petit ouvrage de Clariti ne parvint cependant au traducteur qu'en Pologne. Celui-ci en effet, aussitôt après avoir acquis son doctorat, s'était dirigé vers le Nord et le 19 avril 1505, il s'était inscrit à l'université sous la dénomination de: Constancius Clariti de Cancellaris Bononiensis.

Il reprit immédiatement la tâche autrefois assumée. Et Sylvius et Clariti professaient les »litterae politiores« ainsi que le grec; mais comme leurs leçons ne figurent pas dans la liste officielle universitaire, elles durent avoir lieu en dehors de l'école, ce qui n'en rétrécissait point la portée, ni n'en diminuait la valeur. Le 27 septembre 1507 Clariti rend compte à Alde de ses travaux; à ce propos il ne dit mot de Sylvius avec qui il est brouillé et en procès continuel devant le tribunal rectoral. Par contre, il demande encore des livres, surtout de petits volumes, »car ils sont rares dans notre école ceux qui peuvent acheter un Démosthène ou un Homère complet,

---

[1]) Sur Cospi voir Aschbach, Gesch. der Wiener Univ. II, 278.

[2]) Sur Pieczychowski voir Cricii Carmina, p. 178. En 1507, Alde remet à Léonard des livres pour Clariti (Nolhac, l. c. n. 65),

tandis qu'ils seraient à même de se procurer facilement deux ou trois livres de ces auteurs«. Il sollicite en outre un abaissement des prix, car il est plus avantageux de vendre meilleur marché mais en grande quantité; de plus il est juste de faire des concessions aux étrangers, pour qui le port et les frais de douane sont déjà si onéreux. Mais le passage le plus important de cette lettre est celui où Clariti assure que ses efforts pour répandre le grec en Pologne ont été couronnés de succès: Tale hic fundamentum in graecis litteris stabilivi, ut huius institutionis memoria longo tempore sit duratura [1]). On peut rarement dans l'histoire de la civilisation préciser avec autant de certitude la date d'un progrès accompli. Ici nous connaissons l'époque et les semeurs du bon grain: Clariti avant tout et, indirectement, le fameux Alde firent entendre les premiers à la Pologne l'harmonie de la pensée ou plutôt de la phrase grecque, et au XVI-e siècle, leur répondit la voix polonaise de Kochanowski par son »Renvoi des ambassadeurs«, joignant à la saveur du terroir un accent tout à fait hellénique. D'ailleurs à défaut du témoignage personnel de Clariti, beaucoup d'autres sources attestent son activité triomphante. Ils furent nombreux les humanistes qui, formés par ces maîtres, brillèrent plus tard par leur science et leur amour de la littérature grecque. Le jeune Rodolphe Agricola qui, en 1510, s'inscrivit à l'université jagellonienne, déclare expressément que Clariti et Sylvius lui enseignèrent la littérature classique [2]); le meilleur humaniste silésien, Gaspard Ursinus Velius, fait en 1505/6 ses »honesta studia« à Cracovie, et il salue en Clariti son maître et son initiateur [3]). En 1509, tout jeune encore, il fait usage à Leipzig du savoir acquis à Cracovie et y est un des premiers professeurs de grec [4]). La lumière de

---

1) Nolhac, l. c. n. 65.
2) Bauch, Rudolphus Agricola, p. 7.
3) Caspar Ursinus Velius de Bauch (1886) p. 8.
4) Ibid. p. 11.

Cracovie vient illuminer ensuite Vienne; en 1520, en effet, Georges Rithaimer écrit de cette ville à Vadianus que »les études grecques commencent à fleurir ici grâce aux leçons d'Ursinus [1])«, et il leur prédit un magnifique avenir.

Mais revenons à Cracovie. En 1507, alors que Clariti se faisait auprès d'Alde Manuce gloire des grands résultats obtenus, était promu à la maîtrise un Silésien qui devait être le continuateur de l'humaniste italien. Il s'appelait Venceslaus de Hirschberg. L'histoire est fort peu explicite sur cet apôtre des belles-lettres, quoiqu'il ait eu des mérites peu communs. Léonard Coxe, dans son éloge oratoire de l'université, l'appelle ornement, non seulement de Cracovie, mais de la Silésie entière; il célèbre en lui le savant en hébreu, en grec et en latin, auquel la nature a aussi révélé ses secrets; naturae ipsi a secretis esse videatur. Il entre à l'université dès 1507 et figure au Liber diligentiarum jusqu'en 1513; la première année il s'occupe d'Aristote, de Cicéron, d'Ovide; il explique les Métamorphoses, en 1513. Il cesse alors de travailler à titre d'extraneus; séduit par les sciences naturelles, il conquiert le baccalauréat en médecine et, en même temps, ainsi que le rapporte le Liber promotionum, il prend femme à Cracovie. Les cours officiels à l'université ne lui attirèrent aucun renom; mais il était estimé à titre de trilinguis, sachant l'hébreu, le latin, ainsi que le grec, et répandant autour de lui ces langues [2]).

Mais l'heure n'avait-elle pas encore sonné pour le grec à l'université? Nous lisons, il est vrai, dans le Liber diligentiarum (hiver de 1504) l'annonce d'un cours de Martin Belsz de Cracovie sur »Aritmeticam cum musica et Homerum«; cette promiscuité est singulière et c'est sans

[1]) Vad. Briefsammlung, n. 177.

[2]) Voir Morawski, La Renaissance 17. Il fut plus tard un médecin très consulté, et c'est lui sans doute qui soigna Rodolphe Agricola dans sa dernière maladie. Voir Vadianische Briefsammlung 2, n. 248.

doute à une erreur du clerc chargé des écritures que nous devons cette indication à laquelle on ne saurait attacher aucune autorité.

En revanche le grec est signalé avec certitude dans les murs de la vieille institution jagellonienne en 1520. A cette date, Georges de Lignitz annonce des leçons de grammaire[1]). Ce Georges de Lignitz, dit Libanus, étudiait à l'université vers 1504 (Acta rectoralia n. 1967); il est chantre à l'école de Notre-Dame en 1506 (ibid. n. 2062), et, à partir de ce moment et pendant de longues années, il est directeur et instituteur à cette école allemande. Après avoir obtenu la maîtrise en 1511, il choisit comme sujet de son premier cours les Modi orandi de Mancinelli; deux ans après, le poème de Sedulius. Mais son principal champ d'action était ailleurs; il ne parut à l'université qu'à intervalles fort irréguliers, tandis qu'il consacrait tous ses soins à l'école de Notre-Dame. Au surplus, il donnait sans doute des leçons privées de grec; de là sa situation à part parmi ses contemporains. Libanus avait en effet été instruit dans cette langue par maître Venceslaus de Hirschberg envers lequel il se montra plus tard fort reconnaissant de ce bienfait. Tout à coup, en 1520, il se décide à agir dans une arène plus large et annonce un cours de grammaire grecque au Collegium. Ce faisant, il obéissait sans doute aux pressantes instances de ses amis et de ses protecteurs; mais il se heurte aussitôt à l'opposition des gardiens de Sion qui considéraient l'étude du grec comme un sacrilège, une profanation du sanctuaire universitaire. Le plus acharné de ces conservateurs, le plus hostilement disposé à l'égard de Libanus fut Grégoire de Szamotuly[2]). Aussi Libanus,

[1]) Simultanément Jacques de Sieradz explique Hésiode, probablement dans la traduction latine de Nicolas de Valle, publiée aussi à Cracovie par Haller en 1521.

[2]) Mulkowski. De vita et scriptis G. Libani (Crac. 1886) p. 12. Ce Grégoire de Szamotuly eut aussi plus tard maille à partir avec l'humaniste pédagogue posnanien Christophe Hegendorphinus.

après ce premier essai avorté ne se produisit-il plus en des leçons publiques. Il se retira dans son école, prêcha à Notre-Dame, publia ses écrits et entre autres des ouvrages grecs, comme les Carmina Sibyllae (1528), une traduction de Cebes (1522), enfin Aristote. Les Boner et Tomicki surtout lui prétèrent l'appui de toute leur haute situation. Libanus cependant se plaignait de voir Cracovie en retard dans la voie du progrès: partout ailleurs on apprend le grec, »excepté dans notre ville si réfractaire à l'étude des langues«. Il ne cessait pourtant de répéter avec raison: Non est sapientis cum suo saeculo pugnare' Plus tard, les circonstances s'étant transformées vers 1535' Libanus projeta de reprendre ses cours de grec. Il y était d'ailleurs poussé par Tomicki et quelques autres personnes; mais nous ne saurions dire aujourd'hui comment on répondit à son attente, ni où il expliqua »publice« la tabula Cebetis [1]).

En tout cas une place honorable appartient à Libanus dans l'introduction du grec en Pologne. Lorsque pour la seconde fois il résolut de rentrer en lice pour la cause hellénique, la situation s'était considérablement améliorée. Dans les années qui suivirent la première tentative de Libanus en 1520, quelques leçons sur l'antiquité grecque sont notées çà et là dans les actes universitaires. En 1521, l'extraneus Sébastien de Léopol, plus tard chanoine de la même ville, explique Homère. Sébastien de Halis annonce, en 1526, des leçons de grammaire grecque. Ce Sébastien était le Steinhofer de Hall, musicien que nous avons déjà rencontré dans l'entourage de Rodolphe Agricola: de 1520 à 1527, il fit à Cracovie, en qualité d'extraneus, des leçons humanistes. Enfin, en 1527, Antoine de Napachanie, futur théologien, mais alors collega minor,

---

[1]) Ces détails sont tirés des Carmina Sybillae de Libanus (éd. 1535), auxquels est ajoutée la Paraclesis id est annotatio ad graecarum litterarum studiosos: quant à la chronologie voir Zakrzewski, Epistolae Hosii, I, p. 29/30.

explique Homère et la grammaire grecque. Mais ce ne fut qu'à partir de 1534 que les leçons de grec devinrent plus fréquentes; cette année-là en effet la liste des cours porte Euripide, l'année d'après Plutarque, peut-être en traduction latine, Xénophon, en 1537, Hésiode, en 1538.

L'université s'était donc convaincue enfin que: Non est sapientis cum suo saeculo pugnare. Cependant, comme nous l'avons vu, les préventions contre le grec avaient été lentes à disparaître: cette langue sentait le fagot; aussi la plupart du temps fut-elle reléguée de l'université où elle ne se montra que transitoirement par l'initiative hardie de quelque extraneus. Lorsque Léonard Coxe prononça son discours en 1518, passant en revue les maîtres cracoviens, il en compte plusieurs »qui, non seulement savent à fond le latin, mais encore le grec«. Ces éloges sont certainement un peu exagérés, car, en 1515, lors de l'ouverture de son cours de grec à Leipzig, Richard Crocus, lui aussi, avec tout autant d'emphase, avait affirmé: »Adde quod inter istos non raros hic Phenices reperire est, viros graece, latine et hebraice pulchre gnaros«. Et pourtant il n'en était pas ainsi; cette phrase sonore n'est qu'un de ces confetti ou concetti dont les humanistes étaient coûtumiers pour acquérir les bonnes grâces de leurs auditeurs.

Néanmoins, il est certain qu'à ce moment à Cracovie on pouvait apprendre le grec. Nous avons déjà parlé des humanistes qui, après leurs études à Cracovie, allèrent propager cette langue dans l'Occident. Au semestre d'été 1513, s'inscrivit à l'université jagellonienne le fameux poète latin et polonais André Trzecieski, sachant le grec et le latin; il subit son examen de bachelier sept ans après, et le Liber promotionum le qualifie de: vir multarum linguarum peritus simul et humanista. L'évêque Tomicki prit la tête de tout ce mouvement, comme d'ailleurs de beaucoup d'autres, ainsi que l'attestent les éloges de Libanus et la biographie d'Hosius, dans laquelle nous lisons

que Tomicki entretenait des maîtres d'hébreu, de grec et de latin [1]).

Il y avait donc alors à Cracovie des professeurs d'hébreu rémunérés par Tomicki. L'évêque suit aussi en cette direction le courant du siècle, lui qui prêtait son chaleureux appui aux études grecques, au droit romain et en général à tout ce que l'humanisme apportait au monde. Dans leur ascension vers les sources premières de la science, les humanistes en effet se servirent aussi de la langue hébraïque. Mais ces études furent entravées, comme celle du grec, par mille obstacles: ceux qui s'y livraient passaient pour »iudaizantes«, et, d'un autre côté, la pénurie de maîtres et de livres étaient encore plus grande que pour le grec. On ne s'adressait pas volontiers à des juifs, et il n'était pas facile de se procurer des juifs baptisés [2]). Malgré toutes ces difficultés on pouvait assez fréquemment au commencement du XVI-e siècle rencontrer des trilingues. Le plus fameux maître d'hébreu de cette époque fut Jean Reuchlin qui, dès 1492, se mit à apprendre cette langue et l'enseigna ensuite à Tubingen et à Heidelberg. Peu à peu les universités entr'ouvrirent leur porte à l'hébreu et l'accueillirent quelquefois, au commencement du XVI-e siècle, dans leur programme. A Wittemberg, Böschenstein l'enseigne officiellement, en 1518; au même moment est créé à Louvain un Collegium trilingue, pour les trois langues antiques. Suivant cet exemple, François I fonde en 1529 le Collège Royal, entre autres pour l'enseignement des langues bibliques. Entretemps la réforme était venue vivifier ces études; ses amis et ses adversaires disputaient sur les textes originaux. Ce ne fut qu'en 1533 que parut à Vienne le premier professeur d'hébreu; à ce

---

[1]) Epistolae Hosii I, CLXVI.

[2]) Voir Geiger, Das Studium der hebr. Sprache in Deutschland (Breslau 1870) p. 16. Au moyen âge l'hébreu fut sauvé de l'oubli par les juifs. Voir Neumann: Ueber die orientalischen Sprachstudien seit dem XIII. Jahrh., Vienne 1899, p. 104.

précurseur succède en 1544 François Stankar, Italien, fameux plus tard dans les luttes religieuses, invité en 1546 à se rendre à Cracovie par Samuel Maciejowski.

L'évêque Maciejowski marcha sur les traces de Pierre Tomicki, grand remueur d'idées et conducteur d'hommes. Dans un pays où les juifs étaient fort nombreux, l'étude de leur langue difficile devenait moins ardue. Nous avons déjà parlé de Wenzel de Hirschberg, trilinguis en renom; c'est à lui que Libanus fut probablement redevable de son savoir. Tomicki donna à ces études la plus énergique impulsion. De ses propres deniers il payait un professeur, israélite converti et fort savant en hébreu; vraisemblablement ce maître instruisait les jeunes clercs du diocèse [1]. En 1524, séjourna quelque temps à Cracovie Johannes Campensis (van den Campen), ami de Dantiscus et professeur d'hébreu à Louvain. Tomicki lui fit l'accueil le plus flatteur et n'épargna rien pour le retenir [2]; cependant, malgré ces avances, Campensis ne put rester en Pologne; il ne put même, malgré les désirs de l'évêque, donner des leçons au Collegium; mais en revanche et en quelque sorte comme témoignage de gratitude, il publia à Cracovie sa grammaire hébraïque, à l'usage des classes [3]. Cette publication devait porter des fruits abondants. En 1536, en effet, le Cracovien Valérien Pernus, »artium magister et philosophiae doctor« de l'école de Paris, »respondit pro loco [4]) à Cracovie et prit comme sujet de son premier

---

[1]) En 1532, l'éditeur Ungler livre au public: Psalmorum omnium iuxta hebraicam veritatem paraphrastica interpretatio, autore Jo. Campensi. — La préface, datée de Nuremberg, est adressée à Dantiscus. Dans cet imprimé on fit usage en plusieurs endroits de caractères hébreux (Exemplaire de la bibl. Czapski, à Cracovie).

[2]) Voir Commentariolus in duas divi Pauli epistolas, Crac. 1534: Mansurus sum hic hebdomadibus paucis iussu Rev. D. Petri Tomicki.

[3]) Ex variis libellis Eliae... congestum etc. Crac. 1534.

[4]) Lib. dilig. (ed. Wisłocki) p. 355.

cours Campensis grammaticam hebraeam. De cette manière l'hébreu pénétra à l'université; le grand évêque n'eut pas la satisfaction d'assister à ce succès qu'il avait préparé; l'année précédente, la mort était venue briser cette vie si active.

XI.

L'humanisme s'enracine principalement hors de l'université, dans les bourses et chez les particuliers. — Resumptiones. — La bourse hongroise et allemande. Le chiffre des inscriptions baisse à l'université. — Lenteur apportée aux réformes; nonchalance dans l'exécution des statuts en vigueur. — Négligence des leçons; Aristote décline. — La dispute disparait, malgré les efforts multipliés de l'université pour la maintenir. — La ruine matérielle menace quelques collégiatures

---

En définitive on avait fait de grands progrès vers les belles-lettres et les langues anciennes. Stanislas de Łowicz, dans l'avant-propos de son »De arte componendi epistolas« (1521), constate l'essor triomphant de l'humanisme à Cracovie et la décadence de la science médiévale. »Maiestas philosophica nunc apud nostrates vilipenditur... Aliena nunc tyrones nostros detinet professio,... exsulant veteres artes, sola regnat Polyhymnia«. Il semblerait donc que tout favorisait ce mouvement en avant; néanmoins écoutons les voix qui essayent d'étouffer ces clameurs victorieuses. L'auteur, ébloui sans doute par le spectacle de la cour royale et quelques manifestations brillantes, oublie qu'au foyer même des études la question n'était pas tranchée, que tous ces débats étaient loin d'ailleurs d'y être ardents et pouvaient être calmés par une paix assoupissante, réduisant à une indolence funeste l'un et l'autre parti.

Comme nous l'avons en effet rapporté, c'est en dehors de l'université et malgré cette institution que l'humanisme

s'était propagé. Les prêtres du nouveau temple trouvaient que les vieilles salles du Collegium n'étaient ni assez retentissantes, ni assez larges pour leur culte et allaient l'exercer loin de ces lectoria officiels, dans les bourses, dans les demeures privées. La vénérable école, sous le manteau des resumptiones, couvrait et tolérait les audaces de ces jeunes contempteurs du passé et leur donnait, en quelque façon, un semblant de légitimité. Ces resumptiones n'étaient primitivement que des répétitions où l'on repassait en commun les matières traitées dans les cours. Des maîtres ou des bacheliers en avaient la direction et surveillaient ces exercices, la préparation aux examens des étudiants. Mais il est certain que sous le couvert de ces resumptiones se cachèrent bien souvent les leçons humanistes, dans les bourses et chez les particuliers. Lorsque Jean Haller parle des leçons grecques de Clariti, il fait usage de l'expression studia resumptionesque [1]). A Leipzig, avant 1519, on se plaint de voir les cours des poètes humanistes se multiplier dans les bourses, et cela au détriment des artes du moyen âge. On demande de restreindre ces »resumptiones in poetica«, détournant des études traditionnelles [2]).

De cette manière en effet, il y avait deux universités dans la même ville, l'une, ancienne, à l'organisation bien réglée, l'autre, tacite, opérant dans les bourses et en cent endroits divers et visant au renversement de la première. A Cracovie surtout cet état de choses était flagrant. Nous avons vu que Celtes enseignait à la bourse hongroise. Nous avons aussi parlé de ces leçons grecques de Clariti et de Sylvius dont le Liber diligentiarum ne fait aucune mention. Nous ne savons où ces Italiens professèrent; mais par contre nous connaissons bien le foyer d'action et de propagande des apôtres venus d'Allemagne. A vrai dire,

---

[1]) Nolhac, Les correspondants d'Alde Manuce, n. 65.

[2]) Paulsen, Geschichte des gel. Unterrichts I, 104.

ils eurent deux de ces foyers: l'un où nous avons suivi Celtes, la bourse hongroise, l'autre, la bourse allemande, fondée en 1488, et souvent désignée sous le nom de Contubernium Germanorum. Ces bourses étaient devenues des espèces de cercles, d'asiles pour les émigrés allemands, de citadelles pour les nouveautés. C'est là qu'habita le jeune Agricola, arrivé à Cracovie en 1510; c'est là qu'il donna ses leçons avant d'obtenir une chaire à l'université; c'est au Contubernium Germanorum que s'abrita Valentin Eck qui dans son Ars versificandi (1515) parle expressément de cours (publica enodatio) non signalés dans le Liber diligentiarum, et, par conséquent, n'ayant pas eu lieu à l'université. Jean Hadus, lui, s'établit à la bourse hongroise[1]; il invita les étudiants à venir chez lui écouter des leçons sur l'Ibis, poème d'Ovide. Les Acta Rectoralia (n. 2437) relatent un procès que ce maître eut avec un élève de la bourse allemande qui avait suivi le cours de Hadus sur les Métamorphoses, cours sur lequel le Liber diligentiarum est absolument muet. C'était donc indépendamment de l'université que se multipliaient les leçons de tous ces partisans de l'humanisme, hardis et libres d'allure, comme des partisans.

La vieille université ne considérait pas d'un bon oeil l'usurpation de ses fonctions, gémissait de voir les élèves l'abandonner ou du moins s'émanciper outre mesure et n'avoir plus le respect de l'ordre établi, des droits et des grades académiques. Les lectoria étaient vides, désertés par les étudiants qui naguère encore y accouraient en foule. En 1507, Jean de Stobnica écrit au jeune prince Paul de Holszanski, en lui dédiant son Parvulus philosophiae naturalis: la noblesse trouve aujourd'hui notre science indigne d'elle; vous l'estimez au contraire et ne dédaignez pas »scholasticorum congregationem«. Ces disciples fidèles se faisaient pourtant de plus en plus rares. Alors débutait parmi les

[1]) Bauch dans la Vierteljahrschrift für Kultur I, 221.

gentilshommes cette abstention qui, avec le temps, devait transformer la grande école jagellonienne en un studium presque exclusivement plébéien. En 1513, sous le rectorat de Jean d'Oświecim, l'université se plaint de l'insubordination des étudiants et de l'abandon des salles de cours: scholae vacantia, studentium murmur et timor desertationis universitatis in suppositis [1]). En 1526, le Collegium renouvelle les mêmes doléances auprès de Tomicki [2]). Enfin la réforme de 1536 se propose de porter un demi-remède au mal, en défendant les leçons dans les bourses ou ailleurs pendant le temps des exercices à l'université [3]).

Ces mesures prohibitives étaient presque inefficaces, et en tous cas incapables de ranimer le passé suranné. Comme autrefois, les universités faisaient encore d'Aristote et de la dialectique l'axe autour duquel gravitaient toutes les conférences, tandis que les disputes du samedi devaient être la fleur de ce dressage intellectuel. On faisait pourtant à l'esprit nouveau certaines concessions: il était plus souvent tenu compte des auteurs classiques dans les programmes: de là une fausse situation et des pas boîteux vers l'avenir; les vieux réglements restaient en effet toujours en vigueur et ce n'est que par des amendements radicaux et rationnels qu'on eût pu sortir de l'équivoque et de la stagnation. Si encore tout en fermant les yeux sur quelques innovations l'on avait appliqué strictement et consciencieusement les dispositions des anciens statuts. Mais de l'indécision naquit la désorganisation à Cracovie, comme d'ailleurs en beaucoup d'autres universités: la lassitude et le dégoût ne sont partout que trop manifestes. Les devoirs anciens sont devenus des entraves dont les maîtres, à l'encontre de tout droit, essayent de s'affranchir.

Manquer aux leçons, aux exercices, aux disputes du

---

[1]) Conclus. univ. an. 1513.

[2]) Cod. univ. Crac. IV, 354.

[3]) Cod. un. n. 1536; infra exercitia non permittantur fieri aliae lectiones in bursis vel alias.

samedi est pour les maîtres à l'ordre ou plutôt au désordre du jour. Des congés et des voyages du corps enseignant venaient encore ajouter à la confusion. Les excursions en Italie sont fréquentes, comme jadis; les licences sont demandées à chaque instant, et il n'est même pas rare qu'un professeur quitte pour longtemps son poste sans en avoir obtenu la moindre autorisation. Les leçons faites par des substituts, des suppléants, sont devenues une habitude et un fléau pour l'université. La grande école voulut sévir, en 1517, contre ces maîtres fugitifs; en 1522 de nouveau elle délibère »de temerario recessu et absentia quorundam [1])«; bien plus, le roi Sigismond lui-même promulgua à plusieurs reprises des édits rigoureux contre ces abus et somma les absents d'avoir à réintégrer leur domicile sous peine de perdre leurs émoluments [2]). Toutes ces dispositions comminatoires ne firent que constater le mal, et le résultat de tous ces désordres fut la suppression de plusieurs cours. Au surplus, les maîtres restés à Cracovie étaient aussi fort loin de s'acquitter exemplairement de leur tâche. A chaque instant nous lisons que tel ou tel fait ses leçons à la légère, ou n'en fait pas du tout, qu'il les finit avant l'heure (cessavit ante horam), qu'il y arrive en retard (in medio horae veniunt); en 1518 on ordonne au régulateur de l'horloge du Collegium maius de ne pas abréger ou prolonger les heures, sur le désir du premier-venu — non abbreviare vel prolongare horas ad vota aliquorum debet. Il est évident que les liens de la discipline s'étaient relâchés, et l'assaut des nouveaux courants ne fit qu'ajouter encore à ces troubles destructeurs. Les voyages n'étaient pas les seules causes des interruptions des cours: il y avait encore d'autres motifs futiles et locaux. Les enterrements et les services funèbres entre autres absorbaient le temps des maîtres. Aussi Mathias

[1]) Conclus. un. 1517 et 1522.
[2]) En 1512, 1516, 1518, 1539. Cod. univ. IV. 37, 55, 71, 170.

de Miechów, vigilant gardien du bon ordre universitaire, prend-il en 1508, en qualité de recteur, la défense des études »quae sedendo et quiescendo addiscuntur«, contre les abus de ce genre. Il fut alors décidé que l'université assisterait aux obsèques des maîtres depuis longtemps en fonctions, des bienfaiteurs de l'école, des souverains, mais que dans toute autre circonstance les cours ne seraient suspendus que conditionnellement. Par la même occasion, les solennités où l'université paraissait en corps, comme par exemple les réceptions du roi et de l'évêque de Cracovie, furent en partie abrogées. On n'irait ainsi rendre hommage au souverain qu'à son retour d'une longue absence [1]). Il est cependant permis de douter que ces mesures aient complètement déraciné les mauvaises habitudes contractées. Par suite du relâchement de l'esprit médiéval de l'université et de la force révolutionnairc des idées du jour, on ne tarda à en venir à la suppression de certaines lectiones ordinariae, et notamment des exercices sur Aristote. En 1524 et en 1525, l'abstention de toute leçon sur ce philosophe est signalée [2]). Le Stagirite était donc détrôné, dépossédé de la royauté exercée sans conteste pendant de longues années.

C'étaient surtout les jeunes maîtres, les collegiati minores qui remplissaient leurs devoirs avec le moins de zèle. Pour s'exempter des leçons auxquelles ils étaient astreints et qui leur déplaisaient, ils mettaient en oeuvre mille subterfuges. En 1524 (semestre d'hiver), il est consigné dans la liste des cours que l'extraneus André d'Opoczno a refusé de faire ordinaria lectio sur Aristote, malgré les admonitions réitérées du doyen. Dans d'autres circonstances on se débarrassait autrement de ces cours aristotéliques. En 1490, l'année de Celtes, l'extraneus Jean Kunasz de Cracovie suspend son cours sur les Parva naturalia

[1]) Conclus. univ. 1508.
[2]) Liber dilig. p. 169 et 171.

»propter auditores, quia non erant«. Le collégial minor, Felix Laski donne le même motif à l'interruption de ses leçons de generatione, en 1512; Mathias de Brzezie agit identiquement en 1515, à propos de ses cours de anima. Sur qui devons-nous rejeter la faute? Sans doute l'absence des étudiants n'était qu'une conséquence de l'incurie du maître. Parfois aussi le cours annoncé officiellement, après quelques heures de leçons, faisait place à une autre matière, et l'extraneus humaniste s'échappait des obscures déductions d'Aristote pour se réfugier dans l'étincelante beauté des classiques, quittait les artes pour les auctores. Les exemples de ces substitutions abondent à partir des premières années du XVI-e siècle. Les écrivains de l'antiquité servent de prétexte et d'excuse; de temps à autre aussi des modernes, comme les poésies de Mantuanus, ou la Poliscène de Leonardo Bruni qu'explique pour la première fois en 1518, Mathias de Przedborz, maître dont la vie fut des plus accidentées et des plus dissolues. Ce même humaniste avait déjà délaissé les Meteora, en 1515, pour passer aux Bucoliques de Virgile. Quelques jeunes professeurs opéraient systématiquement des mutations de ce genre, particulièrement André Pirzchalka d'Opoczno, adversaire résolu d'Aristote. Chez lui ces sauts brusques sont absolument coûtumiers: en 1521, il dépêche les Topiques pour prendre Mantuanus; en 1522, il quitte les Météorologiques pour les Paradoxes de Cicéron, en 1523, le Somnium Scipionis succède rapidement à la theorica planetarum, en 1524 enfin (semestre d'hiver) des Economiques il court aux Satires de Perse.

Comme on le voit ce qui ne pouvait pénétrer au grand jour à l'université y était introduit furtivement. La vieille forteresse se lézardait, elle n'était plus gardée comme il l'aurait fallu et se trouvait à la merci du premier assaut impétueux. Une des pratiques les plus usitées dans l'ancien programme, les controverses dialectiques, les actus du samedi commencèrent bientôt à tomber en désuétude.

Les maîtres étaient tenus d'assister à tour de rôle à ces actus, tout autant les collégiaux majores que minores et extranei. Cependant l'aversion grandissante pour ces tournois scolastiques les fit bientôt négliger. On y manquait délibérément et de plus en plus fréquemment. Aussi publia-t-on en 1523 une ordonnance de actibus ordinariis blâmant l'indolence des maîtres, des vieux particulièrement [1]; mais si ceux-ci étaient répréhensibles que devaient faire les extranei, les jeunes maîtres qui étaient en principe opposés à ces disputes? A chaque instant du reste on se plaint de leur hostilité contre ces actus: pendant l'hiver de 1524, plusieurs de ces jeunes gens refusent nettement d'y prendre part; en 1529, Georges Libanus appelé à s'y rendre, désobéit ouvertement, et en 1530, 1531, d'autres maîtres débutants suivent cet exemple d'insubordination [2]. En un mot, ces disputes, legs du moyen âge, dont on avait usé et abusé, étaient devenues caduques et ne se maintenaient qu'artificiellement, à Cracovie comme en d'autres universités [3]. En définitive, elles ne répondaient ni aux besoins des élèves, ni à ceux de l'époque: elles étaient condamnées à périr.

A tous ces motifs de dissolution profonds et en général moraux, vinrent s'en ajouter d'autres tout matériels: l'exiguité des ressources, les embarras pécuniaires. Dès le commencement du siècle et pendant de longues années consécutives, les bâtiments académiques menacent ruine, et l'on est dans l'impossibilité de les réparer [4]. Quelques collégiatures, faute de subsides suffisants, sont sur le point de disparaître. Les dotations primitives en effet n'étaient plus assez élevées pour l'époque, ne pouvaient permettre

[1] Conclus. univ. 1523.

[2] D'après le Liber diligentiarum.

[3] Kaufmann, Geschichte der deutschen Universitäten II, 380.

[4] En 1500 (arch. univ. pièce n. 3691) les professeurs s'adressent au cardinal Frédéric: quod fructus, redditus et proventus beneficiorum... ad sustentationem ipsorum sufficientem... minime suppetunt.

de faire face à tous les besoins; et du reste les fonds y assignés ne rentraient que très irrégulièrement. Aussi les collegiati se lamentent-ils de n'avoir point de quoi vivre. Lorsque le nombre des élèves diminua, soit par l'exode à l'étranger, soit par l'abandon de l'école pour les leçons humanistes, le pastus ou rétribution scolaire vint à manquer à son tour et les revenus, modiques déjà, s'en trouvèrent encore amoindris. Les documents contemporains nous parlent sans cesse de »collegiaturae periclitatae« ou »lapsae« et signalent les expédients auxquels on a continuellement recours pour obvier à cette détresse grandissante. C'était surtout le Collegium minus qui avait à souffrir et la »tenuitas proventuum« des jeunes maîtres leur rendait la vie fort difficile[1]). En cent façons on s'évertue à parer à cette misère; on fait des économies dans les promotions, on détourne au profit du trésor universitaire les sommes assignées aux festins des collations de grades; en 1506, l'évêque Konarski dispense huit petites collégiatures de la redevance à la chancellerie épiscopale[2]); l'évêque Tomicki, le roi Sigismond à chaque instant viennent au secours de l'école. Mais tous ces palliatifs temporaires ne parvinrent pas à faire cesser la pénurie dans laquelle l'université jagellonienne eut à se débattre, à partir du XVI-e siècle, pendant des siècles encore. On eût sans doute évité ces déboires si l'on se fût décidé à des réformes radicales, à des changements nécessités par la transformation que cent ans écoulés avaient fait subir aux conditions de développement de la grande école.

---

[1]) Cod. univ. Crac. III, 237.

[2]) Cod. univ. III, 238. Les autres quatre chaires «minores» avaient déjà précédemment obtenu cette exemption.

XII.

Le haut clergé s'efforce de relever l'université. — Jean Konarski protège l'humanisme. — Ses rapports avec l'université. — Jean Lubrański. — Erasme Ciołek, diplomate et protecteur des lettres. — Son compagnon Nicolas Czepiel. — Pierre Tomicki; son action; ses mérites. — Jean Laski, archevêque de Gniezno.

Plusieurs fois déjà nous avons eu l'occasion de noter la sollicitude bienfaisante du haut clergé polonais pour l'université cracovienne. Cette sollicitude, loin de se démentir, ne fit que s'accentuer encore au commencement du XVI-e siécle, mais se manifesta sans hésitation en faveur de l'humanisme. Les dignitaires ecclésiastiques en effet étaient en général de doctes personnages, ayant pour la plupart rapporté de l'étranger une ample et solide instruction, de sorte que l'humanisme eut tout de suite en eux de fermes soutiens et des chefs éminents. Elles sont fort nombreuses à cette époque les décisions synodales tendant à la réforme de la grande école, à l'extirpation de l'ivraie sous laquelle succombait le bon grain. Le synode provincial de Piotrkow en 1510, charge l'archidiacre de Cracovie, Pierre Tomicki, de concert avec le chanoine Sigismond Targowicki et l'évêque chancelier, de »rechercher toutes les défectuosités de l'école cracovienne, en ce qui concerne l'enseignement«. Désormais ces mesures se renouvellent sans cesse à de brefs intervalles. Et ces démarches de l'épiscopat ne tardèrent pas à trouver une efficace sanction à Rome où le pape Léon X, par bref du 29 mars

1518, confie la réforme du Collegium à l'archevêque Laski, à l'évêque Konarski et à Tomicki, alors évêque de Przemyśl [1]).

Après la mort du cardinal Frédéric, en 1503, Jean Konarski avait été promu évêque de Cracovie et chancelier de l'université. Il s'acquitta de ces dernières fonctions d'une manière assez inégale. Animé du meilleur vouloir à l'égard de la grande école, il prit tous les savants sous ses auspices, secondé et inspiré dans cette oeuvre tutélaire par l'archidiacre Pierre Tomicki. En 1506, il exonère les huit collégiatures minores de l'investiture et de la rétribution à verser à la chancellerie épiscopale, stipulant toutefois qu'en cas de vacances à ces postes, n'y seront nommés que des maîtres en possession de l'instruction convenable [2]). Cette ordonnance fut rendue sous le rectorat et à l'instigation de Mathias de Miechow. Cette bienveillance pour les chaires inférieures procédait sans aucun doute du vif désir de protéger l'humanisme. Aussi, plus tard, en 1523, Nicolas Szadek, dans son Judicium astronomicum, célèbre-t-il avec reconnaissance ces soins vigilants; il nous apprend que Konarski ne se borna pas à alléger de ce fardeau pécuniaire les petites collégiatures, mais qu'il restaura, embellit sur sa propre cassette la maison où ils habitaient [3]). Konarski s'intéressait donc tout particulièrement à ces jeunes générations de professeurs et n'épargnait rien pour améliorer leur sort, les pousser en avant.

Aussi lorsqu'en 1512, Mathias de Miechow, recteur pour la cinquième fois, déploya la plus énergique activité pour sauver d'une catastrophe les collégiatures inférieures, l'évêque de Cracovie vint lui prêter l'appui le plus méritoire en donnant à l'université un privilège, en vertu du-

---

[1]) Szujski, La Renaissance et la Réforme, p. 33 et 131. Des ordonnances synodales ultérieures s'autorisent de ce bref. Il ne nous a pas été possible de découvrir le texte même de ce document.

[2]) Cod. univ. III, 238.

[3]) Domum nostram restaurasti ornatissime.

quel lui serait attribué une partie de la succession des clercs décédés intestats[1]. En outre, le 25 novembre 1512, ce même Jean Konarski délégua au recteur en exercice (1512/13, semestre d'hiver) des pouvoirs extraordinaires à l'effet de réprimer des actes coupables qui étaient venus troubler la tranquillité de l'université[2].

Malgré tous ces témoignages non équivoques de bonvouloir, nous voyons pourtant, peu de temps après, l'université en hostilité ouverte avec son chancelier. En 1512, en effet, Jean Konarski, en exécution d'un décret du synode de Piotrkow, avait frappé tout le clergé de son diocèse, sans en excepter les maîtres de la grande école, d'une contribution à verser au trésor. Cette disposition visait surtout les collégiatures richement dotées, les canonicats de la cathédrale et les membres du chapitre de S. Florian[3]. L'université toutefois protesta contre cet impôt, alléguant ses privilèges et franchises, et l'évêque irrité frappa d'excommunication les mutins qu'il menaça encore d'autres châtiments[4]. Le conflit devint aigu; les maîtres en appelèrent au pape, et en définitive obtinrent gain de cause. A ce propos cependant des opinions contradictoires se firent jour au collegium; le 25 et le 26 février 1513[5]) en effet les collégiaux minores sont sommés, sous peine de sévère répression, d'avoir à soutenir solidairement les revendications du corps et de se joindre à l'appel commun (starent in omnibus determinationibus cum universitate... nullo modo recedant ab universitatis appellatione). Il y avait donc désunion, manque d'entente, et les jeunes gens, les humanistes s'étaient évidemment rangés du parti de

---

[1]) Conclus. univ. 1512.

[2]) Cod. univ. IV, 40.

[3]) Szujski (La Renaissance, p. 33) suppose que l'évêque était surtout irrité de la lenteur avec laquelle l'université procédait aux réformes.

[4]) Cod. univ. IV, 49.

[5]) Concl. univ.

l'évêque qui d'ailleurs avait pour eux des bontés toutes spéciales. Tomicki succéda à Konarski en 1523; il montait sur le trône épiscopal précisément cent ans après l'avènement d'Oleśnicki, et sur le champ il reprit les glorieuses traditions du grand chancelier, redoubla d'énergie pour mener à bonne fin la tâche de restauration entreprise par Konarski.

Entretemps Jean Lubrański avait été promu évêque de Posen, au commencement du siècle; lors du différend entre Konarski et l'université, il n'hésita pas à prendre la défense des droits des maîtres, malgré qu'il fût un des partisans les plus résolus du progrès, un ami des plus sincères de la science. Les humanistes étrangers, comme Alde et Regius, lui dédiaient leurs éditions de classiques; il fonda à Posen une école qui, pour la Grande-Pologne, devait tenir lieu d'université [1]); Rodolphe Agricola, pendant son séjour en Pologne, eut en lui un protecteur sincère. Cependant l'action de Lubrański, si fertile en excellents résultats pour la civilisation du pays, n'est qu'incidemment et transitoirement mêlée à l'histoire de l'université jagellonienne. Tout au contraire celle de quelques autres grands dignitaires ecclésiastiques, comme Erasme Ciołek et Pierre Tomicki, y fut étroitement liée, et par mille attaches. Le premier s'inscrivit au Collegium en 1485, le second, en 1488; Ciołek devient maître en 1490 et Tomicki, en 1493. Tous les deux obtiennent bientôt des chaires en qualité d'extranei; Ciołek professe à Cracovie, de 1490 à 1493, Tomicki transitoirement, en 1493. Ils ne restèrent donc pas longtemps dans ces fonctions et les échangèrent pour l'arène politique. Mais l'un et l'autre furent toute leur vie fidèles au drapeau sous lequel ils avaient combattu dans leur jeunesse. Erasme Ciołek était bien l'homme arrivé, parti de fort bas, mais plein d'ambition,

---

[1]) Voir sur les débuts de cette école Hegendorphinus dans l'Encomium Terrae Polonae (Crac. Vietor, 1530). L'auteur de ce livre, ainsi que Thomas Bedermann et quelques autres, y étaient professeurs.

de désirs, d'ardeur à acquérir toutes les connaissances qu'il sentait nécessaires pour faire un beau chemin dans le monde. Il sut gagner la faveur du grand-duc Alexandre, et fut dès lors chargé de plusieurs missions diplomatiques, notamment à Rome; il fut un bon serviteur de la Pologne: mais il abusa aussi de sa situation pour se livrer à des intrigues, à des machinations, sans autre but que son élévation personnelle, ou la perte de ses adversaires. Lorsqu'il se présenta, en 1501, à la cour d'Alexandre VI, tout le monde fut séduit par son éloquence[1]. De plus, dans ces voyages, il entra en relations avec une foule de savants, enrichit avec passion sa belle bibliothèque, afficha enfin un luxe qui lui gagna des courtisans et des clients. Il évitait cependant la société de ses compatriotes et s'entourait volontiers d'étrangers, surtout d'Allemands[2]. Il mourut prématurément à Rome, en 1522, frappé au moment où dans ses rêves il entrevoyait déjà la pourpre cardinalice.

Ce fut sans contredit un homme de haute valeur et d'un poids énorme dans l'essor intellectuel de sa patrie: »Imprimeurs et éditeurs avaient en lui un constant soutien et il encourageait tous leurs travaux«[3]. Le fameux humaniste italien Beroaldus lui dédia son traité »De terrae motu«, et, en 1505, fut publié à Bologne le dialogue Philopseudes de Lucien, avec une préface adressée à Ciołek. Mais le plus magnifique témoignage de son bon goût est le splendide Pontificale, illustré de magnifiques miniatures dues probablement à l'artiste qui nous a laissé le célèbre codex de Behem. Cet ouvrage fut exécuté sans doute à la commande et d'après les indications de Ciołek, peut-être à l'exemple de Jean Burchard qui à cette époque décrivit

---

[1]) Optima pronuntiatione et aptitudine, comme l'écrit Joh. Burchard dans son Diarium (ed. 1883) III, 122. Voir sur Sapieha, ibid. 124.

[2]) Lukas, Erasme Ciołek (1878) p. 101.

[3]) Lukas, l. c. 109.

à Rome les cérémonies pontificales qu'il avait pu contempler en qualité de courtisan favori d'Alexandre VI[1]).

Ciołek s'était fait construire, rue des Chanoines à Cracovie, une somptueuse demeure »magnificentissimum palatium«, dont les fenêtres et les portes présentaient une fastueuse ornementation; cet édifice faisait l'admiration du médecin italien Adam Gadius[2]). A la cour épiscopale de Płock, encombrée d'étrangers, fleurissait aussi la vie la plus raffinée. L'évêque avait pour secrétaire Charles Antoine Moncinereus de Bologne[3]). Parmi les familiers du prélat, on voyait encore le jurisconsulte espagnol Garsias Quadros, docteur en droit de l'école de Bologne et professeur inscrit au registre matricule universitaire de Cracovie en 1510. Le roi avait prié Ciołek d'envoyer ce savant à Cracovie »pour y illustrer l'université«[4]), et le prélat fit bon accueil à cette demande, puisque nous lisons dans l'Album studiosorum un passage où Quadros est appelé »pro iure pontificio lector nostri studii continuus«. C'est sans doute au cours de ses fréquentes pérégrinations que Ciołek avait recruté pour lui et pour la Pologne ces hommes remarquables.

Il serait cependant injuste de ne pas associer à son nom celui d'un homme qui eut avec lui une grande parenté de caractère et se distingua, comme Ciołek, dans la carrière diplomatique. C'est de Nicolas Czepiel que nous voulons parler. Après avoir acquis la maîtrise à Cracovie, il figure au liber diligentiarum de 1487 à 1516. Mais cette

---

[1]) Lukas, Erasme Ciołek 108; Sokołowski, Trimestre historique 1889, III-ème année. fascic. 4, 738 et suiv.

[2]) Acta Tomiciana IV, 86.

[3]) Bauch, Rodolphe Agricola, p. 29.

[4]) Acta Tomiciana I, 111. La bibliographie d'Estreicher signale à la date de 1512 un ouvrage inconnu de cet écrivain: Breviarium iuris utriusque (Crac. Haller); nous connaissons encore du même auteur un traité sur les degrés de parenté conservé à la bibliothèque Czapski: Lecturae arborum consanguinitatis, édition posthume, Unger, 1522.

mention n'est qu'illusoire, car Czepiel n'eut de professeur que le titre et se faisait constamment remplacer par des suppléants, occupé lui-même à briguer des postes plus rémunérés, des bénéfices de mieux en mieux rentés. Sa naissance plébéienne l'entravait dans cette course vers les grandeurs; nous ne savons néanmoins de quelle façon il s'appropria le blason Korab; de même que Ciołek, malgré sa basse origine, il se vit comblé de tant de faveurs, de tant de charges que d'après des contemporains leur nombre égalait celui des jours de l'année ronde [1]). C'était donc un vrai courtisan; il passa de longues années à Rome [2]), sans cesse à l'affût de nouveaux titres. Il devint ainsi docteur du décret promotionis Romanae et obtint la dignité comitis palatini Lateranensis. Rassasié ou plutôt avide encore de prébendes et d'honneurs, comme Ciołek, il mourut dans la capitale papale en 1518, précédant de quatre ans dans la tombe son auguste protecteur.

Sa bibliothèque atteste que Czepiel fut non seulement »empressé à parvenir«, mais s'intéressa encore à la science, mit à profit ses voyages pour de nobles et idéales ambitions. Parmi les ouvrages qu'il a légués à la collection jagellonienne, on remarque quelques rares exemplaires des premiers imprimés grecs, Apollonius de Rhodes, les comédies d'Aristophane, Suidas [3]). C'était donc un humaniste convaincu, digne collaborateur de Ciołek dont il partagea consciencieusement les travaux diplomatiques, et avec lequel aussi il puisa, avec moins de conscience, dans les fonds envoyés de Pologne pour faire aboutir différentes affaires [4]). Ce fut un homme avisé, souple dans sa vie et sans doute aussi dans ses principes qu'il faisait plier selon les circonstances à ses innombrables besoins matériels,

---

1) Voir Cricii Carmina (ed. Morawski) p. 182.
2) Dès 1485 (Acta Rect. 983).
3) Voir Wisłocki, Catalogus Incunabulorum, Czepiel.
4) Voir Stanislas Lukas, Erasme Ciołek, p. 88.

entretenant sa pensée et sa volonté dans une tension perpétuelle.

Bien supérieur à Ciołek et à son Achates, fut Pierre Tomicki. Après avoir commencé ses études à Gniezno, il les continua à Leipzig où il apprit entre autres l'allemand, et enfin conquit ses grades académiques à Cracovie. Son biographe Hosius raconte que sur les bancs universitaires il se fit remarquer déjà par sa vivacité, son habile dialectique dans les disputes. Il alla ensuite en Italie perfectionner, approfondir ce savoir, et y acquit cette brillante instruction universelle et cet amour ardent des lettres qui en firent le plus éminent peut-être des promoteurs de la Renaissance, le meilleur ouvrier de l'humanisme. On eût dit, prétend Erasme de Rotterdam, qu'il avait été créé par Dieu pour le bien de l'humanité [1]) De retour à Cracovie en 1500, Tomicki remplit auprès du cardinal Frédéric les fonctions de chancelier archiépiscopal. Ce fut le premier pas de cette carrière si éclatante qui devait l'élever jusqu'à l'évêché de Cracovie et à la vice-chancellerie de la couronne.

Tout jeune encore, au moment où il enseignait à l'université, et plus tard, Tomicki fut toujours un partisan décidé des doctrines nouvelles et de ceux qui les répandaient dans le pays. Nous avons eu mainte occasion de signaler les services qu'il rendit à la grande école. En 1510 le synode de Piotrkow lui confie la réforme de l'institution, et désormais elle fut l'objet de sa constante préoccupation, surtout lorsqu'il succéda à Konarski sur le siège épiscopal de Cracovie. Il fit pénétrer à l'université de grandes idées, il lui donna une chaleureuse impulsion, frayant le chemin du progrès, soit qu'il s'agît des langues antiques, soit qu'il fût question de l'hébreu ou du droit romain. Si l'on assure que l'arrivée en Pologne de la reine Bone fut le point de départ d'une ère de haute culture, il n'est pas

[1]) Morawski, Nidecki, p. 34.

moins légitime d'attribuer une part égale dans cet essor à l'admirable évêque de Cracovie. Zbigniew Oleśnicki eût sans doute blâmé plus d'une faiblesse politique chez son successeur; mais il eût aussi reconnu dans les nobles et généreux efforts de Tomicki la pensée de sa pensée, le coeur de son coeur et aurait salué en lui un digne héritier.

L'archevêque de Gniezno, Jean Laski, d'un tout autre tempérament, joua un tout autre rôle dans le mouvement des esprits de cette époque. Il n'est pas catégoriquement hostile aux nouveautés; n'est-ce pas sur son initiative que Léon X promulgua, en 1518, le bref recommandant la réforme de l'université? Mais il n'avait pas, comme les autres princes de l'Eglise, de larges connaissances, et il recule effrayé devant l'invasion des étrangers, surtout des Allemands. Aussi s'éloigna-t-il avec aversion du camp de Tomicki, séparé de lui, non tant par la politique que par ces incompatibilités de goûts. Tout en effet devait le détourner de ces novateurs: tandis que ceux-ci ne prisent que l'aristocratie du nom ou de l'intelligence, sont entichés de l'étranger, surtout de l'Allemagne, et font le plus large accueil à ces influences du dehors, soit dans la politique, soit dans la vie sociale, ce gentilhomme de Sieradz se renferme dans les étroites limites du terroir, de la nation, représente et ne veut représenter que les idées de la noblesse autochtone, s'insurge en toute circonstance contre le teutonisme, et déployant son étendard polonais, part en guerre contre les éléments qui n'ont que trop envahi la patrie, s'acharne à dégermaniser les villes régies par la coûtume de Magdebourg [1]).

Il n'avait reçu aucune instruction universitaire ni à Cracovie, ni ailleurs; le maître cracovien André Góra lui avait enseigné les quelques principes de droits indispensables [2]).

---

[1]) Zakrzewski, Ateneum 1882, 2, p. 215.

[2]) Cet André de Góra mourut en 1520 «veluti alter iustus Simeon», d'après les arch. univ. Cod. 69, 40.

En face des humanistes, il se dit dans son testament, avec une ironique modestie »indoctus et inutilis« [1]), néanmoins, tout aussi bien que les savants, il ambitionnait de servir la république. Un bon sens d'élite et la confiance de la noblesse qui ne lui fit jamais défaut le poussèrent aux emplois élevés et le mirent en relief. Il fut le représentant le plus déterminé de la réaction contre l'esprit qui commençait à gagner, à dominer toutes les classes de la nation; et il est certain que plus d'un partagea alors l'aversion de ce hobereau pour les nouveautés, préférant la culture exclusivement nationale, et même l'ignorance à la finesse de ces diplomates instruits, polis, mais sans fermeté, formés à l'école de l'humanisme.

Comme nous l'avons fait remarquer, Laski ne fut pas absolument réfractaire au mouvement contemporain. Toutefois il semble avoir préféré les gens d'origine romane aux Allemands. En 1508, alors chanoine de Posen et chancelier de la couronne, il vient en personne défendre devant le tribunal rectoral son familier [2]), l'Italien Jean Siculus, accusé d'avoir offensé l'université. Plus tard, vers 1526, il donne l'hospitalité au poète français Anianus qui se porte le tenant de son auguste bienfaiteur dans le tournoi poétique entre ce dernier et Tomicki [3]). Les sentiments antigermaniques du chancelier le poussèrent sans doute à ces amitiés, à ces relations.

Les rapports de Laski avec l'université s'accentuèrent lorsque devenu archevêque de Gniezno et ayant obtenu en 1515 le titre de légat a latere, il s'immisça volontiers dans les affaires intérieures de l'école, se considéra comme l'instance supérieure, empiétant en quelque sorte sur les droits et les attributions de l'évêque de Cracovie, chancelier de l'université. Dès 1517, deux médecins se dispu-

---

[1]) Zeissberg. Johannes Laski und sein Testament (Vienne 1874), p. 159.

[2]) Acta rectoralia, n. 2137.

[3]) Cricii Carmina, p. 156/7.

tant la priorité (ratione prioris loci) au Collegium, l'un de ces maîtres en appela à l'archevêque. Le roi Sigismond manda alors à Laski d'avoir égard aux droits et privilèges du chancelier: »d'ailleurs de tels appels lointains allaient à l'encontre du bon ordre et des coûtumes à l'université«[1]). Plus tard, en 1523, l'université protesta encore contre certaines prétentions de l'archevêque qui, »zelo non bono contra universitatem concepto«, voulait limiter les prérogatives et la juridiction des »conservateurs«. A ce propos fut renouvelée la récusation des juges étrangers dans les causes concernant les affaires intérieures de l'école[2]). Quant à la réforme du studium, il était d'accord avec plusieurs évêques, entre autre Tomicki; néanmoins il est probable que dans les détails, dans l'estimation des »defectus« qu'il fallait effacer ainsi que dans le choix des moyens à employer pour parvenir à ce but, les avis étaient loin d'être unanimes; toutefois nous ne pouvons aujourd'hui savoir rien de précis là-dessus.

---

[1]) Acta Tomiciana IV, 198.
[2]) Conclus. univ. (1523).

XIII.

Quelques réformes au début du siècle. — Fondations de Miechowita et de Tomicki. — Demi-modifications. — Défectuosités et continuation de la lutte. — Cracovie, foyer de plusieurs sciences. — Historiographie après Dlugosz. — Miechowita. — Le roi Alexandre et ses desseins historiques. — Décadence de quelques universités et de celle de Cracovie au commencement du XVI-e siècle. — Le nombre des élèves diminue; les étrangers cessent de s'inscrire. — Causes du mal. — Causes politiques, en général, et cracoviennes, en particulier. — Cracovie se polonise et l'université devint une école polonaise, plébéienne. — L'éclat du règne de Sigismond a de tout autres sources.

Toutes ces mesures, tous ces synodes épiscopaux de longtemps n'eurent aucun résultat, et de longtemps encore on ne s'enhardit à de radicales réformes à l'université. Nous avons pourtant vu que l'humanisme avait pénétré dans la grande école, que ses apôtres y avaient multiplié leurs leçons, qu'ils y avaient combattu avec vaillance et remporté bien des victoires; mais il aurait fallu introduire une sorte de consécration de ces progrès, les régulariser par des statuts, mettre sur le même pied les cours traitant de nouveautés et les anciennes chaires médiévales: rien de semblable n'avait été fait. Au commencement du siècle on tente timidement des demi-réformes, sans oser aller résolument jusqu'au bout. On reconnaît bien qu'il faut agir, mais l'on n'agit point.

Parmi ces essais d'amendements du caduc état de chose d'autrefois, nous devons compter la fondation de Miechowita, en 1522. On sait que les études avaient

beaucoup à souffrir de l'instabilité des maîtres dans les universités du moyen âge; les maîtres en effet n'avaient pas de spécialité déterminée et, passant d'une charge à une autre, changeaient de sujets de cours en même temps que de bénéfices, enseignaient tour à tour les sept arts, tantôt la météorologie, tantôt l'astronomie, tantôt la métaphysique, bref étaient des encyclopédies vivantes, mais nécessairement par cela même assez superficielles. On s'en tenait à l'écorce, n'ayant pas le temps d'approfondir. Miechowita voulut rompre avec cette fâcheuse tradition. Il dota richement une chaire d'astrologie à l'université, avec toutefois la restriction que cette chaire ne serait point soumise à l'option, c'est-à-dire ne passerait pas indifféremment à tel ou tel maître; l'université devrait au contraire nommer à ce poste un savant éclairé qui »y resterait au moins quinze ans, pour le progrès de la science... propter maiorem experientiam conquirendam« [1]). C'était une opposition catégorique aux errements jusque là suivis, c'était montrer la voie du salut.

En 1531, l'évêque Tomicki, dans le but évident de protéger et de fortifier l'humanisme, marcha sur les traces de Miechowita. En 1406, Nowko avait doté la chaire de grammaire et de rhétorique à l'universitó jagellonienne, chaire jointe à l'altarie de S. Alexis à la cathédrale de Cracovie. Les revenus de la maison Zerwikaptur, située rue Grodzka, au coin de la place S. André, devaient pourvoir à cette dotation. Mais la collégiature, avec le temps, devint des plus pauvres, et fut une des »periclitatae«, car la maison de la Grodzka, fort délabrée, rapportait plus d'ennuis que d'argent. On la céda en 1530 au chapitre de Cracovie. Mais comment sauver la collégiature dont elle était le soutien? Le chapitre offrit alors à l'université le patronat sur l'église paroissiale de Zielonki, et l'altarie de S. Alexis fut incorporée à ce bénéfice. Le curé de Zielonki,

[1]) Cod. univ. IV, 87.

choisi par les collégiaux supérieurs, devait faire des cours in theologia sive in artibus. Mais en même temps, pour venir au secours de la chaire de Nowko, de l'Oratoriae lectura »qui, non seulement pour l'université, mais pour tout le royaume était utile et nécessaire«, Tomicki prit des mesures, où se révèlent les tendances de l'époque et de l'évêque lui-même. L'altariste de l'autel placé dans la grand' salle du collegium majus, sera tenu de payer annuellement treize marcs au collégial de Nowko, et ce dernier à l'avenir ne sera point promu à cette chaire par option, mais bien par désignation des collégiaux supérieurs qui devront tenir compte avant tout des capacités spéciales de ce maître d'éloquence, sans considérer l'ancienneté, ni le grade universitaire. L'élu peut même être marié. Il a l'obligation d'enseigner la rhétorique, non seulement pendant les semestres d'hiver et d'été, mais encore pendant »la canicule, en s'appuyant toujours sur les classiques«, Cicéron, Quintilien et Tite-Live; il devra en outre, dans les grandes solennités, prendre la parole au nom de l'université. L'université ajoutera quatre marcs, pris sur ses revenus généraux, au traitement de ce professeur. Cette réforme de 1531 [1]) est une nouveauté; elle consacre le principe d'élection, et ouvre les portes de l'école aux humanistes errants et aux jeunes orateurs désireux d'y introduire la nouvelle culture et ses méthodes. Tomicki, ici comme partout d'ailleurs, s'élance audacieusement en avant et combat pour une cause dont il brandit courageusement le drapeau.

Mais c'était réparer le toit d'un édifice dont les fondements menaçaient ruine. La réforme complète, indispensable était toujours retardée. Pour remédier aux defectus, d'insignifiantes améliorations, comme la réduction des frais de promotions à plusieurs reprises diminués au

---

[1]) Cod. univ. IV, 107. Si le nouveau collégial était marié, il pouvait habiter en dehors du collegium.

commencement du siècle, étaient tout à fait insuffisantes. En 1521, les nouveaux statuts de la faculté de théologie sont pourtant animés d'un esprit de progrès; mais malgré les heureuses dispositions qu'ils renferment, ils ne peuvent être considérés comme un véritable instrument de rénovation. Ce n'est qu'en 1536, après bien des hésitations, que l'on se décida à ouvrir les yeux sur le péril menaçant la faculté des artistes et à édicter quelques constitutions pour enrayer le mal. En quoi consistaient-elles? Pour relever les exercitia désertés par les disciples et les maîtres, on prononça des peines sévères contre les professeurs négligents; il fut recommandé de veiller dans ces exercices à la concision et au brillant du style (quod illa exercitia... ad cultiorem stilum et compendiosiorem modum... reducerentur); on rappela aux élèves que les leçons de philosophie et de logique étaient obligatoires; enfin on les invita à fréquenter assidûment les »actus« du samedi où les bacheliers devront défendre leurs thèses par des arguments philosophiques et non théologiques [1]). Ces prescriptions de 1536 ne peuvent donc passer pour une rupture décisive avec le moyen âge, un point de départ vers une nouvelle époque. La même organisation, les mêmes règlements subsistaient; on leur donnait seulement de pompeuses parures, comme s'il se fût agi d'un décor extérieur et non du fond même des choses. Dès lors les modifications réformatrices furent introduites avec une telle lenteur que le public, plus avide de progrès que la conservatrice université, commença à témoigner de la méfiance et du mépris à l'égard de l'école jagellonienne. En 1538, on limita le nombre des exercices; en 1548, on changea leur dénomination en celle de progymnasmata, on leur traça un programme légèrement transformé, afin que ce legs principal du studium médiéval ne parût pas trop suranné avec ses subtilités scolastiques et n'inspirât pas trop d'aversion

---

[1]) Muczkowski. Liber prom. LII.

aux jeunes gens. On remplaça en même temps certains livres vieillis par des ouvrages plus appropriés aux besoins et au goût du moment. En 1550, on s'efforça de préciser de nouveau la nature et le but des exercices. Quelques-uns de ces exercices furent supprimés, d'autres ne devaient être que de simples répétitions des leçons, dans le genre des anciennes »résomptions«, »afin que le nom odieux d'exercices ne détournât pas les élèves de ces utiles travaux«. Ce ne fut enfin qu'en 1579 que la réforme de Gorski garantit aux humaniora studia la place qui leur était due et une complète liberté d'action. C'est ainsi qu'il fallut presque un siècle entier[1]) pour se délivrer des lourdes chaînes du moyen âge, pour secouer ce joug qui paralysait tout essor et contraignait les impatients à enfreindre, à braver continuellement les lois et les méthodes en vigueur.

Cependant si la lutte fut longue, elle ne fut que passagèrement acharnée; et précisément ce calme ne fit que retarder le combat suprême des deux mondes en présence et le triomphe définitif.

Commencée dans les vingt dernières années du XV-e siècle, cette lutte devint plus vive dans le premier quart du XVI-e. Mais — et cela fut un mal pour l'université — elle ne prit fin ni par un désastre, ni par une victoire décisive; il n'y eut pas en effet d'homme assez fort pour faire pencher la balance vers le progrès. Après que les ardeurs se furent éteintes, que les discordes se furent émoussées, des personnages n'appartenant pas à l'université, comme Tomicki, par leur puissante influence dictèrent les conditions de l'existence ultérieure; enfin l'esprit du temps amena insensiblement ce que les esprits des hommes eussent introduit avec plus de promptitude. Car l'esprit du temps amène toujours des réformes boiteuses, de moindre portée, elles n'ont pas la marque d'in-

---

[1]) Voir là-dessus Liber Promot. LVII, LVIII, LXIII, LXIX.

dividualité qui donne de la chaleur et de l'énergie aux résolutions.

Toutefois cette période combative fut brillante, pleine de vie, de fécondité, de variété dans les événements et les facteurs en jeu. Alors fermentaient à Cracovie, ainsi qu'en un grand foyer, les idées d'avant-garde venues de l'étranger et représentées par des hommes comme Callimaque, Celtes, sans parler de cette multitude de voyageurs accourus de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Angleterre. Et de là ces idées rayonnaient à travers presque tout l'Occident: le mouvement hellèniste en Allemagne trouva à Cracovie un ferme appui et de vivifiantes inspirations. C'est auprès des maîtres de l'école jagellonienne qu'on venait chercher des lumières pour explorer les cieux et connaître le cours des astres; le soleil de Copernic dès lors versa sa flamme sur le berceau des nouvelles théories astronomiques. A cette même époque l'histoire trouva aussi de fervents adeptes parmi les membres du collegium. En terminant son immortel ouvrage, en 1480, Długosz, le grand historien du moyen âge, s'adressant à l'université la priait de continuer l'oeuvre qu'il avait entreprise. Dans ses objurgations [1]) éloquentes et sincères il leur disait: »Je vous demande, je vous supplie... et tout particulièrement... les docteurs, professeurs, maîtres, élèves, clercs... de l'université de Cracovie, de vouloir bien, après ma mort, tenir au courant mes annales. Bien plus, je les implore d'accorder une collégiature à un maître capable, expert en belles-lettres et en beau-style (studiorum et literarum humanitatis peritum), qui, déchargé de tout autre travail, s'occuperait exclusivement des annales, y penserait sans cesse, y donnerait tous ses soins, et, jour et nuit, s'en entretiendrait avec lui-même ou avec tous ceux qui l'approcheraient, s'intéresserait au bonheur, au profit et à la gloire de la patrie, bien plus encore à la gloire de Dieu et à la vé-

[1]) Hist. V, 701.

rité«. Ces paroles ne furent pas oubliées. Il ne fut pas question, il est vrai, d'assigner une chaire spéciale à l'historien de la nation; mais un des maîtres de la grande école suivit le conseil de Długosz, reprit la plume du célèbre chroniqueur. Ce fut son digne successeur, tout animé, comme lui, des plus hautes et des plus nobles ambitions. Le talent d'écrivain de Miechowita est sans doute inférieur; mais cet homme que les préjugés et les superstitions entravaient souvent en médecine, en histoire a les plus larges horizons, la curiosité la plus ingénieuse et abonde en observations fort justes, frappées au coin du bon sens le plus avisé. Avant que Miechowita n'eût mis la dernière main à son oeuvre, l'histoire fut encouragée d'un côté où l'on ne se serait guère attendu à trouver des auxiliaires pour la science. Le roi Alexandre, peu de temps avant sa mort en 1506, ordonna au préfet des salines à Cracovie, de payer soixante gros hebdomadairement pendant une année entière, à Nicolas Rozemberg auquel »nous avons confié la mission d'écrire l'histoire de la Pologne«. Cet historiographe s'était préalablement signalé par des voyages diplomatiques en Allemagne, à l'effet d'y préparer une action commune contre les Turcs. Beau parleur, il allait maintenant servir par la plume la nation et son souverain. Nous ne savons jusqu'à quel point ce projet fut exécuté [1]; il n'en est pas moins caractéristique, et fait honneur au souverain qui payait ainsi la dette de reconnaissance contractée envers son précepteur, Długosz, dont les recommandations n'avaient pas trouvé à l'université tout l'accueil qu'elles méritaient.

Le grand successeur d'Alexandre, Etienne Batory, à la fin du siècle, apporta tout son zèle, toute son attention à faire fleurir les mêmes travaux; il faut aussi recon-

---

[1]) Voir à ce propos Liber Quitantiarum Alexandri regis, p. 216 et Charitas, ouvrage collectif. Pétersbourg, 1894, p. 494: Pawiński. Un historien inconnu de la Pologne.

naître que, jamais monarque, jamais homme d'action ne fut plus digne d'inspirer ceux qui voulurent alors chanter la guerre et les héros. Enfin, longtemps après, en 1621, les conseils de Długosz furent écoutés à l'université. Le célèbre savant Sébastien Petrycy leur donna une sanction en créant et dotant une chaire d'historiographie à l'école jagellonienne. Le voeu du fameux historien médiéval recevait ainsi une tardive exécution; mais le maître espéré ne se révéla point, le monument désiré ne fut point édifié: peut-être d'ailleurs y avait-il alors moins de hauts faits à raconter que du temps de Długosz.

Si le résultat de la lutte qui remplit tout le déclin du moyen âge ne répondit pas à l'éclat de cette lutte, si l'université, même après ces joûtes ardentes, tomba dans une sorte de stagnation, il faut l'attribuer à des motifs généraux d'une nature plutôt locale et temporaire. Nous en avons déjà noté quelques-uns. Le XVI-e siècle, avec ses guerres de religion, avec ses agitations, fut aussi ailleurs une époque de stagnation, d'éclipse parfois. Cette décadence s'affirme dans plusieurs universités: le relachement de la discipline parmi les maîtres et les élèves, l'indolence des professeurs, l'appauvrissement de ces institutions du moyen âge — tout se réunit pour les faire dégénérer. Vers 1525, Vienne est en complète désorganisation; Erfurt n'est guère plus prospère, Rostock et Greifswald tombent en une triste décadence. La tempête qui ébranlait ces créations du moyen âge, glaçait leur vitalité. Cracovie ne put échapper à la tourmente.

Malgré la pléiade d'hommes de valeur dont la voix tombait du haut des chaires jagelloniennes au commencement du siècle, malgré les efforts de Tomicki et du roi Sigismond lui-même, l'école avait perdu son caractère européen pour devenir une institution plus strictement nationale, et même elle ne fut bientôt plus apte à jouer ce dernier rôle, à contenter les aspirations plus hautes et plus étendues. Le nombre des disciples est encore considérable

pendant les vingt premières années du siècle: en 1520, on compte 294 nouveaux inscrits. A côté des Polonais, on voit beaucoup de Moraves, de Silésiens, de Hongrois dont l'université était du reste l'école régionale; mais des noms d'élèves de l'extrême Occident ne sont pas non plus fort rares. Cet état florissant n'est pourtant que très éphémère. A partir de 1520, il n'y a que peu de gradés; au semestre d'été de 1528, un seul candidat subit les examens du baccalauréat. Ce fait, il est vrai, reste isolé; mais en général il y a alors un temps d'arrêt dans l'obtention des grades. De même, le nombre des élèves diminue et se modifie. Dès 1524, et en 1526, 1527, 1528, les inscriptions sont faibles; le chiffre des étudiants est en baisse, et l'attraction qu'exerçait naguère le studium cracovien sur l'étranger se relache de plus en plus. Il y eut à cette déchéance des causes variées et nombreuses.

D'abord la politique polonaise: ces mêmes humanistes qui s'efforcèrent d'implanter en Pologne l'idéal et la pensée du monde civilisé, de leur ouvrir les portes toutes grandes, adoptèrent, dans le domaine de l'action, une politique de mollesse et d'abdication, amoindrirent l'importance de la Pologne en Europe et détendirent les liens qui l'y rattachaient. Christophe Szydłowiecki, mécène humaniste et son frère d'armes, Pierre Tomicki, inféodés à la politique des Habsbourgs, assurèrent au congrès de Vienne de 1515 la succession éventuelle de cette maison souveraine sur les trônes de Bohème et de Hongrie; de sorte que, dès 1526, les Jagellons disparaissent de l'histoire de ces pays. Une année auparavant, une autre renonciation dictée, elle aussi, par les débiles politiques humanistes amena la sécularisation de la Prusse. »Si c'est vrai, dit alors le chancelier Gattinara à Dantiscus, à Madrid, si votre roi a commis cette faute, c'en est fait de son rang parmi les princes chrétiens«. Ces événements amoindrirent la puissance de la Pologne en Orient, son bon renom à l'Occident, et ces pertes durent nécessairement se faire sentir dans toutes

les manifestations de la vie publique. Quant aux Hongrois, élèves de l'université, nous laisserons parler les chiffres; de 1493 à 1506, on compte 28 Hongrois en moyenne à chaque semestre; de 1507 à 1515, ils ne sont plus que 22; 15 de 1516 à 1525; de 1526 à 1539, il n'y en a que 138 en tout, enfin de 1540 à 1550 inclusivement, il en reste à peine 36[1]). De même pour les Allemands. Au commencement du XVI-e siècle on créa dans les régions orientales de l'Allemagne deux universités, l'une à Wittenberg en 1502, l'autre à Francfort sur l'Oder en 1506, de là naturellement réduction du contingent germanique à Cracovie. Survint bientôt la révolution religieuse qui éclaircit encore beaucoup plus cruellement les rangs des écoliers de notre studium. Les antagonismes religieux et politiques se creusèrent plus profondément, et beaucoup de jeunes gens se laissèrent séduire par l'aurore brillant à Wittenberg, tandis que l'université de Cracovie perdait son lustre d'autrefois en des hésitations stériles entre les anciens et les nouveaux courants. Et les Polonais séduits par »la nouveauté« commencèrent à se rendre volontiers dans les institutions d'Allemagne: Wittenberg et Leipzig surtout les attiraient[2]). Cette émigration dut bientôt prendre des proportions alarmantes, puisque le roi Sigismond défendit en 1534 de se rendre dans les universités étrangères. Il est cependant probable que cet édit royal n'arrêta pas les épris de »nouveautés«; la jeunesse continua sans doute d'aller à l'étranger, et les studieux avides de science plus profonde désertèrent Cracovie pour les universités italiennes. D'un côté donc la réforme, l'humanisme italien de l'autre, entraînèrent au dehors les Polonais.

Certaines autres influences locales contribuèrent encore à ralentir le mouvement des Allemands vers Craco-

---

[1]) Voir Charles Schrauf, Regestrum bursae Hungarorum Cracov. Wien, 1893, p. XVII/XVIII.

[2]) Voir Morawski, Archives de la Commission de littérature, 1884, t. V.

vie. Nous avons déjà parlé de la nombreuse bourgeoisie allemande établie dans la ville, de la force d'attraction qu'elle exerçait sur ses compatriotes. Peu à peu les familles fixées en Pologne se polonisèrent, et les nouveaux venus se firent de plus en plus rares, au point qu'à partir de la venue de la reine Bone l'immigration italienne fut plus nombreuse que la germanique. Les lettres de Rodolphe Agricola sont à cet égard fort curieuses. Il écrit à Vadianus, le 5 août 1519[1]): »Le bruit court ici d'une révolte des Polonais contre les Allemands; nous étions tous préparés à cette éventualité; mais le roi a apaisé les esprits, non entièrement toutefois«. Les marchands surtout se montraient inquiets; c'était en effet tout particulièrement contre eux qu'était dirigée cette agitation. Une année après (n. 213) Agricola écrit encore à Vadianus qu'il voudrait bien quitter Cracovie, inhospitalier aux Allemands. Il dit que ces derniers y sont plus méprisés que les Juifs (n. 216), et c'est surtout des »polonicati Germani« qu'on a le plus à se plaindre. Les esprits étaient alors surexcités par la guerre qui, dans le Nord, devait enfin résoudre la querelle séculaire entre la Pologne et les Teutoniques. Presque à ce même moment Jean Hadus invectivait Cracovie, où faute de savoir la langue du pays, on lui surfaisait toutes les marchandises. Il est évident que la vieille cité germanisée d'autrefois s'était transformée en ville polonaise. Un décret royal de 1537 fait ressortir cette métamorphose. Jusqu'à cette date l'église de Notre-Dame sur la Grand' place avait été la cathédrale de la bourgeoisie allemande; en exécution de ce décret et avec l'assentiment du sénat, le primat, André Krzycki, transporta le prédicateur allemand à l'église de S. Barbe[2]).

C'est donc vers 1530 que l'université devient à peu près exclusivement polonaise, passe du rang de grande

---

[1]) Die Vadian. Briefsammlung n. 165.
[2]) Cricii Carmina XLI/II.

école internationale à celui de simple institution nationale. Ce phénomène n'est pas d'ailleurs unique. Au déclin du moyen âge, pendant lequel des puissances universelles avaient uni les peuples en une immense famille chrétienne, commencèrent à se marquer les frontières entre les nations. A Leipzig on constate avec douleur que l'université prend le caractère »magis privatae eruditionis quam universalis academiae«; et c'est exactement ce qu'on pouvait aussi reprocher au studium cracovien. De plus, au XVI-e siècle, le collegium cessa d'être l'asile de toutes les classes de la société. Dans le siècle précédent, nobles et vilains se mêlaient dans ses murs; dès l'origine, les maîtres de la faculté des décrets appartiennent en majorité à des familles patriciennes [1]); tous ceux qui se faisaient un nom dans l'arène publique avaient passé sur les bancs de l'alma mater jagellonienne. Au XVI-e, elle devient plébéienne. On trouve à peine quelques noms de gentilshommes dans la liste des maîtres; elle ne contient presque que des bourgeois et des villageois. De même en ce qui concerne les étudiants. A partir de 1525, l'aristocratie plus ou moins opulente s'abstient systématiquement d'envoyer ses fils à l'université de Cracovie. Dès cette époque, on n'y voit plus que quelques pauvres fils de hobereaux, des bourgeois ou des paysans, et, çà et là, un héritier de grande maison [2]).

L'université, par cet abandon des siens, en était arrivée à une lamentable disette d'hommes et d'argent. De plus, l'abstention des étrangers la privait des sucs nourriciers apportés du dehors; aussi commençait-elle à dépérir, à s'étioler, tendant en vain les bras vers un sauveur, un héritier d'Hedvige et de Jagellon, un restaurateur des hautes traditions de ces fondateurs dont la pensée vivifiante avait suffi pour assurer du travail à un siècle, pour remplir les âmes à toute une suite de générations. La plainte

---

[1]) M. Fijalek, Etudes sur l'hist. de l'univ. jagel. (1898), p. 54.

[2]) Wislocki, A propos de l'édition du Liber diligent. (1886), p. 12 et 20.

que proféra plus tard le magnanime Jacques Gorski [1]), eût été tout aussi justifiée au moment dont nous parlons. »Ces raisonnements, ces discours stupides, dit Gorski, ont corrompu et corrompent l'école de Cracovie, car monsieur le docteur n'a d'yeux que pour son compatriote, son serviteur, ne favorise pas le plus digne, mais uniquement sa créature, alors même qu'elle ne le mérite pas... Ce n'est pas seulement pour les Polonais, les Cracoviens, les Léopoliens, les Posnaniens que l'école a été créée... Et maintenant où en sommes-nous? Que sont devenus les Hongrois, les Allemands, les autres étrangers?« C'est un cri contre le népotisme qui chassait de l'antique école les vrais amis du savoir, une accusation véhémente contre l'étroitesse des vues favorable aux grandeurs de clochers, semence d'ombres épaisses. Par suite de toutes ces funestes circonstances l'université d'alors périclita, comme du reste beaucoup d'autres écoles d'Occident qui perdirent aussi à ce moment leur ancienne splendeur. Rappelons ici que la fameuse université de Paris, au commencement du XVI-e siècle, conservait toujours avec opiniâtreté l'ancien système et les anciennes méthodes d'enseignement. La scolastique y dominait encore en souveraine; et lorsque l'humaniste Berquin osa entrer en guerre contre cet antique et puissant organisme, Erasme de Rotterdam lui écrivit sagement: »Ton ennemi ne meurt pas, la faculté est immortelle«. Et cette faculté résistait victorieusement aux coups vigoureux du plus terrible satirique de ce siècle et de tous les siècles, François Rabelais [2]). La faculté de Cracovie, elle aussi, voulait être immortelle, de cette immortalité implacable adversaire de la vie.

Elle était donc loin de la terre promise l'université jagellonienne au moment dont nous nous occupons, bien

---

[1]) Conseil d'Etat, éd. Czermak, p. 84.

[2]) Voir sur l'université de Paris vers 1530, Gothein, Ignace de Loyola, p. 244 et suiv.

loin en était le peuple qu'elle guidait. Et cependant, à côté d'elle et sur le même sol, des Polonais, des Italiens surent faire mûrir d'éblouissantes moissons, éternel ornement du règne de Sigismond. L'école ne donna point au pays cette gloire: elle lui fut apportée par d'autres voies, grâce à quelques grands hommes, à quelques vigoureux talents. C'est l'éclosion de cette riche floraison de poésie latine des Trzycieski, des Krzycki, des Janicki, des Dantyszek, inspirée en majeure partie par l'étranger; le temps où la cour de Sigismond donne asile au génie italien qui prodigue les chefs-d'oeuvre d'architecture. Alors qu'à l'université les camps opposés échangent les derniers traits avant l'armistice qui devait tout laisser en suspens, à la cour de Pologne sont célébrées les noces du roi, splendide concours de tous les champions, de tous les enthousiastes de la Renaissance, où fraternisent le Nord et le Midi dans la célébration du triomphe des muses ressuscitées. Le congrès de Vienne en 1515 avait été aussi une grande réunion d'humanistes et de poètes: ils se donnèrent rendez-vous à Cracovie pour le mariage de Bone en 1518. Bone Sforza fit alors son entrée dans la capitale et, avec elle, comme l'ont répété à l'envi les contemporains, la civilisation italienne envahissait le lointain Septentrion. Après les brillantes passes d'armes des tournois chevaleresques fut donné un véritable tournoi poétique, où se disputèrent la palme des écrivains comme Dantyszek, Krzycki, Agricola, Ursinus Velius, Laurentius Corvinus. Une foule d'Italiens — la suite de Bone s'élevait à 287 personnes — vinrent alors en Pologne, y propagèrent le goût de leurs arts et de leurs belles lettres, y apportèrent ce style vite adopté par le monarque et les grands seigneurs [1]), y firent éclore enfin ces fleurs de grâce, ornements de l'époque de Sigismond.

---

[1]) Voir Sokołowski, Repertorium für Kunstwissenschaft, 8 Bd. (1885). Die ital. Künstler in Krakau, et Morawski, La cour de Sigismond le Vieux (Revue de Pologne 1886/7, IV, p. 201 et 531).

On s'enivra de plaisirs et de délices, on oublia l'école jagellonienne, »où fréquentaient autrefois les étrangers«, l'école en détresse, et Kochanowski dut prendre la défense de ses vieux maîtres qui »pour dix marcs cependant peinent assez«.

Les deniers de la reine Hedvige, qui jadis avaient fait des miracles, étaient insuffisants en ces jours nouveaux; mais la société, elle aussi, était insuffisamment digne de ces miracles.

CHAPITRE IV.

Les mathématiques et l'astronomie à Cracovie.

La connaissance de la nature au moyen âge. — Les mathématiques et leur enseignement à Cracovie. — L'arithmétique et les algorithmes. — Martin Krol de Zorawica vers le milieu du XV-e siècle contribue aux progrès de la science mathématique. — Trigonométrie. Astronomie. — Théorie de la sphère et des planètes. — La chaire de Stobner et sa fonction. — Les calendriers de l'époque. — La chaire de Martin Krol. — Les judicia ou pronostics. — Circonstances faisant obstacle au développement de l'astronomie au moyen âge. — Les tabulae et les défectuosités de l'observation. — A partir du milieu du XV-e siècle le progrès s'accentue dans ce domaine. — Martin Krol. — Pierre Gaszowiec et ses observations. — Martin Bylica d'Olkusz. — Ses travaux à l'étranger; ses relations avec Regiomontanus en Italie. — Séjour en Hongrie; Bylica en faveur auprès de Mathias Corvin. — Bylica et la Pologne; son influence à Cracovie. — Ses dons à Cracovie.

Adalbert Brudzewski, astronome et humaniste. Ses travaux et son influence en astronomie, Copernic son élève. — Autres astronomes à ce moment à Cracovie.

Jean de Glogow et Michel de Breslau font de l'astronomie pratique, ou plutôt de l'astrologie. — Astrologia iudiciaria et les prédictions d'alors. — Penchant pour le merveilleux et la superstition. — Alchimie, chiromancie, nécromancie. — Faust et Cracovie. — Conclusion. — Astronomes étrangers sortis de l'école de Cracovie.

La faculté des artistes devait initier les jeunes étudiants aux sept arts libéraux que l'on divisait en deux catégories, en deux degrés: le premier, inférieur, le tri-

vium comprenant les sciences formelles, la grammaire, la rhétorique, la dialectique; le second, supérieur, le quadrivium où l'on apprenait l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Le débutant se préparant au baccalauréat avait d'abord à se familiariser avec le trivium; il suivait donc assidûment les cours sur Alexandre, la nouvelle poétique, les livres d'Aristote; on exigeait en outre qu'il eût quelques notions d'astronomie, indispensables pour établir le calendrier religieux et fixer la date des fêtes de l'Eglise; on lui enseignait donc le Computus et la Sphaera materialis [1]). Pour passer maître, il étudiait les ouvrages plus difficiles d'Aristote et notamment ceux qui traitent de la vie de l'homme et des sciences naturelles; il y joignait les quatre arts du quadrivium.

Nous avons déjà exposé le rôle joué par ces sciences au XV-e siècle: au moyen âge la dialectique avait le pas sur toutes les études; elle prédominait dans les universités au point de porter préjudice aux autres travaux. La Renaissance fit passer au premier plan la poétique et la rhétorique; on voulut même les affranchir du joug de la dialectique pesant sur les arts libéraux. Si pour les sciences exactes et naturelles cette souveraineté de la dialectique ne pouvait être favorable, les courants nouveaux n'améliorèrent que fort peu la situation sous ce rapport.

Le moyen âge ne se distingua donc ni dans les mathématiques, ni dans l'histoire naturelle. Les premières, dédaignées, ne sortaient jamais du champ tracé par la Grèce; la seconde avait contre elle l'esprit et les moeurs du temps. Le culte pour les livres prescrits et la tradition détournait les yeux et l'intelligence de la réalité ambiante: au lieu d'examiner directement la nature, on l'étudiait dans de poudreux manuscrits où les antiques observations étaient noyées sous un flot de commentaires ultérieurs. C'est à Aristote qu'on demandait la clé de ses lois et de ses mystères.

---

[1]) Muczkowski. Lib. promot. XIII.

On enseignait donc De coelo et mundo, de generatione et de anima du Stagyrite; on expliquait ses Metheora, on prenait pour base de la science les traités Physicorum; chaque doyen organisait à tour de rôle des Exercitia physicorum; en un mot Aristote était l'autorité suprême, l'oracle incontesté, et les addita de Scot ou d'Albert-le-Grand n'avaient d'autre but que de l'expliquer, de même qu'il avait expliqué le monde. Il est évident qu'une semblable méthode excluait tout progrès; à moins qu'on ne considérât comme tel l'écheveau inextricable dans lequel avait été de plus en plus enchevêtré le texte du philosophe. Là aussi la dialectique s'imposait tyrannique; la physique d'Aristote n'était-elle pas d'ailleurs un ouvrage philosophique demandant de philosophiques élucidations? La seule science réellement physique dans les universités du moyen âge était l'optique ou perspective, enseignée d'après la Perspectiva communis du Cordelier Peckam (mort en 1292)[1]. A Cracovie cette connaissance était exigée pour l'examen de maîtrise.

Et sur ce point l'étranger n'était guère plus avancé que Cracovie. Aucune université ne peut réellement être mise à part; aussi les historiens ne s'arrêtent-ils guère à ces stériles manifestations qui, du reste, sont assez peu intéressantes.

Les mathématiques et l'astronomie, tout comme l'histoire naturelle, ne furent pas goûtées du moyen âge, n'y firent aucun progrès. Nous parlons ici, bien entendu, du XIV-e et de la première moitié du XV-e siècle; car il serait injuste de ne pas reconnaître qu'au XIII-e, sous l'influence salutaire des Arabes, s'éveilla avec une certaine intensité un mouvement scientifique qui ne manqua pas d'éclat et où se rendit fameux »le premier mathématicien du moyen âge«, Leonardo Fibonacci de Pise[2]. Mais ce regard hardi

---

[1]) Günther, Geschichte des matem. Unterrichts, 191.

[2]) Zeuthen, Geschichte der Matematik, Kopenhagen 1896, p. 315.

jeté sur le monde des phénomènes ne fut hélas que rapide et passager. Lorsque s'ouvrirent les universités du Nord. l'ardeur pour ces recherches s'était éteinte; et ce ne fut que vers la fin du XV-e siècle qu'on sembla s'y intéresser à nouveau, spécialement à ce qui touchait les mathématiques, en tant qu'elles étaient en rapport avec l'astronomie. Ici Cracovie ne se laissa devancer par personne et même souvent se tint à l'avant-garde et fraya la voie.

Les mathématiques se développèrent lentement et en silence. Nous avons déjà dit que dans l'université renouvelée de 1400, il y eut dès la première heure une chaire de mathématiques et d'astronomie; chaque collégial de la fondation Stobner était tenu à des cours sur ces matières, et si, par un hasard heureux, il ne quittait pas de longtemps ce poste pour un meilleur bénéfice, les leçons s'en trouvaient singulièrement mieux préparées et plus suivies. Il enseignait entre autres les propositions d'Euclide et l'arithmétique. Mais cette chaire très secondaire était des plus pauvrement rétribuées; par conséquent on n'y voyait passer que des débutants, et les mathématiques à Cracovie, comme en beaucoup d'autres écoles, étaient livrées à des professeurs inexpérimentés [1]).

En général l'arithmétique se bornait alors aux principes les plus simples, et la géométrie, à la répétition fort superficielle des premiers livres d'Euclide. Il est certain que les Elementa de cet auteur, source vénérée de toute la science géométrique du moyen âge, furent enseignés à Cracovie à partir de 1404. On en lisait et expliquait la traduction latine avec notes de Jean Campanus. Les maîtres cracoviens les prenaient par fragments, deux ou trois livres par semestre, en commençant par le premier, parfois par un autre. L'arithmétique végéta jusqu'à la fin du XVI-e siècle où elle prit tout à coup un vigoureux essor; les

[1]) Kaufmann, Geschichte der deutschen Universitäten II, 481. Voir Günther, Geschichte des matem. Unterrichts im d. Mittelalter (Berlin 1887), p. 210.

ecrits de Fibonacci ne parvinrent jamais en Pologne; ils furent d'ailleurs ignorés à peu près partout, tandis qu'à Cracovie, comme dans la plupart des universités, on faisait usage du De algorithmo, ou du De arte numerandi de Jean de Holywood (Joannes de Sacrobusto), ou encore de petits manuels anonymes portant les mêmes titres. On distinguait l'Algorithmus integrorum, opérations sur les nombres entiers et l'Algorithmus minutiarum, opérations sur les fractions, le plus souvent aussi l'Algorithmus linealis, par lequel on enseignait sur des lignes, à titre de méthode visuelle, l'addition, la soustraction, les quatre règles[1]).

Le niveau de ces études si élémentaires s'éleva insensiblement vers le milieu du XV-e siècle, grâce à une éclatante personnalité, Martin Król de Zorawica. Nous avons déjà parlé de ce savant et de ses relations avec Peuerbach. Si celui-ci eut la gloire de répandre en Europe la trigonométrie de Ptolémée et des Arabes[2]), Martin Król rendit en Pologne des services analogues qui eurent aussi d'excellents résultats. A son instigation, la trigonométrie parut à Cracovie, mais non celle de Ptolémée où en dehors des cordes (chordae) il n'y point d'autre fonction, mais celle des Arabes, de Geber (Dschabir ihn Aflah), perfectionnement des mathématiques grecques. Dans un volumineux traité astronomique, encore inédit, de Martin Król nous trouvons couramment dans les calculs, le sinus, sinus versus, l'umbra recta, umbra versa, c'est-à-dire des données goniométriques; quant à la trigonométrie proprement dite, il sait non seulement l'Almagest de Ptolémée, mais, ce qui est bien mieux, il connaît le traité peu répandu de Geber, bien supérieur à tous les ouvrages

[1]) Nous avons quelques-uns de ces »Algorithmi« dans le Cod. Czart. Nr. 3910, manuscrit fort curieux pour l'histoire de la science à Cracovie. Il y a des traités de musique, des préceptes pour bien lire le latin dans les bréviaires et missels (p. 81), tirés du de tractatulo accentuum Mathiae de Miechow.

[2]) Zeuthen l. c. 328.

grecs ou arabes antérieurs. La route ainsi tracée ne fut plus abandonnée en Pologne; et quoique à l'université on enseignât rarement ces choses, elles n'en furent pas moins cultivées en dehors du collegium par des particuliers jaloux de conserver et d'agrandir cette belle tradition scientifique. Brudzewski, à la fin du siècle, faisait fort souvent usage de calculs trigonométriques dans ses leçons; son disciple, Martin Biem d'Olkusz employait la trigonométrie »comme science généralement connue«. D'après les calculs de Martin Król, il est certain que ce savant eut en mains des tables trigonométriques, sans doute celles de Bianchini qu'il apporta à Cracovie, à la fin de 1449 ou en 1450. Martin Król composa aussi une géométrie pratique, ainsi que nous l'avons déjà dit, ouvrage probablement peu original, mais le premier manuel d'arpentage écrit en Pologne. Ici, comme en arithmétique, Peuerbach lui avait fourni les matériaux essentiels. Quoi qu'il en soit, c'est de Martin que date à Cracovie l'éveil des études mathématiques, et c'est ce qui nous fait comprendre pourquoi Enéas Silvius, vers le milieu du siècle, parlait de l'état florissant de ces sciences à Cracovie.

L'astronomie, étroitement en rapports avec les mathématiques, l'emportait sur ces dernières, et par l'intérêt qu'elle éveillait, et par l'importance qu'on y prêtait. Du reste elle se rattachait aussi à la philosophie d'Aristote, liens qui suffisaient pour lui donner des adeptes, sans compter des applications pratiques fort avantageuses. N'était-elle pas la base du calendrier religieux et par conséquent d'une quotidienne utilité? Cette astronomie comportait deux divisions: la théorie de la sphère, celle des planètes. La première était généralement puisée dans le De sphaera de Jean de Sacrobosco, qui jusqu'au XVI-e siècle fut exclusivement en usage. L'auteur y donne la définition de la sphère, en démontre la composition, indique le lever et le coucher des astres, la différence de durée des jours et des nuits, la variété des climats, enfin le mouvement

des planètes et les éclipses. Ce petit ouvrage, simple compilation des notions les plus primitives, suffisait à la plupart des universités comme manuel d'astronomie. A Cracovie, il était prescrit pour les examens du baccalauréat [1]). Pour la maîtrise on exigeait en plus la theorica planetarum, d'après Gerhard de Sabbionetta, auteur du XIV-e siècle, dont le traité fourmillait d'erreurs et d'obscurités. Cependant il était partout admis, et à Cracovie le cours supérieur d'astronomie théorique le prit pour guide jusqu'à la fin du XV-e siècle.

A l'astronomie proprement dite étaient adjoints des cours sur le calendrier ecclésiastique, le Computus ecclesiasticus que le bachelier cracovien était tenu de connaître, et sur l'astrologie qui s'appuyant sur l'astronomie, venait en aide à la médecine. Le tetrabiblos de Ptolémée servait de base à cette discipline pour laquelle on se servait encore de quelques ouvrages arabes traduits en latin, et tout particulièrement des »Astronomiae iudiciariae praecepta« d'Alkabitius.

Le collegium jagellonien avait deux chaires pour les mathématiques et l'astronomie: la première et la plus ancienne était celle de Stobner où l'on enseignait Euclide, la perspective, l'arithmétique, la musique, la théorie des planètes, les tables alphonsines, l'algorithmus minutiarum [2]). Le statut de 1476 introduisit dans ce programme quelques modifications inspirées par le progrès: le collégial eut dès lors l'obligation d'annoncer les éclipses et d'indiquer les précautions à prendre pour détourner leur funeste influence [3]). De plus le Collegiatus Stobnerianus devait chaque année offrir à l'université un calendrier ou almanach. Ce calendrier au XV-e siècle était dans une singulière confusion, par suite de ce que l'année tropique était de 11

---

1) Voir Günther, Geschichte des matem. Unterrichts 184. Muczkowski, Liber promot. XIII.

2) Conclus. domus Maioris, 1449.

3) Cod. univ. Cracov. III, 47.

minutes et $^1/_5$ plus courte que l'année julienne (365 jours et $^1/_4$); et cependant l'on croyait que l'équinoxe du printemps devait nécessairement tomber le 21 mars, comme cela avait eu lieu lors du concile de Nicée. Ni les tentatives de Nicolas de Cuse, ni les délibérations du concile de Bâle, délibérations auxquelles prit part Thomas de Strzempin, ne parvinrent à corriger l'erreur. Elle ne faisait que grandir, cette erreur, et la mission du prébendier de Stobner consistait seulement à informer ses collègues des défectuosités obligatoires que tous les almanachs du XV-e siècle ne font que répéter d'année en année, en faisant suivre d'éclaircissements des bévues qui ne pouvaient être ni éclaircies, ni justifiées. Les calendriers cracoviens acquirent bientôt un grand renom; c'est même à Cracovie que fut, dit-on, imprimé le premier almanach, et à Vienne on vendait encore au XIX-e siècle un petit livre intitulé Krakauer Kalender [1]. La chaire de Stobner était donc un des ressorts importants de la vie universitaire à Cracovie, et malgré que l'exiguité de sa dotation n'encourageât guère le zèle des maîtres, elle n'en contribua pas moins dans une large mesure à la gloire de l'université et au développement de la science. Elle fut illustrée par plusieurs maîtres dont les noms figurent avec honneur dans les annales de la vieille institution.

La seconde chaire fut créée dans le milieu du XV-e siècle par Martin Król, ainsi que nous l'avons déjà dit: Stobner avait pourvu aux mathématiques et à l'astronomie; Martin Król voulut soutenir l'astrologie, la »närrisches Töchterlein« de l'astronomie qui malgré les égarements et les folies de cette fille dégénérée lui est néanmoins redevable de bien des découvertes. Le titulaire de la chaire de Martin Król devait expliquer le Quadripartitus et le Centiloquium de Ptolémée, quelques traités arabes, et enfin présenter tous les ans à l'université un iudicium, c'est-à-

[1]) Zeissberg, Polnische Geschichtsschreibung 404, 2.

dire des pronostics pour l'année suivante, sur les moissons, la température, la situation des pays, des régions et de chaque classe sociale. Le premier essai en ce genre fut publié par Martin Król lui-même: Judicium anni Domini 1451; dès lors ces iudicia furent régulièrement édités et des écrivains comme Jean de Glogau, Michel de Breslau, Nicolas de Szadek rendirent des oracles à qui mieux mieux. Dans ces prophéties les Juifs étaient tout particulièrement rendus responsables des plus épouvantables catastrophes que l'année prochaine recélât dans son cours. En outre ces iudicia donnèrent bientôt à Cracovie, un renom... de douteux aloi. Au commencement du XVI-e siècle l'université elle-même, soucieuse de relever la chaire de Król en péril, avouait que ces iudicia foisonnant de »contes bleus« courent à travers le monde et y compromettent la grande école[1]).

Mais quittons ces accessoires pour arriver à la vraie science. L'astronomie ne pouvait guère progresser au moyen âge, et cela pour plusieurs raisons. D'abord le manque d'observation, le dégoût même pour ces observations, c'est-à-dire pour la contemplation du ciel et de la terre. On avait des Canones astronomici, des tabulae, des théorica pour les plus exigeants, avec manière de s'en servir et toutes commodités désirables. Ces livres faisaient foi à tel point qu'on soutenait avec confiance qu'ils épargnaient la peine de regarder le ciel. L'astronome de ce temps voulait-il connaître l'heure du lever ou du coucher du soleil ou de la lune, savoir en quel point du ciel se trouve à un moment donné telle ou telle planète, prévoir une éclipse et sa durée, il aimait mieux le plus souvent faire ses calculs entre les quatre murs de sa cellule que d'étudier le firmament; il préférait »exercere in tugurio«, son astronomie, comme s'exprimait en frémissant Regiomontanus. On en arriva à une telle aberration que lorsque une éclipse

---

[1]) Cod. univ. Crac. IV, 93 (1524).

annoncée n'avait pas lieu, ou lorsque une éclipse imprévue venait surprendre les ignorants et les savants, ces derniers affirmaient gravement que quelque chose s'était dérangé dans le ciel, car les tables, les fameuses tables étaient incontestablement infaillibles. Et pourtant ces tables, et celles d'Alphonse, les plus estimées, et celles de Jean Linerius et celles de Blanchini étaient fausses par cela seul qu'elles étaient basées sur un système planétaire géocentrique, et puis parce que, même en admettant ce système, elles étaient mal dressées, inexactes par suite de grossières erreurs de calcul.

Faute d'observation, pendant tout le moyen âge l'astronomie ne fit que languir. Là, comme malheureusement en beaucoup de régions du domaine de l'esprit, la lettre tuait, paralysait le libre et rationnel essor. Pendant toute la première moitié du siècle nous ne voyons à citer que Pierre de Zwanow qui, vers 1434, se distingua par son activité dans la chaire de Stobner.

Vers le milieu du siècle la situation s'améliore. A Vienne surtout les mathématiques et l'astronomie jettent un certain éclat; c'est vers 1450 que Georges de Peuerbach y commence ses leçons que continue son disciple, Johannes Müller Regiomontanus, le plus grand mathématicien du siècle. L'influence de ces hautes personnalités se fît plus d'une fois sentir à Cracovie.

Nous avons vu que Martin Król de Zorawica avait eu des rapports avec Peuerbach qu'il avait connu à Padoue, en 1448, qu'il s'était adonné aux mêmes sciences, s'était signalé par des services analogues. Les travaux de Peuerbach en astronomie et en géométrie trouvent un écho dans ceux de Król qui, en bien des cas, s'inspire des leçons du maître viennois. Dans les oeuvres de Król nous voyons citer fort souvent la Magna Constructio de Ptolémée, l'Almageste arabe, le meilleur traité du savant grec, le code de l'astronomie hellénique. Et l'on sait que Peuerbach et Regiomontanus par leurs études sur l'Almageste furent

les grands propagateurs de la doctrine de Ptolémée dans le Nord [1]).

Comme Martin Król, un autre excellent astronome de cette époque fut physicus regius et lui succéda peut-être dans cette charge de cour. Nous nous sommes déjà occupé de Pierre Gaszowiec de Locmierz, professeur de médecine, personnage de marque dans la cité et à l'université. Nous allons dire quelques mots de l'astronome. Jean de Glogau, dans son Introductorium compendiosum (1506), parle des recherches astronomiques de Gaszowiec. Les mérites de ce dernier devaient donc être éminents puisqu'on les célébrait si longtemps après sa mort survenue avant 1474. Nous possédons une copie de ces observations datée de 1492/3 [2]): elles ont trait aux étoiles fixes, et sont au nombre de quinze. Gaszowiec les avait exécutées à l'aide d'un astrolabium qu'on s'était procuré depuis longtemps à Cracovie. Nous en sommes réduits aux hypothèses sur leur but. On écrivit beaucoup alors en Europe sur les motus octavae sphaerae, c'est-à-dire sur le mouvement apparent des étoiles fixes, conséquence directe de la précession. Ce phénomène découvert par Hipparque, avait plus tard attiré l'attention des Arabes; mais les lois en avaient été à peine esquissées. De fausses observations comblèrent la mesure des idées erronées qui sur ce sujet régnèrent pendant tout le moyen âge, jusqu'à Copernic. Les uns prétendaient que ce mouvement apparent de toutes les étoiles fixes avait continuellement lieu vers une même direction, de l'occident à l'orient, d'autres, comme les auteurs des tables d'Alphonse, que ce mouvement oscille d'abord pendant un certain temps, d'occident vers l'orient, puis, pendant une série de siècles, de l'orient à l'occident, et ainsi de suite, alternativement. Ce fut le grand débat astronomique du XV-e siècle. Comprendre que la dialectique n'avait rien à y voir et qu'on ne pouvait

---

[1]) Wolf, Geschichte der Astronomie (1877), p. 199.

[2]) Wisłocki, Catalogue des man. 2703, p. 272.

le résoudre que par l'observation seule, c'était s'élever au-dessus de ses contemporains, et c'est ce que fit Gaszowiec, ce que firent quelques rares savants. Après avoir découvert dans le ciel la place des étoiles fixes, Pierre compara le résultat de son observation avec les indications de l'Almageste de Ptolémée et des tables d'Alphonse. Ce fait témoigne hautement de l'esprit investigateur et critique du maître cracovien.

Mais le meilleur disciple et successeur de Król, décédé en 1460, fut Martin Bylica d'Olkusz[1]). Maître Martin s'était lié avec Peuerbach; son élève Bylica eut avec le fameux Regiomontanus des relations suivies, décisives sur sa carrière. Nous ne nous arrêterons pas à raconter en détail la vie de cet astronome; il la passe d'ailleurs en grande partie à l'étranger et ce n'est qu'incidemment qu'il exerce quelque action sur les destinées de la science à l'université de Cracovie. Il était originaire d'Olkusz, petite ville qui envoyait alors nombre d'élèves sur les bancs du collegium jagellonien; parmi eux se distinguèrent surtout les Bylica et les Biem. Martin Bylica s'inscrivit à l'université en 1452, devint bachelier en 1456, maître, en 1459. Le Liber promotionum, à l'occasion de ces inscriptions, fait suivre le nom du gradé d'éloges flatteurs et l'appelle »maximus astrologorum«. En 1459, il occupe passagèrement une chaire à Cracovie et fait un cours sur le Computus chirometralis. On le perd de vue pendant les deux ou trois années suivantes. »Après les tableaux du mouvement des planètes (sur le méridien de Cracovie) pour les années 1460 et 1461, les manuscrits conservés accusent une lacune de plusieurs années pendant lesquelles on ne trouve ni tableaux, ni iudicia. Il faut aller jusqu'en 1466 pour découvrir les tableaux pour 1467, dressés, non d'après les canons surannés d'Alphonse, mais, d'après ceux que venait

---

[1]) Voir à son sujet la monographie définitive que lui a consacrée M. Birkenmajer, Cracovie 1892.

de publier Jean Blanchini, professeur d'astronomie à Ferrare... Les tables de Blanchini, calculées sur le méridien de Ferrare, parvinrent pour la première fois à Cracovie en 1456« [1]).

Il est possible donc que Martin Bylica soit resté à Cracovie dans les années qui suivirent immédiatement 1459. Il ne tarda pas cependant à se mettre en route, à l'exemple de son maître Król, et ces voyages l'arrachèrent définitivement à son pays. C'est probablement à Padoue, en 1463, qu'il rencontra Regiomontanus. A partir de ce moment, ils se revirent souvent et en mainte circonstance. »Au mois d'août 1463, Bylica est conduit (conductus) à Bologne par les réformateurs de l'académie bolonaise pour y enseigner l'astronomie; c'est sans doute à Padoue qu'étaient venus le prendre les Bolonais qui volontiers tiraient de cette ville leurs médecins et leurs astrologues«. Bylica connut à ce moment quelques Hongrois de marque, entre autre ce Jean de Cesmicze, plus tard évêque de Fünfkirchen, et poète célèbre sous le nom de Jean Pannonius. Ces relations, comme nous le verrons, pesèrent d'un grand poids dans la destinée de Bylica. Après un court séjour à Bologne, Martin vient à Rome en 1464. Il y est à titre d'astrologue et de conclaviste d'un des cardinaux assemblés à la mort du pape Pie II. De récentes recherches [2]) ont dévoilé que ce prince de l'Eglise, avec lequel Bylica fut en excellents termes de 1463 à 1466 ou 1467 et qu'il appelle Dominus meus, était Pierre Barbo, pape sous le nom de Paul II, depuis 1464, et successeur de Pie II [3]). Ce prélat, souverain pontife plus tard, était

[1]) Birkenmajer l. c. p. 27/28.

[2]) M. Birkenmajer avait émis cette hypothèse (Martin Bylica, p. 33 et 122) dont il a trouvé plus tard la confirmation dans un opuscule astrologico-astronomique de Bylica sur la comète de 1468, manuscrit de la bibl. de Munich.

[3]) Ils se lièrent sans doute à Bologne où le futur pape était archidiacre de la cathédrale.

un astrologue passionné: par là s'explique la faveur dont jouissait auprès de lui Bylica, faveur qui plus tard s'affirma par le don de divers bénéfices ecclésiastiques. Cette science était alors prisée au plus haut point, si bien qu'elle conduisit Regiomontanus à un siège épiscopal.

Regiomontanus était aussi à Rome, en 1464, sous l'active protection du cardinal Bessarion qui, après une mission à Vienne en 1461—1463, de retour dans la Ville éternelle, passait, dit un humaniste, pour le »litterarum patronus, cui Apollo totum se concessit« [1]. Le jeune Callimaque chantait alors les jardins de Bessarion, et peut-être s'y rencontra-t-il avec des nationaux de ce pays qui devait devenir sa patrie d'adoption. L'amitié qui unissait Bylica et Regiomontanus nous est attestée par un petit ouvrage de ce dernier: Disputatio inter Viennensem et Cracoviensem super Cremonensia in planetarum theoricas deliramenta, dans lequel Bylica est sans aucun doute ce Cracoviensis, cet amicorum dulcissimus. Le dialogue se propose de démontrer la fausseté des théories planétaires répandues sous le nom de Gerhard de Crémone. Bylica est donc mêlé à une des premières attaques de Regiomontanus contre l'astronomie officielle.

Bientôt après la destinée appela les deux amis sur d'autres champs d'action, dans le Nord. Le roi de Hongrie, Mathias Corvin voyait avec peine que son pays n'avait pas d'université vraiment nationale, et que les essais tentés à Fünfkirchen et Bude n'avaient point réussi. En 1465, il fit les plus pressantes démarches auprès du Saint Siège pour faire cesser cette infériorité. Jean Vitez, dont nous avons parlé à propos de Grégoire de Sanok, et Janus Pannonius secondaient de toute leur énergie les desseins éclairés de leur souverain et créaient à leur cour des foyers de civilisation et de lumière. Accédant à ces sollicitations, le pape Paul II autorisa par un bref de 1465 l'érection

---

[1]) M. Fijałek, Eos (1897), p. 70.

d'un Studium hongrois à Presbourg, sous le nom d'Academia Istropolitana [1]). Il n'y avait plus qu'à trouver des maîtres. Corvinus et ses auxiliaires se mirent en campagne et en firent chercher en Italie. C'est alors que Bylica et Regiomontanus partirent pour la Hongrie. Ils y furent rejoints par l'humaniste et astrologue italien Martius Galeotti de Narni, jadis professeur de Pannonius à Ferrare, parfait courtisan, homme du monde et homme de savoir, favori des Muses et des princes [2]). Et sous l'impulsion de Corvin s'épanouit une magnifique renaissance qui se fit même ressentir plus d'une fois en Pologne, car entre les deux pays il y avait contact permanent, échange d'hommes et d'idées. Les savants affluèrent en Hongrie, attirés par de généreux Mécènes qui rivalisèrent de largesses autour de Corvin, et même loin du trône, comme, par exemple, les Turzo.

Bylica jusqu'à la fin de sa vie resta en Hongrie. Il y était retenu par des obligations, des dignités, surtout par l'affection du roi à la personne duquel il était attaché à titre d'astrologue et qu'il accompagnait dans ses voyages, dans ses expéditions militaires. L'académie de Presbourg ayant disparu en 1472, on en créa une autre à Bude en 1475, et Bylica fut un des membres les plus en vue de cette institution.

A la même époque, Regiomontanus qui séjourna en Hongrie jusqu'en 1471, y combattait les traditions routinières, ennemies du progrès, secondé vaillamment par Bylica. En 1467, les deux savants reçoivent l'hospitalité du primat Jean Vitez au château archiépiscopal de Gran. Là, de concert, ils composent des tables astronomiques, publiées à plusieurs reprises par la suite, sous le titre de tabulae directionum; c'est une sorte d'astronomie sphérique, un traité de résolution de divers triangles sphériques décrits sur la surface apparente de la voûte céleste par l'in-

---

[1]) Denifle, Die Universitäten des Mittelalters I, 422.
[2]) Fraknoi, Mathias Corvinus 295.

tersection de quelques grands cercles, comme l'équateur, l'écliptique, le plan d'horizon, la déclinaison, etc. Simultanément Regiomontanus démontrait les deliramenta des théories planétaires de Gerhard, écrivait son dialogue avec Bylica, soi-disant échangé à Rome en 1464. Les Novae theoricae de Georges Peuerbach avaient en Bylica et Regiomontanus d'indomptables champions.

Ces travaux, ces luttes de Bylica eurent leur répercussion à Cracovie que d'ailleurs le savant polonais n'oublia jamais. Des adversaires le lui rappelaient, des rivaux, aemuli et oblocutores, entre autres son disciple, magister Joannes Stercz qui, inscrit à l'université jagellonienne en 1458, succéda peut-être à Bylica dans les fonctions d'astrologue. Il nous a laissé quelques menus écrits sur certains phénomènes astronomiques, et des pronostics [1]. Il partageait son temps entre Cracovie et la Hongrie; il fit dans ce dernier pays plusieurs séjours et y soutint même, en 1467, en présence du roi Mathias et de savants professeurs, une dispute »concertationem astrologicam«, dans laquelle il fut battu par son illustre contradicteur.

Peu de temps après, malgré cette opposition, Bylica envoya »à la célèbre académie cracovienne« un manuscrit des tabulae directionum qu'il avait dressées avec Regiomontanus à Gran [2]. Ce n'était là que le prélude d'autres dons faits à la patrie par un fils fidèle et plein de sollicitude pour la grandeur de l'école nationale. Il ne tarda pas en effet à faire parvenir à Cracovie, à l'effet d'y supprimer les theoricae de Gerhard, les Novae theoricae de Georges Peuerbach, »magnifique manuscrit copié pour Jean Vitez, une des richesses de la bibliothèque jagellonienne (n. 599), vraie merveille de reliure, de calligraphie, ornée de superbes miniatures«. Grâce à Bylica, les théories de Gerhard, sapées avec acharnement par Regiomontanus,

---

[1] Birkenmajer, Martin Bylica, 39.

[2] Birkenmajer, Martin Bylica, 129. Manusc. de la bibliot. jagel. 596 et 597.

disparaissent en 1475; et la conservatrice université ne s'oppose pas à l'adoption des theoricae novae planetarum, à la place de l'ouvrage expulsé. Sur ce point Cracovie précédait plusieurs et non des moindres universités étrangères.

Après le départ de Regiomontanus, après la mort de Vitez en 1472, Bylica ne quitta point sa patrie adoptive, voyant chaque jour grandir son crédit auprès de son souverain, comblé de dignités et d'honneurs. Il composa alors plusieurs ouvrages astronomiques: il détermina entre autres, en 1474, la latitude géographique de beaucoup de villes hongroises; peut-être ces travaux étaient-ils exécutés en vue de la cartographie de la Hongrie, projetée par Corvin. Toujours aux côtés du roi, il assiste à Vienne à l'hommage rendu au vainqueur hongrois en 1485, par le corps universitaire humblement prosterné. Il survécut même à son puissant protecteur décédé en 1490. Nous citerons un fait des dernières années de Bylica, qui témoigne de son sincère attachement pour l'école cracovienne. Plus d'une fois il était venu en aide aux savants polonais par des envois de livres. Dans les Conclusiones de 1494 nous lisons que le 10 septembre les professeurs ont été convoqués »ad videnda instrumenta astronomica aenea missa ex Hungaria per mgrum Martinum de Ilkusch plebanum Budensem«. Il mourut probablement en 1494, car cette année-là affluent à l'université une foule de livres mathématiques, astronomiques et astrologiques que l'on n'y avait pas auparavant. On est donc autorisé à supposer que Bylica, par sa dernière volonté, les avait transmis à l'école jagellonienne A cette date aussi le studium s'enrichit des divers instruments astronomiques qui avaient appartenu à Bylica. Il est même permis de croire, d'après les Conclusiones, que ce savant lui-même les fit parvenir à Cracovie. C'étaient un globe céleste, le seul construit dans le monde chrétien, avant la fin du XV-e siècle, globe que nous possédons encore aujourd'hui; un torquetum en cuivre, forgé à Nüremberg en 1471—1472, de la main même de

Regiomontanus, enfin deux astrolabes. Ces précieux souvenirs attestent non seulement la générosité du donateur, mais encore ses sentiments de gratitude pour Cracovie, pour le pays natal abandonné, et la science astronomique dans cette ville leur est redevable de son essor. C'est par l'intermédiaire de Bylica que les théories scientifiques de Regiomontanus, le plus grand astronome mathématicien du temps, s'implantèrent à l'université et y furent enseignées.

C'est vers cette époque que l'école cracovienne s'acquit une éclatante renommée en astronomie. Gaszowiec, après Martin Król, s'était distingué dans cette science; il mourut vers 1474. Précisément cette même année parvenait à la maîtrise un jeune homme qui plus que personne, avant et après lui, devait faire fleurir l'astronomie à Cracovie. Adalbert de Brudzewo s'inscrivit à l'université en 1468, et termina en 1474 ses études à la faculté des artistes [1]. Il ne tarda pas à y déployer une activité qui porta au loin son nom et celui du collegium jagellonien. Comme ses émules en sciences exactes, ses prédécesseurs à Vienne, Peuerbach et Regiomontanus, Adalbert joignait à son entraînement pour les mathématiques et l'astronomie un goût fort vif pour l'humanisme naissant. Il n'est pas bien sûr qu'il ait fait des cours de belles-lettres, mais on sait que Celtes lui voua une affection profonde, eut pour ce maître une piété presque filiale, et cette particularité ne laisse pas d'être fort caractéristique. Il mettait dans ses cours la plus grande précision, la clarté la plus scrupuleuse au service de son vaste savoir, et les élèves savaient apprécier ces rares qualités pédagogiques [2]. Bien supérieur à son époque, il fut un précurseur, sans qu'il nous soit possible aujour-

---

[1]) Pour une biographie détaillée nous renvoyons à l'édition de M. Birkenmajer, Commentarii in theoricas Peurbachii (Cracoviae 1900) et à la préface de cette publication.

[2]) Voir le témoignage de Sommerfeld dans le Modus Epistolandi (Calimachus Hieronymo Aretino).

d'hui de juger de quel poids ses doctes leçons pesèrent sur son auditoire et surtout sur son meilleur disciple, Copernic, chez qui il éveilla peut-être des doutes sur le système du monde jusqu'alors accepté, et sema les germes des vérités futures. On a relevé à juste titre quelques-unes de ses remarques; le premier probablement il affirma que la révolution de la lune est ellipsoïde [1]); il enseignait aussi que cet astre présente toujours la même face à la terre, et appuyait cette assertion sur l'identité constante des taches qu'on y voit. Copernic s'inspira souvent de ses écrits et y puisa même des arguments, ce qui suffit pour placer Adalbert de Brudzewo au premier rang des savants de son époque.

A partir de 1476, il fait des cours de mathématiques et d'astronomie, en qualité de collegiatus minor, et, depuis 1483, comme collégial supérieur; il joint à ces matières des commentaires sur Aristote. Bachelier en théologie en 1490, il ne s'occupe plus dans ses leçons publiques que de déductions dialectiques sur Aristote [2]). Il est néanmoins probable qu'en dehors de son enseignement à l'université, il avait des élèves particuliers à qui il dispensait ses idées neuves. Ces lourdes occupations ne lui faisaient point négliger la plume: il étendit les tabulae directionum, envoyées de Hongrie par Martin Bylica (Cod. jag. 596); il écrivit encore des commentaires à la théorie des planètes de Peuerbach, imprimés à Milan en 1495, et plusieurs autres opuscules [3]).

Toutefois sa carrière universitaire prit fin en 1494. Sur le désir du cardinal Frédéric, le collegium accorda alors un congé d'un an à Brudzewski pour lui permettre d'entrer au service (ad serviendum) du grand-duc de Lithuanie, Alexandre. Il parut donc à la cour lithuanienne

---

[1]) Birkenmajer l. c. XV.

[2]) Voir entre autres Prowe, Nicolaus Copernicus I, 139.

[3]) La liste s'en trouve dans Birkenmajer XXXIX et suiv.

à titre de secrétaire. C'était, il n'en faut pas douter, une mission diplomatique et religieuse. Brudzewski, bachelier en théologie, fort estimé des princes à cause de sa science et de ses talents, semblait tout désigné pour une telle tâche. Nous avons déjà parlé de ce voyage. A ce moment la grave question de l'union des Eglises agitait tous les esprits, et le mariage du grand-duc avec une princesse orthodoxe était l'objet de pourparlers et de vives discussions. C'est probablement en ces conjonctures que Brudzewski écrivit le traité théologique Conciliator[1]) que l'on n'a point retrouvé jusqu'ici. Il éleva donc la voix dans ces débats importants, comme le fit plus tard au nom de l'université Jean d'Oświęcim, envoyé en Lithuanie après la mort d'Adalbert de Brudzewo. La mission de ce dernier ne dut pas être de longue durée, puisqu'il mourut en avril 1495.

Sa célébrité posthume grandit démesurément avec celle de son disciple qui accomplit la plus grande révolution dans la conception du monde. Copernic s'inscrivit en 1491 à l'université de Cracovie et vraisemblablement mit à profit les leçons du maître déjà presque universellement applaudi, Adalbert de Brudzewo. C'est à lui que Cracovie fut redevable du glorieux renom qu'il eut dès lors parmi les mathématiciens et les astronomes. Des témoignages locaux placent ces sciences au premier rang à l'université, et Hartmann Schedel écrivait dans sa chronique en 1493, au sujet de notre ville: astronomiae studium maxime viget. Nec in tota Germania... illo clarius reperitur. C'est attiré par cet éclat que Celtes vient à Cracovie, imité en cela par une foule d'étudiants de lointaines contrées, parmi lesquels nous ne citerons que Jean Aventinus et Jean Vierdung de Hassfurt; ce dernier séjourna longtemps à Cracovie, puis se distingua à Heidelberg, comme professeur de mathématiques.

Dans les dernières années du siècle se multiplièrent

---

[1]) Birkenmajer l. c. XLI.

à Cracovie les maîtres épris d'astronomie ou de sciences analogues: ce penchant était visiblement dans l'air et entraînait les intelligences en même temps que l'humanisme. Citons-en quelques-uns. Adalbert de Pniewy, maître en 1477, enseigna Aristote et, en outre, expliqua la sphère, les Tabulae eclipsium, les Theoricae Planetarum, jusqu'en 1497. Il mourut en 1504 [1]). Bernard de Biskupie, surnommé Episcopius, est le collègue du précédent jusqu'en 1503; il fait des cours sur Aristote, l'astronomie et l'astrologie. Il avait été recu bachelier en médecine vers 1492. Stanislas Bylica d'Olkusz, neveu de Martin, maître en 1484, travaille à la faculté des artistes jusqu'en 1499, où il prend place parmi les chanoines de la collégiale de S. Florian. Il succèda sans doute à Brudzewski dans la chaire Stobner, en 1490, et y continua les leçons de son prédécesseur. La bibliothèque jagellonienne possède de lui un manuscrit (n. 579) contenant des éphémérides cracoviennes, calculées pour l'année 1492 sur le méridien de Cracovie, autrement dit, un almanach composé pour l'université. A cette époque passait pour »astrologus summae experientiae« Léonard de Dobczyce, dit Vitreator, issu d'une famille où le savoir et le talent étaient, pour ainsi parler, héréditaires, et qui donna plusieurs professeurs au collegium [2]). Maître en 1489, il enseigna souvent jusqu'en 1507 les mathématiques et

[1]) Birkenmajer (Martin Bylica p. 114) se demande timidement si ce savant n'est pas l'Albertus de Polonia qui enseigna les mathématiques et l'astronomie à Bologne, de 1454 à 1456. Ces dates sont inadmissibles pour Albert de Pniewy. Remarquons pourtant, avec M. Birkenmajer, que beaucoup de Polonais s'occupèrent à Bologne de mathématiques et d'astronomie, dans la seconde moitié du XV-e siècle: Jacobus de Polonia (1469—70), Joannes de Bossis Polonus (1471—72), Joannes Polonis (1472—73), Joannes Polachus (1474—75), (c'est probablement toujours le même Jean), Georgius de Russia (1478—79), Nicolaus de Insulamarie Polonus (1479—80), Nicolaus de Leopoli (1480—82).

[2]) Nicolas de Szadek en parle dans le Judicium Astrologicum de 1525, dédié à Erasme, membre de cette famille et abbé de Mogila. Il cite les gloires de cette maison.

l'astronomie, et surtout l'astrologie. On le considérait aussi comme un mathematicus acutissimus [1]), et il se livra à des expériences personnelles, ce qui le met à part entre ses contemporains. Il faut enfin nommer un autre parent de Martin Bylica, son petit-neveu Martin Biem d'Olkusz, maître en 1491, qui vécut jusqu'en 1540. Il s'intéressait beaucoup à l'astronomie et à l'astrologie; et lorsque Léon X au concile de Latran prit en mains la réforme du calendrier et demanda le concours des universités, Biem fut chargé par l'école de Cracovie de répondre à l'appel du pontife. De là naquit sa Nova Calendarii Romani reformatio qui n'a encore été l'objet d'aucun travail critique [2]).

Nous venons de passer en revue les maîtres qui du haut de la chaire de Stobner et de Król, dispensaient leur savoir ou se consacraient aux problèmes astronomiques, tout en remplissant diverses fonctions. Ils étaient en général des collègues ou des disciples d'Adalbert de Brudzewo, supérieur à eux tous. Ils mêlent à leurs études la dialectique d'Aristote, et celles-là sont d'autant plus sérieuses que celle-ci ne les détourne pas du spectacle de la nature et ne les égare pas en de vaines spéculations scolastiques. Car il y en eut plusieurs parmi les astrologues de l'époque, qui mirent la scolastique au service de l'astronomie:

Tu non pensavi ch'io loico fossi!

---

[1]) Il eut des relations avec Ludolfus Ludolfi de Brunszwyczk, qui vint à l'université de Cracovie en 1485 et y fut le condisciple de Léonard. Ce Ludolf, nommé Borchtorp, était le fils d'un docteur en médecine de Padoue, originaire de Sickte, près de Brunswick. En envoyant son fils à Cracovie, ce médecin lui donna un astrolabe pour lui faciliter l'intelligence des cours. Cet instrument est encore conservé à Cracovie. Voir Birkenmajer, Martin Bylica. p. 101 et suiv. Le jeune Ludolf en 1491 fit des caractères russes pour Sweybold Fiol. Voir Acta Consul. ab a. 1484 p. 286.

[2]) Cod. Jag. n. 1853. Il en existe un second exemplaire dans les collections vaticanes.

pouvaient-ils répéter, après Dante. Pour eux Aristote était la suprême autorité, et ils essayaient de persuader à leurs élèves qu'en dehors d'Aristote et de ses commentateurs il n'y a ni vérité, ni sagesse. Celui qui s'arrachait à ce cercle vicieux de distinctions, de définitions et osait jeter un oeil hardi sur la nature, celui-là certes ne manquait pas de mérite; mais les érudits les plus considérés ne faisaient rien pour encourager ces recherches. Non seulement leurs travaux étaient infructueux, mais ils étaient nuisibles, car ils servaient d'appui au funeste système régnant, étouffaient toute tentative indépendante et heureusement audacieuse. Aussi la célébrité dont ils jouissaient fut-elle de peu de durée: la postérité refusa de sanctionner le jugement trop élogieux des contemporains. C'est Jean de Glogau et Michel de Breslau que nous avons ici en vue.

Tous les deux se distinguèrent par leurs ouvrages dialectiques et scolastiques. Jean de Glogau qui, de 1468 à 1507, professa à l'école de Cracovie, est le type du savant encyclopédique médiéval. Sans compter la dialectique, il s'occupait de physionomique, suivant les auteurs grecs et arabes [1]), et prétendait, d'après la conformation extérieure du corps determiner le caractère: dans des notes au de anima de Jean Versor (Crac. 1505), il soulève des questions de craniologie, expliquant la substance et la destination des cellules cérébrales [2]). Mais c'est l'astronomie ou plutôt l'astrologie qui donna lieu à ses plus nombreux écrits; une foule de ses manuscrits restèrent manuscrits; d'autres furent imprimés; tous ont trait à l'astrologie, ou

---

[1]) Wiszniewski. Hist. lit. III, 263. Phisionomia hinc inde ex illustribus scriptoribus recollecta. Crac. 1518. Agricola la publia et la dédia aux Italiens de Bone Sforza.

[2]) Wiszniewski III. 266 et suiv. Mélanchthon dans son ouvrage de anima s'occupe aussi de ces problèmes. C'était une tradition du moyen âge. Voir Grohmann. Annalen der Universität zu Wittenberg 1801) 1, 186.

du moins à ses applications pratiques, aux calendriers et aux pronostics. De même qu'en dialectique, Jean de Glogau voulut jouer le rôle de médiateur éclectique entre les diverses écoles astrologiques. L'ancienne et la nouvelle se querellaient à propos de la rectificatio nativitatum: fallait-il l'établir d'après le Quadripartitus de Ptolémée, livre consacré par la voix des siècles, ou bien d'après les principes d'un Hermès naguère découvert, et de son principal protagoniste, Abraham ibn Esdras [1])? Glogowita, prenant un moyen terme, essaya de concilier les deux camps [2]). Pour répondre aux besoins des élèves il écrivit des manuels, in communem studentium utilitatem; il fit un Introductorium... in tractatum sphere materialis Joh. de Sacrobusto (Crac. 1506), où, entre autres, il parle d'une des colonnes d'Hercule encore debout, à ce qu'on assure; à l'appui de cette affirmation... risquée il cite Virgile, Ovide et Boccaccio. Son introductorium astronomie (Crac. 1514) n'est qu'un ouvrage astrologique [3]); le computus chirometralis, publié en 1507, traite du cycle solaire,des fêtes mobiles, des ides et calendes. Nous avons encore de lui des almanachs, par exemple, un Calendarium Cracov. pro anno D-ni 1500.

Grandeur vraiment éphémère, sans aucune signification pour la science, il savait tout ce que l'on pouvait apprendre alors: ce fut son seul mérite; mais il ne s'éleva jamais au-dessus de cet horizon étroit, au-dessus de la tradition d'un passé caduc dont les conquêtes allaient s'évanouir comme bulles de savon sous le verbe de celui qui, peut-être en sceptique, écoutait alors sur les

---

[1]) Birkenmajer, Martin Bylica 144.

[2]) Manuscrit de la bib. Ossoliński 764 et Introductorium in scientiam nativitatum.

[3]) Weidler, Historia astronomiae p. 336: auctor non tam usum ephemeridum in astronomia quam in thematibus astrologicis condendis docet. Dans ce même genre le Tractatus... in Iudiciis astrorum. Voir Wiszniewski IV, 164 et plusieurs autres travaux secondaires.

bancs universitaires la spécieuse argumentation de Glogowita. C'est le même esprit qui animait Michel de Breslau; non sans valeur dans d'autres domaines, à la faculté des artistes il fit souvent jusqu'en 1512 des cours d'astronomie et d'astrologie. Son ouvrage Introductorium Astronomie... elucidans Almanach (Crac. 1506) est plutôt de l'astrologie que de la science [1]; il y parle de la nature et de l'influence des astres sur la terre et les hommes. C'était un des coryphées de la servitude scolastique en pédagogie. Cependant c'est Jean de Glogau qui en astrologie était partout considéré comme le plus docte oracle — maximus sagax vir in omni scientia, proclame un contemporain [2].

Pendant tout le moyen âge fleurit l'astrologie, reléguant au second plan l'astronomie, dont elle faussait les conceptions, dont elle troublait les recherches. Cette fille insensée de l'astronomie, comme l'appellait Kepler, domina souverainement tous les esprits. Son origine se perd dans la nuit des temps. Des Chaldéens elle passe aux Grecs, puis aux Arabes, enfin de ces derniers elle se répand parmi tous les peuples. Elle n'était pas, cette astrologie, sans avoir quelque base légitime; n'a-t-elle pas ressuscité de nos jours, sous une forme plus rationnelle, dans l'étude de l'action de la lune et des tâches solaires sur certains phénomènes terrestres. Mais au moyen âge elle était avant tout judiciaire et prétendait tirer de l'interrogation des astres des réponses sur les événements, d'après le signe sous lequel on naissait conjecturer une nativitas, prononcer l'horoscope d'un homme [3], en un mot dévoiler l'avenir tout entier à tous les peuples et à tous les individus. Aussi les plus belles intelligences ne dédaignaient-elles pas de s'y intéresser; et c'est à juste titre qu'on a relevé les services qu'elle rendit à la science, malgré ses

[1]) Weidler. l. c. 340, astronomica argumenta hic frustra quis requirat.

[2]) Script. rerum polon. II. 340.

[3]) Rudolf Wolf, Geschichte der Astronomie (1877) p. 23.

égarements. Que d'observations, que de calculs n'auraient jamais été faits, si l'astrologie ne les avaient pas rendus possibles[1]! A travers les fautes et les divagations on servait le vrai; de même que l'alchimie n'a pas peu contribué aux progrès de la chimie. Au XV-e siècle l'astrologie eut une période de puissante activité. «La domination exclusive des quatre livres de Ptolémée cesse, et les inévitables Electiones, judicia et horoscopes sont composés d'après de nombreux ouvrages qu'on venait à peine de découvrir»[2]. Pour prédire l'avenir on se servait de tables astronomiques; mais lorsque ces judicia et ces pronostics eurent souvent déçu la crédulité des gens, on commença à suspecter l'exactitude de ces tables, à en demander la correction. C'était donc rendre service à la science; cette seule considération suffit pour qu'on ne jette pas impitoyablement la pierre à l'astrologie.

L'astrologie et les présages dès longtemps s'étaient acclimatés en Pologne; on prophétisait à la cour d'Hedvige et de Jagellon: on prophétisait à celle de Casimir Jagellon[3]. Ce penchant ne fit que s'accroître à la fin du siècle; l'humanisme le protégeait, et les partisans des nouvelles doctrines, souvent épris d'une philosophie mystique, se plongeaient avec passion dans des spéculations sur les liens mystérieux rattachant le microcosmos au macrocosmos[4], s'inclinaient devant les sept puissances du genre humain et forçaient ces astres à rendre les plus optimistes oracles en faveur des grands de ce monde, leurs protecteurs.

---

[1]) Wolf, l. c. 71. Günther. Geschichte des mathem. Unterrichts p. 189—90.

[2]) Birkenmajer, Martin Bylica 42.

[3]) Birkenmajer. Les tables cracoviennes des syzygies (1891) p. 16. Id. Martin Bylica p. 116; Wiszniewski, Hist. lit. IV. 153. Sur Ladislas le Varnésien couraient en Pologne et à l'étranger une foule de prédictions. Voir M. Fijalek, Jacques de Paradis p. 208.

[4]) Voir Bezold, Konrad Celtis dans la Historische Zeitschrift 49, (1883) p. 202.

Les pratiques astrologiques eurent à Cracovie un centre prépondérant; là se multiplièrent les judicia, les almanachs, les pronostics. Il est certain qu'on s'adressa souvent aux savants cracoviens pour en obtenir des conseils et des lumières d'une valeur fort relative. Antonio Bonfini d'Ascoli, historiographe de la Hongrie, ne parle-t-il pas des coniectores et astrologi fourmillant à Cracovie, quibus referta Cracovia est [1]); et l'université ne se targuait-elle pas avec orgueil de ce que l'astrologie avait porté son nom »apud exteras remotissimasque nationes« [2]). Cela était écrit en 1524; peu de temps auparavant, en 1522, Mathias de Miechow avait fait une fondation en faveur de la collégiature astrologique de Martin Król, jusque là trop déshéritée, malgré qu'elle fût le principal organe de l'astronomie et, en même temps, de cette science dégénérée faisant alors tant de bruit en Europe. Miechowita partageait les opinions de son temps et de sa génération; il ne se distinguait ni en mal, ni en bien de son entourage. Le XVI-e siècle lui-même d'ailleurs ne parvint pas à se libérer de ces superstitions et de ces puérilités; ce ne fut qu'au XVII-e que les astres perdirent leur démoniaque pouvoir.

Avec cette démonologie stellaire, il y en avait une autre qui marchait de pair: la croyance au merveilleux, à la possibilité pour l'homme de faire des miracles, des incantations, de fréquenter les esprits, de ressusciter les morts. L'époque où l'on prédisait l'avenir et où l'on croyait à ces fallacieuses prophéties, devait être tout particulièrement favorable à ces sortilèges. Toutefois le néoplatonisme restauré par les humanistes ne faisait usage que des pratiques et manoeuvres démoniaques, transmises par le moyen âge [3]).

C'est ainsi que l'alchimie fut cultivée avec ardeur au XV-e siècle et, plus tard, donna naissance à une

[1]) Dec. V. lib. II, p. 715, an. 1491.
[2]) Cod. univ. IV. 93.
[3]) Voir Bezold l. c. 205.

riche littérature. On s'en occupait beaucoup, dit Dlugosz, chez les Dominicains de Cracovie, et c'est même en cherchant à faire de l'or que des frères mirent le feu au couvent d'où l'incendie se propagea au quartier voisin qu'il détruisit (1462)[1]; on rapporte aussi qu'un religieux de cet ordre, Vincent Koffski ou Kowski, mort à Dantzig en 1488, s'était rendu fameux par un traité d'alchimie[2].

La chiromancie, divination du caractère de l'homme et prédiction de sa destinée future d'après les lignes de la main, avait aussi ses fervents adeptes. Au XVI-e siècle, le médecin et philosophe italien Jérôme Cardanus en codifia les préceptes; mais avant lui une foule de savants et de particuliers s'y étaient appliqués. Jean de Glogau, un des luminaires de l'université jagellonienne, avait consacré tout un traité spécial à cet art: Recollectio chiromancie in florigera Cracov. Universitate[3]). On l'exerçait même au studium; et la preuve c'est qu'en 1505, deux élèves, le bachelier Melchior et Marc de Dantzig, furent condamnés à une amende par le tribunal rectoral »ob exercicium chiromancie«[4]).

Les nécromanciens ou nigromanciens étaient plutôt des sorciers, car ils prétendaient évoquer les esprits, et employaient mille sortilèges dans leurs procédés. Ils étaient excessivement nombreux; à Cracovie, en 1505, deux bacheliers, Petrus de Monte nivis, du diocèse de Cologne, et Gaspard de Gdana, au diocèse de Cracovie, comparaissent devant le recteur, sous l'accusation d'avoir été surpris »in certis actibus nigromanticis«[5]). Nous avons ici un témoignage de ces fréquentes pratiques magiques, soi-

---

[1]) Dlugosz. Hist. V. 342: alchimiae opera certis fratribus laborantibus.

[2]) Wiszniewski. Hist. lit. IV. 133.

[3]) Malheureusement inconnu. Wiszniewski en parle dans l'Histoire de la littérature III. 271.

[4]) Acta Rect. n. 2052.

[5]) Acta Rect. n. 1988.

gneusement cachées aux yeux des contemporains, à plus forte raison à ceux de la postérité. De l'évocation des esprits à celle du diable, il n'y avait qu'un pas qui fut souvent franchi. Aussi les compromis et contrats avec satan sont-ils alors très fréquents. Les récits abondent de ces pactes conclus avec le malin, de ces entreprises avec son aide. Le magicien Faust est resté le type légendaire de ces nécromanciens; il naquit vers 1480, à ce qu'on prétend, à Sondvedel ou Salzwedel près de Magdebourg. Il se nommait lui-même fons necromanticorum, et effectivement savait tous les secrets de la sorcellerie. Il serait difficile de démontrer qu'il séjourna à Cracovie, quoique par la suite on l'ait souvent prétendu, quoiqu'on invoque son autorité à l'appui des leçons de magie publiquement professées au collegium. Mélanchthon raconte ce qui suit: hic cum esset scholasticus Cracoviensis, ibi magiam didicerat, sicut ibi olim fuit magnus usus et ibidem fuerunt publicae eiusdem artis professiones. Camerarius et Lercheimer répètent la même assertion [1]). Nous savons d'autre part et avec certitude que Faust passa quelque temps à Heidelberg et à Erfurt; son séjour à Cracovie, que ne confirme aucun document, ne serait-il qu'une légende, il n'en constitue pas moins pour l'école jagellonienne un témoignage cultural de haute importance. Si réellement Faust fut originaire de Salzwedel, il est fort curieux de constater que, du vivant même de ce mage, cette petite localité, si éloignée de la Pologne, envoya à l'université plusieurs étudiants; en 1487 le registre matricule signale un certain Herman de Zoldwedel, qui devient bachelier en 1489. Cette même année un Hynyngus de Zoltwedyl passe aussi bachelier. En 1493, deux élèves du même endroit, Hermann et Théodoric s'incrivent à Cracovie. Il est donc fort admissible que Faust, lui aussi, ait vécu dans

[1]) Voir Housse (Luxembourg 1862). Die Faustsage und der hist. Faust et Georges Witkowski: Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft. N. F. I. (1897) p. 346, 347, 350.

nos murs, afin d'y apprendre quelques-unes des jongleries par quoi il se rendit si célèbre dans le monde. Plus tard il vécut loin de la Vistule; mais à sa place y germa et grandit la figure de Twardowski, revêtue de toutes les élucubrations de l'imagination populaire qui s'est évertuée à broder ses plus étranges fantaisies sur l'image de ce sorcier fameux aux confins des deux siècles[1]).

Tel fut le cours de la pensée humaine à l'université jagellonienne au crépuscule du moyen âge et à l'aurore des temps modernes, ballotée entre les énigmes d'une théologie malade d'excès de maturité et les dieux de l'Olympe, entre les hauteurs des cieux et le roi des enfers. Il fallait espérer que ces tâtonnements, ces détours et ces hésitations conduiraient enfin dans le droit chemin. On se mit à le chercher dans les paroles du Christ dont l'interprétation souleva bientôt une terrible collision d'âmes et de consciences; les oppositions s'accusèrent; le monde chrétien se divisa en deux camps dont l'un jeta le gant au passé et s'attribua la capacité et le pouvoir d'expliquer et de traduire la vérité, tandis que l'autre s'affermissant sur la tradition, voulut en rejeter les fruits dégénérés, se retrouver lui-même, et par là retrouver et vivifier la foi transmise par la révélation et cette tradition. La lutte s'enflamma, déchira tout l'Occident de l'Europe, créa deux mondes d'aspirations et de civilisation différentes, et l'unité fut à jamais perdue; aux mille causes de division sur la terre venait s'ajouter un antagonisme remuant l'homme dans ses plus intimes profondeurs, mettant en jeu l'essence même de son être. A partir de cette scission était fini le rôle de l'université médiévale, qui vraiment de fait et de nom fut un studium universale.

---

[1]) Il n'existe pas de monographie au sujet des rapports entre ces deux personnalités.

Ajoutons un mot en épilogue à ce chapitre. Nous avons exposé les travaux du collegium cracovien en astronomie, ainsi que dans les sciences s'y rattachant. Ils eurent des lacunes sautant aux yeux et découlant de fausses prémisses, de fausses conceptions. Néanmoins le rang qu'occupa notre école dans la science de son temps fut des plus éminents; elle s'acquit un large renom au dehors, s'attira des disciples et produisit des maîtres. Adalbert de Brudzewo tient une place glorieuse dans l'histoire du développement de la pensée humaine et de son essor vers le progrès scientifique. De Cracovie sortirent des savants qui se firent un beau nom à l'étranger. Rappelons seulement Jean Vierdung de Hassfurt qui, après avoir fait ses études à Cracovie, illustra Heidelberg par son savoir [1]; Etienne Rosslin ou Rosinus qui, probablement en 1496, devint maître à Cracovie [2], puis, en 1501, se fixa à Vienne où il s'acquit une réputation de mathématicien et d'astronome [3]. D'autres universités encore eurent des professeurs formés à Cracovie. Mais par dessus tous ces noms éclate celui du savant qui changea le cours des mondes, révolutionna le ciel et la terre, le nom qui rayonne dans le registre de la vieille institution et en est la gloire éternelle, le nom devant lequel pâlissent ceux de tous les autres maîtres ou disciples: Nicolaus Nicolai de Thuronia.

[1] Dans le reg. matricule est inscrit en 1484, un Joh. Johannis de Hasworth; le même est bachelier en 1486 (Lib. promot. p. 97). Il s'agit sans doute ici de Vierdung.

[2] Stephanus de Augusta. Liber Promot. p. 121.

[3] Voir Aschbach, Geschichte der Wiener Universität II, 348; Günther, Geschichte des mathem. Unterrichts 254. Voir aussi la récente publication de Bauch, Die deutschen Scholaren in Krakau.

LIVRE QUATRIEME.

Vie des écoliers et des maîtres.
Contribution à l'étude de l'organisation de l'université.

I.

Les élèves de l'université, leur condition et leur origine.

Age des étudiants. — Droits d'inscriptions. — Limitation. — Depositio beaniae. — Origine des étudiants. — La jeunesse conventuelle à l'université et surtout les Cisterciens et les Dominicains. — Silésiens et Prussiens. — Hongrois.

A plusieurs reprises nous avons parlé de l'affluence des élèves au nouveau collège du roi Jagellon, de ce flot coulant de sources diverses vers Cracovie, et ne faisant que s'accroître, à de petites oscillations près, pendant tout le cours du XV-e siècle. Au moyen âge, il était le plus souvent fort jeune, le nouvel écolier, et presque sans préparation aucune, car la faculté des artistes avait précisément pour but de lui apprendre ce qu'on enseigne dans les gymnases de nos jours. Comme minimum d'âge permettant l'inscription, on avait généralement adopté quatorze ans; le statut de Heidelberg de 1464 est explicite là-dessus. La plupart donc des inscrits comptaient de 14 à 16 ans. A cet âge-là on ne pouvait guère admettre chez ces adolescents une préparation sérieuse; mais il fallait qu'ils eussent préalablement quelque connaisance du latin, car tous les cours de l'université avaient lieu en cette langue; cependant, cela n'est pas douteux, les exceptions étaient fort nom-

breuses. L'accès à l'université était bien plus large qu'aujourd'hui; on y recevait parfois des jeunes gens sans préparation suffisante, ne sachant même pas lire[1]). Des leçons privées devaient alors effacer cette criante ignorance.

A l'université entraient des enfants de toutes les classes, depuis les fils des princes et des magnats jusqu'à ceux des pauvres bourgeois des villes, et même des paysans. Les indigents étaient en grande majorité, ainsi qu'en témoignent les inscriptions. L'écolier qui s'immatriculait devait verser une certaine rétribution à l'université; elle s'élevait à huit gros; et à côté du nom de celui qui s'en était acquitté entièrement, on mettait: solvit totum. Il arrivait quelquefois que les riches offraient des suppléments de rétribution, par exemple un double droit d'inscription, ce qui était considéré comme insigne »liberalitas«. Il y avait encore des dons en nature, comme des tonneaux de vin, barilia malmatici. Mais ces largesses étaient tout à fait exceptionnelles; le plus fréquemment au contraire la totalité de la somme exigée n'était pas payée. Presque tous les élèves n'en donnaient qu'une partie, depuis un demi-gros jusqu'à six; d'autres promettaient de s'acquitter plus tard (promisit dare); d'autres enfin, les »pauperes«, profitaient des exemptions qui leur étaient accordées. L'université les inscrivait gratis pro Deo, ou bien propter Deum.

Le nouveau venu avait besoin de conseils, d'appui, d'indications pour entrer dans la vie scolaire. Cet appui, il le cherchait parmi ses maîtres ou ses camarades, et organisait son existence d'après son entourage. L'université elle-même d'ailleurs traçait la voie à l'écolier en lui ordonnant de choisir, aussitôt après son inscription, un professeur qui voulût bien s'occuper de lui, de ses études, de ses progrès. Cet acte s'appelait »limitation« — se magistris limitare[2]). Le maître ainsi adopté devait introduire

---

[1]) Voir Bezold, Histor. Zeitschrift. N. F. 44, 8. p. 466.

[2]) Muczkowski, Liber promot. XXXIX.

aux cours »suos limitantes«, diriger leurs premiers pas, choisir les leçons à suivre[1]. Mais l'étudiant était soumis à de rudes épreuves par ses condisciples du même âge et de la même condition. Il était en effet considéré tout d'abord comme un être inférieur, indigne de prendre place en la compagnie des anciens. Avant de l'y recevoir, il était soumis à certaines formalités et épreuves qui, selon l'époque et les dispositions de la jeunesse, revêtaient une forme plus ou moins pénible, se faisaient plus ou moins durement sentir au jeune inexpérimenté. On l'appelait bejaunus, très probablement en français bec jaune, c'est-à-dire poussin. On chantait en son honneur le vers acrostiche:

Beanus est animal, nesciens vitam studiosorum,

on lui attribuait des »mores agrestes«, une bestialité innée qu'il fallait déraciner avant de l'admettre sur le pied de camaraderie[2]. Cette depositio beaniae avait lieu de diverses manières; souvent, et surtout en Allemagne, le symbole dégénérait en une cérémonie brutale et grossière, où l'on torturait le malheureux et où l'on le dépouillait même de son argent; les autorités universitaires durent mainte fois défendre ces violentes brimades.

Ces dépositions s'acclimatèrent aussi à Cracovie et y prirent des formes variées. Quelquefois les anciens étudiants, »revêtus de costumes burlesques«, allaient hors de la ville à la rencontre des jeunes gens se rendant à l'université; ils les attaquaient, les battaient et les entraînaient dans des auberges (officinae cauponum) où ils se faisaient régaler copieusement. Les bourses, les maisons mêmes des maîtres étaient parfois le théâtre de ces amusements cruels, si préjudiciables aux débutants. Ce sont

---

1) Loc. cit. p. LIV.

2) Voir à ce sujet Rashdall. The universities of Europe II, 2, 628 et Winter, La vie dans les écoles supérieures à Prague (Prague 1899) p. 218.

les »conclusiones« prises en 1511, sous le rectorat d'Adam de Bochyn qui nous apprennent tous ces détails. Les abus dépassaient sans doute toute mesure puisque l'université déplore que ces »enormitates« éloignent les élèves de Cracovie, et les interdit catégoriquement. L'argent qu'on y dépense sera bien mieux employé à acheter des livres ou autres choses nécessaires [1]).

En s'inscrivant, au XV-e siècle, à Cracovie, l'écolier tombait dans un milieu assez hétérogène et dans une société fort mêlée. Opinions, croyances, langues se confondaient et se heurtaient à chaque pas; une seule chose reliait ces éléments disparates, la religion, l'Eglise et le latin, organe général de la science. Nous avons vu quel rôle élevé joua en Orient l'université de Cracovie, quel flambeau civilisateur elle y fut. Nous avons aussi dit que des bords du Rhin, de la Suisse, des frontières septentrionales de l'Allemagne, de la lointaine Scandinavie, de l'Italie même y accouraient des disciples. Les guerres religieuses, les mouvements nationaux particularistes firent pâlir au commencement du XV-e siècle la splendeur de l'école de Prague, et celle de Cracovie hérita de la mission de sa rivale déchue.

Les pays polonais contribuent diversement au succès de leur grand collegium; à côté des élèves de Cracovie et de la Petite Pologne, le contingent de la Grande Pologne est tout à fait important; et ce ne sont pas seulement les grandes villes comme Posen qui fournissent des inscrits, mais encore des bourgades comme Kosten. Par contre, la Mazovie a beaucoup moins de représentants; elle n'a de nombreux élèves que par intermittence; en 1474, par exemple, vingt étudiants de Varsovie s'inscrivent ensemble [2]).

---

[1]) Voir Conclus. univ. 1511, en outre Muczkowski, Habitations et coûtumes des étudiants cracoviens (1842) p. 88.

[2]) Il ne serait pas oiseux d'étudier les causes de ces afflux

La jeunesse monacale se pressa aussi en foule au pied des chaires de l'université de Cracovie, pendant tout le XV-e siècle. »La création des universités releva considérablement le niveau intellectuel dans les couvents«[1]. Notre collegium accueillit beaucoup de Prémontrés, des religieux du St. Sépulcre de Miechów en plus grand nombre encore; les Bénédictins de Tyniec ont six de leurs frères inscrits en 1403. Les Carmes apparaissent aussi la même année, et par la suite, quelquefois même en fort contingent, comme en 1466 et 1483, ne cessent de fréquenter le studium; les Franciscains se sentaient attirés par la communauté des principes et du but; ne se proposaient-ils pas, eux aussi, de christianiser, de civiliser l'Orient, oeuvre pour laquelle le collegium jagellonien avait été institué. Mais ce furent les Cisterciens qui, dans cette période, fournirent le plus d'élèves. »Au moment où le chapitre général de l'ordre de Citeaux décida de réformer tous ses monastères en Allemagne et dans les pays slaves voisins, le roi Jagellon, fondateur de l'université cracovienne, obtint de la bienveillance pontificale du pape Boniface IX, en 1401, un privilège en vertu duquel tous les Cisterciens polonais, sous peine d'excommunication, étaient tenus de prendre leurs grades en théologie au studium de Cracovie, et non ailleurs«[2]. Bientôt cette mesure reçut encore de l'extension. Sous l'administration de l'abbé Jean Stechir, qui accompagna son parent Nicolas Tromba au concile de Constance, et par ses instances jointes à celles des professeurs de l'université, Jean, général de l'Ordre, promulgua en 1417 une ordonnance aux termes de laquelle »tous les écoliers cisterciens des provinces polonaises et de celles de Gran, Prague, Magdebourg, Riga et du diocèse de Kamin en Poméranie seront tenus de faire leur éduca-

subits, non moins que la classification par provinces du régistre matricule.

[1]) M. Fijałek. Jacques de Paradis (1900) p. 15.

[2]) M. Fijałek. l. c. 15.

tion théologique exclusivement à l'académie de Cracovie, ou, selon l'antique usage, à celle de Paris, ainsi que le prescrivaient les anciens statuts de l'Ordre«. Le premier privilège avait sans doute été sollicité à la demande du Cistercien Jean Sczekna, un des plus zélés ouvriers de la création de l'université, où il fut professeur de théologie aussitôt après l'inauguration des cours. La seconde disposition fut déterminée par le manque d'instruction des Cisterciens, manque qui se fit sentir tout particulièrement à Constance où l'Ordre ne joua qu'un rôle effacé dans la grande assemblée; de plus, c'était une arme qu'on forgeait contre le danger hussite et l'université de Prague.

Les envoyés polonais au concile, de retour au pays, y reçurent une belle récompense de leurs efforts, et cette récompense s'étendit aussi aux Cisterciens. En 1417, le roi Jagellon avait promis au général de cet ordre de bâtir à Cracovie un collegium pour la jeunesse conventuelle. Or, en décembre de l'année suivante, Jagellon octroya à son université et en même temps à l'abbé de Mogiła le patronat sur l'église Sainte-Anne. Désormais le sort des étudiants cisterciens fut assuré par ce bénéfice; car la fondation du collegium projeté n'ayant pu être menée à bonne fin, la cure de Sainte-Anne fut désignée pour servir d'asile aux jeunes gens de l'ordre qui, pendant de longues années, y résidèrent. Malgré toutes ces mesures comminatoires, malgré ces facilités, l'affluence des Cisterciens à Cracovie resta assez faible, et les couvents en dehors du Royaume s'en détournèrent même complètement. En 1420 seulement, sous la première impression des ordonnances et des rescrits, nous voyons jusqu'à dix Cisterciens inscrits dans le registre: mais ce chiffre ne se maintient pas et quelques noms à peine par la suite attestent la continuité du lien formé avec Cracovie[1].

---

[1]) Voir à ce sujet M. Fijałek, l. c. p. 21. suiv.

Mogiła cependant comptait toujours au studium un certain nombre d'élèves; ce monastère était d'ailleurs tout près de la ville, et l'abbé était un des conservateurs de l'université; il n'est donc pas étonnant qu'il y ait eu des relations constantes entre le couvent et l'école. Mais pour les autres, rien ne put secouer leur apathie. En 1520[1]) Sigismond le Vieux écrivait à Erasme Ciołek que les Cisterciens ont obtenu du Saint Siège la prescription d'envoyer leurs jeunes clercs à Leipzig. Le souverain se plaint de voir les religieux du pays déserter l'école cracovienne. Cette opposition, cette négligence n'étaient pas sans motifs: le collegium particulier promis n'avait pas encore été construit, malgré les objurgations réitérées des chapitres généraux, en 1469, 1486 et 1499[2]). — Une seule modification avait été introduite tout à la fin du XV-e siècle: les jeunes moines logés à la cure de Sainte-Anne furent transportés à la bourse de Jérusalem, et une aile de ce bâtiment fut assignée à leur usage[3]).

Si l'on avait espéré à la première heure de l'université que cet ordre contribuerait dans de larges proportions à son développement et à ses progrès, on fut cruellement déçu. Il lui donna cependant un des plus éminents théologiens du siècle, Jacques de Paradis, et ce nom le rattache honorablement au studium jagellonien.

Il était permis de penser que, plus que les Cisterciens encore, les Dominicains tiendraient une place prépondérante au collegium. Au moyen âge cet ordre n'était-il pas le plus instruit, ne considérait-il pas l'étude comme une des conditions de son existence? Les universités elles-mêmes ne dédaignèrent pas de lui emprunter souvent des maîtres et des méthodes[4]), restèrent en contact étroit

---

[1]) Acta Tomiciana. V. 321.

[2]) Collections des diplômes de l'abbaye de Mogiła 104/105.

[3]) C'est ce que confirme l'université dans les Conclusiones du 12 Octobre 1488.

[4]) Voir Schwab. Johannes Gerson, p. 65.

avec lui, en échange continuel d'hommes, de pensées, de prières et de mérites. Un des premiers actes de l'université récemment créée à Paris fut une adresse aux religieux de Saint Dominique qui venaient de s'établir dans cette capitale (1221). Les maîtres demandent d'avoir part, en qualité de frères, aux bénédictions que s'attire l'Ordre, et d'être ensevelis à l'église du monastère. Pour les mêmes raisons fut conclue, en 1383, l'union ou colligation entre l'université de Prague et les Dominicains. En vertu de cet accord, les membres de l'université participent aux grâces accordées aux religieux, et ceux-ci s'engagent à prier pour les maîtres. Il est en outre permis, recommandé même aux Dominicains de faire leurs études et de conquérir leurs grades à l'université[1]). Quelque chose d'analogue eut lieu à Cracovie en 1450: les Dominicains firent alliance avec l'université par incorporation[2]). A cette date Benoît Hesse était recteur, Jacques de Bydgoszcz, prieur du monastère de la Sainte-Trinité. C'est ce dernier qui fit aboutir cette incorporation, s'autorisant des exemples de Paris et de Cologne. Elle garantissait aux Dominicains qui fréquenteraient les cours et subiraient leurs examens, tous les droits attachés aux titres scolaires et, de plus, des places et une ingérence à l'université. On comprend donc que dans un écrit de 1481 [3]), le général Salvus Cassetta assure à l'université, »qui s'est montrée singulièrement bienveillante pour notre Ordre«, la participation à toutes les grâces divines que les mérites des fils de Saint Dominique attireront sur l'humanité.

Néanmoins, malgré ces engagements solennels, malgré ces protestations d'amitié, les rapports entre les Dominicains et le collegium furent toujours assez tièdes. Le

---

[1]) Monum. Univ. Prag. II, 276. III 68.
[2]) Conclusiones univ. 28 août 1450.
[3]) Cod. univ. Crac. III, 88.

registre matricule porte les premières inscriptions de leurs religieux en 1407; à partir du milieu du XV-e siècle, le rapprochement s'accentue: les moines suivent les cours et prennent une partie de leurs grades théologiques au studium. Cependant en général »la fréquentation des Dominicains à l'académie cracovienne, même en comparaison de celle ces Franciscains, est très restreinte« [1]. Parmi les profeseurs de théologie on compte fort peu de Dominicains. Un des plus connus au XV-e siècle fut Jacques Godziemba de Bydgoszcz, provincial pour la Pologne, le même qui, prieur du couvent de Cracovie, conclut l'union avec l'université; il mourut en 1478. Il eut pour successeur Albert de Siecin que Długosz appelle avec raison professeur de théologie [2]; on lit en effet dans les conclusions de 1474, qu'alors assistait aux délibérations »frater Albertus conventus s. Trinitatis s. theol. professor«.

On peut donc affirmer que les congrégations n'eurent qu'une part insignifiante au mouvement de l'université. Il est néanmoins certain que la grande école contribua à la polonisation des monastères, en bannit les éléments étrangers qui jusque là y avaient prédominé.

Les religieux étrangers n'étaient qu'une infime minorité dans le nombre des étudiants qui, pendant tout le XV-e siècle, vinrent du dehors à Cracovie. Ceux-ci accouraient parfois des plus lointaines contrées, de l'Occident et du Nord. Les Moraves se rendaient non seulement à Prague, mais encore à Cracovie. La Prusse et la Silésie fournissaient un fort contingent d'Allemands. La Silésie qui se détache définitivement de la Pologne sous le règne de Casimir-le-Grand, n'était du reste qu'à moitié germanique, et pendant tout le XV-e siècle elle resta dans la sphère civilisatrice de la Pologne; il en fut de même pour les provinces soumises aux Teutoniques. On tenta en

[1]) M. Fijałek. Etudes pour l'hist. de l'univ. de Cracovie. 116.
[2]) Lib. Benef. III. 452.

vain, comme nous le savons, de créer des écoles régionales à Kulm et à Breslau.

La Silésie envoya donc à Cracovie une pépinière d'élèves et de maîtres. Les villes de Kreuzburg, Ratibor, Brieg, Breslau, Neisse, Glogau figurent à chaque pas dans les listes de professeurs et d'étudiants; au semestre d'été 1464, par exemple, sur 117 inscrits, 31 proviennent du diocèse de Breslau. Les registres portent parfois le nom d'un Piast silésien. En 1447 s'inscrit le prince Przemko; en 1464, un autre prince, du même nom [1]).

Les Prussiens se rendaient en foule à Leipzig ou à Cracovie. On a compté que de 1400 à 1524, il y eut à l'école jagellonienne 962 élèves originaires de la Prusse, et 190 d'entre eux obtinrent des grades à la faculté des artistes. Mais leur rôle dans les chaires du studium fut beaucoup plus effacé que celui des Silésiens [2]); ils sont submergés dans la masse des professeurs.

Les Hongrois eurent une situation tout à fait à part à Cracovie. Ce pays en effet, malgré des efforts répétés, ne put avoir sa propre université que vers la fin du XV-e siècle, et Cracovie, situé non loin de ses frontières, devait par cela même absorber les éléments désireux de savoir. Les rapports politiques au surplus contribuèrent à resserrer les liens entre les deux royaumes. Le Zips, remis en gage en 1412 à Jagellon, se trouva plus tard dans la dépendance de la Pologne [3]), et, dans le cours du siècle, à deux reprises différentes, les Jagellons portèrent avec

---

[1]) Le premier mourut chanoine de Breslau en 1478, le second, avec la même dignité en 1493. Voir Grotefend Stammtafeln der schles. Fürsten Tab. XI. Deux ans il étudia in artibus à Cracovie, puis il voulut aller ailleurs apprendre les canons; à ce propos l'université lui délivra un curieux certificat d'assiduité en une lettre de recommandation. Voir Lewicki. Cod. epistolaris. III. 39.

[2]) Perlbach. Prussia scholastica (1895), X et XXVII.

[3]) Voir Maur. Dzieduszycki. Przewodnik naukowy (Léopol) 1876, p. 704 et suiv.; 945.

succès la main sur la couronne de S. Etienne. Toutes ces causes expliquent l'importance civilisatrice de Cracovie pour ce royaume. La route de Soncz à Pest était alors l'artère principale entre la Pologne et la Hongrie, et elle passait par Bartfeld, Epéries, Kaschau qui, avec Lewocza, étaient »quattuor civitates Hungariae superioris principales«. C'est par cette voie, traversant ensuite Erlau (Agria), que se dirigeaient au XV-e siècle les caravanes polonaises [1]). C'est surtout le Zips et la Hongrie septentrionale qui fournissaient des élèves à Cracovie; mais le mouvement ne se renfermait pas en ces limites; il y avait aussi des écoliers de la Hongrie centrale, de Debreczyn, de Varadyn; du sud, de Funfkirchen, de Kalocsa, de Temeswar, de Szegedin; parfois même des extrêmes confins méridionaux, de Salankemen, comme, par exemple, en 1467 et en 1468. La Transylvanie, Kolosvar et Torda participaient aussi à l'exode vers Cracovie; en un mot toutes les contrées qui font partie aujourd'hui de la monarchie hongroise avaient des fils à l'école jagellonienne. Ils arrivent dès le début, dès 1400, en bien moins grand continent toutefois que les Silésiens. Vers les milieu du siècle, en 1444, on trouve beaucoup d'inscrits hongrois; bien plus encore en 1446. De 1431 à 1440, on en compte 61, c'est-à-dire 5·4%, de la totalité des élèves. De 1441 à 1450, il y en a 91, soit 5·8%; de 1451 à 1460, 122, autrement dit 6·6%, enfin de 1461 à 1470, 208, ce qui élève la moyenne à 10·2%. Dans les deux dizaines d'années suivantes on en relève dans le registre 185 et 209 [2]). En 1493, sur 382 élèves, il y a 83 Hongrois et 113 autres étrangers. Ces chiffres démontrent éloquemment quel était le renom du studium cracovien. Ces Hongrois n'étaient pas seulement en grand nombre, ils étaient aussi fort appliqués aux études. Dans

[1]) Voir Papée. Archives de la Commission d'histoire, VIII (1898) p. 438.

[2]) Cette statistique a été établie par M. Birkenmaier dans son ouvrage Martin Bylica, p. 132.

la liste des gradés en effet, leurs noms foisonnent, et vers 1468, ils sont même en majorité. Plus tard, cette prépondérance se renouvelle encore parfois; en 1491 par exemple, deux Polonais, un Allemand et sept Hongrois passent bacheliers. Si les gradés étrangers prédominent relativement, c'est que les élèves venus de loin constituaient un élément de choix, car ceux-là seuls qui avaient de sérieuses intentions et étaient vraiment animés de l'amour du savoir entreprenaient ces longs et périlleux voyages.

Et qui sait si ces pupilles de la Pologne ne firent pas pencher la balance en faveur du pays qui les avait élevés, dans les compétitions réitérées pour la couronne de Saint Etienne au XV-e siècle? Leur affluence nécessita même la création d'une institution qui leur servît de refuge et leur assurât une situation privilégiée au milieu des autres étrangers.

II.

Demeures des étudiants. Bourses.

Le système hospitalier et collégial. — Les collèges à Cracovie et leur destination. — Bourses: la bourse des pauvres ou d'Isner, Jérusalem; la bourse des canonistes. — Dlugosz et la dotation des bourses. — Bourses des philosophes, des médecins, divitum. — Bourse hongroise. — Bourse allemande, fondée par Jean de Glogau. — A la fin du siècle l'université rend obligatoire l'habitation dans les bourses. — Les étudiants dans les collèges et écoles paroissiales. — Organisation des bourses.

Ceci nous conduit à la question des demeures des étudiants cracoviens[1]). Lorsqu'on créait une université, il fallait en même temps songer à procurer aux élèves un abri, et même une surveillance protectrice. C'est pour cela que Casimir-le-Grand dans son privilège d'érection parle de »hospitia« pour les maîtres et les disciples; le loyer devait être taxé par deux citoyens de Cracovie conjointement avec deux écoliers[2]). Ce mot »hospitia« employé ici est caractéristique pour toutes les universités, et principalement pour les universités italiennes, surtout jusqu'au XIV-e siècle. D'après ce système hospitalier, il était loisible à un étudiant de louer une »camera«, soit pour lui

---

[1]) Voir Muczkowski. Les habitations et les coûtumes des écoliers cracoviens (1842) et Karbowiak: Habitations des »Jacques« cracoviens. Léopol, 1887.

[2]) Cod. univ. I, 2.

seul, soit pour y habiter en commun avec des camarades. Ce genre de logement ne donnait à la jeunesse universitaire ni secours, ni appui; aussi fut-il surtout en faveur dans les écoles italiennes, à Padoue et à Bologne, où l'on étudiait principalement le droit, et où les adeptes de cette science, plus âgés d'habitude, étaient à même de se tirer d'affaire et de se gouverner seuls. C'est pour ce motif que les universités d'Italie conservèrent une organisation d'un caractère séculier.

En regard de ce mode hospitalier, naquit à Paris le système dit collégial qui, avec le temps, fit de l'université un amas de maisons pour les maîtres et les élèves; et dans ces habitations furent créées des organisations spéciales qui donnèrent à leurs hôtes et une protection, et des subsides. Cette université qui avait porté la théologie à un si haut degré de splendeur, mettait à tout ce qui la concernait une sorte d'empreinte spiritualiste. On institua donc une foule de collegia avec des règles monastiques; et cette discipline fut successivement adoptée par toutes les universités de l'Orient et du Nord [1]).

Quand Ladislas Jagellon fonda son université, il assigna en même temps une maison sise rue S. Anne comme collegium pour les maîtres ès arts et théologie. C'était donc une imitation de Paris. A ce premier collegium s'en adjoignit un autre pour les juristes, en 1403, et un troisième, dit minus, en 1449. Néanmoins ce système collégial adopté à Cracovie présentait de profondes différences avec celui qui régnait en France; celui-ci en effet avaient d'abord en vue les étudiants pauvres; puis, mais en second lieu, les professeurs; tandis qu'en Pologne ces établissements comprenaient des logements de maîtres et des »lectoria«, mais n'étaient ouverts aux écoliers que fort rarement et en minime proportion. Ladislas Jagellon

---

[1]) Kämmel. Die Universitäten des Mittelalters (Schmid, Geschichte der Erziehung II) p. 510.

offre la maison de la rue S. Anne »pour y loger les maîtres et pour servir de lieu de réunion quotidienne aux élèves«, qui y viendront écouter les cours et les disputes. En somme, la création des collèges à Cracovie ne donnait aucune solution à la question épineuse des habitations et de la surveillance des étudiants.

Sans doute le fondateur de l'université et ceux qui le secondèrent dans l'exécution de ses projets, auraient bien voulu grouper maîtres et élèves dans la stricte réglementation d'une communauté monastique. Mais ils se heurtèrent à une impossibilité matérielle, car l'université au berceau n'avait ni bâtiments, ni fonds pour ouvrir un refuge aux phalanges de jeunes gens envahissant Cracovie. Pour réaliser ces désirs il fallait attendre que la générosité des donateurs vînt en donner les moyens. En attendant les étudiants durent se contenter des »hospitia«, demeurer chez des particuliers, parfois chez un maître pour lequel ils étaient une source de revenus, souvent enfin dans une école paroissiale. Et l'université avait à déployer quelque vigilance, ou tout au moins ombre d'une vigilance à l'égard de toute cette jeunesse dispersée dont elle avait la garde. Par la suite ce devoir lui fut facilité par des fondations qui peu à peu firent disparaître les défectuosités, causes fatales de relâchement, en concentrant en une certaine organisation tous ces éléments disséminés. On construisit des maisons appelées bourses, où moyennant une rétribution, les étudiants trouvèrent un abri sous le contrôle d'un maître ou d'un bachelier, nommé senior de cet établissement. Le nom de bourse leur vint précisément de cette contribution versée par les locataires qui, d'ailleurs, lorsqu'ils étaient pauvres en étaient exempts.

Cracovie au XV-e siècle vit naître plusieurs de ces institutions. La libéralité de quelques particuliers en permit la création et l'entretien; nous ne saurions passer sous silence les noms de ces généreux bienfaiteurs. Parmi eux

se distingue le grand historien Jean Długosz par ses efforts constants à améliorer la condition des écoliers indigents, à leur assurer le don du savoir, à faire régner l'ordre et le bien être à l'université. Son nom glorieux est attaché à plusieurs fondations nouvelles et à la régénération de quelques vieilles institutions en péril.

La bourse Isner, créée en 1409 et 1410, était la plus ancienne de Cracovie. Jean Isner, professeur de théologie, acheta en 1409 une maison sise rue Wiślna, et par ses dernières volontés, formulées en 1410, la destina »à l'usage des maîtres pauvres, des bacheliers et des étudiants; et l'on devra avant tout y donner l'hospitalité à des Lithuaniens ou à des Ruthènes doués pour la théologie ou pour les arts; les pièces sur les derrières seront réservées aux besogneux, tandis que les riches habiteront sur le devant et payeront un loyer au profit des susdits«. Nous ne savons si ces dispositions furent toujours respectées; toutefois la bourse ne tarda pas à fonctionner et la maison d'angle de la rue Wiślna et de la rue Gołębia [1]) actuelle fut de bonne heure un asile pour les étudiants, et, selon la pensée du fondateur, surtout pour les Lithuaniens. Nous y voyons en effet assez souvent des jeunes gens de cette contrée, comme le prince André Swirski [2]), ou les »nobiles« Janus et Stanislas de Lithuanie [3]). Et sans compter les élèves, les maîtres parfois résidaient à cette bourse, s'ils y trouvaient de la place [4]). Mais le collégial inférieur qui était Senior de la bourse des pauvres et en avait la direction, habitait de droit cette maison, tout en faisant des cours au collegium [5]). Plus tard, en 1461, cette institution fut élargie. A cette date Jean Długosz acheta

---

[1]) Aujourd'hui propriété de la banque austro-hongroise.

[2]) Voir Acta rect. 1215, 1729, 2190, 2191, 2208, 2229.

[3]) Voir Pawiński, Liber Quitantiarum Regis Casimiri (1897), p. 174.

[4]) Acta rect. 1785.

[5]) Conclus. univ. an. 1501.

le bâtiment adjacent rue Wiślna, réunit les deux constructions qu'il restaura et mit au service des écoliers l'établissement ainsi agrandi [1]. Ce fut là son premier acte de munificence en faveur de l'université.

Cependant avant cette riche donation il avait pris fort à coeur les intérêts du studium, avait souvent été un bienveillant intermédiaire entre l'école et son grand protecteur, le cardinal Zbigniew, puis, il continua ces bienfaits en qualité d'exécuteur testamentaire du cardinal. Peu de temps avant sa mort, en 1453, Oleśnicki avait acheté une maison et un terrain rue Garncarska (aujourd'hui Golembia) à l'endroit ou s'élève actuellement le Collegium novum, du côté des rues Golembia et Jagellonska. Ce lieu s'appelait Jérusalem. Zbigniew se proposait d'y élever de vastes bâtiments pour y recevoir des élèves. Mais la place était occupée par des constructions quelconques, car un écrit des consuls cracoviens de 1460 parle de deux maisons d'angle achetées par Zbigniew [2]. Le cardinal reconstruisit donc ces maisons, consacrant à ces réparations mille marcs en 1453; en 1454 il en débourse encore mille pour l'achèvement de son oeuvre, et le résultat de ces dépenses fut un assez grand édifice en brique, divisé en deux corps de logis. D'après le testament de Zbigniew (1454) il devait avoir 50 pièces et donner le couvert à 100 étudiants [3]. Le revenu annuel pourvoirait à son entretien, et la bibliothèque léguée par le prélat ferait face aux besoins intellectuels de ses hôtes. Une

---

[1]) Cod. univ. Crac. II, 203 et Liber benef. I, 515. Il est dit dans la vie de Dlugosz (Opera I, VI): Ampliavit collegium, quod pauperum nuncupatur; nam veteri aedificio instaurato, totam partem, quae in postico est, demptis ruinis et casulis quibusdam semirutis et obsoletis statim ex integro aedificavit. D'après des dessins appartenant à M. Friedlein c'était un édifice imposant, avec montants de portes fort beaux et une attique monumentale.

[2]) Cod. univ. II, 197.

[3]) Cod. univ. II, 156.

année après la mort d'Oleśnicki, cette bourse fut ouverte par les soins de Jean Długosz (1456): »collegium Jerusalem inter ceteras bursas insigne et in aliis partibus famatius« [1]). Plus tard, peut-être en 1462, l'établissement fut ravagé par un incendie; mais Długosz le restaura magnifiquement [2]). Le senior, choisi dans sein de l'université, était à la tête de l'institution, tout comme à la bourse des pauvres. »Tout le monde y avait accès, sans acception d'origine, de condition, de nationalité. Il arriva donc qu'à la bourse de Jérusalem logèrent, à côte d'écoliers sans grades, des maîtres et des bacheliers, avec des prêtres séculiers, des alumni monacaux, en même temps que des Polonais, des Allemands, des Hongrois et d'autres étrangers« [3]). Dans les statuts, promulgués en 1456 [4]), il est spécifié que l'on choisira les conseillers de la maison de diverses nationalités — passim ex nationibus pro tunc in domo existentibus. Mais, en raison de ce que cette ruche nombreuse était souvent agitée et troublait mainte fois le bon ordre de l'université, à plusieurs reprises on en renouvela les statuts en les rendant plus sévères, et notamment en 1495 et en 1498, sous les rectorats de Mathias de Szydlow et de Jean de Wysoka. Au point de vue des études, elle accueillait des élèves des diverses facultés, des artistes, des canonistes, des théologiens.

Beaucoup plus étroit était le champ d'action de la bourse des juristes. La première fondation dans ce but fut effectuée vers le milieu du XV-e siècle; en 1451 il est déjà fait mention de cette bourse [5]). Elle était située rue du Chapitre, à gauche en venant du château [6]), et s'appelait aussi bursa pisarum ou Grochowa; elle avait été créée par le

---

[1]) Concl. univ. a. 1495.
[2]) Vita Dlugossii. Opera Vol. I. p. VI.
[3]) Karbowiak. Règlements de la bourse de Jérusalem (1888) p. 10.
[4]) L. c. p. 14, 26.
[5]) Acta officialia Crac. I (1451, 8 Junii).
[6]) Aujourd'hui Nr. 3.

don d'une maison à l'université en faveur des canonistes, don fait par le chapitre de Cracovie avec le consentement de Zbigniew. Toutefois cette maison était fort délabrée. Aussi l'université en décide-t-elle la restauration, en 1454, car elle n'était presque pas habitable [1]). D'un autre côté cette bourse ne pouvait remplir convenablement sa mission: elle était trop exiguë pour contenir beaucoup d'élèves [2]).

Cependant, en 1469, furent introduits certains changements qui frayèrent la voie à la suppression de ces inconvénients, et c'est encore à Długosz qu'on fut redevable de ces améliorations. Conjointement avec le jeune Jean Długosz, comme lui chanoine de Cracovie, il fit avec les juifs des conventions qui éloignèrent ces derniers du voisinage immédiat de l'université. A cette époque, les israëlites avaient encore derrière le Collegium artistarum deux vieilles synagogues, des hôpitaux et un cimetière pour leur communauté. Les Długosz entrèrent donc en négociations avec eux et les décidèrent à céder ces bâtiments et ces terrains en échange d'une maison et d'un emplacement rue Spiglarska, près de l'église S. Etienne [3]). D'après la biographie de Długosz [4]), il destinait ce terrain ainsi conquis à la construction du collegium pour les Cisterciens, en vain promis par Jagellon. Cette fois encore l'édifice attendu resta à l'état de projet. Sur ces entrefaites l'université avait engagé des pourparlers avec le chapitre de Cracovie, au mois de février 1469, à la suite desquels elle restitua la vieille maison qui lui avait été donnée rue du Chapitre, et reçut celle que Długosz venait d'acheter aux juifs [5]). Simultanément Długosz résolut de créer une bourse pour les jeunes canonistes. Dans ce but il acheta rue Grodzka, proche S. André, et en face du

---

[1]) Concl. univ.
[2]) Cod. univ. Crac. II, 264.
[3]) Cod. univ. Crac. II, 262.
[4]) Opera I, XV.
[5]) Cod. univ. Crac. II, 263.

collège des juristes[1]), la maison Warcholowska, et y établit, en 1471, une bourse des canonistes, ainsi que l'atteste une plaque commémorative que l'on voit encore aujourd'hui sur le mur de l'aile orientale de la bibliothèque jagellonienne. Après avoir commencé de restaurer cet immeuble, il l'offrit en propriété au studium; mais la restauration n'étant pas encore terminée en 1483, l'université décida de continuer et de mener à bonne fin l'oeuvre du fondateur décédé[2]). Néanmoins l'institution avait été ouverte, même avant la mort de Długosz; car des documents parlent d'étudiants qui y étaient logés en 1479. On en rédigea les statuts en 1485, sous le rectorat de Mathias de Kosten[3]). D'après ces statuts le senior devait être un docteur des décrets, un licencié ou un bachelier en droit canon, élu par l'université. Par son testament, Jacques de Szadek dota ce seniorat de l'altarie de S. Jean ante portam Latinam à l'église cathédrale, avec dix-sept marcs de revenu, en lui imposant l'obligation de faire des cours sur le quatrième livre des Décrétales[4]).

Elle fut la plus belle fondation de Jean Długosz — si actif par ailleurs pour le bien de l'université — cette bourse de Longinus, comme s'exprime la biographie du grand historien, soutien de la faculté de droit, canonicae facultatis maximum robur. Aussi, en 1480, aux funérailles de cet infatigable bienfaiteur, avec un long cortège de prêtres et un peuple immense, l'université en corps suivit le convoi du défunt, pour honorer, dit un témoin oculaire, celui qui par ses écrits et par ses actions avait semé tant de germes féconds que l'avenir devait faire éclore[5]).

---

1) Ibid. III, 38.
2) Conclus. univ. 1483.
3) Voir Wiszniewski, Hist. lit. IV, 381.
4) Voir l'ordonnance de 1491 dans le Cod. univ. Crac. III, 174.
5) Długosz, Opera I, XVI. Cette maison fut démolie en 1836; la façade ornée de sculptures et la vaste cour étaient assez imposantes, d'après les dessins que possède M. le bourgmestre Friedlein.

Outre ces grandes bourses, accueillant de nombreux élèves, il y en avait de plus petites, à l'existence souvent précaire, et au rôle assez effacé. On cite en effet plusieurs institutions secondaires sur le modèle de la bourse des juristes. On parle, entre autres, assez souvent de la bourse des philosophes, sise rue Golembia, près de la bourse de Jérusalem. Elle remontait aux premières années de l'université, sans avoir pu jamais acquérir l'importance d'autres établissements similaires. Elle avait pour seniors des maîtres, ou même parfois de simples bacheliers [1]). En 1494, il est question d'un étudiant habitant »la maison des médecins«, et cette même année nous trouvons une mention concernant le senior de la bourse des médecins [2]), sans qu'on indique où elle se trouvait. Il est fort probable que le vieux collegium medicum, rue Grodzka, quoique menaçant ruine, inhabitable pour les professeurs et pour les leçons, suffisait encore pour fournir un asile aux élèves. La bourse divitum, des riches, joue aussi un rôle assez effacé. Le premier document où elle est signalée date de 1447 [3]), quoiqu'elle existât certainement auparavant. Elle était installée rue Golembia, non loin de la bourse des philosophes d'où on jetait des pierres dans ses fenêtres [4]). En 1476, le Collegium minus fut transporté dans le local qu'elle occupait, et à partir de cette date, on la perd complètement de vue [5]). Elle manquait, semble-t-il, des fonds nécessaires pour en assurer le fonctionnement régulier et stable.

Deux autres bourses n'avaient pas non plus de dotation particulière; elles étaient surtout destinées aux étrangers in-

---

[1]) Par exemple en 1478. Acta Rect. n. 717. Valentin de Grünberg.

[2]) Acta Rect. n. 1671 et 1724.

[3]) Cod. jag. n. 1859: Explicit nova Compilacio Algorismi a. d. 1447 in bursa divitum.

[4]) Acta Rect. 314.

[5]) Voir Cod. univ. Crac. III, 46. Muczkowski. Habitations etc. p. 37.

scrits à l'université. C'étaient les bourses hongroise et allemande qui, aux confins des deux siècles, furent assez en relief.

A plusieurs reprises nous nous sommes occupé des Hongrois et de l'extension extraordinaire de cet élément à partir du milieu du siècle. C'est aussi vers la même époque qu'on songea à leur assurer une demeure fixe. Un certain gentilhomme, du nom de Nicolas Belonka ou Bielonka, par testament créa à l'église S. Anne un autel de S. Nicolas et, en même temps, une nouvelle collégiature au Collegium minus. L'altariste, présenté par le Collegium maius aux autorités ecclésiastiques, devait professer au Collegium minus, et recevoir une rémunération sur les revenus de la maison léguée par Bielonka et située »ex opposito« du petit collège. Cette maison serait louée aux Hongrois, et au cas où ceux-ci feraient défaut, aux Allemands. Hongrois et Allemands sont donc assimilés dans cette première fondation, ou tout au moins dans son esprit; nous verrons d'ailleurs que cette alliance se répéta assez souvent par la suite. En 1457, Nicolas de Kalisz, vicarius in spiritualibus, confirma ces dispositions, après la mort de Belonka [1]. Cette fondation cependant, ou ne fut point réalisée, ou n'eut qu'une existence éphémère. Nous lisons en effet dans les conclusions de 1501 que les professeurs délibèrent au sujet de la maison de Belonka, usurpée par la dame Tenczynska, veuve de Nicolas, et décident qu'on en revendiquera la possession, qu'on en chassera cette femme pour y fonder une collégiature inférieure, en exécution des privilèges et documents rédigés dans ce but. Il est vrai qu'il n'est nulle part noté que cette décision ait eu des résultats positifs; et pas plus que précédemment le Collegium minus n'a de collégiature Belonka. Quelque obstacle inconnu dut annihiler alors les intentions du fondateur.

Entretemps l'université avait acheté, en 1464, de Jean

[1]) Cod. univ. Crac. II. 185 et suiv.

et de Spytek de Melsztyn une vaste construction rue Bracka[1]), qu'elle avait payée 900 florins de Hongrie. C'est Długosz qui préside à cette transaction; il avait même, dit une vieille biographie, »exhorté Jean de Melsztyn à faire don de cette maison pour y loger des étudiants«[2]). Nous ne savons dans quel dessein, ni pour quel usage l'université fit cette acquisition.

La maison de la rue Bracka ne fut d'abord utile qu'indirectement aux écoliers. Le contrat de vente fut signé au mois de février 1464, et dès le mois d'avril de la même année cet immeuble est déjà nommé Collegium Novum; on y fait quelque cours de droit et de médecine; mais avant tout on y donne les leçons aux artistes qui, après l'incendie du Collegium minus, étaient sur le pavé; de plus, quelques actes académiques, les disputes, par exemple, y ont lieu. Cet état de choses dura jusqu'en 1476 où l'on assigna la bourse divitum comme demeure et collegium aux collégiatures inférieures.

Cette maison de la rue Bracka devint plus tard la résidence des Hongrois. Vers 1452, comme nous l'avons dit, fut formé le projet de créer une bourse pour ces étrangers, projet confirmé en 1457. Or, en 1470, les sources attestent expressément l'existence de cette bourse[3]). Où se trouvait-elle? Etait-ce dans cette maison Belonka »en face du Collegium minus?« Nous l'ignorons. Cependant lors de l'ouverture du novum collegium minus en 1476, elle fut installée définitivement, semble-t-il, rue Bracka, dans la maison Melsztyn, qui venait d'être évacuée. A cette date de 1476 en effet, cet évènement est signalé[4]), et, en 1482, la bourse porte le nom de Collegium dominorum de Melsztyn[5]). Elle prend alors en cette place un brillant essor et devient

[1]) C'est aujourd'hui la propriété de M. Stan. Żeleński.
[2]) Voir Vita Dlugosii dans Opera I, VII et XV.
[3]) Acta Rectoralia n. 152.
[4]) Muczkowski, Habitations etc. p. 26.
[5]) Acta Rect. n. 879.

bientôt une des institutions importantes de l'université par l'affluence grandissante de ses hôtes. Elle pouvait contenir quarante locataires [1]; très rarement elle accueillit des Polonais; assez souvent, au contraire, des Allemands. En 1483, par exemple, un maître la loua, pro Almanis studentibus suis. En 1513, elle a pour senior ce Venceslas de Hirschberg que nous connaissons; enfin, en 1516, le poète allemand Johannes Hadus y réside. Les habitants choisissaient un de leurs codomiciliés comme senior [2]. Elles n'étaient pas aisées les fonctions de cet élu aux prises avec la violence du tempérament hongrois, cause constante de conflits avec les autres étudiants, conflits attisés d'ailleurs par un certain antagonisme de race.

La maison de la bourse appartenait à l'université qui la donnait en louage à des entrepreneurs: ceux-ci prenaient à leur charge le côté financier de l'affaire et touchaient les redevances des hébergés. Ils versaient à l'université une certaine somme [3]. En 1483 et les années suivantes, Jean de Glogau en est le fermier; en 1488, Jean de Sommerfeld [4]. A la fin du XV-e siècle, ainsi que nous l'avons vu, cette bourse devint l'asile de l'humanisme et des humanistes. Bien des leçons, qui ne pouvaient être admises ailleurs, trouvaient là un auditoire: il nous suffit de rappeler Celtes et ses annonces de cours.

Au commencement du XVI-e siècle néanmoins elle commença à déchoir. Sigismond-le-Vieux, il est vrai, témoignait à cette institution et à ses habitants une bienveillance toute particulière; il leur concéda par exemple, en 1510, le droit de prélever gratuitement à Wieliczka quelques blocs de sel [5]. Plus tard, alors que le nombre des

---

[1] Conclus. univ. a. 1491.

[2] Acta Rect. n. 2078.

[3] En 1529, paraît-il, la bourse de Longinus fut aussi louée. C'était évidemment une coutume du temps. Acta Rect. n. 2970.

[4] Conclus. univ. 1483 et 1488.

[5] Codex univ. Crac. IV, 31.

Hongrois logés à la bourse avait considérablement diminué, il y eut entre cette dernière et l'université de graves désaccords. En 1535, la grande école regrette que le loyer de la maison occupé par la bourse ne lui procure que de modiques revenus, parce que cette maison n'a que peu de locataires; il est en outre intolérable que les Hongrois s'y considèrent absolument comme chez eux, quoique cet immeuble ait été acheté par l'université; peut-être serait-il mieux d'éloigner ces hôtes embarrassants [1]). En 1541, en effet, la bourse est fermée [2]). En 1557, les Hongrois sont autorisés à demeurer à la bourse dite naguère allemande et nommée maintenant nouvelle bourse. Cependant cette concession ne fut pas longtemps en vigueur car, en 1558, la communauté hongroise fut définitivement dispersée — desiit communitas haec Hungarorum [3]). A ce moment elle n'était pas assez nombreuse pour constituer une corporation spéciale.

A la bourse allemande, d'une destination analogue, est attaché le nom de Jean de Glogau. Nous avons déjà vu qu'en 1483 il loua la maison Melsztyn pour ses élèves d'Allemagne. Ce n'était là cependant qu'une demi-mesure. Jean projetait de leur donner un meilleur asile fixe. Or, en 1486, les exécuteurs testamentaires de l'historien Jean Długosz, cédèrent moyennant une certaine redevance annuelle »la place autrefois juive derrière le collegium« à Jean Glogier qui a le dessein d'y construire une maison pour les étudiants [4]). Ce dessein fut bientôt réalisé et le bâtiment ne tarda pas à être achevé, grâce aux pressantes démarches et aux sacrifices personnels de Glogovita [5]). Dès 1487,

---

[1]) Conclus. univ. 1535.

[2]) Schrauf, Regestrum Bursae Hungarorum, Vienne 1893, p. XVIII.

[3]) Ibidem p. 33, 34.

[4]) Voir Acta univ. Fasc. 268, n. 5905. Par conséquent, quoique cet emplacement eût été cédé en 1469 (voir plus haut) à l'université, Długosz n'en avait pas moins conservé certains droits de propriété.

[5]) Voir Cod. Jag. n. 59, p. 58 (Brevis historia Acad. Crac.). Nous

on signale des écoliers de bursa Alemannorum [1]), Germains ou Hongrois; peu après (1488) les Acta Rectoralia mentionnent la bourse noviter extructa [2]); les conclusions parlent aussi de cette maison sise rue S. Anne, et dans le Livre des privilèges de l'université il est question de la construction en bois, fondée par Jean de Glogau pour les Allemands, et appellée Bursa nova [3]).

Jean de Glogau fut pour les Allemands un protecteur et un bienfaiteur actif. Mais la bourse qu'il créa pour eux peut être considérée comme la plus haute marque de sa sollicitude. Ce bâtiment en bois était situé sur les derrières du Collegium maius [4]). Il fut détruit par un incendie en 1523, et, comme le nombre des Allemands avaient sensiblement diminué à cette époque, on ne jugea pas urgent de le rétablir. Il fut alors remplacé par la Bursa nova dont les Conclusiones, à la date de 1535, annoncent la construction par maître Benoît de Kozmin. Maître Benoît en devenait le régisseur et pouvait y admettre des Polonais, des Allemands ou des Hongrois [5]). Rappelons que, cette même année on se proposa de déloger ces derniers de la maison Melsztyn qu'ils avaient occupée jusqu'alors.

Ces deux bourses, l'allemande et la hongroise, furent donc fondées et jetèrent leur plus vif éclat au moment où l'université traversait la période la plus brillante de son histoire, où la vie y était la plus intense, à la fin du XV-e siècle et au commencement du XVI-e. Lorsque les

---

ne saurions dire quel rapport il y a entre ce projet et la maison achetée en 1487 à un certain Martin par Jean de Glogow (pro universitate comparata et empta). (Acta Rect. n. 1107). Peut-être avait-il fait cette acquisition pour agrandir sa bourse.

[1]) Acta Rect. 1097.

[2]) Acta Rect. 1180.

[3]) Concl. univ. 1488 et Muczkowski, Les Habitations, etc. p. 39.

[4]) Muczkowski, l. c. 39.

[5]) Voir Conclus. univ. année 1534 et Cod. jag. n. 59. Cette maison porta plus tard la dénomination de domus classium; plus tard encore l'Italien Jo. Maria Padovano y établit un atelier de marbrerie.

étrangers se firent plus rares à Cracovie, elles disparurent, n'ayant plus de raison d'être. Elles n'avaient d'ailleurs aucune dotation qui en eût assuré l'existence ou pu les faire servir à un autre but.

La création de nouvelles bourses était accueillie avec joie par l'université, car on y voyait alors une condition essentielle du développement des études et du maintien de la moralité scolaire. Les bourses devaient mettre un frein salutaire aux ardeurs de la jeunesse, la contenir dans le droit chemin et la règle, lui épargner les chutes irréparables. Aussi les universités médiévales invitaient-elles, forçaient-elles même les élèves à habiter dans les bourses ou les maisons désignées à cet effet. L'inexpérience des jeunes gens légitimait cette contrainte, cette sollicitude tyrannique. En 1382, on promulgue à Prague un statut aux termes duquel la jeunesse est tenue de demeurer dans les bourses et collèges; en 1421, Vienne imite cette prescription. A la fin du XV-e siècle, l'université de Cracovie disposant de plusieurs institutions de ce genre, prit aussi des mesures semblables, à la suite d'excès et de tumultes violents. Pour mettre un terme à ces désordres, »pour que les étudiants ne fussent plus détournés de leurs études et ne perdissent dans le péché les sommes provenant de pieux donateurs ou de la maison paternelle«, on décida en 1491 que dorénavant il serait expressément défendu à tout étudiant ou bachelier de louer un logement particulier, et que »chacun serait obligé de demeurer dans une bourse ou un collegium surveillé« [1]). Toutefois il était fait exception pour ceux qui avaient des parents en ville, pour les pauvres entrant en service, pour les fils de magnats qui pourraient et même devraient avoir des pédagogues et gouverneurs particuliers.

Cette ordonnance était le résultat de besoins se faisant depuis longtemps sentir, besoins devenant de plus en

[1]) Liber Promot. XLII.

plus urgents dans les moments de troubles; dès 1483, le recteur avait prescrit aux étudiants turbulents d'abandonner les »hospitia« suspects et d'entrer »dans les bourses, les écoles ou les collegia« [1]. Il faut néanmoins reconnaître que l'ordre établi par ces nouvelles prohibitions fut par la suite mainte fois transgressé. Les recteurs en effet ne procédaient pas uniformément: parfois sous de futiles prétextes ils permettaient de rester dans les »hospitia«; parfois ils usaient de répressions sévères à l'égard des élèves insubordonnés [2]. Avoir une demeure privée s'appelait alors expensas ad aliquem habere, expensas alicui saliare [3]. Aussi, pendant presque tout le XVI-e siècle, voyons-nous se renouveler de la part des autorités des avertissements au sujet de la stricte observation des règlements. Il en était de même à Paris et à Oxford: là aussi, au XV-e siècle, on prit des mesures pour astreindre les étudiants à loger dans des maisons surveillées. Mais, tout comme à Cracovie, on se plaint à Paris, en 1486, des nombreuses contraventions aux édits rectoraux — quod multi temeriter starent extra collegia et essent vagabundi, errabundi.

L'arrêté de 1491 a trait, entre autres, à l'habitation des étudiants dans les collèges, fait néanmoins tout-à-fait accidentel; car, ainsi que nous l'avons noté, pour les étudiants il n'y avait pas de place, à proprement parler, dans les collèges cracoviens. Un très petit nombre d'entre eux y trouvaient asile, soit à titre de pensionnaires privés accueillis par certains maîtres, soit comme domestiques ou hébergés gratuitement. Les maîtres en effet avaient à leur service des écoliers à qui le collegium donnait pour cela le couvert et une partie du vivre; l'autre partie incombait au magister auquel était attaché le jeune homme [4]. Parmi ces servitores on comptait parfois des

---

[1]) Acta Rect. n. 915.
[2]) Acta Rect. 2180, 2182, 2375.
[3]) Voir sur ces loueurs Acta Rect. 1412.
[4]) Karbowiak, Demeures des étudiants crac. p. 13.

bacheliers. L'ordonnance de 1446 en fixe le nombre et déclare que le collegium ne fournirait qu'un seul domestique à chaque maître; elle établit en outre la taxe que le magister devra verser pour tout domestique supplémentaire.

Enfin on appelait gracialistes les étudiants pauvres auxquels le collegium accordait un asile gratuit. Ils versaient une contribution pour leur nourriture [1]). Parfois un maître accueillait chez lui un de ces gracialistes, après accord mutuel; puis il payait une certaine somme à la caisse du collegium [2]). Comme dans les collèges il n'y avait pas de logements pouvant être affectés aux étudiants, ceux qu'on y recevait par faveur habitaient dans les vestibules et corridors, à moins qu'un magister charitable ne leur ouvrît la porte de sa propre chambre.

Les écoles paroissiales cracoviennes, par contre, donnaient refuge à une multitude d'écoliers, mais d'une catégorie inférieure, c'est-à-dire d'écoliers paroissiens; cependant on y voyait aussi des élèves de l'université. A chaque page les actes nous parlent d'étudiants domiciliés à S. Etienne, à S. Anne, au Château, à Tous-les-Saints, au Corpus Christi, au St. Esprit ou Hôpital. Il y avait à Cracovie, au XV-e siècle et plus tard, douze de ces écoles. Le recteur de l'école ou ses auxiliaires donnaient le logement aux écoliers, et ceux-ci étaient tenus à certains services, surtout pendant les offices religieux. La jeunesse indigente qui se pressait dans ces asiles, gagnait son pain de différentes manières; elle n'hésitait pas même à mendier, ce qui d'ailleurs n'était pas considéré comme honteux pour un étudiant du moyen âge. Les hôtes des écoles paroissiales mendicantes se répandaient dans la ville, et, pour capter la bienveillance de ceux qu'ils sollicitaient, faisaient des tours, chantaient, jouaient et obtenaient ainsi quelque argent pour

---

[1]) Karbowiak l. c. 14.

[2]) Acta Rect. 3039: est cité maître Adam Matla, ratione cameralium occasione gracialistae, quem fovebat in propria habitatione.

leurs plaisirs [1]). Ils avaient aussi des redevances à acquitter aux recteurs, telles que les introitalia et les lignalia [2]).

Cependant les bourses étaient les véritables soutiens du bon ordre à l'université; elles enfermaient l'étudiant dans la vie corporative, presque claustrale, propre aux studia du moyen âge. A la tête de ces bourses il y avait des proviseurs et des seniors. »Le proviseur choisi d'ordinaire parmi les maîtres plus âgés, n'habitait pas à la bourse; mais il en administrait les fonds, la pourvoyait de bois, de charbon, de vivres, veillait au bon état des bâtiments, donnait ses ordres au senior, jugeait en première instance les litiges surgis entre ce dernier et les boursiers, et examinait les plaintes portées par ceux-ci contre celui-là« [3]). En général les seniors étaient des professeurs, parfois de jeunes extranei; à la bourse des pauvres, c'était toujours un des plus jeunes collégiaux qui était senior; à celle des juristes, c'était un professeur de droit [4]). La bourse hongroise eut le plus souvent pour senior un Hongrois, sans doute élu par les boursiers eux-mêmes. Le senior était fixé à la bourse, en était le supérieur, le directeur, le gardien [5]). Aussi est-ce de lui que dépendait la bonne tenue de l'institution, et c'est contre lui que s'élevaient toujours les doléances des administrés qui parfois en venaient à le battre. Michel de Bystrzykow, par exemple, étant senior de la bourse de Jérusalem, fut en perpétuel conflit avec ses pupilles. En 1489, on le roua de coups, on le blessa même [6]), et un arrêt de 1490 [7]) atteste en effet qu'il se permettait des abus de pouvoir, outrepassait ses droits et apportait une humeur acrimonieuse dans les relations avec

---

[1]) Karbowiak, l. c. 15—17.
[2]) Acta Rect. n. 1056—1624—1626.
[3]) Karbowiak, l. c. 29.
[4]) Cod. univ. Crac. III, 175 et suiv.
[5]) Karbowiak, l. c. 29.
[6]) Acta Rect. n. 1221.
[7]) Acta Rect. n. 1325.

ses subordonnés. Martin de Lezajsk, senior de la bourse des pauvres, fut aussi peu tendre pour ses élèves; on le rappela au calme, à la modération, au respect de ses devoirs[1]); on lui recommanda d'user modérément des privilèges qui lui étaient reconnus à table, de prendre une portion copieuse, mais non excessive... potiorem sed non valde magnam.

Dans les questions ménagères, le senior était secondé par un préposé et un »armoirier«. L'argent pour subvenir à tous les besoins et les subsistances provenait des cotisations des élèves qui, à moins d'une exemption spéciale, devaient payer les droits introitalia, lignalia et cameralia[2]). A heure fixe, boursiers, professeurs, habitants temporaires de la bourse et senior se réunissaient à une table commune[3]). Le senior recevait les étudiants à la bourse, et exigeait à leur entrée un certificat d'inscription — ce que plusieurs évitaient de fournir — de plus, un habit convenable, c'est-à-dire, conforme aux prescriptions universitaires exigeant un costume semblable à celui des ecclésiastiques. En dehors de ces occupations administratives, les seniors avaient encore des fonctions pédagogiques. Dans les bourses en effet, avaient lieu fort souvent les »résomptions«, c'est-à-dire les répétitions et la préparation aux examens. Ces travaux étaient dirigés ou surveillés par le senior. Il était par surcroît tenu de veiller à ce que ces résomptions ne fissent point manquer aux élèves les cours obligatoires ou essentiels[4]). Le contrôle des leçons et de l'assiduité des élèves à ces leçons lui incombait entièrement. Dans les conclusions de l'université il est dit du senior des pauvres, que sa charge consiste — actus disputando, domum et inhabitatores regendo et lectionem in Collegio perficiendo. Par

---

[1]) Acta Rect. n. 2130.

[2]) Acta Rect. n. 1056, 1240, 2579.

[3]) Pour plus amples détails Wiszniewski IV, 381 (bourse des canonistes) et Karbowiak, Règlements de la bourse de Jérusalem.

[4]) Acta Rect. 1209.

conséquent les seniors des bourses — de celle de Jérusalem comme des autres[1]) — étaient astreints à organiser à la bourse même des disputes pour multipler ces exercices favoris, auxquels on se livra si passionnément en ces siècles friands des tournois intellectuels[2]).

Les cours devaient être faits dans les collèges; l'université tenait la main à la stricte observation de ce principe et en réprimait la transgression. Malgré tout, on ne put empêcher certains jeunes maîtres, à la fin du XV-e siècle, de donner des leçons dans les bourses et cela même assez fréquemment. Cette licence était en formelle opposition aux règlements. De plus, elle arrachait la science au contrôle qui l'avait jusqu'alors renfermée dans d'officielles murailles et dans des programmes officiels.

---

[1]) Règlements 29 et 38.

[2]) Voir Bauch, Gesch. des Leipz. Frühhumanismus (1899) p. 10.

III.

Conduite de la jeunesse et juridiction universitaire.

Excès commis par les écoliers. — Antagonismes provinciaux. — Les Mazours sont l'objet de fréquentes taquineries. — Oppositions nationales. — Les Hongrois et les Allemands à Cracovie. — Le tribunal rectoral. — Les tribunaux privés des bourses et collèges. — Juridiction des Conservateurs. — Conflits avec les Hongrois. — Détails de procédure. — Peines infligées.

Les universités, nous venons de le voir, s'efforçaient de contenir la jeunesse qui les fréquentait par une discipline sévère, par des cadres déterminés et fixes. Les connexions entre la science et l'Eglise, devaient être affirmées par des marques extérieures. La science, en effet, était au service de la théologie, mère de toutes les sciences; les maîtres appartenaient au clergé; par conséquent les élèves, qui d'ailleurs se destinaient en grande partie aux Ordres, étaient soumis à une règle ecclésiastique, presque monacale. Leurs vêtements rappelaient ceux des prêtres: ils portaient une longue capote brun foncé, avec ou sans capuce, et ce vestitus clericalis était imposé à l'écolier à l'exclusion de tout autre qui eût passé pour vestis indecens. Mais bien des fois on fit des exceptions, on éluda les édits somptuaires.

L'esprit des jeunes gens ne se laissa pas aisément dompter par les entraves dont on l'enchaîna. A chaque in-

stant, les anciens actes parlent des excès, des explosions violentes des fortes natures médiévales venant rompre le calme réglé de la vie studieuse. Prohibitions et, par cela même, délits se multipliaient à l'envi. Il ne faudrait pourtant pas pousser trop au noir le tableau de ces désordres. Les témoignages contemporains négligent de nous parler de l'uniforme suite des jours sans nuages, tandis qu'au contraire ils se plaisent à étaler le récit des évènements tumultueux. Gardons-nous donc de trop généraliser ce qui n'était qu'accidentel. Néanmoins on ne saurait nier non plus que les rudes caractères de la jeunesse ne se courbaient qu'en regimbant sous le joug, et que souvent au mépris des décisions, décrets et règlements édictés par les bourses et les autorités gardiennes du bon ordre, n'éclataient des troubles graves.

Nous en avons parlé plusieurs fois incidemment. On était alors prompt à l'injure et à la querelle. A la moindre contestation les épithètes offensantes pleuvaient; on échangeait communément d'ignobles vocables comme fur, filius meretricis. Et naturellement on n'en restait pas toujours à ces aménités verbales: on en venait aux coups, on se prenait aux cheveux (capillatio), on se roulait à terre; souvent même épées et poignards sortaient du fourreau, et l'on ne tenait aucun compte de la défense à plusieurs reprises renouvelée de porter des armes. Les barbitonsores pansaient les blessés. Nous avons vu que les maîtres eux-mêmes n'étaient pas à l'abri des outrages et des voies de fait des étudiants. Les Acta Rectoralia abondent en longs comptes-rendus de ces bagarres sanglantes. Fort souvent aussi la question d'argent faisait naître des conflits; tailleurs et cordonniers n'obtenaient pas facilement ce qui leur était dû. On avait au moyen âge la conscience beaucoup plus large qu'aujourd'hui à ce sujet; on allait jusqu'à voler, jusqu'à s'approprier le bien d'autrui avec la plus aisée desinvolture; les livres et les pelisses surtout étaient l'objet des convoitises et donnaient lieu à des milliers de procès.

Parfois les combattants se rencontraient dans la rue, malgré les mesures les plus sévères contre les étudiants qui, la nuit surtout, vagabondaient par la ville. Les documents racontent une foule de rixes à issue sanglante; on lançait en outre des pierres dans les fenêtres des bourgeois qui, de leur côté, ripostaient avec des flèches [1]); les longues séances au cabaret ne faisaient que jeter de l'huile sur le feu. Les sources anciennes sont fort sobres de renseignements sur les amusements des adolescents; il est probable qu'on n'y attachait aucune importance et qu'on n'en sentait nullement le besoin. Aussi l'ardeur des jeunes gens ne trouvant pas à se dépenser dans des distractions permises, s'épanchait en pugilats et en injures. Certains jeux, les dés, les cartes, étaient réprimés comme ludi inhonesti. En 1505, le recteur punit un maître et un bachelier pour avoir joué ensemble [2]); en 1529, le recteur blâme l'étudiant Mathias de Piotrków qui s'adonne passionnément au jeu... in superfluo lusu cartharum et taxillorum [3]). Les outrages aux bonnes moeurs sur lesquelles l'université étendait toute sa sollicitude, banissant les femmes des maisons habitées par les maîtres et les étudiants, sont rarement notés dans les actes rectoraux [4]); le nombre des délits de ce genre est presque insignifiant en face de la multitude des autres.

Parmi les jeunes gens se formaient des partis et des antagonismes. Les bourses, souvent sur le pied de guerre entre elles, alimentaient certaines rivalités, certaines aversions provinciales. Les Mazoviens en particulier eurent fort à souffrir de ces haines absurdes. Ils passaient, d'un côté, pour simples d'esprit, de l'autre, pour intrigants. Dès le XV-e siècle, la verve d'un poëte s'exerça à leurs dépens dans un Carmen Zaphicum ayant pour sujet Qualis naturalitas

---

[1]) Acta Rect. 2569.
[2]) Ibid. 2029.
[3]) Ibid. 2956.
[4]) Ibid. n. 797.

Mazovitarum [1]). Il y est écrit que les Mazoviens naissent aveugles, qu'ils sont inépuisables en fourberies, qu'ils volent et se souillent de toutes les vilenies. Une autre épigramme du temps ne les épargne pas davantage

Dico vobis rite, fugite consortium Mazovite
Quia fraus et invidia regnat in Mazovia [2]).

Ces préventions eurent un écho à l'université. On y tourna en dérision les Mazoviens, on les appela scrofae mazovianae [3]); on se moqua de leur langage, et, à la bourse des pauvres, »Mazoures« et »Polonais« en vinrent aux mains. Ces derniers, courant de chambre en chambre demandaient si Judas n'avait pas porté la foi aux Mazoviens et en même temps raillaient les dénominations étranges des voyelles mazoviennes [4]). Les rapports s'envenimèrent au point que le tribunal du recteur dut intervenir. On aura une idée de la réputation qu'avaient les Mazoviens par le fait suivant: en 1558, lorsqu'on voulut transporter à la bourse des philosophes les quelques habitants de la bourse hongroise dissoute, les Hongrois refusèrent de profiter de cette faveur, »car, dirent-ils, il n'était pas possible à des agneaux de vivre, inter lupos Mazovitas« [5]).

Toutefois les inimitiés provinciales étaient loin d'être aussi graves que les discordes entre nations. Dans les universités où il y avait des représentants de plusieurs pays, des collisions se produisaient souvent, et à Prague

---

[1]) Cod. bibl. jag. 2036.

[2]) Monum. Pol. V, 1010. Mazovita interpretatur quasi malarum accionum zelator, odiens veritatem iramque tenens amarissimam.

[3]) Acta Rect. 1580.

[4]) Cette langue mazovienne fut souvent ridiculisée, entre autres dans les universaux humoristiques publiés par Bol. Erzepki, dans les Annales de la Société des amis des Sciences. Posen XXI. Voir ibid. XXII. Ce conflit est raconté dans les Acta Rect. 2189—2191. En marge un Mazovien a mis à côté des paroles attribuées aux Mazoviens: ceci a été écrit par un fieffé coquin, un menteur, un traître.

[5]) Schrauf, Regestrum bursae Hungar. p. 35.

les choses en vinrent au point de provoquer ce fameux exode des étudiants étrangers. Ces luttes internationales avaient lieu à coups des poings, mais aussi à coups de plumes. Elles donnèrent naissance à quantité de chansons satiriques, d'épigrammes courant de bouche en bouche, colportées d'endroit en endroit, affichées sur les murs. Les Tchèques formulaient contre les Allemands d'amères invectives:

Teutonici sunt nati, venerunt de culo Pilati,
Bohemi sunt tristi, venerunt de corpore Christi.

Le latin est à la hauteur du fond de ces compositions poétiques. D'autres chants d'étudiants déchiraient les étrangers venus à Prague, et les Polonais d'ordinaire étaient traités de voleurs dans ces couplets agressifs:

Hos attingit Hungarorum
Natio crassorum morum
Rudis atque barbara.

Infra illos sunt Poloni
Ad furandum valde proni
Et Lithuani pauperes.

Marcomanni et Bohemi
Sunt haeretici blasphemi
Madidi Austriaci [1]).

Ces hostilités ne se manifestèrent pas à Cracovie aussi violemment qu'à Prague, mais n'en existèrent pas moins. Il était aisé de se quereller avec les Hongrois fort nombreux et au tempérament de flamme. Aussi échangea-t-on force horions [2]); en 1507, les Hongrois sont accusés d'avoir roué de coups un Polonais; ceux-là allègent à leur décharge que c'était la fête des Innocents, et que ce jour là il est d'usage en Hongrie de battre les garçons. Néanmoins

---

[1]) Voir Tadra, Kulturni styky Čech s cizinou (Prague 1897), p. 387, 391.

[2]) Acta Rect. 2131 (an. 1507) 2318 (1515).

le recteur les admonesta et leur fit observer qu'une telle conduite était inadmissible à Cracovie. On affichait sur les portes du collegium de la bourse hongroise et en d'autres lieux de cruelles diatribes contre les Hongrois. En 1522, un bourgeois cracovien, Jean Medyk, apposa des pamphlets de ce genre sur les murs de la bourse hongroise, sur les portes de la chapelle des Hongrois à l'église S. François et dans d'autres églises[1]. Enfin le tribunal mit un terme à cette lutte littéraire qui battait son plein au commencement du XVI-e siècle; alors les antagonismes nationaux s'accrurent à un tel degré qu'ils détournèrent de Cracovie les étudiants étrangers.

Nous avons déjà dit que vers la même époque les Allemands commencèrent à ne pas se sentir non plus en sûreté à Cracovie. C'était cependant depuis longtemps qu'ils avaient eu maille à partir avec les Hongrois[2]) ou les Polonais. En 1474, un certain Bernard de Lubiszow, gentilhomme étudiant, demeurant à la bourse des riches, se présenta armé devant la bourse de Jérusalem, provoqua les Allemands qui y séjournaient, les appelant »Codriani«, juifs, hurlant la chanson où il était prétendu que les Allemands descendaient de culo Pilati, et joignant à cette grêle d'injures, une grêle de pierres dans les croisées du bâtiment[3]. De ce fait il fut cité par le senior de la bourse devant le tribunal rectoral. Ces violences prirent fin par une lente mais progressive désertion des Allemands, qui se font de plus en plus rares dans le registre matricule universitaire au commencement du XVI-e siècle, pour disparaître plus tard à peu près complètement. Il y avait, il est vrai, à cet abandon de l'école jagellonienne, des motifs plus sérieux, comme, par exemple, la Réforme; néanmoins

---

[1]) Acta Rect. 1697, 1705, 2337.

[2]) Ibid. 1560 (an. 1493).

[3]) Ibid. 316, Codrius, Codrianus est l'équivalent de gueux. En réalité le Codrianus était le boursier pauvre; cette dénomination s'étendit à tous les boursiers en général.

les susceptibilités froissées ne contribuèrent pas peu à creuser un fossé entre les deux nations qui naguère puisaient de concert à la même source du savoir.

Les bourses avaient donc pour but le maintien de l'ordre parmi les élèves de l'école, ordre auquel, d'autre part, veillaient les autorités universitaires et, en premier lieu, le tribunal rectoral, — ut ordo debitus et rigor ordinatus... per scolares iugiter observetur. Le document érectif de Jagellon, aussi bien que les actes de fondation d'autres universités, précisait et confirmait la compétence de cette juridiction. »Nous voulons, y lisons-nous, que les écoliers venus à Cracovie pour y faire leurs études, aient un recteur qui soit leur juge dans les affaires civiles et ait iurisdictionem ordinariam sur eux tous qui, par serment, lui jureront obéissance et respect. Et que personne, en quelque affaire civile que ce soit, ne s'avise de citer les étudiants de Cracovie, à quelque classe qu'ils appartiennent, devant un juge étranger, soit clerc, soit laïque. Nul ne pourra faire appel, ni être exonéré de la sentence du recteur; nul ne pourra par voie de pétition tenter d'obtenir restitutio in integrum; au cas où l'on en appellerait, l'appel ne sera point admis, et l'appelant ne pourra être entendu par aucun juge religieux ou séculier; le jugement prononcé par le recteur restera toujours exécutoire, sans aucune restriction. Toutefois si ce jugement paraît inique ou irrégulier, les consiliarii de l'université auront à en apprécier la teneur, et à prononcer en dernier ressort. De plus, le dit recteur connaîtra des délits et légères contraventions criminelles des étudiants, comme, par exemple, lorsqu'ils se seront pris aux cheveux, frappés à coups de poings jusqu'à effusion du sang, ou pour toute autre batterie sans conséquence très grave; et pour ces fautes, ni les étudiants, ni leurs compagnons, ni leurs domestiques ne pourront être cités, ni comparaître devant extranea iudicia. Si toutefois — ce dont Dieu garde — un étudiant ou toute autre personne ci-dessus désignée, est saisi en

flagrant délit de vol, d'adultère, d'outrage aux bonnes moeurs, d'assassinat ou de tout crime énorme et infamant, il ne sera pas déféré à la juridiction rectorale; mais si l'accusé est clerc, il devra comparaître devant l'évêque, s'il est laïque, devant notre tribunal royal«.

Telles sont les stipulations principales de l'acte de Jagellon. On y différencie donc le civil et le criminel, l'ecclésiastique et le séculier. C'est le recteur qui sera le juge incontesté de l'université et de ses membres pour la plupart des actes prohibés dont ils se seront rendus coupables. Cependant l'université comprenant une multitude de corporations, à côté de ce pouvoir judiciaire du recteur se trouvaient d'autres compétences qui, conjointement avec l'autorité rectorale, avaient pour mission de garantir le bon ordre dans le champ de leurs attributions, et, par conséquent, indirectement à l'université. Il existait donc des »iudicia domestica«, appelés à juger des causes et des différends surgis dans telle ou telle institution; on pouvait en appeler de leur jugement au recteur. Cette juridiction intra muros était attribuée aux préposés des collèges [1]), aux seniors des bourses [2]), qui, de concert avec les consiliarii élus parmi les boursiers, jugeaient leurs administrés; en cas de conflit entre les boursiers et leur senior, le proviseur intervenait [3]), c'est-à-dire le professeur qui avait été désigné par ses collègues pour administrer les fonds de la bourse, avoir la haute main sur le senior, procurer à l'institution tout ce dont elle avait besoin pour vivre et fonctionner. Ces dispositions avaient pour but de ne rien laisser transpirer au dehors de ce qui se passait dans la bourse — ne causae rixosae et litigiosae in domo exortae ad extra volarent, sed in domo consopirentur. Ainsi s'étouffaient dans l'enceinte même ou elles s'étaient produites et dont elles

---

¹) Acta rect. 788.
²) Ibid. 3057.
³) Ibid. 1325 et 3114.

avaient troublé la paix, les discussions et les injurieuses offenses.

Nous avons encore à parler de la juridiction des conservateurs de l'université. Cette charge fut créée pour assurer au studium un gardien permanent de ses droits, de sa liberté, de ses propriétés et privilèges. Jagellon la confia, en 1400, à l'évêque de Cracovie [1]. En 1410, Jean XXIII institua trois conservateurs: les doyens des chapitres de Gniezno, de Cracovie et de Breslau [2]. Le doyen de Cracovie, par la nature même des choses, était principalis conservator, étant mieux placé que tout autre pour bien remplir cette fonction. Néanmoins, il fut plus tard remplacé par l'abbé de Mogiła. Ce dernier est, dès 1429, investi de cet emploi qu'il conserva depuis [3]. On pouvait, à ce qu'il semble, en appeler à ce conservateur des sentences rectorales rendues en certaines circonstances [4]. Mais il était tout spécialement désigné pour connaître des affaires dans lesquelles l'université ou l'un de ses membres avaient été lésés dans leurs droits ou dans leur avoir. Le plus souvent le conservateur se substituait un sous-conservateur qui conduisait l'instruction des procès et les jugeait ordinairement. Ce dernier était toujours un maître de l'université.

Comme il était de la compétence du conservateur de citer des personnes habitant d'autres villes et d'autres diocèses et prévenues d'avoir nui à l'université ou à ses membres [5], l'autorité de ce fonctionnaire était assez étendue. Elle le fut même parfois avec excès et arbitraire, au point qu'elle amena de graves conflits, et notamment avec les Hongrois. Si, en effet, un étudiant cracovien avait procès avec un Hongrois, il s'adressait au conservateur et faisait

[1]) Cod. univ. crac. I, 29.
[2]) Ibid. 84.
[3]) Ibid. 165.
[4]) Acta Rect. 2288.
[5]) Cod. univ. crac. I, 166.

citer son adversaire qui, au cas de non comparution, était jugé in contumaciam par le conservateur. La ville de Kaschau, ainsi qu'en témoignent des actes parvenus jusqu'à nous, eut bien des fois à subir cette juridiction [1]). Il arriva même que les marchands cracoviens revendiquèrent leurs créances hongroises par la voie universitaire. Plusieurs de ces affaires traînèrent en longueur pendant tout le XV-e siècle, à partir de 1417 [2]). Les Hongrois protestèrent vivement contre ces procédés; en 1422, le roi Sigismond combat cette »prérogative« de l'université; en 1446, ce sont les »praelati, barones, nobiles et proceres regni Hungariae« qui réclament; enfin, en 1454, le roi Ladislas se refuse à reconnaître cette juridiction en vertu de laquelle »certaines personnes, aussi bien étrangères que sujettes de la couronne hongroise, et principalement les écoliers faisant leurs études à Cracovie... citent à comparoir des citoyens hongrois hors de leur pays, et, en particulier, devant l'université de Cracovie«. A ces privilèges, prétendus papaux, de l'université on opposait la loi hongroise niant à tout tribunal étranger le droit de juger un habitant du royaume.

Le tribunal universitaire fut donc la cause de différends internationaux. Mais la juridiction des conservateurs commit des abus criants, s'il est vrai qu'un individu n'appartenant pas à l'université put s'inscrire au registre matricule pour faire protéger ses propres intérêts par ces juges exceptionnels. L'archevêque Jean Laski se montra fort mécontent de ce que les conservateurs se fussent per-

---

[1]) M. Frédéric Papée a le premier fait remarquer ce fait dans ses Notes sur les Archives hongroises (Arch. de la Commission d'histoire 8, 443). L'administration des archives a bien voulu communiquer ces actes à l'auteur.

[2]) Cette même année François Creysewicz, délégué par le doyen de Cracovie, cite ad instantiam... Georgii Debringer, étudiant de Cracovie, Catherine Dorstin de Kaschau, et prononce contre cette dernière un jugement par défaut. Georgius Debringer de Casschovia s'inscrivit à l'université en 1417. Voir Album I, p. 40.

mis de citer des gens de son diocèse et d'ailleurs. Aussi, en 1522, se décida-t-il à mettre la question au clair, à limiter la juridiction des conservateurs, à en préciser les attributions. Zelo non bono contra universitatem concepto — rapportent les conclusions — voluit et nitebatur conservatoria privilegia... destruere et provinciam ab ea (sic!) purgare. Néanmoins le studium ne manqua point de défendre ces prérogatives. En 1523, les plaintes s'étant renouvelées et ayant été portées aux pieds du roi, avec l'assentiment de l'université et du primat, fut instituée une commission à l'effet d'examiner l'affaire avec soin. En faisaient partie Jean Chojeński, Pierre Myszkowski, Stanislas Biel, Jacques d'Arciszew et le recteur de l'université. Il en résulta que dorénavant ne pourraient faire usage de l'intervention des conservateurs que les personnes actu laborantes à l'université et les étudiants. Il ne serait point permis d'y avoir recours aux personnes autrefois gradées ou incorporées, non plus qu'à celles qui prendraient de fictives inscriptions à l'université [1]).

Laski qui ne voyait pas d'un bon oeil l'ingérence d'autrui dans son diocèse et qui, en qualité de primat et de légat, aimait à empiéter sur les droits du prochain, contribua à régler la situation. Le »zelus« fut-il en cette occasion malveillant? Nous ne saurions le dire. Il est certain toutefois, et facile d'ailleurs à comprendre, que les susceptibilités du prélat froissèrent l'université.

Le tribunal rectoral lui-même donna lieu à plusieurs contestations. Le décret de Jagellon était, il est vrai, fort

---

[1]) Voir Conclus. un. 1523. Il est ajouté: item praefati domini etiam invenerunt, quod nedum pro bonis universitatis, verum etiam pro privatis patrimonialibus bonis seu personalibus tales manentes circa universitatem possunt uti illo conservatorio, tali tamen sub moderatione quod prius tales a dominis temporalibus sive spiritualibus sive saecularibus quibus talia subsunt bona, quaerere debent eis administrari iustitiam etiam cum intercessione per litteras ad eosdem rectoris.

explicite, et définissait exactement la compétence des divers tribunaux. Mais, malgré tout, on en vint à des discussions et à des mises en question; on éluda la juridiction rectorale, même dans des affaires qui lui appartenait de droit et on les porta devant d'autres tribunanx — aliena fora — au mépris et au détriment des privilèges de l'université — in enervationem iurium universitatis. D'ailleurs, les limites entre la compétence épiscopale ou officiale et celle du recteur étaient loin d'être rigoureusement tracées. Souvent le recteur renvoyait à l'official une affaire où il s'agissait de choses touchant à l'église, se déclarant incompétent — quod non pertinet ad eum iudicare de rebus ecclesiasticis [1]). Au surplus les clercs étudiants, à l'encontre des statuts prescrivant de soumettre leurs causes civiles au tribunal rectoral, excipaient de leur caractère ecclésiastique pour s'exempter de la juridiction du recteur [2]). De là des conflits, des rémissions d'un forum à l'autre; et ces hésitations portaient une grave atteinte à la discipline ainsi qu'à l'autorité de l'université.

Le rector jugeait en général avec l'assistance des consiliarii, pris parmi les maîtres [3]). Si, seul, il avait rendu une sentence, on pouvait en appeler d'abord à ces consiliari; de ceux-ci, en troisième instance, à l'université, ou plutôt aux doyens, ses représentants [4]). Le recteur alors s'adjoignait les doyens des facultés de théologie, de droit canon, des arts; ce tribunal examinait à nouveau le procès pendant et y donnait une solution [5]).

---

[1]) Acta Rect. 84, 569. Dans le statut de Dobrocieski de 1604 (Arch. pour l'hist. de la littér. II, 377), il est expressément dit: si causa fuerit inter professores beneficiatos, ad episcopum Crac.... recurri debet iuxta privilegium Vladislai regis.

[2]) Acta Rect. 1379—2907.

[3]) Ibid. 2311.

[4]) Ibid 2312.

[5]) Ibid. 1752: dominus... convocatis decanis trium facultatum, theol., canon. et art., ad quos finaliter pertinet omnes differencias per appellacionem devolutas determinare.

Les peines étaient le plus souvent pécuniaires; on en évaluait le montant d'après la gravité du délit; l'échelle d'appréciation comportait quantité de degrés et de détails; parfois on jetait l'excommunication; rarement on sévissait jusqu'à la prison. Quant aux punitions corporelles, elles n'ont jamais été infligées dans les universités du moyen âge; c'est avec la renaissance du classicisme qu'ont apparu les verges dans les lectoria académiques [1]).

En lisant les actes disciplinaires de l'école cracovienne on n'est aucunement autorisé à en tirer des conclusions pessimistes pour la moralité des jeunes gens qui y fréquentait alors, et la comparaison avec notre époque ne leur saurait être défavorable; mais on est cependant frappé par les explosions de juvénile vivacité de ces étudiants qui passaient, avec le plus rapide emportement, des paroles aux coups, de ceux-ci aux couteaux. La férocité, la grossièreté des maîtres et des élèves nous étonnera encore. La civilisation n'a pas détruit le mal sur la terre; mais elle en a adouci les formes: à côté de la morale et du droit, elle a placé le decorum, frein efficace du vice, il est vrai, mais aussi, voile commode et spécieux sous lequel il se cache. Car la civilisation joue plus souvent le rôle de maître de cérémonie que celui de régent des moeurs.

---

[1]) Rashdall, The universities of Europe II, 2, 610.

IV.

Les grades universitaires.

But des études au moyen âge. — Carrière ecclésiastique. — Etudiants temporaires.

Grades à la faculté des artistes. — L'examen du baccalauréat et ses conditions. — Occupations des bacheliers. Leurs études. Les grades supérieurs: la licence et la maîtrise.

Les élèves moins nombreux aux autres facultés. — Les bacheliers en médecine. — Leurs fonctions; pratique restreinte. — La licence. La première promotion au doctorat en médecine à Cracovie en 1527. Les grades à la faculté de droit. — Longue durée des études théologiques. — Premier grade: Cursor. — Sententiarius. — Baccalaureus formatus. — Licentiatus et magister. — La maîtrise en théologie est fort rare.

Confirmation des grades obtenus dans d'autres universités par l'université de Cracovie.

Il est évident que l'unique devoir de l'université ne se bornait pas au contrôle et à la surveillance de la jeunesse: elle devait en outre encourager, exciter ses élèves à progresser dans la voie du savoir, et les soutenir dans leurs travaux. C'était là le but principal des studia: enseigner, répandre la science dans les esprits des auditeurs pressés autour des chaires des maîtres. C'est pour s'instruire qu'on entrait au collegium, quoique en vérité les intentions fussent fort diverses, et diverses aussi les façons de les faire aboutir. Les uns bornaient leurs désirs à des con-

naissances superficielles, élémentaires, et se contentaient d'un minimum très accessible; d'autres, au contraire, animés des plus larges ambitions songeaient à pénétrer tous les arcanes, à conquérir tous les grades. Ces grades n'étaient cependant pas indispensables pour vivre; mais une certaine instruction et, à plus forte raison, un grade universitaire constituaient de sûres recommandations pour l'avenir. L'université était le grand vestibule conduisant à l'église, et l'église, à cette époque, ouvrait la porte aux plus hautes carrières. Aussi pour y arriver, devait-on passer par l'université. On y entrait pour devenir prêtre, ou tout au moins pour obtenir les ordres mineurs, afin de se faire une position, de gagner un bénéfice [1]). Maîtres et élèves n'avaient pas d'autre dessein: les uns étaient déjà pourvus d'une prébende ecclésiastique, les autres la poursuivaient. Par là s'explique le caractère ecclésiastique des universités médiévales, leur vestitus clericalis, que portèrent réellement les élèves, mais dont furent aussi revêtues les universités, dans la signification figurée de ce terme. Sans doute tous les écoliers ne recevaient pas les ordres, même mineurs; sans doute tous ne devenaient pas prêtres. Mais le fait seul de l'inscription les rapprochait de l'Eglise, les entraînait, devait forcément les entraîner vers le service sacerdotal; et leur costume leur rappelait qu'ils faisaient partie de la milice du Christ, dans laquelle il fallait être soldat ou tout au moins mercenaire. Cette pensée de solde et de carrière future poussait beaucoup d'étudiants à recevoir les ordres. Aussi les statuts de Vienne appellent-ils la communauté universitaire clerus universitatis; à Rostock les étudiants sont nommés demi-prêtres — Halfpapen [2]). Quant à Cra-

---

[1]) Sur l'accès ouvert par les studia aux dignités ecclésiastiques voir Emile Michael S. I. Geschichte des deutschen Volkes etc. II, p. 435 et suiv.

[2]) Voir Paulsen dans la Hist. Zeitschrift 45, 404. Au sujet des rapports entre les écoliers et le clergé voir Rashdall, The universities of Europe II, 2, 644. C'est avec raison que cet auteur remarque

covie, Tomicki écrivait encore en 1534: il y a peu d'étudiants chez nous, qui ne soient clercs et n'aient été consacrés [1]).

Pour la plupart des étudiants s'inscrivant à l'université, l'idéal à réaliser était d'appartenir à l'Eglise et, par là, d'acquérir places et dignités. Il y avait des exceptions: les fils de grands seigneurs venaient à l'école pour s'y polir, s'y instruire, s'y frotter de connaissances quelconques: noblesse oblige. Les circonstances, le cours de la vie interrompaient aussi les études d'une foule de jeunes gens. Beaucoup d'entre eux en effet remplissaient mollement leurs devoirs, et, après avoir traîné quelque temps sur les bancs, abandonnaient l'école sans en avoir tiré de profit appréciable. C'est surtout à la faculté inférieure, celle des arts, que tous les ans se pressaient des nouveaux-venus qui ayant à peine goûté à la coupe du savoir s'en détournaient désenchantés et rentraient dans le monde pour s'y faire un chemin par d'autres moyens. Plus d'un ne pouvait supporter longtemps les entraves des règlements universitaires, et, après un bref passage à l'école, revenait à la chère liberté, ou bien s'en allait convaincu »qu'il en savait assez«, comme le prétendait le père de Nicolas Rey après la première année d'études de son fils. D'autres étaient ennuyés par »ces études épineuses et embrouillées«, et, avides d'indépendance et d'action, s'empressaient d'échanger les sept arts libéraux pour des occupations plus libérales. Dès le XII-e siècle on opposa aux sept arts pratiqués par le clerc les septem probitates du chevalier, telles que monter à cheval, nager, tirer de l'arc, boxer, chasser, jouer aux échecs, écrire des vers. Et ils n'étaient pas rares ceux

---

que le clergé inférieur ne sortait pas de l'université; il était composé de gens à instruction rudimentaire n'ayant pas passé par l'université, ou n'y ayant passé que quelque temps sans y conquérir aucun grade.

[1]) Ms. Czart. 273, 443. Pauci apud nos sunt scholares, qui non sint clerici et sacris initiati.

qui ayant goûté aux subtilités et aux abstractions dont l'université nourrissait ses élèves, se sentaient attirés de préférence vers ces probitates.

Oxoniam multi veniunt redeunt quoque stulti, chantait-on au sujet des étudiants d'Oxford; on aurait pu en dire autant de ceux d'ailleurs, sans en excepter Cracovie.

Par contre, ceux qui avaient le ferme dessein de travailler et de conquérir des grades, devaient répartir leur tâche en plusieurs années et se conformer aux exigences, aux conditions imposées par l'université. La besogne était énorme, elle était aussi variée: les leçons alternaient avec les exercices, et, dans ces derniers, on pouvait faire étalage de son talent et de son savoir. Fort peu de récréations, mais en revanche quantité de fêtes; les cérémonies religieuses, les processions, les sermons étaient en somme des heures de loisir accordées aux jeunes gens: ils rompaient la monotonie grise et terne de la vie scolaire. Sans compter les vacances, dont nous parlerons plus tard, il y avait beaucoup de jours fériés, festivitates, dies non legibiles, sans cours. A Toulouse, ces chômages où à la place des leçons on écoutait un sermon, étaient au nombre de 93, de 92, à Angers[1]). A Cracovie, peu après 1400, on désigna une multitude de fêtes, de vigiles, pendant lesquelles leçons et disputes seraient suspendues à la faculté des artistes[2]). A cette faculté le cours des études durait de trois à cinq ans. Après une année, après deux à Cracovie, le candidat pouvait demander à subir le premier examen pour l'obtention du grade le moins élevé, le baccalauréat. Ces examens avaient lieu quatre fois l'an, avant les quatre-temps, c'est-à-dire au commencement du carême, à la Pentecôte, en septembre et en décembre[3]); et malgré qu'une ordonnance eût plus tard réduit à deux ces termini[4]), en pratique

[1]) Kämmel dans Schmid, Geschichte der Erziehung II, 429.
[2]) Muczkowski, Liber Promot. XXI.
[3]) Ibid. VII.
[4]) Ibid. XXXVIII.

et cela même jusqu'à la fin du siècle, on conserva l'ancien usage. Dans cet examen l'étudiant devait justifier de la connaissance des sciences appartenant au trivium: la grammaire, la rhétorique et la logique; prouver qu'il était initié à la doctrine dialectique d'après Aristote [1]. Le candidat devait en outre faire constater qu'il avait assisté aux leçons et exercices obligatoires pour cet examen, gradum baccalariatus concernentes [2]; il n'était admis que s'il avait entendu chaque jour deux leçons »concernant ce grade« [3]. Néanmoins il y avait parfois des exceptions; mais on exigeait que le jeune homme eût au moins trois fois par semaine fait acte de présence aux leçons et exercices [4]. De plus, il était tenu de fournir le témoignage qu'il n'avait pas omis les exercices considérés au moyen âge comme le pivot des études: les disputes; car si l'étudiant doit être instruit, il doit aussi mettre à profit son savoir; et c'est pour cela que dans le semestre qui précédait l'examen du baccalauréat, les étudiants assistaient à la disputatio ordinaria du samedi, tournoi dialectique entre maîtres et bacheliers, et prenaient part à trois disputes de suite [5]. A côté des maîtres posant une thèse avec arguments et les bacheliers respondentes, discutant ces arguments, les élèves, pour se faire la main, jouaient aussi un certain rôle dans les disputes [6]. Tout impétrant devait donc faire certifier qu'il avait à plusieurs reprises répondu (respondere) dans les disputes ordinaires et même dans les extraordinaires [7], c'est-à-dire celles que les maîtres nouvellement promus

---

[1]) Muczkowski, Lib. Promot. XIII.

[2]) Ainsi s'exprime la cédule dans Muczkowski, ibid. p. CXLI.

[3]) Ibid. XV.

[4]) Ibid. VIII.

[5]) Ibid. XVII C'est ainsi, croyons-nous, qu'il faut interpréter la prescription de ces trois disputes de suite, par analogie avec d'autres universités.

[6]) Ibid. XXXI.

[7]) Ibid. VIII.

étaient obligés d'organiser et celles qui avaient lieu le soir ou pendant les vacances sous la direction d'un bachelier[1]).

Ainsi préparé et armé, l'écolier se présentait devant la commission désignée pour l'interroger. Nous ne décrirons pas en détail les cérémonies de cet acte. Il se composait de plusieurs épreuves, comme du reste dans les autres universités[2]). La promotion (primae laureae) n'allait pas sans entraîner quelques frais. Le candidat payait une taxe dont une partie revenait à la caisse universitaire, l'autre, au doyen et aux examinateurs. Et ce n'était pas tout; il y avait encore d'autres dépenses. L'examen terminé, les jeunes gens conduisaient leurs examinateurs au bain; puis ils les régalaient de vin de Malvoisie et des mets les plus délicats[3]).

Ces repas n'étaient pas, il est vrai, obligatoires[4]), mais ils étaient traditionnels et coûteux, au point qu'on avait ensuite des difficultés pour en acquitter le montant. En 1475, l'apothecarius Paulus réclame en justice à l'étudiant Wróblewski le payement du souper servi à l'occasion de la promotion de ce dernier; en 1495, une certaine Agnès[5]) cite devant le recteur deux bacheliers parce qu'elle n'a presque rien reçu pour leur avoir fourni des victuailles et des ustensiles »ad ornamentum mensarum«, à propos de leur promotion, et que, pour comble de malheur, elle a perdu quelques pièces du linge qu'elle leur avait prêté pour le festin. Les dettes contractées à l'occasion de ces banquets pesaient ensuite de longues années sur les jeunes gens et leur empoisonnaient l'existence[6]).

---

[1]) Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg I, 72.

[2]) Muczkowski en donne un tableau étendu se rapportant à une époque plus récente. Liber Promot. LXXXVIII et suiv. Thorbecke l. c. p. 88 et suiv.

[3]) Muczkowski, Lib. Promot. IX et C.

[4]) Ibid. IX.

[5]) Acta Rect. 409, 1736.

[6]) Ibid. 2313.

Ce grade, le plus bas de la hiérarchie universitaire, était en général obtenu vers la vingtième année. Le lauréat de l'époque possédait à peu près le même bagage de connaissances qu'un bachelier de nos jours; il était cependant beaucoup plus versé en philosophie, et les leçons, les exercices, les disputes avaient mûri son esprit et lui avaient donné de la souplesse. Un très petit nombre seulement des inscrits annuels à l'université parvenaient à ce premier échelon de la science. On a compté qu'un quart à peine, et, dans les meilleures conditions, un tiers des immatriculés atteignaient en moyenne à ce but. Le reste se tenait à un niveau plus modeste ou s'égarait, se perdait dans la nullité et la paresse. Quelques-uns pourtant essayaient ensuite de se distinguer, sans avoir pour les y aider des distinctions.

Beaucoup de bacheliers se contentaient de ce titre. Il leur ouvrait en effet plusieurs situations. A la tête des écoles paroissiales de Cracovie et d'autres villes on voit fort souvent des bacheliers; un d'eux est recteur scholarum in hospitali, un second, de l'école S. Anne, un troisième dirige celle de Wieliczka, un autre est recteur à Tarnów, un autre, à Bochnia, d'autres enfin à Miechów, Lenczyca et Szydłow [1]. Cependant nombre de bacheliers s'adonnaient à des occupations fort différentes: en qualité de répétiteurs ils préparaient aux examens, par les resumptiones et leçons privées dans les bourses [2], ou bien ils prenaient comme locataires des étudiants et s'engageaient à veiller sur eux [3].

Le bachelier qui ne quittait pas Cracovie, trouvant des ressources dans ces travaux, avait toute facilité pour continuer ses études, arriver à la maîtrise. Néanmoins ce

---

[1] Acta Rect. 1621, 315, 1090, 1626, 3163, 1646, 325, 1750, 2365, 2744. Le recteur des écoles de Szydłow, Abraham de Piotrkow, s'appropria frauduleusement le titre de bachelier, usurpando sibi titulum personae promotae; le recteur prononce un jugement contre lui.

[2] Acta Rect. 946.

[3] Ibid. 605 le bachelier a pueros sibi a parentibus commendatos; 677, on lui confie des garçons ad conservandum.

titre de maître était beaucoup moins recherché que celui de bachelier. Un vingtième à peu près, un seizième par extraordinaire de la totalité des inscrits passaient maîtres. On a remarqué avec raison que le cours des études universitaires avait des particularités communes avec les corporations. Le bachelier était l'apprenti passé ouvrier, mais ayant encore besoin de se perfectionner, tout en étant en mesure et même en devoir d'enseigner à autrui. Si le bachelier était tenu d'assister aux leçons des cours supérieurs, à prendre part aux disputes du samedi, c'est-à-dire à discuter les arguments avancés par les maîtres, autrement dit à respondere, il avait en outre l'obligation de faire oeuvre personnelle, comme par exemple d'organiser le dimanche des disputes sur le modèle de celles que les maîtres dirigeaient le samedi. Ces actus baccalariorum, où les écoliers sans doute remplissaient le rôle de respondentes, étaient aussi de ces joûtes intellectuelles où se complaisait le moyen âge. De plus, pendant la canicule, en juillet et août, les bacheliers devaient faire un cours durant un mois ou trois semaines; de même en carême. C'étaient en quelque sorte des essais d'aptitude, un entraînement pour l'avenir; la plupart du temps on expliquait dans ces cours les compendia des traités commentés par les professeurs. Tous les travaux que nous venons d'énumérer incombaient au bachelier deux années; cela s'appelait »biennium complere in gradu baccalarii« [1]).

Ces deux ans écoulés, il était permis de demander à subir le second examen des artistes. Pour y prétendre, il avait fallu approfondir les hautes questions de philosophie, apprendre les plus difficiles traités de logique, la physique, la métaphysique, l'éthique, la politique, l'économique d'après les principes d'Aristote, les mathématiques, la musique et l'astronomie [2]). Comme pour le premier examen, on exigeait

[1]) Muczkowski, Liber Promot. XXIX.
[2]) Ibid. XIII.

que le candidat prouvât qu'il avait satisfait à toutes les prescriptions, rempli toutes les conditions. L'examen avait lieu une fois l'an, peu après la Noël. Si on le passait avec succès, on obtenait le jus docendi, autrement dit la licence. Ce droit pouvait seulement être accordé par l'Eglise, c'est-à-dire par le chancelier de l'université qui, en cette circonstance, se faisait remplacer par le vice-chancelier; et le jour où avait lieu cette solennité se nommait festum Aristotelis [1]).

En dehors des frais d'examen, les candidats en avaient encore d'autres à supporter. Au cours de l'examen, ils donnaient un festin aux examinateurs et aux autres maîtres; ils avaient aussi à faire des présents au vice-chancelier [2]). Après l'examen, ils invitaient encore les maîtres et surtout leurs examinateurs à un repas appelé prandium Aristotelis. Le doyen en était »directeur«, comme cela eut lieu par exemple, en 1493, où Paul de Zakliczew, par suite du tapage et des scènes tumultueuses qui souillèrent une de ces orgies, se vit contraint à venir s'expliquer devant le tribunal rectoral [3]).

Parfois les chanceliers de l'université, évêques de Cracovie offraient des banquets pour les licenciés nouvellement créés. Libanus dans sa Paraclesis nous parle d'un festin, convivium splendidissimum, donné au palais épiscopal par Pierre Tomicki et dans lequel les mets — omnigena ferculorum edulia — rivalisaient de finesse avec les vins qui mirent en singulière humeur la compagnie. Samuel Maciejowski suivit plus tard l'exemple de Tomicki. Après la licence restait l'acte suprême, la promotion à la maîtrise. C'était une cérémonie exclusivement universitaire, c'est-à-dire que cette dernière détermination avait lieu peu de temps après la licence, en présence du doyen et de la

---

[1]) Muczkowski. Liber Promot. XXIV.
[2]) Ibid. CXXVII.
[3]) Acta Rect. 1641.

faculté. Il arrivait d'ordinaire que les licenciés en philosophie demandaient à être promus maîtres aussitôt leur grade obtenu; aucun examen n'était nécessaire, mais il fallait verser des taxes. Dans les facultés supérieures où ces taxes étaient très lourdes, beaucoup en restaient à la licence, trouvant trop coûteuse l'obtention du titre de maître[1]). L'acte même de la promotion à la maîtrise consistait en une brève dispute et en la remise par le promoteur de la barrette professionnelle.

Longtemps l'université toléra les repas offerts par les nouveaux maîtres, parce que c'était un antique usage et servait, pensait-on, pro refectione atque consolatione laborantium in universitate. Cependant au commencement du XVI-e siècle, alors que l'école appauvrie ne pouvait faire face à d'urgents besoins, on s'efforça de mettre un frein aux prodigalités inutiles. Il fut décidé que les prandia luxueux seraient supprimés; qu'on se bornerait à faire servir un goûter composé le plus souvent de sucreries, de gâteaux et de vins; en revanche, au festin serait substituée une contribution en argent.

En 1512, sous le rectorat de Mathias de Miechow, on vote une suspension de six années des prandia à l'occasion des promotions de toutes les facultés; par contre, les promus devront verser à l'université vingt florins pour aider à combler le déficit et offrir aux maîtres présents à l'acte de nouvelles barrettes ainsi que des cirothecae, c'est-à-dire des gants. Cette même disposition établissait aussi des taxes pour les promotions au baccalauréat et à la licence[2]); toutefois le festum Aristotelis était maintenu et serait célébré comme par le passé. En 1524, on renouvelle les prescriptions restrictives sur les prandia pour le doctorat, et cela à peu près dans le même sens; plus tard pourtant, en 1531, ce décret est rapporté et les pran-

[1]) Winter, O životě na vysokých školách pražských (1899), p. 539.
[2]) Conclus. univ. 1512.

dia sont rétablis, »car l'université se trouvait peinée et humiliée à ces promotions où étaient invités divers étrangers, tant séculiers qu'ecclésiastiques, et ces personnages, après une longue séance à l'aula de l'université, sans aucun des rafraîchissements et réconfortants autrefois en usage, devaient rentrer chez eux fatigués, à jeun, et maugréant sans aucun doute contre la ladrerie et la frugalité de l'université [1])«.

Ayant subi tous ces examens et actes le jeune homme devenait magister artium regens et legens. Il avait alors à rester certain temps et à enseigner à l'université qui lui avait conféré le doctorat, à faire son biennium d'épreuve. Cependant on s'exemptait assez facilement de cette obligation en demandant des dispenses [2]). Mais ceux qui s'attachaient à l'école et y commençaient des cours ne comptaient pas en général s'immobiliser dans ce grade philosophique. Les maîtres qui passaient leur vie entière à la faculté des arts, comme Stanislas de Sobniow, étaient fort peu nombreux, et ce n'est que dénué d'ambition, de capacité ou de volonté laborieuse qu'on s'y fixait.

Le jeune maître ès arts songeait donc aux facultés supérieures et d'ordinaire y devenait élève tout de suite. Certains même, après avoir fini leurs études philosophiques, parcouraient ensuite tous les degrés de la faculté de droit et de celle de théologie. L'évêque de Cracovie, Thomas Strzempiński, fut reçu maître ès arts en 1427, docteur en droit en 1431, maître en théologie en 1443. Il paraît que son camarade, Jean Dombrowka, consacra de longues années à s'abreuver de connaissances aux diverses facultés. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette application, cette persévérance était peu commune.

En général celui qui visait à faire des études plus complètes, choisissait une des facultés supérieures et n'allait

---

[1]) Conclus. univ. 1524 et 1531.

[2]) Muczkowski, Liber Promot. V.

pas plus loin. Avoir passé par la philosophie était considéré comme une bonne introduction aux sciences privilégiées, mais cependant ce n'était pas indispensable. Souvent les statuts exigèrent des étudiants en droit ou en théologie le diplôme de maître ès arts. C'est ainsi que les règlements de la faculté de théologie, en 1521, posent comme condition à la maîtrise »cinq ans passés à apprendre les arts libéraux et les grades correspondants« — anhelans proficere in theologia, primum per quinquennium artibus liberalibus et promotionibus in eisdem operam navet operosam [1]); cependant nous lisons dans les Conclusiones de 1524 que serait admis à la faculté de théologie et pourrait y prendre ses grades, tel qui n'avait pas été gradé dans les autres facultés. Dans les mêmes conclusions il est encore spécifié que seront admissibles au doctorat canonique ceux qui n'auront pas le titre de magister artium. Quant à la médecine, il fut décidé en 1433 et 1525 [2]), que nul ne serait admis à la promotion, s'il n'était maître en philosophie. Mais dans la pratique là aussi on se départait souvent de l'application rigoureuse des statuts [3]).

Toutefois les dispenses n'étaient que fort exceptionnelles, et l'écolier des deux hautes facultés possédait presque toujours les grades ès arts. Naturellement ces facultés avaient moins d'élèves que la première. Dans un mémoire sur la faculté canonique de Leipzig, adressé au souverain vers le début du XVI-e siècle, il est constaté que non seulement la faculté des arts est la plus fréquentée, mais qu'elle constitue à proprement parler l'université. La faculté de droit ne compta jamais plus de cent élèves, et même atteignit rarement ce chiffre. Les théologiens sont rarement plus de six ou sept; il y a de quatre à six mé-

---

[1]) Archives hist. et lit. (1878), T. I, 74.

[2]) Conclusiones 1525/26.

[3]) En 1536 les Conclusiones affirment que les dispenses et exceptions sont admissibles et l'on se base pour accorder ces allégeances sur la manière d'agir tolérée aux facultés supérieures.

decins, rapporte ce document[1]. Et dans toutes les universités les proportions sont plus ou moins semblables.

Passons à la faculté de médecine, la plus délaissée. Les promotions, comme d'ailleurs dans les facultés supérieures, y étaient très rares; plusieurs années s'écoulaient parfois sans qu'on y passât un seul examen. D'après le statut de 1433, l'étudiant en médecine à Cracovie devait suivre les cours pendant cinq ans; cette période quinquennale resta plus tard la règle. Dans cet intervalle, il avait à apprendre les ouvrages d'Avicenne, de Galenus, d'Hippocrate et de Rases: ce dernier était considéré comme une autorité canonique en la matière. Les deux premières années, ainsi qu'en témoignent les conclusions de 1525, l'élève écoutait assidûment »lectiones essentiales lectorum ordinariorum«. De plus, il était obligé d'avoir deux disputes — sustentet conclusiones seu respondeat — avec les maîtres de sa faculté. Comme on le voit, ici comme à la faculté des artistes, quoique on y ajoutât moins d'importance, les disputes étaient en honneur; peu après une ordonnance en laissa l'organisation à la bonne volonté ou la convenance des professeurs. Enfin l'étudiant assistera aux cours du bachelier en médecine pendant la canicule et le carême.

Cette préparation achevée, il est autorisé à demander au doyen de réunir la commission des docteurs en médecine qui lui feront subir les épreuves du baccalauréat. L'examen passé, le candidat donnera quatre florins de rémunération à ces docteurs, un florin au trésor de l'université, douze deniers aux appariteurs.

Le bachelier en médecine avait plusieurs devoirs à remplir: d'abord les leçons, qui toutefois n'excluaient pas la pratique de son art, puis, la continuation de ses études. Ces leçons du bachelier avaient lieu à deux époques de l'année: pendant la canicule et le carême; il y expliquait les livres élémentaires, à l'instar des bacheliers — curso-

[1] Paulsen, Hist. Zeitschr. 45, 304.

res — en théologie. Comme nous venons de le dire, il lui était permis d'exercer son métier, mais en se soumettant toutefois à certaines conditions. A Montpellier et, à l'imitation de Montpellier, à Cologne, on limita cette pratique de telle sorte que le jeune médecin, tout en ayant un large champ d'expériences, fût aussi peu dangereux que possible à cause de son inhabileté; on lui désignait tout simplement des localités éloignées à visiter. A Cologne, par exemple le statut ne leur ouvrait que les endroits situés à six milles au moins de la ville. On n'aurait guère pu imaginer de plus prudentes mesures de précaution et de charité.... égoïste.

A Vienne, à Leipzig, on imposait au bachelier l'obligation d'accompagner le docteur au chevet des malades, et de lui servir d'aide [1]). Des dispositions analogues étaient sans doute en vigueur à Cracovie. Les bacheliers n'avaient pas le droit de pratiquer sans contrôle, et le statut de 1511 (Conclusiones), promulgué sous le rectorat d'Adam de Bochyn, mettait cent entraves à leur indépendance. Les conclusions de 1525, s'appuyant sur un »statutum antiquum«, décident »que les écoliers et bacheliers en médecine, pour se former dans leur art, visiteront les malades avec leurs maîtres et même pourront remplacer ces derniers au cas où ceux-ci les y autoriseraient«. En 1513, le tribunal rectoral voit comparaître Jean d'Ostrzeszow, docteur, et Nicolas de Tuliszkow, bachelier en médecine. Il s'agissait d'offenses et d'injures. Le bachelier avait appelé le docteur »âne élevé en Italie«. Il dut rétracter ses paroles, et se vit en outre privé du droit de continuer à exercer [2]). En mai de l'année suivante, ces deux personnages sont encore en instance devant le recteur. Nicolas de Tuliszkow, au mépris de la sentence qui l'avait frappé, n'avait pas cessé de soigner les malades. Jean d'Ostrzeszow l'accusait

---

[1]) Kaufmann, Geschichte der deutschen Univ. II, 296.

[2]) Conclusiones an. 1513.

donc d'abus, et l'inculpé allégua pour sa défense qu'il n'avait donné ses conseils et ses secours médicaux qu'à ses parents les plus proches et à ses amis[1]). Enfin, le 17 juillet 1514, le procès pendant reçut une solution. Le jugement rendu est fort curieux et fort caractéristique. L'université réunie au complet en assemblée générale cassa l'arrêt de suspension, naguère obtenu contre Nicolas de Tuliszkow, et, »eu égard au petit nombre des médecins à l'université de Cracovie«, autorisa le bachelier à pratiquer »in casibus minoribus«, c'est-à-dire dans les occasions où les connaissances d'un bachelier étaient suffisantes. Toutefois, il était recommandé à Nicolas de Tuliszkow d'habere respectum pour un docteur en médecine et notamment pour Jean de Smygel, alors doyen de la faculté. Ces mots »habere respectum« signifiaient sans doute de se faire assister où de demander l'avis de son supérieur[2]).

Le bachelier ne manquait donc pas de travail. Et ses leçons n'avaient pas seulement lieu pendant le carême et la canicule; il est probable qu'il en faisait aussi aux époques réservées au maître; il y avait en effet grande pénurie de médecins avec tous leurs titres; parfois même ils faisaient complètement défaut[3]).

Mais si le bachelier voulait acquérir des grades plus élevés, il devait évidemment ne pas négliger ses études, et par conséquent suivre des cours et prendre part en outre à quatres disputes. Après deux années passées dans cette préparation, il pouvait se présenter à l'examen. Le doyen et les maîtres examinaient ensuite en conseil les titres, le passé et la conduite du pétitionnaire. Puis, en vertu des statuts de 1433, le doyen et un autre docteur

---

[1]) Acta Rect. n. 2275. Voir 2297.

[2]) Conclus. univ. 1514.

[3]) Kaufmann, Geschichte der deutschen Univ. II, 295, écrit: In der medicinischen Facultät tritt das Recht der Baccalare Vorlesungen zu halten und die entsprechende Pflicht stärker hervor, als bei den Juristen.

de la faculté le présentaient au chancelier[1]; d'après les conclusions de 1525, le bachelier, accompagné du promoteur qu'il avait choisi, se rendait chez le vice-chancelier pour le prier de lui »ouvrir l'examen«, et de lui accorder la licence s'il subissait bien l'épreuve. Admis à l'examen, le candidat déboursait deux florins pour le vice-chancelier, deux florins pour chacun des examinateurs; il faisait encore préparer un repas, une »réfection«, pour ces maîtres, et un tonnelet du meilleur Malvoisie. Il obtenait la licence dans un acte solennel de l'université, toutes facultés réunies, et s'il voulait se faire conférer le titre de docteur, il sollicitait le recteur de lui assigner un jour pour cette pompe dans l'aula. Là avait lieu la dispute et l'éloge de l'art médical ainsi que de la faculté, en présence de tous les maîtres de toutes les facultés conviés à la cérémonie. Puis il distribuait des gants aux maîtres, donnait trois florins au trésor de l'école, un marc aux appariteurs. Après avoir reçu les insignes du doctorat, il invitait à un banquet toute l'université.

Ce règlement précéda immédiatement la première promotion au doctorat en médecine à l'université de Cracovie. Jusqu'alors le studium jagellonien n'avait produit que des bacheliers, ou tout au plus des licenciés. Personne n'avait acquis le grade suprême, car la faculté était médiocre et peu nombreuse, et personne ne s'était soucié de cette haute distinction. Ce premier acte dont nous parlons fut célébré avec le plus grand apparat, le 28 février 1527, sous le rectorat du médecin Luc Noskowski. Il y avait trois candidats: Adam de Brzezie, Nicolas Sokolnicki et Simon de Szamotuly. La grande salle du premier étage, appelée aula au Collegium maius, fut décorée de magnifiques tentures, empruntées pour la circonstance; tous les maîtres de l'université et tous les échevins de la ville y furent invités.

On commença par une dispute entre le promoteur

---

[1]) Annales de la faculté de médecine I, 58.

et les candidats; ensuite le promoteur prononça un discours à la louange de la médecine et de la philosophie et appela en chaire les candidats pour leur remettre les insignes du doctorat. Puis les jeunes docteurs prêtèrent serment, répétant la formule lue par un appariteur. Après avoir fait des présents au promoteur, Sokolnicki se fit l'interprète des remerciements de ses collègues; après quoi tout le monde se rendit à l'église S. Anne pour y chanter l'hymne de S. Ambroise. Enfin on accompagna les docteurs à leur demeure; il n'y eut ni festin ni distribution de gants, car en considération de la nouveauté de cette fête, on déchargea les candidats de cette libéralité [1]).

Nous n'avons que des renseignements fort défectueux sur les grades et la marche des études à la faculté de droit; car quelques lignes disséminées dans les conclusions et le statut de 1719 qui, en bien des points, il est vrai, consacre »les anciens usages et règlements«, sont les seules sources où nous puissions puiser, et encore dans ce dernier statut y a-t-il quantité de généralités. L'étude du droit durait plus longtemps que celle de la médecine; huit ans à Erfurt, sept à Vienne. Au bout de trois années, on se présentait au baccalauréat. Le premier examen, le tentamen, avait pour but de reconnaître si le candidat possédait toutes les conditions exigées; venait ensuite l'examen proprement dit, ou plutôt une conférence faite par le candidat sur certaines questions de droit à lui posées; il devait les expliquer memoriter et magistraliter [2]), répondre aux interrogations et arguments des maîtres. Après avoir subi ces épreuves, en vertu de l'arrêté de 1524 [3]), il invitait à sa détermination, c'est-à-dire à sa promotion solennelle au baccalauréat, le recteur, tous les docteurs et bacheliers en droit canon, puis, cet acte accompli, à une »honestam

---

[1]) Nous tirons cette description des Conclusiones de 1527.

[2]) Voir Statuta facultatis iuridicae dans le Journal de Droit (1864) II, XXIX.

[3]) Conclusiones.

et moderatam collationem« dans la »stuba communis«, du collegium juridicum. Cette collation était composée de douceurs, gâteaux et autres friandises; on pouvait s'en dispenser moyennant la somme de quatre florins [1]).

Le candidat à la licence et au doctorat est tenu »d'après un antique usage observé dans cette faculté«, de débourser 35 florins de Hongrie, qui seront partagés entre le vice-chancelier, le promoteur, le doyen et les examinateurs [2]). C'est le vice-chancelier qui conférait la licence, comme dans les autres facultés; toutefois il était stipulé que pouvait aussi collationner ce grade le procancellarius de la faculté de droit »laquelle avait autrefois son vice-chancelier« [3]). Au préalable avaient lieu les vesperiae, c'est-à-dire disputes publiques du soir [4]). Après avoir obtenu la licence, on pouvait recevoir les insignes doctoraux. Le recteur conviait à cet acte les maîtres et bacheliers de toutes les facultés, qui conduisaient processionnellement le candidat à l'église de Tous-les-Saints, ou au collegium des canonistes, car les promotions se faisaient dans l'un ou l'autre de ces deux endroits. Là, après plusieurs discours préliminaires, on appelait en chaire le nouveau docteur et on lui remettait les insignes de sa dignité.

---

[1]) Chez les décrétistes, comme chez les théologiens, les bacheliers jouaient un grand rôle; c'étaient eux qui en majeure partie faisaient les cours de l'université. Voir Kaufmann, Die Geschichte der deutschen Univ. I, 357.

[2]) Journal de Droit, p. XXX.

[3]) Dans les statuts cités p. XXX, on lit: baccalaureus.... ad procancellarium universitatis, si facultas iuridica suum seorsivum procancellarium non habeat, sicut antea habebat... remittatur. Donc après la création du studium à Cracovie le chancelier nommait des vice-chanceliers pour les canonistes et peut-être même pour toutes les facultés. A Heidelberg, après quelques tâtonnements et essais, le chancelier nomme en 1429 les doyens vice-chanceliers, et peu à peu cet usage s'établit. Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg I, 66 (Anmerkungen). A Cracovie, au contraire, de bonne heure il n'y eut qu'un vice-chancelier pour toute l'université.

[4]) Journal de Droit, p. XXXIX.

Les coûtumes et conditions à observer pour l'obtention des grades à la faculté de théologie nous sont mieux connues, car nous possédons en entier le statut de 1521 [1]. Ce n'était que par extraordinaire qu'on parvenait à gravir tous les degrés de la hiérarchie, car il y fallait une longue application et le doctorat coûtait fort cher. Nous avons déjà parlé des étapes successives qu'on avait à franchir au studium de théologie; examinons-les en détail. Elles étaient fort nombreuses, duraient douze années et même davantage; de sorte que l'on n'en voyait la fin que dans un âge mûr, entre 36 et 40 ans [2]. A Cracovie il y eut des exemples vraiment extraordinaires d'études prolongées. Mathias de Labiszyn s'inscrit à l'université en 1419 et devient maître en philosophie en 1425; il passe à la théologie en 1427, est bachelier en 1434 seulement, maître enfin en 1446; de telle sorte qu'il traîna vingt-sept ans sur les bancs avant d'atteindre au terme qu'il s'était assigné [3]. Si Jean Kanty passa quinze ans à la faculté de théologie (1429—1443), en qualité d'écolier et de docent [4], Benoît de Kozmin, maître de philosophie en 1525, n'est promu docteur en théologie qu'en 1553. D'autres sans doute avancèrent plus rapidement; mais la route ne fut jamais courte ni facile. Les statuts de 1521 dressés par les professeurs de théologie Martin d'Olkusz et Michel de Breslau en décrivent le parcours et les relais.

Le jeune homme qui ayant achevé ses études de philosophie entrait en théologie s'initiait d'abord aux Sentences de Lombard, canons de la dogmatique, et suivait les cours de la faculté; avant de passer bachelier, il avait à travailler énergiquement pendant deux ans au moins.

---

[1]) Archives d'hist. et de litt. I, 73 (éd. Szujski).

[2]) Voir Adolphe Franz: Der Magister Nicolaus Magni de Jawor (1898), p. 30.

[3]) M. l'abbé Fijałek, Etudes sur l'hist. de l'univ. de Cracovie, p. 164 65.

[4]) M. l'abbé Fijałek, Jacques de Paradis, p. 46.

En réalité cette préparation durait beaucoup plus longtemps. Certaines écoles exigeaient six, d'autres cinq années d'efforts assidus avant le baccalauréat. Puis l'écolier s'adressait à un des maîtres qui le présentât pour le baccalauréat inférieur, le cursorat »praesentare ad cursum legendum«. Ce maître ayant consenti à cette démarche, priait le doyen de convoquer les théologiens en assemblée. Au cours de la séance, le postulant renouvelait solennellement sa demande dont la congrégation examinait le bien-fondé. C'était donc sans examen et uniquement d'après le témoignage d'un maître et l'opinion des autres, qu'on était créé bachelier-curseur. Par le serment qu'on était tenu de prêter, on s'engageait, entre autres, à ne solliciter ce grade dans aucune autre université, à expliquer pendant deux ans, l'après midi, 80 chapitres désignés de l'Ecriture sainte, non à fond mais sommairement, à disputer une fois l'an »ordinarie« et dans d'autres circonstances, à remplir enfin consciencieusement tous ses devoirs comprenant des lectiones, disputationes et sermones. Le curseur avait donc à prononcer des sermons en latin; ces sermons des théologiens débutants n'étaient que des exercices préparatoires à leurs futures fonctions; on les leur imposait dans toutes les universités. Comme on le voit, ce premier grade comportaient de multiples travaux. Bien plus que dans les autres facultés l'enseignement est ici allié à l'étude, combinaison typique de l'université médiévale [1]). Avant tout, la science théologique était si vaste que des maîtres peu nombreux n'auraient pu l'embrasser tout entière, s'ils n'avaient eu recours à l'aide des élèves. Le »receptus ad cursum« qui, à vrai dire, n'était nullement autorisé à prendre le titre de bachelier, devait encore payer trois florins à chaque docteur en théologie, six florins à l'université, un florin à chaque appariteur. Peu de temps après avoir été reçu, il inaugurait ses leçons »facere principium«, acte solennel où le

---

[1]) Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg. 110.

jeune théologien, en présence de la faculté et des élèves, parlait sur un sujet touchant ses obligations. Cela n'allait pas, bien entendu, sans redevances, ni sans régals; ces derniers toutefois pouvaient être rachetés pécuniairement, aux termes du statut de 1524. Tout en s'acquittant de ces leçons cursoriques, l'écolier travaillait pour parvenir aux grades supérieurs. Le »cours« fini, il lui était permis de se préparer une année encore. Puis un promoteur choisi parmi les maîtres le présentait ad legendas sententias. Ce sententiarius, la première année, expliquait les deux premiers livres des Sentences, et la seconde année, en commençant ses leçons sur le troisième et le quatrième livre, il devenait baccalaureus formatus.

Au début du cours sur chacun de ces livres, il faisait une leçon d'introduction appelée principium, accompagnée, elle aussi, de taxes et de réceptions gastronomiques. Un congé de six mois était accordé au sententiarius; pendant ce temps il n'avait pas de leçons, mais il fallait qu'il assistât aux cours et disputes pour la licence. On l'obtenait aussi sans examen, cette licence, par simple décision de l'assemblée des théologiens sur l'idoneitas du candidat; lorsque cette décision était favorable, on le recommandait au chancelier ou au vice-chancelier. C'est le chancelier qui, dans un acte en grande cérémonie, conférait au théologien la licence — licentiam incipiendi in theologia et magisterium in ea capiendi et deinde omnes actus ad magisterium in theologia pertinentes faciendi. Le licencié offrait ensuite aux assistants »refectio in zuccar et confectionibus«. En 1524, dans un beau zèle pour les économies, on édicta des prescriptions réduisant tous ces frais onéreux. Restait le dernier grade, la dignité suprême de l'université, le magisterium ou doctorat en théologie. Nous avons déjà dit qu'il entraînait des dépenses telles que la majorité des étudiants n'étaient pas en état d'y faire face; c'est pour cela que parmi les théologiens nous rencontrons tant de bacheliers et de licenciés et peu de doc-

teurs. L'acte lui-même du doctorat, étant le plus élevé, était célébré avec beaucoup d'éclat. En 1449, l'université acheta des bancs pour la cérémonie, pro gradu magisterii in theologia, lesquels les huissiers de l'université prêtaient plus tard à l'église pour la promotion, moyennant finance [1]. La veille de ce grand jour, avaient lieu les vesperiae. Les maîtres et bacheliers, en costumes d'apparat, conduisaient les vesperiandi à l'endroit où allait se dérouler le tournoi scolastique. Pendant la marche du cortège des musiciens, placés aux fenêtres d'un lectorium, jouaient de la trompette. D'abord le directeur de l'acte — tenens vesperias — posait une question qu'attaquait un des bacheliers; ensuite un des plus anciens maîtres agitait une autre problème et exposait ses arguments; puis le vesperiandus prenait la parole et combattait les affirmations du maître; enfin le directeur des vesperiae cloturait la séance en recommandant le candidat. Le lendemain, dans une église servant d'aula, l'aulandus était amené, suivie d'une brillante suite. A genoux, il jurait de servir fidèlement l'Eglise, de la défendre et d'honorer ses maîtres. On lui remettait ensuite les insignes du doctorat; après quoi le nouveau docteur montait en chaire, et un maître lui ordonnait d'entrer en fonctions doctorales: incipiatis in nomine patris etc. Cette première conférence était toujours un éloge de l'Ecriture Sainte; elle était suivie par une joûte oratoire entre le maître qu'on venait de créer et un de plus anciens bacheliers. Enfin une dispute avait lieu entre les maîtres; puis le nouveau dignitaire remerciait la faculté de l'honneur qu'elle avait bien voulu lui faire. En même temps, on distribuait des présents, des pièces de drap, des gants. On entonnait le Te Deum, et, après l'avoir chanté, on se rendait au collegium à une »refectio« ou »prandium«, offert par les nouveaux maîtres. Telle se déroulait la promotion des théologiens; souvent même des

[1] Conclus. univ. 1449 (Nov.).

circonstances exceptionnelles ajoutaient de l'éclat à cette cérémonie si éclatante par elle-même. En 1553, à la promotion de trois docteurs, parmi lesquels se trouvait Benoît de Koźmin, prédicateur de la cathédrale, le roi Sigismond Auguste vint en personne visiter le collegium, puis assista à l'église S. Anne à la dispute qu'il écouta attentivement; il daigna même prendre part au banquet que fit servir ensuite André Zebrzydowski, évêque de Cracovie[1]).

Nous avons déjà noté que ce sommet des études théologiques, de toutes les études universitaires, était fort rarement atteint. Ce n'est que sur le tard qu'on désirait être couronné de ces lauriers qui semblaient être une récompense décernée aux professeurs de mérite. L'immense effort et les sommes qu'ils coûtaient en détournaient ordinairement. Aussi la plupart des obligations pédagogiques de la faculté de théologie étaient-elles remplies par des baccalarii formati ou par des licenciés. Le premier qui vraisemblablement ait obtenu le doctorat en théologie à Cracovie, fut Jean de Kreuzburg, en Silésie, professeur pendant de longues années à l'école jagellonienne[2]).

Outre ces graduati formés par l'université pour y être professeurs, il y en paraissait d'autres ayant conquis leurs grades dans des écoles étrangères. Fort souvent ils demandaient la reconnaissance de leurs titres, c'est-à-dire, leur nostrification, leur assimilation, comme on dit aujourd'hui. Le studium s'en trouvait renforcé de précieuses acquisitions, surtout dans les facultés où les individualités locales faisaient défaut pour occuper des chaires qui par conséquent ne pouvaient être alimentées que par des

---

[1]) Wisłocki, Lib. diligentiarum 356. Sigismond Auguste visita l'université pour la première fois en 1553 »clenodium praedecessorum suorum«.

[2]) Voir Miaskowski, Beitr. zur Krakauer Theologengeschichte, 9—11 (Paderborn 1899).

maîtres venus d'ailleurs. La faculté de médecine, par exemple, qui, à Cracovie, ne créa des docteurs qu'au XVI-e siècle, n'eut longtemps que des professeurs avec des grades conférés par d'autres universités. Parmi ceux qui sollicitaient l'assimilation on distinguait deux catégories; les uns avaient réellement l'intention de se fixer et d'enseigner à Cracovie, tandis qu'il ne s'agissait pour un grand nombre que de la simple reconnaissance de leurs titres, sans aucune portée pratique. Les conclusions de 1490 et de 1516 établissent nettement cette distinction. Ces derniers y sont désignés comme »qui ingenium suum ostentare et militiam voluerint et solum... loco gaudere«. Les premiers avaient à acquitter certaines contributions; les conclusions de 1516 exigent d'eux le versement de 20 florins au profit de l'université; les seconds au contraire étaient exemptés de toute redevance. Cependant les personnes sorties d'une université étrangère devaient toujours passer un examen; il consistait en une dispute avec les titulaires cracoviens du même grade et de la même branche que le postulant, bachelier contre bachelier, maître contre maître. Cet examen est déjà prescrit par les statuts du commencement du XV-e siècle [1]), confirmés et régularisés dans quelques détails par un arrêté de 1516 [2]). Le »promotus alibi« s'adressait donc à l'université qui en réunion plénière pesait les titres du pétitionnaire et, les ayant trouvés valables, le renvoyait à la faculté dont il était docteur (remittere ad facultatem) [3]). Devant cette faculté le candidat à recevoir soutenait une longue dispute. C'est ainsi qu'en 1485, trente maîtres se mesurèrent avec Michel de Bystrzykow, magister artium promotionis Parisiensis [4]). Cette épreuve subie, le »locus« était accordé au nouveau-venu parmi les bacheliers ou

[1]) Muczkowski, Lib. Prom. XX.

[2]) Conclus. univ. 1516.

[3]) Voir Conclus. univ. 1479, 1490 (Marcus Sulcer) 1518 (Nicolas de Wieliczka), 1536 (Valérien Pernus).

[4]) Lib. dilig. p. 355.

maîtres de l'université, dans la liste desquels il était inscrit. Toutes ces conditions remplies, il pouvait devenir professeur en titre, actu regens.

Toutefois les promotions constituant la principale source de revenus des universités, ces réceptions étaient l'objet de certaines difficultés et d'exigences onéreuses. Quelques écoles fameuses, comme Paris et Bologne, qui n'admettaient même sur le pied d'égalité aucune autre école, ne confirmaient que très rarement les grades étrangers.

V.

Division et ordre des études.

L'année universitaire et ses semestres. — Les vacances. — Jours fériés. — Le travail ne cesse pas absolument pendant les vacances et les fêtes. — Elles sont remplies par les cours des professeurs de second ordre, par les conférences et disputes des bacheliers.

Horaire quotidien des études. — Plusieurs cours exigent plus ou moins de temps, c'est pourquoi on les commence et on les termine à époques variables. — Choix des leçons à la faculté des arts. — Méthode d'enseignement.

Avant d'être autorisé à se présenter à un examen, l'écolier ambitieux de n'importe quel grade devait établir qu'il avait suivi les cours obligatoires, assisté aux exercices (cum his stetit in exercitiis) dans lesquels certains livres étaient commentés au mode socratique, qu'enfin il avait été présent à un certain nombre de disputes, ou même y avait pris une part active. Lectio, exercitium, disputatio — telles étaient les trois sources d'où la science s'épanchait et se répandait sur les étudiants. Certaines travaux universitaires cessaient dans le courant de l'année pour faire place à d'autres; mais les disputes duraient l'année ronde, de telle sorte que l'écolier assidu et laborieux trouvait à s'abreuver pendant douze mois, jusqu'à la satiété, du flot ininterrompu du savoir. A une époque où le livre était peu commun et fort coûteux, la parole vivante, par la nature même des choses, devait avoir un rôle prépondérant dans l'éducation et dans l'instruction.

Sur les divisions de l'année scolaire à Cracovie nous ne possédons que des renseignements épars dont il est possible de faire un tableau général, mais assez confus, car on s'écartait à chaque instant de l'ordre établi; d'un autre côté, nous ne sommes riches qu'en informations touchant la faculté des artistes, et il serait téméraire de les rapporter sans restrictions aux autres facultés. L'année était partagée en deux semestres: celui d'hiver, le plus long, et celui d'été. Deux fois l'an avait lieu l'innovatio studii: en hiver, in crastino S. Lucae, le 19 octobre, en été, le lendemain de S. Marc, c'est-à-dire le 26 avril. A la Noël, à Pâques, on avait une courte suspension des études; mais les vacances proprement dites s'ouvraient aux dies caniculares et duraient du commencement de juillet à la mi-août. Naturellement la date de Pâques déterminait la longueur du semestre d'hiver. Par conséquent ce semestre durait d'octobre au quatrième dimanche du Carême (Laetare) ou jusqu'aux Rameaux; celui d'été, de la fin d'avril à octobre, avec l'interruption des grandes vacances. A la faculté des artistes les maîtres reprenaient leurs leçons après le 15 août ou après la S. Barthélemy, jusqu'au 29 septembre [1]). Cependant il existe des conclusions fixant la fin du semestre d'hiver au commencement du carême, et de celui d'été, au 14 septembre [2]). Dans ce cas, on avait encore des vacances à partir de ce jour jusqu'au commencement du semestre d'hiver, le 19 octobre [3]). Ces vacances étaient destinées, ainsi que s'expriment les documents, »à la réfection des forces et à la préparation des leçons pour le semestre suivant, autrement dit pour à la »commutatio«. En dehors de ces congés les maîtres étaient règlementairement

---

[1]) Liber Prom. p. LXIV.

[2]) Ibid. p. LXVII et CLVI.

[3]) Archives d'instruction II, 398: vacationes, quae communiter absolvuntur; videlicet diebus canicularibus, a quattuor temporibus s. Crucis (14 sept.) ad Festum s. Lucae (18 octob.) et a Dominica Laetare vel palmarum ad festum s. Marci (25 avril).

tenus à faire leurs cours avec régularité et conscience. Mais il y avait encore une quantité d'autres arrêts, beaucoup de festivitates, sans leçons ni disputes, chômées totalement ou à moitié. Chaque faculté avait des statuts et des usages divers [1]). Le nombre des jours de travail diminuait donc en conséquence; à chaque instant un dies non legibilis venait suspendre le cours des études et des exercices universitaires. A Toulouse, on comptait 93 de ces jours auxquels il fallait ajouter encore les vigiles, les crastina ou lendemains de fête, parfois même les octaves entières, fériées en une certaine mesure [2]). Ces prescriptions toutefois ne concernaient que les cours principaux dont les livres obligatoires (libri ordinarii, formales) désignés pour les élèves candidats à un grade étaient l'objet. A titre de compensation pour ces intermittences de cours, afin d'occuper le temps des élèves et de compléter les études, il était permis à ceux qui enseignaient des matières supplémentaires, moins importantes, de faire leurs leçons les jours non legibiles, même pendant les vacances, de sorte que, malgré ces fêtes nombreuses, l'écolier zélé ne manquait jamais de travail. Les bacheliers des artistes professaient pendant le carême et les jours caniculaires; ils organisaient alors des disputes; le dimanche avaient lieu les disputes ordinaires. Evidemment, cela ne devait pas porter préjudice aux offices religieux, et se trouvait d'ailleurs pleinement justifié, en ce que, comme s'exprime le statut de Vienne de 1389 [3]), il vaut mieux »que nos écoliers et bacheliers, même les jours fériés, se rendent à l'école qu'à l'auberge, et se battent à coups de langue qu'à coups de sabre«. Les cours extraordinaires, c'est-à-dire ceux où il n'était pas traité des livres obligatoires (ordinarii), expli-

---

[1]) Pour la faculté des artistes nous possédons la liste de ces jours — de festivitatibus per facultatem celebrandis — dans le Lib. Prom. XXI.

[2]) Kämmel dans Schmid, Geschichte der Erziehung. II, 429.

[3]) Kaufmann, Die Geschichte der deutschen Univ., II, 264.

qués avec moins de suite, pouvaient aussi être faits pendant les fêtes et les vacances. Nous aurons une idée de ce qu'étaient les devoirs des professeurs secondaires, enseignant les matières d'importance moindre, en lisant les règlements concernant le décrétiste chargé d'expliquer le quatrième livre des décrétales. Dans les conclusions de 1464 il est spécifié qu'il professera »sabbatis vigiliarum«, les jours de fêtes et pendant la canicule. Lorsque vers la fin du siècle une collégiature fut fondée pour ce décrétiste [1]), on lui imposa l'obligation de donner des leçons le samedi et autres jours où les nova iura sont enseignés, c'est-à-dire les jours fériés du collegium iuridicum et pendant les vacances, entre la Noël et l'Epiphanie après le dimanche Conductus Paschae jusqu'à la S. Georges (24 avril), de la S. Michel (29 sept.) à la S. Gallus (16 oct.). Mais lorsque ce collégial obtiendra dotation plenière, dont au début il ne jouira qu'en partie, il devra, en plus des jours désignés. travailler le dimanche et les jours de fêtes, à l'exception des principales et des fêtes mobiles, de celles de la Sainte-Vierge et de S. Jean Baptiste.

C'est à dessein que nous avons reproduit toutes ces prescriptions, car elles sont fort instructives sur les devoirs incombant aux maîtres auxiliaires de l'université et, en même temps, témoignent de la continuité des occupations à l'université médiévale, où de nombreuses fêtes allégeaient les charges des maîtres titulaires, pour en rejeter le poids sur les professeurs à situation plus modeste. Enfin, si l'écolier manquait d'occupations à l'université, il en trouvait aux domiciles des professeurs ou dans les bourses; dans ces dernières en effet on faisait assez souvent des cours, surtout à partir du moment où commença à crouler le vieil ordre des choses et où les règlements promulgués par l'université ne furent plus respectés comme jadis. Du reste, cet écolier avait une foule de répétitions, de disputes

---

[1]) Voir Cod. univ. II, 180 et Concl. univ. 1491.

pratiquées même pendant les vacances, d'exercices en un mot ayant pour but de le familiariser avec la dialectique et de lui apprendre à manier l'arme aristotélique.

On se mettait de fort bonne heure à l'ouvrage. D'après le liber diligentiarum les leçons commençaient en hiver à la treizième ou quatorzième heure et duraient jusqu'à la vingt-deuxième. Si l'on compte à partir du coucher du soleil en hiver à 5 heures, cette treizième heure équivaut à 6 h. du matin, et la vingt-deuxième, à 3 h. de l'après-midi. On est un peu surpris de cette matinale reprise de la besogne en hiver, car le luminaire était fort cher, et les croisées, en général garnies de toile, ne laissaient pénétrer que fort parcimonieusement le jour. Les fenêtres à vitres étaient un grand luxe, même dans la seconde moitié du XVI-e siècle. En 1463, à Prague, on s'en permit une pour le lectorium de théologie du fameux collège Charles[1]). Il est donc probable qu'un unique flambeau placé près du professeur servait à éclairer toute la salle[2]). En été, on commençait à la neuvième heure pour terminer à la vingtième. Si l'on part de 8 h. du soir, c'est à 5 h. du matin qu'on arrivait à l'université où l'on restait jusqu'à quatre heures du soir. Vers onze heures en hiver on dinait, c'est-à-dire on avait le prandium[3]); on soupait à cinq heures. Les heures de la matinée étaient consacrées aux matières obligatoires pour les examens, aux libri ordinarii. Dans l'après-midi avaient lieu les leçons »extraordinariae«, dans lesquelles on enseignait »cursoriquement«. Mais il était fréquent qu'on lût les livres ordinaires après le prandium;

---

[1]) Anno D. 1463... comparatum est vitrum per facultatem artium ad fenestram unam in lectorio theologorum collegii Caroli, ne imbres et tempestates impediant magistros in legendo et disputando. Cf. Mon. univ. Prag. I, 2, 81 et Rashdall, The universities of Europe II, 2, 666.

[2]) Acta Rect. 933 (2 X-bre) un étudiant se plaint d'avoir été attaqué summo manc et alias ante auroram ipso actore ad lecciones suas audiendas in Collegium artistarum transeunte.

[3]) Lib. dilig. p. 117.

en outre, dans les heures du soir, fort souvent des exercices étaient organisés par les maîtres qui étaient astreints à deux »actus«, c'est-à-dire à une leçon et à un exercitium [1]).

En lisant la liste des cours dans le Liber diligentiarum de la faculté des artistes, on se perd dans un fouillis de dates, et dans l'instabilité de ces dates; tout de suite du reste on remarque que le commencement et la fin des leçons sont indiqués à des heures fort variables. Les deux semestres d'hiver et d'été étaient délimités assez exactement et d'une manière uniforme; mais dans le cours de ces semestres les leçons s'ouvraient ou prenaient fin avec beaucoup d'arbitraire, ne fut-ce que parce que certains sujets exigeaient pour être traités et épuisés par les maîtres un laps de temps plus ou moins long, selon les conceptions de l'époque. Le Computus, par exemple, pouvait être expliqué pendant un mois; la seconde partie d'Alexandre, pendant six semaines, les ouvrages de Pierre d'Espagne demandaient trois mois; la métaphysique d'Aristote absorbait tout un semestre, la Physique et l'Ethique trois trimestres. Aussi existait-il des règlements spéciaux sur »le temps à consacrer à chaque livre« [2]). Pour ces motifs, il était donc impossible d'obtenir la régularité uniforme des cours. C'est aussi pourquoi les leçons du semestre d'hiver commençaient à des termes différents. Prenons pour exemple le semestre d'hiver de 1508/9. Quelques-uns inaugurent leurs leçons dès l'ouverture de l'école, a principio innovationis, c'est-à-dire le 19 octobre; d'autres, dans les premiers jours de novembre, d'autres, vers le milieu de décembre: il y en a enfin qui montent en chaire dans la seconde moitié de janvier seulement [3]). Même diversité pour la fin des leçons. Ceux-ci lisent jusqu'au carême;

[1]) Lib. Promot. LXII—LXIII. Dans le semestre d'hiver 1514/15 l'extraneus Martin Garbarz, lit à la vingt-quatrième heure, soit à 5 heures. Acta Rect. 2337.

[2]) Lib. Promot. XIII.

[3]) Lib. Dilig. 85/86.

ceux-là pendant le carême, plusieurs après la suspension pascale reprennent leurs cours jusqu'au terme même du semestre d'hiver, dans les derniers jours d'avril [1]). On n'était pas moins irrégulier en été. L'école se fermait au commencement de juillet; parfois cependant certains maîtres se remettaient à leurs leçons après la canicule, tandis que d'autres s'en abstenaient. De temps à autre, après la canicule, on faisait un cours nouveau de peu d'étendue [2]). Il n'était pas rare en effet de voir enseigner de suite dans le même semestre deux choses différentes. A cette incertitude résultant de l'objet même des leçons venait s'ajouter la versatilité et la négligence des maîtres qui, à plaisir, abrégeaient ou interrompaient leur enseignement. Les doyens fulminaient contre cet oubli des devoirs; dans le semestre d'été de 1505, par exemple, le doyen met en note du cours de Métaphysique professé par Vincent de Cracovie: male finivit, una hora tres libros expedivit [3]).

Quant au choix des sujets par les maîtres, il était réglé par diverses ordonnances dans chaque faculté. A l'université incombait le soin de veiller à ce que les leçons principales touchant les libri ordinarii fussent données. Dans les facultés supérieures, il y avait d'habitude des professeurs fixes pour des matières strictement déterminées. Il en était autrement chez les artistes. Là régnait l'opinion que tout professeur est apte à enseigner toute science faisant partie des arts libéraux, et il n'y avait, à peu d'exception près, aucune chaire à attribution précise. Aussi au début de chaque semestre se distribuait-on les livres ad evitandam invidiam et rancorem. C'est le sort qui décidait de cette distribution. Deux fois l'an, le 12 mars, jour de S. Grégoire, et le premier septembre, jour de S.

[1]) Voir par exemple le semestre d'hiver 1509/10 dans le Lib. Dilig. p. 90.

[2]) Ibid. p. 88, 89, 99, 145.

[3]) Lib. Diligent. p. 70.

Giles, les maîtres ès arts se réunissaient »pro recipiendis ordinariis«[1]. Par la même occasion on faisait choix des heures et des salles.

Au collegium maius il y avait sept lectoria; ils portaient les noms suivants: le grand lectorium theologorum, les lectoria plus petits de Ptolémée, Maro, Socrate, Aristote, Platon et prope valvam. De plus, les leçons aux facultés supérieures différaient de celles des artistes, en ce que dans les premières un seul cours durait deux et même trois ans, tandis que chez les artistes il ne se prolongeait pas au delà d'un semestre, excepté quelques leçons de neuf mois qui empiétaient sur le semestre suivant.

Les cours se basaient tous sur un livre considéré comme canonique. Le professeur le lisait et l'expliquait chapitre par chapitre, hérissant le texte d'un buisson de commentaires, accrochés à chaque ligne, et parmi lesquels il s'égarait souvent. C'était là le grand défaut de la méthode médiévale. Au lieu de regarder les faits et de les étudier, de contempler la réalité et la nature, on s'enfermait, on se murait dans la lettre d'un ouvrage, et la lettre pouvait alors rester morte et le livre scellé de sept sceaux. Books were put in the place of things — a dit avec raison au sujet de ce système un intelligent auteur anglais. Les fréquentes disputes ne parvenaient pas à animer ces matériaux inertes, car la dispute n'était en quelque sorte que la danse macabre de cette pensée toujours en quête d'abstractions, toujours errante dans les nuages, et ne touchant jamais la terre où elle eût puisé la force nécessaire pour prendre essor vers le progrès. L'abus de la méditation — superfluitas meditationis — était la marque de ces études; plus tard on est tombé dans l'excès contraire, dans l'abus de la lecture et de l'écriture.

---

[1]) Lib. Promot. VI et CLVI.

VI.

Le recteur et le conseil administratif de l'université.

Election du recteur. — Droits d'élection et d'éligibilité. — Devoirs du recteur. — Ses auxiliaires. — Les appariteurs. — Le conseil privé. — L'assemblée des professeurs et sa compétence.

C'est le recteur de l'université qui avait la haute main sur le bon ordre des cours, et lorsqu'il apprenait qu'un maître s'était rendu coupable de négligence, il intervenait et sévissait. C'était le chef et le directeur de toute l'institution. »Le recteur de l'université, dit Putanowicz, qui tient le gouvernail, tant de la direction des études que de la police intérieure, étend son pouvoir sur tout, sur les membres omnium facultatum et sur la jeunesse scolaire«. Aussi importait-il à l'université de confier à d'habiles et dignes mains ces graves fonctions. Casimir-le-Grand avait autrefois décidé que, selon ce qui se passait à Bologne, les élèves choisiraient le recteur parmi eux. Cette disposition ne fut pas maintenue dans l'université réformée de Jagellon. Les recteurs furent élus par les maîtres et parmi les maîtres. Nous ne savons au juste comment avait lieu cette élection. Les conclusions de 1515 ne nous donnent à ce propos que quelques vagues indications. A cet acte

devaient assister »tous les docteurs, les maîtres de toutes les facultés, les bacheliers et les étudiants en costumes d'apparat, et attendre jusqu'à ce que le nouveau recteur fût désigné«. Le plus ancien statut où l'élection du recteur soit bien décrite est de 1607, sous le rectorat de Sébastien Krupka [1]. Il s'exprime de la manière suivante: Les docteurs et maîtres de toutes les facultés en ce moment présents choisiront parmi eux quatre délégués; les bacheliers de toutes les facultés en ce moment présents en choisiront deux. Ces six personnes désigneront ensuite sept autres maîtres lesquels désigneront à leur tour cinq maîtres ou docteurs, chargés d'élire le recteur. C'est, comme on le voit, une procédure des plus compliquées, semblable à celle qu'on suivait à Erfurt. Dans le statut de Waleszynski de 1724, nous trouvons un mode d'élection encore plus étrange; les jeunes magnats, ex nobilissima iuventute, y ont droit de vote préalable. C'est ainsi qu'il était accordé aux élèves une certaine influence sur les élections, comme cela existait dans les universités italiennes et à celle de Casimir-le-Grand [2]. Ne pouvait toutefois être élu qu'un des maîtres de l'université [3]; on s'écarta pourtant plusieurs fois de ce principe dans les premières années de l'université, où parvinrent au rectorat certaines personnes que recommandaient leur haute situation, ou la bienveillance qu'elles avaient témoignée à l'école, et qui ne faisaient pas partie du corps enseignant, comme Szafraniec, en 1404, et Alexandre, duc de Mazovie, en 1422. Mais c'étaient des choix tout-à-fait exceptionnels; règlementairement en effet on ne pouvait élire qu'un des maîtres en fonctions, très rarement un maître en philosophie, le plus souvent un gradé

---

[1]) Szujski dans les Archives d'hist. lit. II, 401.

[2]) Archives d'hist. litt. II, 370.

[3]) Sans doute dès l'origine on posa en principe ce que nous lisons dans les statuts de 1724 (Archives d'hist. lit. II, 371): ne ullus in rectorem eligatur, qui non sit actu laborans.

des facultés supérieures, docteur du décret, bachelier ou licencié en théologie.

»D'ordinaire, dit Putanowicz, était élu un docteur ou un professeur ex facultatibus superioribus« [1]). Il arrivait fréquemment, et même cela devint d'une pratique courante, qu'on élût recteur un professeur qui venait d'être promu au doctorat ou à la maîtrise ès décrets ou en théologie. C'est ainsi, par exemple, que peu après avoir été reçu docteur ès décrets, Jean Elgot fut nommé recteur, en 1427. Thomas Strzempinski, docteur canoniste, en 1431, est placé à la tête de l'université en 1432; passé maître en théologie au commencement de 1443, il est réélu au rectorat pour le semestre d'hiver 1443/44 [2]). Il ne pouvait être question de prendre le recteur à tour de rôle dans chaque faculté, ne fut-ce que parce que la faculté de médecine existait à peine et ne subsistait le plus souvent que grâce au travail et aux leçons d'un seul homme, lequel même fit défaut à plusieurs reprises. Les conclusions de 1515 enfin exigent que soient éligibles seulement ceux »qui continuam habent residentiam«, à Cracovie.

Cette élection jusqu'en 1419 avait lieu une fois par an; à partir de cette dernière date on élut deux recteurs, l'un pour le semestre d'été, le jour de la S. Georges (24 avril), l'autre le jour de S. Gall (16 octobre). Cette dernière élection passait pour plus importante, car dans cette période à la charge rectorale étaient assurés de plus gros revenus; elle était »pinguior«. La pratique de cette double élection subsista même après le premier partage; ce ne fut qu'après 1777 que le recteur fut nommé pour une année tout entière.

Le recteur avait une foule d'obligations, il devait gouverner l'université, en surveiller les biens, et y faire

[1]) Etat intérieur... studii gener. Cracov. (1774) chap. III.

[2]) Voir M. l'abbé Fijalek, Etudes pour l'hist. de l'univ. de Crac. p. 161—163 et Jacques de Paradis, 274.

régner le bon ordre. Avec le temps on allégea ce fardeau en nommant un procurateur pour l'administration des biens de l'université [1]), et un notaire, pour en défendre les droits [2]). »La charge de procurateur universitaire consiste à connaître de toutes les affaires universitatis, revendiquer les loyers, in quovis foro iure agere, par ces recettes, satisfaire à tout, faire exécuter les réparations urgentes dans les collèges, payer les salaria et les anniversaires aux professeurs, soit sur les domaines, soit sur les loyers... tenir en ordre les registres, les perceptions et les dépenses [3])«. Ce procurateur et ce notaire étaient aussi pris dans le corps enseignant.

Malgré ces exonérations il restait encore beaucoup de besogne au recteur. L'université du moyen âge en effet se composait de diverses corporations qui existaient simultanément et se complétaient l'une l'autre, tout en jouissant d'une certaine autonomie. Le recteur avait pour mission d'empêcher les abus de cette autonomie, d'éteindre les discordes dans les corporations et entre corporations, et la juridiction dont nous avons parlé absorbait beaucoup de temps, accumulait un écrasant labeur. Le recteur avait deux huissiers, nommés par l'université et appelés »Sapientiae«. Bedelli viri bonae condicionis et famae et aliquantum literati per universitatem eligantur duo. Le recteur doit toujours en avoir un à ses ordres, tandis que le second parcourra tous les lectoria, contrôlera l'assiduité des professeurs, rendra compte des negligentiae aux doyens tous les samedis, puis présentera au recteur les registres des rapports des doyens [4]).

Mais avant tout le recteur avait recours à l'assistance

---

[1]) Procurator generalis bonorum universitatis de biennio in biennium debet eligi. Acta Rect. 2994.

[2]) On voulait déjà instituer un notaire en 1494; cette pensée fut reprise en 1501. (Voir les Conclusiones de ces dates).

[3]) Putanowicz l. c. Chap. IV.

[4]) Archives d'hist. lit. II, 391.

et aux lumières des plus anciens ou des plus éminents des membres de l'université. Nous apprenons que le recteur juge cum suis consiliariis[1]), choisis parmi les vieux professeurs, qu'il prononce des sentences de dnorum coadiutorum nostrorum iurisperitorum consilio[2]); qu'il convoque souvent en séance les doyens et ses conseillers[3]). En 1422, l'évêque Jastrzembiec dit que le recteur de l'université, de concert avec les trois doyens de théologie, de droit canon et des arts, doit gouverner l'université, — habeant regimen et ordinationem omnimodam universitatis. Peu à peu se forma de ces doyens et de ces conseillers le sénat académique. Ce consilium ou consistorium existe aussi dans d'autres universités, à titre de conseil du recteur et de comité ayant à remplir plusieurs fonctions administratives, au nom et à la place du corps des maîtres; à Leipzig, les consiliarii font l'office de jurés et d'auxiliaires du recteur dans l'exécution des ordonnances universitaires[4]).

Le recteur est encore tenu à convoquer telle ou telle faculté à part, lorsqu'il s'agit d'une réforme touchant cette faculté, ou d'une question de congé; il nous est aussi parlé de réunions où sont appelés les maîtres de toutes les facultés et seulement le doyen des artistes[5]). Mais ce dernier cas est peu fréquent, car l'organe principal du gouvernement était l'assemblée plénière des maîtres de toutes les facultés. Le recteur invite à ces assemblées les professeurs payés, omnes doctores, decanos facultatum, promotos ad S. Florianum et collegiatos; une autre formule annonce la convocatio decanorum omnium facultatum, magistrorum, doctorum omnium actu legentium et laborantium de utro-

---

[1]) Acta Rect. 101.

[2]) Ibid. 2056.

[3]) Conclusiones univ. 1505, 12 novembre.

[4]) Kaufmann, Geschichte der deutschen Univ. II, 165. Plus tard ce conseil compta 18 membres et même davantage. Voir sur sa composition les Archives pour l'hist. lit. II, 375.

[5]) Voir Conclus. univ. année 1498.

que collegio; il est aussi question de séances où prendront part omnes doctores et magistri dumtaxat salariati. Ces assemblées se tiennent d'habitude au collège du roi Ladislas, rarement au collège des juristes, in stuba communi domus Canonistarum. Nous ignorons comment on obviait à Cracovie, à ce que la prépondérance des artistes n'écrasât point les autres facultés moins nombreuses[1]); dans d'autres universités on employa divers moyens pour contrebalancer cette majorité. La compétence de ces assemblées plénières était fort étendue et fort variée. Sous la présidence du recteur se réunissaient les professeurs de toutes les facultés pour délibérer sur la situation générale de l'université et pour régler les affaires de chaque faculté et des particuliers. Les questions touchant la fortune de l'institution y étaient étudiées, non moins que les défectuosités à réformer dans les facultés. Ces assemblées nommaient encore les titulaires à certains postes universitaires. Nous lisons dans des documents que le lector ordinarius in medicinis, iuris canonici et lector ordinarius in theologia sont désignés par le choix de tous les professeurs[2]); d'autre part, la médecine n'étant parfois et même la plupart du temps représentée qu'insuffisamment, ses affaires étaient examinées en assemblée plénière. L'ingérence de ce congrès dans la nomination des professeurs à la faculté de droit est signalée à chaque instant. Il présente pour le canonicat du château, la cure de Luborzyca, la prébende de Sainte Madeleine. La composition du collegium iuridicum dépendait donc des décisions de ce conseil, et même on y discutait souvent sur l'attribution des logements de ce collegium. Il dispose de certaines pré-

---

[1]) Voir Kaufmann, Geschichte der deutschen Univ. II, 162.

[2]) Conclus. univ. 1475 et 1480. A cette dernière date dans le but d'élire un ordinarius en théologie l'assemblée est moins complète: convocatio drum theologicae, canonicae et medicinae facultatum ac decanorum earundem... Les artistes sont passés sous silence.

bendes incorporées à l'université, comme, par exemple, la cure de S. Nicolas. Les congés ou »licentiae« des professeurs d'une durée considérable sont aussi soumis à son approbation. Il avait donc, comme on le voit, des pouvoirs fort vastes, empiétant même mainte fois sur l'autonomie et les prérogatives de chaque faculté.

VII.

Facultés et collèges.

Statuts de l'université. — La faculté de théologie. — Les artistes: maiores, minores, extranei. — Le doyen des artistes, ses fonctions. Le collegium du roi Ladislas et ses habitants. — Entrée à ce collegium. — Organisation de la maison; son préposé. — Devoirs du préposé; biens collégiaux. — Table commune. — Les écoliers au collegium. — Bénéfices et promotions à ces bénéfices. — Fortune du collegium maius. — Le collegium minus et son organisation. — Le collegium des juristes; le collegium medicinae.

La vie intérieure des facultés ne nous est qu'imparfaitement connue, parce que leurs statuts ont été égarés en majeure partie. Nous possédons plusieurs statuts des artistes d'époques différentes, les statuts des théologiens de 1521, ceux des médecins de 1433, mais nous ne possédons ceux des juristes qu'en une rédaction du XVIII-e siècle. Tous ces documents sont fragmentaires, sans suite, et partant il nous est impossible de connaître exactement le développement de chaque faculté en particulier[1]); cependant les conclusions de l'université et les statuts des collèges, comme le collegium maius et le collegium minus,

---

[1]) Sur les statuts de l'université consulter les remarques de Szujski dans les Archives pour l'hist. lit. II, 363.

comblent en quelque mesure ces lacunes, car collèges et facultés étaient étroitement unis.

La faculté de théologie était installée au grand collège, rue Ste Anne. Nous avons parlé de sa composition à plusieurs reprises. Le statut de Dobrocieski de 1603/4, énumère les dix professeurs de cette faculté; c'étaient les huit promoti au chapitre de S. Florian, le chanoine de la cathédrale et l'ordinarius. Les vieux professeurs parvenus au doctorat paraissaient rarement en chaire[1]); l'enseignement était confié aux bacheliers et aux licenciés. Sur ces derniers reposait le fonctionnement de la faculté, et ils avaient en outre certaines obligations à l'égard de la faculté des arts d'où ils étaient sortis. Ils étaient notamment tenus à des leçons et à des disputes philosophiques; si l'université les exemptait des leçons, ils n'en devaient pas moins assister aux actus sabbativi, c'est-à-dire aux disputes des maîtres, le samedi. Mais ces jeunes théologiens parvenaient la plupart du temps à se libérer de ce fardeau pour se consacrer entièrement à la théologie — in theologia dumtaxat legentes[2]). Cette abstention était mal vue, mais tolérée, et même vers 1561[3]) les théologiens furent dispensés des actus sabbativi, et en 1603 l'université décréta que les chanoines de la collégiale de S. Florian s'occuperaient exclusivement de théologie — reliquendo promotos ad S. Florianum pro laboribus in facultate theol. Il y avait moins

[1]) Voir là-dessus Kaufmann, Geschichte der deutschen Universitäten II, 334.

[2]) Conclus. univ. 1523.

[3]) Acta Rect. a. 1561: conclusum est peramplius magistros, baccalarios s. Theologiae, laborantes in legendo cursu et sententiis, liberos esse ab ingressu disputationum artisticarum diebus sabbativis.. Non enim conveniens est, ut apposita manu ad aratrum sacrae scripturae retrocedat quis ad profanas professiones... Nec urget aliqua necessitas, cum sufficiant hi qui ad haec tenentur ex officiis suae professionis. — Il était cependant recommandé aux théologiens ut disputationes theologicae frequentium fierent.

de cours à la faculté de theologie que chez les artistes, car elle comptait moins de professeurs et d'élèves. On ne sait au juste où avaient lieu ces cours. Au collegium maius un vaste lectorium portait le nom de lectorium theologorum. Il serait donc permis de penser que cette salle était destinée tout spécialement à ces leçons. Mais le Liber diligentiarum, dès la première année de sa rédaction (1487) nous apprend qu'elle était occupée été et hiver par les artistes. En ce cas, les théologiens enseignaient-ils dans leurs propres demeures, ou dans quelque école paroissiale? Les actes sont muets sur ces questions. Dans le Liber diligentiarum des artistes on trouve par hasard, au semestre d'hiver de 1488, un cours de Jean de Staniszewice sur les libri Sententiarum. En dehors de cette mention, ce registre ne dit mot des théologiens, ce qui d'ailleurs n'est que naturel. Les statuts de la faculté de 1521 [1]) traitent surtout de la collation des grades en théologie. Le statut de Dobrocieski de 1603/4 nous apprend que »conformément aux anciennes coûtumes«, dans les trois heures de la matinée professait d'abord l'ordinarius, puis les docteurs »qui, d'habitude, lisaient à tour de rôle«; il n'y avait que fort peu de ces docteurs parmi les théologiens. Au commencement du XVII-e siècle, on redoute même à chaque instant qu'ils fassent complètement défaut, »ne universitas sine theologiae doctoribus remaneat«, ce qui eût rendu difficiles ou même impossibles certaines fonctions de la faculté [3]), comme les promotions et la présidence des disputes. Ils lisaient, avons-nous dit, à tour de rôle, un jour chacun, et recommençaient ensuite, »quatenus qualibet die una lectio magistrorum theologiae pro honore universitatis et studii utilitate habeatur« [4]). Enfin le matin les sententiarii devaient expliquer leur sujet alternativement, tandis que dans les

[1]) Archives pour l'hist. lit. I, 73.
[2]) Ibid. II, 396.
[3]) Synopsis Statut. univ. Nr. 15, p. 26 (Archives de l'université).
[4]) Archives de l'univ. Nr. 265, p. 254.

quatre heures de l'après-midi enseignaient les bacheliers de la faculté. L'ordre de ces leçons était surveillé par le doyen qui, chez les théologiens, comme en général dans les facultés supérieures, était élu pour un au[1]): Toutes les heures manquées sans raison plausible était défalquées lors du payement trimestriel (dismembratio) des émoluments, et cela d'après un tarif assez élevé pour les théologiens, plus modéré pour les artistes. Ainsi s'exprimait en espèces la rétribution accordée à chaque leçon. La faculté se gouvernait autonomiquement pour l'acceptation et l'avancement de ses membres; toutefois l'ordinarius en théologie était choisi par tous les professeurs rémunérés, en séance plénière de l'université. Ce n'est que dans la seconde moitié du XVI-e siècle que cette élection fut attribuée au collegium maius.

Nous allons passer aux artistes que tant de liens rattachaient aux théologiens. Rappelons qu'à cette faculté appartenaient des membres fixes — continue in artibus laborantes — et des membres qui, par leurs travaux et leurs pensées, appartenaient aux facultés supérieures, particulièrement à celle de théologie, et figuraient parmi les artistes de nom plutôt que de fait. Cette amplissima facultas occupait deux maisons ou collèges; dans l'un de ces établissements elle voisinait avec les théologiens; l'autre, plus petit, lui était exclusivement réservé. Ses membres se divisaient en trois catégories: la première, composée des collégiaux supérieurs, parmi lesquels se plaçaient d'abord les six maîtres royaux; dans la liste des cours de l'école jagellonienne ces collegiati maiores sont au nombre de neuf ou dix, rarement onze, encore plus rarement douze. En faisaient partie, outre les professeurs royaux, le collégial de la chaire fondée par Szafraniec sur les revenus de la terre de Trontnowice, ainsi que certains chanoines de S. Florian. Avec le temps vint se joindre à eux le collé-

[1]) Archives pour l'hist. lit. II, 381.

gial de la chaire Król dont Miechowita avait augmenté la dotation. Le collegium minus comptait douze professeurs tout au commencement du XVI-e siècle.

En dehors de ces deux groupes, il y avait les extranei, c'est-à-dire ceux qui venaient à peine de subir l'examen de maîtrise, ou qui, arrivés de l'étranger, sollicitaient la reconnaissance de leurs titres, et s'étaient en attendant attachés à l'université. Au début, ils étaient considérés comme extranei extra facultatem. Pour y être introduits, ces maîtres devaient travailler avec zèle pendant deux ans (biennium complere), faire des cours, prendre part aux disputes du samedi et disputer dix fois extraordinarie[1]). Ce n'est qu'après ce stage qu'ils étaient accueillis à la faculté (suscepit facultatem artisticam).

Le doyen de la faculté avait toute autorité sur ces trois classes. Il s'attachait d'abord à ce que les collégiaux royaux et les chanoines de S. Florian s'acquittassent de leurs »duo actus«, fissent régulièrement leurs cours et leurs exercitia, c'est-à-dire éclaircissent par des interrogations et des discussions ce qui dans Aristote paraissait un peu obscur ou trop concis[2]). C'était lui qui devait veiller sur l'intégralité des leçons Aristotéliques. La tâche n'était guère aisée, car ceux qui travaillaient aux facultés supérieures, les chanoines de S. Florian par exemple, délaissaient volontiers leurs obligations philosophiques; aussi dans la première moitié du siècle apporta-t-on quelque soulagement aux labeurs des maîtres: certains exercitia furent comptés »pro duobus... actibus«, de sorte que le professeur qui les avaient dirigés, n'était plus astreint à faire un cours à part, et malgré cela était considéré comme »actu regens«[3]). Ce même doyen était responsable du bon ordre au colle-

[1]) Muczkowski, Lib. Promot. V.

[2]) Fusius et apercius ea per quaestiones ac disputaciones recolentes que in philosopho coaccius et teccius tradita sunt. Liber Prom. LVIII.

[3]) Liber Promot. XXVII.

gium minus; il avait soin que les collégiaux fissent les leçons qui leur étaient prescrites et en général remplissent consciencieusement leurs devoirs; de plus, il avait souvent à lutter avec la phalange indisciplinée des jeunes extranei, toujours ardents à rompre en visière au vieil ordre des choses consacré par les siècles et aux statuts de l'université. Sur lui reposait encore la régulière observation des actus sabbativi, autrement dit des disputes hebdomadaires. Collegae maiores, minores et extranei, étaient à cet effet divisés en trois sections, et le tiers des maîtres de chaque catégorie devait chaque samedi prendre part à ces disputes (in ordine suo dispùtare ordinarie)[1]. Toute négligence à ce sujet devait être scrupuleusement relevée par le doyen et signalée au recteur[2].

A la faculté des arts il y avait deux fois élection du doyen[3]. Etait éligible un Collega maior, minor et même extraneus appartenant à la faculté; cependant ce n'était que quatre ans après avoir obtenu la maîtrise qu'un jeune membre de la faculté pouvait être honoré de cette dignité[4]. Il avait fallu entourer cette élection de mesures préventives fort détaillées, pour éviter les manifestations tumultueuses qui auraient pu se produire avec de si nombreux professeurs ayant droit de vote, avec surtout de si jeunes extranei. L'ordonnance de 1480 rappelle les troubles qui avaient éclaté alors qu'on avait introduit certaines réformes à la faculté de philosophie. Par cette ordonnance des droits étendus étaient reconnus aux collégiaux supérieurs, tandis

---

[1]) Cela s'appelait actum visitare iuxta ordines tripartitos.

[2]) Putanowicz, dans son Etat intérieur et extérieur Studii Crac. ch. XIII définit comme suit les obligations du doyen: Régler les actes des disputes de chaque samedi et de chaque dimanche pour le semestre entier; il doit lui-même être présent aux actes du samedi des maîtres, lui-même argumenter sur les quatre propositions philosophiques en discussion, éclaircir, aplanir les difficultés, noter les professeurs absents de la dispute, etc.

[3]) Liber Promot. III.

[4]) Ibid. III. Voir encore XXXIII.

qu'elle restreignait ceux des extranei. En définitive un »turnus« fut établi pour ce décanat: après qu'il avait été aux mains d'un collégial inférieur, il passait à un collégial supérieur, pour revenir ensuite à un inférieur, de celui-ci à un supérieur, puis à un extraneus[1]), enfin à un collega maior. Dans l'espace de trois ans, trois doyens devaient donc être choisis parmi les collégiaux supérieurs, deux parmi les inférieurs, et un extraneus. Dans les semestres d'hiver, plus lucratifs à cause des examens à la maîtrise, les doyens devaient être des collégiaux maiores[2]). Le doyen touchait comme rémunération 20 florins en été, 26, en hiver, payés par la caisse commune de la faculté[3]); plus tard, en 1480, ces honoraires furent portés à 30 florins[4]).

Il était astreint à organiser des exercitia sur la Physique d'Aristote. Les sommes perçues de ce fait étaient versées au trésor commun de la faculté, puis, chaque semestre, réparties entre la totalité des professeurs de la faculté[5]).

Le collegium du roi Ladislas où demeuraient en majeure partie les maîtres, était lié par mille attaches à la faculté de théologie et à celle des arts. Cette coordination de différents corps, pourvus toutefois d'une certaine autonomie,

---

1) Les extranei demeurant en ville et étant pour la plupart dénués de ressources, on décida en 1485 (Liber Promot. XLII): Quilibet extraneorum in decanum electus provideat sibi de loco mansionis congruo statui et honesto, ubi ad eum sine despectu aut aliqua displicentia magistri interim venire possint.

2) Ibid. XLI.

3) Ibid. XXXIV.

4) Ibid. XL.

5) Voir Lib. Promot. XXXV: Fiscum facultatis augeri volumus ex his quas quisque promovendus in artibus, iuxta formam ab antiquo in statutis descriptam, pro exercitio phisicorum solvere... tenetur pecuniis. Et avant le baccalauréat, comme avant la maîtrise, l'écolier devait subir et payer ces exercitia. Voir encore ibidem CLVIII: Decani exercitia, ad quae in Phisicis ordinarie facienda ex antiqua consuetudine obligatur.

ces ressorts nombreux, par lesquels l'organisme était mis en mouvement et qui se contrariaient en fonctionnant simultanément, — amenaient souvent des complications et des désordres dans les institutions médiévales et dans l'organisation de l'université de cette époque.

Le collège du roi Ladislas était un établissement constituant un corps à part, jouissant d'une franchise fort large, et, en raison de sa composition, usurpant les attributions de chaque faculté, surtout de celles de droit et des arts, parfois même de celle des canonistes. Il avait été en effet créé pour les maîtres de philosophie, mais pour ceux qui, se destinant aux facultés supérieures, préparaient des élèves, en se préparant eux-mêmes aux hautes études de l'université. Aussi l'autorité de ce collegium agissait-elle sur l'ordre des cours et la situation des maîtres dans les autres facultés. En 1544, par exemple, l'assemblée des professeurs du collegium accorde un congé à Nicolas Kasznica, bachelier en droit canon [1]). Par suite de son développement ultérieur, cette maison devint l'habitation des théologiens et des artistes et porta le nom de ceux-ci ou de ceux-là. A l'époque qui nous intéresse spécialement, y demeuraient le chanoine de la cathédrale de Cracovie, l'ordinarius theologiae, les professeurs-chanoines de S. Florian, le collégial de Trontnowice, les six professeurs royaux et, depuis quelque temps, le collégial astrologue de la chaire Martin Krol [2]). Nous avons dit qu'avant qu'on en eût dé-

---

[1]) Concl. Domus Maioris 1445.

[2]) A proprement parler les astronomes de Stobner et de Martin Król étaient des collegiati minores. C'est pourquoi, d'après un arrêt de 1476 (Cod. univ. Crac. III, 46) ils devaient loger au Collegium minus. Dans un codex de la bibl. jag. Nr. 59 (XVII-e siècle) nous lisons cependant au sujet du Collegium maius: Astrologum unum alit. Nous ne saurions dire à quelle époque eut lieu ce partage des astronomes entre les deux collèges. Mais remarquons que lorsque Miechowita dota à nouveau la chaire de Martin Król, en 1522, il se réserva de décider ultérieurement si cette collegiatura debeat transferri de minori Collegio ad maius. (Concl. univ.).

taché le collegium minus, les collegiati minores. qui n'avaient pu trouver asile ailleurs, s'étaient aussi réfugiés et avaient été accueillis dans ce collège, mais seulement »ex favore et gratia« [1]), car il était réservé aux promoti, c'est-à-dire aux chanoines de S. Florian et aux maîtres royaux.

Les collèges étaient des compagnies de maîtres réunis sous un même toit, mangeant à la même table et, en plus de leurs dotations particulières, ayant des revenus communs, attribués à tout le collegium. En Allemagne, on créa des institutions de ce genre pour les magistri seulement; de même à Cracovie. Ce n'était qu'en fort petit nombre et, le plus souvent, pour le service des maîtres que les écoliers y étaient admis. Ce bâtiment, d'abord assez exigu, mais plus tard considérablement agrandi par l'achat de trois maisons rue S. Anne, contenait autrefois, au premier étage, un vaste lectorium pour les théologiens, et, au rez-de-chaussée, six lectoria pour les philosophes [2]). Là se trouvaient aussi des »commoda« pour les professeurs-collégiaux.

Une conclusion de 1508 atteste la réelle autonomie de ce collège; il y est écrit que la maison du roi Ladislas fut, dès l'origine, »libre, soit dans ses élections et nominations du petit au grand collegium, soit dans la réception des extranei au Collegium minus«. Quelques mots au sujet de ces nominations. D'après un règlement de 1449, on ne coopterait au grand collegium que des hommes »capables et méritants, c'est-à-dire d'un savoir solide, et de moeurs éprouvées [3])«. Dans les statuts du collegium de 1429, le mode d'élection est déterminé, avec l'observation qu'on ne devra point considérer si le candidat est indigène

[1]) Conclus. Domus Maioris 1449.

[2]) Muczkowski, Habitations et coûtumes des étudiants cracov. 1842, p. 8.

[3]) Conclus. Domus Maioris 1449: Ad maius collegium assumantur magistri idonei et meriti, provecti videlicet in scientiis et probati de moribus.

ou étranger, mais tenir uniquement compte de sa valeur[1]. Dans les statuts du XVIII-e siècle nous trouvons une autre condition: personne ne sera nommé au Collegium maius sans avoir passé par le studium de théologie et y avoir fait ce qu'on appelle le »cursus«[2]. Il est probable que cette considération spéciale pour la théologie remontait au moyen âge; elle répondait d'ailleurs complètement à la destination du collegium maius créé pour être le foyer de cette science.

Celui qui était admis au collegium, en devenant membre d'une nouvelle corporation, se soumettait à ses lois et à ses chefs. A la tête de l'institution il y avait un praepositus, élu chaque semestre. Il administrait la maison, y assurait le bon ordre et la paix, avait charge de la discipline intérieure et même de la conduite des maîtres hors de ses murs, conduite qui devait être irréprochable et tout exemplaire. Chacun se faisait un devoir de rehausser la dignité de l'institution, dignité religieuse et presque monacale, dont toute la vie du collegium devait se revêtir. Des prescriptions rigoureuses sur les relations avec les femmes, sur les sorties en ville, autorisées seulement à certaines heures, faisaient obstacle aux défaillances. Les manquements à la règle, les querelles entre maîtres, les verba pungitiva dans l'enceinte du collegium, étaient réprimés et punis par le praepositus. Ce dernier prenait encore soin des biens collégiaux: tous les ans il visitait avec ses conseillers les bénéfices dont les professeurs tiraient leurs rentes, se rendait minutieusement compte de leur état[3]. La maison du roi Ladislas avait en effet sa fortune particulière et sa propre administration. A tour de rôle, les collégiaux gérèrent d'abord la terre de Boszczyn[4]; mais

[1]) Archives d'hist. lit. I, 12.

[2]) Ibidem II, 383.

[3]) Ibidem II, 380.

[4]) Les revenus de ce domaine servaient à récompenser l'assiduité aux disputes du samedi. Voir Concl. univ. 1522: in vim visita-

on s'aperçut bientôt que ces mutations continuelles, — alternatum regimen — ruinaient cette propriété, et, en 1441, l'université intervient dans la régie de Boszczyn. Une seconde terre, Trontnowice, avait été léguée pour le collégial et l'altariste de S. Barthélemy [1]); aussi était-elle administrée par cet altariste, ou mise en ferme. Les autres collégiaux puisaient leurs ressources dans des dîmes, altaries et canonicats. Certaines sommes provenant de fondations ou de legs couvraient les dépenses communes; de plus, les collégiaux, à leur admission, payaient une taxe d'entrée »introitalia«. Ces réceptions se faisaient en grande pompe, avec force rasades et festins. Elles durent même parfois dépasser en gaîté les convenances, puisque les statuts ultérieurs, comme, par exemple, celui de Dobrocieski, en 1604, protestent contre ces dispendieux et luxueux »iucundi ingressus« [2]). Hebdomadairement les membres du collegium acquittaient une cotisation pour la table (ponere bursam) [3]), en outre, une fois l'an, on percevait une taxe pour le chauffage (lignaria) de la salle cemmune (stuba communis) du collegium.

Les statuts rédigés en 1429, nous permettent de pénétrer dans cette maison, d'en connaître les règlements

---

tionis actuum. Le Cod. 57 des Archives de l'université, Regestrum maioris Collegii expose tout au long les travaux administratifs du praepositus.

[1]) Ajoutons ici d'après Putanowicz, Etat intérieur et extérieur Studii gener. Crac., ch. 10, qu'après la mort de Szafraniec, Jean Isner acheta pour l'université la seconde moitié du domaine de Trontnowice (Voir Cod. univ. Crac. I, 83). Putanowicz écrit: Une moitié de cette terre assignée à l'altariste S. Bartholomei primi ministerii fut donnée Collegio maiori par Jean Szafraniec, custode de la cathédrale de Cracovie et Pierre Szafraniec, l'autre moitié fut achetée par M. Ioannes Isnerus, sacrae theol. doctor et professor, qui fonda une deuxième altarie à l'église cathédrale. A partir de cette époque le Collegium maius paya sur le produit de la terre de Trontnowice six deniers à la bourse des pauvres d'Isner.

[2]) Arch. pour l'hist. lit. II, 384.

[3]) Voir Acta Reot. 557.

presque conventuels. Le praepositus s'occupait de la vie matérielle, des subsistances et des boissons [1]), du garde-manger et de la cave; tout excès était par lui réprimé. Il était aidé dans sa tâche par la familia domus composée du procurateur ou économe, des cuisinières, du portier et du sommelier ou échanson.

Putanowicz dit à propos de ce praepositus domus et de ses fonctions: »Il a (collegium maius) son directeur semestriel, assisté de deux conseillers, chargé du regimen politicum internum, juxta Statuta Communitatis et de la fourniture des vivres. Ce directeur, en cas de besoin, fait les Convocationes des docteurs et professeurs, consigne dans un registre les resultata ex convocatione, touche les loyers, les emploie selon la volonté des fondateurs, donne ses ordres à la familia, avertit en temps opportun le procurateur de l'université des réparations à exécuter, solde les anniversaires au moment marqué, veille à la fermeture et à la garde du collegium, afin que les maîtres ou leurs serviteurs ne restent pas en ville jusqu'à une heure avancée de la nuit ou ne couchent extra collegium, et punit les transgressions commises sur ce point. Et puisqu'il est le représentant de la loi, en lui est prima instantia in delinquentes professores et servitores. A l'expiration de son mandat le praepositus rend compte de perceptis et expensis et la Communitas approuve les registres où sont inscrits ces comptes« [2]). C'est un tableau pris sur le vif des multiples travaux de ce fonctionnaire.

Les repas au collegium avaient lieu, suivant un ordre strictement défini, à trois tables, dans la salle commune, hypocaustum commune. On faisait la lecture pendant ces repas, afin d'éviter inutiles garrulationes; de plus, tous les mois, les maîtres, à tour de rôle, devaient y prononcer un

[1]) Nous lisons dans les Conclus. univ. de 1441: praepositus pro consolacione dictorum collegiatorum unicuique ipsorum singulis diebus unam quartam cerevisiae gratuito det...

[2]) Etat intérieur et extérieur Studii generalis Crac. chap. X.

bref sermon (collatio ad clerum), pour que l'âme fut nourrie en même temps que le corps. L'ordinaire était très frugal. Les collégiaux ont une table commune assez modeste et simple, dit Putanowicz. On y mangeait quantité de poissons; la multiplicité des jeûnes contribuait à la rigueur du régime. L'eau et la bière étaient les boissons habituelles. Quelques fondations en faveur de la cuisine de la communauté relevèrent un peu le menu quotidien; maître Stanislas Biel, par exemple, laissa une certaine somme pour onze repas de fêtes tous les ans. Disposition digne d'un homme qui, rapporte un témoignage contemporain, »gaudebat fratrum sodalicio, honesta laetitia ac hylaribus symposiis« [1]). Lorsque, au commencement du XVI-e siècle, les maîtres adoptèrent l'usage de célébrer l'anniversaire de leur naissance en traitant leurs collègues, »au préjudice de leur âme et au danger de contracter diverses maladies«, un préposé de l'époque, Michel d'Olsna, voulut porter remède à ces abus et fixa le maximum de la somme à dépenser, »afin que dorénavant les bourses des maîtres fussent à l'abri de telles atteintes, et que leur corps se conservât en bonne santé« [2]). On prit aussi la coûtume, à partir d'une époque que nous ne saurions préciser [3]), d'accueillir à la place de S. Jean Kanty un pauvre, pauperem perpetuum, le plus souvent un prêtre sans ressources, désigné par les membres du collège. A son arrivée on le saluait par les mots: Pauper venit; à quoi le président du repas répondait: Christus venit. Cette pieuse et belle tradition perpétuait le souvenir du saint maître à l'université.

La maison, avons-nous dit, était réservée aux maîtres; cependant elle donnait asile à d' autres habitants, parce que les maîtres y recevaient nombre d'écoliers, soit

[1]) Archives de l'univ. Cod. 69, p. 60.

[2]) Conclus. domus maioris 1507.

[3]) On en parle déjà dans le Cod. jag. 3859 (année 1512) p. 37r comme d'une antiqua consuetudo.

en qualité de serviteurs, soit afin de garantir aux riches une constante protection, aux pauvres le pain quotidien. En 1446 et 1447, on se plaignit de cette multiplicatio servitorum vel scolarium; sans doute certains maîtres avaient mésusé du droit de recevoir des étudiants. C'est pourquoi on traça alors de strictes limites à ce droit. Dans les conclusions de 1446 [1]) est inséré un arrêté aux termes duquel »désormais chaque maître ne pourra prendre à son service et héberger dans sa chambre qu'un seul étudiant; il sera en outre défendu aux écoliers de se coucher et de dormir dans les corridors, dans la stuba communis ou dans le logement du procureur«. Nous lisons dans un autre document [2]) de 1447, que chaque maître pourra conduire à table un seul écolier, à savoir: celui qui sera attaché à sa personne (unum scolarem proprium). Au cas où il en logerait plusieurs autres, il payera pour chacun d'eux six deniers aux échéances des quatre-temps (pro secretalibus), et pourvoira à leur entretien et à leur nourriture avec ses propres ressources [3]). Les collégiaux devaient donc verser pour les jeunes gens qu'ils prenaient en pension une certaine redevance à la caisse du collegium... ratione sui habitantis. C'est ainsi qu'à la fin du XV-e siècle, Bernard de Nissa et, ensuite, Jean de Glogau durent débourser une rétribution »pro suo principe«, Jean Gasztold; de même qu'au commencement du XVI-e siècle, Stanislas Biel, pour Paul Holszanski; Michel de Breslau paye »pro suis quattuor studentibus« [4]). Tout membre du grand collège nou-

[1]) Conclus. dom. mai.

[2]) Archives d'hist. lit. I, 16.

[3]) Dans la suite de cet acte on prévoit le cas où un extraneus vel alia personna habiterait pour quelque temps le collegium, ce qui sans doute se produisait rarement, et l'on fixe le montant de la rétribution à exiger de ce locataire. Voir toutefois p. 13: De ingressu extraneorum ad collegium: statuimus quod nullus extraneus ad Collegium et praecipue ad mensam admittatur. Voir encore sur les écoliers les Conclus. dom. mai. de 1483.

[4]) D'après une note manuscrite de Muczkowski.

vellement admis jouissait du bénéfice de Trontnowice ou du poste de maître royal. Il parvenait ensuite à de meilleures prébendes, secundum ordinem et senium.

Etre promu au chapitre de Saint Florian constituait un avancement considérable. Il y avait dans ce chapitre huit postes réservés aux professeurs, à savoir: le décanat, la custodie, la chantrerie, quatre canonicats anciens, et enfin un cinquième institué par Zbigniew Oleśnicki, en 1427. Des trois chancelleries attribuées au chapitre de S. Florian, en 1401, devaient naître trois nouveaux canonicats et trois nouvelles chaires à l'université; mais nous avons vu que cette fondation ne fut réalisée qu'en partie et que d'ailleurs les collégiatures spécialement dotées par les fonds des chancelleries ne furent qu'éphémères. Les revenus provenant des dîmes des trois chancelleries de Posen, de Sieradzk et de Lenczyca, furent néanmoins répartis entre les maîtres du grand collegium et accordés à certains maîtres. C'est la domus maior qui dispensait ces bénéfices, providebat de praebendis S. Floriani. Celui qui pour la première fois sollicitait une de ces prébendes adressait dans ce but une supplique au collegium[1]; celui qui possédait déjà le titre de chanoine et désirait obtenir la prélature était dispensé de cette supplique[2]. Evidemment l'ancienneté, c'est-à-dire ordo optionis secundum senium vocationis ad domum, était avant tout prise en considération. Mais souvent on voyait surgir des conflits et des contestations au sujet de cette ancienneté, conflits que l'assemblée des collégiaux était appelée à résoudre. Ce n'était pas non plus sans difficulté qu'avait lieu la promotion à la chantrerie. Cette prébende était cum egressu, elle pouvait entraîner la perte de la chaire au

[1] Conclus. dom. mai. de 1507. Conclusum est, ut ille qui optat primum canonicatum petat ei provideri per domum de tali canonicatu.

[2] Ibid.: si vero est iam actu canonicus et sequitur eum ordo praelaturam optandi.... simpliciter optabit talem praelaturam eum contingentem sine aliqua petitione.

collegium pour un certain temps, et n'était pas en outre bien rentée. Le chantre en effet qui en même temps était curé d'Olkusz, n'était pas admis à la répartition des revenus communs du chapitre; il ne participait pas, selon l'expression de Putanowicz, »in coaequationem proventuum Capituli«; et l'église d'Olkusz, »imposant monument en pierre, aux murs endommagés«, exigeait de grands frais d'entretien. On refusait donc d'opter pour la chantrerie; et si l'on y était promu par élection du chapitre, souvent on déclinait cet honneur[1]). Aussi cette prébende était-elle fréquemment donnée au plus ancien des maîtres royaux[2]). Le maître qui acceptait la chantrerie se réservait alors toute faculté de pouvoir réintégrer le collegium (regressus) et d'opter en cas de vacance pour un autre bénéfice.

Le Collegium maius était donc le dispensateur de ces canonicats; il nommait à ses propres chaires et à celles du Collegium minus; il avait en outre le patronat de la cure de S. Anne à laquelle était toujours porté un de ses membres, celui de la cure de Zielonki, ainsi que plusieurs autres bénéfices; c'est ainsi qu'il attribuait des altaries à quelques maîtres peu rétribués d'autre part. Ces droits, le nombre des maîtres qui trouvaient asile dans ses bâtiments, enfin une certaine fortune collégiale, grâce à laquelle elle put à plusieurs reprises venir en aide à l'université et au souverain lui-même, assuraient à la maison des artistes une prépondérance incontestable dans l'organisme de l'école jagellonienne. Il en était de même ailleurs; à Heidelberg la faculté des artistes était parvenue à une

[1]) Voir Conclus. dom. mai. 1454: plurimi electi praefatum beneficium renuerunt. Voir aussi les conclus. de 1506 et 1507.

[2]) Cela se passe ainsi: le praepositus, au cours de la séance de l'assemblée soumet la chantrerie à l'option, c'est-à-dire questionne à tour de rôle omnes et singulos seniores dres et magistros... usque ad N. N. collegiatum tunc maioris Collegii regalem, qui quidem magister... in loco et ordine suis dictam cantoriam optavit et acceptavit. — Cette manière de procéder est tirée des Conclus. dom. mai. de 1506.

large aisance et faisait des prêts aux particuliers et aux institutions besogneuses[1]). Une vaste chapelle à l'entretien et à l'ornement de laquelle on veillait avec soin[2]), une »librairie«, créée au commencement du XVI-e siècle, grâce aux démarches de Thomas d'Obiedzin et de Mathias de Miechów, librairie qui ne tarda pas à être fort riche, ajoutaient encore à la splendeur de cette maison. Du reste, les membres du grand collège, par reconnaissance faisaient tous leurs efforts pour augmenter les biens de l'institution et la faire prospérer; ils léguaient leurs livres à la librairie, à la maison leurs meubles, vases précieux, coupes, cuillers, souvent d'un travail remarquable, éternels témoignages de générosité que ces bienfaiteurs décédés transmettaient aux vivants. Bientôt le collegium posséda une grande quantité de ces ustensiles domestiques[3]).

Les collégiaux du grand collegium étaient patrons du petit qui fut été institué en 1449, sur le modèle de la maison des artistes et qui, sous bien des rapports, resta dans la dépendance de cette dernière. Douze à quatorze maîtres minores devaient être logés dans ce collegium; parmi eux était considéré comme »maximus« le maître jouissant des revenus de la terre de Szydzin[4]). Leur champ d'action était relativement peu étendu; ils préparaient aux facultés supérieures en qualité de omnium facultatum seminarium fecundum. De plus, ces collégiatures se distinguaient des chaires supérieures en ce que leur destination et leurs fonctions étaient rigoureusement déterminées; le même maître, tant qu'il occupait le poste à lui confié, n'en-

[1]) Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg, 81.

[2]) Au sujet de l'altariste de cette chapelle voir Cod. un. IV, 109.

[3]) Voir le fort curieux manuscrit des archives de l'université Nr. 69. Registrum... supellectilis... domus maioris. On y trouve des legs de Michel de Wielun, Jean Sacranus, Adalbert de Brudzewo (p. 32); ceux de Callimaque (p. 33) et de Jean Gasztold (p. 34). Il est à souhaiter qu'on publie ce manuscrit.

[4]) Cod. Jag. n. 59.

seignait que ce à quoi ce poste l'obligeait[1]). Les petites collégiatures subsistaient en majeure partie de revenus d'altaries; aussi Putanowicz dit-il avec raison à leur sujet »qu'elles dépendent exclusivement des altaries«.

L'organisation de la maison était semblable à celle du collegium maius. Il y avait un préposé élu pour trois mois et assisté de deux conseillers; les maîtres mangeaient à une mensa communis. Pour en couvrir les frais, les collégiaux versaient une cotisation hebdomadaire (ponere bursam); en outre, les nouveaux venus payaient des introitales. On siégeait à table par rang d'ancienneté; les chambres (camerae) étaient aussi assignées en tenant compte de ce rang. Nous savons qu'on admit encore à ce collegium un certain nombre exactement limité d'écoliers. Il est clair que fort souvent on eut à déplorer des désordres dans la maison habitée par les jeunes maîtres, que la vivacité et l'intempérance de la jeunesse portèrent plus d'une fois atteinte aux statuts monastiques de l'établissement. Aussi les jugements rectoraux vinrent-ils fréquemment frapper le Collegium minus qui, par son ardeur, sa hardiesse, fut en avant de tous les autres à l'époque de l'humanisme[2]).

Nous ne possédons que de fort maigres renseignements sur le Collegium des juristes. Nous avons déjà parlé de la création fort ancienne de ce collegium et des quatre professeurs qui, dans la première moitié du siècle, y enseignaient. Jean Szafraniec fut un des plus grands bienfaiteurs de cette faculté[3]); après lui, Thomas Strzempinski

---

[1]) Conclus. dom. mai. 1449: Ne dicti Collegiati Novi Collegii in laboribus et lectionibus passim sint promixti, ipsorum collegiaturas per facultates disponimus.

[2]) Szujski a recueilli les statuts de ce collegium à partir de 1449 et 1476, dans les Arch. de litt., I, 95 et 102.

[3]) Il donna aux juristes la maison de Cracovie dont parle Putanowicz, Etat... etc. § XI: Ils avaient encore une maison au Château de Cracovie, maison réparée par Jean Szafraniec, chanoine, et

se signala aussi par ses largesses: il dota deux altaristes chargés d'enseigner nova iura; enfin le senior de la bourse de Długosz était aussi tenu à des leçons. Les facultés de droit jouaient un rôle marqué en certaines universités, y constituaient presque un corps à part. Il n'en fut jamais ainsi à Cracovie. Toutefois nous voyons dans des documents postérieurs que cette faculté eut parfois un vice-chancelier particulier [1]). Il était donc d'usage que le chancelier se fît remplacer aux examens de droit par un autre personnage qu'à ceux de la faculté des artistes. Le doyen des juristes fut d'abord élu pour un semestre; à partir de 1558, à l'instar des facultés de théologie et de médecine, il resta en fonction l'année entière; cette modification fut introduite dans les statuts parce qu'on avait beaucoup de difficulté à faire accepter le décanat pour le semestre d'été, fort peu productif.

Le siège principal des canonistes était, ou tout au moins devait être le collegium de la rue Grodzka: un jardin était contigu, et l'on s'y rendait pro refrigerio post labores [2]). Mais à cette faculté la vie collégiale n'était guère développée. Dans l'immeuble de la rue Grodzka, à côté des décrétistes, habitaient d'autres personnes, des maîtres d'une autre faculté, des élèves [3]), souvent même des locataires complètement étrangers à l'université; et cet élément introduisit bien des fois au Collegium la désunion et le tumulte. L'accueil dans cette maison manquait en effet de discernement; et les actes de l'université abondent en

---

à eux cédée. Dès le XVI-e siècle les professeurs la considéraient »pro re deperdita«.

[1]) Statuta facultatis iuridicae (1719): le bachelier en droit est tenu de s'adresser au procancellarius universitatis, si facultas iuridica suum seorsivum procancellarium non habeat, sicut ante habebat. — Revue de droit (1864), p. XXX.

[2]) Conclus. univ. 1521 et 1527.

[3]) Par exemple, en 1416, l'élève Jodocus Czeginhals moratur... in collegio iuristarum, chez un des maîtres ès arts y logés. Voir Conclusiones univ. 1449.

plaintes sans cesse portées contre les troubles qui se renouvellent à chaque instant jusqu'en 1579 où, ainsi que nous l'apprennent les Acta Rectoralia, on se propose de porter remède énergique au mal.

Aussi la vie collégiale se ressentait-elle beaucoup de cet état de choses. Probablement, comme dans les autres collèges, on y choisissait un praepositus; mais celui-ci restait impuissant, faute de règlement précis et respecté. Ce ne fut qu'en 1572 qu'on projeta de rédiger des statuts pour le Collegium des juristes[1]), projet qui fut mis à exécution quelques années après. Sans ces statuts, il était évidemment impossible d'y faire régner le bon ordre qu'on voyait chez les artistes. C'est pourquoi les décrétistes vivaient à peu près livrés à eux mêmes, ne se réunissant pas même pour les repas en commun, chacun faisant ménage à part[2]). Ils ne résidaient pas sous le même toit, car Elgot avait légué, vers le milieu du XV-e siècle une maison particulière à l'usage du lector ordinarius; et les autres membres de la faculté sans doute se dispensaient volontiers de la cohabitation avec leurs collègues. Cette vie relâchée devait nécessairement amener le relâchement dans les travaux scolaires. Nous avons déjà dit que fréquemment la politique arracha les décrétistes à leur enseignement; mais la négligence sans aucune excuse entrava mainte fois l'essor normal de la faculté. De 1452 à 1579, elles ne sont que trop nombreuses, les doléances accusatrices contre les maîtres indolents ou oublieux de leurs devoirs.

Ce collegium n'eut donc pas la même importance que celui des artistes; une faculté sans lois directrices ne pouvait s'épanouir en une large autonomie. Aussi voyons-nous que l'université entière a le droit »ex antiqua praxi et consuetudine«, de nommer aux chaires de la faculté

---

[1]) Conclus. univ. 1572.

[2]) Nous lisons dans les Statuta Collegii iuridici de 1719 (Revue de Droit, 1864, p. LXIII): Licet hactenus communis Collegii mensa sit intermissa.

canoniste [1]). Cette ingérence de l'université en corps s'étendait si loin qu'elle allait jusqu'à l'assignation des »commoda«, c'est-à-dire des chambres dans le collegium iuridicum. On ne saurait par conséquent mettre ce dernier en parallèle avec l'autre, et dans la formule utrumque collegium, c'est certainement en faveur de la maison du roi Ladislas que penchait la balance.

Nous nous sommes occupé de la faculté de médecine à plusieurs reprises. Là non plus il n'y avait aucune vie collégiale. Les maîtres étaient peu nombreux, et parmi ceux qui enseignaient, dès le XV-e siècle il y en eut beaucoup de mariés; il ne pouvait donc être question d'organisation englobant toute la faculté dans une existence en commun. Si dans les conclusions de 1525 il est parlé d'un Collegium medicinae, ce terme désigne simplement l'ensemble des professeurs de médecine et des autres docteurs de la ville, qui, en réalité, appartenaient à la faculté et avaient droit à y être élus.

---

[1]) Ibid. XI. Voir Acta Rect. (1647). Cod. Arch. univ. 19, p. 181: Vocatio ad Collegium iuridicum fit per totam universitatem.

VIII.

Règlements et dérèglements des maîtres.

Costumes universitaires. — Ecarts des jeunes professeurs. — Exemples de contraventions fréquentes; quelques types de maîtres réfractaires. — Michel de Bystrzykow. — Martin Kulap de Tarnowiec. — Ivrognerie invétérée. — Martin Garbarz de Cracovie. — Mathias de Przedborz. — Peines infligées aux maîtres.

Ce que la bourse était pour l'écolier, le collège l'était pour le maître. Il avait pour but de grouper les maîtres sous une discipline sérieuse, imitée des règles ecclésiastiques auxquelles les universités médiévales, par suite de leur caractère tout spirituel, pouvaient aisément se plier. Les membres de l'institution avaient en outre un costume particulier, imprimant à tous les supposita universitaires une sorte de caractère religieux et réprimant, jusqu'à un certain point, toute velléité de s'écarter de la règle. Nous ne dirons que quelques mots de ces costumes. Remarquons toutefois que les statuts exigeaient que les écoliers portassent vestis clericalis, longue souquenille de couleur sombre, avec ceinture à la taille; comme coiffure, le capuce ou la calotte. Les maîtres avaient un vêtement analogue; la barrette était réservée aux gradés, bacheliers et docteurs. Outre cette tenue quotidienne, il y avait un costume officiel, la toge ou tabardus, dont se revêtaient l'éco-

lier pour subir un examen, le bachelier, pour ses cours ou disputes, et surtout le maître, dans tous les actes de ses fonctions universitaires[1]). L'école veillait avec soin à la stricte observation des règlements touchant le costume, et réprimait sévèrement toutes les infractions commises, soit par insubordination de la jeunesse, soit par indigence des maîtres qui ne manquaient pas d'alléguer leur pauvreté, quand on leur reprochait de se soustraire à l'obligation de porter le tabardus.

Lorsque, vers la fin du XV-e siècle, commença à se manifester un courant révolutionnaire contre toute l'organisation médiévale de l'université, on s'attaqua aussi aux costumes traditionnels. C'est pourquoi, en 1508, Mathias de Miechow s'éleva contre les membres du grand collège qui avaient négligé de se procurer une toge. L'affaire fut portée devant l'évêque Konarski qui enjoignit au maître de s'en tenir rigoureusement aux statuts, exception toutefois était faite en faveur des chanoines de S. Florian, à qui sans doute il fut permis de porter le costume de leur dignité[2]). A cette époque, les infractions aux vieilles prescriptions somptuaires se renouvellent sans cesse; maîtres et élèves se révoltent à l'envi contre elles[3]). En 1533, le recteur inflige un blâme au collegiati minores qui se sont permis de paraître à table in vestibus curtis et lagicalibus; à quoi les coupables répondent que depuis longtemps c'est un usage adopté à leur collegium. Néanmoins le recteur les menace de peines sévères et leur rappelle qu'ils doivent assister aux repas in vestibus decentibus, statui eorum congruentibus, ut puta tunicis longis, talaribus, more clericali factis et biretis rotundis[4]). Malgré ces foudres et ces

---

[1]) Pour plus de détails voir l'excellent travail de M. Karbowiak: Costumes des maîtres et des élèves à l'université jagellonienne. Crac. 1890. Voir aussi Kaufmann, Gesch. der deutschen Univ. II, 82.

[2]) Arch. de l'univ. Fasc. 491, n. 16177.

[3]) Acta Rect. 2174.

[4]) Acta Rect. n. 3195 et 3197.

rigueurs, au cours du XVI-e siècle l'université délaissa les anciens costumes ecclésiastiques comme tenue quotidienne; les élèves tout au moins obtinrent une certaine latitude dans le choix de leurs habits [1]).

Tout semblait donc contribuer à imposer aux esprits turbulents le joug d'une organisation régulière, tout, même le costume. Nous avons vu comment les écoliers tentèrent en mainte circonstance de s'arracher à cette contrainte. Les maîtres, eux aussi, troublèrent plus d'une fois le bon ordre. Quand on parcourt les Acta Rectoralia on est frappé, ainsi que nous avons eu lieu de l'observer déjà, par la rareté relative des attentats contre les bonnes moeurs; çà et là seulement on trouve mentionnés des procès dont des cuisinières sont les héroïnes habituelles. Par contre, ils signalent une foule de violences, de voies de fait, de rixes, d'échanges de coups et horions nécessitant l'intervention du chirurgien en même temps que celle de la justice [2]). C'est surtout parmi les jeunes confrères du corps enseignant, non moins que parmi les écoliers que se multiplient ces brutalités. Les Collegiati minores ont un penchant prononcé à éluder les règlements et les prescriptions: ils aiment, entre autres, à habiter dans les hospitia, pour se dispenser ainsi de la vie collégiale [3]). La décision prise en 1534 jette un jour singulier sur les faits et gestes de ces jeunes gens, à table et chez eux. »Puisqu'il arrive souvent, lisons-nous dans cette pièce [4]), qu'après une altercation on en vient aux coups et à l'usage des armes, pour mettre un frein à l'irascibilité et l'humeur agressive de ces personnes, nous instituons des châtiments sévères. Si, pendant le repas, quelqu'un ose frapper un de ses voisins avec un plat, une assiette, un couteau ou tout autre ustensile qui

---

[1]) Karbowiak l. c. p. 18. Voir aussi Thorbecke, Geschichte der Univ. Heidelberg, 60/61.

[2]) Voir Acta Rect. n. 827 (1480).

[3]) Acta rect. n. 522, 2389.

[4]) Archives d'hist. lit. T. I, 113.

lui tombera sous la main, il sera passible d'une amende pécuniaire et devra en outre une indemnité à sa victime«.

Il ne faut pas sans doute se hâter de généraliser, en s'appuyant sur des documents comme celui que nous citons, documents qui ne sauraient être considérés comme des sources historiques de premier ordre; toutefois il n'en est pas moins évident que ces ordonnances répondaient à un besoin, qu'elles attestent un mal à déraciner, un mal à prévenir.

Si les jugements rectoraux nous dévoilent quelques abus criants de la vie contemporaine, ils sont muets sur ces maîtres innombrables qui, dans le silence et le travail, accomplissaient consciencieusement leurs devoirs et contribuaient au progrès de l'institution à laquelle ils avaient voué leur vie. Nous avons apprécié leurs mérites: leur histoire est l'histoire de l'université. Si nous y ajoutons maintenant quelques historiettes tirées du greffe des actes judiciaires, c'est pour être complet, pour qu'on ne nous accuse pas de laisser dans l'ombre le revers de la médaille.

Le recteur eut bien des fois à réprimander des maîtres s'attardant à des promenades nocturnes dans la ville. En 1520, par exemple, Martin de Szamotuly, collegiatus maior, est censuré, occasione nocturnae vagationis ac inquietationis hominum[1]. Nous lisons dans ces actes le nom de quelques personnages et le récit de quelques méfaits sur lequel nous nous arrêterons un instant.

Michel de Bystrzykow, malgré sa philosophie, malgré son éducation parisienne et ses titres scientifiques, fut un ferment d'agitation au sein de l'université. Chicanier, taquin et agressif, il cherche continuellement noise aux habitants de la bourse de Jérusalem dont il est le senior en 1489/90. Un beau jour même on l'assaille et le blesse. On lui reproche d'abuser de son autorité, de ne pas prendre

---

[1]) Acta Rect. 2488.

part aux repas en commun, de festoyer en particulier et d'entretenir aux dépens de la bourse des serviteurs n'appartenant pas à la maison[1]). En 1500, il eut un sérieux conflit avec le recteur; ayant comparu devant ce dernier, il l'invectiva et refusa de reconnaître sa juridiction: on l'incrimina aussitôt d'offense grave au recteur, au sénat et à l'université entière. Michel de Bystrzykow revint alors à de plus doux sentiments; sa colère se calma, et, rétractant ses injures, il implora le pardon de ceux qu'il avait outragés[2]). Il eut aussi plusieurs affaires d'argent avec des écoliers qu'il traduisit en justice pour obtenir le payement de ses résomptions. En 1497, un curieux différend le met aux prises avec un autre maître, Paul de Zakliczew. Michel accuse ce dernier de diffamation: Paul, prétend-il, a raconté publiquement que Michel de Paris a soustrait à la caisse des artistes quelques florins de bon aloi qu'il y a remplacés par de fausses pièces de monnaie[3]). Ce bruit était peut-être calomnieux, mais il n'en est pas moins caractéristique: il témoigne des haines que Michel, par son âpreté au gain, s'était attirées; des documents contemporains nous apprennent qu'il possédait une maison avec un jardin dans le voisinage de l'église S. Pierre et S. Paul[4]).

Martin Kulap de Tarnowiec, fut un tout autre homme, un vrai produit du terroir cracovien. Inscrit à l'université en 1477, il devint maître en 1490, et dès lors professa aux artistes jusqu'en 1524; étant ensuite passé à la théologie, il obtient le baccalauréat de cette faculté et y enseigne à titre de lector ordinarius, en 1528[5]). Il parvint à un âge fort avancé, car il ne quitta ce monde qu'au mois de février 1538. Un contemporain écrit à son sujet dans le livre des

---

[1]) Acta Rect. 1221, 1223, 1232, 1325.
[2]) Ibid. 1874 et 1876.
[3]) Acta Rect. 1815 et 1835.
[4]) Archives de l'université, parchemin n. 681.
[5]) Acta Rect. n. 2940. Il figure à ce titre et à celui de Cancellarius posnaniensis dans les conclusiones D. M. de l'année 1530.

promotions[1]: »D'une grande aménité de relations, fort pauvre, il s'éteignit de la douce mort des vieillards; il était aimé de ses collègues à cause de son esprit caustique et gaillard«. Cette causticité lui attira pourtant des procès pour médisance, et il comparaît, en 1504 et en 1528, devant le tribunal rectoral, pour répondre à cette accusation. C'est le type du professeur jovial et facétieux. Malheureusement il ne puisait pas toujours à des sources irréprochables l'inspiration pour sa verve railleuse. Il avait en outre un penchant prononcé pour la dive bouteille.... detestabile vitium ebrietatis. Admonesté à plusieurs reprises à propos de ce péché favori, il fut enfin en 1512, sommé de comparoir devant le recteur Mathias de Miechow qui le condamna à une amende. Contrit et repentant, il avoua avoir fêté trop copieusement la dernière fête, et — humiliter et cum frequenti incurvatione — il demanda pardon, renonçant pour l'avenir à Bacchus et à ses pompes[2]. Ce hardi et bon compagnon, iucundus in vita, par sa jovialité, sut trouver grâce auprès des autorités et de ses confrères qui fermèrent les yeux sur ses faiblesses et ses chûtes.

Ce ne fut pas, hélas! un cas isolé d'ivrognerie parmi les maîtres. En 1483, près de la bourse de Jérusalem, on roua de coups Vincent de Léopol, doyen des artistes, à tel point que le malheureux fut trouvé gisant ensanglanté dans le ruisseau, et qu'on dût le transporter inanimé à son domicile. Dans l'instruction qui fut ouverte au sujet de cet attentat, on insinue que la victime de l'agression susdite pouvait bien avoir été prise de vin[3]. Ce ne sont plus des insinuations, des soupçons, mais des accusations formelles que l'on porte sur Martin Garbarz (en latin Cerdo), originaire de Garbary, à Cracovie. Il travailla fort longtemps

---

[1]) Liber Promot. 133.
[2]) Acta Rector. 2175.
[3]) Ibid. 890.

à l'université, de 1511 à 1552, travail sans excès toutefois, car dans le registre des cours nous voyons fort souvent qu'il a manqué les leçons, les disputes, ou bien qu'il les a abrégées[1]. Perpétuellement tourmenté par des embarras d'argent, il est sans cesse détourné de ses obligations par la chasse aux subsides. Les Acta Rectoralia nous révèlent que l'on a frappé de saisie ses revenus, en 1530, 1532, 1535[2]. Pour endormir ces chagrins, fruits d'une mauvaise conduite, il ne trouvait rien de mieux que de les noyer dans la boisson. Il en vint à un tel degré d'oubli de sa dignité que l'on fut sur le point de le chasser du Collegium maius qu'il troublait, qu'il avilissait par sa présence et son intempérance[3]. On s'en tint, semble-t-il, à des menaces: on a toujours eu de la répugnance pour les mesures rigoureuses en Pologne.

Mais la figure la plus hideuse de ce groupe de bons vivants est celle de Mathias de Przedborz, maître en 1513. A partir de 1520, il est porté dans les actes avec la dénomination de senior bursae pauperum, et comme membre du Collegium minus. Il avait la meilleure collégiature, celle de Szydzin, et, pour ce motif, était en rapports continuels avec les paysans qu'il ne surpassait guère d'ailleurs en culture intellectuelle. Il faisait ses cours d'une manière fort superficielle, fort nonchalante; parfois même il ne les faisait pas du tout, et fuyait l'université pour les cabarets cracoviens où il passait son temps à jouer, à boire et à se livrer à la débauche avec des rustres, si bien qu'il était presque continuellement en état d'ivresse[4]. De plus, en qualité de tenutor ou possesseur de Szydzin[5], il commit une foule de prévarications. Il avait là comme favori un certain Modziel, et à l'instigation de ce madré

---

[1]) Voir Liber dilig. p. 203.

[2]) Acta Rect. 3028, 3170, 3330.

[3]) Acta Tomiciana 1532—1533. MS.

[4]) Acta Rector. 2914 (année 1527).

[5]) Voir sur Szydzin, Cod. Arch. univ. n. 77, p. 54.

villageois, il persécutait les autres tenanciers du domaine, et particulièrement un nommé Goworek. Les dimanches et jours de fête, maître Mathias habituellement se rendait dans ses terres, et, dans l'auberge du village, s'enivrait, scandalisait, épouvantait par ses propos dissolus et ses actes immoraux les simples populations rurales de la contrée; après ces exploits, il allait passer la nuit chez son digne ami Modziel. Les infortunés paysans, persécutés à chaque instant, portaient plainte au recteur; la mesure déborda enfin en 1527, et le coupable fut cité au tribunal universitaire: on menaça de lui enlever sa collégiature, et, s'il ne s'inclinait pas devant la sentence rectorale, de porter l'affaire devant le chancelier qui, en vertu de ses pouvoirs, le châtierait, le condamnerait même à la prison. S'il continuait à boire, il serait tenu de payer une amende pour chaque cas d'ivresse constatée.

Les fautes plus graves, comme les révoltes, l'insubordination, entraînaient l'exclusion ou excommunication du collegium ou de l'université. Parfois le délinquant était privé pendant un certain temps de ses émoluments, du droit d'enseignement et d'avancement (ascensus). C'est ainsi qu'en 1465, le maître Simon de Srem, pour cause de rébellion, fut exclu des cours et vit son traîtement supprimé pour une année (suspenditur a salario et lectura)[1]). Cependant, si la peine devait être plus grave, si l'excommunication devait se prolonger ou être définitive, il est vraisemblable qu'une telle mesure n'était prise qu'avec l'assentiment du chancelier qui, en ces circonstances, déléguait sa pleine autorité au recteur (auctoritas coercitionis), et ce dernier, muni de ces pouvoirs, jugeait alors l'affaire, et prononçait la sentence[2]).

---

[1]) Conclusiones univ. 1465.

[2]) Acta Rect. 2252. Cod. univ. IV, 40.

Conclusion.

Nous venons de parcourir la première et la plus brillante période des annales de l'université jagellonienne; nous avons exposé les grandes idées qui guidèrent le studium, et présenté les grands hommes qui en firent un centre de progrès. De Pierre Wysz, Mathias de Cracovie et Paul Vladimiri jusqu'à Miechowita, leur phalange nombreuse combat pour la grandeur de la vieille école dont les destinées vont maintenant se modifier et qui va entrer dans une nouvelle phase de son existence. Tous ces ouvriers de la première heure ont un caractère commun: l'amour de la science, de l'institution et du pays. Ils ont tous conscience de la grande mission éducatrice et civilisatrice qui leur incombe et dont le rayonnement doit s'étendre largement au delà des murs du collegium; ils comprennent tous que ceux-là seuls ont droit à une mention dans l'histoire de l'humanité, qui ont eu souci de l'amélioration des hommes et ont su marcher à l'avant-garde de leur siècle. Les palpitations précipitées des coeurs de ce temps-là trouvèrent en eux de bienveillants échos, et rien ne leur fut étranger du grand mouvement des âmes. Ces semeurs se succédèrent en chaîne ininterrompue dans les chaires de Cracovie, transmettant de génération en génération »vitae lampada«, auxquels leur peuple vint emprunter la lumière et la force.

Cet éclat, cette énergie, se manifestent encore brillamment au XVI-e siècle; mais ils pâlissent au XVII-e,

malgré quelques remarquables personnages, comme Petricius et Brożek: ils s'éteignent en des luttes stériles contre un ordre alors tout puissant. Le XVIII-e siècle ne parvint pas à enrayer cette décadence. Cette dernière époque est remplie tout entière par le culte reconnaissant envers Jean Kanty; les esprits tournent tous les efforts à obtenir sa canonisation, et cette préoccupation rejette dans l'ombre tous les autres travaux universitaires. En 1775, malgré les deuils, à la veille du grand naufrage national, on célèbre avec solennité l'anniversaire de cette canonisation. Parmi les inscriptions sur les emblèmes de circonstance, il y en avait une qui frappait par ses dimensions énormes: Reipublicae aeternitas!

Ceux qui devaient entretenir et propager le feu sacré dans cette République, à peine avaient pu parvenir à en conserver une étincelle jusqu'au bord de l'abîme creusé par les fautes de la nation, par les crimes de l'étranger, par le malheur du pays. Mais le fleuve d'oubli n'inonda pas tout de ses ondes. Les débiles héritiers de la pensée d'Hedvige purent encore d'une main mourante lancer au delà du gouffre la »torche vivifiante« que recueillirent des hommes nouveaux et qu'ils firent planer quand même au-dessus de la Pologne. Les temps étaient bien changés pourtant, les conditions bien difficiles; ce n'était plus dans la joie qu'on jetait au sol les semences des futures moissons; il n'était plus permis d'être insouciant de ses lourds devoirs, de ne plus sentir la lourde responsabilité pour les pertes irréparables. Elle brille aujourd'hui, cette torche ramassée dans le désastre, elle brille de toute sa clarté, elle projette sa lueur sur le passé de la patrie, éclaire ses grandeurs comme aussi ses faiblesses, montre au présent la route à suivre dans l'avenir. Jadis l'université fut créée pour conquérir des âmes, répandre en Orient la foi et la science de l'Occident. Tout autre aujourd'hui est sa tâche. Ses conquêtes scientifiques n'ont d'autre but que le bien de l'humanité, et, pour y réussir, elle doit pénétrer à la moelle, à l'essence même

de l'âme du peuple, l'améliorer, cette âme, la purifier de ses souillures, la renouveler. Si l'écolier médiéval à son entrée au collegium, se soumettait à la cérémonie de »la secousse«, plus tard cette secousse sans marques extérieures burlesques, conserva pour les générations suivantes une signification symbolique, d'une portée tout aussi grande.

»Plus vous élargirez, vous améliorerez vos âmes, — a écrit notre immortel poète national — plus vous élargirez vos droits et vos frontières«. Cet élargissement, cette amélioration des âmes dans le travail et par le travail peuvent s'obtenir. Nous avons eu des poètes qui, à l'exemple de l'Amphion Thébain, ont tenté de réédifier avec leur lyre les murs de leurs cités. Nous avons eu des prédicateurs et des maîtres qui, comme ces devins dont parle Dante, avaient le visage toujours tourné derrière eux, non par châtiment, mais par amour, par regret. Bénissons leur mémoire et reconnaissons leurs mérites. Aujourd'hui les difficultés croissantes exigent de viriles résolutions et des volontés viriles. Il faut contempler en face la duré réalité et marcher fermement vers les temps futurs. Et la devise du César romain mourant: Laboremus — devrait désormait être celle de notre université, celle de notre corps social tout entier.

Thou art a scholar, speak to it
Toi qui es écolier, parle-lui donc,

dit Marcellus à l'ami d'Hamlet, Horatio, quand leur apparaît tout à coup le spectre du roi assassiné. A nous aussi, membres de l'école cracovienne, a été confiée la tâche de parler aux ombres, de les faire sortir de la nuit du passé, de les ressusciter, de leur demander le récit de leurs actions, et d'offrir ce récit en présent à l'université, à l'occasion du cinqcentième anniversaire de sa fondation. C'est à nous qu'incombe l'honneur de tirer la leçon toujours

enfermée dans le passé, de montrer que quoique la vie seule perpétue la vie, la voix des morts n'est pas sans force, sans vertu vivifiante, et qu'on peut lui appliquer ce qui est dit dans les Actes des Apôtres de l'apparition de Saint Pierre: »ut veniente Petro saltem umbra illius obumbraret quemquam illorum, ut liberarentur ab infirmitatibus suis«. Et d'ailleurs c'est bien là le plus beau rôle, la vraie mission de l'histoire.

En écrivant ce livre, nous avons toujours eu sous les yeux le présent et, en même temps, les époques écoulées; nous nous sommes laissé guider par l'amour de ceux qui nous ont précédés, de ces grands travailleurs qui ont jeté tant de germes civilisateurs dans le monde, qui ont formé l'essentiel de notre âme; par l'amour de nos contemporains aussi, héritiers de ces brillants aïeux, qui, dans les circonstances les plus difficiles, ont le lourd devoir de continuer la glorieuse et lointaine tradition que leur ont léguée les siècles; par notre attachement enfin pour notre chère institution où depuis si longtemps bat le coeur de la Pologne intellectuelle, où la langue nationale retentit sans trève, pour la plus grande gloire du pays et pour son réconfort. Tantôt, il est vrai, elle prend les accents de Cassandre, tantôt ceux de Wajdelota[1]; mais elle enchante toujours et réjouit, mais elle verse aux générations le courage et l'espérance, mais elle les nourrit d'un pain pur et sacré, comme la foi et la vertu elle-même.

Nous ne nous sommes pourtant pas laissé aveugler par ces sentiments affectueux et n'avons pas dissimulé les côtés sombres de notre tableau. Toutefois ils sont nécessaires à l'historien ces sentiments. Lorsque Ulysse descendit aux enfers, les ombres ne lui parlèrent qu'après avoir goûté du sang du sacrifice qu'il venait d'offrir. De même l'historien qui écrit avec le sang de son coeur et, dans notre malheureuse patrie, avec ses larmes, ne parvient qu'à ce

---

[1]) Wajdelota, aède lithuanien, célébré par Mickiewicz. N. D. T.

prix, à ranimer les âmes d'autrefois, à leur prêter une voix que comprennent ceux qui sont la chair de leur chair, les os de leurs os.

Notre récit embrasse à peine deux cent ans, depuis la fondation de Casimir-le-Grand jusque vers le milieu du XVI-e siècle. Nous ne l'avons pas poussé plus loin, parcequ'à partir de cette dernière époque l'université, sortant de la route qu'elle avait suivie, court à une rapide décadence. Nous n'avons pas non plus parlé de la Réforme; ce n'est guère qu'après 1550 que ses effets se firent spécialement sentir. Notre travail ne comprend donc qu'une période relativement courte; il n'en est pas moins encore fort volumineux. Nous n'aurions d'ailleurs pu l'abréger qu'en méconnaissant l'importance de l'université de Cracovie à cette époque, et en négligeant de présenter au lecteur des personnages qu'il doit connaître. Car, il faut, lorsqu'on retrace l'histoire d'une grande institution, s'occuper d'une multitude de détails et d'acteurs presque insignifiants par eux-mêmes, mais dont l'action simultanée a eu de larges conséquences. La liste de ces maîtres, comme l'armée de Xerxés, est fort nombreuse, mais ne compte que peu d'hommes. Cependant le dernier d'entre ces professeurs, pourvu qu'il fût consciencieux, put susciter par ses paroles, des actes et des pensées admirées par les siècles. Aussi la responsabilité de celui qui enseigne est-elle énorme; il renouvelle tous les jours le miracle de la multiplication des pains, en parlant du haut de sa chaire à ses élèves. C'est pourquoi, dans notre galerie de ces aïeux de nos esprits, plus nobles que beaucoup de fondateurs de grandes familles, nous avons, à côté des superbes, dessiné aussi les humbles.

Pour remonter à ces âges disparus, les guides ne nous ont pas manqué, quoique personne n'eût encore tenté de faire une histoire générale de l'université. Aux premiers siècles de son existence, cette institution tient une large place dans les annales nationales; elle n'inspira pour-

tant alors aucun historiographe. Ce n'est qu'au XVII-e siècle qu'on eut la première idée d'une étude de ce genre. Martin Radymiński, né en 1610, auteur de Fastes, rédigés en 1658, et d'»Annales«, continués jusqu'à l'année 1660, tenta de nous donner la biographie des anciens maîtres et de retracer le développement de la grande école, à partir de son origine. Ce travail resté manuscrit[1]), est plutôt un recueil de matériaux qu'une oeuvre achevée et ne se distingue, ni par la sûreté des informations, ni par une critique sévère. Il n'en est pas moins précieux et estimable, car, sous le fatras des puérilités, on découvre parfois des faits sur lesquels les documents que nous possédons sont absolument muets. Nous avons encore une histoire succincte de l'université, ouvrage anonyme écrit au XVII-e siècle et qui n'est pas sans valeur[2]). Un long silence succède à ces deux essais. Les historiographes, il est vrai, d'après la fondation de Sébastien Petricius (1621) doivent, en racontant les évènements contemporains, tenir compte de l'histoire particulière de l'université; mais, pour nous, leur recueil ne présente aucun intérêt: on sait d'ailleurs qu'une grande partie en a été égarée.

Dans la seconde moitié du XVIII-e siècle, après le premier partage de la Pologne, l'abbé Joseph Putanowicz, professeur de l'université, écrivit une monographie intitulée: Etat intérieur et extérieur (Stan wewnętrzny i zewnętrzny) Studii generalis universitatis Cracoviensis (1774). C'est une sorte de courte statistique de l'organisation de l'école, de ses dotations, de sa situation, en d'autres termes une esquisse qui, par la sobriété de ses renseignements puisés à la source vivante, mérite d'être consultée. Au seuil même du XIX-e siècle, Soltykowicz publia, en 1810: »L'université de Cracovie, depuis sa fondation, en 1347, jusqu'à nos jours«. Cet ouvrage est dédié au grand-duc de Varsovie, Frédéric

---

[1]) Cod. Jag. 225 et 226.

[2]) Cod. Jag. 59, K. 58.

Auguste. L'auteur déclare qu'il n'a pas eu de prédécesseur et qu'il a dû »recueillir çà et là, dans des manuscrits ou des imprimés, dispersés dans les bibliothèques, les documents concernant l'histoire quatre fois centenaire de l'université«. Comment s'est-il acquitté de la tâche qu'il avait assumée? Ce tableau, sous forme de discours adressé au prince, par conséquent trop bref, est aussi trop pompeux. Il ne contient rien, il ne nous apprend rien d'intéressant. En revanche, les notes qui l'accompagnent sont riches en indications sur les évènements et les hommes. Elles ont servi sans aucun doute de point de départ à bien des monographies ultérieures.

En 1840, parut le premier volume de la grande »Histoire de la littérature polonaise« par Michel Wiszniewski. Dans ce travail si remarquable l'auteur s'arrête spécialement à ce qui a trait à la civilisation, à la science, à l'enseignement dans notre pays; il a en outre consacré tout un chapitre de son quatrième volume (1842) à l'histoire de l'université, de l'année 1400 au règne de Sigismond-le-Vieux. Wiszniewski était un savant de premier ordre; malgré des défectuosités, malgré l'insuffisance de ses connaissances paléographiques, cause de nombreuses erreurs dans l'interprétation des manuscrits, il a laissé une oeuvre de large portée, vraiment supérieure à tout ce qu'on avait fait avant lui. En cette même année 1842 vit le jour le petit volume de Joseph Muczkowski: »Logements et moeurs des étudiants cracoviens«. Bibliothécaire de la collection jagellonienne, ce laborieux érudit conçut dès lors le dessein d'écrire une histoire complète de l'université et fut surpris par la mort avant d'avoir fini d'en recueillir tous les matériaux. Entre-temps il livra au public: »Notice sur la fondation de l'université de Cracovie« (1859), et, la même année, »Statuta nec non liber promotionum« [1]). Il avait en

[1]) Muczkowski travailla dès 1830 sur l'histoire de notre civilisation; il débuta en 1840 par un article sur les manuscrits de Martin Radymiński.

outre réuni une foule de notes qui sont aujourd'hui conservées dans les cartons de la Bibliothèque. D'un savoir peu commun, Muczkowski mit la plus infatigable ardeur à la recherche de la vérité qu'il poursuivit sans cesse et à travers toutes les difficultés. Doué du sens critique le plus fin et le plus habile, il compulsa patiemment les bibliothèques et les archives pour en tirer les éléments de l'oeuvre à venir. Amoureux de l'ordre, il était systématique en tout: aussi peut-on accueillir avec pleine confiance les indications qu'il a sévèrement contrôlées, solides assises d'un monument qu'il n'a pu construire: quae alteri saeculo prosint[1]).

Le regretté Joseph Szujski voulut reprendre la plume arrachée aux mains de Muczkowski et mener à bien l'histoire projetée; une fin prématurée vint briser ces espérances et ces rêves. Nous employons cette dernière expression »rêves«, parce que Szujski mettait tout son coeur dans ce qu'il entreprenait et, unissant au culte du vrai celui du beau, cherchait à donner à sa chère patrie un noble aliment spirituel. Les dernières années de cette existence si brève et si bien remplie furent tout entières absorbées par la préparation de cette vaste histoire de l'université cracovienne et de la science polonaise. Nous n'en connaissons que quelques pages détachées, des fragments qu'il lut dans ses conférences de 1880—81, sur la Renaissance et la Réforme en Pologne. Ces conférences élargirent soudain la question et montrèrent de nouveaux horizons à leurs studieux auditeurs; elles étaient d'ailleurs tout animées du souffle enflammé de cette âme brulante de tendresse et saignant de toutes les douleurs de son pays, de cette âme qu'il eût voulu faire passer dans ceux qui l'écoutaient, tâche héroïque et sublime dans laquelle

---

[1]) Łukaszewicz dans son »Histoire des écoles dans le Royaume et dans le Grand-Duché de Lithuanie« (Posen 1849—51) parle abondamment de l'université dans le premier et le troisième volume, en général d'après les travaux de Wiszniewski et de Muczkowski.

il s'épuisa et se consuma. Nous avons toujours eu présente à notre esprit la mémoire de ce grand écrivain, dont nous avons osé recueillir l'héritage; même en présence de ce cinquième centenaire, elle n'a jamais pâli à nos regards cette glorieuse figure de l'instituteur de notre peuple, qui dans une vie si courte sut faire tenir tant d'époques et inspirer tant de pensées et tant d'actions.

Bientôt on se mit à publier les sources où avaient puisé Muczkowski et Szujski. De 1870 à 1884, quatre volumes du »Codex diplomaticus« de l'université furent imprimés, par les soins et sous la direction de l'infatigable fouilleur du passé polonais, Żegota Pauli. Cette publication se continue.

Pour s'acquitter de cette lourde obligation, l'université a eu le rare bonheur de rencontrer le plus actif et le plus consciencieux des travailleurs, M. Ladislas Wisłocki. On lui doit le »Liber diligentiarum« (1886) et les »Acta Rectoralia« (deux volumes 1893 et 1897), modèles du genre, par lesquels toutes les recherches sur l'histoire de l'université sont singulièrement facilitées. Les notices du même écrivain, et en première ligne celle qu'il donna à propos de l'édition du »Liber diligentiarum«, témoignent d'une étude approfondie des archives.

Ces ouvrages en firent bientôt naître une foule d'autres. Signalons ceux de MM. Karbowiak et Birkenmajer que nous avons mis à profit, et surtout les excellents mémoires de M. l'abbé Fijałek, composés au moment même où nous écrivions ce livre. Nous avons été heureux de pouvoir tenir compte dans notre ouvrage de ces remarquables travaux, si richement documentés: nous avions déjà sous la main les »Etudes« (1898) et nous devons à l'obligeance de l'auteur la communication des bonnes feuilles de la monographie de Jacques de Paradis.

Ce livre a donc été écrit au milieu du mouvement d'intérêt pour tout ce qui touche à l'université, suscité par l'approche des solennités jubilaires. Ce mouvement n'a pas

laissé de nous inquiéter et, tout à la fois, de nous tenir en éveil. Notre livre a des défauts, nous le savons mieux que personne; à mesure qu'on examine mieux les choses et qu'on pénètre plus avant dans les évènements, les lacunes à combler se montrent de plus en plus nombreuses. Nous ne doutons pas que maint personnage à peine esquissé dans notre histoire ne soit bientôt présenté sous un jour plus éclatant; la »Polonia apud Italos scholastica« de M. l'abbé Fijałek a contribué largement à ces suppléments d'informations. Il faut aussi s'attendre à ce que l'organisation de l'université dont nous ne nous sommes occupé qu'en passant, dans quelques chapitres où il est question d'améliorations qui y furent apportées, et dont nous n'avons exposé quelques détails que dans la dernière partie de notre oeuvre, fasse naître des monographies spéciales et complètes. Nous l'avons à dessein exclue de notre livre, parce qu'elle fut d'ailleurs semblable à celle des autres universités du moyen âge et qu'elle eût excédé de beaucoup les limites que nous nous étions imposées.

Nous avons eu surtout en vue de faire ressortir les idées directrices qui ont présidé à chaque étape du développement de l'université. Nous espérons qu'en général nous n'avons trahi ni la vérité ni la réalité des choses. Il nous a été permis de découvrir plus d'un fait inconnu, plus d'une particularité ignorée; nous le devons surtout aux énormes matériaux accumulés par les recherches auxquelles les universités au moyen âge ont donné lieu dans ces dernières années, et à nos propres investigations dans les archives et bibliothèques. Les »Conclusiones« de notre université, tout aussi bien les »Conclusiones universitatis«, à partir de 1441, que les »Conclusiones domus maioris«, depuis 1432, nous ont été de la plus grande utilité. La bibliothèque jagellonienne, celles des Czartoryski, des Ossoliński, de Dzików, de l'université de Breslau, enfin les opulentes archives de notre université ont mis à notre disposition une foule de manuscrits. L'admirable catalogue

des manuscrits de la bibliothèque jagellonienne, par M. Wisłocki (1877—1881) nous a été d'un grand secours. Nous n'ignorons pas néanmoins que bien des documents, et à Cracovie même, nous ont échappé et qu'ils nous réservent des additions et des corrections à faire.

Des conseils fort précieux et des encouragements dévoués sont venus nous soutenir et nous éclairer dans notre travail. Nous adressons ici nos plus chaleureux remerciements à M. le Dr. Wisłocki; à M. Ulanowski, professeur à l'université, maître incomparable, pour qui le déchiffrement des vieilles chartes n'a pas de secret, ami vigilant, toujours prêt à prodiguer ses services, serviteur zélé de la science; à M. l'abbé Fijałek, qui nous a ouvert avec largesse les trésors amassés par sa persévérance de bénédictin; à M. Birkenmajer, une autorité en mathématiques et en astronomie qui a bien voulu nous guider lorsque nous avons eu à traiter ces matières hérissées de difficultés. Nous lui devons une grande partie du chapitre concernant les mathématiques. Nous n'avons ajouté à ses indications que ce que d'autres ouvrages cités nous ont fourni, ou encore ce que nous a suggéré le cours de notre récit. Nous exprimons aussi notre reconnaissance à tous nos collègues, à tous les amis qui nous ont aidé de leur savoir ou stimulé de leur sympathie, à MM. Marian Sokołowski, Creizenach, Miodoński, Łuszczkiewicz, Tomkowicz, Potkański, Kutrzeba, Winiarz, enfin à M. Abraham dont les découvertes dans les archives romaines ont jeté un nouveau jour sur la période initiale de notre université. Nous devons aussi la plus vive gratitude à M. le Directeur et aux employés de la bibliothèque jagellonienne, qui ont apporté à nous obliger la meilleure volonté et l'amabilité la plus rare.

Mais en dehors de ces sympathies, nous avions encore pour exciter notre zèle les exhortations que nous criait notre antique cité, par les mille voix de ses monuments, de ses souvenirs historiques, glorieux témoins de son magni-

fique passé. Elle est si éloquente pour nos coeurs, la vieille ville, avec ses grands morts dont les traits sculptés dans la pierre semblent contempler rêveurs la tristesse actuelle qui les entoure, et nous bénir avec tout cet amour qu'ils nous ont appris et qui nous ramène pleins de vénération devant leurs images Casimir-le-Grand et Jagellon reposent au Wawel; les cendres sacrées de la reine Hedvige, au pied du grand autel, paraissent invoquer: Exoriare aliquis...! Et que reste-t-il aujourd'hui de la grande oeuvre qu'ils accomplirent? Il reste leur foi, leur espérance, leur charité; elle reste, cette université créée pour répandre le savoir sur toutes les contrées de l'ancienne Pologne, elle reste et réchauffe les âmes et ennoblit les esprits. On peut lui appliquer les paroles que Laurent de Medicis adressait, en 1472, a l'université de Pise restaurée: »Solatium veteris amissae libertatis« — oui, consolation dans la détresse, mais gage aussi de résurrection.

Index des noms propres.

REMARQUE. Les pages sans chiffres romains se rapportent au premier volume. — La lettre n. désigne une note.

Table analytique des matières.

(3)

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

15Apr'58MH

Univ. of Arizona

REC'D LD

APR 2 1958

INTER-LIBRARY LOAN

MAR 10 1972

1Oct'63RC

REC'D LD

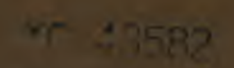
SEP 24'63 -10 AM

11 JAN'64SB

JAN 7 '66 83 RCD

LD 21A-50m-8,'57
(C8481s10)476B

General Library
University of California
Berkeley



YC 43582

YC 43582

907627

LF1403
M8
v.2-3

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY